LA SYRIE

PRÉCIS HISTORIQUE

H. LAMMENS, S. J.

LA SYRIE

PRÉCIS HISTORIQUE



PREMIER VOLUME

IMPRIMERIE CATHOLIQUE
BEYROUTH
1921

NIHIL OBSTAT
Beryti, die 31 Julii 1921
C. CHANTEUR, S. J.
Superior Missionis.

IMPRIMATUR
Harissæ, die 1 Augusti 1921
† Fr. F. GIANNINI
Archiep.
Vic. et Del. Ap. Syriæ.

PRÉFACE

Ce livre est né d'une pensée du Général Gouraud ; et c'est d'elle aussi que procède la forme qu'il a revêtue.

En 1920, le Haut Commissariat de Syrie avait projeté la création, à Ba'abdâ (Liban), d'une école destinée à préparer des officiers administrateurs. Au lendemain de la victoire de Khân Maisaloûn, le Général Gouraud voulut bien me charger de composer, pour être professées à Ba'abdâ, une série de leçons embrassant 1) l'histoire de Syrie, 2) celle d'Arabie, 3) l'évolution de l'islam, 4) l'expansion française en Orient. Je réclamai une quarantaine de conférences. On m'en concéda vingt. L'ouverture des cours était prévue pour le mois de Décembre.

Avec un programme aussi étendu, aussi hétérogène, avec le temps forcément limité qui m'était laissé, il ne pouvait être question de remonter au delà de l'époque médiévale. Il fallait se borner à étudier la Syrie, issue de la conquête arabe, rattacher à cette étude les autres parties du programme envisagé. Je me décidai donc à résumer dans un aperçu préliminaire les vicissitudes de la nationalité syrienne antérieurement à cette période, les principales notions sur l'Arabie préislamite, spécialement le Ḥidjâz, berceau de l'islam.

L'école projetée de Ba'abdâ n'ayant pas été ouverte, des confrères trop indulgents ont jugé que ces leçons pourraient être publiées, et suppléer, en attendant mieux, dans l'enseignement scolaire, une histoire plus complète et plus didactique de Syrie.

Je leur ai conservé leur rédaction primitive. Je me suis contenté d'élaguer les formules trahissant la leçon publique, les allusions visant l'auditoire spécial auquel ces pages étaient d'abord destinées. A l'intention des étudiants, j'ai multiplié les manchettes et les divisions en paragraphes; ajouté, à la fin des chapitres, des synchronismes et des listes dynastiques. L'attention principale de l'auteur s'est portée sur les deux périodes les plus marquantes dans l'histoire de Syrie : celle des Omayyades et celle des Croisades. Dans le second volume, je me suis efforcé de mettre en lumière les origines et le passé du Grand Liban. Les autres questions ont dû être considérablement résumées. La bibliographie et l'indication des sources pourront, j'espère, remédier à ce laconisme forcé.

Voici le système adopté pour la transcription des vocables arabes : th = ث; dj = ج; ḥ = ح; kh = خ; dh = ذ; ch = ش; ṣ = ص; ḍ = ض; ṭ = ط; ẓ = ظ; ' = ع; gh = غ; q = ق; h = ه. Le *tà marboûṭa* n'est pas transcrit. Ainsi Ḥomṣ = حمص, Mo'âwia = معاوية, Ḍaḥḥâk = ضحّاك. L'accent circonflexe remplace, on le voit, les lettres de prolongation arabes. Mais j'écris Beyrouth, Caiffa, Jaffa et même Balbek, au lieu de *Bairoût*, *Ḥaifâ*, *Yâfâ* et *Ba'albak*, pour me conformer à l'usage.

Mes collègues, les PP. Séb. Ronzevalle et R. Mouterde ont pris la peine de lire mon manuscrit et de me transmettre de nombreuses suggestions que j'ai mises à profit. Le P. Levenq m'a assisté dans la correction des épreuves, ainsi que le P. Ley, directeur de l'Imprimerie Catholique, auquel je dois également l'excellente exécution typographique de ce travail. Le P. L. Cheikho m'a signalé les documents manus-

crits de notre Bibliothèque orientale, qui ont été utilisés dans le second volume de cette histoire. Que ces confrères veuillent bien recevoir ici l'expression de ma profonde gratitude pour leur collaboration discrète et dévouée. Je dis dans la *Bibliographie* une partie de mes obligations envers mon regretté prédécesseur, le P. Bouvier. Il m'a servi de guide, spécialement pour la rédaction du second volume.

Des cartes sont en préparation. Elles seront jointes à un des tirages prochains. J'accueillerai avec reconnaissance les remarques qu'on voudra bien m'adresser pour rendre moins imparfaite cette modeste esquisse d'histoire syrienne. L'apparition du second volume suivra de très près la publication du premier.

ERRATA.

P. 77, ligne 7, lire *Ḍaḥḥâk ibn Qais* au lieu de *Qais ibn Ḍaḥḥâk*.
P. 144, ligne 1, lire *omayyade* au lieu de *orthodoxe*.
P. 154, 5e avant-dernière ligne, lire 1084 au lieu de 1069.



BIBLIOGRAPHIE

DES PRINCIPAUX OUVRAGES A LIRE OU A CONSULTER.

Il n'existe point d'histoire générale et détaillée de la Syrie que l'on puisse considérer comme étant au courant des dernières recherches. *La Syrie* de Yanoski-David (sans date), publiée dans la collection de l'*Univers pittoresque*, n'est qu'une suite de déclamations ampoulées et de jugements trop souvent arbitraires (voir plus loin p. 130). La masse de documents, réunis dans la compilation de Mgr. Debs, تاريخ سورية, 8 vol., 1891 etc., n'a pas été soumise à une critique suffisamment sévère. Le meilleur essai sur l'histoire syrienne, nous le devons au zèle du regretté P. Bouvier S. J. Il a été lithographié à un petit nombre d'exemplaires et pour l'usage privé sous le titre de *Résumé de l'hist. politique et religieuse de la Syrie depuis la conquête romaine jusqu'à nos jours*. Ce travail substantiel, où l'auteur a utilisé une volumineuse histoire manuscrite du Liban, œuvre posthume du P. Martin S. J., m'a été d'un grand secours.

Nous possédons en revanche de nombreux ouvrages, des monographies, traitant une portion plus ou moins étendue de l'histoire de Syrie. Nous citerons ici les principaux.

* * *

Période ancienne. On trouvera dans Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, IIe et IIIe vol., 1897 etc., un résumé général des travaux antérieurs. Movers, *Die Phœnizier* (vieilli), 3 vol., 1841 etc., n'a pas été remplacé par Pietschmann, *Geschichte der Phœnizier*, 1889, ni par Rawlinson, *History of Phœnicia*, 1889, moins encore par la brochure de von Landau, *Die Phœnizier*, 1901 (coll. *Der alte Orient*, II, 4). Citons encore, comme travaux d'approche, F. C. Eiselen, *Sidon*, 1907 et W. B. Fleming, *The history of Tyre*, 1915. Pour la Phénicie ancienne, une histoire d'ensemble, incorporant le résultat des dernières recherches, reste à faire. Sur Carthage et les colonies phéniciennes du Nord de l'Afrique, nous possédons aujourd'hui l'ouvrage magistral de Steph. Gsell,

Hist. ancienne de l'Afrique du Nord. 4 vol., 1913 etc. Pour les origines, on doit à R. Dussaud deux conférences substantielles, *Les premiers renseignements historiques sur la Syrie* (*Revue de l'Ecole d'Anthropologie*, 1902, pp. 251 etc.) et *Le rôle des Phéniciens dans la Méditerranée primitive* (*Scientia*, 1913, 81 etc.). A rapprocher du même, *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée,* 2e éd. 1914. M. Autran, *Phéniciens : essai de contribution à l'histoire antique de la Méditerranée*, 1920, présente les Phéniciens comme un agglomérat de tribus caucasiques et anatoliennes et de peuplades sémitiques plus récentes. Cette thèse aventureuse a reçu mauvais accueil des érudits.

Encore moins connue est l'histoire des populations syriennes de l'intérieur. Sur les Amorites, le seul ouvrage à citer est celui de A. J. Clay, *The empire of the Amorites.* Nous commençons à être mieux renseignés sur les Hittites. Voir en particulier, Garstang, *The land of the Hittites,* 1910 ; Ed. Meyer, *Reich und Kultur der Chetiter*, 1914, et A. E. Cowley, *The Hittites*, 1920. Les origines des Araméens demeurent encore fort obscures et leur expansion sur un vaste domaine rend leur histoire malaisée à débrouiller : cf. la petite monographie de Śanda, *Die Aramaeer,* 1902 (*Der alte Orient*, IV, 3).

Période gréco-romaine. On consultera Bouché-Leclerq, *Hist. des Séleucides*, 2 vol. 1913 etc. Pour la Syrie romaine, on pourra dépouiller les histoires romaines de Mommsen (le 5e vol. de sa *Rœmische Geschichte* traite de l'Orient) et de Duruy. E. S. Bouchier, *Syria as a roman province*, 1916, est un travail clair et de vulgarisation. Le 3e vol. de P. Allard, *Julien l'Apostat*, 1900, est presque entièrement consacré à la Syrie. Consulter Homo, *Le règne d'Aurélien*, 1904 ; Chapot, *La frontière de l'Euphrate de Pompée à la conquête arabe*, 1907 ; Fr. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, 1909 ; Renan, *Mission de Phénicie*, 1864 etc. (utile également pour les périodes précédentes ; beaucoup d'aperçus brillants, mais à contrôler de près); dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopaedie* (en cours de publication), dans les Dictionnaires bibliques de Vigouroux, Hastings, etc., les notices consacrées aux villes syriennes : Antioche, Béryte, Damas, Emèse, Gaza, Sidon, etc.

Période byzantine. Citons les trois travaux de Ch. Diehl : a) *Byzance, grandeur et décadence*, 1919 ; b) *Histoire de l'empire byzantin*, 1920 ; c) *Justinien et la civilisation byzantine au VIe siecle*, 1901 (important pour le mouvement artistique en Syrie); de Vogüé, *La Syrie centrale, architecture civile et religieuse,* 1865; Pernice, *L'imperatore Eraclio*, 1905 ; Couret, *La Palestine sous les empereurs grecs*, 1869 (vieilli). Pour l'histoire religieuse pendant cette période, Pargoire, *L'Eglise byzantine de* 527 *à* 847 ; 1905. Pour l'organisation militaire et administrative, on compa-

rera utilement, Diehl, *L'Afrique byzantine*, 1896 ; Jean Maspero, *Organisation militaire de l'Egypte byzantine*, 1912 ; Gelzer. *Die Genesis der byzantin. Themenverfassung*, 1899. Pour la civilisation, (outre les ouvrages cités de Diehl), Hesseling, *Essai sur la civilisation byzantine*, 1907 : Diehl, *Manuel d'art byzantin*, 1910. Pour le commerce, Heyd, *Hist. du commerce du Levant au moyen-âge*, 2 vol. 1885 ; *Itinera hierosolymitana* (éd. Geyer), 1898.

Arabie préislamite. Aboû'l faradj d'Ispahan, *Kitâb al-aghâni*, 21 vol. 1re éd. 1868. On en trouvera la substance utilisée dans Caussin de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arabes avant l'islamisme*, 3 vol. 1847-1848. R.Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'islam*, 1907 ; Weber, *Arabien vor den Islam* (dans *Der alte Orient*, III) ; L. Cheikho S. J. ; *Le christianisme et la littérature chrétienne en Arabie avant l'islam* (en arabe ; trois fascicules ont paru) ; Clém. Huart, *Hist. des Arabes*, 2 vol., 1912; Wellhausen. *Skizzen und Vorarbeiten*, 6 vol., 1882-1899 ; L. Caëtani, *Studi di storia orientale*, 1er vol., 1911; Th. Nœldeke, *Die ghassânischen Fuersten aus dem Hause Gafna's*, 1887 ; les suivants de H. Lammens : a) *Le berceau de l'islam. L'Arabie occidentale à la veille de l'hégire*, 1914 ; b) *La république marchande de la Mecque vers l'an 600 de notre ère* (dans *Bull. Institut égyptien*, 1910) ; c) *Le culte des bétyles et les processions religieuses chez les Arabes préislamites* (dans *Bull. Instit. français d'archéol. orient.*, Le Caire, 1919) ; d) *Les chrétiens à la Mecque à la veille de l'hégire* (*Ibid.*, 1918) ; e) *Les Juifs de la Mecque à la veille de l'hégire* (dans *Recherches de science religieuse*, VIII) ; f) *Les Ahâbîs et l'organisation militaire de la Mecque au siècle de l'hégire* (dans *Journal Asiatique*, 1916²) ; g) *Les compétitions des Puissances en Arabie à la veille de l'hégire* (dans *Société sultanieh de Géographie* du Caire ; nouvelle série, T. VIII) ; h) *Tâif, la cité alpestre du Hidjâz, au 1er siècle de l'islam* (dans *Rev. des questions scientifiq.* Bruxelles, 1906).

Débuts de l'islam. Ibn Hichâm, *Sîrat ar-rasoûl* (éd. Wüstenfeld), 1858-1860 ; Ibn Sa'd, *Kitâb aṭ-Ṭabaqât*, 8 vol., 1904-1921 ; Wâqidi, *Kitâb al-Maghâzi* (éd. von Kremer) 1856, abrégé en allemand par Wellhausen sous le titre *Vakidi's Kitâb al-Maghâzi*, 1882 ; L. Caetani, *Annali dell' islam*, 1er et 2e vol., 1905 etc. ; du même, les *Studi* déjà cités, 3e vol. ; Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, 3 vol. 1869 ; Nœldeke-Schwally, *Geschichte des Qorâns*, 2 vol. 1909 ; Goldziher, *Muhammedanische Studien*, 2 vol., 1889 ; H. Lammens : a) *L'âge de Mahomet et la chronologie de la Sira* (dans *Journ. Asiat.*, 1910) ; b) *Fâtima et les filles de Mahomet*, 1912 : c) *Qoran et Tradition : comment fut composée la vie de Mahomet* (dans *Rech. sc. relig.*, 1910) ; d) *Le triumvirat Aboû Bakr, 'Omar et Aboû 'Obaida* (dans *MFOB*, IV).

Période des conquêtes et des Omayyades. Outre l'*Aghâni*, consulter Ṭabarî, *Annales* (تاريخ الرسل والملوك), 3 vol. 1879-1901 ; Balâdhorî, *Fotoûḥ al-boldân* (éd. de Goeje), 1866, traduit en majeure partie par le Dr Phil. Ḥitti sous le titre de *The origins of the islamic state*, 1916 ; de Goeje, *Mémoire sur la conquête de Syrie*, 1900 ; Cl. Huart, *Hist. des Arabes*, 2 vol. 1912. Le sujet a été renouvelé par Wellhausen dans ses *Skizzen* (déjà cités), ensuite dans *Das arabische Reich und sein Sturz*, 1902, et par L. Caetani, *Annali*, IIIe-VIIIe vol.; Mas'oûdî, *Les prairies d'or* (trad. française de P. de Courteille et Barbier de Meynard), 9 vol. 1861-1877 ; von Kremer, *Culturgeschichte des Orients*, 2 vol. (vieilli et tendancieux ; voir plus loin pp. 116, 119 etc.) ; Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, 2 vol. 1898, (nomenclature de la production littéraire) ; Cl. Huart. *Hist. de la littérature arabe*, 1902 ; H. Lammens, : a) *La bâdia et la ḥira sous les Omayyades* (dans *MFOB*, IV) ; b) *Etudes sur le règne du calife omayyade Mo'âwia Ier*, 1907 ; c) *Le califat de Yazîd Ier*, 1921 ; d) *Ziâd ibn Abîhi, vice-roi de l'Iraq, lieutenant de Mo'âwia Ier* (dans *Rivista degli Studi orientali*, IV) ; e) *Mo'âwia II ou le dernier des Sofiânides*, (*ibid.*, VII) ; f) *Le chantre des Omiades*; *notes biographiques et littéraires sur le poète arabe chrétien Aḫṭal* (dans *Journ. Asiat.*, 1895) ; Severus ibn al-Moqaffa', *Chronique* (arabe) *des patriarches d'Alexandrie*, (éd. Seyboldt d'après le manusc. de Hambourg), 1912.

Période 'abbaside. Les compilations arabes citées précédemment : *Aghâni*, Ṭabarî, Mas'oûdî ; ensuite Kremer, *Culturgeschichte*. Ajouter : Ya'qoûbî, تاريخ (éd. Houtsma), 2e vol. 1883 ; Qalânisî, تاريخ دمشق (éd. Amedroz), 1908 ; Ibn 'Asâkir, même titre (dictionnaire biographique des Syriens célèbres, en cours de publication ; cinq vol. ont paru ; édition médiocre et manipulée par 'Abdalqâdir Badrân) ; Ibn al-Baṭrîq, تاريخ (éd. L. Cheikho, S. J.), 2e vol. 1906 ; Maqdisî, احسن التقاسيم (éd. de Goeje, dans *Biblioth. geograph. arabicorum*, IV), 1877; G. Le Strange, *Palestine under the moslems*, 1890 (dépouillement et traduction des géographes arabes) ; Weil, *Geschichte der Chalifen*, 5 vol., 1846 etc. Une histoire critique des 'Abbâsides reste à faire ; (comp. Cl. Huart, *Hist. des Arabes*, 1er vol.) ; *Itinera et descriptiones Terræ Sanctæ* (éditions de la *Société de l'Orient latin*). Pour l'*expansion française*, on ajoutera L. Bréhier, *L'Eglise et l'Orient au Moyen-Age*, 1907 ; du même, *Le protectorat de Charlemagne* (dans *Congrès français de la Syrie*, fasc. II, 15-38) 1919. Pour les relations et les guerres avec Byzance, voir Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, 1890 ; du même, *L'épopée byzantine à la fin du Xe siècle*, 3 vol. 1896-1905 ; L. Bréhier, *Le schisme oriental du XIe siècle*, 1899.

Les Croisades. Bongars, *Gesta Dei per Francos*, 2 vol., 1612 ; la *Collection de l'histoire des Croisades*, publiée par l'Institut de France depuis

1841. Elle comprend (textes et traduction) : a) historiens occidentaux; b) hist. arabes ; c) hist. grecs ; d) hist. arméniens. Michaud, *Hist. des Croisades*, 3 vol., 1812-1817, manque de valeur scientifique. Le meilleur précis est celui de Roehricht, *Gesch. der Kreuzzuege*, 1898 ; Prutz, *Kulturgeschichte der Kreuzzuege*, 1883, (tendancieux ; voir plus loin p. 236) ; Qalânisî, *ouvr. cité* ; Ibn Monqidh, كتاب الاعتبار, (éd. Dérenbourg), 1884 ; Dérenbourg, *Ousâma ibn Monqidh, un émir syrien au 1*er *siècle des Croisades*, 1889 ; Ibn Djobair, *Voyages* (éd. de Goeje), 1907, traduit en italien par Schiaparelli et partiellement en français dans les *Hist. arabes des Croisades* ; Ṣâliḥ ibn Yaḥyâ, تاريخ بيروت (éd. Cheikho), 1902 (fondamental pour l'histoire de Beyrouth et du Liban) ; Ibn al-Athîr, التاريخ الكامل (éd. d'Egypte) ; extraits publiés et traduits dans les *Hist. arabes des Croisades* ; Barhebræus, *Dynasties*, تاريخ مختصر الدول (éd. Salhani, S. J.), 1890 ; Michel le Syrien, *Chronique* syriaque, 3 vol., éditée et traduite par M. l'abbé Chabot, 1900 ; de Vogüé, *Les églises de Terre-Sainte*, 1860 ; Enlart, *La cathédrale S*t *Jean de Beyrouth* (dans *Bullet. Soc. des Antiquaires de France*), 1904 ; Rey, a) *Etude sur les monuments de l'architecture militaire des Croisés en Syrie et en Chypre*, 1871 ; b) *Les Colonies franques de Syrie au XII*e *et XIII*e *siècles*, 1883 ; Schlumberger, a) *Campagnes du roi Amaury I*er *en Egypte*, 1906 ; b) *Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, seigneur de la Terre d'Oultre-Jourdain*, 1898 ; Schaube, *Handelsgeschichte der romanischen Vœlker des Mittelmeergebietes bis zum Ende der Kreuzzuege*, 1906 ; Lammens, *La description du Liban d'après Idrîsi* ; *topographie franque du Liban* (dans *MFOB*, I) ; L. Cheikho, *Un dernier écho des Croisades* (*Ibid.*, I) ; L. Bréhier, *L'Eglise et l'Orient* etc.; Chalandon, *Jean II Comnène et Manuel Comnène*, 1912; *The itinerary of Benjamin of Tudela* (éd. M. N. Adler) ; Ristelhueber, *Les traditions françaises au Liban*, 1918.

Période des Mamlouks. Voir les ouvrages précédemment cités d'Ibn al-Athîr, Ṣâliḥ ibn Yaḥyâ, Heyd, Bréhier, etc. ; Huart, *Hist. des Arabes*, 2e vol. En outre Ibn Baṭṭoûṭa, *Voyages*, 4 vol. (texte et traduction par Defrémery et Sanguinetti), 1853 etc. ; Ibn Ayâs, تاريخ مصر, 3 vol., 1893; Maqrîzî, *Hist. des sultans mamlouks d'Egypte* (trad. E. Quatremère) ; du même, *Histoire d'Egypte* (trad. Blochet, dans *R O L.*, VI) 1908; Weil, *Geschichte der Chalifen*, 4e et 5e vol. (pour l'histoire des califes 'abbâsides d'Egypte) ; Tobler, *Descriptiones Terræ Sanctæ ex sæculis VIII-XV*, 1874 ; Rœhricht, *Deutsche Pilgerreisen nach dem heilig. Lande*, 1900 ; Lammens : a) *Frère Gryphon et le Liban au 15e siècle* (dans *ROC*, 1899) ; b) *Les Noṣairis dans le Liban* (*Ibid.*, 1902) ; c) *Relations officielles entre la Cour romaine et les sultans mamloûks d'Egypte*, (*Ibid.*, 1903) ; d) *Correspondances diplomatiques entre les sultans mamloûks d'Egypte et les Puissan-*

ces chrétiennes, (*Ibid.*, 1904) ; L. Cahun, *Introduction à l'histoire de l'Asie. Turcs et Mongols*, 1896.

Période ottomane. Ibn Ayâs, *ouvr. cité* (important pour la conquête et les débuts du régime). Après lui, il faut suppléer aux grandes chroniques arabes par Mohibbi, خلاصة الاثر في اعيان القرن الحادي عشر, 4 vol. (Dictionnaire biographique des célébrités musulmanes du 11e siècle H.), 1284 H.= 1867 ; Chidiâq, اخبار الاعيان في جبل لبنان , (histoire traditionnelle des familles féodales du Liban ; l'indication des sources est insuffisante) ; la *Chronique* ou تاريخ de l'émir Haidar Chihâb, 1900 ; Ristelhueber, *ouvr. cité* ; Yorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, 1908 ; Cotovicus, *Itinerarium hierosolymitanum et syriacum*, 1619 ; d'Arvieux, *Mémoires*, 6 vol., 1735 ; Wuestenfeld, *Fachreddin, der Druzenfuerst*, 1886 ; Vandal, *L'odyssée d'un ambassadeur* ; *voyages du marquis de Nointel*, 1901 ; Un ancien diplomate, *Le régime des Capitulations*, 1898 ; Masson, *Histoire du commerce français dans le Levant*, 1896 ; *Relazioni dei consoli veneti nella Siria* (éd. Berchet), 1866 ; Testa, *Recueil des traités de la Porte ottomane avec les Puissances étrangères*, 6 vol., 1864 ; Rabbath-Tournebize, *Documents inédits pour servir à l'hist. du christianisme en Orient*, 2 vol., 1905 etc.; E. Driault, *La question d'Orient*, 8e édit., 1921, (le seul aperçu d'ensemble : beaucoup d'inexactitudes de détail).

Période moderne, (1750 à nos jours). Ouvrages cités de Chidiâq, Haidar, Ristelhueber, Testa, Rabbath. Ajouter Djabarti, تاريخ, 4 vol. 1880 (une traduction française a paru au Caire, 1889 etc.). Michel de Damas, تاريخ حوادث الشام (éd. L. Ma'loûf, S. J.), 1912 ; consulter les histoires générales : Thureau-Dangin, *Hist. de la monarchie de Juillet*, 7 vol. ; de la Gorce, *Hist. du second Empire*, 7 vol. ; Jouplain (Noujaim), *La question du Liban*, 1908 ; Von Oppenheim, *Vom Mittelmeer zum persischen Golf*, 1er vol., 1899 ; pour le mouvement économique, Verney et Dambmann, *Les Puissances étrangères dans le Levant, en Syrie et en Palestine*, 1900 ; pour la bibliographie syrienne, surtout à partir du 17e siècle, P. Masson, *Eléments d'une bibliographie française de la Syrie* (dans *Congrès français de la Syrie*, 1919). Pour le mouvement littéraire, L. Cheikho, *La littérature arabe au XIXe siècle* (en arabe).

Tous les manuscrits cités appartiennent à la bibliothèque orientale de l'Université St Joseph.

Parmi les *revues* à consulter, signalons *Al-Machriq* (en arabe) ; la *Revue de l'Orient chrétien* (*ROC*)) ; la *Revue de l'Orient latin* (*ROL*) ; les *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth* (*MFOB*) ; les *Echos d'Orient*, le *Journal asiatique*.

CHAPITRE PREMIER.

LA NATIONALITÉ SYRIENNE
AVANT LA CONQUÊTE ARABE.

I. — LA SYRIE ANCIENNE.

Heureuse situation de la Syrie. Quand on jette un coup d'œil sur la carte de l'Asie Antérieure, le regard ne tarde pas à distinguer un long rectangle de terres d'un seul tenant, comprimé entre la Méditerranée et le désert arabique. Terres situées au carrefour des trois continents de l'Ancien Monde : l'Europe, l'Asie, l'Afrique ; au foyer lumineux, où convergent les rayons émis par les plus vieilles civilisations, celles de la Babylonie, de l'Egypte, de la Grèce ; où l'humanité vient chercher la première trace de ses pas, révérer le berceau de la Révélation. Ce pays, au site, à la configuration si caractéristiques, c'est la patrie séculaire de l'antique peuple syrien.

Esquissons brièvement à travers quelles évolutions, à la suite de quels bouleversements s'est constitué ce peuple, après quelles laborieuses expériences s'est éveillée en lui la conscience nationale.

Unité territoriale. La Syrie possède un bénéfice incomparable, celui de l'unité territoriale, de frontières nettement déterminées, comme peu de peuples ont le bonheur d'en posséder : la mer, les montagnes, le désert.

Multiples divisions intérieures. En revanche, un sort malencontreux semble avoir multiplié les bornes, les barrières—et quelles barrières !—au cœur même du pays. Antithèse redoutable ! Ses conséquences continuent à se faire sentir ; elles expliquent la complexité du problème national syrien. La Providence, en dessinant les contours de ce pays, le prédestinait à devenir le berceau d'un peuple. Par contre, les accidents géographiques, en limitant les horizons intérieurs, invitaient l'indigène à se replier sur lui-même, à mener la vie de clan ; partant ils semblaient devoir compromettre le sentiment de l'unité, de la solidarité ethniques, retarder indéfiniment l'éveil de l'idée nationale. Terre montueuse, bosselée, encore couverte, dans la région de Ḥomṣ et du Ḥaurân, de déjections volcaniques. Toute en reliefs, en creux formidables : tels la vallée du Jourdain et le gouffre de la Mer Morte. Partout ailleurs, sur la surface de la terre, les rivières, ces *chemins qui marchent*, favorisent les relations. En Syrie, elles tendent aux communications l'obstacle de leur cours encaissé, torrentueux, hérissé de seuils rocheux. L'Oronte, le Jourdain, les deux principaux cours d'eau syriens, sont demeurés des fleuves morts, inutilisés. Et voilà comment l'inégalité du sol, en multipliant les cloisonnements, les compartiments intérieurs, les séparations territoriales, a favorisé l'éclosion du provincialisme, du cantonalisme, compliqué fâcheusement, rendu laborieuse au dedans l'unification du pays.

Vers l'an 4000-3000. Pour nous rendre compte de cette lente évolution, consultons les premiers renseignements historiques sur la Syrie. Vers 4000-3000 avant notre ère, les forêts couvraient les montagnes et rejoignaient le bord de la mer. S'il faut en croire les documents hiéroglyphiques, les lions y erraient en bandes, et jamais n'y pénétraient les rayons du soleil. Des bûcherons, des chasseurs auraient été les premiers habitants du Liban et de l'Amanus. Bientôt les richesses forestières de la Syrie éveilleront les convoitises de ses voisins. D'abord les puissants monarques de la Mésopotamie,

que suivront leurs rivaux d'Egypte ; deux pays, pauvres en bois. Ces exploitations,la mise en coupe des forêts, permirent aux autochtones de se développer sur un territoire moins restreint. Aux forêts succèdent des arbres fruitiers, la vigne, l'olivier — lequel, s'il n'est pas originaire de Syrie, s'est de là répandu dans le bassin méditerranéen, — la culture des céréales. Le vin, le blé, l'huile, formeront les premières ressources de la Syrie, demeureront longtemps ses principaux articles d'exportation. Sur la côte, un peuple nouveau s'est établi : les *Phéniciens.*

Les Phéniciens. On les disait venus de l'Orient. C'étaient des hommes entreprenants, agriculteurs expérimentés, familiarisés dans leur pays d'origine avec le travail des métaux. Sous leur ardente impulsion, l'aube d'une civilisation indigène commence à poindre sur les bords de la Méditerranée (3000—2500 avant J. C.). Les difficultés de la pénétration intérieure, des communications continentales, tournent leurs regards vers la mer. Les Phéniciens communiquent aux riverains le goût des voyages, des courses maritimes et enfin du trafic par caravanes. Nous assistons à la naissance des industries qui constitueront bientôt la fortune des cités phéniciennes : commerce des céréales, du vin, de l'huile, des textiles et colorants. Dès le 15e siècle avant J. C., les monuments égyptiens gardent la représentation des navires, montés par ces hardis pionniers de l'expansion syrienne. Resserrés sur l'étroite bande de terre, entre la mer et le Liban, les Phéniciens pénètrent dans l'intérieur du pays et ouvrent, à travers monts et forêts, les premières pistes commerciales. Vingt siècles plus tard, les Romains les transformeront en voies militaires, jalonnées de relais, de haltes, pour la poste officielle.

Période de Tell el-ʿAmarna. L'an 1888, à Tell el-ʿAmarna dans la Haute-Egypte, la pioche d'un fellah mit à découvert un important dépôt de tablettes cunéiformes. C'étaient les archives d'Etat de deux Pharaons du 15e siècle (av.

J. C.), suzerains de la Syrie. En étudiant ces documents, les orientalistes ont retrouvé les originaux de la correspondance échangée entre le souverain égyptien et une multitude de petits princes syriens. On en retrouve plusieurs douzaines rien que sur la côte phénicienne ; on y lit les noms de Beyrouth, Gebail, Batroûn, Saidâ, Tyr, Acre.... Chaque ville, chaque bourg possédait son potentat local. Tous indépendants les uns des autres, se combattant avec acharnement, quand il ne leur arrivait pas de se liguer, de conspirer contre le maître étranger. Dans cette correspondance, ce qui nous intéresse avant tout, c'est le morcellement de l'autorité, la poussière d'Etats, grands comme la principauté de Monaco et la république de S[t] Marin ; c'est la vie de clan que nous surprenons à cette époque lointaine de l'histoire de Syrie. Déplorables résultats du morcellement géographique ! Il a produit l'éparpillement, l'émiettement de la race, annihilé le sentiment de la solidarité, de l'unité nationales. Rien de plus désolant que ce tableau. Les Syriens d'il y a 35 siècles, obstinément cantonnés dans leur individualisme, se dénoncent, en appellent au pouvoir étranger afin de se détruire plus sûrement.

Préparation de l'unité. Au milieu de ces luttes fratricides, que les Syriens prolongeront pendant un millénaire, l'unité se préparait pourtant. L'idée nationale s'élaborait inconsciemment. L'obscur instinct de conservation sociale réagissait contre les excès de l'anarchie individualiste, contre l'émiettement indéfini de la race. Les Syriens finiront par s'apercevoir qu'ils possédaient la quadruple communauté qui constitue les nations historiques : celle de territoire, de langue, de l'origine, des traditions. Ils apprendront, par une douloureuse expérience, que la solidarité dans le malheur n'unit pas moins les sociétés que les succès les plus éclatants. Une nation ne s'improvise pas. Elle doit être l'aboutissant d'un long passé d'efforts, de sacrifices, de dévouements, de multiples épreuves supportées pour un idéal commun.

Unité de la race. Au cours des siècles, à l'abri des frontières marquées par la Providence, entre le Taurus, l'Euphrate, le désert et la Méditerranée, dans ce cadre créé pour elle, s'est développée une race remarquablement uniforme, un véritable type national. L'observateur le moins perspicace le distinguera à première vue de tous ses voisins, de l'Egyptien, de l'Arabe, de l'Anatolien, du Mésopotamien ; un type demeuré, jusqu'à nos jours, tel que nous le rencontrons sur les monuments pharaoniques. Dans l'histoire, il se trouve de bonne heure représenté par le Phénicien industrieux et entreprenant. Qu'on ne nous oppose pas la mosaïque des confessions religieuses, les étiquettes ecclésiastiques des communautés. Leur multiplicité n'a pu absorber l'unité, modifier la fixité de la race, en dépit d'un préjugé tenace, encore partagé par des Syriens, qui s'obstinent malencontreusement à confondre religion et nationalité. Nation melkite, nation maronite... Cette terminologie captieuse ne devrait pas survivre au souvenir de la domination turque. Les Syriens de rite grec n'ont de commun avec les Byzantins, avec les Hellènes que leur liturgie, leur législation canonique. Syriens également, et non débris d'invasions étrangères — on l'a affirmé à tort — les Nosairis, les Métoualis (1), qui ont prétendu affirmer leur particularisme, en adhérant à des hétérodoxies musulmanes.

Sa vitalité. Non moins que la fixité et l'unité, la vitalité de la race mérite d'être signalée. Depuis les Assyro-Babyloniens, les Egyptiens, les Hittites, les Grecs, les Romains, les Arabes, les Croisés ont passé en Syrie, promptement absorbés par les autochtones. Cette puissance d'assimilation devait — c'était à prévoir — principalement se manifester vis-à-vis des Arabes : ceux-ci, éternels et remuants voisins, sur la moi-

---

(1) Ces derniers apparaissent en Syrie plusieurs siècles après les déportés iraqains sous Mo'āwia I.

tié des frontières syro-palestiniennes, depuis la courbe occidentale de l'Euphrate jusqu'à l'isthme de Suez. Par une pression incessante, les « faméliques et misérables nomades du Ḥidjâz », ارض البؤس والجوع , attirés par la merveilleuse fécondité des terres syriennes, « pays du vin et du levain », ارض الخمر والخمير (1), réussissent à se glisser, par petits paquets, dans les plaines désertiques à l'Orient de l'Oronte et du Jourdain.

Elle absorbe les Arabes. Nous les y trouvons installés, dès le 2e siècle avant notre ère. Ils fondent des principautés à Ḥomṣ, à Palmyre, à Pétra, dans les gorges de l'Antiliban, au Sud de la Damascène et dans les retraites volcaniques du Ḥaurân. Ils ne tardent pas à s'assimiler, à adopter la langue, la civilisation syriennes. Leur culte, leurs noms, ceux de leurs dieux sont parfois araméens. A Ḥomṣ, ils s'appellent *Samsigeramus, Soæmus...* Ils emploient l'araméen dans leurs correspondances diplomatiques, dans leurs inscriptions. Les monuments élevés par eux à Palmyre, à Pétra, comptent parmi les plus beaux de l'art syrien indigène.

Les Ghassânides. Cinq siècles après l'ère chrétienne, les phylarques ghassânides du Ḥaurân passent par la même évolution. Ils échangent le grossier fétichisme arabe (2) contre le christianisme, devenu la religion de la Syrie. Les synodes, réunis sous leur protection, légifèrent en syriaque. A peine installés dans leur phylarcat, demeurés à demi-sédentaires, la transformation de ces émirs paraît tellement avancée que leurs anciens compatriotes d'Arabie les appellent Syriens, mieux encore, « rois de Syrie », ملوك الشام. On ne saurait assez insister sur cette puissance d'absorption, qui dénote la vitalité de la race syrienne. Avant la seconde génération, les Arabes ont fusionné avec les indigènes. Comme précédemment les Phéniciens se sont de bonne heure transformés en Syro-Phéniciens, eux aussi ont adopté la langue, le culte du pays.

---

(1) Ibn Sa'd, *Ṭabaqāt*, I, 105 ; *Aghānī*, XIV, 156.

(2) Voir plus loin le chap. sur la religion arabe.

Tribus Syro-arabes. Les 6e et 7e siècles de notre ère marquent l'épanouissement de la vieille poésie arabe. Cependant les tribus établies en Syrie, les Banoû Kalb, les Lakhm, les Djodhâm, les ʿAmila n'ont fourni aucun nom au Parnasse arabe. Quand les plus misérables tribus de la Péninsule, les Bédouins, « mangeurs de serpents, de lézards, de gerboises » — ainsi les appellent dédaigneusement les Arabes de Syrie — voient se lever une véritable moisson de poètes et de poétesses, chez les tribus syriennes la lyre reste muette. Pour animer les fêtes de leur petite cour, les Ghassânides, désireux de sauvegarder leur influence sur le monde arabe, doivent mander, du fond du Nadjd et du Ḥidjâz, les Aʿchâ, les Nâbigha, les Ḥassân. Les Arabes de Syrie étaient-ils donc moins doués que leurs cousins du désert ? En réalité, l'assimilation, l'adoption de la civilisation syrienne avaient fini par les rendre étrangers à leur ancienne langue. Ils ne balbutiaient plus qu'un arabe barbare, sorte de *sabir*, mêlé d'aramaïsmes et de locutions syriennes (1).

Arabes syriens après la conquête. Cette puissance d'absorption chez la vieille race araméenne se manifesta encore mieux après la mort du Prophète (632). Et voilà pourquoi nous ne craignons pas d'y insister. En moins d'un quart de siècle, la Syrie vit affluer des tribus entières de Bédouins. Ils pouvaient bien être cent mille. Ils auraient été le double, en quoi ce total — dont la moitié disparaîtra dans les guerres de conquête — pouvait-il modifier la composition ethnique de la race, diminuer sa faculté de réaction ? Deux cent mille hommes sur les quatre à cinq millions que comptait alors la Syrie. En France, la proportion des colonies étrangères est autrement élevée. Après la mort de Mahomet, l'expansion, la conquête arabes aboutissent à la fondation du califat, d'un empire mondial. On l'a appelé arabe. En étudiant la période des Omayyades, nous verrons (2) que ce fut en réalité un

(1) Cf. *Aghânî*, XX, 127.

(2) Nous étudierons alors *l'arabisation* de la Syrie.

empire syrien : syrien par sa capitale, par la tête qui dirige, par les bras qui exécutent, organisent, administrent les provinces, la guerre, les finances. Le gouvernement se trouve entre les mains, non des Bédouins, immigrés après l'hégire, mais des Arabes établis en Syrie depuis plusieurs siècles, à la suite des Samsigeramus, des Arétas et des Ghassânides.

II. — COMMENT S'EST MANIFESTÉE LA VITALITÉ DE LA RACE SYRIENNE.

Rappelons sommairement comment, depuis l'époque de Tell el-'Amarna, s'était manifestée cette vitalité, cette puissance d'absorption de la race syrienne.

Les grandes invasions. Vivant isolés sur leur territoire morcelé, cantonnés dans les replis de leurs montagnes, à l'abri des forêts de cèdres séculaires, derrière le fossé de leurs rivières torrentueuses, les habitants des minuscules Etats syriens menaient la vie de clan, s'épuisaient en luttes intestines : Nord contre Sud, montagnards contre gens de la plaine; Syriens continentaux cherchant aux dépens des riverains de la Méditerranée, des républiques phéniciennes, à s'ouvrir un accès vers la mer. Et tous, au milieu de ces guerres fratricides, négligeant de surveiller les passes, les *Pyles* du Taurus, les gués de l'Euphrate, laissant grande ouverte la barrière du désert. Ils assistèrent à l'invasion des Hébreux, à la descente vers le Sud des tribus anatoliennes, au débarquement sur la côte des pirates égéens, des Philistins, au défilé ininterrompu des conquérants d'Orient et d'Occident, babyloniens, égyptiens, hittites, assyriens, perses, macédoniens. L'absence d'union, de sentiment national avait émoussé le ressort moral. Plus souples, les Phéniciens ne s'abandonnent pas. Sans entrer en lutte ouverte avec les Assyriens, les Perses, ils forceront les envahisseurs à compter avec eux, à payer les services de leur marine. Ils acceptent la lucrative mission d'intermédiaires entre l'Asie et le monde méditerranéen.

Tournant leur activité vers la mer, ils vont fonder Carthage (9e siècle av. J. C.). Ils y établissent le centre d'un vaste empire colonial, dont la puissance balancera la fortune de Rome.

Les Séleucides. Avec la même apathie, les Syriens virent, en 312 (av. J. C.), après la bataille d'Issus, la fondation par Séleucus, un lieutenant d'Alexandre-le-Grand, d'un nouvel Etat avec capitale à Antioche, sur les bords de l'Oronte. La Syrie cessa de former une province assyrienne, une satrapie perse ou macédonienne. Pour la première fois, les *membra disjecta*, les fractions morcelées du corps national allaient se trouver, nominalement du moins, réunies, sous une même tête. A l'Orient et au Sud du pays, les anciennes principautés locales continueront à subsister, rattachées à Antioche par le lien d'une vassalité superficielle. Malgré son extension anormale, en Asie-Mineure jusque vers la Mer Egée, à l'Orient jusqu'aux frontières de l'Inde, l'Etat séleucide s'appela *Royaume de Syrie*. Quelques milliers de vétérans macédoniens et thraces, eux-mêmes incomplètement hellénisés, se fixent en Syrie. Leur présence, la façade grecque du nouvel établissement ne doivent pas tromper sur sa constitution, son caractère indigènes. On les retrouve jusque dans les surnoms araméens, *Bala, Zabina,* portés par les Séleucides (1). Parmi les villes qu'ils fondent, ou plutôt qu'ils dotent d'institutions nouvelles, « plusieurs adoptent des noms helléniques, sans perdre leurs appellations primitives et syriennes. » C'est la remarque du Syro-latin Ammien Marcellin (XIV, 8, 5,) : « Licet græcis nominibus appellentur, primigenia tamen non amittunt, quæ iis assyria lingua institutores veteres indiderunt ».

Royaume de Syrie. *Royaume de Syrie !* Pour la première fois, ce titre venait rappeler aux indigènes la parenté de tous les membres de la famille nationale, suggérer l'idée de se

(1) Voir plus loin la liste des Séleucides.

grouper officiellement, sous une même dénomination politique, à côté des autres Etats orientaux. Et cette révélation, ils la devaient à l'étranger. La leçon ne serait pas perdue. Mais des siècles allaient s'écouler avant de la faire pénétrer au fond de la conscience populaire, engourdie par un millénaire d'apathie, dans les esprits, éblouis par la splendeur de la civilisation hellénique.

Province romaine. Affaiblis par leurs dissensions, les Séleucides ne surent pas défendre le pays contre l'invasion des Arabes, lesquels s'emparèrent du pouvoir dans les principales cités de la Syrie orientale : Ḥomṣ, Damas... C'est avec bonheur que les Syriens saluèrent l'arrivée des Romains (1). Ceux-ci englobèrent (64 av. J. C.) sous le nom de *Provincia Syria* toutes les circonscriptions de la Syrie géographique et traditionnelle. Nouvelle proclamation officielle de l'unité de la race et du pays. Séduits par l'ordre romain, la *pax romana*, par la sécurité, la prospérité économique, établie dans tout l'Empire, les Syriens des classes dirigeantes s'imaginèrent de bonne foi qu'ils étaient devenus citoyens romains. *Civis romanus sum,* ce cri de l'apôtre St Paul a été répété par plus d'un Syrien de l'époque impériale. Jamais ils ne firent de meilleures affaires.

La province de Syrie passait pour un des principaux gouvernements de l'Empire, « réservée aux plus hauts dignitaires », *majoribus reservata* (Tacite). Plusieurs petits Etats indigènes continuaient à exister, en Palestine, à Ḥomṣ, dans l'Antiliban et au Sud de la Damascène, sous le protectorat de Rome. Des colonies de vétérans romains se fixèrent à Héliopolis (Balbek), à Béryte. Dans cette dernière ville, — devenue un véritable centre latin, avec des écoles qui prépareront l'essor de la future Université de droit — la *Legio III Gallica* établit son quartier général, un corps où des Syriens prirent du service. D'autres s'enrôlèrent dans les armées romaines,

(1) Voir la liste des empereurs romains.

en qualité de légionnaires, plus ordinairement d'auxiliaires (1). On retrouve leurs contingents stationnés en Egypte, en Afrique et jusqu'en Germanie. Les textiles, la céramique, la verrerie, les étoffes de lin et de laine teintes en vives couleurs, et aussi les vins de Syrie envahissent le marché occidental. Antioche aurait alors compté plus de 300.000 habitants et toute la Syrie environ sept millions (2). Ce fut l'époque la plus florissante dans l'histoire des Syriens.

Manifestations du sentiment national. Mais la dénomination officielle, désormais consacrée, de Syrie, n'avait pas en vain retenti à leurs oreilles. En se comptant, en s'observant, en s'entendant parler la même langue, les arrière-petits fils des anarchiques contemporains de Tell el-'Amarna, se rappelleront qu'ils avaient même origine, même patrie : ils découvriront qu'ils étaient Syriens.

La langue araméenne. Ils le montrèrent au 2e siècle de notre ère par un retour plus prononcé vers la vieille littérature nationale, la culture de la langue araméenne. Les intellectuels l'avaient trop facilement sacrifiée à l'idiome des Hellènes, devenu en Orient langue internationale, intermédiaire commode pour les affaires, le commerce et les relations scientifiques, comme le latin était celle de l'administration, des tribunaux, de l'armée. L'an 106, l'empereur Trajan annexa les régions au-delà du Jourdain, mit fin au royaume des Nabatéens (capitale Pétra) et les érigea en gouvernement distinct, appelé *Provincia Arabia*, dont la métropole fut Bostra (Boṣrâ). Pour garder la frontière contre les Arabes, on y établira une série de postes fortifiés et on appellera, pour exercer la police du désert, des tribus arabes. Leurs chefs recevront le titre d'ethnarques ou de phylarques. A la veille de la conquête arabe, cette mission sera confiée aux phylarques ghassânides. Débar-

(1) Originaires principalement du N. et du S. E. de la Syrie, de la Commagène, de l'Iturée.

(2) Et non vingt millions, comme on le prétend parfois.

rassée de la rivalité commerciale des Nabatéens, Palmyre arriva à un haut degré de prospérité économique.

Empereurs syriens. C'est le moment où le satirique Juvénal (42-125 J. C.) se plaint de l'envahissement de Rome :

« Jam pridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes. Et linguam et mores... vexit ! »

Voici que depuis longtemps l'Oronte syrien s'est déversé dans le Tibre, apportant sa langue et ses mœurs !

Peu après, un passant inscrira sur les rochers du Sinaï cette protestation : *« Cessent Syri ante Latinos Romanos » ! Que les Syriens cèdent le pas aux vrais Romains !* Les légions romaines, stationnées en Syrie, avaient déjà créé deux empereurs (1), Vespasien (69 J. C.), puis Avidius Cassius (172), lequel ne fit que passer. Bientôt elles élèveront sur le trône impérial une dynastie syrienne, originaire d'Emèse (Homs). Elle devra sa fortune à l'empereur Septime Sévère (193-211), un Africain, qui avait épousé une Syrienne de cette ville. La suite de ces empereurs syriens sera continuée par les Césars palmyréniens. Le premier des empereurs éméséniens, Elagabale (217-222), étonnera Rome par le spectacle de ses extravagances. Son successeur, Alexandre Sévère (222-235), prince doux et tolérant, fut, au bout de quelques années, remplacé par un autre Syrien, Philippe l'Arabe, natif du Haurân (244-249). L'élévation de ces compatriotes devait hâter le réveil du sentiment national parmi les Syriens.

Palmyre et Zénobie. Dans le désert de Syrie, les émirs de Palmyre, d'origine arabe, mais aramaïsés, sauvent l'Empire et obtiennent en retour le titre de Césars. Zénobie en profitera pour fonder un empire syrien (257-273). Elle se fit assister par le célèbre philosophe Longin, un natif de Homs, et par une pléiade d'intellectuels syriens, parmi lesquels un évêque d'Antioche, Paul de Samosate. Au 3e siècle, les écrivains, les hommes de talent abondent en Syrie. Nommons

(1) Voir la liste des empereurs romains.

les éminents jurisconsultes Papinien, Ulpien, ministres des empereurs éméséniens — dont l'enseignement prépara la réputation de l'Université de droit de Beyrouth ; les littérateurs et philosophes, Lucien, Plotin, Porphyre et Maxime— ces deux derniers de Tyr; Jamblichus, etc. Les jurisconsultes écrivent en latin, langue du droit ; les littérateurs, les philosophes, en grec, idiome universel en Orient. La ville d'Edesse devient le centre d'une renaissance araméenne, dont l'influence gagne la Syrie. L'araméen est également la langue officielle de la dynastie palmyrénienne. Antioche, Héliopolis, Palmyre se couvrent de monuments grandioses. En dépit de sa durée éphémère, le retentissement de l'épopée syro-palmyrénienne suggère aux Syro-Phéniciens ce que leur entente patriotique pourrait se promettre.

III. — LA SYRIE BYZANTINE.

Réveil du provincialisme. Partout se réveillera le provincialisme syrien. Les empereurs s'apercevront qu'ils doivent en tenir compte : on les verra séjourner longuement à Antioche et en Syrie. Au 4e et surtout au 5e siècle, le mouvement particulariste ne peut plus être dissimulé. Le transfert (330) de la capitale à Constantinople (Byzance), ensuite la mort de Théodose I (395), suivie du partage de l'Etat en Empire d'Orient et Empire d'Occident, ouvrent pour la Syrie la *période byzantine* (395-634), la moins brillante de l'époque romaine (1), la moins libérale aussi. Elle s'appliqua tout d'abord à morceler administrativement la Syrie.

Réaction antibyzantine. Le Nord fut divisé en trois provinces, gardant le nom de Syrie et distinguées par des numéros d'ordre. La Phénicie est partagée en *Phénicie maritime*, métropole Tyr—comprenant la Phénicie historique— et en *Phénicie libanaise*. Cette dernière dénomination était abu-

(1) Voir la liste des empereurs byzantins.

sive, puisqu'elle englobait exclusivement des districts continentaux, des villes comme Héliopolis, Damas, Emèse, Palmyre, qui n'avaient appartenu ni à la Phénicie ni au Liban. L'Empire éprouve le sentiment de sa faiblesse et aussi de la désaffection des populations qu'il a désarmées et éloignées du service militaire. Il s'empresse de fortifier ces cités contre les invasions des Huns, des Perses, des Arabes. Le pouvoir central devient plus défiant, la fiscalité plus serrée, les impôts se multiplient. Avec raison, la Syrie se plaint de se voir sacrifiée à la caste des fonctionnaires byzantins, à la capitale Constantinople. La langue araméenne continuera à gagner en popularité.

L'araméen et le polyglottisme syrien. L'Eglise prendra hardiment la direction de cette renaissance littéraire, indice du réveil national. Parmi les Syriens, par tempérament polyglottes et hommes d'affaires, placés au carrefour des routes de l'Orient, les commerçants, les intellectuels continuent à parler la langue, à cultiver les lettres grecques. Ceux qui aspirent aux fonctions publiques, les hommes de loi, tous les anciens élèves de Béryte, connaissent le latin. En dehors des centres cosmopolites, on ne rencontrera que des Araméens, des انباط , comme les appellent les Arabes. A Antioche, la capitale syrienne, S. Jean Chrysostome se plaint de n'être pas toujours compris de ses auditeurs. Les fonctionnaires, envoyés de Byzance, doivent s'entourer d'interprètes. Des homélies de Chrysostome nous apprennent que des prêtres n'entendaient que le syriaque. Dans les rangs du haut clergé lui-même, on rencontrait des prélats ne possédant que la langue «vulgaire» et signant en cette langue les Actes des Conciles. Dans certaines localités, il fallait interpréter en syriaque l'évangile lu en grec.

Université de Béryte. Cette période fut l'âge d'or pour l'Université de droit de Beyrouth. Fondée, à ce qu'il semble, sous les empereurs syriens, elle compta, parmi ses premiers professeurs, des jurisconsultes d'une valeur exceptionnelle, un

Ulpien et un Papinien (v. p. 13), oracles du droit romain. La langue de l'enseignement était le latin. On y accourait de toutes les provinces de l'Empire, sans en excepter Constantinople. Parmi ses élèves nous remarquons de saints évêques, comme Grégoire le Thaumaturge et Grégoire de Nazianze, des poètes comme Nonnos, l'auteur des *Dionysiaques*. A cette époque, un séjour à Béryte devenait le complément d'une éducation soignée ; il était indispensable à qui visait les grands emplois de l'administration, les fonctions judiciaires. Béryte possédait le monopole de l'enseignement juridique, qu'elle partagea en 425 avec Constantinople. A l'empereur Justinien (527-565), son Université offrit deux collaborateurs éminents, Dorothée et Anatolius, pour la rédaction de son Code.

Sa ruine ; les Syriens en Europe. Un long avenir lui semblait réservé lorsqu'une catastrophe épouvantable anéantit bientôt toute cette gloire. Dans le courant de 555, des tremblements de terre d'une violence inouïe secouèrent toute la côte phénicienne. Béryte fut la plus maltraitée. Plus de 30.000 personnes périrent sous les ruines. L'Université ne se releva pas de ce désastre. Sans se laisser décourager par ces épreuves, par les entraves que le fisc, les monopoles d'Etat, mettaient à leur développement économique, les Syriens achèvent alors de conquérir les marchés de l'Europe désorganisée, envahie par les barbares. En Occident, les commerçants orientaux sont désignés sous le vocable de *Syri*, Syriens. Leurs navires couvrent la Méditerranée. Ils possèdent d'importantes colonies dans les principales villes d'Italie, d'Espagne, des Gaules. Au 6e siècle, des moines missionnaires rapportèrent de la Chine des œufs de vers à soie. Leur initiative, le développement imprimé depuis lors à la sériciculture, ranimèrent l'industrie phénicienne. Cet essor se trouva malheureusement arrêté par l'égoïste politique de Byzance. De même que la fabrication de la pourpre, celle de la soie devint monopole d'Empire. L'invention du *feu grégeois* par un ingénieur syrien

mettra bientôt entre les mains des Impériaux une redoutable arme de guerre.

Les hérésies. Byzance s'obstina, refusant de faire droit aux réclamations des Syriens autonomistes. Ceux-ci se déclarent fatigués d'une tyrannie, qui, non contente de dépouiller, d'épuiser financièrement les provinces, entendait régir les consciences, prescrire, au gré des caprices impériaux, les variations incessantes des *credos* dogmatiques. Ce n'est pas la rébellion politique. Egaré par l'individualisme, grisé par sa propre subtilité, par la manie des discussions, avec lesquelles il s'est familiarisé dans les écoles des sophistes, à Alexandrie, à Gaza, à Tyr, à Antioche, le patriotisme syrien se laissera entraîner dans des schismes religieux, dans des hérésies : nestorianisme, monophysisme, monothélisme. L'indépendance syrienne, la personnalité nationale s'esquissent, s'affirment, se mesurent dans ces luttes théologiques. C'est le désir de libérer les consciences d'une oppression intolérable, mais aussi le besoin de se singulariser. Manœuvré, exaspéré par les chefs de sectes, l'esprit syrien devient batailleur, aggressif. A force de jouer avec les systèmes, d'épiloguer sur les formules dogmatiques, l'esprit syrien s'habituera à l'hétérodoxie. Il s'y obstinera alors qu'il s'imagine manifester son désaccord avec l'hellénisme, auquel les intellectuels avaient accordé tant de gages, avec le byzantinisme, le césaropapisme, oppresseurs des corps et des âmes.

L'art syrien. Tout aussi intéressant et révélateur d'un réveil patriotique apparait, parallèlement avec le retour à la langue indigène, la formation d'un art syrien. Nouvel indice d'une nationalité vivante ! L'architecture, la peinture, la sculpture, les arts d'ornement s'engagent dans des voies nouvelles, indépendantes des modèles gréco-romains, lesquels, depuis les Séleucides, avaient inspiré toute la production artistique. L'architecte syrien, rejetant l'emploi inélégant du mortier, superpose à vif ses pierres, soigneusement taillées, demande aux seules lois de l'équilibre les conditions de

stabilité pour ses constructions. Il substitue la pierre à la brique des Romains et des Byzantins. Il inaugure les églises à coupole, couvre le pays de superbes basiliques, dont les ruines imposantes excitent l'admiration des archéologues, et dont s'inspireront les constructeurs des églises romanes. En sculpture, en peinture, l'art syrien rompt résolument avec le réalisme, l'anatomisme outrés, où s'enlisait l'esthétique ancienne. Il prépare l'essor de l'art chrétien du Moyen-âge. Il commence par l'affranchir de la servile reproduction du nu et des formes plastiques. Cet art n'est pas gauche, inexpérimenté, comme on l'a prétendu. Sa raideur intentionnelle, son hiératisme voulu conviennent à un culte spirituel, à la religion où « l'on adore en esprit et en vérité ».

Il prodigue les couleurs, les ressources de la plus luxuriante décoration. Une éclatante polychromie, des figures au symbolisme compliqué couvrent les édifices. Sur leur parois, dans les mosaïques, sur les tapis, sur les étoffes de luxe prédominent les combinaisons géométriques, encadrant des animaux fantastiques et des figures humaines. C'est le triomphe de ce qu'on appellera très improprement *l'arabesque* : réseaux de carrés, de cercles, de croix, de losanges ; méandres enguirlandés de fleurs et de lianes foliacées. Tout un ensemble annonçant et préparant l'art arabe postérieur, lui aussi, tributaire des artistes syriens. On leur devra, au premier siècle de l'hégire, l'étonnant palais de Mchattâ (1) avec sa façade monumentale, les splendides mosquées de Jérusalem et de Damas. Sur les mosaïques de la mosquée à la Mecque, le géographe Maqdisî affirme avoir trouvé les signatures des artistes syriens et coptes حمل اليها صنّاع الشام ومصر الا ترى اسماءهم عليه.

Luttes religieuses. Nous avons nommé les hérésies. Leurs principaux protagonistes seront des Syriens. La série débutera par Nestorius (5e siècle), moine de la province d'Antioche. Au siècle suivant, le monophysisme envahira la

(1) Voir plus loin la période omayyade : califat de Walīd II.

majeure partie de la Syrie du Nord, grâce à la propagande du moine syrien Barṣaumâ et du patriarche Sévère, un ancien étudiant de Beyrouth. L'intervention intempestive des empereurs, qui prétendent régler la foi de leurs sujets et favorisent tantôt l'orthodoxie, tantôt l'hérésie, contribue à envenimer le différend, jette le désarroi dans les intelligences. Pas encore assez unis, assez disciplinés pour dresser drapeau contre drapeau, pour recommencer l'essai d'indépendance syrienne tenté par Zénobie — l'absence d'union fera le malheur des Syriens — ils élèveront chapelle contre chapelle. Et dans toutes ces réunions dissidentes, on déclarera la guerre à l'idiome grec, celui des oppresseurs, aux symboles byzantins. Si, de l'église et des réunions conciliaires, la dissidence, descendue dans la rue, s'est communiquée aux masses, c'est qu'il existait une question de race : deux chauvinismes, deux nationalités s'affrontaient.

Elles affaiblissent les Syriens. C'est au milieu de ces luttes, malheureusement stériles, que s'est d'abord affirmé, essayé le sentiment national: sans aboutissant positif, puisque politiquement on demeurait uni à l'empire byzantin ; efficace pourtant, car partout il marqua un retour aux symboles, à l'idéal syriens. A partir du 5e siècle, la Syrie, celle du Nord surtout, se couvre d'écoles, de couvents, où l'on étudie les lettres syriaques, où l'on rivalise d'activité avec Edesse, l'Athènes du monde araméen. Par contre, en se perpétuant pendant plus d'un millénaire, en s'aggravant, la division religieuse ne fera qu'affaiblir les Syriens. Elle les isolera, en amenant la rupture avec l'Occident, et les laissera bientôt seuls en face de l'invasion arabe. De nos jours, la multiplicité de ces petites chapelles retarde l'entente si nécessaire entre les enfants d'un même pays. Elle a favorisé la confusion entre religion et nationalité, l'une présentée comme la condition de l'autre. L'hellénisme a cessé d'être un épouvantail, une menace pour la Syrie moderne. En revanche, la mésintelligence demeure un danger grave entre compatriotes.

Quoiqu'il en soit, entre Byzance et la Syrie, la rupture s'accentue. Fatiguée de la tyrannie grecque, celle-ci se déshabitue de considérer l'Empire comme un rempart contre la barbarie. Cependant le danger grandissait du côté de l'orient. Distraite par des conquêtes en Afrique, en Europe, Byzance se désintéressa de la Syrie. Les villes, fortifiées par Justinien, manquaient de garnisons pour les défendre. Soit négligence, soit calcul politique, on laissa les populations indigènes désapprendre le métier des armes. L'Empire redoutait le recrutement régional, les contingents commandés par des généraux du pays. Il ne maintint en Syrie que des forces de police, mal entraînées, incapables de tenir devant les bandes de Khâlid ibn al-Walîd. Au 6e siècle, les armées byzantines, en majorité composées de barbares, comptaient des effectifs fort modestes.

Invasions perses. Reprenant les traditions des Parthes, la puissante monarchie des Sassânides voulut disputer à Byzance l'empire de l'Orient. Elle commença par lâcher sur la Syrie ses vassaux arabes de Tanoûkh, les émirs de Ḥîra. Les impériaux leur opposèrent avec succès les phylarques de Ghassân. Les plus célèbres furent Al-Ḥârith (Arétas) lequel, à plusieurs reprises, battit les Arabes de Ḥîra. Son fils Al-Mondhir (570-582) ne fut pas moins heureux que son père. Les méfiances et l'avarice du gouvernement impérial le poussèrent à la révolte. Il s'était donné le tort de couvrir de sa protection les monophysites. Après ses succès militaires, il se vit traîtreusement arrêté et déporté en Sicile. Pour le venger, les frères de Mondhir s'insurgèrent. Ces provocations gratuites amenèrent la décadence du phylarcat ghassânide. Sa disparition ouvrira bientôt la porte à l'invasion des Perses, préparant celle des Arabes.

Pendant près de trois quarts de siècle, les Perses allaient s'acharner à la conquête de Syrie. Les premières invasions, sous leur roi Qawâd (530-532), furent arrêtées par Bélisaire. Qawâd s'était remis en campagne lorsque la mort le surprit sur la route de Syrie. Les Perses reparurent en 540 sous la

conduite du grand conquérant Chosroès I, l'*Anouchirwân* des écrivains arabes. A la tête de 90.000 hommes il avança par Hiérapolis (Manbidj) jusqu'à Berœa (Alep). La ville fut brûlée, parce qu'elle ne pouvait payer l'énorme rançon exigée par l'envahisseur iranien.

Chosroès Ier**.** D'Alep, Chosroès marcha sur Antioche, défendue par une poignée de soldats. Quelques troupes, ramassées à la hâte dans la *Phénicie libanaise*, c'est à dire dans la région de Homs (voir p. 13), accoururent prêter main forte. Leur courage, secondé par l'énergie des habitants, ne put tenir contre la supériorité du nombre. Un accident imprévu mit la panique dans les rangs de la garnison ; elle s'enfuit épouvantée devant les Perses, étonnés d'une si facile victoire. Les habitants en masse furent réduits en captivité. Ainsi succomba cette grande ville, pendant huit siècles centre de la civilisation en Orient. Son sort préludait à celui qui allait bientôt échoir à la Syrie. Sa restauration, entreprise par Justinien, ne pourra lui rendre son ancienne splendeur. Des tremblements de terre achèvent la décadence et renversent les édifices hâtivement relevés à Antioche et dans les villes de la Phénicie (voir p. 15).

Byzance se décide alors à acheter la retraite de Chosroès (562). En se retirant, il rançonne d'autres villes de la Syrie septentrionale. Puis il disparaît derrière l'Euphrate, entraînant après lui ses captifs comme un vil bétail. Près de Ctésiphon (1), sa capitale, il leur bâtit une ville sur le modèle de celle qu'ils avaient perdue et il l'appela orgueilleusement Antioche de Chosroès. Une seule fois jusqu'à sa mort (579), les Perses reprirent la route de Syrie et vinrent piller Apamée (576).

Chosroès II. L'empereur Maurice était tombé (602) sous les coups de l'usurpateur Phocas. Se portant en vengeur de Maurice, Chosroès II Parviz franchit vers 608 l'Euphrate et pilla les campagnes syriennes. L'année suivante, il alla dévas-

(1) Al-Madāin des Arabes, au S. de Bagdad.

ter les régions de la Phénicie. Héraclius, qui venait de renverser l'usurpateur Phocas (610), eut à son tour sur les bras le terrible Chosroès II, enorgueilli par ses succès.

Prise de Jérusalem. Par delà l'enceinte des villes syriennes, dégarnies de soldats, au milieu de populations désaffectionnées, rançonnées par le fisc, rongées par les dissensions religieuses, les Byzantins démoralisés regardaient passer les bandes redoutables des Perses. Elles avaient reparu du côté de Homs, guidées par les Juifs, ensuite par les Samaritains, que Phocas avait persécutés. En 614, les Perses emportèrent Damas, la pillèrent et emmenèrent la population captive. L'année suivante, ils franchirent la Damascène et, par delà le Jourdain, s'élancèrent sur la voie romaine, qui conduit à Jérusalem. Une traînée de sang et d'incendies marque leur passage à travers la Palestine. La Ville sainte fut dévastée (615), la population massacrée ; la vraie Croix tombe aux mains des Perses. Pendant que les vainqueurs s'avançaient jusqu'en Egypte, et en Anatolie jusqu'au Bosphore, la Syrie était organisée en satrapie perse (611-622). Seule la Phénicie maritime échappa à leur étreinte.

Victoires d'Héraclius. Cependant Héraclius se réveille de sa longue torpeur. Il débarque dans le golfe d'Issus (Alexandrette) pour y organiser la première croisade. Six campagnes successives chassent les Perses des provinces asiatiques de l'Empire (622-629). Le fils et successeur de Chosroès, Seroë demande la paix, restitue la vraie Croix. Héraclius va la replacer triomphalement à Jérusalem. Le 14 Septembre de chaque année, la Syrie célèbrera la mémoire de cet évènement par des feux de joie. Cruellement éprouvé par l'invasion perse et par les représailles des Juifs, le pays se montrait prêt à sceller sa réconciliation avec l'Empire, surtout les orthodoxes ou Melkites, que les Perses avaient distingués dans leur rage persécutrice. Héraclius ne comprit pas la nécessité de profiter de ces dispositions. Six années de guerre avaient épuisé le trésor impérial. Pour le remplir, il écrasa les habitants de

charges nouvelles. Le préposé aux finances de la Damascène, Ibn Sardjoûn, l'aïeul de S[t] Jean Damascène, se vit forcé de solder les impôts acquittés pendant l'occupation perse.

Le monothélisme. Héraclius céda à une inspiration non moins déplorable en voulant intervenir intempestivement, avec des vues exclusivement politiques, dans les discussions religieuses. Il avait vu les Perses favoriser, aux dépens des orthodoxes, les dissidents syriens, Nestoriens et Jacobites. Sous prétexte de restaurer parmi ses sujets l'unité politique, en ramenant les esprits à l'unité religieuse, Héraclius se laissa suggestionner par son conseiller, Sergius, patriarche de Constantinople, un Syrien originaire d'Edesse. Sergius lui suggéra la formule équivoque d'où allait sortir le monothélisme.

Triple hiérarchie religieuse. Les Jacobites formaient en Syrie la grande majorité des dissidents. Leur nombre s'était encore augmenté sous le régime perse, lequel leur avait attribué plusieurs églises orthodoxes. Dans le Christ, ils ne voulaient reconnaître qu'une seule *nature*. « Concédons-leur, insinua sournoisement Sergius, qu'il n'a qu'une *volonté* et ils viendront à nous ! » C'est cette définition qu'Héraclius s'obstinera à imposer. Son entêtement achèvera de lui aliéner les orthodoxes, que les Perses avaient persécutés comme d'accord en la foi avec les Byzantins. Sans ramener les Jacobites, elle aboutira à créer une nouvelle hérésie, une nouvelle source de division. La Syrie possédait déjà une double hiérarchie ecclésiastique : deux prélats réclamaient le titre de patriarche d'Antioche, un orthodoxe, un jacobite, au grand détriment de la paix religieuse et civile. L'intervention d'Héraclius ajoutera un patriarche, une hiérarchie monothélites. Dès le début, le monothélisme sera démasqué, combattu sans trêve par un Damasquin, S[t] Sophrone, le futur patriarche de Jérusalem (634).

Déplorable politique d'Héraclius. Rarement souverain compromit plus maladroitement la situation exceptionnelle

que la victoire avait créée à l'Empire en Syrie. Délivré de l'oppression perse, qui avait accumulé les ruines, pesé durement sur les corps et les âmes, ce pays semblait prêt à tout sacrifier à celui qu'il acclamait comme son sauveur et celui de la chrétienté. Nous avons vu comment la déplorable politique fiscale et ecclésiastique de l'Empereur tourna contre lui ces dispositions, s'ingénia gratuitement à léser les intérêts matériels et religieux des Syriens. Aux Juifs, il fit cruellement expier les excès qu'ils avaient commis au temps des Perses. Ses ministres se montrèrent aussi maladroits, aussi provocants que leur maître. Ils refusèrent de payer les allocations aux derniers auxiliaires ghassânides qui gardaient la frontière. C'était les pousser, Juifs et Arabes syriens, à se joindre au premier ennemi qui se présenterait. Cette heure n'allait pas tarder à sonner.

Le péril arabe. En Septembre 629, pendant que l'empereur argumentait avec les Jacobites, il apprit que vers le sud de la Mer Morte, les vedettes byzantines s'étaient heurtées à plusieurs milliers de Bédouins, partis de Médine (1). Distrait par ses discussions, le théologien couronné refusa de prêter attention à ce qu'on lui présenta comme un incident de frontière. Cependant, dans la lointaine province du Ḥidjâz, Mahomet achevait de réunir, de discipliner les nomades que ses successeurs lanceront à l'assaut de l'Asie. Affaiblies par leur lutte séculaire, déchirées par les factions, ni la Perse ni Byzance ne trouveront la force de leur tenir tête. En se ruinant mutuellement, Chosroès et Héraclius avaient préparé les succès de Mahomet et de l'islam. En aliénant les sympathies des habitants, les fautes politiques du régime impérial ouvriront aux Arabes les portes de la Syrie, entraîneront pour la civilisation chrétienne la perte d'une de ses plus belles provinces.

---

(1) Escarmouche de Moûta ; voir plus bas.

Synchronismes Principaux.

a) *Avant l'ère chrétienne.*

Période des Pyramides (3500 à 2500).

Sargon, roi de Babylonie (vers 2800).

Hammourapi, roi de Babylonie (vers 2100). L'écriture cunéiforme se répand en Syrie.

La civilisation du monde égéen : la Crète, îles de la Méditerranée (vers 2000) ; son apogée (vers 1600-1500).

L'Empire hittite en Asie-Mineure ; conquêtes en Syrie de Touthmosès III d'Egypte ; lettres de Tell el-'Amarna (15e siècle).

Les Hébreux s'établissent en Palestine ; les Araméens en Syrie (14e-13e siècles).

Ramsès II d'Egypte ; ses guerres avec les Hittites de Syrie (13e siècle).

La royauté juive ; le roi David (vers 1000) ; Salomon (vers 970-933) Hiram, roi de Tyr, allié de David et de Salomon. Introduction de l'alphabet en Europe par les Phéniciens. Le poète Homère.

Sargon II d'Assyrie (722-705) ; Sennahérib, son fils et successeur (705-681) ; siège de Jérusalem.

Fondation de Carthage (9e siècle) et de Rome (8e siècle).

Prise de Ninive par les Mèdes (606).

Destruction du Temple de Jérusalem ; fin du royaume de Juda (586). Nabuchodonosor pendant treize ans (586-573) assiège inutilement Tyr Les Phocéens s'établissent à Marseille.

Conquêtes du roi Cyrus en Asie-Mineure (546) ; prise de Babylone (539). Fondation de l'empire perse (529-330) ; on y adopte l'araméen comme langue officielle.

Reconstruction du Temple de Jérusalem (520-516).

Batailles de Marathon (490) et de Salamine (480).

Schisme des Samaritains (445).

Platon fonde l'Académie (392).

Les Gaulois, sous Brennus, s'emparent de Rome (389).

Sidon est détruite par Artaxercès III Ochus (344).

Victoire du Granique (334) par Alexandre-le-Grand. Celle d'Issus (333) lui livre la Syrie et l'Egypte. Destruction de Tyr, après sept mois de siège (332).

Début de l'*ère des Séleucides* (312). Fondation d'Antioche par Séleucus I (312-280).

Première guerre punique (264).

Défaite des Romains à Cannes (215).

Antiochus III de Syrie (223-187) battu par les Romains.

Soulèvement des Macchabées (167).

Destruction de Carthage (146).

Guerre des esclaves en Sicile (135-133), commandés par le Syrien Eunus.

Arétas, roi des Nabatéens, s'établit à Damas (85).

La Syrie réduite en province romaine (64).

Victoire de Pharsale (48) ; meurtre de Jules Cesar (44).

Hérode I, nommé par les Romains roi des Juifs (37-34).

Bataille d'Actium (31). Octave Auguste, premier empereur romain (30).

Division des Etats d'Hérode. Naissance du Christ.

b/ Après Jésus-Christ.

Mort de l'empereur Auguste (14).

Ponce Pilate, procurateur de Judée (26). L'empereur Tibère dans l'île de Caprée (27).

Prédication et mort de N. S. Jésus-Christ (30-33).

Incendie de Rome sous Néron (64) ; sa mort (68).

Vespasien conquiert la Galilée (67). Son fils Titus s'empare de Jérusalem (70). Ruine du Temple.

Trajan annexe le Haurân et la Transjordanie (116).

Révolte des Juifs sous Bar Kokhba (132-135). Jérusalem érigée en colonie romaine, sous le titre d'*Aelia Capitolina* (136).

L'empereur Elagabale (218-222). L'empereur Philippe l'Arabe (244-249). Commencement de l'Université de droit de Béryte (première moitié du 3e siècle). Odenathus أذينة, roi de Palmyre (260-267). L'empereur Aurélien défait Zénobie et détruit Palmyre (272).

Tétrarchie de Dioclétien (284).

Constantin le Grand (323-336). Reconnaissance du christianisme (313). Fondation de Constantinople (330). Premier concile œcuménique à Nicée (325).

Julien l'Apostat essaie de rétablir le paganisme (361).

S. Basile, évêque de Césarée (370).

Concile œcuménique de Constantinople (381).

Mort de Théodose I. Partage de l'Empire entre ses fils Arcadius et Honorius (395).

Déposition et exil de S. Jean Chrysostome (404).

Prise de Rome par Alaric (410) ; à Bethléem, mort de S. Jérôme (420).

Les Vandales envahissent l'Afrique (429) ; mort de S. Augustin (430).

Concile œcuménique d'Ephèse (431).

Publication du Code Théodosien (438).

Invasions d'Attila (441-447).

Concile œcuménique de Chalcédoine (451).

Prise de Rome par Genséric (455). Fin de l'empire romain d'Occident (476).

Clovis, roi des Francs, bat les Allemands à Tolbiac (496).

La guerre reprend entre Byzance et les Perses (502).

Révolte de Vitalien à Constantinople (514).

Rétablissement de l'entente entre l'Empire et Rome (rompue en 482 par l'*Henotikon*) ; fin du schisme d'Acace (484-519).

Nouvelle guerre avec la Perse (527-532).

Publication du Code Justinien (529), du *Digeste* et des *Institutes* (533)

Bélisaire reconquiert l'Afrique. Fin du royaume des Vandales (532-534).

Guerre contre les Ostrogoths d'Italie, succès de Bélisaire (535-540).

Inauguration de Ste Sophie (537).

Chosroès envahit la Syrie (540).

Mort de Théodora, femme de Justinien (543).

Introduction en Occident de l'ère chrétienne (551).

Fin du royaume des Ostrogoths (552).

Second concile œcuménique de Constantinople (553).

Les Huns devant Constantinople (559).

Paix avec la Perse (562) ; mort de Bélisaire (565).

Invasion des Lombards en Italie (568).

Reprise de la guerre avec les Perses (572).

Mort de Chosroès le Grand (579).

Création des exarchats de Ravenne et d'Afrique (vers 582).

La reine Frédégonde règne en France (584) ; sa mort (597).

Paix avec la Perse (591) ; l'empereur Maurice rétablit Chosroès sur le trône (592).

Usurpation de Phocas (602).

Les Perses conquièrent la Syrie et parviennent à Chalcédoine (608).

Soulèvement d'Héraclius et chute de Phocas (610).

Etablissement des Croates et des Serbes dans l'*Illyricum* (presqu'île

des Balkans), au début du 7e siècle.

Héraclius prend l'offensive contre les Perses (622).

Les Avars et les Perses attaquent Constantinople (626).

Bataille de Ninive (627) ; paix avec la Perse (629).

Dagobert seul roi des Francs (631).

Séleucides.

Séleucus I Nicator, 312-281 avant J. C.
Antiochus I Soter, 281-261.
Antiochus II Théos, 261-246.
Séleucus II Callinicus, 246-226.
Séleucus III Soter, 226-223.
Antiochus III le Grand, 223-187.
Séleucus IV Philopator, 187-175.
Antiochus IV Epiphane, 175-164.
Antiochus V Eupator, 164-162.
Démétrius I Soter, 162-150.
Alexandre I Bala, 150-145.

Compétitions dynastiques. — Démétrius II (145-138+129-125. — Antiochus VI, 145-140). — Tryphon (140-137). — Antiochus VII (139-129). — Démétrius II (pour la seconde fois).

Partage du royaume. — Alexandre II Zabina (128-123).— Séleucus V (125). — Antiochus VIII (125-96). — Antiochus IX (116-95). — Antiochus VIII seul roi (122-116).

Déchéance de la dynastie. — Séleucus VI (96-95). — Antiochus X (94-83). — Antiochus XI (95-94). — Philippe I (95-93). Démétrius III (95-88). — Antiochus XII (88-84). — Antiochus XIII (69-64). — Philippe II (68-64 ?). — La Syrie, province romaine (64).

Empereurs romains.

Auguste (mort 14 de J. C.).
Tibère, 14-37.
Caligula, 37-41.
Claude, 41-54.
Néron, 54-68.
Galba-Othon-Vitellius, 68-69.

Les Flaviens (69-96) : Vespasien (69-79). — Titus (79-81). — Domitien (81-96).

Les Antonins (96-192) : Nerva (96-98). — Trajan (98-117). — Adrien (117-138). — Antonin (138-161). — Marc-Aurèle (161-180). — Commode (180-192).

Pertinax, puis Julianus, 193.

Septime Sévère, 193-211.

Caracalla, fils de la Syrienne Julia Domna, 211-217.

Macrin, 217.

Dynastie d'Emèse : Elagabale (218-222). — Alexandre Sévère (222-235).

Maximien, 235-236.

Gordien I, puis Gordien II, 237-238.

Gordien III, 238-244.

Philippe l'Arabe, 244-249.

Dèce, 249-251.

Gallus, 251-253.

Aemilianus, 253.

Valérien, 253-260.

Gallien, 260-268.

Les trente Tyrans, 268.

Claude II, 268-270.

Aurélien, 270-275.

Tacite, 275.

Probus, 276-282.

Carus, 282-283.

Numérien et Carinus, 284.

Dioclétien, 284-305.

Galère (empereur d'Orient), 305-311.

Licinius » » 318-325.

Empereurs Romains d'Orient ou Byzantins.

Constantin Ier le Grand, 306-337 ; seul empereur, 323-337.

Constance II, 337-361 ; seul empereur, 353-361.

Julien l'Apostat, 361-363.

Jovien, 363-364.

Valens, 364-378.

Dynastie Théodosienne.

Théodose Ier le Grand, 379-395.

Arcadius, 395-408.

Théodose II, 408-450.
Marcien, 450-457.
Léon I, 457-474.
Zénon, 474-491.
Anastase I, 491-518.

Dynastie Justinienne.

Justin I, 518-527.
Justinien I, 527-565.
Justin II, 565-568.
Tibère II, 578-582.
Maurice, 582-602.
Phocas (usurpateur), 602-610.



Chapitre II

L'ARABIE PRÉISLAMITE

I. — LE PAYS.

Nous avons résumé à grands traits l'histoire préislamite de la Syrie. Nous avons montré la vitalité, la persistance remarquable de la race à travers toutes les invasions, en dépit de toutes les conquêtes. Nous avons enfin étudié dans ses phases principales le réveil du sentiment national. La dernière conquête, celle qui a imprimé au pays sa forme et ses divisions actuelles, qui lui a valu sa langue, celle enfin qui a constitué la Syrie moderne — objet direct de nos études — cette conquête est partie d'Arabie, au 7e siècle de notre ère.

Physiquement, la presqu'île arabique offre l'image d'un formidable rectangle, terminant au midi l'Asie Antérieure. Ce gigantesque écran de terres inhospitalières vient s'interposer entre les fabuleux pays de l'Inde et l'Orient classique, berceau de notre civilisation. Dans ce complexe massif, seule, la partie la plus rapprochée de nous, l'Arabie occidentale, mérite de retenir notre attention. Là, à l'Est de la Mer Rouge, environ à moitié chemin entre la Syrie et l'Océan indien, dans la province appelée Ḥidjâz, est né l'islam ; de là est partie l'impulsion qui a abouti à la conquête syrienne. C'est donc sur le Ḥidjâz que va se concentrer notre attention.

Le Hidjâz. Le climat de cette région est tropical, la chaleur accablante, à l'exception de quelques districts montagneux situés sur les confins du Nadjd et du Yémen. Sur ce point, la pittoresque région de Ṭâïf (1) et son prolongement méridional, la chaîne du Sarât, atteignant jusqu'à 3000 mètres de hauteur, passaient pour une villégiature alpestre. Excessif pendant l'été, le climat demeure pénible, même en hiver, surtout dans les steppes découvertes de l'intérieur. La nuit, le thermomètre y baisse alors au dessous de zéro. Tout est tranché, heurté dans le milieu arabe : météorologie, couleurs du paysage, caractère des habitants, leur constitution, tout nerfs, muscles et os ; leur langue à la gamme si pauvre en résonances vocaliques, à côté d'une véritable débauche de consonnes et de gutturales.

Climat. Les pluies, très espacées et irrégulières, ne tombent que pendant l'hiver et aux débuts du printemps. On connaît aussi des périodes de sécheresse absolue, pouvant se prolonger trois années et plus. Par contre, il survient des années exceptionnellement pluvieuses ; pluies d'une courte durée, mais d'une extraordinaire violence. En quelques heures, elles forment dans les vallées des fleuves larges comme le Nil et l'Euphrate, emportent des campements entiers avec leurs troupeaux. Ces chutes d'eau raniment les steppes, atténuent l'excessive salinité du sol, et développent en quelques jours la robuste flore pastorale du désert.

Le Rabî'. C'est le *rabî'*, la fête de la nature pour les troupeaux et leurs gardiens. « Le lait et le beurre, ainsi s'exprime un auteur arabe, coulent bientôt à flots. Les petits Bédouins amaigris prennent du ventre, s'arrondissent dans toutes les dimensions ; leurs formes sphériques et rebondies rappellent le caniche, gorgé du lait maternel ». Repus d'herbes, de plantes grasses et débordantes de sève, les chameaux n'ont plus besoin d'être menés à l'abreuvoir lointain. Ils supportent

(1) Cf. notre *Ṭâïf, la cité alpestre du Ḥidjâz* ; (voir la *Bibliographie*).

alors la soif pendant près d'un mois.

A son maigre ordinaire, l'Arabe ajoutera maintenant une abondante cueillette de truffes, d'artichauts sauvages et d'autres plantes spontanées.

Le Chameau. Le Bédouin, au dire de Sprenger, serait le parasite du chameau. Quand le chameau est repu, toute la Sarracène cesse d'avoir faim. Le noble animal est le nourricier des nomades, leur véhicule, leur monnaie d'échange. Son lait, sa chair, ses poils leur fournissent le vivre et le couvert; son cuir, des ustensiles de ménage; sa fiente même est utilisée comme combustible et son urine comme spécifique contre les malarias, les fièvres opiniâtres.

Les Nefoûd. On se représente à tort l'Arabie comme ensevelie sous un linceul de sables mouvants. Cette dernière description ne s'applique qu'aux cantons, heureusement assez rares, qu'on appelle les *nefoûd* (1). Ce sont des rangées de dunes blanches ou rougeâtres, couvrant des centaines de kilomètres carrés, et atteignant parfois 50 mètres de hauteur. En été, ces mornes étendues causent la terreur du voyageur. Mais, quand l'hiver a été humide, elles deviennent le paradis du chameau, au dire de l'explorateur Ch. Huber: posséder « un coin de territoire dans le *nefoûd* est considéré comme une source de richesses ». Les premières pluies recouvrent le sol d'un tapis de verdure; des euphorbiacées, amies des terrains sablonneux, s'y développent au milieu d'une multitude d'humbles plantes, de lianes vigoureuses, d'herbes fortement aromatisées et savoureuses.

Oasis. Le Hidjâz offre donc l'aspect d'une contrée montueuse, alternant avec des étendues de steppes stériles, excepté après la saison des pluies hivernales. L'apparence grisâtre, cendrée, du paysage est coupée par des espaces couverts de noires déjections volcaniques : ce sont les *harras*. On les ren-

---

(1) نفود. ainsi orthographié dans Euting, *Tagebuch einer Reise in Inner-Arabien*, II, 21.

contre principalement vers l'Orient, dans la direction du Nadjd. On compte un petit nombre d'oasis. Les principales sont, en allant du Nord au Midi : Taboûk, Taimâ, Al-'Olâ, Fadak, Médine, Khaibar. Les anciennes palmeraies s'échelonnant, auprès des points d'eau, dans le long couloir de Wâdi'l Qorâ, entre Médine et Taboûk, ont aujourd'hui disparu. Les plus importantes de ces oasis couvrent à peine quelque dix kilomètres de superficie. Celle de Khaibar est restée célèbre par sa fertilité non moins que par son insalubrité et pour la chaleur torride de son climat. Toutes ces oasis, à l'époque de l'hégire, étaient occupées par des Juifs. A Médine toutefois, l'on rencontrait une forte minorité arabe.

II. — La Population.

Les Bédouins. La population se divise en deux classes : les Bédouins ou pasteurs nomades et les sédentaires. Ceux-ci occupent les oasis et trois agglomérations, méritant le nom de villes : Médine, la Mecque, Tâif. Les Bédouins composent l'immense majorité de la population, ceux qui alimenteront les armées de la conquête arabe. A ce titre, ils méritent d'attirer les premiers notre attention. Chez eux le type, le caractère de la race se sont le mieux conservés. On n'en peut dire autant des sédentaires. Quoique incessamment renouvelés par les afflux du désert, parmi eux les influences et même des infiltrations étrangères sont indéniables. La Mecque était un centre cosmopolite, un important marché d'esclaves, surtout importés d'Afrique ; Médine était fortement judaïsée. Rien de pareil chez les Bédouins, protégés par leur isolement contre l'envahissement des mœurs exotiques.

Leur portrait. Que penser de l'Arabe, c'est-à-dire du Bédouin? C'est lui que nous entendons désigner, quand nous nommerons l'Arabe tout court, et non les populations voisines

de l'Arabie, auxquelles la conquête musulmane a imposé l'idiome arabe. Comment ce peuple, la veille inconnu du vieux monde, fut-il amené à une brusque entrée en scène sur le théâtre de l'histoire ? « Rien de plus inexact, a dit Renan, que de se figurer les Arabes avant l'islamisme, comme une nation grossière, ignorante, superstitieuse ». C'est un peuple éminemment ouvert, à l'intelligence réceptive. Même rencontré pour la première fois, le Bédouin, malgré ses dehors frustes, ne peut être confondu avec un barbare. Son attitude décidée, son aspect viril, — l'âpreté du climat, les privations de l'existence au désert, opèrent une sélection naturelle et suppriment brutalement les individus mal constitués — l'à-propos, la finesse de ses répliques, l'aisance avec laquelle il accueille le visiteur, produiraient bien plutôt l'impression de quelque gentilhomme déchu, d'un descendant attardé des patriarches bibliques. Tout chez ce gueux, jusqu'à ses haillons décoratifs, son extérieur, son verbe solennel, complète l'illusion. Placé dans des conditions favorables, il est en mesure de s'assimiler nos progrès, les conquêtes de la civilisation la plus avancée. Rappelons l'empereur Philippe l'Arabe (1), Zénobie, les monuments de Palmyre, de Pétra.

Langue et poésie arabe. Cet illettré aime et cultive passionnément une poésie à la facture savante, aux mètres prosodiques variés, plus riche, il est vrai, d'expressions sententieuses que d'idées et d'images originales, mais ne manquant ni d'harmonie, ni de pittoresque, ni surtout d'une surprenante profusion de formules. Si la perfection d'une langue peut être considérée comme réflétant l'âme, l'esprit d'un peuple, l'idiome arabe devrait suffire pour nous interdire de reléguer les Bédouins parmi les nations primitives.

(1) En réalité un Syrien, tout au plus un Arabe syrianisé du Haurān.

Caractère. Pour les qualités morales, une grande réserve s'impose. L'équité nous force de réagir contre l'emballement des admirations romantiques, des amateurs d'exotisme ou de couleur locale, et de protester contre le tableau, le portrait idyllique, esquissé par certains orientalistes. Citons de nouveau Renan. « Je ne sais, assure-t-il, s'il y a dans toute l'histoire de la civilisation antique, un tableau plus gracieux, plus aimable, plus animé que celui de la vie arabe avant l'islamisme, telle surtout qu'elle nous apparaît dans ce type admirable d'Antar ». L'excuse de Renan est dans sa connaissance par trop sommaire de l'ancienne littérature arabe. Quand nous aurons qualifié le Bédouin d'*individualiste*, nous aurons résumé en un mot les plus graves lacunes de son être moral. Jamais il n'est arrivé à se hausser jusqu'à la dignité d'*animal social*, à fonder une forme stable, régulière de pouvoir — Ibn Khaldoûn l'a déjà noté (1). L'histoire du califat ne doit pas nous illusionner. Sous les Omayyades ce furent les Syriens, à Bagdad les Iraniens, qui permirent à ce régime de fonctionner, non sans d'incessants à-coups. L'individualisme seul explique adéquatement chez le Bédouin, l'absence de dévouement à l'intérêt commun, de douceur surtout ou même de simple humanité. L'âpre climat du désert le force à vivre dans l'isolement, lui et les siens, à disputer aux voisins l'eau parcimonieuse, les maigres pâturages, assurant l'existence de ses troupeaux, d'où dépendent sa vie et celle des siens.

Défauts, qualités. De l'individualisme, le nomade possède tous les défauts et aussi les douteuses et troubles qualités : la confiance en lui-même, une sombre résolution, l'égoïsme tenace, la rapacité. Par contre, en exaltant ses facultés natives, en les tendant au point d'en tirer le maximum d'énergie, en l'obligeant à compter sur lui seul, la solitude l'a

(1) Dans ses *Prolégomènes* ou *Moqaddama*.

empêché de tomber dans la vulgarité.

Hospitalité. L'étranger au désert. Égoïste, intéressé, le cœur fermé aux sentiments altruistes, il répugne instinctivement à l'effusion du sang, en dehors de la *vendetta* (1), loi sacrée du désert. Il n'éprouvera cependant aucun scrupule à dépouiller un voyageur, égaré sans protecteur officiel sur le territoire de sa tribu — *hospes, hostis*. Les biens de l'étranger, que ne couvre pas l'égide de la petite communauté tribale, sont *bonum nullius*, ou comme il s'exprime, *mâl Allah*, le bien d'Allah, abandonné à la merci du plus fort. Dans les bonnes années, quand des pluies abondantes auront ranimé la solitude, gonflé les mamelles de ses troupeaux, ce descendant d'Ismaël rappellera Abraham. Il se transformera soudain en grand seigneur et exercera noblement les devoirs de l'hospitalité, surtout lorsqu'un poète se trouvera à ses côtés pour trompetter aux quatre coins de l'Arabie les preuves de sa munificence. Car il est vaniteux, il demeure sensible aux charmes des beaux vers ; il professe que « la gloire mérite d'être achetée à prix d'or ».

Courage. On l'a proclamé courageux. Certains ont même attribué à la qualité exceptionnelle de sa valeur les succès des premières conquêtes musulmanes. On peut hésiter à partager une opinion aussi flatteuse et l'on verra plus tard (2) les raisons de cette réserve. Là où nous plaçons la bravoure, le Bédouin ne voit qu'une imprudence, une bravade gratuite. Dans sa lutte pour l'existence, il accorde à la ruse une part prépondérante. A l'instar des fauves, il préfère surprendre son ennemi ; la fuite lui paraît un simple stratagème de guerre. Enfin il n'estime pas la valeur anonyme, celle du soldat, combattant dans le rang ou succombant dans la tranchée, victime obscure d'une consigne ou de l'honneur. Sur

---

(1) الثار

(2) Voir chap. IV, conquête arabe de la Syrie.

les tombes des morts, les femmes de la tribu venaient verser des larmes. « لا تبعد, ne t'éloigne pas, criaient-elles, ombre généreuse ! » — « La belle consolation ! reprenaient les poètes bédouins. — Il ne faut pas se lasser de les citer, si l'on veut pénétrer au fond de la mentalité de ce peuple — Les élégies de nos femmes me rappelleront-elles à l'existence ? ».

Endurance. Ténacité. La plus incontestable qualité du Bédouin — encore un fruit de son individualisme — c'est son *ṣabr* صبر. Ne traduisons pas ce mot par « la patience ». C'est bien autre chose: c'est une ténacité indomptable à lutter contre la nature ennemie, contre les éléments implacables, contre les fauves du désert, contre les hommes cent fois plus redoutables que les loups et les hyènes. Cette ténacité lui a formé un tempérament d'acier, à la fois souple et résistant, lui a permis de vivre, de prospérer en un climat où tout s'étiole, fors le Bédouin et son *alter ego*, le vaisseau du désert. Dans ces corps anguleux, osseux, perpétuellement baignés d'air sec et dur, brûlés par le soleil, la sensation pénètre comme la pointe d'une lancette. De là ses convoitises, un sensualisme effréné.

Anarchie. A Ismaël, l'ancêtre biblique des Arabes, la Genèse (16,12) consacre la description suivante: « *manus ejus contra omnes et manus omnium contra eum et e regione universorum fratrum suorum figet tabernaculum* ». « Sa main s'élèvera contre tous et la main de tous contre lui ; il dressera sa tente en face de tous ses frères ». Le Bédouin est demeuré le digne descendant du fils d'Abraham et le désert reste toujours la région du *bellum omnium contra omnes*. Incapable par lui-même de s'élever au-dessus de l'idée de clan, de concevoir une forme plus avancée d'organisation sociale, il retombe fatalement dans l'émiettement politique, dès que le retrait d'une main de fer lui permet de s'abandonner à la pente de son tempérament anarchique.

Le sayyd, chef de tribu. Du démagogue moderne, G.

d'Avenel a écrit : « Admettant de n'avoir personne au-dessus de soi, il juge néanmoins intolérable de n'être pas supérieur à d'autres ». Nouveau trait s'appliquant merveilleusement au Bédouin. Le chef de la tribu portait le titre de *sayyd*, seigneur, actuellement remplacé par celui de *chaikh* (1). Le calife Mo'âwia s'informa un jour auprès d'un nomade comment on l'obtenait. La réponse mérite d'être méditée : « Table ouverte, douceur de langage ; s'interdire de rien exiger ; montrer la même affabilité aux petits et aux grands : bref, les traiter tous en égaux ». C'est demander l'abnégation, l'héroïsme à jet continu. La sagesse populaire l'atteste dans ces dictons : سيّد القوم اشقاهم, et encore: سيّد القوم خادمهم le sayyd de la tribu doit se faire l'esclave, le plus humble de tous.

Son élection. La désignation du sayyd dépendra donc du libre suffrage de la tribu. Ce choix s'inspirera du principe du *séniorat* ou comme on dira كابر عن كابر. Ces démocrates orgueilleux, la tête farcie de préjugés aristocratiques, ces lutteurs appelés incessamment à se défendre contre leurs ennemis, refuseront obstinément de se plier aux ordres d'un jeune homme inexpérimenté. Le vocable *chaikh*, « senior », vieillard, suggère déjà ces répugnances. Sans égards pour les services du chef défunt, pour les mérites de ses fils, de ses frères, ils répugneront avant tout à se lier envers une famille. Ainsi l'autorité passera du chef au neveu ; elle émigrera de clan en clan. La succession en ligne directe, l'idée dynastique révolteront les Arabes. On jugera si ces mœurs politiques permettront de stabiliser une ombre d'autorité, d'atténuer l'individualisme, les instincts anarchiques de la race.

Les citadins. Tournons maintenant notre attention vers les *sédentaires*, de préférence les citadins. Nous les étudierons à la Mecque, la métropole commerciale du Ḥidjâz, telle qu'elle nous apparaît à la fin du 6e siècle de notre ère.

---

(1) *Le Berceau de l'islam*, p. 203 etc. (V. la *Bibliographie*).

La Mecque et Qoraich. La principale tribu de la cité, celle des Qoraichites, y détenait toute l'autorité. Elle gouvernait par l'intermédiaire d'une sorte de syndicat de commerçants et de banquiers (1). C'était donc une sorte de république oligarchique. La prospérité économique de la Mecque tenait à sa situation géographique. L'étrange cité se trouvait avantageusement campée à l'extrémité de l'Asie des blancs, en face de l'Afrique des noirs, au carrefour des routes conduisant de la Babylonie et de la Syrie vers les plateaux du Yémen, « l'Arabie heureuse » des classiques, vers les provinces riveraines de l'Océan indien et de la Mer Rouge. De la Babylonie, des ports du Golfe persique et aussi par le Yémen, affluent les riches produits du Moyen-Orient ; par la Syrie, ceux du monde méditerranéen. Nous voyons la Mecque ouvrir des négociations avec les États voisins, obtenir des sauf-conduits, le libre passage pour ses caravanes, conclure de véritables traités de commerce avec Byzance, l'Abyssinie, la Perse.

Le gouvernement à la Mecque. Nous avons prononcé le mot de république, à défaut d'un terme mieux approprié. A la Mecque, on découvre une autorité, une forme gouvernementale, mais combien précaire, difficile à préciser ! Ainsi Aboû Sofiân, le père de Mo'âwia, de l'illustre famille omayyade, est appelé شيخ قريش وكبيرها (2). Prenons garde de trop serrer cette titulature sonore ; nous nous trouvons toujours dans l'Arabie individualiste. Aboû Sofiân fut simplement le premier des marchands, des banquiers mecquois, le plus riche peut-être, assurément le plus intelligent, le plus patriote, et possédant, comme personne, le sentiment de l'intérêt commun. Ces qualités expliquent le secret de sa réelle autorité, de son influence toute morale. En face de lui et de ses collègues du

---

(1) Cf. notre *République marchande de la Mecque*. (*Bibliogr.*).

(2) Cheikh de Qoraich et son chef.

syndicat, les chefs de familles qoraichites conservent jalousement leur autorité. Mais sans toucher à l'autonomie des clans particuliers, la communauté sait à l'occasion exercer une pression discrète, lorsque le bien public, l'intérêt de la cité commandent cette intervention. Cet instinct de solidarité, uni aux réveils incessants de l'esprit anarchique, propre aux Arabes, constitue l'originalité de l'organisation mecquoise.

Foires et sanctuaire. Cet esprit conservateur se trouva favorisé par le désir d'exploiter la sauvegarde des mois sacrés, sorte de trêve de Dieu, ensuite l'attraction exercée par le sanctuaire de la Ka'ba, par le pèlerinage annuel, auquel la Mecque servait de centre et qui devenait l'occasion de foires importantes. On s'ingénia pour utiliser ces avantages, uniques en Arabie, pour en faire bénéficier les intérêts économiques. La raison mercantile primait tout à la Mecque.

Vie commerciale. Quand on étudie de près la touffue et pittoresque littérature de la *Sira* et du *hadith*, (1) on éprouve l'impression de la vie intense, débordant de « cette stérile vallée » de la Mecque, comme s'exprime le Coran (14, 40) بواد غير ذي زرع. On croit surprendre comme le bourdonnement de cette ruche humaine, se trouver aux abords de nos Bourses modernes. C'est la même agitation, la même fièvre de lucre, de spéculation, la même succession de fortunes rapides et de catastrophes soudaines. La Mecque devient le paradis des courtiers, des entremetteurs, des banquiers, avec leurs capitaux, placés à des taux usuraires (2). Dans les échoppes des changeurs, on spécule sur le change, on joue à la hausse, à la baisse sur les monnaies étrangères. L'afflux des pièces byzantines, sassânides, yéménites, la complication des anciens systèmes monétaires, les connaissances exigées

(1) Voir le chap. sur l'islam.

(2) Il faut pourtant tenir compte des risques énormes du capital à cette époque et dans ce milieu.

par leur manipulation, donnaient lieu à d'infinies combinaisons, aux plus fructueuses opérations.

Caravanes. Au dire de Strabon, tous les Arabes sont commerçants. A la Mecque, leur profession était seule estimée, ومن لم يكن تاجرًا فليس عندهم بشيء. Les femmes partageaient ces goûts mercantiles, engageaient leur avoir dans les banques et les entreprises commerciales ; elles y prenaient des actions, quelquefois pour des sommes minimes. Aussi partait-il peu de caravanes où toute la population, hommes et femmes, ne se trouvât intéressée. Au retour, chacun recevait une part de bénéfices proportionnée au nombre d'actions souscrites. Le dividende n'était jamais inférieur à 50 0/0 ; souvent même il atteignait le double. Au départ, les caravanes chargeaient du cuir, des aromates, des essences précieuses, des métaux, en particulier de l'argent provenant des mines d'Arabie. Rien d'étonnant donc si nous rencontrons à la Mecque des commerçants, des banquiers millionnaires. Je renvoie à une étude spéciale (1), que je leur ai consacrée.

Site de la Mecque. Et pourtant on eût difficilement imaginé un site plus lugubre, même dans cette âpre contrée du Ḥidjâz. Resserrée, comme dans un étau, entre deux montagnes, la ville occupait le fond d'une dépression, véritable cuvette, où venaient s'emmagasiner en hiver les pluies des redoutables orages du Tihâma. Telle était leur violence qu'elles renversèrent à plusieurs reprises le sanctuaire de la Ka'ba. En été, brûlée par l'implacable soleil d'Arabie, ne possédant pas l'abri d'un palmier, pour apaiser sa soif la population se voyait réduite au puits saumâtre de Zamzam. Mais ce bas-fond, tour à tour marécage et fournaise, coïncidait avec une des stations les plus importantes de l'ancienne route des aromates, avec le carrefour des voies commerciales,

---

(1) Lammens, *Les grosses fortunes à la Mecque au siècle de l'hégire*, dans *L'Egypte contemporaine*, VIII, 17-30.

mettant en communication le Yémen, la Babylonie, l'Afrique et la Syrie. Cette coïncidence explique le rôle joué en Arabie par cette ville étrange, qui devait abriter le berceau de Mahomet et celui de l'islam.

III. La Religion.

La « litholâtrie ». Nous avons déjà mentionné le culte de la Ka'ba. C'était un édifice rectangulaire, servant de châsse à la *Pierre Noire*, laquelle était le grand fétiche, la principale divinité des Qoraichites. A la veille de l'hégire, dans l'Arabie des Scénites, tout particulièrement dans le Ḥidjâz, la religion nous offre, derrière la *practica multiplex*, à travers la variété des observances locales, un trait dominant : c'est la prédominance, la popularité de la *litholâtrie*, du culte des pierres divines ou *bétyles*. Elles étaient appelées *bait Allah*, maison d'Allah, passaient pour la représentation et aussi la demeure de la divinité, sans que personne se souciât de scruter, de discuter ces concepts traditionnels.

Absence d'idoles. Le paganisme arabe (1) n'a pas connu les idoles proprement dites, représentations figurées d'êtres divins. Ses divinités étaient, nous venons de le dire, des pierres, affectant les formes les plus variées : blocs erratiques, monolithes dressés, ou bizarrement sculptés par les érosions atmosphériques, prenant parfois des apparences humaines, de colonnes ou de pylônes. Certaines restaient adhérentes au roc, où on les avait découvertes. D'autres, comme la Pierre Noire, étaient enchâssées dans un édicule, quand on ne se contentait pas de les entourer d'un cercle de pierres. Un puits se trouvait ordinairement dans le voisinage, souvent aussi

(1) Nous ne parlons pas du Yémen.

un arbre sacré, lui-même dieu, ou habitacle d'un être divin. Il servait à suspendre les trophées de guerre, les armes votives, les offrandes des visiteurs. Autour s'étendait le *haram*, territoire sacré, jouissant du droit d'asile pour tous les êtres vivants, hommes et animaux. Dans ces sanctuaires rustiques en plein air, déserts la majeure partie de l'année, la tribu — chaque tribu ou groupe de tribus possédaient leurs dieux particuliers — se réunissait à des époques solennelles pour offrir des sacrifices, principalement de chameaux. Le sang de la victime, parfois remplacé par des libations de lait, était versé sur le bétyle ou dans une ouverture pratiquée au pied du dieu-fétiche. Suivaient des repas rituels, où la chair était consommée par les assistants.

Bétyles transportables. Certains bétyles étaient transportés à la guerre, quand la communauté nomade se trouvait engagée dans une lutte redoutable pour son existence(1). Il en était de même pendant certaines cérémonies religieuses, celles des *Rogations* p. ex., ou *istisqâ*, à la suite de sécheresses prolongées ou à l'époque des pélerinages. On utilisait pour cette translation des *Qobba*, sortes de pavillons-tabernacles en cuir de couleur rouge. Ces processions se terminaient par le septuple *tawâf*, la tournée rituelle autour du sanctuaire. La garde de la *qobba* était confiée à une escorte de femmes ; elles accompagnaient les chants liturgiques, les acclamations sacrées au son des tymbales. On pratiquait également la divination au moyen des flèches rituelles, tirées au sort, en présence du bétyle, par le *kâhin* ou devin attitré. Elles fournissaient la réponse affirmative ou négative à la question proposée. Le *kâhin* était souvent remplacé par une devineresse ou *kâhina*.

---

(1) Cf. Lammens, *Le culte des bétyles et les processions religieuses dans l'Arabie préislamite*. (Voir la *Bibliographie*).

Les « kâhin » et autres ministres du culte. C'est à ce fétichisme, extrêmement primitif, que se rattachaient le culte qoraichite et le pèlerinage de la Mecque. De cet ensemble de cérémonies, le *hadjdj* islamique a conservé la plupart des pratiques ; il s'est contenté de les démarquer sommairement, de leur enlever leur signification polythéiste. Incurablement fatalistes, les Bédouins n'avaient conservé aucune notion d'une vie future ou de l'éternité de l'âme. Ils admettaient l'existence des *djinn*, êtres mal définis, tenant l'intermédiaire entre le démon et l'homme, jouissant de la faculté de se rendre invisibles et pourtant soumis à la loi de la mort. Il n'existait pas de vraie caste sacerdotale. Celle-ci se trouvait suppléée par des hiérophantes, figurants d'ordre inférieur, devins, augures, aruspices, desservants, gardiens de sanctuaires. Le *kâhin*, et son pendant féminin la *kâhina*, rendent les oracles, interrogent les flèches sacrées, président à l'*istisqâ* ou rogations, destinées à obtenir la pluie. Les *sâdin* sont de simples gardiens de sanctuaires ; les *'âïf*, les *qâïf* interprètent les augures et décident dans les cas embrouillés d'état-civil et de généalogie. Les *kâhin* occupent le sommet de cette hiérarchie ; ils accompagnent les armées, la *qobba*-tabernacle et doivent renseigner sur les desseins, les mouvements de l'ennemi. Ils exercent également les fonctions de *hakam*, juge-arbitre. On leur suppose — de préférence aux *kâhina*, pythonisses — un pouvoir secret comme d'attirer la pluie, de conjurer les esprits, les maladies, les maléfices, celui de rendre inoffensifs, au moyen de formules mystérieuses, les armes, les manœuvres de l'ennemi. Rien ne prouve que la pratique de l'infanticide ait été répandue en Arabie. Cette imputation, trop facilement admise par les orientalistes, repose sur le peu de cas que les Bédouins faisaient de leurs filles, ensuite sur une interrogation oratoire du Coran (1),

(1) Coran, 16, 61 : ام يدسه في التراب

interprétée trop littéralement par les poètes (1), au Ier siècle de l'hégire.

Les Juifs. Nous avons déjà mentionné l'occupation par les Juifs des oasis du Hidjâz. On les rencontrait principalement à Médine, où ils détenaient les meilleurs domaines, le commerce et l'industrie. Après l'hégire, Mahomet s'y heurtera à leur hostilité ; son Coran en témoigne éloquemment. Tâif possédait, elle aussi, une colonie israélite, à l'encontre de la Mecque, où ils n'étaient représentés que par des marchands de passage (2). Dans le Yémen, ils avaient réussi à fonder un Etat juif et y entrèrent en collision avec les chrétiens. Ils possédaient des rabbins, des synagogues, des écoles, toute l'organisation enfin et aussi les préjugés exclusifs du mosaïsme talmudique. Ils méprisaient les Arabes, quoiqu'eux-mêmes en très grande majorité d'origine ismaélite. Ce dédain ne les a pas empêchés de cultiver eux aussi la poésie arabe. On ne connaît pas une seule tribu juive nomade ou bédouine.

Les Chrétiens. Beaucoup moins favorisé comme diffusion était au Hidjâz le christianisme, si répandu parmi les Arabes de la frontière syrienne, dans les Etats des Ghassânides ainsi que dans le Yémen, où il luttait victorieusement contre le judaïsme. Dans le couloir de Wâdi'l Qorâ, ensuite dans le voisinage de la Syrie, on rencontrait des groupes d'ascètes et d'ermites chrétiens. L'ancienne poésie atteste leur popularité, et non moins le Coran. A la Mecque, nous ne pouvons constater l'existence que d'une poignée de chrétiens indigènes ou Qoraichites (3). Comme les Juifs, ils se livraient

---

(1) Surtout le vantard Farazdaq.

(2) Cf. Lammens, *Les Juifs à la Mecque à la veille de l'hégire*. (Voir la *Bibliogr.*).

(3) Cf. Lammens, *Les chrétiens à la Mecque à la veille de l'hégire*. (V. la *Bibliogr.*).

au commerce dans les villes, les oasis et les campements bédouins. Les Abyssins chrétiens, commerçants et esclaves, paraissent avoir été nombreux à la Mecque. Tous ces étrangers appartenaient à des sectes hétérodoxes, principalement au jacobitisme. La fréquentation de ces mercantis, connaissant mal leur religion, ensuite leurs divisions doctrinales, n'ont pu contribuer à fixer les idées de Mahomet sur les dogmes et la valeur du christianisme.



Chapitre III

MAHOMET.

Ses parents, sa naissance. C'est dans cette Arabie anarchique, dans le milieu cosmopolite et païen de la Mecque qu'est né Mahomet. Ce fut, non pas vers 570 — date traditionnelle encore communément admise par les islamologues — mais aux environs de 580, s'il est vrai qu'il n'a guère dépassé la cinquantaine. (1) Il appartenait à une bonne famille, celle des Hâchimites ; elle se rattachait à ce qu'on pourrait appeler l'aristocratie citadine, mais était tombée dans l'obscurité. Son père s'appelait 'Abdallah, sa mère Amina. Il ne connut pas le premier et à peine Amina, morte prématurément. La sourate 93 atteste qu'il devint orphelin de bonne heure et passa son enfance et sa jeunesse dans le dénûment. A ces détails se réduisent ce que nous savons de certain sur ses 25 premières années. Ses voyages en dehors de la Mecque, de l'Arabie ensuite, n'offrent rien d'invraisemblable, tous les Qoraichites s'occupant du commerce par caravanes. Le Coran semble y faire allusion et même à des voyages en mer.

(1) Cf. Lammens, *L'âge de Mahomet*. (V. la *Bibliogr.*).

Jeunesse. Mariage. L'orphelin hâchimite aurait été recueilli par son oncle, Aboû Ṭâlib, le père de 'Alî. Aux environs de 25 ans, il épousa une riche veuve mecquoise, Khadîdja, d'âge très mûr—elle avait dépassé la quarantaine. Elle lui donna des enfants dont seules les filles vécurent. Nommons parmi elles Fâṭima, mariée à 'Alî, l'aïeule des *Chérifs* ou descendants du Prophète. Vers l'âge de 30 ans, Mahomet traversa une crise religieuse. Elle amena la conversion de cet esprit réfléchi. Dégoûté du grossier fétichisme qoraichite, il embrassa le monothéisme, la croyance à l'unité de Dieu. La date exacte, les circonstances de cette évolution, ensuite de sa دعوة « vocation » au rôle de prophète sont demeurées inconnues.

Prédication. Il se mit à prêcher sa foi nouvelle, d'abord au milieu de l'indifférence, bientôt de l'hostilité des sceptiques Mecquois. On commença même à molester certains de ses premiers adhérents, en majorité de petites gens, des affranchis, des esclaves. Contre le Prophète ses adversaires employèrent principalement l'arme du sarcasme. Ils la dirigèrent de préférence contre le dogme de la résurrection, inlassablement prêché par le novateur. Ces discussions se trouvent longuement exposées dans les sourates mecquoises. On y retrouvera également le récit de l'*isrâ*, de son voyage *nocturne* de la Mecque à Jérusalem. Il forme le début solennel de la 17e sourate. « Gloire à Celui qui nuitamment transporta son serviteur du sanctuaire sacré (la Mecque) au sanctuaire lointain, dans le pays que nous avons béni (la Terre-Sainte) à l'effet de lui révéler ses merveilles. Allah entend et voit tout » !

Insuccès à la Mecque. L'hégire. Le Prophète se convainquit bientôt de l'impossibilité de convertir ses concitoyens. Sa constance ne s'en trouva pas ébranlée, pas plus que la foi en sa mission qu'il conservera jusqu'à la fin et qu'il communiquera autour de lui. Alors le hasard des ren-

contres le mit en rapports avec des Arabes de Médine, de passage à la Mecque. Ils l'invitèrent à se transporter chez eux. Son exode inaugura « l'hégire», *hidjra*, c-à-d. émigration; il forme le point de départ de l'*ère musulmane*. La date en st fixée à l'an 622 de J. C.

A Médine. Quelques centaines de Médinois acceptèrent la nouvelle doctrine. Ce sont les *Anṣâr*, c. à. d. les *Auxiliaires*. Des Mecquois musulmans avaient précédé le Maître à Médine ; eux et leurs concitoyens qui suivront leur exemple sont désignés sous le nom de *Mohâdjir*, « Émigrés ».

Les Juifs de Médine se refusèrent obstinément à écouter le prophète arabe et ne cesseront de le harceler par leurs discussions. Elles lasseront la patience de Mahomet et lui inspireront des mesures extrêmes contre ses contradicteurs. Quelques mois après son installation dans sa nouvelle résidence, il lança des bandes contre les caravanes de la Mecque. Le syndicat qoraichite s'alarma. Le trafic, c'est-à-dire la prospérité de la cité, se trouvait compromis ; elle dépendait de la sécurité des routes commerciales.

Les combats. Dans l'intervalle une importante caravane mecquoise avait pris le chemin de la Syrie ; elle devait ramener pour plus d'un million de marchandises et de valeurs. Mahomet se promit de l'intercepter à son retour. Cette nouvelle mit l'émoi à la Mecque. Tumultueusement on y organisa un contingent de plusieurs centaines d'hommes, commerçants et bourgeois, brusquement arrachés à leurs affaires, soldats improvisés, mal préparés à affronter des adversaires résolus.

Badr. A Badr, entre Médine et la mer, ils se heurtèrent inopinément aux contingents médinois, accompagnés par Mahomet en personne. Ce fut une débandade lamentable. Malgré leur supériorité numérique, les Mecquois comptèrent plusieurs douzaines de morts et autant de prisonniers qu'ils durent racheter à bon prix. C'est le miracle de Badr (an 624),

célébré par le Coran (3, 119). L'humiliation, la consternation furent grandes à la Mecque. Pendant toute une année, on y prépara la revanche militaire.

Ohod (625). Les Mecquois l'obtinrent à la journée d'Oḥod (625). Les musulmans y furent complètement battus et le Prophète lui-même blessé. Ce grave échec ne réussit pas à abattre son courage. Il reprit ses attaques et les courses contre le commerce mecquois. Aidée de ses alliés bédouins, la Mecque équipa une nouvelle et plus formidable armée ; elle mobilisa ses *Aḥâbich* احابيش ou mercenaires abyssins (1). L'an 627, elle vint assiéger Médine.

Guerre de la Tranchée. C'est la guerre de la «Tranchée» ou *Khandaq* ; ainsi nommée parce que Mahomet avait protégé au moyen d'un fossé la partie la plus vulnérable de la cité. Ce faible obstacle suffit pour briser l'élan des assaillants. Au bout d'un mois, les confédérés se décidèrent à lever le blocus. De part et d'autre on ne compta pas une vingtaine de morts. C'est une illustration par les faits qui vient confirmer notre esquisse théorique du courage bédouin (voir p. 36).

Expulsion des Juifs. A partir de cet avantage, Mahomet aurait pu considérer la partie comme gagnée. Les deux années suivantes, sa diplomatie — il y excella — exploita son succès et lui valut l'adhésion de nombreux Qoraichites, qui s'empressèrent de le rejoindre. Parmi eux, nommons les deux futurs capitaines, Khâlid ibn al-Walîd et 'Amrou ibn al-'Aṣ. Précédemment, Mahomet s'était assuré la possession exclusive de l'oasis médinoise ; il acheva d'écraser les Juifs, qui s'obstinaient à méconnaître ses prétentions prophétiques. Ils furent expulsés ou massacrés. Sur leurs florissants domai-

(1) Cf. Lammens, *Les Aḥâbîch ou l'organisation militaire de la Mecque*. (V. la *Bibliogr.*).

nes, il établit les *Émigrés* de la Mecque. Les Juifs de Khaibar durent également se soumettre, accepter de cultiver leur fertile oasis pour le compte des musulmans.

Echec de Moûta. Mahomet fut moins heureux du côté de la Syrie. La forte colonne qu'il y expédia fut complètement battue à Moûta, dans le pays de Moab (1), à l'Est de la Mer Morte (629).En général, les razzias, parties de Médine dans la direction des frontières, obtinrent peu de succès. Restait la conquête de la Mecque.

Conquête de la Mecque; derniers succès. Mahomet entra secrètement en relations avec Aboû Sofiân, dont il avait épousé la fille, sœur du futur calife Mo'âwia.

Jugeant la partie irrémédiablement perdue pour la Mecque, ce chef qoraichite s'engagea à lui faciliter l'entrée de la ville. Mahomet accorderait une amnistie complète pour le passé; il respecterait les immunités, l'ancienne organisation de la Mecque. Tout se passa d'après le plan convenu. Mahomet entra dans sa ville natale, sans coup férir (629). Il fit pourtant exécuter les plus compromis de ses ennemis. De la Mecque, il alla disperser à la journée de Honain une forte coalition de tribus bédouines, mais essaya vainement d'emporter la ville de Tâif. De retour à Médine — où il maintint sa résidence — il reçut de nombreuses députations arabes, venant lui apporter l'adhésion politique de leurs groupes.

Taboûk (631). A la tête d'une nombreuse armée, il prit la direction de la Syrie (631), mais n'osa s'aventurer au delà de l'oasis de Taboûk, limite du territoire byzantin. Au début de 632, il alla pour la première fois présider le pèlerinage. Trois mois après son retour, il expira fort inopinément à Médine, le 8 Juin 632.

Mort de Mahomet; sa succession. Le Prophète n'avait guère dépassé l'âge de 50 ans solaires. Rien n'avait été réglé

---

(1) Voir plus haut p. 23.

au sujet de sa succession et pour l'avenir de sa communauté. Son dernier fils Ibrahîm, qu'il avait eu de l'esclave copte Maria, était mort un an auparavant. Après de violentes discussions entre *Anṣâr* et *Mohâdjir*, ceux-ci imposèrent leur candidat au *califat* ou vicariat du Prophète. Ce fut Aboû Bakr, le père de 'Aicha, la favorite du Maître disparu. Cette dernière circonstance facilita l'élection d'Aboû Bakr, au grand désappointement de 'Alî. La déception du mari de Fâṭima et de ses descendants causera bientôt le schisme des Chî'ites, l'effusion de flots de sang.



Chapitre IV.

LA CONQUÊTE ARABE. AVÈNEMENT DES OMAYYADES.

I. La campagne de Syrie (633-640).

A la veille de la conquête. La mort du Prophète, le mécontentement causé par l'élection d'Aboû Bakr, provoquèrent la défection générale des tribus arabes. Cette révolte fut étouffée dans le sang. L'an 12 H. = 633 de J. C., parmi les bandes de Bédouins, réunies autour de Médine, se réveillèrent les instincts des vieux Ismaélites, l'attrait de la razzia et du pillage. Ils savaient la Syrie, « le pays du vin et du levain », dégarnie de troupes. L'invasion des Perses (616-628) avait porté le dernier coup au phylarcat ghassânide, chargé de la police des frontières (v. pp. 19, 23). A Médine des groupes d'irréguliers se formèrent, qui prirent la direction de la Palestine. Leurs chefs ne réclamèrent d'Aboû Bakr ni autorisation ni instructions.

Aucun plan de conquête. Ils songeaient, non à conquérir, mais à razzier un pays ouvert, sans défense. Au milieu de la fermentation des esprits, aigris par l'élection tumultueuse du calife, par la répression sanglante de la révolte des tribus, Aboû Bakr vit dans ce départ une diversion inespé-

rée. Jamais ni lui ni Mahomet ne songèrent, contrairement à ce qu'on a affirmé, ni ne se préoccupèrent de conquêtes en dehors de l'Arabie. Quand il arrivera au premier d'intervenir dans l'aventure syrienne, ce sera pour répondre à des demandes de renforts. Seule la débâcle militaire des Byzantins fera envisager l'occupation de la Syrie.

Invasion de la Palestine ; premières victoires. Parmi les colonnes expéditionnaires, parties vers le Nord, nous devons signaler les deux principales, commandées par 'Amrou ibn al-'Aṣ, le futur conquérant de l'Egypte et par Yazîd ibn Abi Sofiân, de l'illustre clan des Omayyades, famille dont le nom se trouve indissolublement uni à l'histoire de la Syrie. Leur départ se répartit entre les mois de l'an 12 H. (= 633-634). Chacune des deux colonnes aurait été forte d'environ 3.000 hommes. On touchait aux derniers mois de l'an 12, quand les bandes du Ḥidjâz envahirent les régions sises à l'Orient et à l'Occident de la Mer Morte. Croyant avoir affaire à une razzia ordinaire de Bédouins pillards, le patrice Sergiùs, commandant de Césarée, accourt à leur rencontre avec quelques centaines de miliciens, ramassés et équipés à la hâte. Il se heurta aux Arabes, qui s'étaient réunis dans la dépression d'Al-'Araba, à l'Ouest du lac Asphaltite. Ecrasés par le nombre, les Byzantins reculent en désordre et subissent une seconde défaite à Dâthina. Sergius succombe dans la déroute (Février 634). La Palestine s'ouvrait à l'invasion.

Adjnadain. Alarmés par cette disgrâce, les Impériaux lèvent une nouvelle armée en Syrie. Elle se réunit à Djilliq, au Sud-Ouest du Ḥaurân, d'où elle couvre Damas et menace les envahisseurs de Palestine. Menace peu redoutable que ces quelques milliers de recrues et de gardes municipaux, sans formation militaire. De leur côté les Arabes, renforcés de bandes arrivées de Médine et par la présence de Khâlid ibn al-Walîd (1), se concentrèrent entre Jérusalem et Bait

(1) Accouru de l'Iraq.

Djibrîn. Le 30 Juillet 634, ils infligèrent à leurs ennemis la sanglante défaite de Adjnadain (1).

Nouvelles défaites byzantines. Les Byzantins en déroute essaient de reprendre pied derrière les marais de Baisân (Scythopolis). Débusqués, ils franchissent le Jourdain pour être de nouveau battus à Fiḥl (Pella). Après deux ans de luttes, la Palestine est définitivement perdue pour l'Empire grec.

Changement de tactique. Dans la tactique, dans les dispositions des envahisseurs, un changement s'opère alors. Bandes et chefs décident de fusionner. Jusqu'à cette date, ils n'avaient songé qu'à razzier, à massacrer aussi. Ils se préoccupent maintenant de conserver, de conquérir. Partout, Juifs et Samaritains se mettent à leurs ordres, leur servent d'espions, d'éclaireurs. Les chrétiens, désaffectionnés par la politique religieuse et fiscale de Byzance, amollis par une longue paix, tenus éloignés du métier des armes (v. p. 19), assistent impassibles à la débâcle, abrités derrière l'enceinte des villes auxquelles les Bédouins ne risquent pas de s'attaquer. D'Arabie arrivent de nouvelles tribus. Sur les pas des fuyards, les vainqueurs s'étaient élancés dans la direction de Damas. Après un essai de défense à Mardj aṣ-Ṣoffar, les Grecs s'enferment dans les murs de la métropole damascène.

Siège de Damas. Le siège (2), commencé la première semaine de Mars 635, se termina en Septembre de la même année. Une ou deux semaines plus tôt, les soldats de l'empereur Héraclius avaient évacué la place. Abandonnés à eux-mêmes, les Damasquins se décidèrent à traiter. Ils obtinrent des nomades, fatigués par la longueur du siège, une capitulation honorable, où ils dictèrent leurs conditions. Ils acceptè-

---

(1) Site non identifié.

(2) Un simple blocus. Tout manquait aux Bédouins, même une échelle, pour tenter l'escalade.

rent de payer une contribution de guerre. L'hypothèse enfantine d'une « conquête moitié de vive force, moitié par composition », عنوةً وصُلحًا, la rencontre dramatique des vainqueurs au milieu de la basilique S. Jean, appartiennent au domaine de la légende. Cette dernière explication a été inventée plus tard pour justifier la confiscation arbitraire de l'église sous Walîd I (1). Le négociateur de l'accord avait été l'évêque, assisté par Manṣoûr ibn Sardjoûn, un des principaux notables de Damas, administrateur des finances sous les Byzantins (v. p. 22).

Bataille du Yarmoûk. Cependant dans le Nord de la Syrie, Héraclius hâtait la mobilisation d'une seconde armée : une réunion hétéroclite, sans cohésion ni préparation militaire, formée de recrues arméniennes, de Bédouins syro-chrétiens, de prélèvements sur les garnisons d'Anatolie. Le total n'a pu dépasser notablement le chiffre de 30.000 hommes. Les Arabes leur auraient opposé 25.000 combattants. Ceux-ci s'étaient décidés à quitter la Damascène pour aller s'établir à Djâbia, à une journée au Midi de Damas. Assaillis en cette position par les Grecs, ils réussirent à se défendre (23 Juill. 636) ; puis allèrent se retrancher derrière le Yarmoûk, affluent oriental du Jourdain. Une révolte des Arméniens avait éclaté dans le camp des Impériaux. Abandonnés, en pleine bataille, par les Arabes syriens, ils furent complètement battus le 20 Août 636. La victoire du Yarmoûk décida du sort de la Syrie. Depuis deux ans successeur d'Aboû Bakr, le calife ʿOmar venait de substituer son ami Aboû ʿObaida ibn al-Djarrâḥ au vaillant Khâlid ibn al-Walîd dans le commandement des armées de Syrie.

Conquêtes dans le Nord de la Syrie. Après avoir accordé une seconde capitulation à Damas, les deux généraux effectuèrent une promenade militaire dans le Centre et le

---

(1) Voir plus bas son califat.

Nord de la Syrie. Partout jusqu'à Alep et Antioche, les villes, privées de garnison, présentèrent leur soumission, payèrent des contributions de guerre. Nulle part, il n'y eut de résistance sérieuse (638). Les Arabes se contentèrent ensuite de défiler sous les murs des villes phéniciennes. La mer, demeurée au pouvoir des Byzantins, leur inspirait une invincible terreur. Le versement d'une somme d'argent les décida ici encore à la retraite. Ce fut, à la lettre, « une petite conquête » فتح يسير, pour reprendre le discret euphémisme, trouvé par le judicieux Balâdhorî (1), auteur du récit le moins manipulé que nous possédions sur les conquêtes arabes.

Prise de Jérusalem, de Césarée. En Palestine, outre les ports de mer, Jérusalem tenait toujours. Elle ne céda qu'en 638, après deux ans de siège ou plutôt de blocus. Le patriarche S[t] Sophrone, un Damasquin de naissance (v. p. 22), soutint seul les courages. Le calife 'Omar, récemment arrivé en Syrie pour l'organisation du pays (2), fut invité à venir prendre possession de cette précieuse conquête. Quant à Césarée, elle se rendra, après un siège plus ou moins continu de sept ans (640), grâce à la trahison d'un Juif. Avec la reddition de Césarée et celle des places maritimes (3) de la Palestine, la conquête pouvait être considérée comme achevée.

Réunion de Djâbia ; peste de 'Amwâs. Dans le courant de l'an 17 H. (638), deux ou trois mois avant la capitulation de Jérusalem, le calife 'Omar s'était de Médine, sa résidence, rendu à Djâbia. Il y tint « le jour de Djâbia », sorte de congrès, où, pendant trois semaines, il délibéra avec les chefs arabes sur l'organisation de la nouvelle conquête. Yazîd, fils d'Aboû Sofiân, y fut préposé au gouvernement de la région de

(1) *Fotoûḥ*, 116, 126. (Cf. *Bibliogr.*).
(2) Voir plus bas la réunion de Djâbia.
(3) Momentanément réoccupées par les Impériaux.

Damas. L'année 18 H. — elle avait commencé le 12 Janv. 639 — fut marquée par une violente épidémie. On l'appela la peste de 'Amwâs, du camp arabe, situé entre Jaffa et Jérusalem, où elle éclata d'abord. Elle aurait causé plus de 20.000 victimes parmi les conquérants. Nommons parmi elles le généralissime Aboû 'Obaida. Yazîd, désigné pour lui succéder, ne jouit que quelques mois de son élévation et fut remplacé à Damas par son frère Mo'âwia, le futur fondateur de la dynastie omayyade.

Les débuts de Mo'âwia. Mo'âwia comptait environ 35 ans. Il avait précédemment servi de secrétaire au Prophète ; ensuite, parti pour la Syrie sous les ordres de son frère Yazîd, il s'était distingué au siège de Césarée. Dépité de s'être vu préférer Yazîd et Mo'âwia, 'Amrou ibn al-Aṣ était parti brusquement pour tenter la fortune en Egypte, sans attendre l'autorisation du calife. Vers le même temps, le grand capitaine Khâlid se retira dans la vie privée à Ḥomṣ. Il y mourut l'an 642.

Explication des succès arabes. Les Arabes (1) durent leurs succès foudroyants, moins à la réelle valeur de Khâlid et de 'Amrou qu'à la sénilité d'Héraclius, à l'impéritie de ses généraux, à la décadence des institutions et de l'esprit militaires de Byzance. Les envahisseurs entrèrent en Syrie comme dans une maison ouverte. La lassitude leur livra les villes fortifiées, mais laissées sans garnisons pour les défendre (v. p. 19). En Palestine, les deux premières années, ils n'eurent en face d'eux que des corps de police, de municipaux, commandés par des officiers de fortune ; au Yarmoûk qu'une armée de mercenaires, travaillés par l'esprit d'indiscipline et de révolte.

Supériorité numérique des effectifs arabes. A l'ex-

(1) Leur prétendue supériorité militaire affirmée par V. Kremer, *Culturgeschichte*, I, 203. (Cf. *Bibliogr.*).

ception peut-être de cette dernière journée (1), ils disposèrent généralement d'effectifs numériquement supérieurs à ceux de leurs adversaires grecs. Au sortir de l'interminable guerre contre la Perse, l'Empire se trouvait financièrement et militairement vidé, épuisé. Le mariage du vieil Héraclius, sa succession ouvrirent une redoutable crise dynastique. Si les Bédouins du Ḥidjâz avaient rencontré, « comme il est arrivé en Occident, des populations attachées à leurs maîtres et des chefs militaires capables d'user avec discernement des ressources immenses que possédaient les contrées envahies... les Amrou et les Khâlid se fussent fait rudement et promptement reconduire dans leurs déserts » (Gobineau).

II. Organisation de la conquête.

Le problème dépasse la capacité de ʿOmar. Nous avons mentionné (v. p. 57) la réunion présidée par ʿOmar à Djâbia. Elle avait pour objet principal d'organiser la nouvelle conquête, de réviser les accords incohérents, les imprudentes capitulations, accordées aux indigènes par des chefs imprévoyants, pressés de recueillir « les dépouilles des Grecs », غنائم الروم (2). La tâche dépassa la capacité du calife, législateur novice.

Son nationalisme étroit. Il résoudra le problème dans le sens le plus strictement nationaliste, le plus étroitement arabe. Il ne se départira jamais de cette myopie chauvine. Tout pour les conquérants ! Au cours d'une famine qui désola Médine, il harcèlera en Egypte ʿAmrou, son lieutenant, le pressera d'organiser le ravitaillement de la capitale du califat. « Périsse l'Egypte, écrira-t-il, pourvu que nous sauvions

---

(1) Avant la défection des Arméniens et des Syro-arabes.

(2) Balâdhorî, 107.

Médine ! ». اخرب الله مصر في عمران المدينة وصلاحها (1).

Condition des vaincus. Il maintiendra rigoureusement l'inégalité entre Arabes et vaincus. Ceux-ci il les assimile à un capital de « réserve au bénéfice des musulmans » مادّة المسلمين (2). Ce sont des *dhimmî*, gens en tutelle, incapables de se défendre, vivant sous la protection des Arabes et de l'aristocratie militaire, dont 'Omar organisera définitivement les cadres, assurera l'avenir. Quant aux vaincus, « les musulmans les mangeront (se nourriront de leur travail), leur vie durant. Lorsque nous et eux, nous serons morts, nos fils mangeront leurs descendants ». Ainsi décida 'Omar : يأكلهم المسلمون ما داموا احيا. فاذا هلكنا وهلكوا اكل ابناؤنا ابناءهم ما بقوا (3).

Les Arabes, une aristocratie militaire. Les conquérants formeraient donc une classe priviligiée, une aristocratie, et cette aristocratie serait *militaire*. Après la *nationalisation*, c'est le second caractère de l'organisation, attribuée à 'Omar. Les Arabes devaient être soldats et eux seuls le seraient. Les musulmans étrangers à la race arabe n'étaient admis qu'à titre d'auxiliaires et sans obtenir le droit au même traitement que les Arabes. Au premier rang de cette aristocratie militaire, on distinguait les *Mohâdjir*.

Deux classes de Bédouins. On appelait maintenant de ce nom (cf. p. 52) les Bédouins émigrés, qui de la Péninsule venaient s'établir, avec femmes et enfants, dans les camps ou dépôts militaires, créés dans les provinces conquises. Ils constituaient l'armée active, recevaient une solde ou pension annuelle, ainsi que des livraisons de vivres — céréales, huile, vinaigre, etc.— fournies par les indigènes. Dans la théocratie islamique, seuls ces *Mohâdjir* jouissaient dans leur plénitude

---

(1) Ṭabarī, *Annales*, I, 2577. (Cf. *Bibliogr.*).
(2) Yaḥyâ ibn Adam, *Kharâdj*, 22.
(3) Aboû Yoûsof, *Kharâdj*.

de tous les droits politiques. Les nomades, demeurés en Arabie, constituent l'arrière-ban, « la réserve de l'islam » مادة الاسلام (1). A eux de combler les vides de l'armée active, d'acquérir ainsi des droits à la pension, à la distribution des vivres.

Les musulmans non-arabes. A l'étranger embrassant l'islam, l'obligation incombait de s'affilier à une tribu arabe, de devenir *maulà*, client de cette tribu. Cette affiliation ne lui assurait pas l'*isopolitie* avec ses patrons, l'égalité de droits avec les conquérants. Citoyens de second ordre dans l'empire arabe, ils occupaient une position mal définie entre les Arabes et les tributaires ou *dhimmi*, les vaincus non-musulmans.

Gouvernements militaires. La Syrie fut découpée en *djond* ou gouvernements *militaires* : Damas, Homṣ, la Palestine, peut-être aussi la province du Jourdain (*Ordonn*). On leur adjoindra, sous Yazìd I, (2) le *djond* de Qinnisrîn pour le Nord de la Syrie. Voilà pourquoi la véritable capitale se trouvera d'abord au camp central de Djâbia, jusqu'au jour où le calife Mo'âwia décida de se fixer à Damas. D'autres camps étaient établis dans les provinces. De ces cantonnements, les Arabes surveillaient le pays, le tenaient en respect. Ils ne songèrent pas autrement à en compléter l'occupation, moins encore à l'administrer. A leurs yeux, tout le gouvernement se bornait à garantir la rentrée des contributions. Le commandant militaire réunissait en sa personne tous les pouvoirs, exécutifs, judiciaires, militaires. Il était chargé de veiller sur la recette financière, d'en assurer le fonctionnement régulier.

Indigènes. Quant aux indigènes, après qu'on leur eut imposé l'obligation de nourrir de leurs sueurs les conquérants,

---

(1) Cf. *Berceau de l'islam*, I, 332.

(2) Voir son califat.

ils se virent abandonnés à eux-mêmes. Moins encore que pour les *mauld*, le vainqueur ne savait quelle place assigner dans la théocratie à ce troupeau d'ilotes. On leur laissa donc leurs tribunaux, leur langue, leurs institutions municipales et provinciales. Les anciens fonctionnaires, ceux qui n'avaient pas suivi les Byzantins, purent rester en place (1). Ainsi Manṣoûr ibn Sardjoûn (v. p. 22) continua à administrer les finances de la Damascène, en attendant que Mo'âwia lui confie celles du califat. Ces magistrats locaux demeuraient responsables du maintien de l'ordre et, avec les évêques, chargés de la rentrée des impôts. Voilà pourquoi, pendant près d'un siècle, les villes syriennes conserveront leur ancien aspect. Les apostasies furent comparativement rares ; la condition des maulâ n'offrant rien d'enviable.

Charges et impôts. Tout semblait combiné pour décharger les conquérants des soucis de l'administration, qui auraient pu les distraire du métier des armes. Nourris, eux et leurs familles, par les indigènes, ils ne devaient ni travailler ni s'occuper de commerce. Outre l'impôt foncier, les vaincus payaient une taxe personnelle, la capitation. Elle atteignait tous les sujets parvenus à la puberté, « ceux qui usaient du rasoir », مَن جَرَتْ عليهِ المواسي. D'un *dînâr* dans le principe, l'écu d'or ou *aureus* byzantin, elle fut bientôt quadruplée pour les riches, doublée pour les bourgeois.

Exploitation financière. La rentrée de ces recettes demeurait l'unique préoccupation du régime arabe. Aux indigènes d'organiser leur police locale, d'entretenir les routes, les ponts, d'aménager le régime des eaux. Pour les Arabes, la Syrie était un domaine à exploiter. Conscients de leur incapacité en matière administrative, ils en abandonnèrent la régie aux habitants. Ils redouteront même que la multipli-

(1) On n'aurait pu les remplacer. C'est donc impuissance plus que tolérance.

cité des apostasies ne vienne porter le trouble dans la productivité des communautés tributaires, désorganiser ces groupes fiscaux, base financière de la théocratie, propriété collective des musulmans, « ارزاق عيالكم, ressources de vos familles », dira ʿOmar à son entourage. Un siècle plus tard, le calife Yazîd III promettra de veiller à ce que le nombre des tributaires ne subisse aucune diminution (1).

Aussi, conclurons-nous avec Wellhausen (2) : « l'organisation des pays conquis se maintint dans les limites d'une occupation militaire pour l'exploitation des indigènes... Le gouvernement des Arabes se borna aux finances ; leur chancellerie fut une Chambre des comptes ».

III. Moʿawia, gouverneur de Syrie.

Ses débuts. Le meilleur service rendu par ʿOmar à la Syrie, fut d'y confier à Moʿâwia le poste laissé vacant par la mort de son frère Yazîd. La peste, en emportant, l'un après l'autre, le généralissime Aboû ʿObaida et les autres chefs de l'armée syrienne, ensuite le départ pour l'Egypte du remuant ʿAmrou, enfin la mort de Khâlid, ouvriront à Moʿâwia la voie des honneurs, où il marchera sans arrêt pendant 40 ans.

Sa politique syrienne. En Nov. 644, ʿOmar tomba à Médine sous le poignard d'un assassin. Il eut pour successeur ʿOthmân, un Omayyade, parent de Moʿâwia. Sûr de l'appui du souverain, Moʿâwia visera à faire de son gouvernement une province modèle, à se concilier les indigènes. Dans le gouverneur s'annonce déjà le futur souverain, qui fixera en en Syrie le centre du califat. Il commença par s'appuyer sur

(1) Ṭabarî, II, 1834-1835.
(2) *Arabische Reich*, 20. (Cf. *Bibliogr.*).

les tribus syriennes, sur les anciens sujets et alliés des Ghassânides. Il y choisit une femme, Maisoûn, la mère de son héritier Yazîd, auquel il tiendra également à donner une éducation syrienne.

La discipline, le concours des Syriens. Il compta sur leur concours pour l'aider à achever le dressage politique des nomades, amenés en Syrie par la conquête, pour initier ceux-ci à la discipline que les Syro-Arabes devaient à leur formation chrétienne, à leur passage par les camps de l'Empire. Ils fourniront les cadres de l'armée de Syrie, lui inculqueront la « discipline syrienne » طاعة اهل الشام, célébrée par tous les annalistes, et inconnue aux vieux Sarrasins (1). Assuré par cette politique — c'est la magnanimité intelligente, le *hilm* tant vanté de Mo'âwia (2) — il songea à se prémunir du côté de Byzance ; il organisa des razzias annuelles en Asie-Mineure, en *Romanie*, comme on disait.

Conquêtes. Ensuite il s'efforça de consolider la conquête sur la côte phénicienne. Il y installera quelques garnisons et aussi des colons étrangers, des déportés politiques de l'Iraq (voir p. 5, note), pour combler les vides causés par le départ des habitants, donner un point d'appui à l'occupation arabe. L'ensemble de ces mesures parut insuffisant, tant que la mer demeurerait au pouvoir de la marine grecque. Cette constatation l'amènera à créer une flotte arabe. Il utilisa à « cet effet les ports d'Acre, de Tyr et de Tripoli » (Balâdhorî).

Marine arabe. Les forêts du Liban offrirent les matériaux de construction. Familiarisées avec la navigation, héritières des traditions de la Phénicie, les populations chrétiennes fournirent des capitaines et des pilotes. Les troupes d'embarquement furent tirées des camps de Syrie.

---

(1) Voir nos *Etudes sur le règne du calife Omayyade Mo'âwia* I, 268-69 (cité dans la suite comme *Mo'âwia*).

(2) Cf. notre *Mo'âwia*, 66-108.

Pour vaincre les répugnances des Arabes, leur terreur de la mer, Mo'âwia, donnant l'exemple, s'embarqua avec sa femme.

Opérations contre Chypre et Rhodes. Le premier exploit de la nouvelle marine fut le pillage des côtes de Chypre (an 649), île ouverte et sans défense. L'an 654, les marins arabes s'établirent à Rhodes. Peu après, une escadre mixte, formée par la réunion des flottes arabes de Syrie et d'Egypte (1), anéantit sur les côtes de Lydie les forces navales commandées par l'empereur Constant II en personne. La guerre civile vint interrompre la série de ces succès.

'Alî et Mo'âwia. Le 17 Juin 656, le calife 'Othmân fut assassiné à Médine par les partisans de 'Alî, gendre du Prophète, lequel se laissa hisser au pouvoir par les révolutionnaires. Le nouveau souverain alla s'établir à Koûfa dans l'Iraq. Une de ses premières mesures fut de destituer Mo'âwia. Les Syriens refusèrent de la reconnaître. Ils confièrent à leur gouverneur la mission de venger le calife 'Othmân. Sans se presser, Mo'âwia laissa 'Alî user ses forces et son prestige à la bataille du Chameau (9 Déc. 656) et dans la répression des dissidents. Il commença par s'attacher 'Amrou ibn al-'Aṣ en lui promettant la riche province d'Egypte, dont 'Othmân l'avait dépouillé. Comme nombre, les effectifs militaires de Mo'âwia demeuraient notablement inférieurs à ceux de 'Alî.

Bataille de Siffîn. Leur esprit de discipline, leurs qualités guerrières compensèrent ce désavantage. Décidé à briser la résistance des Syriens, 'Alî partit de Koûfa à la tête des Iraqains. Mo'âwia et 'Amrou l'attendirent dans la plaine déserte de Ṣiffîn, sur la rive occidentale de l'Euphrate, en face de Raqqa. On resta deux mois en présence. Le 26 Juillet 657,

(1) Cette dernière, également manœuvrée par des chrétiens, comprenait les navires qui transportaient jadis l'*annona* à Constantinople.

une mêlée générale s'engagea. Les Syriens allaient avoir le dessous, lorsque 'Amrou commanda à ses soldats d'élever sur leurs piques un exemplaire du Coran. « Que ce livre, s'écrièrent-ils, décide entre nous ! » C'en fut assez pour rompre l'élan des Iraqains. Des arbitres furent désignés pour dirimer le différend. Comme lieu de la future conférence, on désigna Adhroḥ, près de Ma'ân, non loin de l'ancienne Pétra (Syrie).

Conférence d'Adhroh. Conquête d'Egypte. Le résultat des pourparlers ne pouvait être douteux. 'Othmân avait-il été tué injustement ? A son parent Mo'âwia pouvait-on dénier le droit de le venger, conformément au Coran (1) ? Puisque 'Alî, au mépris de ses engagements formels, refusait de se ranger à la décision des arbitres, il ne restait plus qu'à proclamer sa déchéance (Janv. 658). Mo'âwia profita de ce succès diplomatique pour envoyer 'Amrou reprendre la conquête de l'Egypte.

Les Khâridjites. Après la journée de Ṣiffîn, un groupe s'était formé parmi les Iraqains. Les adhérents de ce parti reprochèrent à 'Alî d'avoir accepté l'arbitrage. On les appela les Khâridjites, *Khawâridj* « les dissidents », parce qu'ils se séparèrent de la masse des musulmans. Leur fanatisme troublera pendant plusieurs siècles l'empire arabe. Le 24 Janvier 661, à Koûfa, un de ces Khâridjites, Ibn Moldjam, poignarda 'Alî (2).

IV. Les Sofianides. Mo'awia 1er.

Mo'âwia fonde une dynastie. Mo'âwia n'avait pas attendu cette date pour s'apprêter à fonder une dynastie, celle des Omayyades, ainsi appelée d'Omayya, l'ancêtre de sa famille. On donnera le nom de *sofiânide* à la branche aînée de

(1) *Coran*, 17, 35.
(2) Cf. notre *Mo'âwia*, 125-154.

la dynastie, en mémoire d'Aboû Sofiân, père de Mo'âwia (1), l'ancien chef de la Mecque (v. p. 51).

Election de Mo'âwia à Jérusalem. Comme théâtre de son intronisation, le nouveau souverain choisit Jérusalem. Ainsi nous l'apprend le fragment d'un anonyme syriaque, publié par Noeldeke: « Dans l'année 971 des Séleucides (660 de J. C.), un grand nombre d'Arabes et d'émirs se réunirent à Jérusalem pour y élire Mo'âwia comme roi. Ce prince monta au Calvaire. Puis il se rendit à Gethsémani et au tombeau de la bienheureuse Marie, où il pria de nouveau... Ensuite il établit son trône à Damas et ne voulut pas se transporter à la résidence de Mahomet (Médine) ».

Damas capitale. Après Médine et Koûfa, capitales éphémères, c'est Damas, de par la volonté de Mo'âwia, qui va devenir, et avec elle la Syrie, le centre du califat. Ce choix n'a pas échappé, on l'a vu, à la perspicacité des chroniqueurs syriaques. Elle marquait la résolution de rompre avec des traditions surannées. Mo'âwia, observe Agapius de Manbidj, « préféra aux Orientaux (Iraqains) les Occidentaux (Syriens), à cause de leur discipline et de leur dévouement à sa personne ». En maintenant en Syrie sa capitale de préférence à Médine, ville excentrique, et à Koûfa, dévouée à 'Ali, il s'assurait, avec une plus complète liberté d'action, les avantages obtenus pendant vingt années de lutte et d'intelligente administration.

Renonciation de Hasan. Après le meurtre de son père, Hasan fils aîné de 'Alî s'empressa de traiter avec Mo'âwia. Contre l'octroi d'une rente viagère de plusieurs millions, il renonça à tous ses droits et alla s'éteindre dans l'obscurité à Médine. Parti à la tête de l'armée syrienne pour l'Iraq, Mo'âwia n'eut qu'à acheter la soumission des partisans de 'Alî. Cette opération fut achevée avant la fin de 661. Elle porte

---

(1) Voir les tableaux généalogiques des califes omayyades.

dans l'histoire arabe le nom « d'année de la réunion », جماعة. L'unité matérielle de l'islam, rompue depuis le meurtre de 'Othmân, se trouva de la sorte rétablie (1).

Sens du choix de Damas. En se fixant à Damas, Mo'âwia, à son insu peut-être, venait de déplacer dans le califat le centre de gravité, de porter le premier coup à la suprématie injustifiée des Bédouins. Il leur substituera celle des Syro-Arabes, politiquement plus développés, et cette substitution marquera un notable progrès sur les conceptions des premiers califes الخلفاء الراشدون. Lui aussi semble avoir cédé à la loi mystérieuse, ayant de temps immémorial entraîné les Syriens dans la direction du Couchant, celle-là même qui avait conduit leurs ancêtres phéniciens à Carthage, ensuite au-delà des Colonnes d'Hercule. Il abandonna l'Orient et l'Iraq à l'initiative de ses lieutenants, à des gouverneurs de la valeur d'un Ziâd ibn Abîhi (2). Lui et ses Syriens tourneront leur attention vers la mer, vers l'Occident. Interrompues par la guerre civile (v. p.65), les invasions en Romanie (3) reprendront avec une activité nouvelle. Mo'âwia les lança enfin sur la route de Constantinople.

Siège de Constantinople. Avant la fin de 668, les troupes syriennes apparurent pour la première fois sur les rives du Bosphore et vinrent camper devant Chalcédoine, le faubourg asiatique de Byzance. La saison d'hiver, la peste et la famine décimèrent leurs rangs. Mo'âwia envoya à la rescousse une nouvelle armée, sous le commandement de son fils Yazîd. Il songeait à le mettre en évidence, en vue de la succession qu'il lui destinait. Le siège, commencé par Yazîd, dut être levé l'été suivant.

---

(1) Cf. notre *Mo'âwia*, 140-154.

(2) Cf. notre *Ziâd ibn Abihi, lieutenant de Mo'âwia, vice-roi de l'Iraq*. (V. la *Bibliogr.*).

(3) C. à d. « pays des Romains », appellation officielle de l'empire byzantin ; d'où le vocable arabe *Roûm* = Byzantins.

Avant sa mort, le calife enverra une seconde fois son armée, appuyée sur le concours d'une escadre, devant Constantinople. Pendant cinq années entières (673-678), les Arabes par terre et par mer s'acharnèrent contre la capitale byzantine. L'entreprise échoua devant les ravages du feu grégeois ; invention de Callinicus, un Syrien au service de Byzance (1). La flotte arabe essuya une sanglante défaite dans les eaux de Syllaeum. Mo'âwia dut se résoudre à signer la paix (678-679). C'était le premier arrêt de l'islam.

La Syrie sous Mo'âwia. Voilà les traits principaux de l'histoire extérieure et militaire de la Syrie. Mélange de revers et de succès. Formée par Mo'âwia, l'armée syrienne avait à deux reprises menacé l'existence du plus formidable empire d'alors. C'était le couronnement de sa politique persévérante. Sans se laisser distraire par les vicissitudes de la guerre, le souverain accorda sa meilleure attention à la réorganisation de la Syrie. Sous son règne, ce pays n'a plus d'histoire intérieure. Les annalistes n'y mentionnent ni troubles ni mécontents.

Un Etat national en Syrie ? Wellhausen regrette qu'il ne se soit pas borné « à y fonder un Etat national. Il peut avoir caressé ce dessein. Mais il l'aura jugé inexécutable, à moins de renoncer à l'islam » (2). Il n'osa pas renverser l'édifice théocratique, élevé par 'Omar, lequel reposait sur la primatie exclusive d'une race et d'une religion. Calife, il travailla à resserrer encore les liens qui le rattachaient aux Syriens. S'ingéniant à faire oublier sa qualité de souverain, il ne voudra paraître que leur élu, presque un égal, un « primus inter pares ».

Fonctionnaires chrétiens ; Ibn Sardjoûn. De cette politique large, tolérante, les chrétiens de Syrie devaient recueillir leur part. L'inexpérience des Arabes ne pouvait se passer

---

(1) Cf. notre *Mo'âwia*, 442 etc.

(2) *Arab. Reich*, 85.

de leur concours. Il fallut leur abandonner les services administratifs, dont seuls ils connaissaient le mécanisme compliqué. Les employés chrétiens restèrent en place ; dans les bureaux ou *diwân*, on continua à employer la langue grecque, en usage sous les Byzantins. A l'occasion du siège de Damas, nous avons déjà nommé Ibn Sardjoûn (v. p.56). Il avait, sous Héraclius, administré les finances de la Damascène. Le chronographe Théophane l'appelle « un homme christianissime », ἀνὴρ χριστιανικώτατος. Issu d'une lignée de commerçants et de banquiers, Mo'âwia comprenait l'importance d'une intelligente gestion financière. Il confia à Ibn Sardjoûn « le *diwân* des impôts et la comptabilité de l'armée » (1). Entretien, vivres, armement des soldats, demeuraient à la charge des tributaires. A eux de fabriquer les armes, de construire les navires (2), de fournir les équipages de la flotte (v. p. 64), sous la surveillance et la réquisition du préposé financier. A ce dernier, à savoir Ibn Sardjoûn, à ses sous-ordres, tous chrétiens, il incombait d'inspecter les magasins militaires, les arsenaux, les chantiers maritimes.

Ibn Sardjoûn, chancelier du califat. Armée et finances, c'était tout le gouvernement arabe. Cette organisation transforma Ibn Sardjoûn en chancelier, ministre des finances, subsidiairement en ministre de la guerre du califat, puisque son activité s'étendait jusque sur les opérations militaires, dont sa négligence pouvait compromettre le succès. Cette charge, la plus importante de l'empire, Ibn Sardjoûn la transmettra à ses descendants. Il demeurera le conseiller toujours écouté de Mo'âwia et de son successeur Yazîd.

Chrétiens à la cour. Nous avons vu (v. p. 67) le calife prier dans les sanctuaires de Jérusalem. Un tremblement de terre ayant ruiné la grande église d'Edesse, « il la rebâtit à

(1) Ṭab. II, 205, 837.

(2) Dans les arsenaux d'Acre et de Tyr, rétablis par Mo'âwia ; Balâdhorî, *Fotoûḥ*, 118.

ses frais, sur les instances des chrétiens » (Théophane). Son médecin Ibn Othâl était chrétien (1). Il souffrit que son fils Yazîd vécût dans la société habituelle de deux chrétiens : le fils d'Ibn Sardjoûn et le poète taghlibite Akhṭal, dont la verve satirique ne s'interdisait pas de censurer les héros et les rites de l'islam (2). Il permit au même Yazîd de confier l'éducation de son fils Khâlid à un moine. Egalement chrétien Baḥdal, son beau-père, chef de la tribu syrienne des Banoû Kalb. Rien ne prouve que Maisoûn, la mère de Yazîd, ne soit demeurée chrétienne, après son entrée au palais de Damas.

Mort, testament de Mo'âwia. Avant sa mort, Mo'âwia réussit à assurer l'élection de Yazîd comme successeur. Il lui fallut vaincre les répugnances des Arabes contre la succession dynastique, leur attachement au principe du *séniorat* (v. p. 38). Il expira à Damas, à l'âge d'environ 75 ans (Avril 680), après avoir régné 19 ans et demi. Ces lignes du testament politique, laissé à Yazîd, résument élégamment la politique syrienne du premier souverain omayyade. «Avant tout aie égard aux Syriens ; qu'ils constituent ton entourage, soient les dépositaires de tes secrets. Contre les menaces de tes ennemis, tu pourras compter sur leur dévouement. Mais après la victoire, ramène-les dans leurs foyers. Hors de chez eux, tu les exposerais à perdre leurs qualités ». A Mo'âwia, Damas est redevable de son titre de capitale et la Syrie d'avoir formé le centre d'un vaste empire, pendant près d'un siècle — trait exceptionnel dans la longue histoire de ce pays.

Mo'âwia ; jugement d'ensemble. Dans la littérature historique de l'islam, Mo'âwia passe pour le type le plus représentatif du souverain arabe. Dans la galerie des princes

---

(1) Il administrera les finances de la province de Ḥoms ; Ibn 'Asâkir, V, 80. (V. *Bibliogr.*).

(2) Cf. notre *Chantre des Omiades*. (V. *Bibliogr.*).

musulmans, il apparaît comme une des plus sympathiques figures, des plus complètes personnalités. Un long exercice du pouvoir l'avait rendu sceptique. Il préféra acheter ses adversaires pour n'avoir pas à les supprimer brutalement. Les 'Abbâsides adopteront la dernière méthode. Véritable fondateur du califat, il réussit, là où 'Omar avait échoué, à créer l'ordre au sein de l'anarchie bédouine. De cette masse informe et rebelle, *rudis indigestaque moles*, mais lentement assouplie, façonnée au contact de la Syrie, dressée par des instructeurs formés à son école, Mo'âwia tira les soldats, puis les cadres d'une solide armée métropolitaine.

L'armée syrienne, force du califat. Pendant près d'un siècle, ces troupes d'empire étendront les frontières, maintiendront l'unité du califat et la suprématie des Syriens. Pour ces derniers, Mo'âwia se transformera, après sa mort, en une sorte de héros national, le *Sofiâni*, destiné à ramener en Syrie l'âge d'or, qu'avait inauguré la dynastie fondée par le fils d'Aboû Sofiân (1).

V. Yazid Ier.

Révolte de Hosain. La journée de Karbalâ. Yazîd, le successeur de Mo'âwia, était né vers l'an 642. Au lendemain de son intronisation, éclata la révolte, si longtemps contenue par le génie de Mo'âwia. A Médine, Hosain fils de 'Alî et Abdallah ibn Zobair, neveu de 'Aicha, veuve du Prophète, refusèrent de reconnaître le nouveau souverain et se réfugièrent sur le territoire inviolable de la Mecque. Bientôt les lettres des anciens partisans de 'Alî, des chefs iraqains, jaloux de l'hégémonie syrienne, décidèrent son fils Hosain à partir pour Koûfa avec une centaine de parents et amis. Yazîd avait

(1) Voir plus bas. Moḥibbī, *Khalâsa*, II, 132, signale au 17e siècle des descendants de Mo'âwia à Damas, la famille des Akhnâ'i.

prescrit au gouverneur de Koûfa de prendre les mesures nécessaires, en vue de les désarmer, les empêcher de pénétrer dans l'Iraq pour y fomenter des troubles. Follement Ḥosain et sa poignée de fidèles se précipitèrent sur les forces de police qui cherchaient à les envelopper pour les obliger à mettre bas les armes. Ils ne réussirent qu'à se faire massacrer. C'est la tragédie de Karbalâ (10 Oct. 680), commémorée annuellement par les Chî'ites.

Révolte de Médine. Non moins que Koûfa, Médine boudait la Syrie ; elle lui reprochait de lui avoir enlevé son titre de capitale. Dans une réunion plénière à la grande mosquée, les Médinois proclamèrent la déchéance de Yazîd. Après avoir inutilement tenté de négocier avec les rebelles, le souverain dut recourir aux armes. Le commandement de l'expédition fut confiée à Moslim ibn 'Oqba, un Arabe de Qais, fixé en Syrie depuis la conquête et, comme tous les anciens lieutenants de Mo'âwia, se considérant comme Syrien. Sous ses ordres figurera un contingent de Taghlibites. Aux Médinois, « ils apparaîtront menaçants comme un poison mortel, la croix en tête sous la bannière de St Sergius », le patron de leur tribu :

لمَّا رأونا والصليب طالعـا ومار سَرجيس وسمًّا ناقِعًا (1)

Bataille de la Harra. Moslim alla fixer son camp devant Médine dans la *ḥarra*, une plaine couverte de déjections volcaniques (v. p. 32). La bataille en prendra le nom de la *Ḥarra* (2). Les Médinois remportèrent d'abord l'avantage, quand un détachement de cavalerie syrienne, contournant Médine, vint les prendre à revers. Ce fut le signal de la déroute. Les Syriens pénétrèrent dans la ville. Les trois jours de pillage, promis par Yazîd, sont une légende. Dès le lendemain, Moslim réunit les habitants pour faire renouveler le ser-

(1) Akhṭal, *Divan* (éd. Salhani), 309.
(2) 26 Août 683.

ment de fidélité. Puis il prit le chemin de la Mecque, où Ibn Zobair s'était proclamé indépendant. En route, la violence du mal, qui le minait depuis son départ de Syrie, le terrassa à Mochallal, où sa tombe continua longtemps à être lapidée. Son remplaçant Ḥoṣain ibn Nomair mena l'armée syrienne devant la Mecque et commença l'attaque sans tarder.

Siège de la Mecque. Les habitants se virent bientôt renfermés dans la ville. Des machines de guerre couronnèrent les montagnes environnantes et accablèrent la place sous une grêle de pierres et de roches. Ibn Zobair avait installé son quartier général dans la grande mosquée. Un échafaudage en bois, recouvert de paillassons, protégeait la Ka'ba. L'imprudence d'un soldat mecquois y communiqua le feu. (Nov. 683).

Mort de Yazîd. L'incendie de la Ka'ba n'interrompit pas le siège. Il durait depuis deux mois lorsqu'on apprit la mort de Yazîd (1). Ibn Nomair entra en pourparlers avec l'anticalife mecquois. Il s'engagea à obtenir sa reconnaissance en Syrie, si le Zobairite consentait à l'y suivre. Les Syriens, ajouta-t-il, « n'admettent pas que le califat demeure au Ḥidjâz » (2). Ils entendaient conserver leur suprématie et surtout ne pas s'assujettir au Ḥidjâz. Sa proposition ayant été écartée, il rentra avec ses soldats en Syrie.

Caractère de Yazîd. Yazîd ne fut pas le prince frivole, que dépeignent les annalistes antiomayyades, s'inspirant des rancunes des Chî'ites, de l'Iraq et du Ḥidjâz, ou impressionnés par les catastrophes de ce règne si court. Il continua la politique, conserva les collaborateurs survivants de Mo'âwia. Poète lui-même, ami de la musique, il se montra le Mécène des poètes et des artistes. Il compléta l'organisation

(1) A Ḥowwârîn, le 11 Nov. 683. Sur son règne, voir notre *Califat de Yazîd I.* (Cf. la *Bibliogr.*).

(2) Ṭabarî, II. 433.

administrative de la Syrie en créant dans le Nord du pays le *djond* de Qinnisrîn (1). Il révisa les finances, dégreva les Nadjrânites chrétiens, arbitrairement expulsés d'Arabie par le calife ʿOmar. Il supprima l'exemption fiscale accordée aux Samaritains pour récompenser leurs services à l'époque de la conquêté arabe (v. p. 55). Il s'intéressa à l'agriculture, perfectionna le système d'irrigation de la Ghoûṭa, l'oasis damasquine, par le creusement d'un nouveau canal, appelé de son nom *Nahr Yazîd*. Seul parmi les califes, il s'est vu décerner le titre de *mohandis*, ingénieur-hydrographe (2).

Son éloge. L'auteur de la *Continuatio byzantino-arabica* lui consacre ce portrait : « *Yzit... jucundissimus et cunctis nationibus regni ejus subditis vir gratissime habitus, qui nullam unquam sibi regalis fastigii causa gloriam appetivit sed communis cum omnibus civiliter vixit* ». D'une extrême affabilité, sans morgue aucune, aimé de tous les peuples soumis à son autorité, ennemi du faste souverain, vivant comme un simple particulier, *civiliter*... ! « Aucun calife, ajoute Wellhausen, n'obtient pareil panégyrique ; il vient du cœur ». A nous, ces lignes, écrites par un chrétien de Syrie, nous paraissent l'écho de l'opinion professée par les contemporains au sujet de Yazîd.

VI. Moʿawia II, le dernier des Sofianides.

Yéménites et Qaisites. Les Arabes, établis en Syrie à la suite des Ghassânides (v. p. 6), ceux qu'après l'hégire y amena la conquête, ces Arabes se rattachaient pour la grande majorité, à l'Arabie du Sud ou Yémen. On les appela les Yéménites. Après la conquête, d'autres Bédouins affluèrent du centre de la Péninsule, appartenant au groupe de Qais.

(1) Voir plus haut p. 61.
(2) Cf. *Yazîd*, p. 424 etc.

Ces *Qaisites* virent de mauvais œil l'étroite alliance de Mo'âwia avec les anciennes tribus arabo-syriennes, avec les Banoû Kalb en particulier. Ils se posèrent en rivaux des Yéménites. Cette rivalité éclatera à la mort de Yazîd. Elle avait empêché la candidature de son successeur de recueillir l'unanimité des suffrages chez les électeurs syriens. En brisant leur union, l'antagonisme entre Yéménites et Qaisites précipitera la ruine de la dynastie omayyade.

Situation critique. Nous demeurons fort mal renseignés sur les antécédents du fils de Yazîd, Mo'âwia II (1). Il avait, semble-t-il, dépassé l'âge de 20 ans, quand survint la mort de son père. Il était d'un tempérament maladif, par ailleurs « au moral le vivant portrait de son père », affirme la *Continuatio*, « *paternis moribus similis* ». La situation politique était lamentable. Après la retraite de l'armée syrienne, l'Arabie s'était révoltée. L'Iraq s'apprêtait à recouvrer son indépendance. En Syrie, les Qaisites refusèrent de reconnaître le nouveau souverain, fils et petit-fils de leurs rivaux Kalbites. Effrayé à la vue de l'opposition dans les provinces et en cette Syrie, jusque-là inébranlable dans son dévouement, le souverain valétudinaire manqua de décision, douta de lui-même.

Conseil de régence ; mort de Mo'âwia II. Quelques semaines après la *bai'a*, cérémonie d'intronisation, de reconnaissance officielle, il convoqua un congrès à Damas, non pour y abdiquer — on l'a prétendu à tort — mais pour instituer un conseil de régence. Il était composé de Dahhâk ibn Qais, ancien ministre de Mo'âwia I, d'Ibn Sardjoûn et de l'Omayyade Walîd ibn 'Otba, cousin-germain du jeune calife. Cette année-là, 684, une peste affreuse ravagea l'empire arabe. L'affaiblissement de ses forces exposait Mo'âwia aux premières atteintes du fléau. Il y succomba et fut enterré à

---

(1) Cf. notre *Mo'âwia II ou le dernier des Sofiânides* (voir la *Bibliographie*).

Damas, après avoir régné nominalement moins de six mois. L'arbre dynastique, si plein de promesses sous le premier Mo'âwia, se desséchait sur ce frêle rejeton, après avoir fleuri moins d'un quart de siècle.

Qais ibn Dahhâk. Sur les pas de l'armée syrienne, rétrogradant d'Arabie (v. p. 74), les Omayyades fixés à Médine et, à leur tête, Marwân fils d'Al-Ḥakam (1), s'étaient réfugiés à Damas, chassés par la révolution triomphante. Au lendemain de la mort de Mo'âwia II, la Palestine et la province de Damas obéissaient seules encore au gouvernement sofiânide. Dans le Nord de la Syrie, les Qaisites s'étaient ouvertement ralliés à l'anticalife Ibn Zobair. A Damas, Ḍaḥḥâk ibn Qais, après avoir écarté ses deux collègues de régence, ouvrit des négociations avec le prétendant de la Mecque. Puis se ravisant, il se demanda pourquoi, lui aussi Qoraichite, n'aspirerait pas au pouvoir suprême.

Réunion de Djâbia ; élection de Marwân. Le chef des Kalbites, Ḥassân ibn Mâlik ibn Baḥdal — on l'appelait Ibn Baḥdal tout court — allié par les femmes (2) aux Sofiânides, résolut de se réunir avec les Omayyades à Djâbia pour délibérer sur la situation. Ḍaḥḥâk, invité à s'y rendre, refusa de répondre à l'appel. Dans cette réunion, la jeunesse des frères de Mo'âwia II, tous mineurs, fit écarter leur candidature. Assez indifférents sur le choix d'un souverain qoraichite, les électeurs entendaient conserver en leur pays le centre du califat, maintenir intacte la suprématie syrienne. Ils s'accordèrent finalement sur la personne de Marwân ibn al-Ḥakam, chef des Omayyades du Ḥidjâz. Ce dernier dut promettre à Khâlid, frère de Mo'âwia II, la survivance du califat. Au prix de cette concession — nous verrons bientôt ce qui en subsistera — l'unité du parti omayyade se trouva rétablie et Marwân

---

(1) Voir le tableau généalogique des califes omayyades.

(2) Par Maisoûn, voir p. 64.

proclamé émir des croyants, le 22 Juin 684.

Bataille de Mardj Râhit. Restait à vaincre les importantes forces qaisites, réunies autour de Ḍaḥḥâk. Après un engagement à Mardj aṣ-Ṣoffar (1), l'action décisive se déroula dans les plaines de Mardj Râhiṭ (2). Les Qaisites y subirent une écrasante défaite. Leurs chefs les plus notables — au premier rang Ḍaḥḥâk —, restèrent sur le carreau. Le souvenir de cette journée ne s'effaça plus de la mémoire des Qaisites. Entre eux et les Kalbites — les principaux vainqueurs de la journée — les Yéménites ensuite, la scission ne cessera de s'élargir et viendra compliquer la tâche des califes omayyades.

(1) Nom célèbre dans l'histoire militaire de la Syrie : il reparaîtra dans la suite. Arabes et Byzantins s'y étaient déjà rencontrés (v. p. 55).

(2) Au Nord-Est de Damas.

CHAPITRE V.

LES MARWANIDES,

BRANCHE CADETTE DES OMAYYADES.

I. MARWAN Ier.

Ses antécédents. Marwân, le calife proclamé à Djâbia, n'était pas un homme nouveau. Né quelques années avant l'hégire, il avait dans sa jeunesse assisté son parent le calife 'Othmân dans le gouvernement de l'Etat. Il fut blessé le jour de l'assassinat de 'Othmân, ensuite à la journée du Chameau (v. p. 65). Sous Mo'âwia I, il administra à plusieurs reprises l'importante province du Ḥidjâz. Réfugié en Syrie, après l'expulsion de sa famille par les Zobairites, mal accueilli d'abord par les Syriens, qui se montraient peu sympathiques aux « intrus du Ḥidjâz », sans en excepter les parents de leurs souverains,—les Omayyades de Médine—Marwân, septuagénaire désabusé, se vit, au congrès de Djâbia et par la victoire du Mardj, hissé, contre son attente, au suprême pouvoir. De son nom, les califes ses descendants s'appelleront les *Marwânides,* comme ceux de la branche aînée avaient pris le nom de *Sofiânides,* en souvenir d'Aboû Sofiân, le père du grand Mo'âwia.

Son intronisation. A Damas, après l'investiture solennelle (Août 684), Marwân épousa une des veuves de Yazîd I, Fâkhita, la mère du jeune prince Khâlid. Cette démarche prétendait affirmer l'alliance avec la branche aînée, marquer ostensiblement la substitution des Marwânides aux Sofiânides, la légitimer devant l'opinion syrienne, mal disposée pour les Omayyades du Ḥidjâz, qu'elle considérait comme des étrangers. La soumission de la Syrie qaisite (1) suivit de près la victoire du Mardj.

Son règne. Le règne très court de Marwân se résume en une succession ininterrompue de combats. Le lendemain de la *baiʿa* solennelle, il dut reprendre les armes. Il les déposera pour venir expirer dans la capitale officielle, Damas. Une rapide campagne lui assura la conquête de l'Egypte. A Djâbia, il s'était vu forcé de reconnaître comme successeur le jeune Sofiânide Khâlid. Devenu calife, il n'eut de cesse avant d'avoir évincé Khâlid au profit de ses propres fils, d'abord de ʿAbdalmalik, ensuite de ʿAbdalʿazîz, ce dernier préposé au gouvernement de l'Egypte et qu'il destinait à remplacer son frère aîné. Brisé, il vint mourir à Damas, le 7 Mai 685. Il fut étouffé, affirmait-on, par Fâkhita, brûlant de venger l'éviction de son fils Khâlid ; terrassé, croyons-nous, par l'épidémie de peste, qui avait emporté son prédécesseur Moʿâwia II.

Sa valeur. Ce fut un homme d'état remarquable, désigné pour le premier rang, s'il n'avait été contemporain du grand Moʿâwia. Du génial Sofiânide, il dut accepter — sans s'y résigner jamais — le rôle de collaborateur dans le gouvernement de l'Arabie, de *brillant second*, se résigner à consolider l'œuvre d'un parent, dont il ne cessa d'incriminer l'arbitraire, la politique sans scrupules, sauf à en adopter les procédés, quand il tiendra le pouvoir en main. L'avènement

(1) A savoir tout le nord du pays.

des Marwânides marquera un recul d'influence pour les Kalbites, c'est à dire pour les vieilles tribus syro-arabes. Entre elles et les Qaisites la nouvelle dynastie tentera sagement de tenir la balance égale. C'est le système du *marwânisme*, المروانية, un premier pas dans la voie de la centralisation, en attendant l'absolutisme des 'Abbâsides. La tradition syrienne reprendra bientôt le dessus et, à partir de 'Abdalmalik, les Marwânides se montreront aussi Syriens que leurs prédécesseurs sofiânides.

II. 'Abdalmalik.

La situation à son avènement. Le nouveau souverain comptait environ 40 ans. Les victoires paternelles lui avaient assuré la tranquille possession de la Syrie et de l'Egypte. Restaient à conquérir sur Ibn Zobair (1) l'Iraq et les provinces orientales qui en dépendaient. Après des succès, le lieutenant marwânide perdit la bataille et la vie dans la journée de Khâzir (Août 686). Du camp de Boṭnân, dans la région d'Alep, où il surveillait les événements de Mésopotamie, 'Abdalmalik apprit que « les esclaves de Damas, unis à la canaille, s'étaient soulevés, avaient gagné la montagne (2) », et que, lancés par les Byzantins, les Mardaïtes venaient de pénétrer à l'intérieur de la Syrie.

Les Mardaïtes. Ces Mardaïtes, les auteurs arabes les appellent *Djarâdjima* جراجمة, du nom de leur ville Djordjoûma dans l'Amanus. Ce n'étaient pas des Syriens. Leur centre se trouvait dans les montagnes abruptes de l'Amanus et du Taurus, qui séparent la Syrie de l'Anatolie. Jouissant d'une semi-indépendance, ils servaient dans les armées byzantines en

(1) L'anticalife reconnu par le reste de l'empire arabe.
(2) Mas'oûdi, *Prairies*, V, 224.

qualité d'auxiliaires. Les Arabes ne s'étaient pas avisés de les inquiéter. Pendant la guerre civile entre Mo'âwia et 'Alî, les Mardaïtes semblent avoir une première fois envahi la Syrie. Le Sofiânide, au prix d'humiliantes concessions, avait alors déterminé les Byzantins à rappeler ces redoutables irréguliers. Ils revinrent, au plus fort de la lutte de 'Abdalmalik contre Ibn Zobair, de la révolte des esclaves et des paysans de la Syrie (1).

Leur invasion en Syrie. Appuyés par quelques escadrons de cavalerie grecque, encadrés d'officiers impériaux, ils pénètrent dans le cœur du Liban et en occupent tous les points stratégiques, jusque vers la Palestine. Auprès d'eux vinrent se réfugier en foule les indigènes, mécontents du régime arabe, les milliers d'esclaves, de prisonniers de guerre, amenés en Syrie à la suite des razzias. A tout prix, le pouvoir omayyade devait arrêter ce dangereux mouvement, et d'abord s'assurer la neutralité de Byzance, laquelle avait déchaîné la tempête. 'Abdalmalik offrit de souscrire aux conditions jadis acceptées par Mo'âwia I, au paiement d'un tribut annuel. L'empereur Justinien II éleva ses prétentions. Les Arabes durent en outre sacrifier la moitié du tribut de Chypre, de l'Arménie, de l'Ibérie. A ce prix, l'Empire s'engagea à abandonner les Mardaïtes. Un de leurs chefs, établi dans la région de Homs, fut traîtreusement assassiné par un affidé du calife. Ses partisans se dispersèrent.

Mardaïtes et Maronites. Des groupes de Mardaïtes ont pu se maintenir dans le Liban, appuyés sur les Maronites et les montagnards chrétiens, avec lesquels ils ne tarderont pas à fusionnner. Sous Walîd I, Maslama, fils de ce calife, envahira l'Amanus, emportera leur capitale Djordjoûma. A partir de cette date, le péril mardaïte se trouva virtuellement conjuré. La majorité passa sur les terres de l'Empire, les autres

(1) Ces derniers, soulevés contre les vexations du fisc.

s'engagèrent au service des Arabes. Ils contribueront sous Yazîd II et Hichâm à la répression des troubles de l'Iraq, entourés d'égards et comblés de privilèges, malgré leur qualité de chrétiens (1).

Guerre en Mésopotamie. Débarrassé des Mardaïtes, 'Abdalmalik partit pendant l'été de 691 pour la Mésopotamie. La victoire de Dair al-Djâthalîq (Oct. 691), remportée sur Moṣ'ab, le chevaleresque frère d'Ibn Zobair, lui valut la soumission de l'Iraq.

Mosquée de Jérusalem. 'Abdalmalik s'était vu contraint d'interdire à ses sujets la visite de la Mecque, où Ibn Zobair forçait les pélerins à lui prêter hommage. Cette situation amena le calife marwânide à construire à Jérusalem, sur l'emplacement de l'ancien Temple, la superbe mosquée d'*Al-Aqṣâ* (2), — vulgairement appelée mosquée d''Omar — avec une coupole monumentale, surmontant le *Rocher* ou *Ṣakhra*. C'est à son retour de l'expédition d'Iraq que 'Abdalmalik vint inaugurer ces édifices élevés par des architectes et des ouvriers chrétiens, en majorité Syriens. Dans la coupole, une inscription portait le nom du royal constructeur, « le serviteur d'Allah, 'Abdalmalik, commandeur des croyants, l'an 72 » (3). Le calife 'abbâside Mâmoûn s'avisera de substituer son nom à celui du Marwânide ; mais en oubliant de gratter la date, il laissera subsister la trace de cette maladroite supercherie. Peu après, le courrier du Ḥidjâz apprit au calife que pour la seconde fois la valeur des troupes syriennes venait de rétablir la *djamâ'a*, l'unité de la théocratie arabe, en s'emparant de la Mecque, après plusieurs mois de siège. Ibn Zobair était tombé les armes à la main.

(1) On les retrouve dans l'Amanus sous les 'Abbâsides ; Balâdhorī 161. Il n'est plus question de ceux du Liban.

(2) Pour cette appellation, voir plus haut p. 48 et *Coran*, 17, 1.

(3) De l'hégire ; il avait commencé le 4 Juin 691.

Guerre avec Byzance ; désignation d'un successeur. La rupture de la trêve (1) par l'empereur Justinien II força 'Abdalmalik à reprendre la guerre contre Byzance, la coutume des razzias annuelles en Romanie. Aucun des deux partis n'y remporta d'avantages décisifs. Depuis la mort de Marwân, 'Abdal'azîz avait gouverné l'Egypte en qualité de vice-roi. Avant de mourir (v. p. 80), son père l'avait désigné pour succéder à 'Abdalmalik et rien ne put l'amener à renoncer à ce droit au profit des fils de 'Abdalmalik. Le souverain allait proclamer la déchéance de son frère, lorsque la mort de 'Abdal'azîz lui épargna un parjure, lui permit de disposer du trône en faveur de son aîné Walîd et, après lui, de Solaimân, le second de ses fils, conformément à la loi du *séniorat* (v. p. 38).

« **Arabisation** » **de l'administration.** Le règne du second Marwânide marque les débuts dans la nationalisation, l'*arabisation* de l'administration. Celle-ci était demeurée entre les mains des tributaires. Les fonctionnaires iraniens, syriens, coptes, conservèrent leur idiome national pour la tenue de la comptabilité, des registres officiels. L'impérialisme grandissant des Arabes se refusa à tolérer plus longtemps cette preuve de leur infériorité intellectuelle. 'Abdalmalik tenta le premier d'introduire l'arabe dans la comptabilité fiscale. Amorcée de son vivant, cette réforme ne fut achevée que sous les derniers Marwânides.

Les fonctionnaires chrétiens demeurent. Et même alors le grec, le copte, continuent à figurer à côté de la langue des conquérants. Les tributaires conserveront d'ailleurs leurs fonctions. Les gouverneurs arabes eux-mêmes plaident pour le maintien des employés chrétiens. «Nous avons, écrivent-ils au calife, mis à l'épreuve les musulmans et constaté leur im-

(1) Le prétexte fut l'émission de la nouvelle monnaie arabe.

probité », استعملنا اهل القران فوجدناهم خونة (1). « Impossible de nous passer un seul instant des étrangers, constatera plus tard le calife Solaimân, لم نستغن عنهم ساعة. Eux, pendant des siècles, n'ont jamais eu besoin de nous pour gouverner », لم يحتاجوا الينا ساعة واحدة في سياستهم (2).

La monnaie arabe. Jusqu'à cette date, les Arabes n'avaient possédé que des monnaies d'argent, imitées des types grecs et perses ; pièces surchargées d'inscriptions étrangères, de figures, d'emblèmes religieux. Mo'âwia s'avisa de frapper à son effigie des monnaies exclusivement arabes, « le peuple, dit un chroniqueur (3), les refusa, parce que la croix ne s'y trouvait point ». Les *dînârs* ou écus d'or étaient importés de Byzance. La réforme de 'Abdalmalik se borna à émettre des *dînârs* sans figures et avec un texte purement arabe. Le gouvernement grec considérait l'émission d'une monnaie d'or comme un privilège césarien (4). En la revendiquant pour le califat, en supprimant l'effigie, les emblèmes impériaux, l'Etat islamique affirma sa complète indépendance. Le Bas-Empire ne s'y trompa pas. Il refusa pour le paiement du tribut annuel (5) les pièces frappées par 'Abdalmalik et dénonça la trêve conclue entre les deux Etats.

Les Syriens dans l'Iraq ; Hadjdjâdj. Les incessantes révoltes de l'Iraq forceront désormais les Syriens, engagés dans la guerre contre les Byzantins, à intervenir dans cette province. Le chef khâridjite Chabîb avait mis en déroute une demi-douzaine d'armées iraqaines. L'énergique vice-roi de l'Iraq, Ḥadjdjâdj, implora le secours de la Syrie. La révolte

(1) Cf. *Manâqib 'Omar ibn 'Abdal'azîz*, 64 (éd. Becker),

(2) Zobair ibn Bakkâr, *Mowaffaqyyât*, nº 27. Comp. Ibn 'Asâkir, III, 27.

(3) Fragment syriaque de Nœldeke.

(4) Il en imposait la reconnaissance dans les accords diplomatiques.

(5) Consenti par 'Abdalmalik (v. p. 82).

khăridjite était à peine domptée, que la province entière se souleva. La valeur syrienne en triompha après des mois de sanglants combats (Mars 701). Cette double victoire acheva la seconde conquête de l'empire musulman par la Syrie. La première avait commencé, après Ṣiffîn, sous Mo'âwia. La seconde débuta au lendemain de Mardj Râhiṭ. Canton par canton, les légions syriennes durent reprendre les provinces du califat. Rétabli par la valeur des Syriens, Ḥadjdjâdj refusa de s'en séparer. Il les groupa autour de lui dans le camp retranché de Wâsiṭ. A partir de cette date, les Syriens occuperont militairement l'Iraq. Cet Arabe de Ṭâif n'avait fait que traverser la Syrie. Comme tous les généraux, tous les hommes d'Etat omayyades, il n'en prétendait pas moins être Syrien. On ne pouvait lui adresser de plus délicate flatterie que de le proclamer Syrien, de développer devant lui l'éloge de la Syrie.

Mort du calife. 'Abdalmalik expira à Damas, au mois d'Octobre 705, à l'âge d'environ 60 ans, après un règne d'environ 20 ans.

IV. Walid I.

Son caractère. A son avènement, Walîd, fils et successeur de 'Abdalmalik, avait dépassé la trentaine. Il apporta sur le trône une humeur autocratique (1), une ostentation de ferveur religieuse, inconnues chez ses prédécesseurs. Il passe pour le grand bâtisseur de la dynastie.

La mosquée des Omayyades à Damas. Un de ses premiers soucis fut de doter sa capitale d'une mosquée monumentale. Walîd jeta les yeux sur la basilique S. Jean, qu'une tenace légende prétend avoir été partagée, entre les chrétiens

(1) Le plus fier des califes, d'après Djâḥiẓ, *Foṣoûl mokhtâra*, 192.

et les musulmans, au moment de la conquête (v. p. 56). Cette assertion se heurte au témoignage explicite d'Arculfe, pélerin franc, lequel visita Damas sous Mo'âwia I. Voici ce texte important. Nous y lisons que, dans cette capitale, « *in honorem sancti Joannis baptistæ grandis fundata ecclesia est. Quædam etiam Saracenorum ecclesiá incredulorum et ipsa in eadem civitate, quam ipsi frequentant, fabricata est* « (1). Il en ressort que sous Mo'âwia les Sarrasins se contentaient à Damas d'une unique mosquée, modeste (*quædam*) édifice *construit* pour eux, et non pas obtenu par un partage aux dépens de la basilique, laquelle demeurait en la possession des chrétiens, au temps des Sofiânides. Damas était encore faiblement habitée par les Arabes. On s'en convaincra quand nous traiterons de l'*arabisation* de la Syrie.

En quoi consista l'œuvre de Walîd. Balâdhorî (2) parle des négociations entamées par Mo'âwia et 'Abdalmalik pour la cession de l'église. L'autoritaire Walîd décida de la confisquer, sans autre forme de procès. Il ne renversa pas l'édifice antérieur. Il se contenta de construire ou d'amplifier la vaste cour ou parvis de la mosquée. Il éleva la fameuse *qobbat an-nasr*, la coupole de l'aigle. Il bouleversa le transept avec son triple portail, lequel coupe d'une façon anormale les proportions de la basilique. Son activité architecturale se manifesta principalement dans les remaniements de détail, à l'intérieur de l'édifice, où il s'abandonna sans mesure à ses goûts de magnificence, aux suggestions des ornemanistes syriens.

Décoration intérieure. Il mobilisa une véritable armée de marbriers. Les mosaïstes, les doreurs, les polychromistes s'évertuèrent à inventer les tons les plus chauds, à combiner

---

(1) *Itinera hierosolymitana* (éd. Geyer) p. 276.

(2) *Fotoûḥ*, 123, lequel affirme qu'aucune église ne fut désaffectée à Damas.

les motifs les plus variés, à marier les plus riches nuances. Pour les colonnes, on dépouilla les églises, même celles d'Egypte (1). On couvrit d'or les chapitaux, et les murailles de mosaïqes. Les soffites du plafond caissonné disparurent sous des appliques dorées. Des lampes s'en détachaient, suspendues à des centaines de chaînettes d'or. Une inscription « en lettres d'or sur un fond de lapis lazuli » (2) portait le nom de Walîd avec la date de Novembre 706, marquant le début des travaux, un an après l'avènement du calife.

L'art syrien. L'art arabe étant inexistant à cette époque, la mosquée de Damas, comme celle de la Ṣakhra à Jérusalem, appartiennent toutes deux à l'art indigène. Elle fut l'œuvre d'artistes syriens, assistés de Coptes et aussi de Byzantins. Dans les textes anciens, le vocable *Roûm* (3) désigne non seulement ces derniers, mais tous les habitants, y compris les Syriens, de l'ancien empire grec. Pour n'avoir pas réalisé cette distinction, des annalistes arabes postérieurs ont éliminé, au profit de leurs collègues byzantins, les artistes syriens dans l'œuvre architecturale de Walîd. Ces derniers eurent également la majeure part dans la construction des mosquées, bâties par le calife à Médine et à la Mecque.

Conquêtes. Le développement des acquisitions territoriales représente un autre trait saillant du règne. Par une expansion pour ainsi dire automatique, l'empire arabe atteignit alors sa plus grande extension, depuis la Transoxiane annexée jusqu'à l'Espagne, où les Arabes prirent pied. Les principaux hommes de guerre furent deux Marwânides, Maslama, frère, et ʿAbbâs, fils du souverain ; l'un et l'autre issus d'unions *ancillaires*, ce qui, malgré leur incontestable capacité,

---

(1) Severus ibn al-Moqaffaʿ, *Chronique*, 141 (Cf. *Bibliogr.*).

(2) Masʿoûdî, *Prairies*, V, 362-63 ; Balâdhorî, 126.

(3) Littéralement *Romains*. Les Byzantins prétendaient continuer l'empire romain.

les éloignera du trône. Ils se distinguèrent dans les campagnes d'Anatolie. L'an 708, Tyane (Ṭowâna) succomba. Les années suivantes (711-714) Maslama et 'Abbâs occupèrent l'Isaurie, emportèrent Antioche de Pisidie, Amasia et pénétrèrent en Galatie. L'une après l'autre, ils abattront d'autres places fortes, qui barrent la route de Constantinople que les Arabes viendront bientôt assiéger pour la troisième fois (v. p. 90).

Signification du règne de Walîd. Walîd fut un souverain constamment heureux. Tout lui réussit, jusqu'à son humeur autoritaire, laquelle se traduisit par une diminution de tolérance pour les tributaires (1). Les grandes charges bureaucratiques furent enlevées aux chrétiens, la direction supérieure des finances aux Damascènes, les descendants d'Ibn Sardjoûn (v. p. 69). En Syrie, Walîd jouit d'une incontestable popularité. On y vantait ses constructions monumentales, ses entreprises charitables et d'utilité publique, les prodigieuses conquêtes de son règne. Conformément aux dispositions de 'Abdalmalik, son frère Solaimân devait lui succéder. Walîd songeait à lui substituer son propre fils 'Abdal'azîz, lorsque la mort le frappa à Dair Morrân, près de Damas, le 23 Février 715, à l'âge d'environ 45 ans.

V. Solaiman, 'Omar II et Yazid II.

Un calife voluptueux. Jusqu'à cette date, Solaimân avait résidé en Palestine, et y avait bâti la ville de Ramla. Ce prince voluptueux et gros mangeur, أكول نهم, devenu calife, tomba sous l'influence de Yazîd, fils du grand général Mohallab (2). Il subit également l'ascendant de son pieux

(1) Walîd négligea Akhṭal, le poète favori de son père.

(2) Le vainqueur des Khâridjites, légendaire pour ses prodigalités.

cousin, ʿOmar, fils de ʿAbdalʿazîz d'Egypte, ainsi que des théologiens musulmans, formant le cercle habituel de ʿOmar. Il montra encore plus de ferveur religieuse que son prédécesseur. La conquête de Constantinople deviendra la grande idée de son règne.

Le camp de Dâbiq. Léon l'Isaurien. Pour la réaliser, il choisit son oncle Maslama et vint se fixer au camp de Dâbiq, près d'Alep, afin d'activer les préparatifs de l'entreprise. Maslama allait rencontrer en Anatolie un adversaire digne de lui, le futur empereur Léon III, lui aussi un Syrien, né à Marʿach. Léon, surnommé l'Isaurien, deviendra le sauveur de l'Empire, désorganisé par vingt ans d'anarchie (695-717). Six empereurs (1), à la suite d'autant de coups d'Etat militaires, s'étaient succédés sur le trône de Byzance.

Siège de Constantinople. Le général omayyade soumit rapidement (2) les dernières villes qui le séparaient de la capitale. Au printemps de 716, ses avant-postes traversèrent l'Hellespont à Abydos. Au mois d'Août, l'arrivée de sa flotte lui permit de commencer l'investissement de Constantinople. Dans l'intervalle Léon l'Isaurien s'était fait proclamer empereur. L'hiver d'une rigueur exceptionnelle éprouva cruellement les assiégeants. L'état de la mer ne permit pas à la flotte de seconder efficacement les opérations de l'armée de terre; bientôt la famine se fit sentir. L'escadre arabe fut battue en plusieurs rencontres. L'armée de terre ne subit pas de moins graves revers. Les équipages chrétiens, matelots, pilotes, capitaines, qui seuls manœuvraient les navires, désertèrent en masse. On en était là, (Août 717), après un an de siège. Maslama voulut s'obstiner, lorsque de Dâbiq il apprit la mort du calife.

Mort du calife; élection de ʿOmar. Son frère Yazîd avait été désigné pour lui succéder. Comme tous ses prédé-

---

(1) Voir plus loin la liste des empereurs byzantins.

(2) Pendant l'hiver de 715-716.

cesseurs, Solaimân songeait à assurer le califat à l'un de ses fils, tous mineurs. Alors l'intervention des amis et de l'entourage de 'Omar, fils de 'Abdal'azîz, lui suggéra de porter son choix sur ce cousin, à défaut de Yazîd, absent en pèlerinage. Il venait de prendre cette décision, après avoir obtenu le serment des Omayyades présents à Dâbiq de respecter ses dernières volontés, lorsqu'il expira le 14 Août 717. Il comptait environ 39 ans et avait régné deux ans et huit mois.

'Omar II. 'Omar II était fils de 'Abdal'azîz, l'ancien vice-roi d'Egypte, le frère de 'Abdalmalik (v. p. 80). Le règne de ce souverain, élevé dans le milieu étroitement orthodoxe de Médine, vénéré comme un saint par l'islam, ne présente qu'une signification secondaire pour l'histoire de Syrie (1). Ce fut un prince austère, pénétré, semble-t-il, du sentiment de sa responsabilité. Ennemi des guerres de conquête, il commença par rappeler les débris de l'armée arabe, décimée sous les murs de Constantinople. Quelques milliers de soldats rejoignirent seuls leurs cantonnements de Syrie.

Réformes. Il essaya consciencieusement, sans y réussir, de concilier les intérêts de l'Etat avec une perception plus équitable des impôts, d'améliorer la situation des *maulâ* ou musulmans d'origine étrangère, traités en inférieurs par leurs coreligionnaires arabes. 'Omar lutta contre cet ostracisme; il visa à élargir l'accès à l'islam. Toutes ces réformes se heurtèrent à l'impérialisme des Arabes, déterminés à ne pas fusionner, à garder leur suprématie. S'il s'efforça d'écarter les chrétiens de la haute administration, il ne paraît pas les avoir persécutés systématiquement. La *Continuatio* n'hésite pas à le louer. Eloigné du faste, il vécut dans la solitude à Khonâṣira, au Sud-Est d'Alep.

Abandon de Damas. Depuis Walîd I, les Omayyades s'étaient habitués à délaisser Damas. Ils n'y apparaissaient

(1) Il n'en apprécia pas l'importance au sein du califat.

plus que le jour de l'intronisation et pour les cérémonies officielles. Capitale en titre, elle cesse d'être la résidence du souverain. Sa révolte sous Walîd II sera la réponse à cet abandon. La conscience de 'Omar ne lui permit pas de changer l'ordre de succession établi en faveur de Yazîd. Il mourut à Dair Sim'ân, le 9 Févr. 720, à l'âge de 39 ans (1).

Yazîd II. Son incapacité. Le règne de ce prince sans énergie contraste violemment avec celui de son prédécesseur; il verra commencer le discrédit, le déclin de la dynastie omayyade. Ce fils de 'Abdalmalik, petit-fils de Yazîd I par sa mère 'Atika, n'avait hérité de ses ancêtres sofiânides aucune des qualités qui les avaient rendus populaires en Syrie. En se déclarant partialement pour les Qaisites (2), il souleva l'hostilité des Yéménites, c'est à dire la majorité des Syriens. La rébellion de Yazîd fils de Mohallab, l'ancien favori de Solaimân (v. p. 89), obligea Maslama et les Syriens de partir pour l'Iraq. La valeur des troupes syriennes infligea de nouveau aux Iraqains une sanglante défaite, le 24 Août 720. Cependant l'hystérique calife était tombé sous l'influence de deux musiciennes de Médine, Sallâma et Ḥabâba. Les remontrances du sage Maslama demeurèrent inutiles. Pour s'y soustraire, Yazîd se confina dans la Balqâ, à l'Orient du Jourdain.

Sa mort. La mort de la favorite Ḥabâba l'affola. Yazîd la suivit dans la tombe une semaine plus tard, à Bait Râs, après un règne de quatre ans. C'était le 26 Janvier 724. Il comptait moins de 40 ans. Par testament il désigna comme successeur son frère Hichâm et, après lui, Walîd son propre fils, conformément au principe du séniorat.

---

(1) Chiffre approximatif, comme pour les califes précédents, dont la date de naissance reste ignorée.

(2) Solaimân avait favorisé les Yéménites.

VI. Hicham.

Son caractère. Hichâm se montrera tout l'opposé de Yazîd II. C'était un esprit positif, de mœurs rangées, un travailleur acharné, mais sans idéal. Déterminé à prendre au sérieux son métier de souverain, il en envisagera surtout le côté financier, l'obligation de s'employer à l'expansion territoriale du califat. Partageant les répugnances des Marwânides contre le séjour des villes, si souvent désolées par la peste, il s'établit au Nord de la Palmyrène, à Roṣâfa (1), la Sergiopolis des Byzantins, qu'il releva de ses ruines.

Khâlid al-Qasrî. Un de ses premiers actes fut de nommer pour l'Iraq un gouverneur de grand mérite, le Syrien (2) Khâlid al-Qasrî, dont le savoir-faire pansera bientôt les plaies de cette province, dévastée par les guerres civiles. La principale préoccupation de Hichâm — elle lui vaudra, et non à tort, l'accusation d'avarice — fut d'augmenter indéfiniment ses sources de revenus, d'étendre ses domaines agricoles, d'y creuser des canaux. Ses sujets, ses parents omayyades imitèrent les goûts du souverain. Khâlid ne fut pas le dernier à marcher en cette voie. Ses richesses excitèrent la jalousie du calife qui, cédant aux suggestions de ses ennemis qaisites, ordonna de l'emprisonner.

Révolte de Zaid ibn ʿAlî. Son successeur qaisite compromit bientôt la sécurité dans l'Iraq. Un ʿAlide, Zaid ibn ʿAlî (3), dont le parcimonieux calife avait refusé de solder les dettes, se mit à la tête des Iraqains mécontents. Il fut battu et tué par les troupes syriennes (6 Janv. 740). Aucun Omayya-

(1) Appelée de son nom la Roṣâfa de Hichâm.

(2) Cf. sa notice dans Ibn ʿAsâkir, V, 67 etc.

(3) A lui se rattache la secte chîʿite des Zaidites du Yémen. Voir le chapitre sur l'islam.

de ne fut dans l'âme moins soldat que Hichâm. Aucun pourtant ne se montrera meilleur organisateur militaire, ne s'engagea avec plus d'ardeur dans les entreprises de conquête, ne mit sur pied d'aussi formidables armées.

Les guerres. Depuis l'échec du siège de Constantinople (v. p.90), la guerre avec les Grecs avait été interrompue. Maslama assuma de nouveau la direction des opérations. Césarée de Cappadoce fut prise et reprise. L'an 731, Maslama pénétra jusqu'aux Pyles du Caucase. Aussi vaillant soldat qu'habile stratège, l'empereur Léon l'Isaurien prit à son tour l'offensive. L'an 740, il anéantit une armée arabe, aventurée en Phrygie, puis vint mettre le siège devant Malaṭya (Mélitène). Le vieux général Maslama était mort l'année précédente. Après 75 ans, les conquêtes anatoliennes se trouvaient à peine plus avancées que sous Mo'âwia I.

Arrêt des conquêtes ; motifs de cet arrêt. Les foudroyants succès, remportés au début sur les Byzantins, s'expliquent au moins partiellement par l'épuisement de l'Empire, au sortir de la guerre perse. Ajoutez la vieillesse d'Héraclius, la maladie de Constantin II, l'intrusion d'Héracléonas, tous trois disparaissant la même année (641), enfin le très jeune âge de Constant II (641-668), sa retraite en Occident, où il passa les dernières années de sa vie (663-668). La mort de Justinien II (685) amena une demi-douzaine de changements dynastiques. Avec Léon l'Isaurien, le trône impérial passe à une famille de soldats, qui saura contenir l'ennemi et le refouler. La participation de la Syrie aux conquêtes en Espagne s'était bornée jusque-là à l'envoi de gouverneurs. Dans les provinces, tous les grands postes, civils et militaires, leur étaient réservés. Pour les défendre les Syriens versèrent leur sang à flots. Leurs pertes expliquent les lents progrès de l'arabisation dans leur patrie (1).

---

(1) Voir plus bas.

Défaite de Poitiers. L'avance des Arabes au-delà des Pyrénées se trouva arrêtée par les Francs à la sanglante bataille de Poitiers (10 Oct. 732), ensuite par la révolte des Berbères d'Afrique que les 25.000 Syriens, envoyés par Hichâm, ne réussirent pas à dompter.

Les Qadarites. En Syrie, des musulmans s'étaient, au contact des chrétiens, déclarés partisans du libre arbitre. On les appela *Qadarites* (1). Par des mesures de rigueur, le calife tenta vainement d'arrêter ce mouvement philosophique, lequel prendra bientôt de l'extension en Syrie (2).

Hichâm et les chrétiens. Sa cupidité. A l'égard des chrétiens, il ne se montra ni plus ni moins tolérant que ses prédécesseurs. Depuis la conquête, les patriarches melkites d'Antioche résidaient à Constantinople. Les Omayyades pouvaient difficilement ouvrir l'entrée de la Syrie à ces prélats choisis par leurs ennemis. L'an 740, Hichâm rendit aux Melkites la liberté d'élire un patriarche, à condition de fixer leur choix sur un Syrien. La *Continuatio* insiste sur sa « cupidité.... aucun de ses prédécesseurs n'amassa des trésors aussi considérables ». Cette avarice, l'échec de sa politique militaire, l'isolement où il se confina, dans sa résidence désertique de Roṣâfa, achèveront de rendre impopulaire ce souverain, le plus appliqué parmi les califes omayyades, le moins ménager peut-être du sang syrien.

Sa mort. Lui aussi tenta de modifier l'ordre de succession. Il s'y trouva encouragé par la conduite frivole de Walîd, son neveu, ami du vin, des poètes, des musiciens, désigné comme héritier présomptif (v. p. 92). Dépité, le jeune prince se retira dans les déserts au Sud du Ḥaurân. C'est là qu'il

---

(1) De *qadar*, destin, qu'ils interprétaient dans le sens de la liberté humaine.

(2) Pour les Syriens, sous les Omayyades, la note de Qadarite est habituelle dans Ibn 'Asâkir.

apprit la mort de son oncle, survenue à Roṣâfa, le 6 Février 743. Hichâm comptait un peu moins de 55 ans.

VII. Walîd II.

Un calife artiste. A son avènement, Walîd II avait environ 35 ans. « S'il ne fallait considérer que le courage personnel, la libéralité, l'amour des lettres, le culte et la pratique de la poésie, Walîd devrait briller au premier rang parmi les Omayyades ». Tel est le jugement peu suspect de l'*Aghâni* (1). Artiste, remarquablement doué du côté de l'esprit, comme ne le fut aucun de ses prédécesseurs, le fils de l'hystérique Yazîd II s'en montra certainement le plus libertin. Après une courte apparition à Damas pour la cérémonie de l'intronisation, il courut reprendre au désert l'existence libre, affranchie de toute contrainte qu'il y avait menée comme prince, sans s'inquiéter des affaires de l'Etat ni des interdictions de l'islam. Il y passa son temps en joyeuse compagnie, entouré de poètes, de parasites, de musiciens des deux sexes, lui-même musicien et poète.

Mchattâ. Sa cruauté envers le loyal Khâlid al-Qasrî, qu'il livra à la mort, soulèvera contre lui les Yéménites syriens. Amateur de sports violents, le prince s'était déjà fait construire en plein désert un chalet de chasse, le *Qoṣair* *'Amra* (2). Calife, l'idée lui viendra d'élever dans la solitude une résidence monumentale, d'y transporter les splendeurs de la civilisation la plus raffinée. Telle sera l'origine du château de Mchattâ, à l'orée des steppes de Moab (3). Virtuose

(1) VI, 101.

(2) Nom moderne ; l'ancien est ignoré. Même remarque pour Mchattâ.

(3) A trois heures, Ouest de Mâdaba.

de la poésie, de la musique, cet esprit fantasque, blasé voulut éclipser les gloires architecturales des 'Abdalmalik, des Walîd I.

Le problème de Mchattâ. Avec ses proportions grandioses, sa façade fouillée comme une dentelle par des sculpteurs syriens, le monument de Mchattâ « a fasciné tout le monde, fait couler plus d'encre qu'aucun autre en Syrie » (Van Berchem). On l'a successivement attribué aux Romains, aux Byzantins, aux Ghassânides, aux Perses. On n'a oublié que les Omayyades, tous, depuis 'Abdalmalik, grands bâtisseurs et amis d'un séjour au désert. Pour l'attribution du monument de Mchattâ, nous avions hésité d'abord (1) entre Yazîd II et son fils, lesquels ont successivement habité la région de Moab.

Walîd II et Mchattâ. Un passage de Severus ibn al-Moqaffa' (p.163-164) décide en faveur de ce dernier. « Il construisit, dit ce chroniqueur, une ville en plein désert pour immortaliser son nom et réquisitionna des ouvriers de toutes les provinces ». Ce texte rappelle les procédés de la *liturgie* ou corvée officielle, familiers aux Omayyades pour leurs constructions monumentales (2). Il achève d'expliquer l'architecture du château, dont le caractère composite a déconcerté la sagacité des archéologues. La description de Severus ne peut convenir qu'à Mchattâ, comme aussi le détail que « l'eau potable se trouvait à 15 milles de distance » ; ce qui est effectivement le cas. Mchattâ est demeuré inachevé. Severus l'explique avec raison par la mort violente de Walîd.

Assassinat du calife. La révolte grondait dans les provinces et se communiqua bientôt à la Syrie. Pour la première

(1) Cf. *La bâdia et la ḥîra sous les Omayyades*, p. 110 etc. (V. la *Bibliogr.*).

(2) Ils y avaient eu recours pour les mosquées de Jérusalem et de Damas.

fois depuis Mo'âwia, entre les Omayyades et ce pays se rompait l'accord, où ces princes avaient puisé la force de braver les plus violents orages. Aux Yéménites mécontents se joignirent les Qadarites, eux aussi persécutés par Walîd II. Leur nombre s'était accru ; à leur tête figurait maintenant un Marwânide, Yazîd fils de Walîd I (1). La plupart des Marwânides, qu'il s'était aliénés par ses caprices, entrèrent dans le complot. Les rebelles partirent de Damas pour surprendre le calife, s'occupant de chasse (2) et de hâter l'achèvement de Mchattâ. Dans sa fuite vers le Nord, il fut rejoint et tué dans le fortin de Bakhrâ', au Sud de la Palmyrène, le 17 Avril 744.

VIII. Yazid III et Ibrahim.

Un calife d'origine servile. Qadarite lui-même, hissé au pouvoir par la faction des Qadarites, Yazîd III fut le premier calife, fils d'une mère esclave. Prince sans passé, personnage insignifiant, médiocre, *nâqiṣ*, c'est le surnom amplement mérité que l'histoire des Omayyades accole à son nom. Le meurtre de Walîd devait entraîner les plus graves conséquences pour les destinées de la Syrie. Pour la dynastie, il équivaudra à un suicide politique.

Guerre civile. La lutte d'influence, jusque-là limitée entre Qaisites et Yéménites, dégénéra sous Yazîd en véritable guerre civile, gagnera tous les *djond* syriens. A l'exemple de Damas (3), chaque circonscription de la Syro-Palestine s'avisa de créer un calife. Le soulèvement de Ḥomṣ fut écrasé par Solaimân, fils du calife Hichâm. Presque aussitôt la Pales-

---

(1) Cf. le tableau généalogique des Omayyades.

(2) Cf. Ibn 'Asâkir, IV, 308.

(3) Yazîd III était son élu.

tine nommera un anticalife, lequel se laissa acheter, lui et ses partisans. Dans les provinces les gouverneurs conservent une attitude expectante, persuadés que la révolution ne fait que commencer. Celui d'Arménie et de Mésopotamie, le prince Marwân, petit-fils du calife Marwân I (1), annonça l'intention de venger Walîd II. Yazîd III désigna pour lui succéder son frère Ibrahîm et mourut à Damas, le 25 Sept. 744. Il avait régné nominalement un peu plus de cinq mois.

Intervention de Marwân II. Le passé d'Ibrahîm, lui aussi fils d'esclave, est demeuré inconnu. Il déploya encore moins d'initiative que son frère. Personne ne paraît l'avoir pris au sérieux, même à Damas. Ailleurs on affecta de l'ignorer. L'attention de l'opinion syrienne était tournée du côté de Ḥarrân en Mésopotamie, où l'Omayyade Marwân achevait la concentration de ses forces. Formé à la grande guerre dans les rudes campagnes d'Anatolie, sous le calife Hichâm, Marwân par son activité, son énergie, méritera le surnom d'*âne*, « ḥimâr », d'*âne de la Mésopotamie*, province où s'était écoulée la majeure partie de son existence. A peine eut-il franchi l'Euphrate que tous les Qaisites, ensuite les *djond* de Qinnisrîn et de Ḥomṣ, s'empressèrent de lui rendre hommage. Les Yéménites, partisans d'Ibrahîm, l'attendaient à 'Aindjarr (2) dans la Bqâ'. Malgré l'infériorité numérique de ses troupes, une manœuvre habile lui permit de tourner l'aile gauche de ses adversaires et de les tailler en pièces. Entré à Damas, il s'y fit proclamer calife, au début de Décembre 744.

(1) Voir le tableau généalogique des Omayyades.

(2) Position stratégique, célèbre dans les fastes militaires de la Syrie.

IX. Marwan II.

Transfert de la capitale. La carrière du sexagénaire Marwân, écoulée sur les champs de bataille, dans le gouvernement de l'Arménie et de la Mésopotamie, l'avait rendu étranger à la Syrie. N'y ayant jamais résidé, il se sentit isolé au milieu des Yéménites syriens, qui brûlaient de venger leur récente défaite. Méconnaissant totalement l'importance de ce pays, sa situation privilégiée, prix d'un siècle de dévouement et de combats au service de la dynastie omayyade, il se persuada que la Mésopotamie, où il avait grandi, pourrait la remplacer. Il transporta donc à Ḥarrân la caisse centrale et les grands services administratifs.

Révoltes des Syriens. Dans ce transfert, les Syriens virent une insulte pour leur pays, une atteinte à ses privilèges, la confiscation de son hégémonie, sa réduction au rôle de simple province comme l'Egypte et l'Iraq. Pour dompter les révoltes, qui éclateront après sa rentrée en Mésopotamie, — à deux reprises le calife dut reparaître sous les murs de Ḥoms — Marwân se décida à démanteler les principales villes syriennes. Il emmena à Ḥarrân les Omayyades, fixés en Syrie. En Orient se formait l'orage, qui balayerait le régime marwânide.

Guerre avec les Khâridjites. Il s'y trouvait représenté par des gouverneurs d'une fidélité douteuse. Les garnisons syriennes de l'Iraq, en majorité composées de Yéménites, ne pardonnaient pas au calife ses rigueurs contre leurs contribules de Syrie. La Mésopotamie et l'Iraq étaient demeurés le champ d'élection pour la propagande des Khâridjites. Ces dissidents trouvèrent alors pour les commander des chefs d'une capacité éprouvée, doués du sens politique, qui avait manqué aux précédents agitateurs Khâridjites. Leurs victoires forcèrent les gouverneurs, les soldats syriens de l'Iraq à

passer dans leurs rangs. Retenu en Syrie par la rébellion de ce pays, Marwân put arriver assez à temps pour dégager ses lieutenants aux prises en Mésopotamie avec les Khâridjites. Retirés à Mossoul, les sectaires en protégèrent les abords par une ligne de tranchées. Marwân leur opposa les siennes (1) et réussit, au bout de plusieurs mois d'un siège mouvementé, à les déloger (Août 747). Après la soumission de l'Iraq, il envoya les Syriens reconquérir l'Arabie, révolutionnée par un nouveau parti de Khâridjites. A ce souverain, victorieux de toutes les rébellions, les plus vastes espoirs semblaient permis. A ce moment précis et « contre toute attente, apparurent des adversaires inquiétants, les Khorâsâniens, sous la bannière noire des 'Abbâsides » (Wellhausen).

X. Mouvement des 'Abbasides.

Les 'Alides de Médine. Depuis Karbalâ (v. p. 72), les descendants de 'Alî, sans perdre le contact avec leurs fidèles de l'Iraq, vivaient confinés dans la retraite à Médine. Les aventures de leurs ancêtres, la fin lamentable de Zaid ibn 'Alî (v. p. 93) les avaient dégoûtés des agitations politiques, des revendications à main armée.

Débuts d'une propagande antidynastique. Un demi-frère de Ḥasan et de Ḥosain, Moḥammad ibn al-Ḥanafyya — ainsi appelé du nom de sa mère, une Bédouine des Banoû Ḥanîfa (2) — voulut profiter de leur effacement. Tout en courtisant les califes syriens, dont il recevait les gratifications princières, il intrigua contre eux avec les Chî'ites de l'Iraq. Son fils Aboû Hâchim marcha sur les traces paternelles. Avant sa mort (716), il aurait, assure-t-on, légué ses partisans avec

---

(1) Ṭab., II, 1944-48.

(2) Cf., notre *Yazid*, 179.

ses prétentions au califat à ses parents, les 'Abbâsides, les descendants de 'Abbâs, oncle du Prophète. Apocryphe ou non, cette cession — laquelle ne tenait aucun compte des Fâṭimites, de la postérité directe de Mahomet — servit de prétexte aux 'Abbâsides pour préparer la chute du régime établi et recueillir sa succession aux dépens des descendants de Fâṭima. Ils organisèrent une propagande révolutionnaire dont ils fixèrent le centre dans leur résidence retirée de Ḥomaima, près de Ma'ân en Syrie.

Le Khorâsân. L'agitation 'abbâside choisit comme théâtre principal le Khorâsân, au Nord de l'Iraq. Dans cette province vivait une population guerrière. Elle était composée de nombreux *maulâ*, de néophytes récemment convertis à l'islam, tous aigris contre l'absolutisme et l'arrogance des Arabes, qui ne leur reconnaissaient d'autre droit que de combattre sous leurs ordres. Le régime arabe s'y trouvait affaibli par les guerres civiles que les conquérants se livraient entre eux. Le plus profond mystère masqua les débuts de la propagande antidynastique. Le Khorâsân se couvrit de *loges*, de conventicules clandestins, rattachés à la Loge centrale de Ḥomaima. Les émissaires (*dâ'i*) recueillaient des redevances et le serment d'hommage au nom d'un *imâm*, d'un prétendant anonyme, appartenant à la famille du Prophète. Choisie à dessein, la formule ambigüe enveloppait Fâṭimites et 'Abbâsides. Aux émissaires eux-mêmes on évita de désigner cet imâm ; on se contenta d'exiger « le dévouement aveugle à la famille de Mahomet », الرضى من آل محمد. Une plus grande précision aurait tout compromis, éventé l'équivoque, sur laquelle reposait l'audacieuse manœuvre ; elle eût prématurément démasqué l'ambition des 'Abbâsides, provoqué le désaveu, l'hostilité des Fâṭimites, qu'on se proposait d'évincer et qui furent systématiquement tenus à l'écart du complot.

Aboû Moslim ; la bannière noire. L'adhésion d'Aboû Moslim assura le triomphe définitif des 'Abbâsides. C'était

un affranchi iranien ; « il unissait l'habileté de l'agitateur au coup d'œil assuré du capitaine, de l'homme d'Etat » (1). Pour occuper les Omayyades il soulèvera Yéménites contre Qaisites, révolutionnera tout le Khorâsân. Pendant que les lieutenants de Marwân achevaient de pourchasser les Khâridjites, les Khorâsâniens arborèrent la bannière *noire*, celle de la révolution 'âbbâside. Ce sont les *Maurophores*, « les porteurs de noir » des chronographes grecs, les *Mosawwada* des annalistes arabes.

La bannière blanche ; Saffâh proclamé calife. Les partisans des Omayyades leur opposeront la bannière *blanche*, devenue celle de la légitimité dynastique. Sous la poussée victorieuse d'Aboû Moslim, ils se virent bientôt expulsés du Khorâsân, ensuite de l'Iraq, où les Yéménites syriens, aveuglés par leurs tenaces ressentiments, leur livrèrent Koûfa (Sept. 749). Dans cette ville, en compagnie de son frère Mansoûr (2), se tenait caché l''Abbâside Aboû'l 'Abbâs, désigné comme successeur par le dernier imâm 'abbâside Ibrâhîm. Aboû'l'Abbâs se décida alors à dissiper l'équivoque, qui avait favorisé l'ambition de sa famille, couvert le mystère de cette longue et ténébreuse conspiration. Il sortit de sa cachette. Le 28 Novembre 749 dans la grande mosquée de Koûfa eut lieu la cérémonie de son intronisation. Dans sa *khotba*, allocution inaugurale, le nouveau calife assura aux Iraqains que « le Ciel leur restituait le pouvoir usurpé jusque-là par les Syriens » (3). Pour lui-même, il revendiqua le titre de *Saffâh*, sanguinaire, que l'histoire lui a confirmé, Il ne manquera jamais de faire sentir à la Syrie que la défaite des Omayyades entraînait la perte de son ancienne hégémonie.

(1) Nöldeke, *Oriental. Skizzen*, 117.
(2) Le futur successeur de Saffâh.
(3) Tabarî, III, 30, 32.

XI. Chute des Omayyades.

Défaite du Zâb. A la tête de 12.000 Syro-Mésopotamiens, Marwân courut au devant des Khorâsâniens. Il les rencontra sur la rive gauche du Grand Zâb, affluent oriental du Tigre. La dissension entre Qaisites mésopotamiens et Yéménites syriens, l'indiscipline de tous, enfin la rupture d'un pont sur le Zâb amenèrent la déroute (25 Janv. 750). Désormais c'est la débâcle pour le malheureux calife, qui, jusqu'à cette date, n'avait connu que des succès militaires.

Défection de la Syrie. La retraite en Egypte. Tout se retourne contre le vaincu ; d'abord la Mésopotamie, à laquelle il avait sacrifié la Syrie ; ensuite ce dernier pays. Butés dans leurs rancunes, les Homsiotes essayèrent de barrer la route à la faible escorte du souverain fugitif. Un instant il caressa le projet de se défendre dans Damas, la capitale malencontreusement déclassée par lui. Il dut y renoncer devant l'hostilité des Kalbites. Dans sa détresse, il implora la protection d'un chef arabe de Palestine et crut pouvoir s'arrêter à Aboû Fotros, l'ancienne Antipatris, sur la rivière actuelle Al-'Audjâ, dans la région de Jaffa. L'endroit allait devenir tristement célèbre dans les annales des Omayyades. L'arrivée en Syrie des Khorâsâniens, la défection des habitants le forcèrent à se réfugier en Egypte.

Cruauté des 'Abbâsides. Prise de Damas. L'oncle de Saffâḥ, 'Abdallah ibn 'Alî, à la tête des Khorâsâniens, se présenta devant Damas, où le gouverneur, gendre de Marwân, avait organisé la résistance. Mais la population se souleva et ouvrit les portes de la cité. Au mépris de la foi jurée, 'Abdallah la livra au meurtre et au pillage (1). Il se proposait de terroriser les Syriens. Dans les conseils des 'Abbâsides,

(1) Ya'qoûbi, *Hist.* II, 427. (Cf. la *Bibliogr.*).

l'extermination des Omayyades avait été décidée. ʿAbdallah, arrivé à Aboû Fotros, y attira les Omayyades et les fit — au nombre de 80 — assommer au milieu d'un festin (1), le 25 Juin 750.

Mort de Marwân. Marwân ne réussit pas à empêcher l'invasion de l'Egypte. Rejoint en face de Fostât par les Khorâsâniens, il fut trahi, abattu par ses derniers défenseurs, qui passèrent à l'ennemi. On se trouvait à Aboûṣîr, sur le territoire de Djîza (Ghîza) ; c'était dans les premiers jours d'Août 750 (2). Son cadavre fut cloué au gibet. Un seul Omayyade, petit-fils du calife Hichâm, échappé au désastre, parvint à gagner l'Andalousie et y relèvera le trône de sa dynastie, celle des Omayyades d'Espagne.

Extermination des Omayyades. Violation de leurs tombeaux. Les représailles, exercées par les ʿAbbâsides, dépassèrent toute imagination. « Jamais, assure Maqrîzî, Pharaon ne se livra à de pareils excès ». Dans toute l'Egypte, en Syrie, dans l'Iraq, on organisa la chasse aux Omayyades. Attirés de leurs cachettes par des promesses d'amnistie, ils furent assommés, leurs cadavres jetés aux chiens. Après les vivants, les ʿAbbâsides déclarèrent la guerre aux morts. Les tombes des Omayyades, sans en excepter celle de Moʿâwia I, furent violées, leurs cendres dispersées aux vents. On démolit leurs palais, les réservoirs d'eau, les aqueducs dont ils avaient jalonné la route du pélerinage, pourvu les villes saintes de l'islam. Leur mémoire fut maudite ; on voua à la proscription les noms qu'ils avaient illustrés.

XII. Réaction omayyade en Syrie.

Les premières révoltes. Ce luxe de parjures et de cruautés, l'occupation de leur pays par des troupes étrangères

(1) Yaʿqoûbî, II, 426; Masʿoûdî, VI, 76 ; *Aghânî*, IV, 95 etc.
(2) Severus, *op. cit.*, 195.

ouvrirent les yeux aux Syriens, aveuglés depuis cinq ans par leur aversion contre Marwân. Kalbites et Qaisites, rapprochés par la commune disgrâce de leur patrie, comparèrent la brutale déloyauté des nouveaux maîtres avec le *ḥilm*, le libéralisme éclairé de leur dynastie nationale. Ils comprirent qu'après sa disparition, c'en était fait des beaux jours de la Syrie. Une première révolte éclata bientôt dans le Ḥaurân ; toute la Transjordanie s'y associa. 'Abdallah, le triste héros d'Aboû Foṭros, s'évertuait à la maîtriser lorsque de plus graves événements l'appellèrent au Nord de la Syrie.

Aboû'l Ward. L'Omayyade Aboû Moḥammad. Un influent chef qaisite, Aboû'l Ward, venait d'y arborer la bannière blanche. Ce fut le premier essai de restauration omayyade en Syrie (1). Les Qaisites découvrirent un représentant obscur de la dynastie déchue, un certain Aboû Moḥammad, surnommé le Sofiânî, parce qu'il descendait de Mo'âwia. Autour de sa personne se rangèrent 40.000 combattants. Les Khorâsâniens subirent une première et grave défaite. Dans une nouvelle rencontre, soutenus par les renforts, accourus d'Egypte et de Mésopotamie, ils réussirent à écraser les rebelles (Juill. 751). Obligé de fuir, Aboû Moḥammad fut arrêté et tué en Arabie.

La Syrie sous le joug. La Palestine s'insurgea à son tour. Mal combinée et demeurée locale, l'insurrection fut étouffée dans le sang. En récompense de sa sauvage énergie, 'Abdallah recevra le gouvernement de la Syrie, laquelle fut transformée en une province مضطهدة, « tenue sous le joug », occupée par de fortes garnisons khorâsâniennes.

Le « Sofiânî » ; la bannière blanche. L'échec d'Aboû Moḥammad ne parviendra pas à décourager les Syriens, à diminuer la fascination qu'excercera désormais le nom du

(1) Après le départ pour le Nord de 'Abdallah, Damas se souleva également, expulsa la garnison étrangère.

Sofiânî. Avec le recul des années, le *Sofiânî* deviendra un héros national, le champion de la liberté syrienne. Il incarnera toutes les espérances, représentera toutes les revendications de la Syrie. Comme son nom l'indique, il devra appartenir à la descendance directe d'Aboû Sofiân, père du grand Mo'âwia. Confondu avec ce dernier, le Sofiânî (1) ramènerait l'âge d'or, les jours heureux de la dynastie dont il perpétuait le souvenir. Quand sur les cités syriennes en deuil, démantelées par les 'Abbâsides, flotta la bannière noire, les habitants guettèrent l'arrivée du Sofiânî, l'apparition du drapeau blanc, signes avant-coureurs de la délivrance. Aux agitateurs, aux aventuriers, il suffira de s'abriter derrière ce nom prestigieux pour rallier les Syriens contre l'oppression 'abbâside. Nous aurons l'occasion de nous en convaincre, en résumant leur situation sous les califes de Bagdad. Ce Messie sofiânide, tel que le transforma l'imagination populaire, surgirait inopinément dans le voisinage de Damas. Son premier exploit consisterait dans la destruction de Koûfa, l'éternelle rivale de la métropole syrienne. Son avènement devait précéder celui du Mahdî (2).

(1) Voir plus haut p. 72.
(2) Pour le Mahdî, voir le chapitre sur l'islam.

CHAPITRE VI.

LA SOCIÉTÉ SOUS LES OMAYYADES.

I. VIE INTELLECTUELLE.

La poésie. Quand ils franchirent la frontière syrienne, les envahisseurs du désert, pour tout bagage intellectuel, apportaient des poésies. Nous avons expliqué (v. p. 7) pourquoi les anciennes tribus arabo-syriennes ne comptèrent pas de poètes. C'est après l'hégire qu'elles se familiarisèrent avec l'arabe classique. Distraits par les guerres, par le gouvernement du califat, les conquérants arabes de la Syrie ne trouvèrent pas le temps d'ajouter au recueil de ces compositions, pauvres d'idées, empruntant leur principale valeur à la perfection prosodique, au charme du rythme (v. p. 31). On cite parmi eux une demi-douzaine de poètes, avant tout, les califes Yazîd I et Walîd II (v. p.p. 74, 96).

Akhtal et Hamîda. Par la variété de son inspiration, à la fois lyrique et satirique, par sa langue châtiée, le vrai poète de la Syrie et du premier siècle de l'hégire fut le taghlibite chrétien Akhṭal (1). Les Omayyades le proclamèrent le chan-

(1) Cf. Lammens, *Le Chantre des Omiades* (V. la *Bibliogr.*)

tre de leur dynastie شاعر بني اميّة. Distinction d'autant plus rare qu'elle échut à un chrétien ardent, qui ne craignit pas d'attaquer les héros et les institutions de l'islam. Sa satire contre les Anṣâr est demeurée célèbre (1). Nommons une poétesse syrienne, Ḥamîda, fille de l'Anṣârien No'mân ibn Bachîr. Nous retrouvons dans ses vers l'écho du jugement que portaient les Syro-Arabes sur leurs compatriotes récemment immigrés du Ḥidjâz (2) :

Les Damasquins, jeunes ou d'âge mûr, je les préfère à ces intrus, à ces Tsiganes (du désert).

Leur odeur, rappelant celle des boucs, neutralise l'arome pénétrant du musc et des plus fines essences (3).

كهول دمشق وشبّانها احبّ الينا من الجاليه
صنان لهم كصنان التيو س اعيا على المسك والغاليه

Les sciences, les arts. Chez les Arabes syriens, la vie intellectuelle fut avant tout littéraire. Elle n'embrassa que les lettres nationales. Ils ne semblent pas avoir cultivé l'histoire. L'*Aghâni* (4), sans descendre dans le détail, a vanté le savoir encyclopédique du Sofiânide Khâlid, fils de Yazîd I, (v. p.71) élève d'un moine chrétien. A cette époque, les sciences et les arts demeurèrent le monopole des chrétiens. Tous les médecins des califes furent des non-musulmans. Les musiciens de la cour viennent de l'Iraq et du Ḥidjâz ; phénomène surprenant dans un pays qui a produit les grands *mélodes* de l'Eglise grecque, les Romain de Ḥomṣ, les Damascène, les André de Crète. Nous avons déjà signalé l'activité des architectes, des mosaïstes, des décorateurs chrétiens, en parlant des constructions monumentales sous les Omayyades (v. p. 88).

(1) Voir son divan publié par le P. Salhani.
(2) *Agh.* VIII, 138.
(3) Comp. plus haut pp. 6 et 7.
(4) XVI, 87-92 ; Ibn 'Asâkir, V, 117-120.

Mouvement philosophique. Nous avons également mentionné (v. p. 95) l'existence de Qadarites à Damas. Groupe nombreux, influent, puisqu'ils renversèrent Walîd II et portèrent un des leurs sur le trône des califes. Ces musulmans, partisans du libre arbitre, s'intéressaient aux problèmes philosophiques. Loin de favoriser cet éveil de la curiosité scientifique chez les Arabes, le pouvoir chercha à l'étouffer violemment, sans en excepter le calife-artiste, le sceptique Walîd II.

L'école de Damas. Ce mouvement doit son origine — tous les annalistes musulmans sont d'accord sur ce point — à des influences chrétiennes, vraisemblablement à l'éclat jeté par l'école de Damas. De cette école philosophico-théologique étaient sortis St Sophrone, patriarche de Jérusalem (v. p. 22) et St André de Crète, tous deux Damasquins. Nous voyons les musulmans fréquenter les écoles chrétiennes de la capitale et discuter avec les maîtres (1). Sous les Marwânides, St Jean Damascène deviendra la principale illustration de ce centre d'études.

St Jean Damascène. Il était le petit-fils de Manṣoûr ibn Sardjoûn, ministre de Mo'âwia Ier (v. p. 69). Jean occupa à son tour un poste dans la haute administration. Sous Hichâm, il se voua à la vie monastique et s'y consacra à l'étude et à la composition. Il mourut dans le couvent de St Sabas (Judée) vers la fin de la dynastie marwânide.

Son activité littéraire et scientifique. Il devint un des plus féconds écrivains de l'Orient, à la fois philosophe, théologien, orateur, poète. On connaît peu de genres littéraires dans lesquels il ne se soit exercé. Dans aucun, il n'est demeuré inférieur. En étudiant l'imposant recueil de ses œuvres, on devine les ressources scientifiques qu'offraient

---

(1) Ibn 'Asâkir, III, 177.

encore à cette époque les centres chrétiens de la Syrie. Esprit encyclopédique, Damascène s'est également occupé d'histoire, de controverse. Dans les chapitres consacrés aux Sarrasins, il ouvre brillamment la série des islamologues. Il témoigne d'une étonnante familiarité avec le texte du Coran. Il discute longuement la question du *qadar*, libre arbitre. C'est l'école chrétienne de Damas, l'enseignement de Damascène, qui ont initié les Arabes de Syrie aux théories philosophiques, comme d'autres « Syriens se montrèrent dans le lointain Occident et jusqu'en France, les agents de la civilisation » (1). En Orient ils ont sauvé et transmis les éléments de la culture antique (2). Leurs traductions, leurs commentaires les rendront accessibles aux disciples du Prophète.

Le syriaque. A côté des études helléniques et du grec, intermédiaire des communications scientifiques, la littérature syriaque continue à être cultivée, principalement par les Jacobites et les Maronites. Sous les Sofiânides, l'évêque jacobite Sévère Sabokht devint un des plus brillants représentants de ce mouvement littéraire. Sa renommée le désigna pour aller défendre auprès de Mo'âwia I les intérêts de sa secte contre les Maronites ; mission où il eut le dessus. Son principal disciple fut le Syrien Jacques d'Edesse († 708), polygraphe distingué, théologien, philosophe, historien. L'activité littéraire de Jacques, son érudition furent à peine moins étendues que celles de Damascène. Il composa la première grammaire systématique du syriaque. Le fragment syriaque de Noeldeke, utilisé plus haut (v. p. 67) demeure le plus ancien monument connu de la littérature des Maronites.

---

(1) De Boer, *Hist. of philosophy in islam*, p. 11.

(2) Pour les écoles littéraires de Syrie, cf. Bouchier, *Syria*, 214 etc.

II. Les tributaires. La vie économique.

La séparation d'avec Byzance permettra aux églises chrétiennes de Syrie d'échapper aux longs troubles suscités dans l'empire grec par la querelle iconoclaste que déclanchera l'empereur-soldat Léon l'Isaurien (v. p. 90). Mais elle favorisa la constitution des Monothélites en église distincte, à côté des Melkites et des Jacobites ; elle élèvera à trois le nombre des patriarcats, se prévalant du titre d'Antioche (v. p. 22).

Les Chrétiens ; les Juifs. A l'encontre des Jacobites —chez lesquels la hiérarchie ecclésiastique ne connut jamais d'interruption notable — l'Eglise melkite traversa sous les Omayyades une période troublée. Nous avons dit (v. p. 95) pourquoi les califes ne pouvaient agréer des patriarches melkites nommés par les Empereurs. A Jérusalem, après S. Sophrone, les orthodoxes refusèrent de reconnaître un candidat monothélite. Rome désigna alors des vicaires. Le premier patriarche résidentiel de Jérusalem fut Jean, élu vers 706. C'est seulement en 740 que le patriarcat d'Antioche jouit du même avantage, en la personne d'Etienne (v. p. 95). Le gouvernement omayyade mettra désormais comme condition l'élection d'un prélat ou candidat indigènes, sans attaches avec Byzance. Les Papes continueront à intervenir en faveur des églises syriennes et de leur autonomie, en face des empiètements de Constantinople. C'est l'époque où cinq pontifes d'origine syrienne vont occuper la Chaire de S[t] Pierre : Jean V (685-86) ; Sergius (687-701); Sisinius (708); Constantin (708-15) ; Grégoire III (731-41). Les Omayyades se bornèrent en général à maintenir le *statu quo* entre les confessions non-musulmanes. Les Jacobites rentrèrent en possession des églises dont ils s'étaient vus dépouillés par Héraclius. Pour les Juifs, les califes confirmèrent la stipulation, en vigueur depuis l'empereur Adrien, qui leur interdisait de s'établir à Jérusa-

lem. Aux Samaritains Yazîd I supprima les exemptions fiscales, accordées à la conquête (v. p.75). Juifs et Samaritains ne furent ni plus mal ni mieux traités que les chrétiens, quoique bénéficiant d'une moindre considération.

A la veille de la conquête. Le siècle antérieur à l'hégire avait été en Syrie une période d'activité économique et d'expansion commerciale. Ce fut le moment choisi par les Syriens pour achever la conquête des marchés de l'Occident, affaibli, désorganisé par les invasions barbares (voir p. 15). Dans tous les pays méditerranéens, ils importent les produits de leur sol et de leurs usines : leurs vins (1), leurs verres, leurs tissus de lin, de soie, de coton. Au sein des villes européennes, ils occupent des quartiers spéciaux ; ils paraissent en corps dans les manifestations officielles, y poussent des acclamations en syriaque, *lingua Syrorum*. Les Gaulois les accusent « d'envahir, d'encombrer toutes les cités » ; *majorem partem civitatum universarum occupaverunt*. Cette exagération elle-même devient suggestive. A l'inverse de ce que nous voyons de nos jours, c'était le capital syrien qui émigrait alors vers l'Occident. Que restait-il de cette activité ? Le changement de maîtres profita-t-il à la Syrie des affaires ?

Il nous importerait d'arriver à déterminer la situation économique du pays, l'état du commerce, de l'agriculture, sous le régime omayyade. Par malheur, les Arabes de Syrie n'ont rien écrit. Leurs collègues des autres provinces ne s'intéressent qu'aux faits de guerre, aux bouleversements politiques, jamais aux tributaires, ilotes taillables et corvéables. Pour combler cette lacune, consultons les carnets de voyage de deux évêques occidentaux : le premier, Arculfe, un Gaulois, visita la Syrie au temps de Mo'âwia I (v. p. 87) ; le second Willibald, un Anglo-saxon, sous Hichâm, avant les

(1) Vin de Beyrouth (Liban), chanté par Walîd II ; *Agh.*, VI, 120,2.

guerres civiles, qui amenèrent la chute des Marwânides (1) et favorisèrent le déclin économique du pays. Sur les deux pélerins, arrivant, il est vrai, de pays ruinés par les invasions germaniques, la Syrie omayyade a produit une heureuse impression.

L'agriculture est demeurée florissante (v.p. 93) ; même dans la Palestine méridionale, si désolée de nos jours. Ils notent « l'excellente qualité du sol, favorable à la culture et aux fleurs », *herbosa et florida terræ qualitas*. Jérusalem était toujours un centre chrétien, rempli de monastères, d'églises au décor éblouissant avec leurs innombrables lampes d'or et d'argent. Une foire assidument fréquentée s'y tient annuellement pour la fête de la Croix (14 Sept.).

Les populations ; les étrangers. Sur les classes de la population syrienne les notations de nos voyageurs sont assez maigres. Ils se contentent de mentionner les Sarrasins, les Juifs et les chrétiens. La lèpre était encore très répandue ; les patients affluaient aux bains, aux sources thermales de la vallée du Jourdain que visitèrent également les Omayyades (2). Arculfe ne parle pas d'entraves mises à la circulation des étrangers. Sous les Marwânides, les règlements de police se montrent plus sévères à leur égard. Ils doivent se munir de passeports, les renouveler incessamment à prix d'argent. Arrêtés comme espions, Willibald et ses compagnons de route séjournent dans les prisons de Ḥomṣ. Ils y reçoivent la visite et l'assistance des chrétiens et se voient, les jours de fête, autorisés à fréquenter les églises. Au cours de leurs sorties, ils ont l'occasion d'admirer les riches bazars de la ville.

Situation des chrétiens. Les chrétiens indigènes jouissent donc de la liberté de conscience, mais non de droits

(1) Voir les *Itinera hierosolymitana*.
(2) Cf. *Mo'âwia*, 380.

politiques. Les innombrables sanctuaires et couvents palestiniens sont demeurés debout. La croix continue à les surmonter, un nombreux clergé à les desservir. Dans les contestations entre non-musulmans, « le roi Mauias (Mo'âwia) est interpellé (1) par les deux partis adverses » (Arculfe). Le système des *avanies*, ou amendes arbitraires, se trouve déjà en vigueur. Les chrétiens de Nazareth, nous apprend Willibald (p. 260), avaient à plusieurs reprises dû racheter leurs sanctuaires. Dans les prisons de Ḥomṣ, il se rencontre avec des coreligionnaires incarcérés pour un retard de trois mois dans le paiement de l'impôt.

L'avidité du fisc, l'arbitraire des agents, pesèrent lourdement sur les tributaires. Sous les Marwânides, leur capitation finit par être doublée. Cette vexation provoqua le soulèvement des paysans sous 'Abdalmalik (v. p. 81). En violation des capitulations, accordées à la conquête, Yazîd II imposera les églises et les moines. Non seulement l'emprisonnement, mais la torture, l'exposition au pilori, l'huile brûlante, versée sur la tête, comptaient parmi les mesures pour contraindre les tributaires récalcitrants ou insolvables. Nous l'apprenons par le témoignage non suspect des plus anciennes collections de *ḥadîth* ou traditions musulmanes (2), lesquelles n'hésitent pas à protester contre ces odieux excès de pouvoir.

Commerce maritime. L'insécurité de la Méditerranée, surveillée par les flottes grecques, a dû troubler le commerce avec l'Occident. Pourtant la navigation ne fut jamais complètement ni longtemps interrompue. Il n'en est pas moins vrai qu'à partir du 7e siècle l'importance des colonies syriennes en Europe ne cessa de décroître. C'est dans les villes de la côte phénicienne que se trouvaient les principales usines,

---

(1) Voir plus haut : Sabokht et les Maronites.

(2) *Osd*, II, 86 ; Ibn Ḥanbal, *Mosnad*, II, 403, 404 ; Moslim, *Ṣaḥîḥ*, II, 291 ; Yaḥyâ ibn Adam, *op. cit.*, 54.

travaillant pour l'exportation. Les troubles politiques, l'émigration d'une partie de la population les forcèrent à arrêter ou à diminuer leur production industrielle. En revanche, la ruine de l'empire sassânide ouvrit devant les Syriens les chemins de l'Asie centrale ; mais elle dressera en même temps la redoutable concurrence des villes commerçantes de l'Iraq, — de Baṣra surtout —, plus rapprochées de l'Inde et communiquant par mer avec les régions de l'Extrême-Orient.

Entraves au commerce intérieur. A l'encontre des assertions complaisantes de Von Kremer, l'unification du califat n'amena pas à l'intérieur la suppression des barrières économiques : péages, octrois, douanes provinciales, taxes de consommation, établis par les régimes antérieurs. Tous furent maintenus. Les marchandises paient à l'entrée et à la sortie du pays. La taxe prélevée était d'un quarantième pour les musulmans, d'un vingtième pour les tributaires indigènes, d'un dizième pour les trafiquants étrangers sur la valeur des marchandises (1). Les documents arabes nous montrent l'intervention incessante d'une armée de publicains et de fermiers. Il ne faut pas l'oublier pourtant ; les transactions commerciales demeurèrent concentrées entre les mains des tributaires, dont la prospérité ne cessa d'exciter les convoitises des agents gouvernementaux. A l'imitation de l'administration byzantine, le régime omayyade monopolisa à son profit les plus lucratives industries, celle de la soie par exemple. Il s'en réserva la fabrication et la vente.

Méprisés chez les Arabes, dès les temps préhégiriens, les métiers manuels, ensuite l'industrie du bâtiment, celle du vêtement, des chaussures, etc, demeurèrent abandonnés aux chrétiens et aux esclaves — ces derniers assujettis à la *ḍarîba*, taxe journalière prélevée par les maîtres sur le produit de leur travail. Les Juifs sont teinturiers, tanneurs, poseurs de

---

(1) Ibn ʿAsâkir, *Târîkh*, III, 136 ; V, 321.

ventouses حجّام et exercent d'autres petits métiers, peu estimés ou dédaignés par les chrétiens (1).

Activité des chrétiens. En résumé, le commerce, l'industrie, l'exploitation des métiers compensèrent amplement la privation des pensions officielles, réservées aux seuls conquérants. Ajoutez les professions libérales, monopolisées par les non-musulmans. Les chrétiens détiennent la banque. Ils sont secrétaires, médecins des rois et des grands et le demeurent jusque sous les 'Abbâsides (2). Ils dirigent les écoles publiques que fréquentent les petits Arabes (3). De leur milieu sortent les architectes, les ingénieurs, les hydrographes pour le creusement des canaux, le service et l'aménagement des eaux. Ils dirigent les arsenaux, les fabriques d'armes, les chantiers de constructions maritimes. Ils continuent, même après les réformes des Marwânides, (v. p. 84) à détenir la majorité des emplois dans l'administration des finances.

Les chrétiens et le service militaire. L'armée leur demeurait fermée. Cette exclusion n'atteignit ni les Mardaïtes (v. p. 81) ni les Arabes chrétiens de Taghlib, de Tanoûkh. Aux périodes critiques, après les désastres, subis en Espagne, en Anatolie, après les grandes pestes, qui dépeuplaient les cantonnements arabes, le gouvernement n'hésitera pas davantage à combler les vides des cadres, en enrôlant des indigènes chrétiens, انباط نصارى , stipendiés à l'égal des Arabes (4). C'est parmi eux que les conquérants choisissent les équipages et les officiers : capitaines, pilotes, matelots pour manœuvrer les flottes de guerre (v. p. 64).

(1) Djâḥiẓ, *op. cit.* 169.
(2) Djâḥiẓ. *Foṣoûl mokhtâra*, 169.
(3) Ibn 'Asâkir, III, 177.
(4) Balâdhori, 166.

III. Islamisation et arabisation de la Syrie.

Les « maulâ » ; les tribus syro-arabes. Jusque vers la fin de la période omayyade, la Syrie conserva donc son aspect de pays chrétien, tel que l'a aperçu le voyageur Willibald. Le nombre des *maulâ*, c'est à dire, des néophytes musulmans, affiliés à un clan arabe (v. p. 61), y demeura restreint. Ces maulâ n'y formèrent jamais cette caste à part, dont le nombre et la turbulence troublèrent l'Iraq et le Khorâsân. En Syrie, nous les rencontrons exclusivement dans l'entourage des Marwânides, des notabilités musulmanes. Encore se recrutent-ils de préférence parmi les affranchis, les prisonniers de guerre, donc parmi les étrangers à la Syrie. Ils servent de gardes du corps à leurs patrons, deviennent leurs intendants, leurs hommes de confiance, les précepteurs de leurs enfants, parfois même pour l'enseignement de l'arabe (1). Cette constatation confirme que dans l'ensemble la population syrienne était demeurée fidèle à la religion des ancêtres. Cette situation se modifiera au siècle des ʿAbbâsides. A l'exception des Tanoûkh de la région d'Alep, ensuite des Taghlibites, fixés au Nord-Est de la Palmyrène, toutes les anciennes tribus syro-arabes, les B. Kalb, les B. Djodhâm, les B. ʿAmila, avaient fini par embrasser l'islam. Comment auraient-elles résisté à la poussée de l'impérialisme arabe triomphant, à la fascination d'une religion, qui « leur assujettissait ici-bas les peuples et, après leur mort, les rendait rois au Paradis, ملوك في الجنة » ? (2). La tentation fut trop forte.

Les conquérants s'établissent dans les villes. La disparition graduelle des camps ou cantonnements militaires de

(1) Pour ce dernier point, stupéfaction du calife ʿAbdalmalik ; Ibn ʿAsâkir, III, 27.

(2) Ibn Saʿd, *op. cit.*, I¹, 145.

Djâbia, ʿAmwâs, Dâbiq, etc (v. p. 61) amena une partie des conquérants à s'établir dans les centres urbains et villageois. En rompant l'homogénéité de ces agglomérations, où les chrétiens avaient vécu groupés, sous la direction de leurs chefs hiérarchiques, religieux et civils, le contact des conquérants va favoriser les progrès de l'islamisation et de l'arabisation.

Sans parler des nombreux fonctionnaires chrétiens, beaucoup de Syriens se familiarisent avec la langue de leurs vainqueurs. Damascène la connut certainement ; mais écrivant pour des chrétiens, il n'avait aucun intérêt à se servir d'un idiome, insuffisamment assoupli pour les discussions scientifiques et religieuses. C'est au siècle suivant qu'en la personne d'Aboû Qorra, on rencontrera le premier écrivain ecclésiastique arabe. Avec leurs *maulâ*, les grandes familles musulmanes s'établissent dans les villes, surtout dans la section orientale du pays. Sur la côte, depuis Antioche, jusqu'à Gaza, les centres urbains conservent leur caractère ancien, grâce au voisinage de la mer, redoutée par les Arabes. Sous Hichâm, la Ghoûṭa, tout un quartier de Damas, se trouvent occupés par les Kalbites, également répandus dans la plaine de la Bqâʿ. Depuis le califat de ʿAbdalmalik, on constate dans la Palestine une incessante avance des Arabes, qui les conduira jusqu'en Galilée et plus tard dans le Liban.

Islamisation des villes : Damas, Homs. Au moment du passage de Willibald, Homs se trouve déjà partiellement islamisée. Ce mouvement s'accentue les années suivantes, favorisé par l'établissement en cette ville du général marwânide ʿAbbâs (v. p. 88) et de ses 50 fils. Sous Walîd I, 45.000 Arabes étaient inscrits sur les registres des pensions militaires à Damas. Von Kremer (1) en conclut que « le total de la population musulmane de cette ville à cette époque s'élevait

(1) *Culturgeschichte*, I, 125.

au moins au double, sinon au triple ». Le nombre des chrétiens damasquins n'ayant pas sensiblement diminué sous les Omayyades, nous devrions admettre pour Damas plus de 200.000 habitants, total qui n'a été atteint qu'après la création des quartiers *extra-muros* de Ṣâliḥyya et du Maidân. Contentons-nous d'observer que dans le chiffre utilisé par Von Kremer, il s'agit, non de la ville, mais du *djond*, circonscription administrative — extrêmement étendue (1) — de Damas. A Ḥomṣ, dès les temps de Marwân I, parmi les seuls Yéménites, 20.000 étaient pensionnés, sans qu'il soit permis d'en tirer une conclusion pour la population islamite de Ḥomṣ, capitale du *djond* homonyme. Ces chiffres indiquent d'ailleurs une augmentation de l'élément arabe dans la Syrie orientale.

Lent accroissement de la population arabe. Von Kremer (2) s'est livré à des calculs non moins fantastiques pour établir comment la polygamie avait notablement accéléré la marche de cette augmentation. Il a oublié les ravages de la peste, de la famine, les guerres intestines et extérieures, venant périodiquement la réduire ; sans parler des conditions hygiéniques déplorables dans lesquelles vivaient les conquérants. Les chroniques arabes dissimulent l'énorme déchet de vies humaines, causé par les campagnes anatoliennes, surtout depuis l'avènement de la dynastie isaurienne. La monogamie, observe Djâḥiẓ (3), n'empêche pas les chrétiens d'être plus prolifiques que les musulmans, « de remplir la terre ». Ceux-ci en réalité continuaient à former une minorité noyée dans la masse des indigènes. Nous ne pensons pas qu'à la fin du 1er siècle H., elle ait dépassé 200.000 âmes sur environ 4 millions de Syriens. A ce chiffre on peut ajouter quelques

(1) Elle comprenait la côte phénicienne, appelée ساحل دمشق
(2) *Op. cit.*, II, 115.
(3) *Op. cit.*, 176.

milliers de néophytes ou *maulà* pour avoir le total des musulmans en Syrie à cette époque.

Tolérance et apathie. Telle fut l'organisation de la Syrie, le régime sous lequel elle vécut, pendant le premier siècle de la conquête. Il représente, abstraction faite des finances et de l'armée, le minimum de gouvernement.

Malgré leur situation d'ilotes politiques, ce fut pour les non-musulmans une période de tranquillité, de tolérance très appréciables, si on les compare aux vexations qui les attendaient sous les 'Abbâsides, « la dynastie bénie », الدولة المباركة. A part des explosions de fanatisme local, on ne constate ni persécution systématique ni prosélytisme favorisé par le pouvoir. Nous en avons indiqué les raisons précédemment. S'il a exercé une pression, ce fut sur les chrétiens de race arabe, comme les Tanoûkh, les Taghlib. Chez eux l'attachement à l'ancienne religion irrite l'impérialisme des conquérants. Quand les impôts étaient rentrés, les magasins militaires abondamment remplis, le régime se désintéressait du sort des indigènes. Rien ne fut tenté pour améliorer leur condition. On s'inquiéta seulement d'augmenter chez eux la productivité fiscale. Le fréquent retour des épidémies trahit en haut lieu l'absence de toute prévoyance sociale. Califes et gouverneurs se contentent alors d'émigrer au désert. Leur impéritie ne se trahit pas moins dans la périodicité des famines, alors que la Syrie produit bien au-delà de la consommation locale, possède les riches régions frumentaires de l'Emésène, du Haurân, de la Pérée. Sous les Omayyades, le service du ravitaillement se borna à assurer la rentrée des *arzâq*, rations de vivres, de la ضريبة الطعام, réquisition de céréales, exigées des indigènes pour la subsistance des troupes.

Age d'or pour les Arabes. Pour les Arabes, ce fut l'âge d'or, une fête ininterrompue. Il ne leur en coûta que de prendre place à une table dressée où, observait plaisamment un Omayyade « les uns soupaient, les autres dînaient » يتعشى

ن
القوم و يتمشّى اخر س (1). Le rêve des socialistes modernes, de s voir pensionnés, nourris par l'Etat, se trouva réalisé, à leu profit exclusif. Par ailleurs cette conception gouvernementale favorisa l'engourdissement des corps et des intelligences chez les conquérants. Le père de Mo'âwia, le sage Aboû Sofiân, avait prévu ce résultat. Il avertit 'Omar quand il sanctionna ce régime déplorable au congrès de Djâbia (v. p. 60).

Libres de tout souci, défrayés aux dépens des indigènes, Yéménites et Qaisites se disputèrent, les armes à la main, les postes lucratifs de l'administration. Commerce, industrie, banque furent abandonnés à l'activité des tributaires. Les dirigeants ne soupçonnèrent pas les conséquences de cet abandon.

Fortunes énormes, luxe. Ils amassèrent des fortunes scandaleuses dans l'exploitation des provinces. Dans leur gestion, ils ont à cœur avant tout de conserver la manipulation des deniers publics. « S'en dessaisir serait, pensent-ils, tenir les cornes de la vache, pendant qu'un rival s'occupe à la traire » (2).

Un des plus consciencieux parmi les Arabes syriens, Khâlid al-Qasrî (v. p.93) devra, en sortant de charge, « abandonner au trésor cent millions de dirhems » (3). La plupart des conquérants, en arrivant en Syrie, ne possédaient que leurs armes et « une tunique ne voilant pas leur nudité », شملة لا تستر استهم. Ces « gardiens de moutons, qui dans leurs déserts suaient la misère, le dénuement, ces va-nu-pieds se mirent à élever des palais ; الحفاة العُراة العالة رعاء الشاء يتطاولون في البناء. Signe de la fin des temps ! » (4). Ainsi se lamentaient les puri-

(1) *Aghânî*, IV, 178.
(2) Balâdhorî, 223.
(3) Ṭab., II, 1654-1655.
(4) Aboû Daoûd, *Sonan*, 173.

tains, scandalisés par ce luxe insolent. On jugera s'ils avaient raison d'appeler أكلة « mangerie », طعمة « bouchée » le maniement des finances, le gouvernement des plus riches pays de l'Orient. A la journée (1) de Ṣiffîn (v. p. 65), les Arabes de Syrie se déclarèrent prêts » à sacrifier leur part de Paradis pour s'assurer la possession des oliviers, des figuiers de la Ghoûṭa » (2). Au dire d'Agapius de Manbidj « la seule liste civile du calife Hichâm dépassait le produit des impôts » de tout le califat.

Tourbe d'esclaves. Leur condition. A ces sources de revenus, les conquérants ajouteront la possession d'une armée d'esclaves. Quelques chiffres permettront de soupçonner l'extension de l'esclavagisme, le rôle du travail servile dans la société arabe. Mo'âwia I en compta 4.000 sur ses seuls domaines d'Arabie. Un chef syrien, le Yéménite Dhoû'l Kalâ' passe pour en avoir affranchi dix mille (3). Ces malheureux se trouvaient répartis sur les terres qu'ils mettaient en valeur ou exerçaient un métier pour le compte de leurs maîtres. Ils leur payaient alors une redevance journalière (v. p.116), rarement inférieure à un dirhem. Les femmes esclaves étaient assujetties à la même règlementation. Par l'affranchissement عتق, ils entraient dans la classe des *maulâ*. Cet acte ne leur apportait aucune prérogative politique. Il leur était interdit d'épouser une femme arabe. Ils devaient honneur, assistance à leurs anciens maîtres — leurs héritiers légaux quand ils mourraient intestats — céder le pas au plus misérable, au plus déguenillé parmi les Bédouins. Les guerres, les razzias ne cessèrent de pourvoir les marchés d'esclaves en Syrie. Les chrétiens en

(1) Ṭab., II, 487, 831, 832, 1153.

(2) Mas'oûdî, IV, 366.

(3) « 12.000 familles d'esclaves en une seule heure », d'après Ibn 'Asâkir, V, 271.

possédèrent également. Le richissime Athanase Bar Goumayé d'Edesse, intendant et conseiller du vice-roi d'Egypte, 'Abdal-'azîz (v. p. 84), n'en compta pas moins de 4.000.

« L'Etat arabe ». *Das arabische Reich!* C'est le titre donné par Wellhausen à sa remarquable esquisse de la période omayyade. Servis à genoux par une nuée d'esclaves, enrichis par l'activité de millions de tributaires, dirigés, conseillés par leurs *maulâ*, par leurs fonctionnaires étrangers, les Arabes pouvaient se croire les maîtres de l'heure. Après un siècle d'existence, le régime touchait à sa fin. Sans rien produire, la race arabe avait exploité, humilié les vaincus, « s'appropriant le fruit de leur intelligence et de leurs travaux, مراتبهم ومواريثهم » (1). Aboutissement logique du socialisme théocratique, légué par 'Omar aux Omayyades. Il n'était pas au pouvoir des califes syriens de s'en débarrasser, même s'ils en avaient compris la nécessité — ce qui ne paraît pas prouvé — à moins de rompre avec l'islam (v. p. 69).

Prétentions et faiblesse. Etabli par la force, tout l'édifice arabe, ensuite son organisation gouvernementale, reposaient sur un préjugé théocratique. Allah avait proclamé les Arabes « une race élue » أمّةً وسطا , ensuite « les héritiers, خلائف, des générations antérieures » (2). C'était imposer leur supériorité innée, éternelle sur les autres nations ; le primat des conquérants, leur privilège de commander au commun des mortels. Sur un postulat aristocratique s'était jadis fondée la civilisation antique, celle du monde gréco-romain. Cette civilisation réussit pourtant à durer. Elle en fut redevable à une oligarchie intellectuelle, à une élite d'hommes d'action, qualifiés pour dominer, conduire leurs semblables, gardiens

(1) Ṭab., I, 2909.

(2) *Coran*, 2, 137 ; 6, 165 ; 10, 13 ; 35, 37.

d'une doctrine, d'une conception gouvernementales, dont ils transmirent les traditions à leurs successeurs.

Etrangers par leur culture, inférieurs aux milieux qu'ils prétendaient s'asservir, les Arabes — malgré les efforts de Mo'âwia, de 'Abdalmalik, de Hichâm — se trouvèrent impuissants pour constituer cette élite, une aristocratie de l'intelligence et du gouvernement. Deux hommes parmi eux paraissent en avoir eu l'intuition lointaine. D'abord le Marwânide 'Abbâs (v. p. 88), quand il proclama que « l'univers était las du régime arabe », إن البريّة قد ملّت سياستكم (1). Ensuite et plus récemment le dernier gouverneur du Khorâsân, le vieil et malheureux adversaire d'Aboû Moslim, Naṣr ibn Sayyâr, lorsque, dans un suprême appel à Marwân II, « il adressait un adieu désespéré à l'islam et au gouvernement arabe » :

فقرّي عن رحالك ثمّ قولي على الاسلام والعرب السلام (2)

De ces prédictions pessimistes, la dernière seule devait se réaliser. A la suprématie des Arabes l'avènement des 'Abbâsides allait substituer celle des Iraniens. La dynastie omayyade et la Syrie expieront durement d'avoir lié leur cause à celle des Arabes. « L'empire émigrera en Perse » (Théophane). Pour les Syriens s'ouvre un long millénaire de servitude, coupé par l'héroïque intermède des Croisades.

(1) *Aghânî*, VI, 137.
(2) Mas'oûdî, VI, 62.



SYNCHRONISMES PRINCIPAUX.

Conquête de l'Egypte par les Arabes (640-642). Ils envahissent l'Afrique du Nord (647).

Etablissement des Bulgares dans les Balkans (679).

Prise de Carthage et conquête de l'Afrique par les Arabes (697-698).

Insurrection de l'Italie contre les Byzantins (710).

Les Arabes franchissent les Pyrénées (713). Battus par Eudes d'Aquitaine devant Toulouse (721), ils prennent Bordeaux. Leur défaite à Poitiers (732).

Première campagne iconoclaste (726).

Soulèvement en Grèce et en Italie (727) contre Byzance.

Mort de Charles Martel, le vainqueur de Poitiers (741).

Les Slaves envahissent la Macédoine et le Péloponèse (746).

Prise de Ravenne par les Lombards (751).

EMPEREURS BYZANTINS

(7e-9e siècles)

Dynastie d'Héraclius

Héraclius, 610-641.
Constantin III et Héracléonas, 641-642.
Constant II, 642-668.
Constantin IV Pogonat, 668-685.
Justinien II Rhinotmète, 685-695.
Léontius (usurpateur), 695-698.
Tibère III (usurpateur) 698-705.
Justinien II (pour la seconde fois), 705-711.
Philippicus, 711-713.
Anastase II, 713-716.
Théodose III, 716-717.

Dynastie isaurienne

Léon III, 717-740.
Constantin V Copronyme, 740-775.
Léon IV, 775-780.
Constantin VI, 780-797.
Irène, 797-802.
Nicéphore Ier (usurpateur), 802-811.
Staurakios, 811.
Michel Ier Rhangabé, 811-813.
Léon V l'Arménien, 813-820.
Michel II le Bègue, 820-829.
Théophile, 829-842.
Michel III l'Ivrogne, 842-867.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DES CALIFES OMAYYADES (*).

Omayya

Al-Ḥakam

4. Marwân I
(souche des Marwânides)

5. 'Abdalmalik

6. Walîd Ier 7. Solaimân 9. Yazîd II 10. Hichâm

12. Yazîd III 13. Ibrahîm 11. Walîd II

'Abdal'azîz

8. 'Omar II

Moḥammad

14. Marwân II

Aboû Sofiân

Sofiânides:
1. Mo'âwia Ier
2. Yazîd Ier
3. Mo'âwia II

(*) Les numéros, placés avant les noms, indiquent la succession chronologique des califes.

CHAPITRE VII.

LA PÉRIODE 'ABBASIDE (750-1098).

I. LA SYRIE ET LE CALIFAT DE BAGDAD.

Humiliation de la Syrie. Avec la chute des Omayyades, la Syrie perd sa situation privilégiée. Elle se voit réduite au rôle de simple province, comme l'Egypte, l'Afrique, mais surveillée plus jalousement, à cause de son attachement à ses anciens souverains. La capitale du califat émigre au delà de l'Euphrate. Le calife Mansoûr, frère et successeur de Saffâh, se décide à construire Bagdad. Cette rivale de Damas absorbera désormais toute la vie politique et intellectuelle de l'empire.

Le siècle des Omayyades forme un chapitre unique dans l'histoire de la Syrie. Avec leur disparition, la Syrie a cessé de former le centre d'un vaste empire. Frémissant sous un pouvoir qu'elle considère comme étranger, dont elle ne cessera d'éprouver l'hostilité, elle se voit systématiquement écartée de toute participation aux affaires ; comme elle le sera désormais sous les Fâtimites, les Seldjoûcides, les Mamloûks et les Ottomans. Il ne saurait donc être question — comme nous l'avons fait pour les Omayyades, princes syriens — de détailler les annales de ces dynasties, les révolutions qui

ensanglanteront les bords du Tigre, du Nil ou les rivages du Bosphore. Ces événements appartiennent à l'histoire générale de l'islam. Il suffira de noter les répercussions qu'ils ont eues sur les destinées du pays syrien.

Evolution du califat. Les califes de Bagdad (1) n'y interviendront que pour lui faire sentir sa dépendance, aggraver ses charges fiscales. Certains gouverneurs (2), dédaignant de s'y transporter, le régiront par des délégués, au grand dam des contribuables, doublement pressurés. Avec la chute des Marwânides, le califat a brusquement évolué pour adopter l'étiquette, les mœurs des autocraties orientales. Des tourbes d'eunuques, d'esclaves encombrent les antichambres du palais de Bagdad. Graduellement les Arabes doivent céder le pas aux partisans du Khorâsân, aux Iraniens. Ceux-ci se verront évincés à leur tour par les frustes prétoriens turcs que les 'Abbâsides prendront à leur solde. Toute l'organisation du califat deviendra franchement despotique et ne contribuera pas médiocrement à raviver les regrets des Syriens sur la disparition des Omayyades et de leur régime libéral. « Sache, dit Al-Fakhrî, que la dynastie abbâside fut un régime fécond en ruses, en trahisons, en tromperies. La rouerie, la félonie eurent une plus large part dans leur gouvernement que la vigueur et l'énergie, principalement dans les derniers temps de son existence ». Dans ces félonies, la famille du Prophète eut une non moins large part que la Syrie. Après les avoir utilisés comme marchepied pour se hisser au pouvoir (v. p. 102), les 'Abbâsides s'ingénieront pour décimer par le poison et par le fer les rangs de leurs cousins 'alides.

Répercussion en Syrie. Dans la *Syrie moderne* (p. 172 etc.), David affirme qu' « une fois la vengeance abbaside as-

(1) Voir plus loin leur ordre de succession.

(2) De l'un d'eux Ibn Asâkir, III, 101-103 loue la justice légendaire : Amâdjoûr, sous le calife Mo'tamid (870-892).

souvie, il y eut du calme, du bonheur encore pour la Syrie.... Qu'importe dorénavant aux inconstants Syriens que le calife règne à Bagdad ?... Les plaines du Tigre et de l'Euphrate ont détrôné les prairies de l'Oronte ; mais ces dernières y ont gagné une sécurité, qui les rend plus verdoyantes, plus grasses, plus délicieuses que jamais ». Notre rapide exposé va montrer ce qu'il faut penser de cette poésie, témoignant d'une complète incompréhension de la situation historique. Deux siècles s'écouleront avant que la Syrie se résigne à son humiliation, à son abdication politique.

Mansoûr. Guerre civile. A la mort de Saffâḥ (754), la guerre s'y rallumera aussitôt. Le terrible ʿAbdallah ibn ʿAlî, le bourreau des Omayyades (v. p. 105), oncle de Saffâḥ, prétendit disputer le califat à son neveu Manṣoûr. (754-775). Il entraîna les Syriens à sa suite, mais fut battu en Mésopotamie par Aboû Moslim. En retournant d'un pélerinage à la Mecque, Manṣoûr fit une rapide apparition en Syrie. C'était un souverain énergique, mais despote et dénué de scrupules. Il se débarrassa par l'assassinat d'Aboû Moslim, qui avait été l'instrument de la fortune ʿabbâside. Ayant un jour observé que, sous son règne, la peste avait cessé ses ravages, un Syrien répliqua : « Ta tyrannie suffit ! La justice d'Allah n'y pouvait joindre la peste » ; الله اعدل من ان يجمعك علينا والطاعون (1).

Révolte au Liban (759-760). Poussés à bout par la tyrannie, les exactions des agents ʿabbâsides, les chrétiens du Liban en appelèrent aux armes. Profitant de la présence d'une force byzantine dans la région de Tripoli, les montagnards du district de Monaiṭira se donnèrent un chef et élevèrent « la bannière de la croix », qui demeurera désormais celle du Liban. Ils s'emparèrent des villages de la Bqâʿ, puis marchèrent sur Balbek. Ils tombèrent dans une embuscade

(1) Ibn ʿAsâkir, III, 392.

et subirent des pertes sensibles. Refoulés dans le Liban, ils perdirent leur fort de Monaiṭira. On arracha les rebelles de leurs villages et on dispersa la majorité des Libanais à travers la Syrie. Les rigueurs de la répression provoquèrent les justes protestations d'Al-Auzâ'î, le célèbre *faqîh* de Beyrouth (1).

Mâmoûn et ses successeurs. Après le règne de Mâmoûn (813-833), la cour de Bagdad se trouvera abandonnée aux orgies, aux folies de califes hystériques, livrés à la boisson. La célèbre Zobaida elle-même, femme de Hâroûn ar-Rachîd, préside des parties de vin (2). Les ressources de l'empire sont gaspillées en des fêtes fastueuses, sacrifiées aux convoitises de la soldatesque turque, laquelle fait trembler le souverain. Le jour de son avènement, Mâmoûn trouve moyen de distribuer 2.400.000 dînârs, avant de rentrer au palais. Pendant la célébration d'un de ses mariages, « on versa sur la tête de sa nouvelle femme, mille perles de la plus belle eau. On établit une loterie où chaque numéro gagnant obtenait une terre, une ferme, une esclave, un cheval. On jeta au peuple des poignées d'or et d'argent, des vessies de musc, des œufs d'ambre gris » (3). Le palais comptera 7.000 eunuques, 38.000 pièces de tapisserie... !

Divisions entre Syriens. Leurs malheurs, la perte de leur autonomie n'avaient pu décider les Arabes de Syrie à oublier leurs lamentables divisions. Celles entre Qaisites et Yéménites profiteront de la première occasion pour se réveiller (4). Il ressort de la description de Ya'qoûbî (fin du 9e siècle), que les premiers s'étaient notablement multipliés dans le midi du pays. Ces discordes achèveront d'affaiblir les Syriens

(1) Ibn 'Asâkir, V, 341 ; Balâdhorî, 162.
(2) *Aghânî*, XXI, 247.
(3) Mas'oûdi, *Prairies d'or*, VII, 65.
(4) Dînawarî, اخبار الطوال, 383, (éd. Guirgas).

et faciliteront la surveillance tyrannique exercée par le gouvernement de Bagdad. A côté des gouverneurs, un fonctionnaire, le *ṣâḥib al-khabar*, agent d'information, encore appelé *ṣâḥib al-barîd*, « maître de la poste », en réalité chef de la police secrète et dénonciateur d'office, correspondra directement avec le souverain. On cite comme un phénomène la présence d'un Syrien à la cour ʿabbâside (1). Au temps de Hâroûn (2), « les prairies de l'Oronte », pour reprendre le style ampoulé de David, furent désolées par la plus complète anarchie. Un Barmécide y fut expédié et procéda au désarmement complet de la population (3).

Mouvements omayyades en Syrie. Pendant la guerre civile entre Amîn et Mâmoûn, les deux fils de Hâroûn, des troupes syriennes se trouvaient cantonnées à Raqqa, sur la rive mésopotamienne de l'Euphrate, à côté des Khorâsâniens. Elles se prirent de querelle avec ces étrangers. « A bas la bannière noire, crièrent les Syriens; la mort en Palestine est préférable à la vie en Mésopotamie ! » Des milliers de Syriens périrent dans la bagarre ; les autres traversèrent l'Euphrate (4). Deux ans auparavant un prétendant omayyade, ʿAlî ibn ʿAbdallah as-Sofiânî, descendant de Moʿâwia (809-813), éleva la bannière *blanche*, devenue celle de l'indépendance syrienne. Il s'empara de Damas, de Ḥomṣ et du Nord de la Syrie ; mais en s'appuyant sur les Kalbites, il s'attira l'hostilité et détermina la sécession des Qaisites. La défection de ces derniers causa l'échec de cette restauration omayyade, finalement écrasée dans les murs de Damas (5).

Mâmoûn en Syrie. Les soldats syriens, révoltés à Raqqa, purent tenir la campagne pendant cinq ans. Mâmoûn dut

(1) Ibn ʿAsâkir, III, 22.
(2) Il déclare détester les Syriens : Ibn ʿAsâkir, III, 276.
(3) Ṭabarî, III, 639.
(4) Ṭabarî, III, 843.
(5) Ṭabarî, III. 830.

accorder l'amnistie à leur chef Naṣr ibn Chabath (1). Peu après, une flotte, partie d'Espagne, s'empara d'Alexandrie (2). On comprendra pourquoi la crainte d'une restauration omayyade empêchait les 'Abbâsides de dormir. Elle décida peut-être Mâmoûn à visiter la Syrie. (3) En passant à Damas, il admira les palais élevés par les Omayyades. Il profita de son séjour en Syrie (l'an 829) pour procéder à un nouveau cadastre, تعديل, du pays, pour lequel il manda des arpenteurs de l'Iraq. L'opération entraîna comme conséquence une aggravation de charges fiscales. C'est alors aussi qu'il essaya de substituer son nom à celui du calife 'Abdalmalik dans l'inscription monumentale de la mosquée de Jérusalem (v. p. 83).

Nouvelle réaction omayyade. En raison même de l'oppression sous laquelle elle gémissait, le souvenir des Omayyades demeurait vivant en Syrie. Sous le calife Mo'taṣim (833-847), c'est de Palestine que s'éleva l'orage. Un Arabe obscur, Aboû Ḥarb, d'origine yéménite, se donna pour Omayyade et réunit des partisans à l'Orient du Jourdain. Il ne sortait que voilé, d'où son surnom de *Mobarqa'*. Ses adhérents le présentèrent pour le *Sofiânî*, (v. p. 106) ce qui lui valut l'adhésion de plusieurs chefs influents de la région. Ce mouvement, auquel la Syrie du Nord et les Qaisîtes ne prirent aucune part, ne tarda pas à être étouffé (4). A l'encontre de ses prédécesseurs, le calife Motawakkil (847-861) faillit réconcilier la Syrie avec la dynastie ; on l'espéra du moins.

Motawakkil à Damas. C'était par ailleurs un prince fantasque et cruel. Pour la construction d'un de ses palais « Al-Dja'faryya », il dépensa 100 millions de dirhems. Son

(1) Ṭabarî, III, 1046, 1067.

(2) Ṭabarî, III, 1091-1092.

(3) Ibn 'Asâkir, IV, 107.

(4) Ṭabarî, III, 1319-1322 ; Ibn 'Asâkir, V, 311-312 ; autres soulèvements en Syrie, vers la même époque.

harem renfermait 4,000 beautés (1). Il « savait allier à l'orthodoxie dogmatique l'ivrognerie et l'amour de la littérature obscène ». (Goldziher). Simple caprice, lassitude de tyran, ou désir peut-être de se soustraire à la tyrannie de la soldatesque turque, il résolut de transférer sa résidence à Damas (2). « Il avait ordonné, dit Ṭabarî (III, 1436), d'y transporter les bureaux et d'y construire un palais. Cette détermination mit l'émoi parmi les prétoriens turcs et leurs familles, inquiets sur le sort de leur solde élevée. Mais bientôt le climat de Damas déplut au souverain. Il se plaignit du froid, de l'humidité de la Damascène ; il trouva l'eau pesante. La violence du vent (3) le contraria surtout ; il commençait à souffler vers les quatre heures et ne cessait de croître jusqu'à la fin de la nuit. Les puces y abondaient, sans parler de la cherté des vivres, de l'obstacle que mettait la neige en hiver à la liberté des communications et des approvisionnements ». En attendant l'achèvement de son palais, Motawakkil refusa de s'installer à Damas. Toujours, assure-t-on, « à cause de l'atmosphère lourde, des vapeurs de la Ghoûṭa et des eaux de la cité, il alla s'établir dans le Château de Marwân entre Dârayya et Damas sur une hauteur dominant la ville et la Ghoûṭa » (4).

Son départ ; sa mort. Bientôt dégoûté, il retourna à Samarra, la capitale, qui avait succédé à Bagdad. Les raisons qui l'y déterminèrent furent en réalité moins d'ordre climatologique qu'une sédition de sa garde turque. Furieuse de se voir arrachée à ses cantonnements de l'Iraq, elle avait comploté la mort du calife. Tumultueusement, après avoir

---

(1) Masʿoûdî, VII, 276. Il pleure aux sermons de l'ascète égyptien Dhoû'nnoûn ; Ibn ʿAsâkir, V, 274.

(2) Vers 857 ; Ibn ʿAsâkir, IV, 289.

(3) Comp. *ventosa Damascus*, (le poète Lucain).

(4) Masʿoûdî, VII, 257.

couvert son pavillon d'une nuée de flèches, les Turcs réclamèrent avec hauteur le paiement de leur solde. On suggéra à Motawakkil de battre les tambours, d'annoncer le retour pour l'Iraq. Cette décision suffit. Les Turcs refusèrent de toucher leur solde et partirent avec le calife. Peu après, ils l'assassinèrent au milieu d'une orgie. L'an 866, la Syrie rompit une première fois les faibles liens qui la rattachaient encore aux 'Abbâsides. L'émir de Ramla en Palestine, 'Isâ ibn Chaikh parvint à s'y rendre indépendant pendant plusieurs années. Le mouvement sera bientôt repris, mais avec plus de succès, par des dynasties turques, travaillant pour leur propre compte.

Confins militaires. Guerres avec Byzance. Pendant tous ces califats, le Nord du pays n'avait cessé de servir de théâtre aux luttes entre Byzance et les musulmans. L'Empire ne voulait pas laisser prescrire ses droits sur la Syrie. Les Croisades renouvelleront cette protestation armée au nom de la chrétienté. Pour la fortifier contre ces prétentions, en face des citadelles élevées par Byzance dans les monts du Taurus et dans la région de l'Euphrate, les 'Abbâsides avaient créé, dans le voisinage de la frontière syrienne, un gouvernement purement militaire, renforcé considérablement les moyens de défense, accumulés par les Omayyades.

Les « 'Awâsim » ; les « Thoghoûr ». Au Nord de Qinnisrîn, ils tendirent une première chaîne de forts, allant d'Antioche à Manbidj. On les appela les *'Awâṣim*. Cette ligne était elle-même couverte par une autre ligne d'avant-postes, échelonnés sur la frontière. Ce sont les *Thoghoûr*, comprenant Bayâs, Tarse, Adana, Maṣîṣa. Dans ce duel avec l'Empire, comme sous les Omayyades, les revers succédèrent aux succès. A plusieurs reprises les califes prirent une part personnelle aux expéditions. L'avantage demeura aux Byzantins. Ils forcèrent le califat à accepter les services d'un aventurier

turc, qui en profitera pour s'arroger la possession de la Syrie.

Intolérance. Pour les tributaires ce fut une période de dures épreuves. Au sombre Motawakkil remontent la plupart des mesures vexatoires, qu'on a voulu mettre sous le patronage de 'Omar I. Sous Hâroûn, un édit avait déjà obligé les Juifs et les chrétiens à adopter un costume différent de celui des musulmans. Mais cette loi était tombée en désuétude ou semble n'avoir été en vigueur que dans la capitale. Pour détourner l'attention des orgies, des prodigalités du palais, les 'Abbâsides se pareront du zèle pour la religion, feront étalage d'intolérance. Motawakkil obligera les non-musulmans à porter des habits de couleur jaune. Il leur défendit d'user de selles, en montant à cheval.

Les églises, construites après la conquête arabe, devaient être détruites. Les plus spacieuses des demeures chrétiennes seraient transformées en mosquées. Sur la porte des autres, il ordonna de suspendre des diablotins en bois. La Cour du calife, les grandes familles n'appréciaient que les médecins chrétiens. Partout ailleurs les employés chrétiens devaient être licenciés. A tous il demeura interdit de s'instruire dans les écoles musulmanes, de choisir un maître musulman. Leurs tombeaux devaient être rasés, égalés au sol. Pour renforcer encore cette législation intolérante, Motawakkil y ajouta bientôt la défense de posséder des chevaux. Comme montures les non-musulmans n'utiliseraient que des ânes et des mulets (1). Un nouveau décret insista sur la destruction des églises, postérieures à l'hégire. « C'était, observe cette fois justement David, habituer les non-musulmans à se considérer comme une race inférieure, à prendre bientôt les allures des esclaves ». Quelques années après Motawakkil, Théodore, patriarche de Jérusalem, dans une lettre à son collègue de

(1) Ṭabarî, III, 713, 1389, 1419.

'Constantinople, se loue de la bienveillance des Sarrasins : «Ils sont justes et ne nous infligent aucune violence» (1). Sans doute l'épître patriarcale devait passer par la chancellerie 'abbâside, laquelle surveillait jalousement la correspondance des prélats chrétiens avec les pays étrangers. Nous le verrons, en étudiant le protectorat carolingien.

Faut-il supposer que les sévérités de cette législation fanatique furent dictées par la récente révolte de Ḥoms? Nous avons vu avec quel acharnement sa population s'était jetée dans les révolutions, qui agitèrent le règne du dernier calife omayyade (v. p. 100). Les chrétiens de Ḥomṣ s'associèrent eux aussi à la révolte de leurs concitoyens sous Motawakkil.

Ce souverain ordonna de renverser toutes les églises de la ville. Celle, située à côté de la grande mosquée, y serait incorporée. C'est la répétition de ce qui était arrivé à Damas pour la basilique S[t] Jean (v. p. 87). Tous les chrétiens de Ḥomṣ devaient être expulsés. Trois jours leur étaient laissés pour évacuer la ville (2).

Derniers chrétiens arabes. Ces mesures draconiennes montrent que dans les grandes villes les chrétiens formaient encore une portion importante de la population. Il semble bien qu'à cette époque la Syrie ne comptait plus d'Arabes demeurés chrétiens. Une fraction des Tanoûkh, campés dans la région d'Alep, avait sous les Omayyades, résisté à toutes les avances, à toutes les séductions du pouvoir. Le calife Mahdî les força à apostasier (3).

Les Toûloûnides. Aḥmad ibn Ṭoûloûn (4), un mamloûk turc de Farghâna, pensa profiter de l'incurable faiblesse

---

(1) Mansi, *Concil.* XVI, 26.
(2) Ṭabarî, III, 1422.
(3) Cf. notre *Yazîd*, 299.
(4) Voir la succession des Ṭoûloûnides. Comp. Ibn 'Asâkir, III, 417-418.

des ‘Abbâsides. Il l'avait étudiée de près à Bagdad, à Samarra, où il avait fait carrière. Envoyé rétablir l'ordre en Egypte, il parvint à s'y rendre pratiquement indépendant. Les maîtres de ce pays ont rarement résisté à la tentation d'y adjoindre la possession de la Syrie. Il se fit attribuer la mission de la défendre contre l'invasion grecque. Une fois installé dans le pays, il réussit à s'y maintenir pour le compte de la dynastie qu'il entendait fonder (868-884).

Leur chute. Cette dynastie (878-905) ne survécut pas un quart de siècle à son fondateur, mort en 884. Pouvoir issu de la révolution, elle fut obligée de s'appuyer sur des mercenaires étrangers, Turcs et nègres. Khomârawayh, fils et successeur d'Aḥmad, parvint au trône, grâce au meurtre de son frère. Lui-même fut assassiné à Damas (895), où, au dire d'Ibn ‘Asâkir (V, 176-178), il se fit connaître par ses vices non moins que par ses folles prodigalités. La famille des Ṭoûloûnides s'éteignit en 905, desservie par ses dissensions et par l'ambition des généraux turcs, compagnons de fortune du fondateur. L'invasion des Carmathes lui portera le coup de grâce.

Dernier mouvement omayyade. L'an 906, on arrêta en Syrie un agitateur se donnant pour le *Sofiânî* (v. p. 106). On prétendit que c'était un illuminé, مُوَسْوَس (1). C'est le dernier mouvement politique omayyade, signalé en Syrie. Il n'obtint aucun succès. Parmi les Syriens démoralisés par la tyrannie ‘abbâside, la cause des Sofiânides ne rencontre plus de défenseurs. Personne ne relèvera plus « le drapeau blanc ».

Sectes musulmanes en Syrie; les Carmathes. Sous les Omayyades, la Syrie était demeurée le rempart de l'islamisme officiel. Les Khâridjites, si remuants dans les autres provinces, (v. p. 100) avaient vainement essayé de s'y intro-

(1) Ṭabarî, III, 2277.

duire. Dans la Syrie chrétienne, le réveil du nationalisme, l'antagonisme aux Byzantins, avaient favorisé la diffusion des hérésies (v. p. 18). Par esprit de discipline, par intérêt politique, la Syrie omayyade, satisfaite de sa position privilégiée, s'était montrée l'adversaire du légitimisme 'alide ; elle demeura fermement attachée aux principes d'ordre, représentés à ses yeux par les califes, issus de la lignée de Mo'âwia. L'opposition aux 'Abbâsides, oppresseurs et déconsidérés, va permettre aux idées 'alides de s'y propager. Elles prépareront le terrain aux théories carmathes. Celles-ci seront adoptées par les Isma'îlis d'abord ; les Druses s'en inspireront plus tard à la suite d'une propagande, partie d'Egypte. Enfin le carmathisme donnera naissance aux Fâṭimites du Caire dont l'histoire est intimement liée à celle de Syrie. Les Carmathes ne feront que traverser les provinces, à l'Ouest de l'Euphrate, y semant la dévastation. Ils laisseront après eux dans les montagnes de Syrie les germes des doctrines isma'iliennes.

Politiquement ce pays — à partir de la courte période ṭoûloûnide (878-905) — peut être considéré comme perdu pour les 'Abbâsides. Leur pouvoir n'y connaîtra plus que d'éphémères restaurations. Elles coïncident parfois avec des explosions de fanatisme local. Ainsi à Damas, vers 924, la belle église de Ste Marie et le monastère de femmes, qui en dépendait, furent livrés aux flammes, les vases sacrés dilapidés par la populace.

Les Ikhchîdides, (935-969). Après les Ṭoûloûnides, les Ikhchîdides, comme eux d'origine turque, recommencent en Egypte (1), ensuite en Syrie, et dans des conditions presque identiques, l'expérience ṭouloûnide. A leur tour, les tribus arabes voudront prendre part à la curée d'un empire en dé-

(1) Voir p. 161 la liste des Ikhchîdides ; cf. Ibn 'Asâkir, IV, 186, 190.

composition, s'installer dans une province que ses anciens maîtres ne songent plus à défendre et dont les plus extraordinaires épreuves n'arrivent pas à tarir les ressources. Nous avons eu l'occasion de nommer les Taghlibites, la tribu du poète Akhṭal. Antérieurement à cette époque, ils semblent déjà avoir passé en masse à l'islam. A la cour des 'Abbâsides, nous voyons leurs émirs disputer aux Turcs la réalité du pouvoir, échappé aux mains débiles des califes.

Les Hamdânides. Un clan de cette fière tribu, les Banoû Ḥamdân (1), déjà maîtres de la région de Mardîn et de Mossoul, s'étaient vus chargés de reconquérir la Syrie sur les Ikhchîdides et d'y arrêter l'avance des Byzantins. Ils s'installèrent en maîtres dans le Nord du pays, sans rompre pourtant avec le califat 'abbâside. Celui-ci comblera les chefs de la dynastie ḥamdânide de titres honorifiques, terminés en *daula*. Cette clausule, en apparence inoffensive, était censée attester leur dépendance vis-à-vis de la *daula* ou dynastie 'abbâside. Cette vaine collation de distinctions parut aux califes le seul moyen de retenir un semblant de contrôle sur des vassaux pratiquement indépendants. On leur savait gré d'avoir maintenu le symbole de la *khoṭba* 'abbâside, c'est-à-dire le nom du calife, proclamé à la prière du Vendredi.

Saif ad-daula. Le poète Motanabbî. Le plus célèbre de ces émirs ḥamdânides fut Saif ad-daula (994-967). Lorsqu'il eut réussi à expulser de la Syrie septentrionale les agents d'Ikhchîd, Saif se fixa à Alep. Il y installa une cour, où affluèrent les poètes. C'est dans ce milieu, que, comblé de générosités princières, se distingua le fameux Motanabbî, natif de Koûfa, mais Syrien par l'éducation et le séjour. Nommons encore Al-Farâbî, le plus grand philosophe arabe avant Avicenne.

Plus encore que Mécène, protecteur des lettres, Saif se

---

(1) Voir p. 161 : dynasties d'Alep.

montra un infatigable soldat. Cette valeur lui valut son surnom honorifique de Saif. Ses succès militaires attirèrent sur la Syrie du Nord la revanche des armées byzantines, commandées par l'empereur Nicéphore, un adversaire digne de l'émir Ḥamdânide. Un instant, la capitale Alep elle-même fut prise ; seule, la citadelle avait résisté. Une seconde campagne mena les Byzantins jusqu'au cœur de la Syrie ; Laodicée, Ḥomṣ, ʿArqa tombèrent entre leurs mains. A son tour (968), Antioche dut capituler et demeurera byzantine pendant plus d'un siècle. Saif était mort un an auparavant (967). Il laissait à son faible successeur un trône ébranlé par la révolte de ses émirs. Saif fut regretté par les chrétiens.

Perte de la Syrie. La fin du 10ᵉ siècle et le commencement du 11ᵉ seront signalés par la chute des Ikhchîdides à Damas (967-970), ensuite par celle des Ḥamdânides à Alep (1003-04). La Syrie, malgré une éphémère réaction ʿabbâside à Damas (975-77), n'est pas reconquise au califat de Bagdad. Après Damas, de nouveau perdue pour les ʿAbbâsides, Alep et bientôt toute la Syrie vont tomber au pouvoir d'une dynastie ʿalide, ou plus exactement ismaʿilienne, celle des Fâṭimites d'Egypte.

II. La Syrie sous le califat du Caire (977-1098).

Origine des Fâtimites. Remontait-elle, comme ils le prétendaient, au Prophète ? Leurs adversaires l'ont toujours contesté. Périodiquement les ʿAbbâsides les ont maudits dans les chaires de Bagdad. Quant aux ʿAlides authentiques, ils se sont tenus sur la réserve. Le mouvement fâṭimite se rattache de près à celui des sectaires carmathes (1). Un agitateur carmathe, ʿAbdallah ibn Maimoûn s'était réfugié à Salamya, à

(1) Cf. de Goeje, *Les Carmathes du Bahraïn et les Fatimides.*

l'Est de Ḥomṣ, petite cité dévastée par leurs armes, après qu'ils eurent exterminé la population de Balbek. Son petit-fils 'Obaidallah avait dû quitter précipitamment cette retraite pour échapper aux poursuites de la police 'abbâside. Il prit la direction du Maghrib. Un de ses émissaires, Aboû 'Abdallah, l'y avait précédé et préparé le terrain, en soulevant contre la dynastie orthodoxe des Aghlabites les Berbères du Nord africain. Les populations indigènes, poussées à bout par les envahisseurs arabes, étaient acquises, depuis longtemps, nous le savons (v. p. 95), aux idées khâridjites. Aboû 'Abdallah leur donna à espérer l'apparition prochaine du Mahdî. Ce sauveur n'était autre que 'Obaidallah, le fugitif de Salamya. Avec le concours des Berbères, ils renversèrent les Aghlabites. L'œuvre achevée, le Mahdî 'Obaidallah s'empressa de se débarrasser d'Aboû 'Abdallah par l'assassinat.

Conquête de Syrie par les Fâtimites. Installés en Tunisie, lui et ses successeurs immédiats (1) songèrent aussitôt à s'étendre du côté de l'Orient. La conquête de l'Egypte s'acheva par les lieutenants du calife fâṭimite Al-Mo'izz (969). Cette même année, les troupes fâṭimites, en majorité composées de Berbères, envahirent la Syrie. Elles s'emparèrent, sans grande résistance, de la Palestine qu'elles enlevèrent aux Ikhchîdides. Vint ensuite le tour de Damas (v. p. 142). Dans le centre de la Syrie, il devient difficile de préciser en quoi consistèrent la conquête et l'autorité égyptiennes. La reconnaissance de l'autorité des Fâṭimites durait aussi longtemps que leurs soldats stationnaient dans le pays. Eux partis, les habitants et les émirs locaux, presque tous maintenus dans leur poste, s'empressaient de reprendre leur indépendance, sans rompre ouvertement avec le Caire.

La situation à Damas. Dans cette ville, note Al-Qalânisî

---

(1) Voir la liste des Fâṭimites.

(p. 16), « la population, demeurée orthodoxe, détestait les Maghribins », à savoir les soldats et agents berbères, soutiens du régime schismatique des Fâṭimites. Ces sympathies omayyades étaient devenues purement platoniques et ne visaient plus la restauration du califat syrien. Par un étrange retour, l'épithète omayyade, dont les 'Abbâsides avaient fait le synonyme de mécréant, avait pris le sens d'orthodoxe. Le dernier agitateur sofiânide (cf. p. 139) venait de l'expérimenter. Démoralisés par deux siècles et plus de discordes civiles et d'oppression 'abbâside, les Syriens ne se sentaient plus la force de se soulever pour leur ancien idéal. Mais fatigués par la période interminable d'anarchie qu'ils venaient de traverser, ils se trouvaient prêts à acclamer le premier chef qui leur assurerait la sécurité et répondrait de l'ordre.

Aftakîn. Survint alors Aftakîn, mamloûk turc, dégoûté du service des 'Abbâsides. Il se présenta avec trois cents de ses compagnons d'armes. C'était un vaillant soldat et un homme de gouvernement. Les Damasquins lui remirent les affaires de leur cité. Il ne tarda pas à y rétablir l'ordre, réduisit à l'obéissance les tribus pillardes des environs. Il ne déploya pas moins d'adresse dans ses négociations avec le calife Al-Mo'izz, son suzerain nominal d'Egypte, dont les propositions les plus engageantes ne réussirent pas à l'attirer au Caire. Pendant l'invasion de Tzimiscès (v. p. 148), il sut gagner la bienveillance du terrible *basileus*. Son adresse politique épargna alors à Damas, au prix d'une contribution de guerre, le pillage par les troupes grecques. A la fin les Fâṭimites se décidèrent à intervenir militairement contre lui. Allié aux Carmathes, lesquels s'étaient brouillés avec les Fâṭimites, Aftakîn courut au devant des Egyptiens et leur infligea en Palestine une sanglante défaite. Un retour offensif de l'ennemi devint funeste au vainqueur. Battu à Ramla, il fut arrêté et mis à mort en Egypte (1).

(1) Qalânisî, *Târîkh*, p. 13 etc.

Le régime fâtimite en Syrie. Cette victoire consolida momentanément la domination fâṭimite en Syrie. Mais elle y demeura toujours précaire. Elle ne se maintint qu'en déplaçant sans cesse les émirs et agents auxquels elle se vit contrainte de laisser l'autorité, en perpétuant l'instabilité administrative. Le Caire suscite au gouverneur, qui prend trop d'influence dans sa province, un rival. Celui-ci, soutenu par les armées égyptiennes, supplante l'ancien titulaire; il demeure quelque temps au moins dans une dépendance nominale à l'égard du califat fâṭimite. Il en profite pour pressurer odieusement ses administrés et finit par les pousser à la révolte.

A Damas. Ainsi Qassâm, ancien compagnon d'armes d'Aftakîn, puis son successeur dans le gouvernement de Damas (1), doit céder la place à Baltakîn (982). Baltakîn se voit bientôt supplanté pacifiquement par Bakdjoûr (983-984), Bakdjoûr expulsé par Mounîr (988-989). Mounîr, battu à Ramla, est remplacé par Mandjoûtakîn (991) ; celui-ci, vaincu à son tour, par Aboû Tamîm (997) ; ce dernier, dépossédé presqu'aussitôt par Djaich ibn Ṣamṣâma. Après avoir à plusieurs reprises gouverné Damas et s'y être rendu odieux par ses exactions (2), Djaich, par exception, mourut de maladie au siège de son gouvernement. Il deviendrait oiseux de pousser plus avant cette fastidieuse énumération d'aventuriers étrangers. Un seul des gouverneurs, qui se succédèrent à Damas jusqu'à la mort de Ḥâkim, mérite une mention spéciale.

Un neveu de Hâkim. C'est un neveu du souverain, nommé ʿAbdarraḥîm ou ʿAbdarraḥmân ibn Iliâs, dont la fortune tient du roman. Longtemps dans l'intime faveur de Ḥâkim — son nom figurait à côté du sien sur les monnaies avec le titre de « vicaire de l'émir des croyants et successeur dési-

---

(1) Autre version dans Aboû'l Maḥâsin, *Nodjoûm*, p. 3.
(2) Ibn ʿAsâkir, III, 418.

gné à l'empire des musulmans » —, il fut promu en 1018 à l'émirat de Damas, quand la propagande druse battait son plein dans le Wâdittaim (v. p. 152). N'ayant pas été mis dans le secret par son oncle, il commit l'imprudence de vouloir s'y opposer. Le châtiment ne se fit pas attendre. Il se trouvait à peine installé que des émissaires de Ḥâkim, firent irruption dans son palais, massacrèrent ses gardes et le mirent en arrestation. « Le peuple, écrit Qalânisî (p. 70), ne savait à quoi s'en tenir sur les changements incessants de gouverneurs, sur l'instabilité du régime et la perpétuité de l'anarchie ». 'Abdarraḥîm fut battu, enfermé dans un coffre et transporté en Egypte. On le ramena ensuite à son poste, d'où il fut définitivement expulsé, à la mort de Ḥâkim, enfin exécuté au Caire (1). Parmi ses successeurs, certains gouvernèrent Damas pour la troisième fois. Un autre enfin reçut la nouvelle de sa destitution, au moment où l'on venait de lire son diplôme d'investiture !

Un anticalife. Dans la Palestine, les Fâṭimites devaient ménager la puissante famille des Banoû'l Djarrâḥ. Ces émirs bédouins de la tribu de Ṭayy s'arrogèrent pendant un siècle une véritable hégémonie sur les nomades de Syrie. Au temps de Ḥâkim, leur chef s'avisa d'offrir le califat à un 'Alide, chérif de la Mecque. Pour se mettre en fonds, le nouvel élu commença par faire main basse sur les trésors de la Ka'ba, se ceignit d'une épée qu'il appela Dhoû'l Qifâr. Il prit le titre de Râchid billah et vint s'installer à Ramla. Au milieu de l'anarchie, entretenue par les folies de Ḥâkim, les Bédouins étaient devenus les maîtres de la situation. Ils en profitèrent pour rançonner le pays, sans égard pour la nationalité de leurs victimes, Syriens ou Egyptiens. Ils commencèrent par dépouiller le nouveau calife et le laissèrent souffrir la faim.

(1) Cf. Aboû'l Maḥâsin, *Nodjoûm* (ed. Popper) 78-79.

Ibn al-Djarrâḥ se fit acheter par Ḥâkim. Découragé, le chérif de la Mecque se décida à retourner au Ḥidjâz où, sans craindre la palinodie, il reprit la prière au nom des Fâṭimites (1), dont les subsides lui permettaient de vivre.

Révolte de Tyr. A Tyr, vers 997, un simple batelier, ʿAllâqa, réussit à soulever la ville et à s'y rendre indépendant. Il battit monnaie avec cette inscription: « Après l'humiliation, gloire à l'émir ʿAllâqa, عزّ بعد فاقة لامير علّاقة » (I. Baṭrîq, II, 181). Enfermé dans Tyr, cet aventurier y soutint un long siège, résistant aux assauts combinés des armées de terre et de mer. Il avait appelé à son secours les Grecs qui lui envoyèrent leur flotille. Mais elle fut battue par l'escadre musulmane, qui bloquait le port. Tyr dut se rendre et ʿAllâqa fut crucifié (2).

Le gouverneur Bichâra. L'année suivante 388 H. (998) à Damas, le gouverneur Bichâra al-Ikhchîdî (3) trouva un moyen peu banal de se débarrasser des adversaires du régime fâṭimite. Se souvint-il du tragique festin d'Aboû Foṭros (v. p. 105) ? Il est certain qu'il reprit une tradition ʿabbâside que les régimes suivants se transmettront. Il se mit à inviter quotidiennement les jeunes gens des meilleures familles, chefs de la faction antiégyptienne (4), à les traiter fastueusement dans son palais. Quand il eut endormi tous les soupçons, il aposta ses séides et donna ordre d'assommer tous ses invités — on en comptait 200 — au sortir de table. Ensuite ses satellites se répandirent dans la banlieue de Damas et y promenèrent le massacre et le pillage. Bichâra s'empara des principaux citoyens, confisqua leurs biens et les exila en

---

(1) Ibn Baṭrîq, II, 200-201.

(2) Qalânisî, 50.

(3) Cf. Ibn ʿAsâkir, III, 225. Longtemps gouverneur de Galilée, il aura laissé son nom à la région.

(4) Ibn Batrîq, II, 181.

Egypte. La ville fut condamnée à payer une amende de 500.000 dînârs (1).

Anouchtâkîn, un des derniers et des plus modérés parmi les gouverneurs, sous Ḥâkim, laissa après lui une fortune de 600.000 dînârs en espèces, sans compter les biens immobiliers, les objets de prix, les revenus de toute espèce. De Damas et de la Palestine, il retirait 200.000 dînârs. Les commerçants et les banquiers lui en devaient 50.000. A sa mort, on retrouva dans son palais 200.000 dînârs (2). On voit quelles ressources offrait la Syrie, après toutes les guerres, les dévastations dont nous n'avons donné qu'une faible idée. Cette anarchie fut pour les remarquables successeurs de l'empereur Nicéphore, pour Tzimiscès et Basile II, comme une invitation à achever la conquête de la Syrie.

Conquêtes grecques. Les Byzantins y avaient pris pied solidement. La province d'Antioche leur appartenait. Ils s'étaient assuré un droit de contrôle sur l'émirat ḥamdânide d'Alep, lequel leur payait tribut. Singulière situation : l'ancien état de Saif ad-daula, ou ce qui en subsistait, relevait à la fois de la suzeraineté égyptienne et d'un protectorat byzantin. Cette situation se renouvellera sous les Croisés, non seulement pour Alep, mais pour Ḥomṣ et Damas. Nous avons vu (v. p. 144) comment au temps d'Aftakîn, l'empereur Tzimiscès pénétra jusqu'à Damas (976). Une partie considérable de son armée se composait de musulmans. Il avait enrôlé les recrues de la Cilicie, du pays des Thoghoûr (v. p. 136), de nombreuses tribus arabes. Quand il approcha de Damas, les chefs musulmans au service de Tzimiscès, écrivirent à Aftakîn pour lui démontrer l'inutilite d'une résistance. L'intelli-

(1) Qalânisî, 53-54.

(2) Qalânisî, 79. Au siècle précédent (vers 930) un fonctionnaire, au retour de son administration en Syrie, doit abandonner au fisc 'abbâside 360.000 dînârs ; Ibn 'Asâkir, IV, 283.

gent condottiere turc s'en rendit compte. La ville de Ṣaidâ suivit cet exemple. Beyrouth préféra résister. Elle fut emportée, livrée au pillage, une partie de sa population emmenée en esclavage. Djebail subit le même sort. A Tripoli, Tzimiscès dut lever le siége au bout de 40 jours et alla mourir à Constantinople (1).

L'empereur Basile reprit la conquête interrompue (995). Après avoir dégagé la ville d'Alep ; il pénétra dans la vallée de l'Oronte, prit Chaizar, Ḥomṣ, Rafanyya. La ville de Tripoli résista de nouveau. Enfin il tomba sur Antaradus (Ṭartoûs). Puis, content de ces succès sans lendemain, il disparut, laissant son œuvre se défaire derrière lui.

Hâkim. L'histoire des sectes syriennes nous oblige de revenir à Ḥâkim, dont le gouvernement, fécond en révolutions pour la Syrie, nous a trop longtemps retenu (996-1020). Ce prince monta sur le trône à l'âge de 10 ans. Dans les débuts il affecta une grande tolérance. Des chrétiens, des juifs (2) même parvinrent aux charges les plus élevées, y compris le vizirat suprême. Vers l'an 1000, il survint, selon Maqrîzî, « un dérangement dans son cerveau ». Ibn Baṭrîq (II, 218) parle de folie religieuse et rappelle le cas de Nabuchodonosor. Comme ce dernier, Ḥâkim laissa croître ses cheveux et ses ongles. « Après avoir adopté l'habitude de s'entourer de lumières en plein jour, brusquement il se mit à siéger dans la plus complète obscurité » (3). D'autres auteurs supposent que ses extravagances étaient calculées, qu'il cherchait à dérouter l'opinion du vulgaire, à se faire passer pour un être exceptionnel.

---

(1) Qalânisî, 13-14.

(2) Orthodoxe, la population égyptienne était hostile aux Fâṭimites, obligeant ceux-ci à s'appuyer parfois dans le gouvernement sur les tributaires.

(3) Aboû'l Maḥâsin, *op. cit.*, 63.

Il commença une vie, où l'inconsistance le disputait à la fantaisie : régentant, défaisant mœurs, modes, religion ; édictant les ordonnances les plus bizarres et souvent les plus odieuses. Un jour le vin est interdit à tous, sans en excepter les chrétiens. « Pour la messe et le culte, ils se virent obligés d'employer des raisins macérés dans l'eau » (1). La nuit, le calife errait dans les rues du Caire, tantôt illuminées *a giorno*, tantôt mornes et désertes, suivant ses caprices. Soudain renonçant au luxe de ses prédécesseurs, il se vêtait de bure comme un *ṣoûfi* ; le lendemain, il s'affublait d'habits bariolés. C'était un déséquilibré, qui portait dans ses mains la vie et la mort. Ses terribles volontés, silencieusement obéies, faisaient d'un coup jusqu'à 10.000 victimes, livraient aux flammes des quartiers entiers de la capitale, jetaient aux chiens les cadavres déterrés dans les cimetières, enfermaient les femmes dans une étroite réclusion, défendant même de leur fabriquer des chaussures, puis les abandonnaient au sabre de ses régiments nègres. Ce fou couronné devait plonger le peuple dans une stupeur confinant à la superstition.

Hâkim et les chrétiens. Après s'être attaqué aux pratiques de l'islam, ses caprices s'abattirent soudain sur les chrétiens et les juifs. Ces derniers furent condamnés à porter des billots au cou, les chrétiens des croix, pesant jusqu'à quatre livres. Sur l'emplacement de leur église et de leur quartier au Caire, il éleva la mosquée d'Al-Azhar. L'édit intolérant de Motawakkil était tombé en désuétude (v. p. 137). Non qu'on fût revenu à des conceptions plus libérales, mais comment se passer des tributaires ? Maqdisî (2), un contemporain, l'at-

(1) Ibn Baṭrîq, II, 200. Sur Ḥâkim et les chrétiens, cf. *Ibid.*, 186, 194, 231 ; Barhebræus, *Dynasties*, 213.
(2) *Géogr.* 813.

teste : en Egypte, en Syrie, les écrivains dans les administrations étaient chrétiens. Il en était de même pour la médecine et les autres professions libérales.

A Jérusalem, pendant la Semaine Sainte, les chrétiens avaient l'habitude de sortir processionnellement, croix, bannières en tête, précédés du gouverneur à cheval. Ḥâkim interdit ces manifestations. Sa rage s'attaqua à l'Eglise du S[t] Sépulcre qu'il fit démolir pierre par pierre ainsi que d'autres sanctuaires en Terre Sainte et en Egypte. Ce vandalisme lui « valut un regain de popularité et les vœux du monde musulman ». Si la folie de Ḥâkim dépassa tous les antécédents, il est extrêmement osé d'affirmer avec R. Hartmann que « ce fut l'unique persécution officielle et directe contre le christianisme oriental » depuis la conquête arabe. Ḥâkim surpassa les plus intolérants parmi les ʿAbbâsides ; il n'innova pas. Encouragé par l'opinion, il avait déjà ordonné la destruction d'autres églises en ses Etats, lorsqu'il s'arrêta par crainte de représailles contre les mosquées dans les pays chrétiens (1). Enfin il renouvela et aggrava les lois somptuaires édictées par Motawakkil (v. p. 137), força les chrétiens à devenir musulmans, sauf à leur permettre le lendemain de revenir à leur ancienne religion et même de reconstruire leurs églises, aux frais du trésor.

Carmathes et Fâtimites. Les revendications dynastiques des Fâṭimites reposaient sur les théories carmathes ou ismaʿiliennes. Cette doctrine abstruse admettait que la première émanation de la divinité avait été la *Raison Universelle*. Celle-ci s'était incarnée dans une série d'Envoyés, appelés *Nâṭiq*, « parlants » ; tels Moïse, le Christ, Mahomet. De là à affirmer que Dieu lui-même pouvait s'incarner, la

(1) Qalânisî, 68. L'Espagne, l'Empire grec, etc. Dans la mosquée de Constantinople, on faisait la *khoṭba* fâṭimite ; Abou'l Maḥâsin, *op. cit.* 40.

distance n'était pas trop grande. Le déséquilibrement de Ḥâkim l'amena à se donner comme l'incarnation de la divinité. En Egypte, au milieu de la population demeurée sonnite, attendant depuis un quart de siècle la fin de ce règne maudit, l'extravagante doctrine ne trouva pas le terrain favorable à son développement. Des ambitieux s'y dévouèrent pourtant. Du plus ardent d'entr'eux, Darazî, les Druses ont reçu le nom populaire que la foule leur décerna aussitôt (1).

Débuts du drusisme. Ḥâkim les envoya en Syrie où, dans le repli des montagnes, pullulaient les sectes, issues du carmathisme et du chî'itisme, et les chargea de la propagande en faveur de sa propre divinité. L'Egypte ne tarda pas à se débarrasser du tyran. Sa propre sœur, dans l'intérêt même de la dynastie, s'entremit pour aider à le faire disparaître (2). Par malheur, le profond mystère qui entoura cette mort favorisa les progrès de la nouvelle secte. « Ses partisans exaltés الغالون في المذهب », affirme Qalânisî (p. 79), refusèrent de croire à sa mort. « Il s'était dérobé momentanément, caché dans son Essence divine. Il reviendrait au moment voulu manifester sa puissance ». C'est dans les vallées du Wâdittaim au pied de l'Hermon que la secte recruta ses premiers adhérents (3). Sa prédication s'y heurta à l'hostilité des Noṣairis, des Chî'ites qui l'avaient précédée. Nous exposerons bientôt leurs doctrines. Reprenons brièvement les événements principaux de l'histoire politique en Syrie, pendant le demi-siècle environ, qui nous sépare des Croisades.

---

(1) I. Baṭrîq, II, 223.

(2) Voir une version moins compromettante dans I. Baṭrîq, II, 233 et pour les débuts du drusisme, II, 220 etc. Aboû'l Maḥâsin, *op. cit.*, 69-70.

(3) Comp. le nom de *Taydâmina*, synon. de Druses; Moḥibbî, III,268.

Mirdâsides. Le pays achèvera graduellement de se détacher de l'Egypte. Le retour du successeur de Ḥâkim à des traditions plus libérales, la valeur indéniable de ses représentants à Damas ne pourront retarder cette scission. Les Arabes de Syrie s'entendirent pour partager entre eux la Syrie. Aux B. Djarrâḥ écherrait la Palestine, Damas aux Kalbites, Alep reviendrait aux Kilâbites (1). A chaque affaiblissement du pouvoir central en Syrie correspond fatalement une recrudescence d'influence bédouine. Après les Banoû Ḥamdân à Alep, vers l'an 1023, les Banoû Mirdâs, de la tribu qaisite des B. Kilâb, recommencent la tentative des Ḥamdânides. Les habitants d'Alep les appelèrent, las du régime des gouverneurs fâṭimites. A vrai dire, la dynastie des Mirdâsides — elle durera avec des alternatives jusqu'en 1079 — se sentit toujours trop peu sûre d'elle-même, trop menacée dans son indépendance par le califat fâṭimite pour ressusciter les gloires littéraires et guerrières des Ḥamdânides.

Derniers gouverneurs fâtimites à Damas. L'anarchie syrienne inspire à l'empereur byzantin Romain III (vers 1030) la pensée de marcher sur les traces de Tzimiscès et de Basile II (v. p. 148). Il ne réussit qu'à se faire écraser et se sauva à grand peine avec les débris de son armée. L'habile gouverneur fâṭimite de Damas, Dízbiri s'empare momentanément d'Alep (1037), mais sa mort (1041) permet aux Mirdâsides de s'y réinstaller. Après Dizbiri, Damas compta un autre gouverneur fâṭimite, à peine moins remarquable, Badr al-Djamâlî (1063).

Pendant un combat de rues entre le parti syrien et les troupes maghrebines, le feu prit à la mosquée des Omayyades (1069). Cette catastrophe suspendit momentanément la lutte. C'était la gloire de la cité, « une des merveilles du monde », assure Qalânisî (p. 96). « Vainement, écrit Sibṭ ibn

(1) I. Baṭrîq, II, 244.

al Djauzî, les combattants essayèrent d'arrêter les ravages de l'incendie. Le peuple se frappa le visage, implorant le secours d'Allah... Voilà, crièrent les Damasquins, le châtiment de nos félonies, de nos trahisons, de nos dénis de justice ». Le feu dura jusqu'au matin. De l'édifice il ne demeura debout que les quatre murs. Les jours suivants, on continua à prier au milieu des ruines fumantes ». Pendant que Badr al-Djamâlî s'efforçait de sauver en Syrie les débris de la puissance égyptienne, les Seldjoûcides profitèrent du désordre pour y pénétrer (1070).

Les Seldjoûcides en Syrie. Sortis du tronc turco-mongol, qui avait déjà fourni les dynasties éphémères des Toûloûnides et des Ikhchîdides, les Seldjoûcides s'étaient mis en vedette en arrachant les 'Abbâsides à la tutelle humiliante des Bouides, protecteurs du Chî'itisme. Ce service en avait fait les arbitres du califat orthodoxe. Un autre fut d'arrêter une nouvelle attaque de Byzance contre les terres de l'islam, celle de l'empereur Romain IV Diogène (1067-71). Après quelques succès en Syrie, le César grec tomba entre les mains d'Alp Arslan, le grand sultan seldjoûcide. Ce succès lui valut aussitôt la soumission des Mirdâsides d'Alep (1070-71). Presqu'en même temps, l'émir turc Atsiz conquiert pour les Seldjoûcides la Palestine, où la côte seule demeure aux Fâṭimites. La prise de Damas en 1075 avait été facilitée par la famine et par la détestable administration d'un gouverneur fâṭimite. La prière au nom des 'Abbâsides y fut dès lors rétablie.

A Jérusalem un émir seldjoûcide Ortoq fonde une petite dynastie locale (1086-87). L'une après l'autre, les conquêtes syriennes échappent aux Grecs, enfin (1069) la plus importante, Antioche. Un retour offensif des Egyptiens réussit à reprendre les cités phéniciennes depuis Tyr jusqu'à Djebail. Un simple qâdi s'empare du gouvernement de Tripoli et y fonde la dynastie des Banoû 'Ammâr (1).

(1) Aboû'l Maḥâsin, *op. cit.*, 267.

La Syrie se trouve partagée en deux sultanies seldjoûcides. Rodwân règne sur le Nord et sur la région d'Alep. Son frère Doqâq se fait proclamer sultan à Damas (1095). Des émirs seldjoûcides plus ou moins indépendants commandent, à Antioche Yâghi Siân, à Homs Djanâh ad-daula. Rodwân, d'abord hésitant entre le Caire et Bagdad, se décide finalement pour l'obédience 'abbâside et seldjoûcide. C'est au milieu de ces discordes civiles, de ce morcellement de la Syrie, que tomberont tout à coup les armées des Croisés. Encore n'avons-nous nommé ni les émirs bédouins d'Apamée, ni les Banoû Monqidh, retranchés dans leur romantique forteresse de Chaizar, qu'après la retraite des Byzantins leur avait cédée l'évêque de la cité (1), ni les barons arméniens, au Nord d'Antioche et d'Alep, dans l'ancienne Commagène et sur les deux rives de l'Euphrate, où ils fondent de petites seigneuries. Sur la côte phénicienne, les gouverneurs fâtimites ne prennent conseil que de leur ambition. A l'exemple des Banoû 'Ammâr, ils attendent le moment de se tailler dans les dépouilles de la Syrie des fiefs indépendants du Caire.

III. La Vie et la Société.

Aboû'l 'Alâ. Cette anarchie politique, le régime des aventuriers turcs et berbères, maîtres illettrés et cupides, n'étaient pas de nature à favoriser le mouvement intellectuel. Ils ne réussiront pourtant pas à l'étouffer. Des poètes se groupèrent autour de la petite cour des Mirdâsides à Alep. Le plus connu, le plus original de tous fut Aboû'l 'Alâ de Ma'arra (973-1057), esprit frondeur à l'inspiration pessimiste. On se demande avec raison comment, aveugle dès l'âge de quatre ans, il put acquérir la familiarité avec la littérature arabe

(1) Cf. Qalânisî, 133.

dont témoignent ses écrits. Cette infirmité précoce explique peut-être son individualisme littéraire et philosophique. « Il fut, dit M. C. de Vaux, un type d'intellectuel sceptique et discrètement anarchiste; rôle difficile à jouer dans l'islam et qu'avait, en un siècle antérieur, esquissé à peine Motanabbi ». (v. p. 141). Il se vantait de pouvoir composer une œuvre supérieure au Coran, comme valeur littéraire. C'est donner la mesure de ses convictions musulmanes et de la suspicion où le tiennent ses coreligionnaires. Il semble être revenu à résipiscence vers la fin de ses jours. Les poésies de son âge mûr développent avec une vivacité assez vulgaire sa conception pessimiste du monde. Sa رسالة الغفران, *Lettre du pardon*, œuvre de fine critique littéraire et d'humour sceptique, rappelle le plan qui inspirera plus tard la *Divine Comédie* de Dante.

Le soûfisme; Ghazâlî. Notre brève allusion aux doctrines carmathes, isma'iliennes et druses atteste combien les esprits en Syrie continuent à s'intéresser aux spéculations philosophiques, sans en excepter les plus indigestes. Nous ne possédons pas de détails sur les ascètes musulmans, lesquels, au dire des auteurs arabes (1), peuplaient les solitudes du Liban. Les émirs tanoûkhites y avaient établi un modeste émirat, autour duquel accourront se grouper bientôt les Druses. Damas et Jérusalem deviennent des centres pour la mystique musulmane. En Syrie, observe Ibn Djobair (p. 284), les ṣoûfis mènent une existence de rois ; Allah les a débarrassés des soucis temporels. . . établis en des palais qui les font rêver à ceux du Paradis ». Ibn Baṭṭoûṭa (I, 206) rencontrera plus tard à la mosquée de Damas une foule de dévots, « ne sortant jamais, assidus à la prière, à la récitation du Coran». Les ṣoûfis y comptaient un chef suprême, appelé « le cheikh des cheikhs » (p. 214). C'est dans ces deux villes que succes-

(1) Cf. Ibn Djobair². 287 ; I. Baṭṭoûṭa, I, 284 (V. la *Bibliogr.*).

sivement, à la veille des Croisades, un des chercheurs les plus originaux, les plus sympathiques de l'islam, incontestablement le plus brillant des mystiques islamites, Ghazâlî, après avoir renoncé aux avantages que lui offraient la cour et la ville de Bagdad, vint chercher la solitude, pour s'élever à la science extatique des ṣoûfis. Il vécut deux ans (1095-1097) solitaire dans la mosquée de Damas (1). Il s'y occupa de la composition de ses ouvrages et d'exercices ascétiques. Ghazâlî se préparait, en ruinant la philosophie, dont il trouvait les tendances trop rationalistes, à fortifier la foi des musulmans.

Les madrasa. Cette période est également celle de l'institution et de la diffusion des *madrasa* (2). Elles se répandirent en Syrie au 11e siècle, principalement à Alep et à Damas. Ne les confondons pas avec les universités. L'étudiant venait s'y initier au *'ilm*. Ce vocable désigne, à l'exclusion des connaissances profanes, la science *sacrée*, c'est à dire l'étude du Coran avec ses disciplines auxiliaires. Celles-ci comprennent le *tafsir*, exégèse coranique, la *Sîra*, vie du Prophète, le *ḥadîth*, connaissance des traditions religieuses (v. p. 40), critique et biographie des transmetteurs, *moḥaddith* (3). Les sciences profanes, spécialement la médecine, très cultivée, continuaient à être en majorité monopolisées par les chrétiens et les juifs, ainsi que la culture de la langue et de la composition arabes. Nous avons entendu (v. p. 150) Maqdisî se plaindre de l'apathie, manifestée à cet égard par ses coreligionnaires de Syrie, lesquels se laissèrent absorber par l'étude stérile du *ḥadîth*, par d'incessants voyages à la recherche des traditions islamites, في طلب العلم , comme on disait. Les *madrasa* furent des séminaires, destinés à promouvoir

(1) I. Djobair, 266, 19.
(2) Une vingtaine à Damas ; Ibn Djob. 283.
(3) Comp. Ibn Baṭṭoûṭa, I, 212-13.

le savoir coranique. C'est ce savoir qu'on visait quand on faisait dire à Mahomet : « اطلبوا العلم حتى في الصين, cherchez la science jusqu'en Chine ».

Ressources de la Syrie. Plus étonnante paraît la description de la prospérité du pays pendant les deux siècles antérieurs aux Croisades. Les exactions des agents fâṭimites, les énormes fortunes qu'ils réalisèrent pendant leur courte apparition dans les provinces syriennes, (v. p. 148) nous ont déjà permis de soupçonner sa persistante vitalité. Il faut lire le tableau esquissé par le Syrien Maqdisî (1), le plus grand des géographes arabes, pour s'en former une idée approximative, deviner l'origine des ressources et aussi concevoir les plus belles espérances sur l'avenir d'un pays, d'une race que des siècles d'oppression, de la plus déplorable administration n'ont pas réussi à appauvrir.

Avant d'aller plus loin, il est temps de nous familiariser avec l'islam, ses dogmes fondamentaux, sa législation religieuse et juridique, ses sectes, son évolution doctrinale, sa conception de la mystique et de la vie spirituelle. Après quatre siècles d'expansion, la religion coranique a pris sa forme définitive ; elle est devenue l'islam traditionnel, le système immuable que nous avons sous les yeux.

(1) *Géogr.*, 180, 184 etc. (V. *Bibliogr.*).



Principaux synchronismes.

Fondation du califat omayyade de Cordoue (756).

Charlemagne couronné empereur à Rome (800).

Les Arabes en Crète, dans le Midi de l'Italie (826-827), sur les côtes de Provence (837). Ils s'emparent d'Amorion (Anatolie) (838).

Phòtius, patriarche de Constantinople (858).

Mission des SS. Cyrille et Méthode chez les Slaves. Conversion de la Bulgarie (863-664).

Prise de Syracuse par les Arabes (878); ils s'établissent à Fraxinet en Provence (888), prennent Thessalonique (904).

Prise de Mélitène (934), de Nisibe et d'Edesse par les Grecs (944).

Hugues Capet, proclamé roi de France (987).

St Etienne, roi de Hongrie (1.000).

Les Normands s'établissent en Italie (1025).

Le patriarche Cérulaire rompt avec Rome (1054).

Conquête de l'Angleterre par les Normands (1066).

Tolède, enlevée aux Arabes, devient la capitale de la Castille (1086). Conquête de Valence par le Cid (1094).

Empereurs byzantins,

Dynastie macédonienne.

Basile Ier, 877-886.

Léon VI le Sage, 886-912.

Alexandre, 912-913.

Constantin VII Porphyrogénète, 913-959, associé à Romain Ier Lécapène, 919-944.

Romain II, 959-963.

Nicéphore II Phocas, 963-969.

Jean Ier Tzimiscès, 969-976.

Basile II le Bulgaroctone, 976-1025.

Constantin VIII, 1025-1028.

Romain III Argyre, 1028-1034.

Michel IV le Paphlagonien, 1034-1041.

Michel V le Calfat, 1041-1042.

Constantin IX Monomaque, 1042-1054.

Théodora, 1054-1056.

Michel VI Stratioticos, 1056-1057.

Dynastie des Doucas et des Comnènes.

Isaac Ier Comnène, 1057-1059.
Constantin X Doucas, 1059-1067.
Romain IV Diogène, 1067-1071.
Michel VII Doucas, 1071-1078.
Nicéphore III Botaniate, 1078-1081.
Alexis Ier Comnène, 1081-1118.
Jean II Comnène, 1118-1143.
Manuel Ier Comnène, 1143-1180.
Alexis II Comnène, 1180-1183.
Andronic Ier Comnène, 1183-1185.

Califes ʿabbasides.

(Dates d'avènement).

Saffâḥ	750	Râḍi	934
Manṣoûr	754	Mottaqî	940
Mahdi	775	Mostakfi	944
Hâdi	785	Moṭîʿ	946
Rachîd (Hâroûn ar-)	786	Ṭâiʿ	974
Amîn	809	Qâdir	991
Mâmoûn	813	Qâim	1031
Moʿtaṣim	833	Moqtadi	1075
Motawakkil	847	Mostaẓhir	1094
Montaṣir	861	Mostarchid	1118
Mostaʿîn	862	Râchid	1135
Moʿtazz	866	Moqtafi	1136
Mohtadi	869	Mostandjid	1160
Moʿtamid	870	Mostaḍi	1170
Moʿtaḍid	892	Nâṣir	1180
Moktafi	902	Ẓâhir	1225
Moqtadir	908	Mostanṣir	1226
Qâhir	932	Mostaʿṣim	1242-1258

DYNASTIES EGYPTIENNES.

Ṭoûloûnides.

Aḥmad ibn Ṭoûloûn 868.
Khomârawaih ibn Ṭoûloûn 884.
Djaich Aboû'l 'Asâkir ibn Khomârawaih 895.
Hâroûn ibn Khomârawaih 896.
Chaibân ibn Aḥmad 904-905.

Ikhchîdides.

Moḥammad Ikhchîd ibn Ṭoghdj 935.
Aboû'l Qâsim ibn Ikhchîd 945.
Aboû'l Ḥasan 'Alî ibn Ikhchîd 960.
Aboû'l Misk Kâfoûr (un eunuque) 966.
Aboû'l Fawâris Aḥmad ibn 'Alî 968-969.

Fâṭimites.

Mahdî ('Obaidallah)	909	Mostanṣir	1035
Qâim	934	Mosta'li	1094
Manṣoûr	945	Amir	1101
Mo'izz	952	Ḥâfiẓ	1130
'Azîz	975	Ẓâfir	1149
Ḥâkim	996	Fâiz	1154
Ẓâhir	1020	'Adid	1160-1171

DYNASTIES D'ALEP.

Ḥamdânides.

Saif ad-daula, Aboû'l Ḥasan 'Alî 944.
Sa'd ad-daula, Aboû'l Ma'âli Charîf 967.
Sa'îd ad-daula, Aboû'l Faḍâil Sa'îd 991.
Aboû'l Ḥasan 'Alî. } 1001-1003
Aboû'l Ma'âli Charîf. }
(Gouverneurs fâṭimites).

Mirdâsides.

Ṣâliḥ ibn Mirdâs 1023.
Chibl ad-daula Naṣr 1029.
(réaction fâṭimite) 1037.
Mo'izz ad-daula Tamâl 1042.
(réaction fâṭimite) 1057.
Rachîd ad-daula Maḥmoûd 1060.
Tamâl (pour la 2e fois) 1061.
Aboû Doâba 'Aṭyya 1062.
Rachîd ad-daula (2e fois) 1062.
Djalâl ad-daula Naṣr 1075.
Aboû'l Faḍâil Sâbiq 1076-1079.

Chapitre VIII.

ISLAM ; DOGMES ET ÉVOLUTION.

I. Le Coran et la Tradition.

Les sources doctrinales de l'islam sont contenues dans le *Coran* et dans le *Sonna* ou tradition écrite.

Le Coran, *récitation,* est l'œuvre de Mahomet ; sa composition remonte aux trois premières décades de notre 7e siècle. L'authenticité de cette attribution ne saurait être sérieusement contestée. Un remaniement postérieur, une intervention étrangère auraient supprimé dans le recueil les anachronismes, les nombreuses redites et tautologies que l'auteur y avait laissé subsister. Il se compose de 114 *sourates* ou chapitres de longueur très inégale, allant de 3 à 280 versets. Les plus développées se trouvent placées arbitrairement en tête du recueil, sans souci pour la chronologie ou la date de publication des fragments de révélation. L'ensemble compte 6206 versets, chacun terminé par des assonances parfois très lâches, tenant lieu de rimes. Au point de vue philologique, le style est d'une remarquable perfection, dans cette première œuvre en prose de la littérature arabe et il n'y a pas lieu de s'étonner qu'il ait servi de *canon* pour fixer les règles de la grammaire nationale.

Sourates mecquoises et médinoises. *Chronologiquement* on divise les sourates en *mecquoises* et *médinoises*, selon qu'elles ont été proclamées à la Mecque ou, après l'hégire, à Médine. Mais l'éditeur du recueil — publié plusieurs années après la mort de Mahomet — a maintenu dans les sourates mecquoises, et *vice-versa* dans les médinoises, des groupes de versets appartenant à une époque différente. Ce désordre ne facilite pas l'intelligence d'un texte, souvent concis jusqu'à l'obscurité et rempli d'allusions aux événements du jour, dont nous connaissons mal le détail. Le *tafsîr* (exégèse) se propose — il y réussit très imparfaitement — de résoudre ces problèmes d'herméneutique. Les sourates médinoises, les moins anciennes, sont aussi les plus longues, les plus prosaïques comme style. Elles contiennent des dispositions légales, des allocutions militaires, le règlement d'incidents contemporains ou d'affaires appartenant à la vie domestique du Prophète : divorce de Zaid, son fils adoptif (*Coran*, 33, 37), l'accusation, الافك, portée contre ʿAicha, sa favorite, (24, 10, 11), le statut relatif à ses femmes après sa mort, etc., etc.

Leur contenu ; dogmes. Les chapitres mecquois, d'un style beaucoup plus lyrique, renferment en substance les idées dogmatiques, peu variées, de l'auteur, dominé, dans les débuts de sa mission, par des préoccupations eschatologiques. Ces idées reviennent avec une insistance monotone, sans effort pour varier l'expression ni renouveler le répertoire d'images, de comparaisons, généralement peu originales sur l'existence de Dieu, ses attributs, ses relations avec le monde. Allah est le Créateur, le Maître unique et sans égal. Les anges sont ses ministres. Il révèle ses ordres aux créatures. Il les rappelle au monothéisme par l'intermédiaire des prophètes, dont la série ininterrompue depuis Adam, en passant par Moïse et le Christ, a été définitivement close par Mahomet, « le sceau des prophètes » (33, 40). Il existe une autre vie. Chacun y sera récompensé d'après ses œuvres ; les bons au Paradis, les méchants en enfer : lieux de jouissances ou

de tourments considérés comme matériels. Nulle part il n'est fait allusion à la vision béatifique des Elus. A la fin du monde, tous les morts ressusciteront, ils passeront au Jugement dernier, où leur sort éternel sera définitivement réglé. Les sourates ne se prononcent pas sur l'état des âmes pendant la période qui sépare la mort du Jugement. Voilà les thèmes principaux de la dogmatique du Coran, où la vigueur de l'affirmation tient trop souvent lieu de preuves.

Quant aux obligations, elles se résument dans les suivantes, considérées comme les « cinq piliers de l'islam » : 1° la profession de foi, reconnaissant l'unicité de Dieu et la mission prophétique de Mahomet ; 2° les prières quotidiennes aux temps déterminés, et celle publique, la prière à la mosquée, du Vendredi, toujours précédées d'une lotion rituelle ; 3° l'aumône pour des fins humanitaires et l'assistance destinée aux membres de la communauté et aussi pour la « guerre sainte », *djihâd*, sur laquelle le Coran insiste longuement dans les sourates médinoises ; 4° le jeûne du mois de Ramadan ; 5° le pélerinage à la Mecque. Sont dispensés de cette dernière obligation les mineurs, les esclaves, les nécessiteux. Une autre cause de dispense réside dans l'insécurité des routes ou des temps, période de guerre ou de troubles. Mais l'obligation renaît avec la disparition des empêchements.

La Sonna. Le Coran n'offrait pas un corps de doctrine complet. Il n'avait prévu pour les règles de la vie religieuse qu'un nombre restreint de cas, sans penser à une société différente de celle de l'Arabie, patriarcale et nomade. Les circonstances — non pas l'importance des questions — motivèrent seules l'intervention législative du Prophète dans le Coran. A l'effet de combler cette lacune, de suppléer à cette imprécision, on recourut de bonne heure à la *Sonna*. On appela de ce nom la tradition, telle qu'on la supposa avoir été fixée dans la conduite, dans les paroles du Prophète et de ses premiers Compagnons. Ce que cette primitive génération avait professé en matière de croyances, ce qu'elle avait pratiqué

devint la règle de foi, la norme de la vie pour la postérité. Il fournit le complément et aussi l'interprétation autorisée du texte coranique et de ses nombreuses énigmes.

Les musulmans du premier siècle s'appliquèrent donc à recueillir, à enregistrer tout ce qu'ils savaient ou s'imaginaient savoir sur cette période, « l'âge d'or de l'islam », sur les paroles, les gestes, les décisions du Prophète et des croyants, qui avaient vécu dans sa compagnie intime ou qu'on supposait avoir été directement formés par lui en vue de leur mission future de guides, de modèles de la communauté islamite.

Le hadîth. Ces matériaux, recueillis avec plus de zèle que de discrétion, constituent le *hadîth*, littéralement *récit*. Chaque trait, chaque récit particulier, s'appellent également *hadîth* et la collection complète, formant une énorme bibliothèque, porte le même nom. On y descend dans les plus minimes, les plus pittoresques et aussi les plus réalistes détails. Le hadîth nous apprend comment Mahomet accomplissait ses prières, ses ablutions, comment il jeûnait, il s'habillait, se comportait dans la vie domestique, avec ses contemporains. Le Maître est censé y répondre d'avance aux difficultés dogmatiques, disciplinaires et politiques, qui devaient s'élever plus tard. Il condamne les hérétiques des temps futurs, les doctrines dangereuses, les opinions, les innovations modernistes ; il précise, complète les prescriptions sommaires du Coran. Dans cette énorme masse de renseignements, recueillis hâtivement et rappelant par leurs minuties la méthode du Talmud juif — auquel on ne tarda pas à faire de multiples emprunts — toutes les parties ne pouvaient prétendre au même degré d'authenticité. Sur plus d'un point le zèle des collectionneurs, leurs préventions avaient dépassé les limites de la discrétion.

Recueils principaux. La nécessité s'imposa de créer une science spéciale, s'exerçant sur la crédibilité, l'authenticité des hadîth. A partir du 9e siècle, la critique y opéra un

choix ; critique purement *externe*, discutant rarement le fond même des récits. Elle réunit dans des recueils spéciaux les matériaux traditionnels, destinés à servir de base à la vie religieuse des musulmans. Deux de ces compilations ne tardèrent pas à conquérir la faveur universelle, celle de Bokhârî († 870) et de Moslim († 874), appelés « les deux Cheikhs » par excellence. Leur travail s'appelle *Ṣaḥîḥ*, « authentique » ; il a obtenu la valeur et la considération de livres canoniques. Après eux, on cite encore quatre autres recueils, également parus dans le 9e siècle. Dans un degré moindre, ils sont acceptés, eux aussi, comme des autorités traditionnelles. Avec les deux premiers, ils forment la collection des « Six Livres » dans l'énorme *Corpus* du ḥadîth, dont l'extension ne cessera de croître à mesure qu'on s'éloignera des origines et que les circonstances, le mouvement des idées feront sentir la nécessité de solutions adaptées aux besoins nouveaux.

II. La Jurisprudence ; ses interprètes.

Origine. Le développement de l'islam, la fondation du califat amenèrent à formuler le droit, *fiqh*, littéralement la *sagesse*, la *(juris) prudentia* des Romains. Comme chez ces derniers, le *fiqh* est *rerum divinarum atque humanarum notitia*, « la connaissance des choses divines et humaines ». Il embrasse et prétend régler dans le détail l'ensemble de la vie religieuse et profane, que l'islam ne sépare pas dans la pratique. Aussi le *faqîh*, le *'âlim*, pluriel *'oulamâ*, (d'où notre *uléma*), les savants, appliqués à cette étude, sont-ils moins des jurisconsultes que des théologiens et des canonistes. Le *fiqh* a subi l'influence des législations antérieures, de Rome surtout, celle-ci par le canal du Droit Canon des églises chrétiennes d'Orient. Il dérive en première ligne du Coran et de la *Sonna*, ensuite du raisonnement, tenant compte aussi des coutumes locales.

Quatre écoles orthodoxes. L'intervention, la prédominance, plus ou moins marquée de ces éléments, explique l'origine et la diversité des écoles juridiques, *mazhab* مذهب, rite ou tendance, (non pas *secte*, comme on traduit parfois) Parmi elles, quatre sont considérées comme orthodoxes. Quant à leur répartition, leur diffusion provinciale, elle tient à l'influence exercée par leurs fondateurs et par les plus éminents de leurs disciples immédiats dont le prestige les a imposées autour d'eux. L'école de l'imâm Châfi'î († 819) s'est répandue en Egypte, dans l'Arabie méridionale et, de là, dans l'Archipel indien. Celle de Mâlik († 795), la plus ancienne et fondée à Médine, le centre principal de la tradition, a prédominé jadis en Espagne. Actuellement elle règne au Maghrib et dans l'Afrique Occidentale. Les pays turcs, ceux de l'Asie centrale, du continent indien, suivent les prescriptions d'Aboû Ḥanîfa († 767), le fondateur de la première école juridique *spéculative*. L'adoption de l'école d'Aboû Ḥanîfa par les Indiens explique l'intervention récente de ces derniers en faveur du califat ottoman et de son maintien à Constantinople. Presque disparue est celle de l'imâm Aḥmad ibn Ḥanbal († 855). Elle représentait l'extrême droite de l'intransigeance orthodoxe, attachée à la lettre du ḥadîth, et fut suivie jusqu'au 15e siècle dans la Syro-Mésopotamie. L'influence des Ottomans lui porta une atteinte sérieuse, de même qu'elle profita à la diffusion de l'école d'Aboû Ḥanîfa, plus ratiocinante, plus tolérante que ses rivales. Au milieu du 18e siècle la réforme wahhâbite remit en vigueur, au centre de l'Arabie, le système d'Ibn Ḥanbal, dont elle exagère l'opposition à toute innovation.

Différences et méthodes. Aboû Ḥanîfa eut le mérite de comprendre qu'il fallait accorder une place convenable au raisonnement personnel, à l'*opinio, raï,* رأي « l'*opinio prudentûm* ». Mâlik protesta et revendiqua les droits imprescriptibles du *ḥadîth*, de l'exemple du Prophète. Plus réactionnaire encore se montre Ibn Ḥanbal. Il n'admet l'*opinio* que dans

les cas d'extrême nécessité, en l'absence de tout antécédent prophétique. D'où l'obligation pour lui de se montrer accueillant aux hadîth les moins défendables par la critique interne. Ces distinctions admises, l'esprit de ces écoles, leurs méthodes présentent des différences plus apparentes que réelles. Les points sur lesquels elles se séparent se réduisent à des classifications divergentes, à des décisions de détail, pouvant être toutes admises en sûreté de conscience. Ainsi dans le christianisme, le théologien peut *ad libitum* se ranger du côté des thomistes, des molinistes, des augustiniens, des scotistes, des probabilistes ou des æquiprobabilistes.

Parmi ces différences chez les musulmans, rappelons les discussions relatives à l'accomplissement de la prière : quelles formules doivent être prononcées à haute ou basse voix ; à quelle hauteur faut-il lever les bras en prononçant « *Allah akbar* », Dieu est grand ; quelle doit être, pendant le même exercice, la position des mains, au-dessus ou au-dessous du nombril ? La prière demeure-t-elle valide quand une femme prend place à côté du fidèle ou au milieu des rangs ? La langue rituelle de l'islam est l'arabe. Seul Aboû Ḥanîfa, lui-même d'origine iranienne, tolère un autre idiome pour la récitation de la *Fâtiḥa*, la première sourate. Comment et quand faut-il remplacer les jours omis pendant le jeûne de Ramadan ? Le renégat, revenu à l'islam, doit-il recommencer tous les jeûnes omis depuis son apostasie ? Un enfant trouvé sera-t-il considéré comme musulman ? Oui, répondent tous les chefs d'école, à l'exception d'Aboû Ḥanîfa, partisan de la négative, si la trouvaille a lieu dans un endroit habité par des *tributaires*, à savoir des non-musulmans.

Toutes ces questions et d'autres analogues, sur la nature des aliments permis ou illicites, etc., ont formé une riche littérature, où la subtilité des ulémas se donne carrière. Comment se tirer d'affaire pour tourner l'obligation de tenir un serment ? Voilà un chapitre où Aboû Ḥanîfa a déployé toute la fécondité de son génie inventif. En appliquant à propos les

règles d'une souple herméneutique, *tafsîr*, on transformera en simples *optatifs* certains *impératifs* du Coran, c'est-à-dire, des devoirs rigoureux en œuvres de surérogation. Avec la même facilité on réussira l'opération inverse. « Epousez à votre choix deux, trois, quatre femmes » dit le Coran (4, 3). Une autorisation, une concession, apparemment ! Des ulémas ingénieux y ont découvert un ordre et la condamnation explicite du célibat. C'est le triomphe de la casuistique. Elle permet de trouver dans le texte du Coran les décisions appropriées aux circonstances les plus imprévues, de l'adapter à tous les besoins du moment. Réformistes et modernistes musulmans sauront s'en prévaloir.

Idjmâʿ. Le Prophète avait dit : « Les miens ne s'accorderont jamais dans l'erreur ». Par ailleurs, on lui attribue aussi ce dicton : « La variété des opinions est une miséricorde رحمة (d'Allah) ». Il faudrait comprendre que cette diversité d'opinions, de déductions chez les savants, a pour résultat de mettre à l'aise la conscience des fidèles, en leur laissant le choix entre leurs décisions. Ces deux paroles servent à expliquer la variété des écoles orthodoxes ainsi que le concept de *l'idjmâʿ*, l'accord doctrinal de l'islam dans les questions controversées. Cet accord remplace l'intervention de l'infaillible *consensus Ecclesiæ*, de l'accord doctrinal de la communauté. Sans lui, le développement de la doctrine demeure inexplicable : *in dubiis libertas, in certis unitas*. Il tolère la spéculation, une certaine évolution du dogme, mais il sait intervenir opportunément pour prévenir les abus d'une liberté illimitée.

On lui doit la reconnaissance officielle des six recueils canoniques du *ḥadîth*, des quatre écoles juridiques, du mysticisme moral ou ṣoûfisme orthodoxe. Il laisse la porte ouverte à l'éclosion d'opinions nouvelles, à charge pour celles-ci d'en obtenir la ratification, le laisser-passer, un *tolerari potest* de *l'idjmâʿ*. Le culte, l'intercession des saints, la vénération pour leurs tombeaux demeurent en principe

opposés à l'esprit du monothéisme coranique ; celui-ci n'admettant aucun intermédiaire entre Allah et les croyants. L'*idjmâ'* les a légitimés, en leur apportant la consécration de l'islam mondial, l'approbation attestée par la coutume universelle et le silence des docteurs. Dans la pratique, c'est moins la lettre du Coran et le texte de la *Sonna* que leur interprétation par le magistère vivant, résidant au sein de la communauté, qui doit servir de critère pour dirimer les questions litigieuses. Il a fixé pour l'éternité l'exégèse du Coran. L'activité des *ulémas* se borne à commenter les maîtres des grandes écoles. C'est indiquer dans quelles limites étroites se trouvent enfermés l'évolution doctrinale, le progrès de la spéculation islamique.

L' « imâm infaillible » ; pas de conciles. Les Chî'ites se sont donné un organe officiel de l'*idjmâ'* : c'est le jugement de l'imâm *infaillible*. Cette théorie ne pouvait être acceptée par les Sonnites ou orthodoxes, qui, à juste titre, n'admettent ni l'existence ni les titres de cet imâm hypothétique. Chez eux, l'*idjmâ'* n'est pas non plus, comme dans le christianisme, le résultat de synodes et de discussions conciliaires. *L'instinct catholique*, le besoin d'uniformité, incontestables au sein de l'islam, sont un phénomène complexe et spontané à la fois. Il s'est, après de multiples tâtonnements, accordé sur une formule assez souple pour avoir chance d'être adoptée, tout en garantissant l'unité doctrinale. De bonne heure l'énorme extension de l'islam, sa division en sectes, en Etats rivaux, n'ont pas permis d'interroger la masse des fidèles sur les questions de foi. On leur a substitué l'islam enseignant, le corps des *faqîh* et des ulémas. A eux il appartient de représenter la *vox populi*, en leur qualité « d'héritiers des prophètes », comme les aurait appelés Mahomet. On a adopté en principe que la *via media*, suivie par les ulémas autorisés, devait être tenue pour la règle, que les points garantis par leur accord doctrinal, par leur entente universelle, ne pou-

vaient être remis en discussion, tant en matière de discipline que de dogme. C'est contre cet *idjmâ'* des docteurs orthodoxes que viendrait échouer au 18[e] siècle le mouvement des Wahhâbites et leur prétention de restaurer la pureté de l'islam primitif. Dans le détail, les novateurs de l'Arabie centrale pouvaient avoir raison. Leur tort fut de vouloir limiter l'*idjmâ'* à l'accord des deux premiers siècles islamiques, de nier toute adaptation postérieure. Ainsi l'Eglise grecque d'Orient prétend n'admettre que les définitions des six premiers conciles œcuméniques. Souscrire aux prétentions des sectaires wahhâbites, c'eût été admettre tacitement que la communauté musulmane s'était unie dans l'erreur pendant de longues générations.

Les ulémas sont, avons-nous dit, les interprètes autorisés du *consensus*. Dans leurs doutes, pour la solution des cas de conscience ou la définition des points de doctrine controversés, les simples fidèles s'adressent à eux. Les réponses écrites qu'ils obtiennent, toujours motivées sur les textes du Coran, de la *Sonna* et la doctrine d'une des écoles juridiques, constituent une فتوى *fatwâ* (décision). Les auteurs de ces *fetwas*, quand ils se trouvent officiellement chargés de donner ces solutions, s'appellent des *mouftis*, littéralement *donneurs de fetwa*. A Constantinople, le chef suprême des ulémas et des mouftis est le *Cheikh ul-islam*. Supérieur au sultan-calife lequel — à l'encontre de qu'on affirme couramment — ne possède aucune prérogative, aucun pouvoir spirituels, n'a rien de commun avec le Pape ou le patriarche des chrétiens, ne jouit d'aucune autorité doctrinale, ni même législative, l'islam ne reconnaissant que la *Charî'a* ou loi religieuse, le Cheikh ul-islam est nommé par le sultan et révocable à volonté ; situation qui garantit le gouvernement contre toute velléité d'indépendance. Le *qâḍi* est le titulaire d'une judicature ou magistrature judiciaire. Il décide d'après la loi canonique, le *Char'* ou *Charî'a*. Le pouvoir civil est chargé d'exécuter ses sentences.

Pas de liturgie proprement dite ! Le Vendredi n'a rien de commun avec le Sabbat ou le Dimanche. Il ne comporte pas l'obligation du repos hebdomadaire, mais seulement l'assistance à une prière publique avec *khoṭba* ou sermon. L'absence de liturgie, de cérémonies cultuelles rend sans objet l'existence d'une classe de ministres, spécialement ordonnés pour diriger le service divin, assumer le soin spirituel des âmes. On appelle *muezzins* مؤذن des fonctionnaires subalternes, chargés de convoquer à la prière. Des *cheikhs* ou *imâms* sont préposés à certaines mosquées ou établissements pieux. Les chefs des confréries de ṣoûfis s'appellent également cheikhs. Mais leur situation ne leur confère aucun droit exclusif à la présidence de la prière. Elle sera assumée par n'importe quel fidèle, s'il est bon musulman et possède suffisamment les modalités de la prière. Ainsi la *circoncision* ou l'initiation islamique pourra être accomplie par le premier barbier venu. Si des qâḍis, des imâms président aux mariages, ils s'en acquittent en leur qualité de témoins privilégiés ou en vertu d'une délégation de l'autorité civile, et non pas d'une prérogative inhérente à leur charge, laquelle n'a aucun caractère spirituel. C'est constater de nouveau qu'il n'existe pas d'Eglise, pas de hiérarchie sacerdotale dans l'islam. Celui-ci ignore l'institution des sacrements, celle d'une cléricature, intermédiaire officiel, exclusif de grâces spirituelles.

III. Le Soufisme.

Son origine. Cette lacune, la prédominance de l'élément juridique, ne pouvaient satisfaire toutes les consciences, ni surtout convenir aux néophytes musulmans, transfuges des monothéismes antérieurs. De leur précédente éducation religieuse, ils avaient gardé le souvenir d'un idéal supérieur, comme une nostalgie de perfection et d'ascension spirituelles.

Ces esprits, plus raffinés que les frustes psychologues arabes, auxquels nous devons l'ébauche doctrinale de l'islam, ne tardèrent pas à se trouver comprimés au sein d'un dogmatisme rigide, sans culte extérieur ; religion de guerriers et de pasteurs, adaptée aux besoins moraux très restreints d'une société patriarcale et primitive. Ce formalisme extérieur, une législation aussi minutieuse semblaient par trop négliger les besoins spirituels des âmes. Le monothéisme coranique a placé Allah très haut, très loin de la faible humanité. Entre Dieu et la créature il n'admet pas de communication directe et régulière. Mahomet lui-même a reçu le dépôt de la révélation, non pas immédiatement, mais par le ministère d'un ange. Les fidèles éprouvèrent le besoin de diminuer cette distance, de se mettre en rapports plus étroits avec la divinité. Cette tendance, à laquelle l'islam officiel n'offrait aucune satisfaction, donna naissance à la mystique musulmane, au *ṣoûfisme* ; mot dérivé de *ṣoûf*, صوف, laine, parce que ses premiers adhérents affectèrent de se vêtir de bure et d'étoffes de laine, à l'imitation des moines chrétiens. Synonyme de *ṣoûfi* est le terme arabe de *faqîr*, pauvre, et le vocable persan *derwiche*, qui signifie mendiant. Tous deux font allusion au détachement du monde que professent les mystiques.

Influence chrétienne. Quoique les plus anciennes sourates contiennent en plus d'un endroit des considérations ascétiques, des développements oratoires sur la vanité des biens de ce monde, sur la nécessité d'en détacher le cœur, l'influence chrétienne demeure indéniable sur les premiers développements du *ṣoûfisme*. Il prit naissance en Syrie (1) et emprunta une partie de son vocabulaire à la langue syriaque. « Allah veut vous alléger la pratique de la religion, vous y mettre au large et non pas à l'étroit », proclamait le Coran

(1) Avant le 3e siècle H., semble-t-il. Aucune date précise ne peut être assignée.

(2, 181 ; 22,77) « Mangez, jouissez, dit-il encore (*passim*), des biens qu'Allah vous a octroyés ». Le ṣoûfisme marquait une réaction contre le courant réaliste et mondain qu'on prétendait appuyer sur ces versets et, à l'aide du ḥadîth, sur l'exemple et la pratique du Prophète. « Suivez ma *sonna* (tradition), aurait-il dit ; je bois, je mange, je me marie ».

Ces ḥadîth visent surtout l'exclusion du célibat monacal. « Pas de monachisme dans l'islam ; son monachisme, c'est la guerre sainte » — « Les célibataires sont les frères du diable » — « Deux prostrations d'un musulman marié valent plus que 70 d'un célibataire ». A l'encontre de ces protestations anticipées, attribuées à Mahomet, il demeure vrai que le ṣoûfisme a commencé par emprunter les éléments de sa doctrine au mysticisme chrétien. « Cette terre n'est pas une demeure permanente. La pénitence doit nous en détacher et non moins le souvenir de nos péchés. Il faut les pleurer, les expier par le jeûne, la prière et l'abandon de son bien aux pauvres ». A l'imitation des ascètes chrétiens, la crainte du Jugement (v. p. 164), du compte à rendre, le *don des larmes* — les larmes que les anciens Arabes considéraient comme une faiblesse indigne de l'homme — deviendront les marques, les *charismes* distinctifs des grands mystiques ou ṣoûfis, ceux du moins que revendiqueront leurs biographies. Cet idéal nouveau de vie spirituelle gagnera graduellement les milieux musulmans. Il conquerra certains cercles théologiques, qui gémissaient sur la mondanité, sur le formalisme où s'enlisait l'islam officiel. Ghazâlî (v. p. 156), deviendra le plus illustre représentant de cette tendance et son exemple contribuera puissamment à valoir au mysticisme la consécration, l'approbation de l'*idjmâ'*.

Influences bouddhistes ; Hallâdj. A côté des influences chrétiennes, le contact avec la philosophie grecque vint bientôt ajouter des motifs néoplatoniciens et, quand le ṣoûfisme se répandit dans l'Asie Centrale, des éléments d'origine bouddhiste. Parmi ces derniers, signalons le *fanâ* ou anéan-

tissement, l'absorption de la personnalité humaine dans celle d'Allah. Le *tauḥîd*, *l'unification*, s'avance plus loin ; il vise à réaliser l'union effective du contemplatif avec Dieu. Ce contact direct, le ṣoûfi prétend l'atteindre par la pratique assidue de l'ascétisme. Ainsi Moïse sur le Sinaï — cette comparaison était devenue familière aux ṣoûfis — en pensant à l'Etre Unique, s'était tellement unifié, simplifié, séparé du créé, que Dieu ne pouvait plus se montrer à lui que dans l'isolement parfait de sa simple Unité. Certains ṣoûfis — nommons le célèbre Ḥallâdj — finirent par se substituer à Dieu, par parler à la première personne, au lieu et place d'Allah. Ḥallâdj s'écriera un jour : « Je suis la Vérité ». Si nous en croyons ses confrères, « de telles paroles viennent aux lèvres du Sage, quand il s'aperçoit qu'il réalise complètement le *tauḥîd*, qu'il en est imprégné. C'est Dieu alors qui parle par sa bouche ».

Déviations du soûfisme ; ésotérisme. Ces citations le montrent : s'il existe un mysticisme musulman orthodoxe, aspirant à une vie intérieure plus intense, au détachement du monde — celui que voulut populariser Ghazâlî — le ṣoûfisme verse facilement dans l'ésotérisme, sans en excepter celui de Ghazâlî, lequel n'est pas fait pour la foule. Conséquence plus grave ; le système des ṣoûfis allait aboutir logiquement à des excès qui devaient attirer les sévérités de l'islam officiel. Ce dernier est à ses yeux « la religion des membres », notablement inférieur à « la religion des cœurs », comme il appelle son mysticisme. Il proclame la prééminence de la *ma'rifa*, la *gnose* ou Sagesse divine sur le *'ilm*, la *science acquise* ou discursive, à savoir celle des ulémas. Parvenu au degré du *tauḥîd*, à l'endosmose ascétique de l'Essence divine, le ṣoûfi se juge dispensé de la pratique des œuvres extérieures. Il n'y reconnaît que des allégories, des symboles, des « moyens », *wasâiṭ*, partant d'un caractère transitoire. Elles doivent céder la place aux pratiques du mysticisme, aux œuvres spontanées,

« non mercenaires », comme il qualifie sommairement les pratiques de la religion légale. De là à proclamer leur inutilité, il n'y a qu'un pas. Le ṣoûfisme exalté l'a franchi, il y a vu des obstacles, retardant l'ascension spirituelle de l'âme. Allant plus loin, certains adeptes ont étendu ce dédain à la morale conventionnelle, aux interdictions édictées par la Loi coranique ou *Charî'a*. C'est l'attitude adoptée par les *Malâmatyya*, littéralement les *blâmables*, véritables cyniques. Ils prétendent s'attirer le mépris, en commettant publiquement les excès les moins excusables, afficher leur indépendance vis-à-vis de l'opinion et des jugements humains. On ne s'étonnera donc plus de rencontrer parmi les ṣoûfis des agnostiques complets, proclamant l'égalité, l'inutilité de toutes les confessions religieuses, parvenus à l'indifférence doctrinale la plus absolue, ou dont les aphorismes, interprétés littéralement, semblent la justifier. « Malheur, s'écrie le mystique Ibn al-'Arabî, à qui base sa conviction sur des syllogismes; elle demeure à la merci des objections. La vraie foi, c'est la foi intuitive, celle du cœur, supérieure à toute contradiction ».

L'inquisition et les soûfis. On voit si l'orthodoxie islamique avait raison de surveiller les tendances panthéistes et agnostiques développées par le ṣoûfisme. L'inquisition, établie par les 'Abbâsides, s'en mêla. L'an 922, le plus célèbre de ses adeptes, Ḥallâdj, fut condamné à la peine capitale; flagellé, mutilé, accroché à un gibet, enfin décapité après sa mort. Son cadavre fut brûlé. Tout n'était pas digne de réprobation dans les voies ouvertes par le ṣoûfisme. Il avait montré l'insuffisance d'une religion, immobilisée dans le formalisme et les excès de la casuistique, la nécessité d'une vie intérieure, où le détachement du monde et l'amour de Dieu trouveraient leur place. Le ṣoûfisme se flatta de donner satisfaction à ces besoins supérieurs.

L'organisation des confréries, (*ṭarîqa*, plur. *ṭoroq*), de ṣoûfis, principalement à partir du 12e siècle, offre une lointai-

ne analogie avec le soin des âmes, dévolu au clergé chrétien. Nous voulons parler des rapports de subordination volontaire et de direction intérieure, établis entre le maître, *cheikh*, et l'adepte affilié à la confrérie. C'est la seule et faible trace du pouvoir spirituel qu'on puisse découvrir dans l'islam, cette religion essentiellement laïque et gouvernée par des hommes de loi. Conscient de cette lacune, le célèbre philosophe théologien Ghazâlî essaiera d'inaugurer une *via media*, un mysticisme moral, auquel l'*idjmâ'* accordera son approbation. Prêchant d'exemple, il adoptera la vie retirée des ṣoûfis, tout en réprouvant énergiquement leur dédain de la Loi ou *Charî'a* (v, p. 157). Mais il s'efforcera d'ennoblir par l'esprit les pratiques extérieures. « C'est le cœur, assure-t-il, — et ici il emprunte la langue des ṣoûfis, — qui rapproche d'Allah, non pas le cœur de chair, mais un don spirituel, grâce auquel nous pouvons saisir les mystères divins qui échappent aux sens extérieurs ».

Depuis le 12e siècle, les confréries de ṣoûfis n'ont cessé de se multiplier. Chacune se rattache à un ancêtre célèbre, dont elle a pris le nom et adopté les règlements. Elles possèdent leurs *zâwia*, lieux de réunion, consacrés à l'exercice du *ḍhikr* ذكر, longues litanies mystiques récitées en commun par les confrères. Le *dhikr* est suivi de méditations solitaires, parfois accompagnées de musique et de danses ; celles-ci destinées à provoquer automatiquement l'extase des exercitants. L'initiation — après une période d'épreuve ou de noviciat — a lieu par la tradition de la *khirqa*, habit de l'ordre, reçue des mains du *cheikh* ou directeur. Il représente la pauvreté et le renoncement au monde — le célibat demeurant exclu — que le candidat (1) est censé professer. On doit vraisembla-

---

(1) مريد. Les ṣoûfis célibataires sont très rares ; Ibn 'Asâkir, III, 35 ; IV, 369 ; V, 139. Moḥibbî, II, 299.

blement aux soûfis la diffusion parmi les musulmans d'une sorte de rosaire, dont on constate l'existence à partir du 10e siècle de notre ère.

IV. Les Sectes.

Mahomet mourut sans régler la question de sa succession. Son beau-fils 'Alî prétendit la recueillir, en l'absence de descendance mâle laissée par le Prophète (v. p. 52). Le choix des électeurs musulmans donna tort à 'Alî, mais ils stipulèrent — restriction confirmée par la *Sonna* et inscrite dans la *Charî'a* — que le califat demeurerait réservé à la tribu de Qoraich, celle de Mahomet. Contre cette prérogative se dressa l'opposition des Khâridjites, littéralement les dissidents (v. p. 66).

Les Khâridjites proclamèrent que l'autorité ne pouvait être la propriété exclusive d'une famille, d'une tribu, que le suffrage des électeurs devait désigner parmi les plus dignes le successeur du Prophète, sans en excepter les nègres. Ainsi un motif politique donna naissance à la première secte dans l'islam, où religion et politique n'ont jamais été séparées. Au demeurant, les Khâridjites ne se distinguent des *Sonnites* ou orthodoxes que par des détails dans l'observance du rituel et de la Loi. Leurs révoltes contre l'autorité établie ont troublé les trois premiers siècles de l'islam, fait verser des flots de sang. Ils sont communément appelés *Ibâḍites* إباضية (ou *Abâḍites*, prononciation plus répandue), d'après le nom d'un de leurs chefs. On les rencontre principalement dans le Nord de l'Afrique, dans le Mzâb (Algérie), en Tripolitaine, dans l''Omân (Arabie), d'où ils ont passé à Zanzibar. En Algérie, leur hostilité aux orthodoxes a rapproché les Mzâbites du gouvernement français, surtout depuis qu'il leur a permis d'être jugés d'après leur législation spéciale. L'Ibâḍitisme n'a jamais pénétré en Syrie.

Les Chî'ites. L'épineuse question du *vicariat* — c'est le sens de *khilâfa*, califat — de la succession du Prophète, devait provoquer une scission autrement importante pour l'histoire de l'islam, celle des Chî'ites ; de *Chî'a* (parti), à savoir l'ensemble des partisans de 'Alî. Malgré la multiplicité de leurs sectes qui s'excommunient mutuellement, toutes prétendent, avec des atténuations, adoptées par les Zaidites (voir p. 182),—que seuls les descendants de Fâṭima, femme de 'Alî, ont droit au califat. Ceux-ci sont les شريف *chérifs*, nobles, titre plus spécialement réservé aux descendants de Ḥasan, l'aîné de Fâṭima ; celle de *sayyd*, seigneur, est la qualification des Ḥosainides, la lignée de Ḥosain, le cadet de Fâṭima (v. p. 72). Ecartés par les Omayyades et par les 'Abbâsides, les 'Alides, divisés entre eux et sans talents politiques, constituèrent un parti d'opposition, dont les révoltes mal combinées remplissent les annales des deux premiers siècles de l'hégire. Le souvenir de la mort de Ḥosain, petit-fils de Mahomet, — tombé dans la folle équipée de Karbalâ, forme une de leurs fêtes principales, fête de deuil, sorte de Semaine Sainte, occupée par des représentations scéniques, destinées à commémorer le drame de Karbalâ (v. p. 73). Le tombeau de Ḥosain et celui de 'Alî à Nedjef et à Karbalâ sont pour eux des buts de pélerinage, non moins sacrés que les villes saintes du Ḥidjâz.

La « taqyya ». Réduits par l'impitoyable répression des 'Abbâsides à se dissimuler, à conspirer dans l'ombre, ils rattachèrent au Coran (3, 22) une théorie, celle de la *taqyya*, littéralement *prudence*, caractéristique dans la mentalité de ces sectaires. Un vrai Chî'ite se trouve non seulement autorisé, mais se voit obligé en conscience de cacher ses sentiments intimes. Parmi les adversaires de ses croyances, il doit parler et agir comme s'il était un des leurs. On imagine aisément les conséquences de cette théorie extrémiste, de cette loi du secret, légitimant l'équivoque, la duplicité. A la place du calife orthodoxe — un usurpateur pour les Chî'ites — le

chef de ces derniers s'appelle l'*imâm*. Il doit appartenir aux « gens de la maison » (*ahl al-bait*), à la descendance du Prophète — et non pas simplement à sa famille, être un Fâṭimite, non pas seulement un Hâchimite — c'était le cas des ʿAbbâsides, lesquels abusèrent de cette parenté (v. p. 102) pour évincer les ʿAlides.

L'imâm invisible. La persécution les obligeant à se dissimuler, les privant de chefs, ils ont inventé la théorie de la « communauté invisible », dirigée par un imâm mystérieux, lui-même soustrait à la mort. Connu ou non, les Chîʿites sont tenus de lui jurer fidélité. Mais, à la différence du calife sonnite, chef temporel, simple défenseur civil de l'islam, l'imâm en devient le docteur infaillible. Non seulement successeur de Mahomet, mais bénéficiaire de sa dignité, il en a recueilli les prérogatives suréminentes. C'est un véritable chef religieux. A plus juste titre même que le Pape dans la catholicité, puisque à l'infaillibilité il joint l'impeccabilité. On voit quelle distance sépare l'imâm chîʿite du calife orthodoxe. A lui seul il appartient de décider dans les questions controversées ; ses ordres obligent en conscience. Son existence rend sans objet l'*idjmâʿ*, le *consensus ecclesiæ*, ou accord de la Communauté ; l'autorité doctrinale de l'imâm n'admettant pas de restrictions ni le contrôle d'une discussion.

Les Imâmites ou Duodécimans. Voilà les points communs à toutes les fractions, entre lesquelles ne tarda pas à se diviser la *Chîʿa* ; dissidences que favorisèrent l'ambition et la multiplicité des descendants de ʿAlî. La plus répandue est celle des « Imâmites » purs ou « Duodécimans », اثنا عشرية, ainsi dénommés parce qu'ils reconnaissent pour leur imâm Moḥammad al ʿAskarî, le *douzième* dans la série des descendants directs de Fâṭima, né en 873, mort à l'âge de 8 ans. Il aurait, affirment ses partisans, disparu pour reparaître, quand sonnera l'heure, en qualité de Mahdî, « afin de remplir

de justice cette terre d'iniquités et y établir le règne de la paix ». C'est lui « l'imâm caché ». Toutes les fractions chî'ites croient au retour, à la *parousie* de ce Fâṭimite, destiné à clore la série des imâms. Les Persans appartiennent à la secte des Duodécimans ou Imâmites.

Le Mahdî. La croyance millénariste au Mahdî subsiste également dans l'islam orthodoxe, mais dépouillée des exagérations chî'ites, et sans être devenue un article de foi, comme dans la Chî'a. Le Mahdî des Sonnites, lui aussi descendant de Fâṭima, n'a rien de commun avec l'imâm chî'ite, réapparaissant après des siècles d'absence. Il portera le même nom que son aïeul, le Prophète de l'islam, à savoir Moḥammad ibn 'Abdallah. Mais en dépit de sa forme plus modérée, la théorie a été exploitée par des agitateurs politiques qui, jusqu'en ces dernières années, ont troublé les pays musulmans, en se donnant pour le Mahdî. Chez les Chî'ites, le Mahdî, malgré son « absence », *ghaiba*, est censé demeurer en communication avec ses fidèles, qui ne peuvent se soustraire à ses ordres. Quand le parti constitutionnel de Perse lança son appel au peuple en Octobre 1908, il mit en avant « la consultation des ulémas de la Sainte cité de Nedjef. Leur décision affirme que s'opposer à la Constitution équivaut à tirer l'épée contre l'*imâm du Temps*, (le Mahdî) ; qu'Allah nous accorde d'assister à son retour ! »

Sonnites et Chî'ites ; leurs divergences. A part le dogme de l'imâm infaillible et impeccable — prérogative concédée, mais avec certaines restrictions aux seuls prophètes dans la doctrine orthodoxe — la *Chî'a* se sépare de la *Sonna* en matière de croyances, de rites, de discipline, par des différences à peine plus marquées que celles distinguant les quatre écoles juridiques. Les musulmans orthodoxes s'appellent par excellence *Sonnites*, « gens de la Sonna » *(ahl as-sonna)*. Il ne s'ensuit pas — comme on l'a affirmé erronément — que les Chî'ites méconnaissent « la Tradition (Sonna) du Pro-

phète ». Ils possèdent la leur, mais rédigée (1), interprétée de façon à favoriser le dogme chî'ite de l'imâm et les prétentions exclusives des 'Alides au califat. Ils les retrouvent également dans le Coran, au moyen du *Ta'wîl* ou allégorie. En dehors de ces théories, le point le plus grave, séparant les deux confessions, réside dans la *mot'a*, متعة , mariage temporaire. Cette union, susceptible d'être rompue, après une période stipulée entre les conjoints, est condamnée par les orthodoxes.

Les Métoualis. Dans l'ensemble, les Chî'ites — à l'exception des Zaidites — affectent une attitude franchement intolérante. Interprétant à la lettre le dicton du Coran (9,28): « l'infidèle est impur », ils refusent de manger, de boire dans un vase touché par un hétérodoxe. Cette intransigeance farouche, on peut la constater de nos jours chez les *Métoualis* (de *Motawâli*, متوال , partisan, à savoir de 'Alî) des montagnes de Syrie. Ils se rattachent, comme les Persans, à la secte des Imâmites ou Duodécimans, mais sont par ailleurs Syriens de race.

Les Zaidites. Mentionnons deux autres sectes chî'ites. D'abord les Zaidites, fixés dans le Yémen. C'est la fraction la plus modérée parmi les Imâmites. Ils reconnaissent, à la place du cinquième imâm, un certain Zaid, petit-fils de Hosain, le cadet de Fâṭima. Il fut tué en combattant dans l'Iraq contre les troupes du calife Hichâm (v. p. 93). Tout en proclamant les droits supérieurs de 'Alî au califat, ils ne contestent pas la légitimité des deux premiers successeurs de Mahomet. Ils se refusent à les maudire, n'admettent ni l'existence d'un imâm caché, ni la science ésotérique des imâms, ni le mariage temporaire, comme font les autres Chî'ites ;

---

(1) N'accueillant que le témoignage des 'Alides et de leurs partisans.

mais ils tiennent énergiquement à leur souverain, un imâm 'alide. Plus d'un savant musulman trouve dans cet attachement une raison insuffisante pour les exclure de l'islam orthodoxe. C'est le sens, la conclusion de fetwas, récemment rendues par les autorités musulmanes d'Egypte. La dynastie chérifienne de la Mecque a longtemps appartenu à cette confession.

Les Isma'îlyya ou Isma'îliens tirent leur nom de Isma'îl, fils du 6e imâm Dja'far († 762). En lui, affirment-ils, se termine la série des « imâms visibles », tandis que les autres Chî'ites, contestent à Isma'îl la qualité d'imâm. La théorie imâmite des Isma'îliens fut adoptée par les Carmathes de l'Arabie orientale (v. p. 140), qui emportèrent et brisèrent la Pierre noire de la Ka'ba, ensuite par l'aventurier 'Obaidallah, fondateur de la dynastie des Fâṭimites, califes d'Egypte (v. p. 143). Dans leur système, non seulement les privilèges du Prophète, mais les prérogatives à peine moins extraordinaires qu'ils attribuent à 'Alî, se transmettent aux imâms, leurs descendants. En eux, conformément à un emprunt fait aux théories néoplatoniciennes, résident l'Ame et l'Intelligence universelles, par le moyen desquelles Dieu a créé la matière première et le monde. Elles s'incarnent dans une série de prophètes... Moïse, Jésus, Mahomet, appelés *nâṭiq* « parlant » (v. p. 151), ainsi que dans leurs ministres.... Aaron, Simon-Pierre, 'Alî, nommés *asâs* « bases ». Les privilèges de ces derniers ont passé aux imâms et expliquent leur savoir surnaturel et infaillible.

Les Druses. Isma'îlyya de Syrie. Le calife fâṭimite d'Egypte, Ḥâkim (v. p. 149), tirant les dernières conclusions de ce système, se donna pour l'incarnation de la divinité. Il continue à être adoré par la secte des Druses. A la confession isma'îlienne appartenaient également les partisans du *Vieux de la Montagne*, du nom de leur chef suprême, *Cheikh al-djabal*, encore appelés *Assassins* (de *Ḥachchâchîn*, adonnés

au *hachîch*, stupéfiant dont ils faisaient usage). Ce sont les noms sous lesquels ils figurent dans les annales des Croisades. Leurs descendants forment un petit groupe (20,000 environ), dans les montagnes entre Ḥamâ et Lattaquié, ainsi que dans la région de Salamya, à l'Orient de Ḥomṣ. En Perse, et aux Indes, leurs coreligionnaires ont adopté la qualification de *Khodjas*. Leur chef, portant le titre d'Agha-Khan, demeure à Bombay. Ses revenus fort considérables sont alimentés par les contributions volontaires de ses partisans.

Les Nosairis. Plusieurs de ces sectes avaient—on vient de le voir — poussé jusqu'à l'extrême la vénération fanatique de ʻAlî et de sa lignée. Certaines déclarèrent ʻAlî l'égal ou même le supérieur de Mahomet ; l'archange Gabriel se serait trompé d'adresse dans la transmission de la révélation coranique. Dans cette voie, personne n'alla aussi loin que les Noṣairis (improprement (1) appelés *Ansariés*). Leur religion forme un singulier syncrétisme d'éléments chrétiens, païens et musulmans ; ces derniers tous empruntés aux théories chîʻites les plus exaltées. ʻAlî est une incarnation de la divinité. En lui, ils reconnaissent la première personne d'une Trinité, complétée par Mahomet et un obscur compagnon de ce dernier, Salmân le Persan, spécialement vénéré par la *Chîʻa*. De cette triade divine émanent cinq autres personnes ou monades, chargées de la création du monde extérieur. Leurs noms sont ceux de Compagnons de Mahomet, choisis parmi les plus fanatiques partisans de ʻAlî ; nouvel emprunt chîʻite. Les Noṣairis admettent la métempsycose.

Ils célèbrent la nuit des fêtes où, à la lueur des cierges et parmi des flots d'encens, ils font comme une consécration

(1) Et maintenant *ʻAlawites*, qui est devenu la désignation officielle mais amphibologique.

du vin, en mentionnant le Christ. Ils ont également adopté plusieurs fêtes chrétiennes, celles de Noël, de Pâques, de la Pentecôte, de St Jean Baptiste, de St Jean Chrysostome, de Ste Barbe et d'autres saints, dont ils portent les noms. Leur religion demeure secrète, comme chez les Druses ; les dogmes n'en sont communiqués qu'à la suite d'épreuves, jamais aux femmes, à l'encontre des Druses, qui les admettent à l'initiation. Des adeptes on exige le silence le plus absolu. S'autorisant de la théorie de la *taqyya*, à laquelle les Noṣairis donnent une extension notablement plus large que les Chî'ites, ils croient licite, ainsi que les Druses, de conformer leur attitude extérieure à la religion dominante. Leurs femmes ne sont astreintes à aucune pratique religieuse et ne sortent pas voilées. Ils sont répandus dans la Syrie du Nord, du Centre, ainsi que dans la Cilicie. Ils comptent de 200 à 250.000 adhérents. Inutile d'ajouter que les Noṣairis, pas plus que les Druses, tous deux sortis de la *Chî'a*, n'ont plus rien de commun avec l'islam, malgré certaines pratiques extérieures, derrière lesquelles ils cherchent à dissimuler leur particularisme sectaire.

V. Sectes Réformistes et Modernistes.

Les Wahhâbites. Ces sectes doivent toutes leur origine à un différend politique, la question du califat. Au 18e siècle, les Wahhâbites d'Arabie allaient susciter une nouvelle division, en se donnant la mission de réformer le vieil islam, de travailler à la « résurrection » de la *sonna*, « *iḥyâ as-sonna* », à savoir, la pratique, la doctrine primitives de Mahomet. Le chef du mouvement fut Moḥammad, né en 1703. Il était de la famille — et non fils, comme on l'affirme communément — de 'Abdalwahhâb. D'où le nom de la nouvelle secte. La réforme procède directement de la doctrine d'Ibn Ḥanbal, la plus

réactionnaire des quatre écoles juridiques. Elle prétend ramener l'islam à sa pureté originale, à l'âge d'or « du Prophète et des Compagnons ». Infatigable flaireur d'hérésies, *bid'a*, Ibn 'Abdalwahhâb proscrit toutes les innovations ; il condamne le principe de l'évolution, grâce auquel l'islam avait tenté de s'adapter aux situations nouvelles, tout le laxisme enfin, introduit par l'esprit de mondanité. C'est l'antimodernisme poussé jusqu'aux dernières limites, s'élevant contre le tabac, le café, le port des vêtements de soie, des bijoux d'or et d'argent chez les hommes. Allant plus loin, il stigmatise d'innombrables usages sanctionnés par l'*idjmâ'*, spécialement le culte des saints et la vénération témoignée à leurs tombeaux. « N'imitez pas les Juifs et les Chrétiens, aurait dit Mahomet, ils ont transformé en sanctuaires les tombes de leurs prophètes ». L'intercession des saints n'en est pas moins pratiquée et tacitement admise dans l'islam mondial. Passant à l'action, les Wahhâbites s'attaquèrent à la Ka'ba qu'ils dépouillèrent, ainsi qu'au tombeau de Mahomet, dont ils pillèrent le trésor. Ils détruisirent les sanctuaires chî'ites de Nedjef et de Karbalâ. Il fallut soumettre par les armes ces iconoclastes de l'islam. Dans le Nadjd, leur berceau, au centre de l'Arabie, ils ont fondé plusieurs petits émirats. Les deux principaux relèvent des familles rivales d'Ibn Sa'oûd et Ibn Rachîd, dont les dissensions continuent à ensanglanter le désert. En principe, le wahhâbisme serait sans doute fondé, si l'unique source de la religion musulmane était le texte du Coran, sans avoir égard à l'interprétation que lui ont donnée la tradition et son évolution séculaire. Ces novateurs refusèrent d'en tenir compte et se donnèrent le tort de méconnaître la légitimité de l'*idjmâ'*. A ce point de vue, les Wahhâbites, par leurs outrances doctrinales et plus encore par leurs violences, ont mérité les sévérités de l'orthodoxie, sans constituer pourtant une hérésie proprement dite. Ils sont les *ultras*, les *intégristes* de l'islam orthodoxe ou du *mazhab* hanbalite.

Le Bâbisme. Si la réforme wahhâbite est une réaction, un retour au passé, celle du *Bâbisme* allait aboutir à la création d'une religion nouvelle. Sortie du milieu persan imâmite, elle emprunte aux Duodécimans leurs croyances sur l'imâm caché, sur le Mahdî, et aux Isma'îliens leur théorie sur l'*Intelligence* du monde (v. p. 151). Son fondateur Mirza-'Alî-Moḥammad, né à Chirâz (Perse) en 1821, se donna comme une émanation de cette Intelligence. En lui habite l'esprit du Mahdî et des prophètes. Il commença par adopter le titre de *Bâb*, porte — d'où le nom de ses adhérents — la porte de communication entre les fidèles et l'imâm caché, au nom duquel il poursuit la refonte radicale de l'islam. Il en déprécie les pratiques rituelles et disciplinaires, démolit l'édifice juridique, laborieusement élevé par les vieux maîtres, pour lui substituer ses propres systèmes. Il interprète allégoriquement le texte du Coran, le Jugement, le Paradis, l'enfer et la résurrection, préconise l'égalité des deux sexes ; supprime l'obligation du voile pour les femmes, la circoncision, les ablutions, la théorie des impuretés légales, celle sur les lois somptuaires ; admet un intérêt pour les marchandises vendues à terme. Le chiffre 19 joue un grand rôle : jeûne annuel de 19 jours, année divisée en 19 mois, les mois en 19 jours ; lire journellement 19 versets du *Bayân*. C'est le nom du recueil contenant la réforme bâbiste. Rédigé dans le style du Coran, ce livre est animé par un souffle plus libéral, plus moderne. Le *Bâb* prend garde seulement de le présenter comme le dernier mot de la révélation. D'autres, assure-t-il, viendront après lui pour la reprendre et la compléter. Voulait-il, comme l'auteur du Coran, avec la théorie des versets *abrogeants* et *abrogés* (*nâsikh wa mansoûkh*), se réserver l'opportunité de revenir sur son œuvre ? Ses adversaires ne lui en laissèrent pas le temps.

Le Béhaïsme. Après la mort violente du *Bâb*, exécuté en Juillet 1850 par le gouvernement persan, son disciple

Bahâ Allah, la « splendeur d'Allah » s'arrogea cette mission. Il évinça son demi-frère « Sobh-i-Azal », *l'aurore de l'Eternité*, lequel voulait en substance conserver la doctrine du Bâb. Le Maître n'avait songé qu'à une réforme de l'islam historique, tel que l'avait constitué une évolution treize fois séculaire. Pour y réussir il avait eu recours à des expédients médiocrement originaux ; il s'était contenté d'utiliser les principes posés par les sectes chî'ites : imâmisme, millénarisme... Bahâ s'affranchit résolument de cette contrainte, il fonda la religion du *Béhaïsme*, ainsi appelée de son nom. Se présentant comme l'émanation de la divinité, l'apôtre de la révélation définitive, non plus seulement pour la *Chî'a* persane ou pour l'islam, mais pour toute l'humanité, il fit table rase de toutes les conceptions mystiques, imâmites, conservées par son prédécesseur. Il supprima les dernières pratiques, la liturgie, les ministres du culte, les derniers liens qui rattachaient à l'islam le Bâbisme. Il s'en expliqua dans le *Kitâb aqdas*, « le très saint Livre », un nouveau pastiche du Coran, que Bahâ compléta par des missives officielles adressées aux chefs des gouvernements. Ces élucubrations prêchent la paix, la fraternité universelles ; on y réprouve les guerres, préconise la monogamie, tout en tolérant la bigamie, mais comme une concession extrême. Chacun prie quand et où il voudra. « Tout est permis, excepté ce qui répugne à l'intelligence humaine ». Les mortifications corporelles sont interdites.

'Abbâs effendi, fils aîné de Bahâ, lui succéda. Il prit les titres de *'Abdalbahâ*, « serviteur de la Splendeur » et de *Ghosn al-A'zam*, « Suprême Branche. » Lui aussi, entra en collision avec son demi-frère, Mohammad 'Alî, « *Al-Ghosn al-Akbar*, «la Branche Majeure». Fixé à Caiffa et à Acre, où il avait été interné avec son père, 'Abbâs a encore accentué le caractère cosmopolite, pacifiste, humanitaire du Béhaïsme, ses aspirations à devenir une religion universelle, surtout après le succès de sa propagande en Amérique. Les partisans de Mohammad 'Alî s'appellent *Mowahhidoûn* « Unitaires ».

Excommuniés par les adhérents de ʿAbbâs, ils forment un groupe peu considérable. L'ensemble des Béhaïstes, répandus en Orient, principalement en Perse, ensuite en Syrie, en Egypte, etc., peut s'élever au total d'un million environ. Faut-il ajouter que parvenu au stade de l'évolution béhaïste, le syncrétisme bâbiste avec ses emprunts aux monothéismes bibliques, à l'humanitarisme, au pacifisme, à l'internationalisme contemporains, ne présente plus rien de commun avec le Coran ? Son originalité doctrinale demeure médiocre. En revanche son importance politique ne serait pas à dédaigner pour l'avenir de l'Orient. Le meilleur connaisseur européen du bâbisme, M. Edward Browne, affirme que « la Puissance, laquelle, en se conciliant leur Pontife suprême à Acre, réussirait à utiliser leur organisation en Perse, pourrait s'assurer une énorme influence en cette contrée ».

Leur introduction aux Etats-Unis — ils y comptent quelques milliers d'adhérents — est l'œuvre du Dr Ibrahîm Georges Khairallah, un Libanais chrétien, né à Bḥamdoûn (1849), un des premiers élèves du collège américain de Beyrouth. Après une visite à Acre en 1898, lui aussi finit par rompre avec ʿAbbâs effendi, sans réussir pourtant à entraîner à sa suite la majorité des Béhaïstes américains. Si, aux Etats-Unis, la propagande semble demeurée stationnaire, l'afflux de leurs contributions permet à ʿAbbâs effendi de continuer son action.

Le modernisme. Il reste à signaler les tendances, les courants d'opinion *modernistes*, qui travaillent l'islam contemporain. Deux écoles principales les représentent : la plus ancienne, celle des musulmans indiens ; la seconde en date, celle d'Egypte. Toutes deux se proposent de montrer l'accord complet, existant entre l'islam et les progrès, les aspirations de la société moderne. A les entendre, seuls des malentendus ont pu laisser croire à leur antinomie. On aurait eu tort d'accorder une valeur absolue à des détails d'importance secon-

daire ; de considérer, comme lois immuables, éternelles, des règlements inspirés par les nécessités d'une époque ; de négliger enfin le principe de « l'évolution historique », qui régit les sociétés humaines.

Les modernistes indiens insistent avec force sur ces considérations. « Allah, affirment-ils, renferme ses préceptes dans les limites d'une législation souple et se développant graduellement ». Aussi adoptent-ils à l'égard du *ḥadith* ou Tradition musulmane une attitude indépendante, dominée par les principes de la critique. D'après eux, Mahomet se serait montré l'adversaire de l'esclavagisme. Si on a pu admettre le contraire, c'est pour avoir mal interprété les textes du Coran, qui semblent légitimer cette institution. Quant aux exemples du *ḥadîth,* allégués en sa faveur, « ils méritent, assure Sayyd Aḥmad Khân Bahâdor, la même créance que les *Mille et Une Nuits* et la légende de Ḥâtim Ṭayy ». On voit la méthode d'argumentation, adoptée par l'école indienne. Par contre, elle admet la valeur probante du ḥadîth, chaque fois que ce dernier cadre avec ses conclusions évolutionnistes. Elle refuse de reconnaître l'autorité du « consensus », *idjmâ'* (v. p. 169), quand il lui est contraire, ou prétend alors « qu'un nouvel *idjmâ'* peut annuler l'ancien ». De cette école indienne est sortie en 1911 une version anglaise du Coran. Les sourates s'y trouvent disposées, non pas, comme dans les éditions officielles, d'après leur longueur et le nombre de leurs versets (v. p. 162), mais d'après leur ordre chronologique. Innovation aventureuse (1) ; l'ordre chronologique ne pouvant être établi que conjecturalement et par à peu près. Mais elle atteste l'audace, l'initiative des novateurs. Leur centre scientifique se trouve dans l'université musulmane, fondée à Aligarh (Inde) en 1875, Après Aḥmad Khân Bahâdor

(1) Condamnée comme hérétique par l'orthodoxie ; cf. Nöldeke-Schwally, *Geschichte des Qorâns*, II, 63.

(† 1896), le sayyd Amîr 'Alî est un des plus actifs interprètes de leurs doctrines.

En Egypte. L'initiateur du modernisme parmi les musulmans d'Egypte semble avoir été l'agitateur Afghan Sayyd Djamâl ad-dîn (1839-1897), qui fut également le promoteur du mouvement *panislamite*. Sa doctrine fut recueillie par son plus brillant élève, l'Egyptien Moḥammad 'Abdoû, né en 1849, mort en 1905, grand-moufti d'Egypte, après plusieurs années passées en exil en France et en Syrie. Il devint l'âme du modernisme en sa patrie. Polémiste de talent, il en développa les tendances, les aspirations dans ses conférences à l'Université d'Al-Azhar, au Caire. Comme organe littéraire du mouvement, il faut signaler la revue mensuelle *Al-Manâr*, dont le rédacteur en chef est un Syrien, Moḥammad Rachîd Riḍâ.

A la suite de Moḥammad 'Abdoû, l'école du Manâr professe que «le véritable islam admet tous les progrès du siècle, pourvu qu'on s'en tienne, non à un *mazhab*, à un rite juridique (v. p. 167), mais exclusivement au Coran et à la *Sonna* authentique ». Elle condamne les subtilités, toute la casuistique des quatre *mazhab* orthodoxes. Elle leur reproche la légèreté avec laquelle ils ont édicté des lois, sans tenir compte de l'avenir. Les logiciens du *Manâr* se refusent à admettre que la vie contemporaine puisse être liée par une législation, fixée pendant les trois premiers siècles de l'islam ni que la recherche اجتهاد , la discussion indépendantes soient fermées en face de questions vitales, qui surgissent chaque jour et intéressent l'existence même de l'islam. Sur ce point, ils se séparent des Wahhâbites, avec lesquels ils s'entendent par ailleurs dans la lutte contre les superstitions. Les « Manâristes » comparent les discussions, soulevées par les *mazhab*, « aux querelles des théologiens byzantins, pendant que Mahomet II campait sous les murs de Constantinople ».

Aspirations des modernistes. Ils concluent donc à la

nécessité de procéder à une révision de la loi islamique pour la mettre en harmonie avec les exigences du temps. Cette législation modernisée, le calife devrait en imposer l'obligation, et à son défaut le corps des ulémas. Sinon les croyants se convaincront que la décadence, la désunion de l'islam sont l'œuvre des cercles dirigeants et ils auront à aviser aux moyens d'y porter remède (*Manâr*, IV, 866). Quant au Coran, tous les modernistes indiens, persans, égyptiens proclament son accord le plus complet avec les sciences, les systèmes modernes les plus avancés, sans en excepter l'évolutionisme de Darwin. Les *djinn* représenteraient l'activité des agents microbiens ; ce vocable signifiant étymologiquement en arabe ce qui est *caché*. Moḥ. 'Abdoû et ses disciples affectent de citer Spencer, Aug. Comte, Berthelot, Tolstoï, le D[r] Gust. Le Bon. Si la *Sonna* interdit de quitter un pays où règne la peste, « c'est, affirment-ils, pour circonscrire le foyer de l'épidémie » (*Manâr*, V, 358).

Avec une méritoire énergie, ils s'élèvent contre la polygamie. Pour tourner le texte du Coran (4, 3), lequel admet le chiffre de quatre épouses légales, ils prétendent que ce recueil a soumis son autorisation à des conditions, humainement parlant, irréalisables, qui rendent caduque la concession apparente. « Celle-ci se concilie malaisément avec l'éducation familiale. Il incombe donc aux autorités religieuses d'étudier ce problème. Comme la religion a en vue le bien de la société, quand une institution produit des effets nuisibles, il est hors de doute qu'elle doit être modifiée, adaptée aux nécessités de l'époque... D'où il suit, conclut Moḥ. 'Abdoû, que la polygamie est absolument illicite, محرّم قطعا » (*Manâr*, XII, 572). Les modernistes indiens avaient abouti à la même conclusion. Tous se trouvent d'accord pour affirmer que le Coran, non seulement proclame la complète égalité des deux sexes, mais que dans ses efforts pour élever le niveau de la femme, il aurait dépassé toutes les autres confessions ! (*Manâr*, VIII, 369 ; XII, 331).

Perspectives d'avenir. Les modernistes musulmans continuent à recruter des adhérents dans les cercles intellectuels en rapports avec la culture occidentale. Nous n'avons pas à pronostiquer le succès que l'avenir réserve à leurs tendances réformistes. Ils travaillent à rétablir l'unité au sein de l'islam. Après les Zaidites (v. p. 182), ils ne désespèrent pas de faire reconnaître aux Wahhâbites et même aux Ibâḍites (v. p. 178) la qualité d'orthodoxes (1).

---

(1) Pour ce chapitre consulter Goldziher, *Vorlesungen ueber den Islam*, récemment traduit par F. Arin sous ce titre : *Le dogme et la loi de l'islam ; histoire du développement dogmatique et juridique de la religion musulmane* ; Goldziher, *Muhammedanische Studien*, 2 vol. ; Noeldeke-Schwally, *Geschichte des Qorâns*, 2 vol.

Chapitre IX.

LES DÉBUTS DE L'EXPANSION FRANÇAISE.

I. Avant Charlemagne.

La Syrie et l'Europe. Les persécutions des chrétiens sous Hâkim, la destruction de l'église du Saint Sépulcre et des sanctuaires de Terre-Sainte causèrent un profond et douloureux retentissement en Occident (v. p. 151). Ces causes ne suffisent pas pourtant à expliquer l'ébranlement des Croisades. La situation des chrétiens n'était pas sensiblement plus enviable en Espagne, par exemple, en Afrique, en Sicile, pays musulmans plus rapprochés, mieux connus de l'Europe. Pour comprendre pourquoi, depuis la fin du 11[e] siècle, l'Occident mettra à son programme la délivrance de la Syro-Palestine, il faut remonter à l'origine de l'expansion française en Orient, étudier ses prodromes historiques et diplomatiques. C'est son caractère de Terre-Sainte, berceau de la civilisation christiano-européenne, qui a concentré sur le Levant syrien l'intérêt religieux de l'Occident. Ces titres nous livrent la clef de quinze siècles de l'histoire mondiale. Ils ont influencé tout le Moyen-Age, mis en mouvement la diplomatie des monarques carolingiens, déterminé la fondation des colonies fran-

ques du Levant. Ils ont enfin communiqué une signification idéale à la question d'Orient, en y introduisant un élément moins réaliste que la conquête de la route des Indes. Ces considérations, nous les voyons s'éveiller parmi les Gaulois, dès leur premier contact avec le christianisme. Les invasions germaniques (5e siècle) ne font que les intensifier. En déferlant sur l'Occident romain, les vagues barbares y accumulent les ruines, le replongent brusquement dans l'anarchie. Spontanément, les regards des Gaulois se reportent alors vers les lumineuses contrées de l'Orient, demeuré le centre politique, économique, intellectuel, religieux du monde classique. Et pourtant, c'est non l'Orient helléno- byzantin ou anatolien, où s'est transporté le pouvoir impérial, c'est la Syrie qui fascine les Gaulois à cette aube du Moyen-Age, au lendemain des invasions barbares.

Les pélerinages. Les Gallo-Romains n'y tiennent plus. Habituée aux raffinements de la civilisation antique, leur délicatesse se trouve choquée par le contact avec les envahisseurs grossiers. Ils se voient gênés dans la manifestation de leur foi par leurs nouveaux maîtres barbares, demeurés païens ou gagnés à l'arianisme jaloux et persécuteur. Ils brûlent de visiter cette terre bénie, où le christianisme triomphe, où ils pourront mettre leurs pas dans les traces du Christ ; où, depuis Constantin et Hélène, tous les souvenirs de la Rédemption ont été marqués par des monuments, des basiliques rutilantes d'or, brillantes de l'éclat des marbres et des mosaïques. Le branle est donné. C'est un entraînement à la fois religieux et romantique, les deux sentiments qui détermineront plus tard les Croisades. Les pélerins s'ébranlent ; rien ne réussira désormais à arrêter la marche de cette caravane séculaire. Ralenti momentanément au lendemain de la conquête arabe, le mouvement s'intensifiera, après Charlemagne, pour aboutir à la délivrance de la Terre-Sainte.

La troupe avance *de ultimis Galliæ finibus*, des ultimes confins de la Gaule, atteste S[t] Jérôme. Une fois sur le sol palestinien, les pélerins se décident à achever leur tour de Syrie. A leurs yeux, tout ce pays : l'Antioche de S[t] Pierre, la Damas de S[t] Paul, le Liban, célébré par les Prophètes, fait partie de la Terre-Promise. Ainsi se comportent les marchands gaulois, qui vont chercher les épices, les parfums, les soieries, et aussi les vins de Gaza et de Sarepta — ce dernier, ancêtre du *vin d'or* du Liban. Ils poussent jusqu'à Antioche pour saluer S[t] Siméon. L'étrange stylite, qui, depuis plus de 30 ans, a élu domicile au sommet d'une haute colonne, les charge, de retour au pays, de saluer leur compatriote S[te] Geneviève, la future patrone de Paris.

Toutes les classes de la société participent au mouvement. On y rencontre les évêques de Tours et de Paris. Chassés de leurs sièges par les intrigues des Pélagiens, ceux d'Arles et de Marseille se réfugient en Palestine. Préludant d'instinct au rôle que reprendront leurs successeurs, les princes mérovingiens envoient des missions porter aux sanctuaires palestiniens les témoignages de leur piété et de leur munificence royales. Au nom de leurs sujets, ils tiennent à acquitter cette sorte de tribut national à la patrie spirituelle du monde chrétien. La reine S[te] Radegonde (521-587) recommande de lui rapporter des reliques pour son monastère de Poitiers. On le voit, fidèles et pasteurs, rois et sujets, toute la nation conserve les regards fixés sur la Syro-Palestine. De retour dans leurs foyers, les voyageurs par leurs récits merveilleux que reprendra la légende dorée, par les souvenirs, les reliques rapportées, alimentaient la nostalgie de la Terre-Sainte. Celle-ci se trouvera également entretenue par l'influence des colonies syriennes, établies dans la Gaule des Mérovingiens (v. p. 15). De bonne heure, on se préoccupa de composer des *guides* à l'usage des pélerins. Ce souci atteste évidemment la popularité du mouvement, comme de nos jours les guides Joanne, les Bædeker témoignent de la vogue

du tourisme. Le plus ancien (de 333) est l'*Itinéraire* dit *de Bordeaux*. Depuis la métropole de la Garonne, en passant par la presqu'île des Balkans et l'Anatolie, pour aboutir à Jérusalem, le guide bordelais se contente d'énumérer, le long des voies romaines qu'il a utilisées, les étapes, les relais de chevaux avec les distances qui les séparent. La preuve qu'il a été compilé, remanié à l'intention des pélerins nous la trouvons dans ce fait ; c'est seulement en atteignant le territoire palestinien que, devenu moins sommaire, il énumère les souvenirs bibliques des localités traversées.

Relations de pélerinage. De retour en Gaule, les pélerins, absolument comme de nos jours, rédigent leur journal de voyage. Ils possédaient sur nos touristes contemporains l'avantage d'avoir séjourné des mois, souvent des années, dans le pays. Ils n'avaient circulé ni en chemin de fer, ni en auto, mais pérégriné posément, à la façon des patriarches bibliques. Nous possédons plusieurs de ces vieilles relations latines, d'une valeur inappréciable pour l'archéologie, la géographie, l'ethnographie syriennes. Nommons Sylvie, une Gauloise d'Aquitaine à la fin du 4e siècle, et l'évêque Arculfe, au commencement de la domination arabe. Le joyau de cette collection, littérature toute nouvelle, qui remplirait des bibliothèques, est incontestablement la relation de Sylvie. Sa récente découverte a produit une véritable sensation dans le monde savant par ses notations absolument originales, indépendantes de l'érudition livresque. Sylvie est partie pour l'Orient avec la seule Bible dans son bagage !

Sylvie et Arculfe. Voilà donc une femme — preuve nouvelle de la vogue des pélerinages — une dame de haut rang ! On s'en aperçoit aux empressements qui l'accueillent en Orient. Partout les autorités ecclésiastiques et militaires se tiennent à ses ordres. Elle affronte les solitudes, l'escalade du Sinaï, pousse jusqu'en Mésopotamie aux confins de la « disciplina romana », de l'Empire romain, revient sur ses

pas pour visiter un sanctuaire du Ḥaurân ; elle traverse l'Euphrate, dont « le cours impétueux lui rappelle le Rhône », monte à cheval, à dos de chameau, s'expose à être dévalisée, capturée par les pirates du désert. Soutenue par sa foi chrétienne, par l'amour de la Palestine, elle s'estime amplement dédommagée quand, au prix de ces fatigues, de ces dangers, elle pourra faire connaître mieux aux amis demeurés en Gaule — elle écrit à leur intention — cette terre bénie, théâtre de la Révélation.

Trois siècles après, survient la conquête arabe. L'évêque Arculfe (v. p. 87) ne se laisse pas arrêter par cette révolution politique. Aux complications inséparables des voyages en Orient se joignent des dangers nouveaux : celui d'être arrêté comme espion, jeté en prison par les maîtres arabes (v. p. 114). Il faut se munir de laisser-passer, acquitter des taxes multiples. Si ces vexations diminuent le total des pélerins, leur foi, leur attachement à la Terre-Sainte demeurent inchangés. Un sentiment nouveau commence à percer : le désir de soulager la détresse de frères malheureux, en attendant l'occasion de les libérer. La diplomatie s'y essaiera d'abord. Quand son action se sera démontrée impuissante, quand les vexations, les persécutions des autorités locales, enfin la folie d'un Ḥâkim, viendront gratuitement provoquer la chrétienté, celle-ci, usant de son droit d'intervention, le fera valoir par les armes. Ce sera la première application du *droit à l'intervention d'humanité*, proclamé par les juristes contemporains.

Et maintenant si, pendant un millénaire, la Syrie est devenue pour la France « une colonie sans drapeau », (Onésime Reclus), celle-ci en est d'abord redevable à la pression séculaire exercée par les pélerinages. Les pélerins gallo-romains, francs, furent les promoteurs, les initiateurs de cette pénétration pacifique.

II. CHARLEMAGNE ET LA SYRIE.

Les Francs et les Omayyades. Ceux-ci ne soupçonnèrent l'existence des Francs que par les rapports de leurs lieutenants en Espagne, quand les Arabes eurent franchi les Pyrénées, surtout après la sanglante défaite de Poitiers (v. p. 95). Ennemis trop lointains pour leur inspirer de sérieuses inquiétudes. Survint la chute des Omayyades. Le massacre débarrassa les califes de Bagdad de la dynastie rivale. Mais, en Espagne, un Omayyade a relevé le trône de ses ancêtres (v. p. 105). En Syrie, d'incessants soulèvements attestent la survivance de leur souvenir, la possibilité d'une restauration « blanche » (v. p. 134). Les Omayyades d'Andalousie annoncent l'intention de réclamer des comptes aux bourreaux de leur famille. Au temps de Ḥâkim, un Omayyade obscur, déguisé sous la bure d'un ṣoûfi, Aboû Rakwa, soulève la Tripolitaine, la Cyrénaïque, l'Egypte, et met la dynastie fâṭimite à deux doigts de sa perte (1). A cette époque, la puissance des Omayyades d'Espagne n'était plus qu'un souvenir. Quelles ne devaient pas être les terreurs des premiers 'Abbâsides, pris entre les révoltes des Syriens, les revendications armées des 'Alides et la menace d'un restauration omayyade ! Elles feront fléchir les prétentions hautaines d'un Hâroûn ar-Rachîd.

Les califes de Bagdad se trouvèrent servis par une diplomatie remarquablement active. Dans la lutte contre l'empire byzantin, l'ennemi héréditaire, leurs agents allaient partout leur susciter des adversaires, sans dédaigner aucun

(1) Aboû'l Maḥâsin, *op. cit.*, 98 : Ibn al-Athir, (éd. du Caire) IX, 74-76.

concours. Tribus chrétiennes, juives, païennes, qui s'agitent au Nord du Pont-Euxin et de la Caspienne, toutes reçoivent la visite des émissaires 'abbâsides.

Les Francs dans la littérature arabe. Leur nom y apparaît tardivement ; pas avant le 10e siècle. Parmi les races européennes, les écrivains arabes ne distinguent d'abord que les Grecs *(Roûm)*, ensuite les Slaves. Ces derniers servent comme condottieri dans leurs armées, comme gardes du corps aux gouverneurs, comme esclaves dans leurs palais, où ils s'élèvent parfois jusqu'aux premières charges de l'Etat. Enfin les Arabes découvrent une troisième race, celle des Francs, فرنج. Ce sont tous les Européens, indépendants de l'Empire byzantin ; ainsi les Italiens et même les Espagnols chrétiens. Dans Albiroûnî et ailleurs, la langue franque désigne la langue latine. *Roûmi* était demeuré le vocable affecté aux Byzantins, ou *Romains* d'Orient. Les empereurs César et Auguste sont qualifiés de Francs par Barhebræus (p. 108) et ses collègues. A partir des Croisades, gagnant en précision, leur lexique commence à employer le terme *Fransis* pour désigner les sujets des Capétiens, les distinguer des autres *Francs*, habitants de l'Europe occidentale : Italiens, Anglais, Allemands, etc., qui viendront combattre en Syrie.

'Abbâsides et Carolingiens. Si le peuple et les intellectuels connaissaient mal, ignoraient même les Francs, la chancellerie 'abbâside se trouvait plus exactement renseignée. Elle savait que les Carolingiens étaient en mauvais termes avec Constantinople, qu'ils revendiquaient le titre impérial ; ensuite qu'ils guerroyaient avec succès contre les Omayyades d'Espagne. Que fallait-il de plus pour travailler à les mettre de son côté, les enrôler dans une alliance contre les ennemis communs ? Les mêmes considérations devaient engager les princes francs à entrer en relations avec Bagdad, comme elles décideront plus tard les souverains valésiens à passer par dessus les répugnances confessionnelles, pour traiter avec

les Ottomans. Pépin (751-768) paraît s'y être décidé, peut-être même avoir pris les devants.

Les chrétiens de Syrie et Charlemagne. De leur côté les chrétiens de Syrie ne restèrent pas inactifs. L'anarchie, dans laquelle se débattait le pays, les exposait aux exactions des gouverneurs locaux, aux vexations des Bédouins, qui s'enhardissaient à piller les monastères, les églises. A quel protecteur s'adresser ? Jusqu'à la conquête arabe, les Césars byzantins avaient été les défenseurs-nés du christianisme oriental. Partout en Perse, en Arabie, au Sud de la Russie, la diplomatie grecque intervenait en leur faveur. Mais l'état de guerre permanent entre Constantinople et le califat avait mis fin à ce rôle.

Les empereurs étaient devenus odieux aux chrétiens orientaux par leur stupide campagne iconoclaste, par l'anathème prononcé contre le grand docteur syrien, St Jean Damascène. En réponse, les patriarches de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie avaient fulminé contre les princes iconoclastes. C'était la rupture complète. Et nous n'avons pas mentionné la rigueur de la censure 'abbâside (v. p. 138), considérant les correspondances avec Constantinople comme un crime de haute trahison. Dans leur détresse, les regards des chrétiens de Syrie se tournèrent vers Charlemagne, le grand Empereur d'Occident.

Son intervention, les résultats obtenus par sa diplomatie, n'ont pas encore été tirés au clair. Dans leur exposé simpliste, dans leur ignorance de la situation politique en Orient, les chroniqueurs occidentaux n'ont pas soupçonné la complexité de la matière. Ils ne sont pas arrivés à réaliser la position prépondérante, les prétentions impérialistes du califat, sous les premiers 'Abbâsides. Par ailleurs, le silence des sources orientales demeure déconcertant. Les auteurs arabes ignorent jusqu'au nom de Charlemagne. Deux faits paraissent acquis pourtant.

Les envoyés du patriarche de Jérusalem sont venus implorer la protection du monarque franc. Ils lui ont remis solennellement les clefs du St Sépulcre, emblème symbolique et parlant de leur mission. Simultanément, des ambassades ont été échangées entre Aix-la-Chapelle et Hâroûn ar-Rachîd. Entre ces deux séries de démarches, de négociations, se dé-.loppant parallèlement, un lien a dû exister. Personne ne sera tenté d'admettre que les prélats syriens n'ont obéi qu'à leur propre inspiration, agi à l'insu du gouvernement ʿabbâside, risqué d'attirer sur leurs personnes et leurs ouailles les implacables vengeances du pouvoir.

Les allées et venues entre Jérusalem et l'Europe n'ont pu échapper à la surveillance de la police arabe, celle-ci très regardante et active, spécialement en Syrie, province suspecte de sympathies omayyades et demeurée, pour l'immense majorité, chrétienne. Le *ṣâḥib al-khabar*, chef de la police secrète (v. p. 133), attaché à la personne des gouverneurs, n'a pu manquer d'informer Bagdad d'un événement aussi insolite. Le *divan* ʿabbâside a dû approuver, s'il n'a inspiré, leurs démarches, qui cadraient avec les négociations en cours et dont nous avons indiqué l'objectif : une entente contre les communs ennemis, Byzance et l'Andalousie omayyade. Le hautain Hâroûn ar-Rachîd estima sans doute que ce résultat valait certaines concessions.

Protectorat carolingien. Ceci posé, il ne fut, à aucun moment, question d'une souveraineté, même partielle, sur la Terre-Sainte, ni d'une cession des sanctuaires de Palestine. En la personne de Hâroûn, le fastueux et fantasque calife des *Mille et une Nuits*, l'empire arabe se trouvait à l'apogée de sa puissance. Jamais sa politique, farouchement impérialiste, n'aurait admis l'abandon d'une parcelle de son autorité despotique, l'immixtion, le contrôle d'un pouvoir étranger. Aux yeux du gouvernement de Bagdad, les chrétiens demeurent les sujets du califat, sujets, il est vrai, de second ordre, ilotes

politiques. Juridiquement ils constituent la domesticité de l'islam, sur laquelle il n'entendait céder aucun de ses droits (v. p. 60).

La tenace diplomatie de Charlemagne réussit à obtenir l'autorisation de bâtir des églises, des couvents, des hospices, de les doter de revenus et de propriétés, destinés à leur entretien. Il lui fut permis de s'intéresser au sort des chrétiens de Palestine, de leur envoyer des secours, de régler les différends s'élevant parmi eux. Nous voyons des *Capitulaires*, édictés par Charles, réglementer l'expédition de ces secours, assurer la perception en Gaule de taxes pour la Terre-Sainte. Dès lors, des relations régulières s'établissent entre les patriarches de Jérusalem et les monarques carolingiens. Jérusalem, les environs, se couvrirent de fondations latines, d'hospices pour les pélerins. On y éleva une basilique, un marché, une bibliothèque, une sorte de quartier franc, bénéficiant d'une réglementation autonôme, d'une quasi-exterritorialité. A toutes ces fondations sont assignés les revenus de douze domaines près de Jérusalem. Deux siècles après, la majorité de ces créations continuaient à subsister. Ce ne furent donc pas des satisfactions d'amour-propre, des droits purement honorifiques que les concessions obtenues par Charlemagne.

Elles maintinrent la latinité en Orient, ranimèrent le mouvement régulier des pélerinages, y relevèrent le prestige de la chrétienté. Il ne semble pas que des conventions commerciales soient venues compléter ce protectorat *lato sensu*, de caractère spécifiquement religieux et charitable, dont le bénéfice principal revenait aux chrétiens du pays. Ceux-ci ont dû également profiter de certaines interventions officieuses en leur faveur. Il ne paraît pas interdit de leur attribuer une plus large tolérance, dont nous avons vu les chrétiens jouir à Jérusalem (v. p. 151), à l'occasion de fêtes religieuses. C'est, en définitive, avec du plus ou du moins, tout ce qu'ob-

tiendront pour les communautés indigènes les Capitulations, sous les Valésiens et les Bourbons.

Préparé par les pèlerinages. Cette initiative féconde du grand Empereur demeurerait inexplicable, si elle n'avait été lentement préparée, si l'opinion publique en France ne l'avait en quelque sorte imposée à la diplomatie carolingienne. Cette préparation fut l'œuvre collective de plusieurs générations de pèlerins. Leur sens chrétien a inspiré, encouragé les négociations officielles. Ainsi comprise, conditionnée par l'influence des pèlerinages, l'intervention pacifique de Charlemagne, les relations entre deux pouvoirs, qui jusque-là s'étaient ignorés, cessent d'être une inspiration spontanée, sans antécédents historiques. Elles constituent le premier titre officiel, la première étape dans la mission séculaire que la France continuera de poursuivre en Orient. L'imagination populaire, la poésie médiévale en ont eu l'intuition. Elles finiront par transformer l'Empereur en pèlerin, ensuite en conquérant de la Terre-Sainte.

Leur reprise. Il semble bien que, dans l'ensemble, les chrétiens de Palestine continuèrent à jouir des avantages obtenus par ses démarches. Il faut en excepter des périodes, où le fanatisme des régents — du type de Motawakkil — ou des masses (v. p. 140) se décharge sur les tributaires. Encore, jusqu'au temps de Hâkim (v. p. 151), Jérusalem semble-t-elle avoir joui d'un régime de faveur. Les pèlerinages devinrent de plus en plus fréquents. Beaucoup s'accomplissent en troupes et commencent à être organisés. Une de ces pieuses caravanes comptera jusqu'à 12.000 membres. Ils ont à acquitter des taxes onéreuses ; mais cette fiscalité n'était pas alors plus large en Occident. Les expéditions s'accomplissent donc sans incidents notables, hormis les époques de troubles, quand les Bédouins — l'éternel fléau de la Syrie arabe — reprennent le dessus. Le cas ne fut pas — on l'a vu — exceptionnel aux 10e et 11e siècles (v. p. 153). C'est alors la

spoliation complète des pélerins, la mort, s'ils essaient de se défendre. Graduellement les Occidentaux se familiarisent avec l'Orient, avec sa situation politique ; ils apprennent à connaître les itinéraires conduisant en Palestine. Les chefs de la Croisade utiliseront ces connaissances ; plusieurs seront d'anciens pélerins.

Nous avons signalé l'émotion profonde, causée en Europe par la folie persécutrice de Ḥâkim (v. p. 150). L'opinion du monde chrétien commençait à s'en remettre, grâce à la tolérance de son successeur Ẓâhir, quand une nouvelle catastrophe vint ranimer, aggraver les alarmes. Le désastre de l'empereur Romain Diogène (v. p. 154) ouvrit sans défense l'Asie Mineure à l'invasion des Seldjoûcides. Ce qui s'était appelé jusqu'à cette date la *Romanie*, à savoir pays des Romains, devint le sultanat de *Roûm* avec capitale à Iconium, (Qònia), cependant que des émirs seldjoûcides s'emparaient de Jérusalem, ensuite d'Antioche en 1084 (1). Tout l'Orient tomba bientôt entre les mains des Turcs. En 1092, ils s'établissaient à Smyrne, à Chio, à Rhodes. Une à une, les métropoles asiatiques, illustrées par les souvenirs de l'âge apostolique, passaient sous le pouvoir de l'islam.

Les Occidentaux ne pouvaient rester indifférents devant cette débâcle, à la fois une menace et une humiliation pour la chrétienté. La sécurité des pélerinages parut compromise. On trembla pour l'existence du S[t] Sépulcre et des établissements latins de Terre-Sainte. L'idée d'une expédition de secours s'insinua peu à peu dans les intelligences. Aux pélerinages de pénitence et de dévotion, on songea à substituer des *pélerinages armés*. Ce plan ne pouvait que rencontrer l'approbation des nombreux pélerins retournés dans leurs foyers. Il fut encouragé par les appels des Césars byzantins, depuis la formidable poussée seldjoûcide en Anatolie.

---

(1) Date exacte et non 1069, comme plus haut p. 154.

L'idée de la Croisade. En 1088, à l'avènement du pape français Urbain II, le projet de transporter en Orient la défense de la chrétienté flottait en l'air. Il fut d'abord adopté par la papauté, à cette époque chef suprême de la famille européenne. Le motif qui mettra les masses en branle, ce sera, non le danger menaçant Constantinople, mais le sort de Jérusalem. Ce fut, note Bréhier « l'expression spontanée de l'enthousiasme pour la Terre-Sainte que deux siècles de pèlerinages ininterrompus et les souvenirs de la grandeur de Charlemagne avaient imprimé dans le cœur des chrétiens d'Occident. Si l'on méconnaît la valeur de ce passé, il est impossible de s'expliquer la genèse des Croisades ».

Résumons ces prolégomènes, les débuts de l'expansion française au Levant. Son origine est nettement religieuse. Elle conservera ce caractère jusqu'à nos jours, sans en excepter les années de la Révolution et les périodes les plus *laïques* des temps modernes. On discute parfois sur les origines du *tourisme*. En Occident, il remonte à la fin du 4e siècle, quand la Gaule devient chrétienne. C'est alors que s'éveillèrent le goût des voyages désintéressés, sous la forme de visites aux Lieux saints, la curiosité des choses d'Orient, mais limitée à l'Orient biblique, évangélique, celui des patriarches et des apôtres, une sorte d'exotisme de nature religieuse et ecclésiastique. Cet engouement se trouvera alimenté, encouragé par une littérature spéciale, celle des écrits de Sylvie et de ses successeurs et aussi par le contact avec les nombreuses colonies syriennes établies en Gaule.

Depuis la conquête arabe, ces sentiments s'allieront à celui de la pitié pour les malheurs qui atteignent les frères d'Orient. Cette pitié déterminera Charlemagne, devenu le chef temporel de l'Occident, à employer son influence politique pour leur porter secours. Son intervention amena l'établissement d'une ébauche de protectorat, qui dura plus longtemps que sa race. Quand la persécution de Ḥâkim,

ensuite le schisme grec, enfin l'invasion turque eurent rendu plus périlleuse la route de Palestine, l'Europe ne put se résoudre à abandonner la Terre-Sainte. Devant la défection religieuse, l'impuissance militaire de Byzance, jusque-là bastion avancé de la chrétienté occidentale, l'Europe se décidera à prendre la place, laissée vacante, à assumer la garde au tombeau du Christ. Tels sont les mobiles, beaucoup plus que le danger d'une invasion musulmane — les politiques d'alors dans une Europe, morcelée par la féodalité, ne paraissent pas l'avoir entrevu — qui déclancheront les Croisades. Celles-ci, issues du protectorat carolingien, ouvriront les voies au régime des Capitulations. Un lien organique unit intimement ces trois stades des *Gesta Dei per Francos*, qu'avait préparé le mouvement des pélerinages.

CAROLINGIENS.

Pépin d'Herstal, 687.
Charles Martel, 715.
Carloman, 741.
Pépin le Bref, 751.
Carloman, 768.
Charlemagne, 771.
Louis Ier, le Débonnaire, 814.
Charles Ier, le Chauve, 840.
Louis II, le Bègue, 877.
Louis III, 879.
Carloman, 882.
Charles II, le Gros, 884.
Eudes, comte de Paris, 887.
Charles III, le Simple, 898.
Robert Ier, duc de France, 922.
Raoul, 923.
Louis IV, d'Outre-Mer, 936.
Lothaire, 954.
Louis V, le Fainéant, 986-987.



Chapitre X.

LA SYRIE FRANQUE.

I. Période d'expansion (1098-1144).

Nous nous bornerons à résumer celles de ces expéditions qui se sont développées sur le sol syrien, à montrer brièvement l'organisation originale que reçut le pays pendant cette troisième étape de l'expansion française.

Le morcellement politique de la Syrie, le pullulement de sectes, esquissés plus haut, (v. p. 139) tenaient grande ouverte la porte à l'invasion étrangère. Démoralisé, appauvri par des siècles d'oppression ʿabbâside, fâṭimite, turque, seldjoûcide, bédouine, le peuple écrasé sous tous les régimes, demeurait indifférent au changement de maîtres. Dans la période qui vient de se clore, ce sont des aventuriers étrangers, des mercenaires turcs, berbères, qui occupent la scène. Des indigènes, des Syriens, il n'est question que comme d'une matière à exploitation. L'esquisse, ébauchée précédemment (v. p. 154), était forcément incomplète. On comptait alors peu de villes syriennes de quelque importance ou dominées par une citadelle, qui n'abritassent leur petite dynastie ou dont l'émir ne fût en passe de se muer en dynaste local. C'est le retour à

l'anarchie de Tell al-'Amarna (v. p. 4).

Tous, en guerre les uns contre les autres, cherchaient à s'agrandir aux dépens de leurs voisins, à l'heure même où les Croisés foulaient déjà le sol syrien. Les princes seldjoûcides intriguent pour se dépouiller mutuellement de leurs apanages. C'est au camp devant Chaizar, dans une expédition dirigée contre l'émir de Ḥomṣ, que Roḍwân, sultan d'Alep, et Yâghi Siân, seigneur d'Antioche (v. p. 155), apprirent l'approche des Croisés. Même dans ce pressant danger, les deux alliés ne purent s'entendre. Chacun partit de son côté. Yâghi Siân appellera au secours les princes musulmans de l'Orient. Tous répondirent à son appel, mais ne réussiront pas à combiner leurs efforts et l'armée envoyée par Kerbogha, arrivera trop tard. Le remuant chef kilâbite Khalaf ibn Molâ'ib d'Apamée travaille à déloger de Chaizar les Monqidhites, Arabes et Qaïsites comme lui.

Profitant du coup que portera au prestige seldjoûcide, la présence des Croisés sous les murs d'Antioche, les Fâṭimites d'Egypte expulseront de Jérusalem (1098) la faible dynastie des Ortoqides (v. p. 154). « Ils auraient agi plus loyalement de les y laisser, observe Ibn Ẓâfir. Mais les Fâṭimites ne virent pas de mauvais œil l'invasion franque, escomptant qu'elle arrêterait l'avance des Turcs vers l'Egypte ». Ibn al-Athîr les accuse même « d'avoir appelé les Francs en Syrie pour les défendre contre les Turcs et l'empereur Alexis ». Il est certain que la diversion franque ne leur déplut pas et que les gouverneurs fâṭimites de Phénicie reçurent l'ordre de ne pas se brouiller avec les Croisés. Aucun ne songera à le inquiéter.

L'intérieur du pays, les massifs montagneux se trouvaient occupés par des organisations de sectaires, violemment hostiles à l'islam orthodoxe : Isma'îlis, Noṣairis, Druses et Chî'ites. Leur multiplication tient du prodige ; elle atteste le discrédit dans lequel était tombé le califat 'abbâside. « Les

Chî'ites en Syrie, affirme Ibn Djobair (1) dépassent le nombre des Sonnites. Leurs sectes ont inondé le pays ». Il traite d'infidèles les deux premières, « lesquelles ont divinisé 'Alî », ce qui n'est exact que pour les Noṣairis (v. p. 184).

Les Isma'îliens (v. p. 183) préludaient à leur sinistre rôle de sicaires par l'assassinat en pleine mosquée de l'émir de Ḥomṣ, au moment où les Francs faillirent s'emparer par surprise de la cité. Le sultan Roḍwân était accusé de pactiser avec ces sectaires. Dans les grandes villes, ils formaient des associations secrètes — le peuple syrien les appelait *Ḥachîchyya*. Ils étaient redoutés par les princes, qui les ménageaient en vue de leurs vengeances politiques. Ils demeureront longtemps en excellents termes avec les Francs. Le discrédit, où était tombé l'islam officiel, favorisait la propagande des sectes les plus extravagantes, les plus hostiles à la religion coranique. Les populations opprimées, exploitées, s'attachaient aux pas du premier novateur venu, fascinées par l'attrait du mystère, qui enveloppait les nouvelles doctrines, par la promesse d'un Mahdî libérateur (v. p. 181).

Une dizaine d'années après la mort de Ḥâkim, les Druses avaient envahi le groupe des monts Sommâq ou Djabal al-A'lâ près d'Alep. Ils y pillèrent les campagnes, détruisirent les mosquées. Pour réduire ces forcénés, il fallut recourir à l'intervention armée de Nicétas (2), *catépan*, قطبان d'Antioche (l'an 1031). Loin de s'opposer à la marche des Francs, Seldjoûcides, Fâṭimites chercheront à les mettre de leur côté, acquitteront d'énormes contributions de guerre pour les éloigner, les pousser contre leurs voisins.

L'initiative des Croisades revient au pape français, Urbain II, dans le concile de Clermont (Mars 1095). Ce fu-

---

(1) Nous citons ses *Voyages* ou رحلة, 280 (V. *la Bibliogr.*).
(2) Ibn Baṭrîq, II, 265.

rent également les pays de l'ancienne Gaule et de la Belgique, qui fournirent les contingents, les plus considérables, et les chefs les plus remarquables : le Midi, les Provençaux et les Gascons ; le Nord, les Lotharingiens et les Flamands. Les Godefroid, les Baudouin, les Robert, les Raymond de S[t] Gilles appartiennent à ces régions. Les Normands d'Italie, les Bohémond, les Tancrède en étaient originaires, ainsi que les futurs rois de Jérusalem. Les deux premiers seront des Franco-belges. On ne connaît guère de comtes de Flandre qui n'aient figuré, combattu en Terre-Sainte ; certains y retourneront jusqu'à trois reprises. C'est également au comte de Flandre que l'empereur Alexis adressa sa première demande de secours, à la veille des Croisades. Les Germains proprement dits, les Transrhénans, ne prendront part à la lutte qu'après la fondation du royaume de Jérusalem. Il leur reste la consolation — leurs auteurs ne s'en privent pas — de proclamer Allemands les Lotharingiens et les Brabançons de Godefroid, ancêtres des Belges.

Première Croisade. A la fin de l'automne 1097, les Croisés traversent l'Anatolie, y culbutent les Turcs au profit des Byzantins. En Cilicie, les Arméniens les accueillent à bras ouverts. Le frère de Godefroid, Baudouin, avec l'aide des Arméniens, va fonder au delà de l'Euphrate la principauté d'Edesse, bastion oriental des futurs Etats francs. Le 21 Oct. 1098, ils apparaissent sous les murs d'Antioche. Le périmètre de la place était trop étendu, l'enceinte trop solide, défendue par des centaines de tours, pour entreprendre un siége en règle. Il fallut se contenter d'un blocus. Pendant les huit mois qu'il se prolongea, l'organisation du ravitaillement laissa grandement à désirer. Après les épreuves de la faim, les assiégeants eurent à repousser plusieurs colonnes envoyées pour débloquer la ville. D'un jour à l'autre, on attendait l'arrivée de la formidable armée, conduite par Kerbogha de Mossoul. Les chefs entrèrent alors en négociations avec un

Arménien, commandant un des donjons de la place.

Prise d'Antioche. A l'aurore du 3 Juin, ils y pénètrent par escalade. Deux jours après la reddition, apparut l'avant-garde de Kerbogha. La famine exerçait ses ravages dans les rangs des Francs. « Ils se virent réduits, écrit Qalânisî (p.136) à manger des cadavres d'animaux, *maita*. Leur faiblesse extrême ne les empêcha pas d'attaquer vigoureusement les troupes musulmanes extraordinairement nombreuses, ne manquant de rien. Ils leur infligèrent une humiliante défaite et les poursuivirent l'épée dans les reins ». C'était le 28 Juin 1098.

Avance des Croisés. Rien ne s'opposait plus à la marche sur Jérusalem, but de la Croisade. La principauté d'Antioche échut à Bohémond. L'armée remonta la vallée de l'Oronte, emporta, en passant, Ma'arrat an-No'mân. A la hauteur de Chaizar, on décida de prendre la route de la mer, en coupant à travers le pays des Noṣairis. Essayèrent-ils de s'opposer au passage ? Il est certain qu'on en fit un grand massacre. On déboucha dans la plaine de Tripoli. Dans le désir d'éloigner les Francs, l'émir de Tripoli, Ibn 'Ammâr envoya des cadeaux et des vivres ; attitude imitée par l'émir de Beyrouth. Ils y ajoutèrent la promesse de traiter de leur soumission, après la prise de Jérusalem.

Le 16 Mai, on passait devant Batroûn, en plein pays des Maronites — ils fournirent des guides et un contingent auxiliaire — le 17 à Djebail, le 19 à Beyrouth. L'armée prit quelques jours de repos dans les jardins de Ṣaidâ. Le 24, elle atteignit Acre. Nulle part la route ne fut disputée. Par Césarée et Ramla, l'armée parut devant Jérusalem.

Prise de Jérusalem. La ville résista plus d'un mois (7 Juin-15 Juill.). Après cette randonnée, sous les ardeurs du soleil syrien, l'expédition se trouvait à bout de forces, avec ses effectifs réduits à 40.000 hommes. Le chiffre de 70.000 hommes, massacrés par les Croisés à Jérusalem, a été accep-

té étourdiment par les érudits. Ce chiffre, dépassant celui de la population hiérosolymitaine, vaut le total de 100.000 hommes qu'ils auraient tués dans la bicoque de Ma'arra (v. p. 212). Jérusalem se vit traitée comme les mœurs de la guerre autorisaient alors de traiter les villes prises d'assaut. La fureur du vainqueur se déchargea principalement sur les Juifs ; réfugiés dans leur synagogue, ils y furent brûlés. Aux cris de joie du monde chrétien répondirent les lamentations de l'islam. La cour des 'Abbâsides prit le deuil, elle pleura. Le poète Abyoûrdî trouva des accents plus virils :

« Pour un homme de cœur, les pleurs sont la dernière des armes, quand le choc des épées a allumé le feu de la guerre » (1).

La victoire d'Ascalon suivit d'un mois la prise de Jérusalem. Comme à Antioche, les renforts arrivèrent trop tard. Le véritable souverain du Caire, le grand-vizir fâtimite Al-Afdal, était revenu des illusions de sa tortueuse politique syrienne, de l'espoir d'user Turcs et Francs. « Il réunit à la hâte des forces considérables et s'avança à la rencontre des Croisés. Il ne réussit qu'à s'attirer une honteuse défaite, observe Ibn Zâfir. Il se sauva en Egypte renonçant à l'idée de se mesurer désormais avec les Croisés ». Il laissait derrière lui 2.700 morts sous les murs d'Ascalon.

Godefroid de Bouillon, élu chef du nouvel Etat latin, se contenta du modeste titre d'*Avoué du S. Sépulcre*. Il le conserva moins d'un an ; il mourut en revenant du siége d'Acre (22 Juill. 1099-18 Juill. 1100). Pour lui succéder, le suffrage des barons désigna son frère, l'entreprenant Baudouin (v. p. 211). Le prince d'Edesse, appuyé sur les Arméniens, s'était taillé de vastes domaines dans la région de l'Euphrate. Il accourait, à la tête de 200 chevaliers et de 700 fantassins, lorsqu'au fleuve du Chien il se heurta à une embuscade. Une

(1) Ibn al-Athîr, *op. cit.*, 103, 105-106 ; Qalânisî, 137.

habile manœuvre attira ses ennemis dans la petite plaine au nord de la rivière, où il les tailla en pièces. Baudouin fut en réalité le premier roi de Jérusalem. En cette qualité, il se fit sacrer par le patriarche de la Ville Sainte (25 Déc. 1100).

Baudouin Ier. Son premier effort se tourna vers la conquête de la côte. Dans cette entreprise il se trouva efficacement secondé par la marine des républiques italiennes. Ces communautés marchandes avaient deviné l'avenir qu'assurait à leur activité l'ouverture des marchés levantins. En Mai 1101, il enleva, à l'aide des Génois, les ports d'Arsoûf et de Césarée. En 1103, il se présenta, mais sans succès, devant 'Akkâ, qui sous le nom de St Jean d'Acre devait jouer un rôle si important dans l'histoire ultérieure des Croisades. L'année suivante, (Mai 1104), aidé par l'escadre combinée des Pisans et des Génois, il força la ville à capituler.

Prise de Tripoli ; sa bibliothèque. Depuis plusieurs années, Raymond, comte de Provence, s'acharnait au siège de Tripoli, à cette époque le port le plus fréquenté de la Syrie. En face de la cité, il éleva sur une hauteur voisine une forteresse, appelée le « Château Pélerin ». De cette position, assisté par les « habitants chrétiens » de la Montagne, évidemment les Maronites, il poursuivit le lent investissement de la place. Dans l'intervalle, il alla s'emparer de Djebail, qui forma la limite méridionale du futur comté de Tripoli. Il mourut avant de voir la réalisation de son projet. Le roi Baudouin accourut prêter main-forte à Bertrand, fils et successeur de Raymond. Serrée par terre et par mer, Tripoli, après dix ans de résistance, se rendit le 12 Juill. 1109.

Les chefs ne songèrent pas — ils l'auraient tenté qu'ils seraient demeurés impuissants — à réprimer la fureur de leurs soldats, exaspérés par ce siège interminable. On a mené grand bruit autour de la destruction d'une bibliothèque, incendiée pendant le sac de la ville. Dérenbourg parle au pluriel « des riches bibliothèques de cette ville savante, du

Palais de la science saccagés ». Il s'agit évidemment des دفاتر دار علمها , mentionnés par Qalânisî (p. 163), « des manuscrits d'une école » à Tripoli. Ibn al-Athîr, le copiste peu scrupuleux de l'auteur damasquin, a transformé cette leçon anodine en كتب دور علمها . Quels étaient le total, la valeur des manuscrits tripolitains ? Nous l'ignorons. Dans son volumineux pamphlet, consacré à la *Kulturgeschichte* des Croisades (p. 54), Prutz parle « d'une riche bibliothèque de plusieurs milliers de volumes ». En l'absence d'un texte plus précis et antérieur à celui de Qalânisî, il est inutile de penser à la bibliothèque d'Alexandrie, à celle de Louvain surtout. Le *dâr al-'ilm* tripolitain était, non une Université, mais une simple *madrasa* (v. p. 157), destinée, comme les établissements de cette nature, à l'étude du *'ilm*, à savoir, des disciplines coraniques. A notre avis l'incendie de la mosquée des Omayyades à Damas (v. p. 153), fut beaucoup plus funeste à la science que la prise de Tripoli.

Prise de Saidâ, de Beyrouth. Revenu sur ses pas, Baudouin entreprit le siége de Beyrouth. La ville se rendit au bout de trois mois, vers le milieu de Mai 1100. La forêt de pins, voisine de la cité, fournit les matériaux pour la construction de machines de guerre. La place fut d'abord ravitaillée, la garnison renforcée par une escadre égyptienne. Enfin l'arrivée de 40 vaisseaux génois permit d'activer les opérations. « L'amiral égyptien fut tué ; avec lui périrent beaucoup de combattants musulmans. De mémoire d'homme, affirme Qalânisî (168), les Francs n'assistèrent à une lutte aussi acharnée. Désespérés, les citadins perdirent courage. A la fin du jour les ennemis enlevèrent la place à la pointe de l'épée ».

Depuis plusieurs années, la ville de Ṣaidâ se rachetait en payant 2.000 dînârs, comme contribution de guerre. Cette somme venait d'être triplée, lorsque Baudouin profita de l'arrivée de 60 vaisseaux norvégiens, amenant des pélerins, pour

forcer Ṣaidâ à capituler (4 Déc. 1110), au bout de six semaines de siége. Après l'échec subi devant Beyrouth, la flotte égyptienne ne se risqua pas à quitter le port de Tyr (1). Comme Beyrouth (Baruth), le fief de Ṣaidâ (Sagète) releva directement de la couronne de Jérusalem. Leur territoire fut incorporé au domaine royal.

Mort de Baudouin I. Tyr continua à se défendre contre les entreprises de Baudouin. Afin de préparer sa chute et de surveiller la place, il ordonna de construire le fort de *Scandaléon* = Iskandaroûn. La conquête de la Palestine occidentale avait coupé les communications entre la Syrie musulmane et l'Egypte. Pour correspondre, ces pays durent désormais emprunter le long détour par la Transjordanie et le Sud de la Mer Morte. Baudouin réussit à dominer cette route en y élevant la formidable forteresse de Chaubak *(le Crac de Montréal)*. Ce vaillant chef trouva la mort, au cours d'une expédition contre l'Egypte (Avril 1118). Il est le seul des Seigneurs francs dont le nom ait été conservé — sous la forme *Bardawîl* — dans la toponymie de Palestine. L'inscription de son tombeau au St Sépulcre l'appelle « un second Judas Macchabée ».

Cependant la population de Damas et d'Alep avait envoyé porter les doléances de la Syrie au calife de Bagdad, le chef nominal de l'islam. La députation syrienne comprenait « des chérifs hâchimites, des ṣoûfis, des commerçants notables, des *faqîh* ou hommes de loi. Ils pénétrèrent à la mosquée, forcèrent le prédicateur à descendre de la chaire qu'ils mirent en pièces ». Le Vendredi suivant, leurs protestations troublèrent de nouveau le service rituel. « On les apaisa avec des promesses », assure Qalânisî (p.173). Pourtant Maudoûd, émir de Mossoul, se mit en campagne. Pénétrant jusqu'en

(1) Qalânisî, 171.

Galilée, il surprit et tailla en pièces l'armée royale à Ṣinnabra, au Sud du lac de Tibériade. Il succomba à Damas sous le poignard d'un Isma'ìlî.

Prise de Tyr. A l'avènement de Baudouin II du Bourg, cousin et successeur de Baudouin I, la principauté d'Antioche traversa une période critique. L'intervention du roi réussit à la dégager de l'étreinte de ses ennemis. A un moment, le souverain lui-même tomba au pouvoir des musulmans, mais parvint à briser ses fers. C'est pourtant à ce moment que les barons, après un long siège (15 Février-7 Juill. 1124), parvinrent à réduire la résistance de Tyr. Admirablement fortifiée par la nature et l'art, la place dut capituler. « La garnison obtint de se retirer avec les habitants, qui se montrèrent déterminés à la suivre. Les Tyriens furent autorisés à conserver les valeurs qu'ils purent emporter sur eux — conditions précédemment accordées aux Sidoniens — Ils défilèrent entre deux rangées de soldats francs, sans que personne songeât à les molester. Il ne resta à Tyr que le menu peuple et ceux qui ne purent se déplacer », affirme Qalânisî (p. 211). En réalité, seuls les notables s'expatrièrent. Grosse perte, s'écrie Ibn al-Athîr, que « cette place, une des plus fortes de la Syrie. Puisse Allah la rendre à l'islam ! ».

Attaques contre Damas. La possession de Damas demeura une constante et dangereuse tentation pour les rois francs. Comme Alep dans le Nord, elle « comptera parmi les princes d'innombrables prétendants », خطّابها من الملوك كثير (1). L'an 1125=519 H., Baudouin II s'avança aux abords de la Damascène, jusqu'à Mardj aṣ-Ṣoffar et mit en déroute l'armée de Damas. Son approche réveilla l'apathie de la population. L'enthousiasme se communiqua même aux « jeunes Isma'ìlis ». D'importants renforts arrivèrent du Nord de la

(1) Ibn Djobair, 250.

Syrie. Ne se sentant plus en forces, les Francs se décidèrent à reculer. Au cours de la retraite, l'ennemi s'empara de « leur chapelle de campagne », الكنيسة التي لهم في مخيمهم. Les Croisés chargèrent alors avec leur « impétuosité accoutumée » حملتهم المعروفة, et réussirent à se dégager, non sans éprouver des pertes cruelles (1).

Trois ans après, l'anarchie provoquée par les Isma'îlis leur parut offrir une meilleure occasion. L'audace de ces sectaires ne connaissait plus de bornes. Appuyés sur leur forteresse de Bâniâs, aux sources du Jourdain, ils terrorisaient Damas, supprimaient brutalement quiconque osait leur résister. Obsédés, les citadins finirent par se soulever et massacrèrent tous les Isma'îlis qui leur tombèrent sous la main. La ville de Damas, la région de Wâdittaim, où ils avaient gagné de nombreux adhérents, furent débarrassées du terrorisme de la secte. Leur chef, effrayé du sort des siens, désespérant de se maintenir à Bâniâs, préféra la livrer aux Francs (1129). C'était presque le dernier accroissement territorial des Croisés. Ils se hâtèrent de construire, pour protéger cette porte de la Palestine et de la Damascène, la forteresse de Ṣobaiba, dominant Bâniâs.

Le roi étendit plus loin son ambition. De nouveau, il amena ses barons camper sous les murs de Damas. Les nécessités du ravitaillement les forcèrent à se partager en deux corps. Leur cavalerie se laissa surprendre à son retour du Ḥaurân. Ce fut le signal de la retraite. Elle aurait été surtout déterminée par le versement de 20.000 dinârs et l'assurance d'un tribut annuel (2), que la cité payera jusqu'à la chute du royaume latin.

La décadence de l'Etat franc ne tardera pas à com-

---

(1) Michel le Syrien, III, 223, 407 ; Qalânisî, 213.

(2) Michel le Syrien, III, 227 : Qalânisi, 226.

mencer. Elle sera activée en partie par les intrigues et les prétentions des Byzantins, qui réclamaient un droit de suzeraineté sur le Nord de la Syrie, libérée par le sang des Croisés. Figé dans son légitimisme suranné, l'Empire grec froissa par sa hauteur les barons francs, s'obstina à les considérer comme ses vassaux. C'est le moment de nous représenter ce qu'était vers 1144, à l'apogée de son extension territoriale, l'ensemble des possessions franques. A cette date se trouva achevée l'occupation de toute la côte de Syrie.

Extension du royaume latin. A l'intérieur, elle demeura toujours très inégale. D'une façon durable, la ligne des frontières franchit rarement la vallée de l'Oronte et jamais l'Antiliban. A l'Orient de cette ligne, les grandes villes, en acceptant de payer tribut, Alep, Ḥâmâ, Ḥomṣ, Damas, demeurèrent libres ainsi que Balbek et la Bqâ' (1). Les montagnes, en bordure de la Méditerranée, furent tenues en respect par l'érection de puissantes forteresses, sortes de camps retranchés, sur des points statégiques, admirablement choisis. Elles protégeaient l'accès des établissements maritimes et maintenaient ouverte la route vers les émirats de l'intérieur. Les Francs leur devront d'avoir pu tenir près de deux siècles dans les conditions les plus défavorables. Il faut voir dans le voyageur Ibn Djobair (pp. 255, 258), qui visita la Syrie aux temps de Saladin, la terreur qu'inspiraient aux musulmans ces formidables repaires. Les plus nombreux hérissaient le territoire extrêmement coupé du comté de Tripoli. Nommons le *Crac des Chevaliers*, (Ḥoṣn al-Akrâd), le *Chastel Blanc* (Ṣafîtâ), *Maraclée* (Maraqyya), Marqab, 'Arqa...

Ce qu'on appelait le royaume latin formait une *fédération de quatre Etats féodaux*. A l'Orient, le comté d'Edesse se dé-

---

(1) Les Francs ont droit au tiers des récoltes de la plaine ; Qalânisî, 165.

ployait sur les deux rives de l'Euphrate. Au Nord, la principauté d'Antioche couvrait de son protectorat la Petite Arménie ou Cilicie. Au centre, le comté de Tripoli s'étendait, depuis le fort de Marqab (*Margat*) au Nord, jusqu'au Sud de Giblet (Djebail), vers le pont de Ma'miltain, limite septentrionale du domaine royal proprement dit.

Le domaine royal. Au delà du Jourdain, ce dernier englobait les régions de Moab, d'Edom, l'ancienne Nabatée, avec les formidables forteresses de Karak et de Montréal, le port d'Aila-'Aqaba sur la Mer Rouge ; il protégeait les couvents de la presqu'île du Sinaï, Ascalon allait bientôt lui échoir. Outre les villes de Jérusalem, de Naplouse, d'Acre, de Tyr, et autres places relevant directement du souverain, le royaume se divisait en *quatre grandes baronnies*, le comté de Jaffa et d'Ascalon, la principauté de Galilée ou de Tibériade, la baronnie de Sagète (Saiète) ou Sidon, la seigneurie du Crac et de Montréal dans la « terre d'Oultre-Jourdain ». Ajoutez une douzaine de fiefs secondaires : les baronnies de Caiphas (Caiffa), du Toron (N. de la Galilée), de Bélinas (Bâniâs), de Baruth, du Scandaléon (v. p. 216), de Césarée, de Naples (Naplouse), de S[t] Abraham (Hébron), du Bessan (Baisân) etc.

Les Isma'ilis et les Francs. La féroce hostilité des Isma'ilis contre l'islam orthodoxe finit par s'attaquer aux souverains d'Égypte, leurs coreligionnaires et patrons. Ils se brouillèrent avec eux pour une querelle dans la succession dynastique des Fâtimites. Ces rancunes achevèrent de les jeter dans l'alliance des Francs. Ajoutons à l'honneur des Croisés qu'ils n'utilisèrent jamais leurs indociles alliés pour des assassinats politiques, à l'imitation de certains princes musulmans.

Expulsés des villes, les Isma'ilis réussirent, après avoir dû céder Bâniâs aux Francs (v. p. 218), à s'établir, vers 1132, dans la forteresse de Qadmoûs, au centre de la montagne des

Noṣairis. Ils y bâtiront bientôt le nid d'aigle de Maṣyâd, ensuite une série de citadelles, juchées sur des montagnes : Kahf, Khawâbi, Roṣâfa.... Groupées en cercle, d'un accès difficile, elles formaient en quelque sorte une enceinte inexpugnable. Les farouches occupants de ces repaires, placés à la frontière des possessions franques et musulmanes, évitent de se brouiller avec les Croisés, qui de leur côté semblent les avoir ménagés. Surveillés par les puissantes forteresses du comté de Tripoli, les Isma'ilis se résigneront à payer tribut aux Hospitaliers. C'est aux musulmans qu'ils s'attaquent de préférence. Tour à tour, Noûraddîn et Saladin devront se tenir sur leurs gardes.

Mort de Baudouin II. La faiblesse des établissements latins consistait dans leur démembrement, dans leur division en quatre grands Etats, à peu près indépendants du pouvoir central. Et cela à la veille du jour où l'islam syrien humilié aspire à l'unité. L'accord des grands vassaux entre eux et avec la Couronne ne fut jamais réalisé. Antioche se voyait à la fois menacée par les exorbitantes prétentions des Grecs et les attaques des musulmans. Baudouin II du Bourg mourut l'an 526 H. = Août 1131. Sous lui, le royaume atteignit sa plus grande extension, depuis Diârbakr jusqu'aux frontières d'Egypte. Voici la notice nécrologique que lui consacre Qalânisî (p. 233). « C'était un vieillard que les vicissitudes de la fortune avaient formé. Il en expérimenta les revers les plus extraordinaires. Au cours de ses campagnes incessantes contre les musulmans, il tomba à maintes reprises entre leurs mains. Son habileté, son esprit fécond en ressources réussirent toujours à le sauver de la captivité... On lui désigna comme successeur (son beau-fils), le comte Foulques d'Anjou, depuis quelque temps arrivé d'Occident. La perte de Baudouin porta un rude coup aux Francs, qui ne tardèrent pas à se diviser ».

II. Décadence du royaume latin. (1144-1291).

Zanki, successeur de Maudoûd, l'émir de Mossoul, père du futur sultan Noûraddîn, s'empara d'Edesse, après 28 jours de siége (25 Déc. 1144). Au mépris de la parole donnée, il massacra tous les Francs. Cette catastrophe découvrit la principauté d'Antioche. *Elle détermina le départ de la 2e croisade.* Baudouin III (1144-1162) venait de recueillir la succession de Foulques d'Anjou. L'empereur Conrad et Louis VII de France prirent la croix. Le roi faillit tomber entre les mains des Turcs, pendant la traversée de l'Anatolie ; il n'amena en Palestine que les débris de son armée. Conrad arriva par mer avec ses Allemands.

Siège inutile de Damas. Un conseil de guerre, tenu devant St Jean d'Acre, décida d'entreprendre le siège de Damas (23-28 Juill., 1148). Les débuts furent couronnés du succès. De Mizza, où ils campèrent d'abord, les Croisés s'établirent au milieu des jardins, « dans une position, près de la cité que jamais les armées n'avaient pu occuper... Ils s'y fortifièrent au moyen de grands abattis d'arbres. La consternation se répandit parmi les Damasquins ». Puis, sans que le récit le plus développé, sinon le plus clair, du contemporain Qalânisî (pp. 298-299) permette de deviner pourquoi, au lendemain de cet avantage, tout change soudain de face. Les ennemis prennent le dessus ; les Francs se renferment dans l'inaction. Est-ce la crainte des importants renforts qu'amenait Noûraddîn ? Ibn al-Athîr (XI, 53) parle de négociations entre les barons du pays — à savoir les seigneurs francs fixés en Syrie — et les Damasquins. Ceux-ci auraient fait valoir qu'en les poussant à bout, on les jetait entre les bras des fils de Zanki, déjà maîtres d'Alep (1). Leur ambition préoccupait sérieusement

(1) Michel le Syrien, III, 276 ; Roehricht, *Geschichte*, 250 (v. *Bibliogr.*).

les émirs de Damas. Périodiquement on verra ces derniers se rapprocher des Croisés pour conjurer ce nouveau danger. Au bout de cinq jours, le siège fut levé. Conrad ne tarda pas à s'embarquer, suivi le 3 Avril 1149 par le roi de France. Cette lamentable issue ne contribua pas à maintenir en Occident l'enthousiasme pour les expéditions d'Outre-Mer.

L'Empereur Manuel. Se voyant hors d'état de défendre ce qui restait en Syrie du comté d'Edesse, Baudouin III se décida à céder à l'empereur Manuel la seigneurie de Turbessel (Tell Bâchir). Il dut présider en personne à l'évacuation des Latins et des Arméniens, n'acceptant pas de vivre sous le joug byzantin. Précédemment 30.000 des Arméniens de cette région étaient allés se fixer en Egypte. Ils y furent attirés par leur compatriote Bahrâm, devenu grand-vizir des Fâṭimites (1). Le rapprochement entre Latins et Grecs inquiéta l'opinion musulmane. « On parle, écrit dans son histoire-journal le contemporain Qalânisî (p. 356), d'une alliance entre le roi des Francs (Allah le confonde !) et l'empereur grec. Aux deux compères que le Ciel rentre dans la gorge leurs desseins pervers, inflige le châtiment dû à leur félonie, à leur rouerie ! ». Craintes vaines ! L'empereur Manuel retourna bientôt dans ses Etats, abandonnant ses alliés francs aux attaques des musulmans. La prise d'Ascalon offrit en 1153 une compensation aux mutilations septentrionales. Ce dernier appui de la puissance fâṭimite en Syrie, menacé depuis quelque temps par la reconstruction de Gaza, succomba, après cinq mois de résistance désespérée.

Noûraddîn. La crainte de l'ambitieux Noûraddîn ne tarda pas à ramener vers les Francs les émirs de Damas. Rapprochement tardif ! Une série de machinations politiques, appuyées par d'habiles démonstrations militaires, permettra à Nouraddîn de s'installer à Damas, presque sans

---

(1) Ibn Moyassar, 73-79, (éd. Massé).

coup férir. Il se contentera d'abord d'y voir son nom prononcé à la prière après ceux du calife et du sultan seldjoûcide. Conquête déguisée, qui allait réunir en une seule main toute la Syrie musulmane. Le nouveau maître se montra adroit ; il ne rêvait que guerre sainte !

Le roi Amaury. Le roi Baudouin III mourut à Beyrouth, le 10 Février 1162. Son successeur et frère Amaury comptait 27 ans. Il devait être un des plus brillants, des plus intrépides souverains francs. Il en eût été le plus heureux, s'il n'avait rencontré en face de lui Noûraddîn et Saladin. Il concevra le plan audacieux de transporter la guerre en Egypte, dans l'espoir de recueillir l'héritage de la dynastie mourante des Fâṭimites. Noûraddîn s'empressa de le prévenir. Il envoya au Caire le plus entreprenant de ses lieutenants, le Kurde Chirkoûh, oncle de Saladin (Ṣalâḥ addîn). Ce général commença par fermer l'Egypte à Amaury. Après quoi, il songera à s'y substituer à son maître Noûraddîn et aux Fâṭimites dont il s'est fait nommer le vizir. Marchant sur les traces de Chirkoûh, son neveu Saladin, fils d'Ayyoûb, le fondateur de la dynastie des Ayyoûbites achèvera de réaliser ce plan.

Saladin. Successeur de son oncle dans le grand-vizirat (1169), puis à la mort du dernier Fâṭimite ʿAḍid (1171), maître de l'Egypte, il administre nominalement pour le compte de Damas ce pays qu'il entend bien ne céder à personne. Saladin bénéficiera seul du hardi revirement politique, inauguré par Amaury et Noûraddîn, de la chute des Fâṭimites, provoquée par l'intervention en Egypte de ces deux souverains remarquables. Ce fait capital dans l'histoire des Croisades amènera, en même temps que le relèvement de l'orthodoxie musulmane, la ruine du royaume latin. Amaury et Noûraddîn moururent à deux mois d'intervalle (1174). Leur disparition simultanée vint servir à point l'ambition débridée de Saladin, allumer ses convoitises sur l'héritage de son protecteur et seigneur Noûraddîn.

Le fils d'Amaury, âgé de 13 ans, Baudouin IV lui succéda. Ce pauvre souverain lépreux — d'où son surnom de Baudouin le *Mesel* — sera finalement remplacé par Guy de Lusignan, le mari de sa sœur. Cette élévation soudaine d'un petit baron, nouveau venu au Levant, augmenta la division parmi les Croisés. Libre de soucis du côté de l'Egypte, où la *khotba* ʿabbâside a été rétablie, Saladin parut en Syrie, sous prétexte de protéger les fils de Noûraddîn, en réalité pour les évincer de l'héritage paternel. Maître de l'Egypte et de la Syrie, le chevaleresque Saladin, comme on l'appelle complaisamment, — les orphelins de Noûraddîn lui accordaient des qualificatifs moins ronflants (1) — se tournera contre les Croisés, travaillés par la discorde.

Renaud de Châtillon. La seigneurie de la Transjordanie (v. p. 216) — coin enfoncé entre le Hidjâz, la Syrie musulmane et la vallée du Nil —avait été confiée à l'un des plus vaillants, des plus aventureux, des moins scrupuleux aussi, parmi les barons francs, Renaud de Châtillon. Il organisa solidement la défense de la région, où les chrétiens indigènes se trouvaient encore en nombre. Frappé de l'importance du petit port d'Aila (ʿAqaba), il réussit à le réoccuper. Ce précurseur des plus hardis chefs coloniaux y prépara l'entreprise la plus hasardeuse, qui eût encore été tentée par les Francs.

Quelques années auparavant, le gouvernement du Caire avait organisé une flotille de corsaires. Elle était commandée par des officiers connaissant l'idiome des Latins et déguisés sous des habits francs. Elle pénétra dans le port de Tyr, pilla un vaisseau qu'elle brûla. Puis au retour, elle saisit plusieurs voiliers, chargés de pélerins, qui furent vendus comme esclaves (2). Renaud de Châtillon imagina mieux. Il fit transporter jusqu'à Aila à dos de chameaux plusieurs galères démontées

(1) Comp. Barhebraeus, 376.
(2) Qalânisî, 332.

ainsi que des bâtiments légers. Cette flotille écuma la Mer Rouge pendant un an, poussa jusqu'à 'Aden ; elle captura de nombreux vaisseaux de pèlerins, opéra des descentes en face des villes saintes du Ḥidjâz. L'arrivée d'une escadre musulmane mit un terme à ces exploits, qui jetèrent l'effroi au sein de l'islam.

Hattîn ; prise de Jérusalem. La réponse à cette romanesque randonnée fut le désastre de Ḥaṭṭîn, entre Nazareth et Tibériade (3-4 Juill. 1187). Mourante de soif, toute l'armée chrétienne, avec le roi, R. de Châtillon, le Grand-maître du Temple, tomba au pouvoir du vainqueur. Saladin avait juré de tuer le Seigneur d'Oultre-Jourdain. A sa vue, oubliant qu'il avait promis la vie sauve aux prisonniers, il ordonna de l'abattre.

L'anéantissement de la dernière armée latine entraîna la chute du royaume. A l'exception de Tyr, de Tripoli, d'Antioche, les villes, dégarnies de défenseurs, durent capituler. En personne, Saladin vint assiéger Jérusalem. La Cité Sainte sans garnison traita bientôt de sa reddition. En cas de refus, les hommes valides menacèrent de tuer leurs femmes et leurs enfants, les milliers de prisonniers musulmans en leur pouvoir, de mettre le feu à la cité, en commençant par la mosquée d''Omar, puis de sortir en masse pour mourir les armes à la main. Impressionné par leur décision, pressé d'en finir, craignant de les pousser au désespoir, Saladin accorda la vie sauve aux habitants contre le paiement d'une énorme rançon (2 Oct. 1187). Les insolvables furent vendus comme esclaves. Tyr se défendit vaillamment dans sa presqu'île. « Elle présentait l'image d'une main dans la mer, rattachée au continent par un poignet qu'entourent les flots » (1). En quelques mois, l'œuvre de près d'un siècle était compromise. Avec

(1) Barhebræus, 384-385 ; Michel le Syrien, III, 404.

Tyr, Tripoli et Antioche, seules les puissantes citadelles du comté de Tripoli, ainsi que les grandes forteresses, appartenant aux Ordres militaires, continuèrent à résister.

Siège d'Acre. A peine sorti de captivité, le roi Guy, brûlant d'effacer l'humiliation de Ḥaṭṭîn, s'était acharné au siège d'Acre (Août 1189). Saladin vint camper en face des assiégeants. Cependant l'Europe commençait à s'ébranler à la prédication d'une troisième croisade. L'empereur Frédéric I Barberousse partit le premier. Il traverse l'Anatolie, s'y butte aux embûches des Grecs, aux attaques des Turcs et va se noyer dans une rivière de Cilicie. Quelques milliers d'Allemands parviennent jusqu'au camp devant Acre, où d'autres croisés occidentaux aboutissent par bandes séparées. Le 13 Nov. 1189, parurent les flottes des Scandinaves, puis celle des Flamands, après avoir contourné toute l'Europe occidentale.

En même temps que Barberousse, les rois de France et d'Angleterre, imparfaitement réconciliés, s'étaient décidés à prendre la Croix. Les vaisseaux de Philippe-Auguste arrivèrent les premiers au rendez-vous (20 Avr. 1191). C'est, note Barhebræus (p. 386), « le plus noble des monarques francs, quoique ses Etats soient médiocrement étendus ». Richard Cœur-de-Lion s'attarda pendant deux mois à la conquête de Chypre, provoquée par la félonie des insulaires grecs. Cette acquisition devait devenir d'une importance capitale pour l'avenir des établissements francs dans le Levant. L'île recueillera les derniers débris et adoptera les institutions du royaume de Jérusalem. Le siège d'Acre durait depuis deux ans, quand les deux souverains rivaux y débarquèrent. Saladin n'avait cessé de harceler le camp des Croisés, cependant que sa flotte ravitaillait les assiégés. Le nombre, la valeur des troupes, réunies devant la place, auraient dû hâter sa chute, si les chefs avaient été d'accord. Les rigueurs de l'hiver, la famine retardèrent également la capitulation. Sous le choc

des machines de guerre, des assauts répétés, la résistance de la garnison faiblit. Des négociations furent ouvertes. Elles aboutirent le 19 Juillet 1191. Avec la ville, les musulmans devaient restituer la Ste Croix, tombée en leur pouvoir à Ḥaṭṭîn, les prisonniers chrétiens ; ils verseraient une rançon de 200.000 besants d'or.

Mort de Saladin. Après la prise d'Acre, Philippe-Auguste retourna en France. Il laissait une partie du contingent français sous les ordres du duc de Bourgogne, avec « des instructions secrètes qui devaient contrarier l'autorité que s'arrogeait le roi d'Angleterre » (Bréhier). Celui-ci se mit en marche vers Jérusalem. Promenade militaire, entrecoupée de brillantes passes d'armes, qui émerveillèrent les musulmans. Comme résultats, la prise de Césarée, l'occupation du site d'Ascalon que Saladin avait ordonné de démanteler. L'abstention du duc de Bourgogne empêcha d'attaquer Jérusalem. Dans les deux camps, on éprouvait la fatigue. L'effort avait trop duré. Le 2 Sept. 1192 une trève de trois ans fut signée. Toute la côte de Jaffa à Tyr est acquise aux chrétiens. Le vrai triomphateur Saladin s'en vient mourir à Damas, le 3 Mars 1193. Richard s'embarque pour l'Europe.

Acre capitale. Le royaume de Jérusalem n'existe plus que de nom. Sa capitale effective deviendra dès lors Acre avec un mince ruban de côtes. Les auteurs orientaux, comme Barhebræus (p.413) parleront désormais du royaume d'Acre. Pour en assurer la défense, une modeste troupe de chevaliers survivant au désastre, quelques milliers de Croisés s'obstinent à demeurer en Syrie. Avant tous, les Ordres chevaleresques des Templiers, des Hospitaliers et, depuis 1198, les Teutoniques continueront à en imposer aux vainqueurs. Guy de Lusignan achète au roi Richard l'île de Chypre (1192) et ses successeurs joindront désormais ce titre royal à celui de Jérusalem. Dans le Centre et le Nord, la principauté d'Antioche, le comté de Tripoli traîneront une vie précaire. Ces

tronçons d'Etat subsisteront, grâce aux dissensions entre les Ayyoûbites (1), après la mort de Saladin. Ses frères et ses 17 fils se disputèrent son héritage ainsi que l'alliance des Francs. Les efforts isolés, mal combinés, de l'Europe n'arriveront plus à exploiter utilement cette situation. Elle assura toutefois du répit aux établissements latins. On ne verra plus de levées générales de la chrétienté, comparables aux premières Croisades.

En 1202 parurent à Acre des Flamands, puis des Alsaciens, enfin Simon de Montfort (1203) etc. L'empire latin de Constantinople avait détourné sur un autre point les forces de l'Occident. Ensuite les terribles invasions mongoles du 13[e] siècle, pénétrant jusqu'au cœur de l'Europe, feront oublier les disgrâces de la lointaine Palestine. Seuls des croisés brabançons s'ébranleront encore pour secourir sa détresse. L'empereur Frédéric II, alléché par le titre de roi de Jérusalem, se décide à paraître en Terre Sainte. Ce souverain sceptique se bornera à négocier avec le frère de Saladin, Malik Kâmil, sultan d'Egypte.

Le traité signé le 11 Févr. 1229 abandonnait aux Francs Jérusalem, préalablement démantelée, Bethléem, Nazareth avec une série de villes et de villages menant d'Acre et de Ṣaidâ — celle-ci reconquise l'année précédente — jusqu'à la Ville Sainte ; acquisitions sans importance stratégique, qui traversaient un pays musulman. La trêve devait durer dix ans, dix mois, dix jours..... La doctrine du *djihâd* (v. p. 164), ne permettait pas de signer une paix perpétuelle avec les non-musulmans.

Les Khawârizmiens. Les fils de Saladin s'étaient partagé la Syrie. Menacés par l'ambition de leur oncle, le sultan d'Egypte, ils appelèrent à leur secours les barons chrétiens de

(1) Voir la liste de ces souverains.

Syrie. En réponse, l'Ayyoûbite d'Egypte provoqua l'intervention des Khawârizmiens. Ces habitants du Khawârizm (Asie Centrale) — d'où leur nom — s'étaient vus chassés de leur pays par le remous des grandes invasions tartaro-mongoles, déclanchées par Genghis-Khân. Poussés d'étape en étape par les Mongols, ils vinrent donner leur dernier coup de boutoir en Syrie. A l'appel du soudan d'Egypte, 10.000 de leurs cavaliers traversèrent l'Euphrate, emportèrent Ṣafad et Tibériade, entrèrent dans Jérusalem qu'ils inondèrent de sang (11 Juill.1244). Dans leur marche vers le Sud au-devant de leurs alliés égyptiens, ils rencontrèrent l'armée confédérée des chrétiens et des musulmans du pays et les écrasèrent près de Gaza (17 Oct.). Les Egyptiens se hâtèrent de recueillir les fruits de cette victoire. Dans les trois ans qui suivirent (1244-1247), ils parvinrent à se rétablir à Jérusalem, à Damas, à Ḥomṣ. Le travail de restauration accompli en Syrie, depuis la reprise d'Acre, était anéanti, l'œuvre de Saladin en grande partie rétablie. De nouveau Damas et le Caire enserraient les pitoyables débris de la domination chrétienne.

Saint Louis. Le récent désastre de Jérusalem détermina l'entrée en scène du plus pur héros des Croisades, Saint Louis, roi de France. Son expédition alla échouer en Egypte, devant Damiette, où l'attendait la captivité. Ce qui doit nous intéresser ici, c'est la seconde partie de cette croisade, le séjour de Louis IX en Syrie. Il y débarqua le 13 Mai 1250 pour n'en repartir que le 24 Avril 1254. Quatre ans, il s'y occupa à fortifier Acre, Caiffa, Césarée, Jaffa, Ṣaidâ. Lui-même s'y employa, « portant la hotte dans les fossés », ensevelissant de ses mains royales les restes décomposés « des guerriers occis pour la foi » (Joinville). La tradition le met en rapports avec les Maronites (1).

(1) Ristelhueber, *Les traditions françaises au Liban*, 64. (V. *Bibliogr.*).

La conquête pacifique. C'est alors qu'on verra naître, se développer graduellement l'idée d'une pénétration pacifique, le mouvement des missions religieuses. L'ardeur pour les Croisades achevait de s'éteindre ; on contestait leur efficacité. Pourquoi ne pas tenter la conquête des intelligences, des âmes ? Les grands ordres monastiques, nés au 13e siècle, allaient l'inaugurer, Franciscains et Dominicains. S. Jean d'Acre devint le centre d'une province franciscaine de Terre Sainte. Telle sera l'origine de ce qui deviendra plus tard la *Custodie latine de Terre Sainte.* Cette vénérable institution maintiendra jusqu'à nos jours le glorieux pavillon de Jérusalem : une croix rouge sur fond blanc, potencée de quatre croisillons de même couleur.

Antérieurement à cette période, les clercs francs ne semblent pas avoir tenté sérieusement d'entamer l'islam. Leurs efforts s'étaient limités à ramener les dissidents chrétiens : grecs, jacobites, nestoriens, arméniens. Le fameux vizir Bahrâm (v. p. 223), originaire de Tell Bâchir dans la principauté franque d'Edesse, semble bien avoir été un Arménien-uni. A sa mort, le calife fâṭimite ordonne au patriarche melkite de présider à ses funérailles (1), à l'exclusion du clergé copte jacobite. Entre Maronites et Francs l'union deviendra plus intime, au grand bénéfice de l'expansion française. L'occupation grecque de la Syrie, au temps des Fâṭimites (v. p. 148), avait répandu parmi les Melkites l'influence dissolvante de Constantinople, ses tendances antilatines et sécessionnistes. L'établissement d'une hiérarchie latine à Antioche et à Jérusalem n'était pas pour modifier ces dispositions. Par ailleurs, étant donné l'hostilité des Byzantins (v. p. 219), les Francs ne pouvaient décemment accepter des patriarches, nommés et consacrés par leurs adversaires poli-

(1) Ibn Moyassar. 84 ; cf. Tournebize, *Hist. politique et relig. de l'Arménie*, 235 etc. Paris.

tiques, comme c'était le cas, lorsqu'ils arrivèrent en Syrie. Pourquoi se montrer moins clairvoyants que les califes de Damas (v. p. 95) ?

Les Mongols. Baibars. Hoûlâgoû avait fondé en Perse l'empire mongol, reçu du Khân suprême la mission d'en promouvoir l'extension dans l'Asie Antérieure. Il commença par détruire le califat orthodoxe de Bagdad et mit à mort le dernier 'Abbâside Mosta'ṣim (1259). Le général mongol Kitbôghâ, lui-même un chrétien nestorien, parut en Syrie. Parmi les barons francs, bon nombre se rangèrent de son côté. Les Mongols n'en furent pas moins écrasés à la bataille de 'Ain Djâloût, dans la plaine d'Esdrelon, près de Baisân, (Sept. 1260) par le général mamloûk Baibars. Le vainqueur se débarrassa par l'assassinat du sultan mamloûk Qoûtoûz (1) et s'installa à sa place. Baibars inaugure la série des princes mamloûks, qui, pendant plus de deux siècles, réuniront sous leur sceptre l'Egypte et la Syrie. La pensée de toute sa vie sera d'assurer ce dernier pays contre un retour des Mongols et d'y achever la ruine des Occidentaux.

La vaillance des ordres militaires forma alors le principal rempart de la Syrie franque. Ils avaient, après la mort de Saladin, utilisé le répit que leur laissèrent les dissensions entre Ayyoûbites pour assumer la défense, la restauration des forteresses latines, en élever de nouvelles. C'est ainsi qu'en 1241 Chaqîf Arnoûn (*Beaufort*) et Ṣafad passèrent en la possession des Templiers. Avec les Hospitaliers, ils supporteront les plus redoutables coups de Baibars. Après Arsoûf, Césarée, il emportera Ṣafad énergiquement défendue par cette vaillante milice. Au mépris de la foi jurée, il fera égorger 2.000 de leurs chevaliers. Beaufort devra également capituler (4-15 Avr. 1268). Au mois de Mai suivant, arrive le

(1) Voir la liste des sultans mamloûks.

tour d'Antioche. Les défenseurs survivants, d'abord réfugiés dans la citadelle, furent vendus sur les marchés de l'Egypte et « le feu mis à ses basiliques, renommées dans l'univers entier » (Barhebræus).

Baibars ; Qalâoûn. Les châteaux de la principauté se rendent l'un après l'autre. Ceux du comté de Tripoli subissent le même sort. Ṣafîtâ est enlevée aux Templiers et, bientôt après, le formidable Ḥoṣn al-Akrâd, principal réduit des Hospitaliers (23-30 Mars 1271). Simultanément Baibars s'attaque aux Isma'îlis, s'adjuge le tribut qu'ils avaient payé jusque-là aux Hospitaliers, emporte leurs châteaux et les accule à devenir les sicaires attitrés des Mamloûks (1270-73), « les flèches avec lesquelles ils atteignent les ennemis qui cherchent à leur échapper », assure Ibn Baṭṭoûṭa (I, 167). Désormais isolées, Tripoli, Sidon, Tyr, Acre ne durent leur salut momentané qu'à l'annonce de la 8e Croisade, organisée par St Louis, que Charles d'Anjou, roi de Sicile, détournera sur la Tunisie.

Au milieu de ces succès, la mort surprit Baibars à Damas (1277). Le mamloûk Qalâoûn, tuteur de son fils, ne tarda pas à supplanter son pupille (1279). A peine moins énergique que son redoutable prédécesseur, il portera les derniers coups aux établissements latins. L'an 1281, Egyptiens et Mongols s'entrechoquèrent dans les plaines de Ḥomṣ. L'armée mongole comptait une division de 30.000 Francs, Arméniens, Géorgiens. L'aile droite, où se trouvaient les chrétiens, enfonça l'aile égyptienne qui lui faisait face ; elle la poursuivit sous les murs de Ḥomṣ. Cependant l'aile gauche avait plié. La victoire demeurait indécise, lorsque les Banoû Taghlib, sortant d'une embuscade, mirent le désordre dans les rangs des confédérés tartaro-chrétiens. Découragés, les Mongols quittèrent la Syrie. Qalâoûn en profita pour emporter les derniers châteaux des Hospitaliers, Marqab, Maraqyya. L'an 1289, Tripoli succomba (19 Mars-26 Avril). Ruinée par le

vainqueur, elle fut reconstruite à l'intérieur sur son emplacement actuel. Batroûn et Anfé se rendent.

Chute d'Acre et du royaume latin. Restait Acre, le dernier boulevard de l'Orient latin. Qalâoûn se disposait à l'attaquer, quand il mourut (1290). Son fils et successeur, Malik Achraf, commence l'investissement (12 Avril 1291). La défense de cette ville forme la dernière page, mais non la moins glorieuse de l'histoire du royaume de Jérusalem. Bientôt la faible garnison se voit accablée par le nombre. Les Templiers se défendent avec l'énergie du désespoir. On réussit à évacuer sur Chypre les femmes et les enfants. Dans la seconde semaine de Mai, des Templiers, qui s'étaient rendus sur parole, ayant été massacrés, les autres préférèrent s'ensevelir sous les débris des tours ruinées. Tout ce qui fut encore trouvé vivant dans la place fut massacré ou vendu comme esclave (31 Mai). Les mois suivants (1291), les dernières villes chrétiennes Tyr, Caiffa, Ṣaidâ (4 Juill.), Baruth (21 Juill.), Tortose (3 Août), étaient prises ou évacuées. A Beyrouth, les termes de la capitulation furent odieusement violés. Au Sud de Caiffa, 'Athlît, l'imposante forteresse maritime des Templiers, céda la dernière (14 Août), en même temps que la citadelle insulaire de Ṣaidâ (1). Les colonies franques ont vécu. Pour la seconde fois depuis les Omayyades, la Syrie doit renoncer à la perspective de jouer un rôle indépendant, de fixer l'attention du monde civilisé, sinon par le souvenir de ses infortunes et de son glorieux passé. Redevenue, comme sous les 'Abbâsides, simple province, elle tombera sous la coupe d'une dynastie d'esclaves, qui l'exploiteront sans merci.

---

(1) Ṣâliḥ ibn Yaḥyâ, 42-43 (V. *Bibliogr.*).



Chapitre XI.

ORGANISATION DES ÉTATS FRANCS.

La Syrie, terre internationale. Cette organisation conduisit l'Europe à tenter sa première expérience colonisatrice. Elle révolutionna toute l'économie du commerce méditerranéen et prépara l'expansion occidentale au 16e siècle. Les Croisés essaieront de constituer en Syrie une terre internationale, apanage commun de la chrétienté, laquelle sera *mandatée* pour sa défense et son développement. Pays régi par des institutions dont il y aurait injustice à méconnaître l'inspiration libérale. A aucune période du Moyen-Age, on ne verra un essai de synthèse politique plus large, groupant dans une action commune tous les ordres de l'Etat : noblesse, clergé, bourgeoisie, population indigène. Seule la période romaine rappelle l'image d'une égale prospérité économique. Avec les Romains, les Francs furent les plus infatigables bâtisseurs, qui aient passé sur la terre de Syrie. Les peuples colonisateurs et mandataires auraient avantage à méditer le recueil des *Assises* du Royaume latin de Jérusalem.

I. Institutions politiques, sociales et judiciaires.

Leur caractère libéral. Dès le 12e siècle, on trouve en Syrie une bourgeoisie organisée, possédant sa charte particulière, ses privilèges définis, en avance de plusieurs centenaires sur l'Occident féodal. En ce progrès, il n'est pas interdit de soupçonner l'influence des Godefroid, des Baudouin et des autres croisés de Flandre, ensuite des républiques d'Italie, deux pays où la bourgeoisie avait conquis son autonomie. L'exemple des colonies italiennes du Levant avec leurs institutions, presqu'indépendantes du pouvoir royal, n'a pu être perdu pour les bourgeois syriens. La grandeur, la hardiesse de la conception devraient faire oublier les imperfections, les lacunes de l'exécution, les excès même, inséparables de la guerre permanente au milieu de laquelle se développèrent les institutions franques. Prutz et son école ont préféré ne voir que ces misères, les petits à-côtés de l'entreprise, le conflit des passions aveugles, des convoitises humaines. Ils ont collectionné les traits déplaisants — qu'ils négligent chez Noûraddin, Saladin et leurs soudards — pour en composer une caricature.

Dans sa brochure, *Palæstina unter den Arabern*, le Prof. R. Hartmann déclare que « les caractéristiques du royaume chrétien de Palestine sont *Klerikalismus und Militarismus* ». Plus équitable saura se montrer Ibn Djobaïr, visitant la Syrie à la veille de Haṭṭîn (v. p. 226). En dépit de ses préventions, cet adversaire ne saura contenir son admiration pour « l'extrême libéralisme, la politique tolérante », réglant les rapports avec les musulmans. Il la résumera dans cette exclamation : وناهيك من هذا الاعتدال في السياسة (pp. 299-300).

L'Eglise. Les Papes, après avoir déclanché le mouvement des Croisades, ne cesseront de l'activer, de l'alimenter

par l'envoi de nouveaux secours en hommes, en argent. La reconnaissance des Seigneurs francs assignera à l'Eglise une place privilégiée dans leurs établissements du Levant. Les Papes, par l'entremise de leurs légats — Michel le Syrien (III, 255) loue leur rôle bienfaisant — y exerceront un incessant et salutaire contrôle. Au milieu des compétitions de la politique et de l'égoïsme humain, seule leur autorité réussit à imposer les conseils de la modération, à exercer la mission qu'on voudrait de nos jours assigner à la Société des nations. Après les détails donnés sur l'intervention des Français dans la conquête des Saints Lieux, on comprendra « la part d'influence qu'ils réussiront à s'y assurer, comment leur idiome y devint la langue officielle (1), enfin que les familles françaises se soient implantées dans toutes les principautés et dans la plupart des fiefs » (Bréhier). Un regard jeté sur *Les Lignages d'Outremer* de l'illustre Du Cange suffira pour s'en convaincre. Avoir figuré aux Croisades deviendra désormais un titre incomparable pour les plus illustres représentants de l'aristocratie française.

La royauté. Nous avons esquissé plus haut (v. p. 219), les limites géographiques des quatre principaux Etats francs. Ceux du Nord sont feudataires de la Couronne, de laquelle leurs chefs sont censés tenir leurs fiefs. Le roi occupe le sommet de l'édifice féodal. Il possède sa cour, ses grands dignitaires : le sénéchal ou Grand-maître du palais, le connétable et le maréchal — deux fonctions militaires — le *turcoplier* ou commandant de la cavalerie indigène. La même organisation se retrouve dans les trois grands fiefs ; à Antioche, à Edesse avec une physionomie plus orientale, due à l'influence des Arméniens. Chez eux, comme dans le royaume, le principe

(1) Mauvaise humeur des pèlerins allemands ; Tobler, *Descript. T. S.*, 156 (V. *Bibliogr.*).

électif cèdera promptement la place à la succession dynastique, sans application de la *loi salique*.

Au Levant, observe M. Bréhier, l'organisation féodale se développa, sans le salutaire contrepoids de la situation historique qu'avait acquise la royauté occidentale. Par bonheur, les Baudouin, les Amaury furent des princes de valeur. Cette évolution n'en explique pas moins les innombrables restrictions à l'autorité, aux prérogatives des rois latins. Entre eux et leurs vassaux, on constate la coordination plus que la subordination. La porte à l'anarchie politique ne fut jamais fermée. Le souverain semble confiné dans son domaine direct de la Palestine et de la Phénicie méridionale. Il n'en sort que pour remplir sa mission de Providence féodale, réparer les échecs, les imprudences de ses vassaux. Il intervient chez eux aux époques de crise, pour les assister, les défendre contre les ennemis du dehors, assumer la *baillie* à l'époque des vacances dynastiques, remplir son rôle d'arbitre, à l'occasion des contestations, portées devant la Cour suprême. Essentiellement pondérateur, limité par celui des grands vassaux, le pouvoir royal l'était encore par celui du Patriarche, des Cours ecclésiastiques et des Ordres chevaleresques; par celui de ses vassaux immédiats et de la Haute Cour, par celui enfin des bourgeois et de la Cour des bourgeois. L'autorité des grands feudataires, dans leur propre principauté, était à peu près limitée de la même façon.

Le clergé. L'origine, le but des Croisades, le concours constant et sans réserve que leur accorda la Papauté, toutes ces raisons devaient créer au clergé une situation privilégiée. A sa tête se trouve le patriarche de Jérusalem. Il sacre le roi, intervient officiellement dans toutes les affaires intéressant l'avenir, la prospérité du royaume. Le prestige de ce dignitaire est considérable ; à certaines époques son intervention devient envahissante. En retour, le roi, avec le clergé local et la Cour de Rome, concourt à l'élection patriarcale. Insen-

siblement, à la suite d'innombrables donations, dues à la piété des fidèles et des princes, le clergé latin de Jérusalem devient grand propriétaire foncier, non seulement au Levant, mais en Europe. Cette situation n'offrait rien d'anormal au Moyen-Age, en Orient moins qu'ailleurs. A la même époque, au témoignage d'Ibn Djobair (p. 275), « la presque totalité de la ville de Damas était constituée en biens *waqf* au bénéfice des mosquées et des sanctuaires musulmans ». En revanche, le clergé assumait la charge de coopérer à la défense du territoire par la levée de troupes et de subsides ; il assura l'assistance publique. Nous aurons à revenir sur ce rôle charitable, extrêmement étendu et généreusement rempli.

La noblesse. A l'intérieur même du royaume proprement dit, le pouvoir du souverain ne s'exerçait directement que dans certaines villes, p. ex., Jérusalem, Acre, Tyr. Encore s'y trouvait-il limité par les concessions accordées aux républiques italiennes. Partout ailleurs, à Naplouse, Césarée, Saidâ, Beyrouth, l'autorité royale passe par l'intermédiaire de la noblesse féodale, laquelle détient une infinité de fiefs : principautés (comme Tibériade), comtés, baronnies, seigneuries. Tous sont administrés d'après le droit féodal, en usage dans les grands fiefs.

Cette législation était codifiée dans les *Assises* de Jérusalem. Réunis en corps, ces seigneurs contrôlaient le pouvoir royal. Ils formaient la *Haute Cour*. Sans l'assentiment de ce tribunal suprême, aucune ordonnance royale n'obtenait force de loi. Les donations, les translations de fiefs devaient être approuvées par elle. Ce n'était qu'après avoir prêté serment de « respecter les Assises », la Charte ou Constitution du royaume, que le souverain était couronné. Cette constitution prévoit les cas d'indignité, celui, par exemple, où le roi violerait son serment. Elle délie alors les vassaux du serment de fidélité et le déclare déchu. C'était en quelque manière le droit à l'insurrection.

Les immigrants européens n'étaient représentés en nombre que dans les villes maritimes et à Jérusalem. Dans cette dernière un contemporain allemand énumère « les Francs, les Lotharingiens (1), les Normands, les Provençaux, les Auvergnats, les Italiens, les Espagnols, les Bourguignons » (2). Il se plaint qu'aucun quartier n'ait été assigné à ses compatriotes, lesquels s'étaient présentés en retard au rendez-vous des Croisades. Ces citadins, quand ils n'étaient ni chevaliers ni hommes d'armes, formaient le fond de la bourgeoisie, également ouverte aux Syriens.

Les bourgeois, ou hommes libres des villes, jouissaient d'une situation politique inconnue dans la plupart des Etats de l'Europe médiévale. Au dessous de la Haute Cour siégeaient des Cours de bourgeois. Leur juridiction, analogue à celle des seigneurs, s'étendait sur tous les bourgeois, avec droit de vie et de mort. Il existait aussi des Cours mixtes de chevaliers et de bourgeois. Leur approbation était requise pour les actes intéressant la sécurité du royaume. L'existence de *communes*, rappelant celles des villes italiennes et flamandes, n'est pas prouvée. La tentative communale des Acconitains échoua.

Colonies marchandes. A côté de ces bourgeoisies, il faut signaler les colonies marchandes, établies dans les villes de la côte, par les républiques italiennes : Pise, Gênes, Venise, et — bien que moins considérables — par les villes du Midi de la France, Marseille, Montpellier. Elles concouraient à la prospérité commerciale du royaume, comme elles avaient coopéré à la conquête, par l'assistance de leur marine. En retour elles jouissaient de franchises extrêmement étendues, forcément gênantes pour l'autorité royale et source

(1) Originaires de la Belgique actuelle et de la Lorraine française.
(2) Tobler, *op. cit.*, 155.

inépuisable de conflits : concessions de quartiers dans les villes, de domaines, de juridictions particulières.

La justice commerciale était exercée par les *Cours de la Fonde* (de *fondoq*, bazar). Les *Cours de la Chaîne* connaissaient des affaires relevant du droit maritime. Elles tenaient leur nom de la chaîne qui, la nuit, fermait l'entrée des ports syriens.

Les « Poullains » ; les indigènes. L'étymologie du vocable « Poullains », *Pullani*, demeure douteuse. Il désignait les rejetons issus de mariages mixtes entre Francs et indigènes. Ces unions allèrent en se multipliant, principalement dans les villes. Dans les régions montagneuses, il n'y eut qu'une occupation militaire, principalement assurée par les Ordres chevaleresques et des troupes indigènes. C'est à tort que des écrivains imaginatifs croient y retrouver de nos jours des descendants des Croisés. Ceux-ci possédèrent dans le Liban (1) de nombreux domaines, leur payant redevance, ainsi que des fiefs *de soudée*, parfois détenus par des chefs indigènes. Cette concession, quand les chefs étaient chrétiens, les agrégeait à la féodalité franque.

La noblesse franco-syrienne. Il est certain que des Syriens prirent rang dans la noblesse latine. Parmi les noms des familles d'Outremer, plusieurs apparaissent d'origine indigène. Rappelons les Ghorab, les Mansœr. Dans les principautés d'Antioche et d'Edesse, ces mariages furent nombreux, surtout avec la féodalité arménienne très influente, très mêlée à la vie politique et militaire des Francs (v. p.155). Les chefs donnèrent l'exemple de cette fusion. Des princesses arméniennes figurèrent à la cour de Jérusalem et d'Antioche.

« Nous sommes devenus orientaux, observe Foucher de Chartres, le chapelain de Baudouin I[er]. Le Romain ou le Franc

---

(1) Cf. Ristelhueber, *op. cit.*, 42 etc.

s'est transformé sur place en Galiléen, en Palestinien, l'habitant de Rheims ou de Chartres en Tyrien, en Antiochénien... Nous avons épousé, non des femmes de notre pays, mais une Syrienne, une Arménienne, parfois une Sarrasine baptisée. Nos beaux-parents, leurs enfants, demeurent avec nous. Les langues sont devenues familières, communes aux citoyens des deux nations. Celui qui était un étranger s'est changé en indigène, l'hôte de passage en occupant du sol ».

Le servage. Les Francs n'eurent pas à introduire — on l'a affirmé gratuitement — le servage en Syrie. Ils l'y trouvèrent établi. En théorie, le manant pouvait devenir propriétaire terrien. Dans la réalité, le sol cultivable appartenait à une féodalité militaire, celle des Turcs Seldjoûcides et des émirs turcomans dont les tribus se répandirent alors en Syrie et vinrent ajouter leurs déprédations à celles des Bédouins. Nous les retrouverons bientôt en Phénicie et dans le Liban. Les sultans, les émirs locaux leur accordèrent des concessions territoriales, *iqṭâ'ât*, pour solder les troupes qu'ils devaient entretenir. De la sorte, les meilleurs domaines de la Syrie avaient passé en la possession d'aventuriers étrangers, pressés de s'enrichir au détriment des indigènes et du pays. Assurément des changements étaient survenus dans le régime du sol depuis les Omayyades. Ce n'était plus le rigide *colonat*, système hérité des Byzantins.

Les mailles des *groupes fiscaux*, constitués par ce colonat, avaient fini par se relâcher. Les gouverneurs ne ramenaient plus de force à la terre les paysans, les *djâlia*, en rupture de résidence. Le sol n'en demeurait pas moins la propriété de l'aristocratie militaire. Celle-ci, à moins de confiscation par l'autorité centrale, peut vendre la terre, la troquer, la transmettre « avec les manants, cultivateurs du sol », حرثها وانباطها ونفرها (1) avec les serfs, esclaves, عبيد , comme on

(1) Ibn 'Asâkir, III, 353 ; Ṣâliḥ, 195-196, *passim*.

les appelle encore. La communauté villageoise répondait de redevances, de revenus fixes, dont les seigneurs terriens n'admettaient à aucun prix la diminution. Ces conventions réduisaient la masse des agriculteurs au rôle de simples fermiers. Une liberté leur demeurait, celle de changer de maître, de domaine. Licence illusoire, puisqu'elle les replaçait dans des conditions non moins ingrates, devant une organisation ne comportant ni petits propriétaires ni cultivateurs indépendants. Cette dernière perspective n'était pas exclue ; on reconnaissait au manant le droit d'acquérir la propriété du sol, mais tout était combiné pour le rendre pratiquement inopérant, pour prévenir enfin le développement de la petite propriété. Celle-ci se trouvait désarmée devant les empiétements des *latifondistes*, seuls en mesure, grâce à leur influence, de s'opposer aux exactions des agents locaux.

Division du sol. Les serfs cultivaient le territoire des fiefs, divisés en *casaux (casale)*. Ce sont les villages, les hameaux, grands domaines, lesquels se subdivisaient en *charrues* ou *gastines* ; (la charrue vaut environ 31 hectares). Les serfs ruraux étaient administrés par les *raïs* des casaux, sortes de *cheikhs* de village. Ces chefs appartenaient à la religion de la majorité de leurs administrés.

Citadins musulmans. Les villes conservèrent la majeure partie de leur population musulmane, naturellement diminuée par l'émigration survenue après la conquête (v. p. 217). Beaucoup de musulmans retournèrent chez les Francs, après avoir fait l'expérience du régime en terre islamite. Ibn Djobair (p. 307) ne peut s'empêcher de les blâmer d'avoir succombé à cette « tentation ». Il rencontre des musulmans à la ville, aux champs, à Acre, à Tyr ; il assure qu'ils remplissent les campagnes de la Syrie maritime franque (p. 302). Ils étaient demeurés à Beyrouth et aux environs. Il faut contester à Prutz (pp. 95, 145) que les Francs les aient systématiquement exterminés ou expulsés. Nous voyons les capitula-

tions (v. p. 217) leur laisser le droit de conserver leur ancienne résidence. Après la dernière conquête de Beyrouth (v. p. 234), les Ayyoûbites se montreront moins respectueux des conventions, de la parole donnée. Au témoignage de Ṣâliḥ ibn Yaḥyâ (p. 43-44), ils se joueront des prisonniers francs. Ils les traîneront à Damas, ensuite au Caire ; alors seulement — quand les vieillards et les femmes auront succombé aux fatigues de la route — ils leur laisseront le choix entre le retour à Beyrouth ou l'établissement à Chypre. Prutz ignore que la population chrétienne était encore nombreuse, surtout à Jérusalem, à Antioche et sur la côte. Le départ d'une minorité musulmane n'a donc pu les vider, comme supposent les Allemands. Or nous trouvons les villes surpeuplées au temps des Francs. Ibn Djobair (p. 303) compare Acre à Constantinople « pour la grandeur » et le nombre des habitants.

Commerçants musulmans. Si, dans les possessions latines, on gardait l'œil ouvert sur les agissements des espions, des partisans de l'ennemi, on y laissait la plus entière liberté aux trafiquants musulmans de l'intérieur. Ils y possédaient leurs facteurs, leurs représentants, les succursales de leurs agences, de leurs maisons de commerce. Leurs caravanes allaient et venaient de l'intérieur à la côte, circulaient sans encombre. Certains de ces capitalistes mahométans « avaient un état de fortune colossal, jouissaient d'une extrême considération auprès des chefs francs non moins que des émirs musulmans », assure Ibn Djobair (p. 308). Les banquiers juifs bénéficièrent de la même tolérance. Plusieurs se trouvèrent en mesure de prêter aux Templiers des sommes importantes. A Tyr, Benjamin de Tudela (p. 18) rencontre parmi eux des armateurs. Partout les lucratives industries du verre et des matières colorantes se trouvent entre les mains de ses coreligionnaires israélites.

Employés chrétiens. Comme précédemment sous le régime musulman, les chrétiens du pays fournirent les

nombreux fonctionnaires des administrations locales : les *kâtib*, scribes, employés, inspecteurs, contrôleurs des douanes, *diwân*, des bureaux de péage, les collecteurs de taxes, les greffiers, les interprètes des tribunaux ou Cours indigènes, les commis des maisons de commerce et de banque. Ils étaient les agents officieux, les représentants, auprès des émirs de l'intérieur avec lesquels les Latins entretenaient des relations suivies, pour la liquidation des conflits de frontières, l'échange des prisonniers, la conclusion de traités d'alliance, de commerce, l'encaissement des tributs— Damas, Alep, Homs. Ascalon payaient annuellement des sommes variant entre 4.000 et 32.000 dînârs (1). Autant d'emplois, de missions, où l'on ne pouvait se passer de leur souple capacité. Ibn Djobair (p. 303) vante la politesse, les manières humaines des fonctionnaires francs, leur sentiment de l'équité dans la perception des taxes et des droits de douane : des Syriens apparemment, puisqu'ils parlent, écrivent l'arabe et portent le costume indigène ! En une autre occasion, cet Andalou, qui a l'esprit caustique, relève (p. 295) avec humour l'obséquiosité, la politesse exagérées des Syriens, principalement des Damasquins. Ils se distribuent des compliments à tour de bras, « se traitent de Monseigneur, d'Excellence » المخاطبة بالتمويل والتسويد , « se proclament l'esclave de leur interlocuteur, perdent un temps considérable à esquisser des inclinaisons de tête, des prostrations ».

Médecins chrétiens. Avec l'enseignement des sciences, philosophie, mathématiques, astronomie, un autre monopole indigène, spécialement du clergé jacobite, fut l'exercice de la médecine. Il assura aux Syriens une énorme influence auprès de la noblesse latine. Michel, évêque jacobite d'Alep, vint se fixer à Tripoli. Il y professa la médecine, entouré du respect

(1) Michel le Syrien, III, 216.

du clergé et de l'aristocratie franque. Le docte Barhebræus achèvera à Tripoli son éducation scientifique. C'est également à une commission syrienne, présidée par un prêtre jacobite, que nous voyons confier l'inspection (1) des pharmacies et des épiceries du royaume. Barhebræus (p.477-478) mentionne un Jacobite d'Antioche, savant *physicien* ou médecin, et — chose plus rare — versé dans la langue latine. Il alla se fixer en Europe, à la cour de l'empereur Frédéric II, qui le combla d'honneurs et d'argent. Le même témoin cite pour cette période de nombreux médecins et praticiens, Jacobites, Melkites, Musulmans, Samaritains en Syrie, dont il déclare avoir fréquenté les cliniques, suivi les cures dans les hôpitaux. De ses écrits et de ceux du patriarche Michel — un autre contemporain — il ressort que Tripoli surtout était demeuré un centre scientifique important, dont le rayonnement dépassa celui du *Dâr al-ʿilm*, établi sous Ibn ʿAmmâr (v. p. 214).

Pour les indigènes, on avait créé des tribunaux spéciaux, « les Cours du raîs ». Plus tard les Cours de la *Fonde* (v. p. 241) paraissent avoir absorbé cette juridiction. Ils y étaient jugés, sous la présidence d'un magistrat franc, par un jury de six membres dont quatre devaient être Syriens. C'étaient de véritables « tribunaux mixtes ».

Les chrétiens indigènes — non pas seulement les *Uniates* ou catholiques, comme opine Ristelhueber (p. 49) — se trouvaient englobés sous la dénomination générale de « Suriens ». Elle attestait l'unité ethnographique de tous les Syriens ; notion déplorablement obscurcie depuis lors par les divisions confessionnelles, Parmi eux, les Francs distinguaient parfois les Grecs ou « Griffons ».

Les « Griffons ». C'étaient, non des Grecs d'origine hellénique, mais un groupe de Syriens, superficiellement byzan-

---

(1) Rey, *Colon. franques*, 207-208. Comp. Barhebræus, 477-481.

tinisés, attachés aux traditions, aux prétentions de l'Empire et à la suprématie de l'église byzantine. Ils lui sacrifièrent l'autonomie des patriarcats melkites et dans la liturgie l'usage du syriaque au profit du grec. Ces Griffons, plus remuants que nombreux, étaient surtout représentés parmi le haut clergé d'Antioche, ensuite par les descendants des familles syriennes, ayant occupé récemment des situations officielles sous les Tzimiscès, les Basile dans la Syrie byzantine (v. p. 148). De cette époque date la mainmise du patriarcat œcuménique sur les églises melkites. Ces Melkites s'étaient laissés éblouir par les conquêtes de la dynastie macédonienne ; ils s'illusionnaient sur la force de l'empire grec. Etant donné ces dispositions, les Francs ne pouvaient, on le conçoit, leur accorder une pleine confiance. Les Griffons ne se gênaient pas pour manifester leurs préjugés antilatins, ceux-là même propagés par les Photius, les Michel Cérulaire. Tandis que les Jacobites avaient adhéré à la monarchie franque (1), les Griffons, soutenus par la diplomatie impériale, intriguaient en Syrie. Ils proclamaient ne reconnaître que l'autorité de l'empereur grec, jusque dans les matières de foi : prétention qui choquait le sens politique et religieux des Occidentaux, ennemis-nés de tout césaropapisme. Dans ces conditions, il leur devenait difficile de s'entendre avec des patriarches sacrés à Constantinople et doublement séparatistes. Ils n'ignoraient pas à quel point Byzance avait domestiqué son clergé, réduisant son église d'Etat au rôle d'agent politique. Ces raisons les déterminèrent à créer en Syrie une hiérarchie latine. Michel le Syrien (2) accuse les *Griffons* de semer la division entre les communautés chrétiennes de Syrie, de travailler à exciter contre elles les autorités franques, sans succès d'ailleurs.

---

(1) Voir p. 248.
(2) *Op. cit.*, III, 222, 226, 256, 332.

Jacobites, Maronites, Arméniens. Le fanatisme « catholique » des Croisés, affirme Prutz (p. 246) n'aurait pas « mieux traité les chrétiens indigènes que les infidèles ; ils auraient finalement confisqué leurs possessions territoriales ». A cette accusation opposons le témoignage indépendant du patriarche jacobite Michel le Syrien, contemporain des événements et né dans le patriarcat d'Antioche. Ce prélat, très attaché aux prétentions doctrinales, hiérarchiques du jacobitisme, en rapports constants avec les Francs, n'a pu ignorer d'aussi criants abus de pouvoir.

Or la dernière partie de sa précieuse chronique exalte à chaque ligne le libéralisme, la tolérance des Francs. « Les pontifes de notre Eglise, écrit-il (III, 222), vivaient au milieu d'eux, sans être persécutés ni molestés... En Palestine comme en Syrie, jamais ils ne soulevaient de difficulté au sujet de la foi, ni pour arriver à une seule formule dans tous les peuples et toutes les langues des chrétiens. Mais ils considéraient comme chrétien quiconque vénérait la Croix sans enquête ni examen ». L'éloge est complet. Un autre Jacobite contemporain appelle les souverains francs « *nos* rois victorieux, les rois du peuple fidèle des Francs ». Des écrivains arméniens leur accordent la même qualification (1).

Entre Maronites et Francs régna toujours la plus grande cordialité. Ceux-là ne poursuivaient pas de visées politiques et ne pouvaient s'appuyer que sur les Occidentaux. Avec les Arméniens la situation devint plus délicate à mesure que se raffermissait le pouvoir des Francs. Contre Byzance et l'islam, les seigneurs arméniens et francs faisaient cause commune. Des princes francs choisirent des confesseurs, des chapelains arméniens. La pomme de discorde fut le protecto-

---

(1) *Journal asiatique*, 1889[1], p. 60 ; Galust, *Die Kreuzfahrer und die Armenier*, 92.

rat latin que les Arméniens — les Rubinianides de Cilicie surtout — répugnaient à reconnaître. Ces frictions contribuèrent incontestablement à affaiblir la position des Etats chrétiens dans le Nord de la Syrie. Nous avons vu (p. 223) comment, placés entre les Byzantins et les Francs, les Arméniens n'hésitèrent pas à opter pour la domination latine.

Croisés et musulmans. Pour comprendre le sort réservé aux musulmans sur les terres latines, il suffit d'ouvrir le pittoresque journal de voyage d'Ibn Djobair. Cet auteur ne se pique pas de sentimentalisme à l'égard des chrétiens. Sa bienveillance pour les Francs — dont il reconnaît n'avoir eu qu'à se louer — se donne jour entre autres dans les qualifications de *khanzîra*, truie, *khanzîr*, pourceau, qu'il accole sans broncher aux noms des seigneurs francs, mentionnés par lui. « Ce porc qu'ils appellent le roi », ensuite « le *franquisme* maudit » الفرنجية اللعينة (pp. 301, 309) : voilà des gentillesses qui se pressent sous la plume de ce musulman d'Espagne. Elles n'en assurent que plus de valeur au témoignage de ce censeur chagrin de la politesse chez les Syriens (v. p. 245). Il déplore amèrement leur facilité à s'établir, à demeurer sur les terres infidèles. Il déclare (p. 287) ne pas comprendre comment l'état de guerre — c'était le cas sous Saladin — n'arrive pas à interrompre les relations commerciales entre les villes franques et celles de l'intérieur. Musulmans et chrétiens se contentaient d'acquitter les taxes de transit sur les territoires traversés, « tous jouissant de la plus entière sécurité pour leurs personnes et leurs biens ».

La tension entre l'islam et la chrétienté devrait son origine — on l'a affirmé — aux Croisades. Ce jugement n'est pas plus conforme à la réalité que l'accusation de *latinisation* à outrance, portée contre les Francs, ainsi que l'oppression des indigènes. Au moment du passage d'Ibn Djobair, musulmans et Francs échangeaient des coups de sabre depuis plus d'un siècle. L'esprit simpliste du voyageur andalou n'en re-

vient pas. « Les caravanes musulmanes, écrit-il (p. 298), pénètrent sur les terres franques, se croisent en route avec les convois de prisonniers chrétiens, amenés sur les marchés de l'islam ». Voilà qui témoigne chez les régents latins d'un latitudinarisme qu'on pourra trouver excessif. Ces politiques réalistes se préoccupent avant tout de ne pas tarir les sources de la prospérité économique de leurs Etats, base incomparable de pénétration pour l'Asie-Antérieure, pour le Moyen et l'Extrême-Orient. Les mêmes vaisseaux, qui avaient débarqué à Acre, à Tyr, les guerriers francs, s'arrêtaient au retour pour commercer dans les ports égyptiens, dans les Etats des Fâṭimites, des Ayyoûbites, des Mamloûks. Entre Francs et musulmans de Syrie semble exister un accord tacite, la résolution de fermer les yeux sur les jeux de la guerre, où pertes et gains finissent par s'équilibrer.

Aucune tension. A Damas, à Alep — où l'on préfère traiter, payer tribut — comme à Acre et à Tyr, les grands capitalistes n'entendent pas sacrifier leurs avances d'argent, renoncer à leurs bénéfices. De la haine chez les Syriens, d'une tension, nulle trace ; mais plutôt de l'indifférence aux combinaisons de la politique, ou, comme avait déjà noté S[t] Jérôme, « l'ardeur innée des Syriens pour les opérations lucratives du négoce, qui les entraîne à chercher la fortune au milieu du fracas des armes ». Le long des frontières, à Bâniâs, dans la plaine de Ḥoûla, avec ses riches rizières (1), où les propriétés musulmanes et chrétiennes s'enchevêtrent, « le partage de la moisson s'opère avec équité, les troupeaux pâturent ensemble sans contestation ni violences ». Si un accroc survient à ces conventions, les Croisés s'empressent de le réparer. « C'est là un des traits les plus extraordinaires, les plus piquants de la diplomatie franque », من اطرف الارتباطات الافرنجية واغربها, assure Ibn Djobair (p. 300). Rien ne vaut le té-

(1) Cf. Ṣâliḥ, 206.

moignage rendu par cet *intégriste* musulman (p. 301) à la loyauté des Croisés, au libéralisme avec lequel ils traitent leurs sujets musulmans. Je ne connais pas de meilleure réponse aux téméraires imputations de Prutz ; elle mérite d'être reproduite intégralement :

Prospérité des musulmans. « Nous traversâmes une suite de villages, d'exploitations, se succédant les unes aux autres, tous habités par des musulmans, qui vivent dans un grand bien-être sous les Francs. Allah nous préserve d'une pareille tentation ! Ils leur abandonnent la moitié de la récolte, à l'époque de la moisson, se bornant à percevoir la capitation d'un dînâr et cinq kirâts (1). Les Francs n'exigent pas davantage, sauf un léger impôt sur les arbres. Les musulmans sont propriétaires de leurs habitations et s'administrent comme ils l'entendent. C'est la condition dans tout le territoire occupé par les Francs sur le littoral de Syrie et dans les districts, bourgs et villages, tous peuplés par des musulmans. La plupart ne peuvent résister à la tentation de comparer leur sort avec celui de leurs frères dans les régions gouvernées par les musulmans ; celui-ci étant le contraire du bien-être, de la prospérité. Une des calamités qui accablent les musulmans, c'est qu'ils ont à se plaindre des injustices de leurs chefs, quand ils ne peuvent que se louer de la conduite des Francs, leurs ennemis-nés. Puisse Allah remédier à cette situation ! » Avant d'arriver à Acre, Ibn Djobair (p. 302) traverse un village. « Le *raïs* en était musulman, préposé de la part des Francs aux cultivateurs, tous musulmans ». Il offrit à toute la caravane un splendide repas dans sa belle et spacieuse demeure. Parmi ces musulmans personne ne souhaite un changement de régime. Nouvelle habileté de cette politique franque, adroite et libérale, اعتدال في السياسة , dont le programme déconcerte notre voyageur.

---

(1) Doublée et triplée pour les chrétiens chez les musulmans, (v. plus haut p. 62).

II. Institutions économiques.

Taxes et impôts. A commencer par les Byzantins (v. pp. 14, 23), tous les régimes, antérieurs aux Croisades, s'étaient ingéniés à multiplier les taxes, les péages, les douanes, les monopoles et droits régaliens. Le commerce demeurait assujetti à des réglementations très sévères, souvent affermé à des capitalistes, eux-mêmes associés à l'Etat. (v. p. 116). La plupart de ces sources de revenus furent conservées par les Francs : droits d'entrée aux douanes de terre et aux *chaînes* des ports (v. p. 241), droit royal sur les successions vacantes (1), les épaves, les trésors (un tiers demeurait au découvreur), le tiers du butin, amendes, etc. Parmi les monopoles, signalons la teinturerie, affermée par les Juifs, les pêcheries, les savonneries, la verrerie, la chauffournerie (fabrication de la chaux). Ajoutons les revenus des tributs payés par les villes musulmanes (v. p. 245), la capitation acquittée par les Juifs et les musulmans, très légère, on l'a vu, pour ces derniers (v. p. 251). Nous ignorons ce que payaient les Juifs. En dehors des ports de mer, ils étaient peu nombreux dans la Syrie franque.

La monnaie. Chacun des grands Etats francs possédait sa monnaie d'argent. Pour le commerce en grand avec l'intérieur, afin de lutter avec l'écu d'or byzantin et son équivalent arabe, le *dînâr*, le royaume dut créer une monnaie d'or. Ce sont les besants *sarracénats* ou sarrasins. Ils étaient imités des *dînârs* arabes, portaient des légendes en cet idiome. Certains ont des légendes musulmanes ou même coraniques. Devant le scandale, provoqué par ce nouvel exemple de laxisme politique, اعتدال في السياسة , il fallut les remplacer par

(1) Item chez les musulmans ; Cf. Ṣâliḥ, 127.

des exergues arabes, acceptables pour la conscience chrétienne. Cette monnaie d'or rencontra bon accueil dans le monde musulman. Autre confirmation de la confiance inspirée par la loyauté franque. Le titre en était excellent.

Le principal atelier de frappe se trouvait à Tyr. On les appela donc *soûrî*, tyriens. A sa mort, le sultan Noûraddîn n'aurait laissé que quatre de ces dînârs francs, affirme Barhebraeus (p. 389). Vers la même époque les revenus de la grande mosquée de Damas étaient estimés à 8 mille dînârs tyriens (1).

La douane. Ibn Djobair (p. 302) nous décrit le fonctionnement de la principale douane, *diwân*, du royaume, celle d'Acre. « C'est un caravansérail destiné aux marchandises. Vis-à-vis de la porte, on voit des bancs, recouverts de tapis, où se tiennent les scribes de la douane, qui sont chrétiens. Ils ont des encriers dorés en ébène; ils écrivent et s'expriment en arabe. Ils opèrent sous les ordres du fermier de la douane, le chef, comme ils l'appellent, titre tiré de l'importance de sa charge.... Toutes les taxes perçues par eux reviennent au fermier de la douane, lequel paie une somme considérable au gouvernement. C'est là que les marchands de notre caravane déchargèrent leurs marchandises ; eux-mêmes s'installèrent à l'étage supérieur. Quant à ceux qui n'avaient pas de marchandises, on examina leurs bagages pour s'assurer qu'ils ne contenaient aucun article imposable ; après quoi on leur rendit la liberté de leurs mouvements. Toutes ces opérations s'exécutèrent avec douceur et politesse, sans injustice ni violence ».

Le commerce maritime, principalement aux mains des Italiens, s'exerçait aux Echelles d'Acre, de Tyr, de Tripoli. Les flottilles marchandes quittaient le plus souvent le littoral

(1) Ibn Djobair, 302.

syrien à la fin du printemps et pendant la saison d'automne. Ibn Djobair (p. 311) nous en donne la raison. Son explication confirme la persistance de la climatologie syrienne. En ces parages, « le vent d'Est ne souffle que pendant ces deux saisons... Vers le milieu d'Avril, il commence à se lever ; il persiste jusque vers la fin de Mai avec plus ou moins de constance, selon la disposition d'Allah. Le départ en automne commence à la mi-Octobre, quand souffle le vent d'Est (ou vent de terre). Sa durée est moins longue que pendant la période printanière. Les voyageurs à destination de l'Occident attendent en toute confiance le vent d'Est pour leur départ ».

Le commerce intérieur mettait en communication deux mondes, les hommes et les produits de deux civilisations. Damas en était, nous l'avons dit, un des grands centres, comme Alep au Nord. Nous avons nommé les principaux terminus maritimes. Abrités, barrés derrière la double chaîne du Liban, Ṣaidâ et Beyrouth ne venaient qu'en second lieu. La tentative des Génois, secondée par les sires de Beyrouth, de déposséder Acre de son privilège commercial, ne donna aucun résultat (1). Dans le Nord, le commerce continental allait aboutir à Laodicée (*La Liche*), ou par Antioche au Soudin (Sowaidyya), encore appelé «Port S[t] Siméon », en l'honneur de S[t] Siméon le Jeune (2), dont le couvent dominait le port, situé à l'embouchure de l'Oronte.

III. Organisation militaire.

Le service militaire était réglé d'après les institutions en vigueur à l'époque féodale. Devaient « service de corps » tous ceux qui détenaient un fief. Il leur était concédé en vue

(1) Schaube, *op. cit.*, 192.

(2) A distinguer de son prédécesseur S. Siméon l'Ancien, lequel a laissé son nom au Djabal Sim'ân.

de l'équipement des troupes. Cette organisation existait également chez les Seldjoûcides et les Mamloûks. Le vassal devait se présenter sur convocation du suzerain, avec le nombre de soldats que l'importance de son fief l'obligeait à lever.

Recrutement indigène. Pour remplir les cadres, pourvoir à l'insuffisance des effectifs occidentaux, on faisait appel aux indigènes. Ils constituaient le fond de l'infanterie. Recevant une solde régulière, ils formaient aussi le noyau d'une armée permanente, dont le besoin se faisait sentir ; les contingents des seigneurs féodaux n'étant astreints qu'à un service temporaire. La noblesse combattait à cheval. Les chefs de ces corps indigènes, quand ils n'étaient pas commandés par des chevaliers, recevaient un « fief de soudée », à savoir une rente viagère à prélever sur un domaine ou sur les revenus d'une ferme, d'un monopole. Ces chefs pouvaient être musulmans. L'histoire des émirs du Gharb (p. 111) cite une de ces concessions émanant du sire de Beyrouth.

Dans le comté d'Edesse, la grande majorité des troupes était composée d'indigènes, principalement des Arméniens (1), commandés par les feudataires arméniens de la région (v. p. 155). Sur cette *marche* excentrique du royaume latin, l'immigration occidentale demeura toujours restreinte. Il en était de même dans le Nord de la principauté d'Antioche, à Mar'ach, dans la Commagène, sur le revers syrien du Taurus anatolien, dans l'Amanus, régions où dominait l'élément arménien. Les Maronites passaient pour des archers très habiles. M. Ristelhueber (p. 44) a essayé de déterminer l'importance de leurs contingents. Les Arméniens se distinguaient par leur courage intrépide et opiniâtre. Parmi eux, bon nombre avaient déjà servi dans les armées byzantines, où leur valeur, leur résistance étaient appréciées de longue date. Ils paraissent

(1) Cf. Galust, *op. cit.*, 75.

également avoir fourni aux Francs des ingénieurs militaires pour la direction de la balistique et la manœuvre des machines de guerre.

Une autre troupe indigène, fréquemment mentionnée, était celle des *Turcoples* ou *Turcopoles*. Leur chef, toujours un Franc, s'appellait le *Turcoplier*. Ils formaient la cavalerie légère des corps latins, étaient armés et montés « à la sarrasine ». Leur nom avait été emprunté à la langue des Byzantins. Les Impériaux utilisaient ces « descendants de Turcs », d'origine turque ou arabe, concurremment avec d'autres mercenaires musulmans dans leurs armées composites. Ils furent les précurseurs de nos spahis, de nos *goumiers*. Les Croisés comptèrent d'autres contingents non-chrétiens, levés parmi les Turcomans — ceux-ci devenus très nombreux depuis les Seldjoûcides — parmi les vassaux musulmans, les émirs du Gharb, du Wâdittaim et autres districts montagneux de la Syrie. On cite un corps de sapeurs alépins.

Pour le soin avec lequel les chefs préparaient leurs expéditions, sur les reconnaissances militaires, l'étude des itinéraires, on peut consulter Rey (p. 138). Ils possédaient également leur service de renseignements. « Le prince d'Antioche put le premier annoncer à l'émir de Mossoul l'assassinat de son père (v. p. 217), avant que la nouvelle ne lui en parvint. « Preuve, ajoute Barhebræus (p. 351), de l'attention avec laquelle les Francs surveillaient les affaires musulmanes ».

Marine militaire et marchande. L'organisation de la première est imparfaitement connue. Chaque principauté a dû posséder sa flottille de guerre. Mais pour la défense du littoral, on s'en remit d'ordinaire sur la marine italienne. Nous avons donné quelques indications sur le rôle brillant qu'elle joua, et, à un degré moindre, les marines de la Flandre et de la Scandinavie. Elle maintiendra la *thalassocratie* latine pendant le siècle postérieur aux Croisades. Ses marins débarqueront fréquemment sur le littoral, réussiront même

à réoccuper temporairement Beyrouth. Il faut voir dans Ṣâliḥ ibn Yaḥyâ (pp. 136, 138) la terreur inspirée par ses croisières.

Pour les navires marchands, la galère génoise sur laquelle s'embarqua Ibn Djobair (p. 310) ramenait, assure-t-il, 2.000 pélerins. Ce total semble bien élevé pour l'époque. Plus acceptable paraît celui de 700 passagers pour les très gros navires; chiffre noté par Ṣâliḥ (p. 48). Au 15e siècle, une galère génoise, partie de Beyrouth, emportait 1.200 passagers. C'était le plus fort navire de l'époque (1).

La plus sûre défense de l'Etat franc finit par reposer sur la valeur et l'initiative des Ordres militaires. Le premier en date, fondé par des chevaliers français à Jérusalem (1100), fut celui des *Hospitaliers*, ainsi appelés parce qu'ils se proposaient d'hospitaliser les pélerins et de soigner les malades. Après les Croisades, ils se retireront à Rhodes, ensuite à Malte.

L'Eglise et l'assistance publique. Rappelons à ce propos que, dans les colonies franques, l'assistance publique était assumée par l'Eglise. Elle y dépensa généreusement ses ressources considérables et les aumônes abondantes des fidèles. Dans la seule ville de Jérusalem, 2.000 pauvres étaient journellement secourus par les Hospitaliers (2). L'Ordre chevaleresque de S. Lazare, fondé à Jérusalem dans le courant du douzième siècle, se consacrera au soin des lépreux. L'illustre évêque arménien St Nersès de Lampron parle avec admiration des œuvres de charité qu'il a vu fonctionner chez les Francs. A chaque messe, écrit-il, « le prêtre se retourne vers les assistants après l'Evangile. Chacun, suivant sa volonté, ses facultés, dépose dans la main du ministre sacré les fruits de sa foi ; hommes et femmes offrent leurs dons avec

(1) Röhricht, *Deutsche Pilgerreisen*, 104. (Cf. *Bibliogr.*).
(2) Cf. Benj. de Tudela, p. 22.

joie, comme Dieu les aime ; ils les offrent à titre de bénédiction. Ils sèment avec profusion, car ils espèrent moissonner avec abondance... Chacun d'eux croit que c'est en embrassant cette pauvreté, acceptée volontairement par le Sauveur, que lui-même deviendra riche » (1).

Hospitaliers et Templiers. Bientôt l'Ordre des Hospitaliers élargit ses institutions. Sans négliger l'assistance des pélerins et des malades, il y ajouta la défense des Etats chrétiens (1113). En 1118, commença l'Ordre exclusivement militaire des *Templiers*. Ils empruntèrent ce nom à leur maison-mère de Jérusalem, située près de l'ancien Temple. L'Ordre *Teutonique*, complètement allemand, date de la fin des Croisades et ne déploya en Orient qu'une activité restreinte. Dans les deux premiers, malgré leur caractère international, l'élément français prédomina. Les traits communs aux trois sont les suivants : les membres prononcent des vœux monastiques. Chaque Ordre comprenait trois classes : les chevaliers, tous nobles ; les sergents, pris dans la bourgeoisie, écuyers ou intendants ; les clercs, faisant fonction de chapelains. Les principaux châteaux syriens finirent par leur appartenir (v. p. 232). Ils les transformèrent en citadelles, qui demeureront les derniers abris de la latinité au Levant.

Les Ordres chevaleresques possédaient leurs turcopoles, leur marine, leur service diplomatique, le droit de conclure des traités, de lever des tributs parmi les émirs et leurs vassaux musulmans. C'était, à côté des communautés italiennes, un nouvel Etat dans l'Etat. Leurs prouesses, leur bravoure indomptée, objet de terreur pour l'islam, provoquèrent les générosités du monde chrétien, leur assurèrent « des richesses dépassant celles des rois » (Mich. le Syrien). Cette pros-

(1) *Recueil des hist. des Croisades*, I, Docum. arméniens, 573-574.

périté, dangereuse pour des moines-soldats, porta atteinte à la régularité chez les Templiers, que ne préservait pas, comme les Hospitaliers, le souci d'œuvres de miséricorde. Elle finira par altérer au sein de l'Ordre la discipline primitive. Michel le Syrien les a fréquentés de près tous deux. Il ne ménage pas l'admiration que lui inspirent les « Phrêr », comme il les appelle (III, 202), d'après le nom franc qu'ils se donnaient. De la longue analyse qu'il consacre à leurs constitutions, extrayons les traits suivants. Le tableau de leur bienfaisance convient principalement aux Hospitaliers. Comme St Nersès (v. p. 257), Michel semble bien proposer leur exemple à l'émulation de ses ouailles jacobites, démoralisées par des siècles d'oppression.

Leur valeur, leur bienfaisance. « Quand ils ont reçu l'ordre d'occuper un poste militaire pour y tenir jusqu'à la mort, il ne leur est pas loisible de refuser... Quand un « frère » meurt, ils nourrissent les pauvres à son intention pendant 40 jours et journellement 40 personnes. Ils considèrent comme des martyrs ceux qui meurent dans les combats. Sur toutes les récoltes de froment, de vin, etc., ils distribuent aux indigents un dixième. Toutes les fois qu'on cuit le pain dans une de leurs maisons, on en réserve un sur dix aux pauvres. Les restes du repas de la communauté sont distribués aux pauvres. Deux fois par semaine, ils leur font des distributions spéciales de pain et de vin.... Malgré leurs grandes richesses, ils sont familiers et charitables pour tous ceux qui vénèrent la croix. Ils fondèrent partout des hôpitaux, accueillent tout étranger qui tombe malade. Ils le servent et l'assistent. Vient-il à guérir, ils lui assurent un viatique convenable et le renvoient en paix. Sinon, ils prennent soin de sa sépulture ».

Les traits de ce tableau, légèrement idéalisé, montrent ce que pensaient de leurs maîtres latins les plus qualifiés parmi les Syriens. Leur idéalisme demeure suggestif ; il

convient mieux aux Hospitaliers qu'aux Templiers, frères d'armes et trop souvent rivaux des Chevaliers de l'Hôpital. Parmi eux les plus nombreux étaient les sergents et les servants, en majorité des indigènes. Les principaux châteaux des Templiers étaient Tortose, Ṣafîtâ et 'Athlît (Château-Pélerin) entre Caiffa et Césarée. Vers la fin des Croisades leur nombre total se serait élevé à 15.000 membres.

Carmes, Dominicains, Franciscains. Citons, à cause de son origine syrienne, l'ordre purement monastique et contemplatif des Carmes. Ils empruntèrent leur nom au Mont-Carmel, où ils furent fondés vers 1156 par Berthold, un ancien Croisé.

Avant la ruine des colonies latines, Franciscains et Dominicains s'étaient répandus à travers la Syrie. Plusieurs évêques francs de Syrie furent choisis parmi les Dominicains. De leur couvent de Tripoli sortit également Guillaume de Tripoli, natif de cette ville. Nous lui devons un *Tractatus de statu Saracenorum* (1). Ce travail atteste une grande familiarité avec l'histoire et la littérature des musulmans, spécialement avec le Coran et le *ḥadîth*. C'est incontestablement la meilleure étude de ce genre que nous ait laissée le Moyen-Age. L'auteur affirme « avoir baptisé plus de mille infidèles » (2).

Dans sa monographie consacrée aux émirs du Gharb, Ṣâliḥ ibn Yaḥyâ (p. 149) mentionne à Beyrouth un couvent et une église des Franciscains, dédiée à leur fondateur. « Les Francs, écrit-il, affirment que ce François était un saint personnage, ayant vécu dans ces derniers temps, à savoir 200 ans avant la composition de notre histoire. C'était une vaste église que nos ancêtres (ceux de l'auteur) ont changée en étable ».

(1) Publié en appendice à Prutz, *op. cit.*
(2) Comp. Röhricht, *Geschichte*, 720, 722.

IV. Mouvement intellectuel.

Langues parlées. Dans les colonies franques, on entend parler tous les idiomes de l'Europe occidentale et méditerranéenne. A côté du latin, langue officielle de l'Eglise et parfois aussi de l'Etat, le français devient la langue universelle des barons. Puis vient la langue des marins, des commerçants italiens, qui encombrent les ports. Leur situation y est tellement prépondérante que les trafiquants de Provence et du Midi de la France se voient contraints de conclure des accords avec les Génois et d'accepter leurs conditions onéreuses. Beaucoup de seigneurs, possesseurs de fiefs, sans parler des *Poullains* (v. p. 241), s'étaient familiarisés avec l'arabe (v. p. 242), connaissance indispensable pour les relations avec leurs vassaux, l'administration et le commerce. Rien ne prouve que les barons de Syrie se soient entourés de poètes arabes, à l'exemple des Normands de Sicile (1). Dans les principautés du Nord, plusieurs parmi eux comprirent et parlèrent l'arménien (2).

Architecture. Si l'on excepte la période romaine, à aucune autre, l'art de la construction n'a déployé autant d'activité en Syrie. Dans les ports, chaque colonie marchande voulait posséder au moins une église, ses caravansérails, ses bains. De cette époque datent les nombreuses églises souvent monumentales, ensuite les forteresses, qui couvrent le pays. Celles-ci comptent parmi les plus merveilleux spécimens de l'architecture militaire médiévale. Les écrivains arabes ne trouvent pas de termes pour exprimer à quel point les Croi-

---

(1) Ibn Moyassar, 85.
(2) Cf. Galust, *op. cit.*, 59.

sés avaient perfectionné l'art de la défense militaire. Nous avons nommé les principales de ces citadelles; certaines assez vastes pour que les villages, qui s'y sont installés après le départ des Croisés, s'y trouvent comme perdus.

Le marquis de Vogüé, dans ses *Eglises de Terre-Sainte* (pp.373-374), distingue deux périodes dans l'architecture religieuse franque: le *roman* serait du 12ᵉ, le *gothique* du 13ᵉ siècle. La plus ancienne paraît être celle de Beyrouth avec « sa nef entièrement voûtée en berceau. Celle de Djebail, vraisemblablement aussi de la première moitié du 12ᵉ siècle, conserve « un portail, orné comme celui d'une église de France vers la même époque ». Les musulmans « transformèrent en mosquée l'église de Beyrouth dédiée à Sᵗ Jean (Baptiste) ». Elle était ornée de représentations figurées; on les recouvrit de plâtre. « Cet enduit subsista, écrit Ṣâliḥ (pp. 58-59), jusqu'au temps de mon aïeul, lequel commanda de le passer à la chaux et n'en laissa apparaître aucune trace ». Fresques ou mosaïques? Le badigeon iconoclaste nous a privés d'un intéressant et presque unique spécimen de l'art franc. Si nous avons affaire à des mosaïques, un grattage intelligent les restituerait à peu de frais.

Dans ses *Colonies franques*, Rey (pp. 7-8) a reproduit la description, laissée par Vilbrand d'Oldenbourg, du château des Ibelin, sires de Baruth. Le voyageur Ludolphe de Suchem vante le luxe des maisons d'Acre, toutes de même hauteur, uniformément bâties de pierres taillées, demeures merveilleusement ornées de fresques, de fenêtres sculptées et garnies de verre. Ces palais étaient, au grè de leurs maîtres, décorés de peintures, de tentures au dedans et au dehors. En certains endroits, des tentures couvraient les rues pour garantir les passants contre les ardeurs du soleil.

La Musique. Les Croisades nous ont vraisemblablement transmis plusieurs instruments de musique, dont les noms trahissent la provenance arabe; tels le luth *(al-'oûd)*,

la *rebebe (rebâba)*. Ne leur devrions-nous pas encore l'adoption d'une musique militaire, avec trompes, timbales, cors sarracinois et tambours, en grand usage dans les armées seldjoûcides et mamloûks ? Cette chamade guerrière étourdissait les combattants, leur faisait perdre le sens de la réalité. Au siége d'Acre six cents timbaliers, montés sur des chameaux, battirent la charge tous ensemble.

Dans les arts industriels, l'Orient conservait une notable avance sur l'Europe. Les usines, les ateliers des villes maritimes de Syrie ne semblent pas avoir connu le chômage, pendant les Croisades. Ils ont fourni à l'Occident les produits de leur fine poterie, de leur céramique émaillée, la verrerie artistique de Tyr. L'industrie textile se perfectionna en Europe, grâce aux importations syriennes de soie, de coton, de lin, d'indigo et de matières colorantes. Le commerce des épices prit un énorme développement, ainsi que la droguerie, la parfumerie, le commerce du sucre de canne. Rien que dans leur *fondac* de Beyrouth, les Vénitiens perdirent en un seul jour pour 10.000 dînârs de poivre (1). Les droits sur le poivre formaient un des meilleurs revenus de la douane en cette ville. Ce chiffre donnera une idée des richesses accumulées dans les agences, les factoreries du Levant. Il montre comment les importations syriennes achevèrent de transformer la vie sociale et économique de l'Occident, préparèrent la Renaissance et l'expansion du 16e siècle. De la même manière, Croisades et pélerinages « répandirent dans le monde les créations nouvelles de la littérature et de l'art » (Em. Mâle). Pour le détail, nous devons renvoyer à la monographie de Schaube sur « le commerce du Levant au Moyen-Age dans le bassin de la Méditerranée ».

Ce mouvement d'affaires considérables n'étouffa pas

(1) Ṣâliḥ, 62 ; cf. Schaube, *Handelsgeschichte* (v. *Bibliogr.*).

dans la Syrie franque la vie scientifique. Sans s'y mêler directement, les barons, les dirigeants latins y puisèrent des notions géographiques, économiques, dont profiteront la marine et le commerce. Les clercs entrèrent en contact plus immédiat avec les écoles d'Antioche et de Tripoli.

Erudits franco-syriens. Nous en trouvons un exemple dans Guillaume de Tyr et dans son homonyme dominicain de Tripoli (v. p. 260), tous les deux nés, élevés en Syrie. Le premier (1127-86) nous a laissé la meilleure chronique des Croisades. Son érudition, son esprit critique, sa probité scientifique sont aussi dignes d'éloges que l'élévation de son caractère. Pour composer son *Traité* sur les Sarrasins, Guillaume de Tripoli a puisé directement aux sources indigènes. C'est un précurseur dans l'orientalisme. Le premier parmi les Occidentaux, il a identifié la famille des Manṣoûr de Damas (v. p. 69) avec celle de S[t] Jean Damascène, mentionné la légende du moine Boḥaira, signalé l'importance du problème du califat. Ainsi que le chroniqueur des Croisades, Albéric d'Aix, il compare — sans les identifier pourtant — le calife avec le Pape. Une comparaison dont abuseront les islamologues modernes, égarés par de superficielles analogies et plus encore par leur imparfaite connaissance des choses ecclésiastiques.

Très liés avec les Francs, les Jacobites — on l'a vu — servirent sans doute d'intermédiaires dans cette initiation scientifique (v. p. 245). Parmi eux, prêtres et laïques continuaient à cultiver la médecine, la philosophie, les sciences exactes. Nous connaissons les grandes compilations historiques de leurs prélats, Barhebræus et le patriarche Michel. Tous les deux vécurent en Syrie pendant la seconde période franque. Barhebræus grandit à Antioche ; il étudia à Tripoli la médecine sous un professeur nestorien. Nous avons déjà cité des Syriens qui allèrent se fixer en Europe à la cour des princes occidentaux (v. p. 246).

Ruines accumulées par les mamloûks. On a prétendu, en Allemagne surtout, que les Croisés ne laissèrent après eux que le désert. Il est indéniable que, lorsque Qalâoûn et son fils eurent achevé la conquête des dernières positions franques, des ruines couvraient la Syrie maritime. Mais cette dévastation fut l'œuvre des mamloûks. Nous l'avons déjà insinué à propos de Tripoli (v. p. 234) — et nous aurons à y revenir — par crainte d'un retour offensif des Latins, ils détruisirent plusieurs ports palestiniens, Acre, Arsoûf, Césarée. Rebâtie par les Francs, Ascalon se vit définitivement ruinée par les Ayyoûbites. La côte libanaise fut méthodiquement ravagée, les fortins rasés, la population déportée dans l'intérieur (1) ou émigra à Chypre. « On épargna les gens de Djebail, colonie des Génois, « كانوا من الجنوية » affirme Ṣâliḥ, nous ignorons à la suite de quelle convention.

Après Acre, Tyr avait été le port le plus florissant de la Syrie franque. « Tyr, une merveille comme fortification, préparée par les Francs contre les surprises de la fortune, avec ses rues, ses quartiers plus propres qu'à Acre, sa population plus accommodante malgré son infidélité, plus accueillante de caractère, plus encline à la bienveillance envers les musulmans étrangers, qui y retrouvent une majeure liberté de mouvements. Acre est plus considérable, mais aussi plus tyrannique dans sa fausse croyance. Mais, comme place fortifiée, Tyr dépasse toute description ». Cette dernière note, qui revient dans la description laissée par Ibn Djobair (p.304) allait décider de son sort. Au début du 14e siècle, Aboû'lfidâ (p. 243) la trouva « خراب خالية », ruinée, vidée.

Prospérité de la Syrie franque. Prutz (p. 93) a représenté l'aspect désolé, la dépopulation de la Palestine, comme

---

(1) Aboûlfidâ, *Géogr.* 239 ; Ibn Baṭṭoûṭa, I, 126, 129. Idrîsî (éd. Gildem.) 16.

l'effet de la conquête, de l'inintelligente administration des Francs. « Ils auraient exterminé les musulmans, dispersé, mis en fuite les chrétiens ». Les auteurs musulmans nous laissent une impression bien différente. En Galilée, Ibn Djobair, dès qu'il a pénétré sur le territoire latin, traverse des régions peuplées de musulmans, où « les agglomérations, bourgs et hameaux, se touchent », ضياء وعمائر متّصلة . Idrîsî (p. 16) donne pour le Sud du Liban un total de 600 villages. Partout Ibn Djobair surprend chez les musulmans les traces de la prospérité, d'une satisfaction dont l'exubérance scandalise le voyageur andalou (v. p. 251).

Nous avons constaté le même sentiment chez les chrétiens indigènes. Parmi ces derniers, seul un petit groupe de *Griffons* demeura attardé dans ses regrets byzantins, dans ses préjugés antilatins, reçus de Constantinople. On comprendra que de leur côté les barons francs ne pouvaient éprouver des sympathies pour cet élément irréductible, prêt à appuyer un jour ou l'autre les prétentions du *basileus* sur le Nord de la Syrie (v. p. 246). A l'encontre des critiques chagrines de Prutz, Ṣâliḥ (p. 233) observe incidemment que plusieurs cantons du Gharb commençaient à se peupler au temps de la domination franque. Il est donc permis de se demander avec Bréhier (p. 100), s'il « ne faudrait pas chercher, dans la sympathie qui unit les Croisés aux Syriens indigènes, le secret de la longue résistance que les Etats chrétiens d'Orient surent opposer aux dangers qui les menaçaient de toutes parts ».

Erreurs du début. Cette sympathie fut la récompense de leur « politique libérale », de leur اعتدال في السياسة, pour parler comme Ibn Djobair, Au début, la guerre, l'inexpérience des nouveaux-venus, qui, sans préparation, allaient écrire le premier chapitre de la colonisation européenne, la faiblesse du pouvoir central, tous ces facteurs ont créé fatalement des malentendus, fait commettre des erreurs, entraîné des dénis de justice.

On a critiqué, avec une certaine apparence de raison, la création d'une hiérarchie occidentale. Nous avons montré (voir p. 246) comment, dans le Nord de la Syrie, l'hostilité des Griffons amena à établir une juridiction ecclésiastique latine. Le titulaire grec de Jérusalem n'était pas, il est vrai, une créature de Byzance. Mais, comme il s'était enfui en Chypre, on s'empressa de le remplacer par un prélat franc. Un étranger pouvait difficilement occuper cette dignité, la seconde du royaume. Comme toutes les armées du Moyen-Age, celle de la Croisade compta des éléments indisciplinés, échappant au contrôle des chefs. Ces irréguliers ne pensèrent qu'à piller, à massacrer. Leur fureur s'exerça à la prise de Jérusalem et après le long siège de Tripoli (v. p. 214). Des barons, comme Renaud de Châtillon (v. p. 225), manquèrent parfois de loyauté dans l'observation des pactes conclus. Les armées des Ayyoûbites et des mamloûks ne montrèrent, nous l'avons vu (v. pp. 234, 244 etc.), ni plus de discipline ni plus de scrupule sous ce rapport. Mais le savoir-faire, l'énergie des Baudouin, des Amaury, ne tardèrent pas à prendre le dessus. Aussi Prutz (p. 146) doit-il convenir, que les Francs « finirent par accorder non seulement aux diverses sectes chrétiennes, mais aux Juifs, tolérance entière et liberté de conscience ».

Les Juifs obtinrent « les privilèges de la bourgeoisie, sans restriction aucune. Ils se trouvaient placés sur le même pied que les chrétiens. Devant la justice leur témoignage valait celui d'un chrétien » (Prutz). Ils monopolisent les plus lucratives industries, sont banquiers, armateurs (1), courtiers maritimes (v. p. 252). Le serment d'un Sarrasin était admis, même contre les Francs, tandis que la législation coranique ne reconnaît pas comme recevable le témoignage d'un hétéro-

---

(1) Comp. Juster, *Les Juifs dans l'empire romain*, II, 264 etc.

doxe contre un musulman. A Djebail, dans les plus petites villes, on rencontre de florissantes communautés juives.

Politique intelligente. Observons que les Isma'îlîs préfèrent remettre leurs forteresses, payer tribut aux Ordres chevaleresques plutôt qu'aux musulmans (v. p.224). Leurs sicaires s'attaquent surtout aux chefs de ces derniers, à commencer par Saladin. Comme eux, ils cèdent à la redoutable tentation, déplorée par Ibn Djobair (p. 302) ; elle porte le musulman « à se confier dans la loyauté des Francs, dans l'impartiale justice de leurs adversaires politiques », يحمد سيرة ضدّه ويأنس بعدله . Il note d'autre part (p.278) que les Damasquins ne témoignent pas la même confiance à leur conationaux et coreligionnaires, لا يأتمنون البلديّين . Comment qualifier l'impudente assertion de David (p. 353) que la déloyauté des Croisés « a discrédité les Européens dans l'esprit des peuples d'Orient » ? Enfin l'intérêt constant, témoigné au développement économique du pays, à la protection de l'agriculture, acheva de valoir aux Latins l'attachement des Syriens, sans distinction de confession.

Mouvement des grands ports syriens. Acre, Tyr, Tripoli, la plupart des ports, parvinrent à un étonnant degré de prospérité. *Vivere non est necesse, navigare necesse est*, disaient jadis les Hollandais, « vivre importe peu ; l'essentiel c'est de naviguer ». A n'importe quel prix, les Syriens voulaient trouver l'emploi de leurs remarquables aptitudes commerciales. Acre était, au témoignage d'Ibn Djobair (p. 303) « le point de rencontre pour navires et caravanes, de réunion pour les marchands chrétiens et musulmans. Ses rues, ses quartiers sont encombrés de passants ; la circulation y devient pénible ». A aucune époque, elle n'a connu une pareille prospérité. Quant à Tyr, il faut remonter jusqu'au temps des Phéniciens. Dans le port et la rade foraine d'Acre, on pouvait compter jusqu'à 80 navires. Tous les Etats du bassin méditerranéen y possédaient leurs factoreries, venaient y échanger leurs produits contre ceux de l'Orient.

« **Une nouvelle France** était en train de se former », *nova Francia est creata*, écrivait le Pape Honorius III à la femme du roi Louis VIII. Le mouvement avait gagné Damas, Alep. Ces métropoles musulmanes demeuraient rebelles aux excitations de l'intransigeant Ibn Taimyya, un des précurseurs du Wahhâbisme (v. p. 185). Pour ne pas perdre le bénéfice de cette prospérité économique, elles se résignèrent à traiter avec les barons francs, à payer tribut, à garantir libre circulation aux caravanes franques, à passer par dessus leurs scrupules religieux, leurs préjugés xénophobes.

L'intervention d'aventuriers kurdes et turcs, l'avènement des Ayyoûbites et des Mamloûks, la lutte contre les Tartares, alliés aux Francs, firent décider contre les Croisés le duel à mort dont nous avons résumé les péripéties. La fin de la « *nova Francia* » devait clore le rôle de premier plan joué par la Syrie, dissiper les rêves de vie autonome, retarder de plusieurs siècles l'éclosion d'une civilisation originale, due à la collaboration des Francs et des Syriens, conformément aux meilleures traditions, à la mission historique de leur pays ; elle allait ouvrir enfin une nouvelle période de cinq siècles d'anarchie et de régime étranger.

Il devient difficile de décider lesquels, des Bédouins ou des Touraniens, ont porté les coups les plus funestes à la prospérité de la Syrie. Commencée sous les Toûloûnides, l'emprise des races touraniennes avait continué sous les Seldjoûcides. Après l'éphémère et peu brillante période des Kurdes ayyoûbites, elle allait s'aggraver avec l'avènement d'une dynastie d'origine servile, celle des Mamloûks.



Principaux synchronismes.

Les Almoravides s'emparent de Cordoue, de Grenade (1097).
Déposition de l'empereur Henri IV (1104).
Fin de la querelle des investitures (1122).
Campagne de l'empereur Jean Comnène en Syrie (1137-1138).
Invasion des Almohades en Espagne (1148).
Mort de Richard Cœur de Lion (1199).
Quatrième Croisade. Prise de Constantinople par les Latins (1202-1204).
Guerre contre les Albigeois (1208).
Bataille de Bouvines (1214).
Débuts de Gengiskhan (1215).
Cinquième croisade (1217).
Les Mongols s'emparent de Moscou, envahissent la Hongrie (1236-1241).
Reprise de Constantinople par les Grecs (1261).
Croisade de Tunis ; mort de S. Louis (1270).
Election à l'empire de Rodolphe de Habsbourg (1273).
Concile de Lyon (1274).
Vêpres siciliennes (1282). Conversion des Prussiens (1283).

Rois francs de Jérusalem.

Godefroid de Bouillon	1099	Amaury II	1197
Baudouin I	1100	Jean de Brienne	1210
Baudouin II	1118	Frédéric II (empereur)	1225
Foulques d'Anjou	1131	Conrad	1250
Baudouin III	1144	Conradin	1254
Amaury I	1162	Hugues II (rival)	1257
Baudouin IV	1174	Hugues III	1269
Baudouin V	1186	Charles d'Anjou (rival)	1277
Guy de Lusignan	1192	Jean I	1284
Conrad de Montferrat	1192	Henri II	1285
Henri I de Champagne	1192		

ROIS DE FRANCE.

Capétiens.

Hugues Capet	987	Louis IX (le Saint)	1270
Robert II	1031	Philippe III le Hardi	1285
Henri Ier	1060	Philippe IV le Bel	1314
Philippe Ier	1108	Louis X le Hutin	1316
Louis VI le Gros	1137	Jean Ier (le posthume)	1316
Louis VII le Jeune	1180	Philippe V le Long	1322
Philippe II Auguste	1223	Charles IV le Bel	1328
Louis VIII	1226		

AYYOUBITES.

L'astérisque désigne les Ayyoûbites qui ont à l'Egypte joint le gouvernement de Damas.

1) *Egypte.*

Ṣalâḥ ad-dîn *	1169	'Adil II *	1238
'Azîz	1193	Ṣâliḥ * (Ayyoûb)	1240
Manṣoûr	1198	Mo'aẓẓam Ṭoûrân Châh *	1249
'Adil I *	1199	Achraf Moûsâ	1250-1252
Kâmil *	1218		

2) *Damas.*

Afḍal	1186	Kâmil *	1237
'Adil I *	1196	'Adil II *	1238
Mo'aẓẓam 'Isâ	1218	Ṣâliḥ Ayyoûb *	1240
Nâṣir	1227	Ṣâliḥ Isma'îl (rétabli)	1240
Achraf Moûsâ (de Mésopotamie)	1228	Ṣâliḥ Ayyoûb (d'Egypte) *	1245
Ṣâliḥ Isma'îl	1237	Mo'aẓẓam Ṭoûrân Chah *	1249
		Nâṣir Yoûsof (d'Alep)	1250-1260

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III.

MAHOMET.

CHAPITRE IV.

LA CONQUÊTE ARABE. AVÈNEMENT DES OMAYYADES.

CHAPITRE VIII.

ISLAM : DOGMES ET ÉVOLUTION.

CHAPITRE IX.

LES DÉBUTS DE L'EXPANSION FRANÇAISE.

CHAPITRE X.

LA SYRIE FRANQUE.

CHAPITRE XI.

ORGANISATION DES ETATS FRANCS.



LA SYRIE

PRÉCIS HISTORIQUE

H. LAMMENS, S. J.

LA SYRIE

PRÉCIS HISTORIQUE



DEUXIÈME VOLUME



IMPRIMERIE CATHOLIQUE
BEYROUTH
1921

Chapitre XII.

PÉRIODE DES MAMLOUKS (1291-1516).

I. Les Bahrites (1291-1381).

Les Croisés étaient partis, non sans espoir de retour. La plupart des barons syriens avaient élu domicile à Chypre, dans les Etats des Lusignan, ou en Cilicie, dans le royaume de la Petite Arménie. Quand, par les limpides matinées d'été, le soleil montait derrière les pics dénudés du Sannîn, ils pouvaient des hauteurs de leur nouvelle patrie insulaire voir se profiler sur l'horizon les sommets du Liban, aux pieds duquel s'étendaient les seigneuries qu'ils venaient de quitter.

Croisières franques. Les Lusignan n'avaient pas attendu la chute d'Acre pour former une marine de guerre. Elle se trouva renforcée par les navires des ports latins et des Ordres militaires, « les massives galères dominant la mer comme des montagnes» الجواري المنشآت في البحر كالاعلام (1), lesquelles avaient assuré, jusqu'en Chypre, le transport de milliers de réfugiés chrétiens. Beaucoup de Syriens, les Maronites surtout, les suivirent ou ne tardèrent pas à les rejoindre. Cette

(1) Ibn Djobair, 303. Comp. *Coran*, 42, 31 ; 55, 24.

flotte n'hésita pas à reprendre la mer. Les anciens barons croisés y embarquèrent. Parmi eux, on note la présence du Sire de Beyrouth, l'an 1299. Ils allaient reconnaître la côte, opéraient des descentes, ramenaient du butin et des prisonniers (1). Non moins active se montrait la marine des républiques italiennes, regrettant leurs anciens comptoirs du Levant; elle continuait à croiser devant le rivage phénicien. L'esprit des Croisades pouvait se réveiller en Europe, s'allier aux adversaires mongols avec lesquels on savait la diplomatie franque en relations. Ayyoûbites et Mamloûks vivront sous la terreur de cette double menace.

Dévastations des Mamloûks. Distraits par leurs discordes dynastiques, n'aspirant qu'à se supplanter, les Mamloûks ne prendront pas la peine d'organiser la défense de la Syrie maritime, d'utiliser contre l'ennemi les fortifications des places qu'il venait d'abandonner. Ils démolirent la forteresse de Ṣaidâ et « la très solide citadelle محكمة البناء » de Beyrouth, élevée par les Croisés. La crainte leur inspirera la sauvage dévastation des florissantes cités de la côte (2), du merveilleux port de Tyr entr'autres, auquel le voyageur juif Benjamin de Tudela ne trouve « rien de comparable en tout l'univers ». L'an 1422, le pèlerin Poloner ne rencontra pas âme qui vive à Jaffa. Créer le désert, afin de prévenir un retour éventuel des Francs, ce programme négatif épuisera l'activité gouvernementale des Mamloûks en Syrie, pendant le 14e siècle (3). Au début du 15e, ils lutteront contre les hordes, déchaînées par Tamerlan. Ils auront commencé à respirer, lorsqu'à la fin de cette période, le péril ottoman mettra en question le régime et, au commencement du siècle

(1) Ṣâliḥ, 48, 110, 190-191.

(2) Ṣâliḥ, 42-43. Comp. vol. I, 265.

(3) Comp. Röhricht-Meisner, *Deutsche Pilgerreisen*, 58. (Cf. *Bibliogr.*).

suivant, l'existence même des Mamloûks, ruinés par leurs excès.

Anarchie gouvernementale. L'histoire de cette période est une des plus lamentables pour la Syrie, exploitée au profit d'une caste d'esclaves touraniens, dont certains ne savaient pas même signer leur nom. Leurs convoitises, leur impéritie accélérèrent la marche de l'appauvrissement, d'une décadence, désormais irrémédiables, puisqu'aux Mamloûks devaient succéder les Ottomans. C'est un spectacle déconcertant que cette longue servitude d'une race intelligente, courageuse aussi, puisqu'elle fournissait aux maîtres du Caire leurs meilleures recrues, et se courbant sous le joug d'une horde d'esclaves. L'oppression des 'Abbâsides et des Fâṭimites avait accompli son œuvre. Après la mort de Baibars, de Qalâoûn, énergiques figures de soudards sans scrupules, se frayant par le meurtre l'accès au sultanat, les annales de ces deux siècles se résument en une série de pronunciamentos, de félonies, de révolutions de palais. C'est l'instabilité gouvernementale, اختلاف الدُوَل , dénoncée par Ṣâliḥ ibn Yaḥyâ et devenue la règle, une succession de sultans renversés, incarcérés, empoisonnés, assassinés. Dans la Transjordanie, la citadelle de Karak, édifiée par les Croisés, devient la prison, le lieu d'exil officiel des souverains déposés, qu'on ne se décide pas à supprimer séance tenante, le refuge de ceux qui à temps se dérobent au poignard des sicaires (1).

Rapide succession des régents. Le fils de Qalâoûn, Al-Malik an-Nâṣir, commença par y séjourner. A trois reprises, il remonta sur le trône ensanglanté par son père. La dernière fois, il assura à l'Egypte un répit de 33 ans, auquel elle n'était plus habituée. Il mourut à 57 ans, après en avoir régné plus de 44. Huit de ses fils le remplaceront, successivement balayés par les révolutions. Parmi eux le sultan

---

(1) Ṣâliḥ, 174.

Aḥmad, réfugié à Karak, y résistera pendant deux ans aux troupes de Syrie (1). On connaîtra des Mamloûks, qui compteront deux, cinq mois, 56 jours ou même deux jours de règne. Certains iront occuper en prison la place que leur compétiteur venait de quitter. « Gloire au Tout-Puissant » ! s'écrient les narrateurs fatalistes de ces révolutions sans grandeur. Moins résignés, les émirs libanais se plaignaient de se voir ruinés par ces bouleversements politiques, par la rapacité de cette aristocratie servile (2). Quel devait être le sort de la *misera contribuens plebs*, écrasée d'impôts, de réquisitions, de levées militaires ? On imagine l'intérêt que pouvaient lui témoigner cette tourbe d'aventuriers et leurs représentants en Syrie.

Division de la Syrie. Administrativement les Mamloûks avaient morcelé le pays en une demi-douzaine de *mamlaka* ou *nyâba*, d'après les circonscriptions des « royaumes » jadis détenus par les principaux descendants de Saladin : Damas, Alep, Ḥamâ, Tripoli, Ṣafad, Karak. Ils comptaient bien par ce morcellement museler l'ambition des titulaires, *nâib* ou vice-rois, lesquels se jalouseraient, se neutraliseraient mutuellement. Ce calcul ne réussit que trop. Leurs intrigues, leur cupidité achèveront de désorganiser le pays, d'en troubler le repos. Tinkiz — un des meilleurs, comme nous le verrons bientôt — au moment de sa disgrâce, laissa, rien qu'en espèces, 360.000 dînârs et un million de dirhems (3). Son administration fut, il est vrai, exceptionnellement longue. L'industrie de la soie formait une des principales ressources du Liban. Pour procurer à bon compte des flèches à ses soldats, un gouverneur de Damas imagina d'u-

(1) Ṣâliḥ, 140 etc.
(2) Ṣâliḥ, 245.
(3) Ibn Ayâs, I, 172. (Cf. la *Bibliogr.*).

tiliser les mûriers de la Montagne (1) ; menace que l'adresse des émirs libanais parvint à écarter, non sans peine.

Gouvernement de Damas. Le passé de Damas conférait aux *nâib* de cette ville un prestige à part. A ces vice-rois, hantés par les souvenirs des Omayyades et des Ayyoûbites, pas n'était besoin de rappeler qu'ils valaient leurs collègues demeurés en Egypte, qu'ils possédaient les mêmes droits au sultanat. Pour se garantir contre leur ambition, le Caire s'empressera de « les déplacer incessamment », يولي في كل (2) وقت نائبا جديدا, « chaque année, chaque mois, au gré de ses caprices », atteste un pèlerin contemporain (3). Cette instabilité mettait au désespoir les Syriens et leurs chefs, désorientés par ces changements, qui leur amenaient un surcroît de charges. Un phénomène fut le mamloûk Tinkiz.

L'émir Tinkiz gouverna la *nyâba* de Damas de 1312 à 1340. Il s'occupa de restaurer les remparts de Beyrouth et y éleva diverses constructions. Son intérêt se porta également sur d'autres régions de son vaste gouvernement et sur l'amélioration de l'agriculture. Il laissa des traces de son activité architecturale à Damas, à Jérusalem (4), à Ṣafad. Seul, parmi les mamloûks, gouverneurs de Syrie, on a pu dire de lui que « son époque fut le courrier du sourire, رائد الابتسام, de la tranquillité pour les habitants ». Ses travaux pour assurer la viabilité de la côte libanaise et la sécurité de Beyrouth lui valurent les éloges des poètes. Il finit par la disgrâce et alla mourir dans les prisons d'Alexandrie, on ignore pour quel motif (5).

Sur les revenus de la douane de Beyrouth étaient payés les appointements des employés indigènes, du qâḍi, des trou-

---

(1) Ṣâliḥ, 225, 229.

(2) Ṣâliḥ, 249.

(3) Cf. Röhricht, *op. cit.*, 61.

(4) Il y amena l'eau ; Ibn Baṭṭoûṭa, I, 121 ; son éloge, 217, 219.

(5) Cf. Ibn Ayâs, I, 171-72 ; Ṣâliḥ, 120, 155-156, 175.

pes, chargées d'assumer la défense. Les mamloûks de Damas et du Caire se mirent d'accord pour en confisquer à leur profit la majeure partie, au détriment du pays (1). Cupidité, anarchie, incohérence, autant de traits caractérisant le régime mamloûk en Syrie.

Le pont de Dâmoûr. Il ne se souciait des travaux d'utilité publique que pour autant qu'ils concouraient à la défense militaire. A Damas, il abandonna à des fondations charitables l'entretien, la réfection des routes (2). La viabilité de la côte se trouve compromise par la violence, les crues soudaines des rivières torrentueuses, dévalant des sommets du Liban. Un des points les plus fréquentés sur cette côte, incessamment menacée par les croisières ennemies, était le pont du Dâmoûr. Tinkiz l'avait rebâti une première fois. Il ne subsista que deux ans. Après lui, une seconde restauration « ne résista pas mieux aux pluies de l'hiver ». Comme l'observa le rapport rédigé par les émirs libanais, on avait négligé de creuser assez profondément les fondations. Ils ajoutaient que le pays, « épuisé par la guerre, les sauterelles, la sécheresse », ne pouvait supporter les dépenses d'une entreprise dont Damas prétendait les charger. Ils signalaient en terminant un ingénieur originaire de Balbek et fixé à Tripoli. Il avait été « l'entrepreneur du pont du Nahr al-Ḳalb et d'autres travaux considérables dans la région de Tripoli » (3). Ce spécialiste s'y morfondait dans la retraite. Les Mamloûks ne s'intéressaient pas aux ingénieurs civils, en Syrie du moins.

Un chantier maritime à Beyrouth. La construction d'une flotte va nous fournir un nouvel exemple d'impéritie et d'incohérence. C'était en 1365. Les Lusignan débarquent à

(1) Ṣâliḥ, 60-62.
(2) Ibn Baṭṭoûṭa, I, 238.
(3) Ṣâliḥ, 145-146.

Alexandrie, pillent la cité. Pour répondre à cette alerte, les Mamloûks voulurent posséder une marine de guerre, destinée à la conquête de Chypre. Beyrouth se trouvait être le port le plus rapproché de l'île, le seul qui n'eût pas été ruiné sur la côte phénicienne. L'ordre émana donc du Caire d'y construire une flotte : on utiliserait les matériaux fournis par la forêt des pins.

La Forêt des Pins. Au 13e siècle, elle couvrait encore une superficie de douze milles carrés (1). Elle devait occuper alors une grande partie des dunes sablonneuses, à l'Ouest de la cité, ainsi que les premières pentes du Liban, où cet arbre prospère merveilleusement. Les Croisés semblent avoir ménagé, judicieusement administré cette richesse forestière. Les Mamloûks et leurs successeurs la gaspilleront follement. Avant le 16e siècle, elle ne comptera plus que deux milles de longueur. Outre le bois, le Liban fournissait « du fer en abondance à l'exportation » ; son minerai alimentait les marchés de l'Egypte (2). « On se mit donc à l'œuvre, à construire de nombreux transports et des galères de combat, en vue d'un débarquement à Chypre. De toutes parts furent réquisitionnés les ouvriers., Jamais, assure Ṣâliḥ, on ne vit une flotte aussi importante, achevée en un laps de temps aussi restreint, pareil nombre d'ouvriers, autant de décision. Les navires furent construits à une certaine distance du rivage. Pour les garantir d'une surprise (de la part des Francs), les troupes de Damas vinrent camper entre le chantier et la mer.... Brusquement le travail s'arrêta. On avait achevé la construction de deux grands transports. Ils furent baptisés au nom de deux émirs mamloûks ; puis ils demeurèrent abandonnés sur place devant Beyrouth. Tel fut également le sort réservé aux

---

(1) Idrîsî, 17; cf. Lammens, *Gryphon*, 14 (v. la *Bibliogr.*).
(2) Idrîsî, 17 ; Ibn Baṭṭoûṭa, I, 133.

galères de combats. Des sommes énormes avaient été gaspillées en pure perte. On n'en retira que la ferraille que les citadins dédaignèrent d'utiliser » (1).

L'an 1293, au lendemain de la chute des dernières places franques, les Mamloûks essayèrent, sans succès d'ailleurs, de s'imposer au Liban. Voyons quelle était à cette date la situation de la Montagne.

II. Le Liban avant le XIIIe siècle.

Pénétration arabe au Liban. Au cours du 3e siècle H., profitant de l'affaiblissement graduel du pouvoir ʿabbâside, des groupes nomades s'étaient infiltrés dans le Sud du Liban (2). C'étaient les anciennes tribus palestiniennes, les débris des Banoû Djodhâm, des Banoû ʿAmila (v. I, p. 7), à la recherche de nouveaux pâturages. Une autre invasion arabe arriva par le Nord. Elle pénétra par les passes, ouvrant sur la plaine marécageuse de la Bqâʿ (3), celle-ci abandonnée aux dévastations des troupeaux bédouins. Ces tribus serviront de terrain d'élection pour la diffusion des idées druses et chîʿites. En attendant, elles amenèrent avec elles le germe de leur vieille division en Qaisites et Yéménites, laquelle subsiste jusqu'à nos jours au Liban. Des clans arabes transhumaient entre la plaine et la Montagne. Nommons les Taghlibites avec leur centre principal fixé à Machghara (4). Débris peut-être de l'ancienne tribu chrétienne que nous avons rencontrée, en dernier lieu, à la bataille de Homs contre les Tartares (v. I, 233). Par ailleurs cette identification demeure

(1) Ṣâliḥ, 52-53.
(2) Yaʿqoûbî, *Géogr*. 327 (éd. de Goeje).
(3) Ṣâliḥ, 70, 149.
(4) Ṣâliḥ, 108, 124.

assez problématique, le nom se trouvant également écrit Tha'lab (1), une confusion fréquente dans les textes arabes. L'ethnographie libanaise, pendant les premiers siècles de l'hégire, n'a pas encore été étudiée critiquement, pas plus qu'on n'a débarrassé des légendes, qui l'encombrent, l'histoire libanaise, antérieurement aux Croisades.

Les Tanoûkh. A une époque, impossible à déterminer avec une suffisante précision chronologique, mais avant l'apparition des Francs, pénètrent dans le Liban central plusieurs clans arabes de Tanoûkh; les Banoû'l Ḥamrâ', les Banoû Abi'l Djaich (2) et, semble-t-il, le principal, les Banoû Boḥtor, le clan des émirs du Gharb, district où ceux-ci se fixèrent. Tous arrivaient du Nord de la Syrie, de la région où nous avons trouvé établis leurs ancêtres chrétiens, ceux que les premiers 'Abbâsides forcèrent à embrasser l'islamisme (v. I, 138). A la fin du 3e siècle H., Ya'qoûbî (3) signale des Tanoûkh à Ma'arrat No'mân, à Rastan (4), où ils touchaient au Liban. L'aïeul de Boḥtor, souche des émirs du Gharb, aurait gouverné Bîra sur l'Euphrate (5), la moderne Biredjik. A moins qu'il ne faille lire — et nous le préférerions — Bâra, localité sise entre Ma'arra et Rastan, habitat des Tanoûkh.

Les Banoû Boḥtor. Pendant le siècle, écoulé entre les Ṭoûloûnides et les Fâṭimites, les Bédouins de Syrie se donnent du champ (v. I, 146, 153). C'est une période de déplacements, de migrations nomades (6). Les Ṭayytes du pays de Ḥomṣ vont s'établir en Palestine, où ils s'entendront bientôt avec d'autres Bédouins, pour se partager la Syrie. Pourquoi, à l'exemple des Ḥamdânites, des Kilâbites, Ṭayytes et autres,

(1) Ṣâliḥ, 85.
(2) Ṣâliḥ, 70, 149.
(3) *Op. cit.*, 324.
(4) Près de Ḥomṣ.
(5) Ṣâliḥ, 69.
(6) Ya'qoûbî, 324-329.

des Monqidhites de Chaizar, les Tanoûkhites n'auraient-ils pas cherché fortune ? Les Noṣairis réussirent, sans doute, à fermer leur montagne à l'invasion bédouine. Un fait demeure acquis. Le père de l'émir Boḥtor, un contemporain de la première croisade, possédait déjà le fief du Gharb, que lui avaient concédé les Seldjoûcides de Damas (1). Ses descendants s'y considèrent comme chez eux, dans leur pays ; preuve qu'ils n'y étaient pas installés de la veille.

Leurs opinions religieuses sont plus difficiles à déterminer. D'abord ils arrivent du Nord de la Syrie, de régions où le drusisme — on l'a vu (cf. I, 210) — avait réalisé des conquêtes. Dès le 11e siècle, la population du Choûf, au milieu de laquelle ils demeurent, semble avoir été, comme de nos jours, composée de Druses. Jamais il n'y est question d'édifices, de cérémonies islamites. Dans leurs rapports avec Damas et le Caire (2), les émirs se donnent comme musulmans. C'est là encore une attitude commune aux sectes secrètes : adhérer extérieurement à la majorité, quand le contraire présenterait des inconvénients. Certains Boḥtorides savent par cœur le Coran, en exécutent des copies. D'un seul, on mentionne qu'il aurait accompli le pélerinage de la Mecque (3). Officiellement ils se proclament « attachés au *Livre* (le Coran) et à la *Sonna* » (4). Ces formules d'une rigoureuse orthodoxie musulmane sont également susceptibles de *tâwîl*, à savoir l'interprétation allégorique, une méthode familière aux sectes dissidentes de l'islam. Par ailleurs, à deux exceptions près (5), ces émirs pratiquent la monogamie, une anomalie dans les grandes familles de l'islam. Infatigables bâtisseurs,

---

(1) Ṣâliḥ, 69.
(2) Ṣâliḥ, 106.
(3) Ṣâliḥ, 187, 206-207.
(4) *Ibid.* 227, 237.
(5) *Ibid.* 256-257.

ils élèvent des maisons, des bains, contruisent des conduites d'eau. Mais point de mosquées dans leur voisinage, excepté à Beyrouth, où ils se retrouvent dans un milieu islamite et doivent s'y conformer.

Leurs sujets, les habitants du Gharb, reçoivent les qualificatifs de *'achîr* (plur. *'ichrân*) tribus, ou de *Djabalyya*, montagnards. Leurs opinions religieuses demeurent encore plus mystérieuses que celles des émirs et des autres groupes fixés au Liban. Tous, à l'exception des communautés chrétiennes, pratiquent la loi de l'*arcane* ou *taqyya* (v. I, 179).

Au temps des Croisés. Quand les Croisés occupèrent la côte libanaise (1100-1125), les émirs du Gharb inaugurèrent cette politique souple qu'adopteront désormais tous leurs successeurs, y compris Fakhr ad-dîn et l'émir Bachîr. Leur district n'était qu'à quelques kilomètres de Beyrouth, leurs plus riches domaines, leurs florissantes oliveraies bordaient la mer, le *Sâḥil,* voisin de la cité. Ils éviteront de se compromettre, louvoieront entre Francs et musulmans. Les premiers, possédant la suprématie militaire et les villes maritimes, ils se rapprocheront des nouveaux maîtres. Ceux-ci ne s'établirent pas dans la Montagne, mais la tenaient en respect dans le Nord-Est par le fortin de Monaiṭira (1), au Midi par l'imposante citadelle de Chaqîf (Beaufort), ensuite par l'intermédiaire des *moqaddam,* des émirs locaux, devenus leurs hommes-liges. Ceux du Gharb accepteront donc des sires de Beyrouth et de Ṣaidâ, non seulement des présents, mais des fiefs de *soudée.* En retour, ils devaient le service militaire, ne pas accorder asile aux rebelles, aux repris de justice, mais les ramener de gré ou de force, empêcher les montagnards de piller les campagnes de Beyrouth (2).

---

(1) Qalânisî, 165.
(2) Ṣâliḥ, 83-84, 87, 111-112.

Politique double. Or, nous les surprenons correspondant en même temps avec les régents musulmans, mendiant auprès d'eux de nouveaux fiefs ou la confirmation des anciens. Ils les renseignent sur les mouvements militaires des Francs (1), cherchent à se préparer un asile, en cas de disgrâce, à se rendre indépendants par la construction d'un fortin. Véritable politique de bascule ! Elle attirera des catastrophes sur la tête des émirs équilibristes. Mis au courant de leurs intrigues, les Francs finiront par perdre patience. Sous le prétexte de parties de chasse ou d'une noce, ils les convieront à Beyrouth et les enfermeront à la citadelle. Puis leurs hommes d'armes monteront au fortin pour le détruire et purger le Gharb des rebelles (2). De leur côté les autorités musulmanes de Damas et du Caire, trouvant suspectes les relations des émirs avec les Croisés, les leur feront expier par la prison et la confiscation des biens. Cette politique équilibriste pourra aussi enregistrer de meilleurs résultats. Pendant les guerres entre Tartares et Mamloûks, les Boḥtorides imagineront de se répartir impartialement entre les deux camps ennemis pour être assurés de se voir représentés avec le parti vainqueur. Les Tartares ayant été mis en déroute, le Boḥtoride qui les avait rejoints n'hésita pas à se tourner contre ses anciens compagnons d'armes. Cet expédient peu loyal lui valut sa grâce auprès des musulmans (3).

Le Liban au 14e siècle. Le moment est venu de suivre les événements qui vont se développer dans le Liban, après le départ des Croisés et la chute d'Acre. Nous avons déjà noté le caractère composite, la bigarrure de ses populations. Aucune terre ne semblait mieux adaptée que ces montagnes abruptes, profondément ravinées, cloisonnées, compartimen-

(1) Ṣâliḥ, 67-68, 92 etc.
(2) Ṣâliḥ, 74-75, 247-248.
(3) Ṣâliḥ, 93-94, 247-248.

tées par les agents atmosphériques, pour servir d'asile aux minorités, aux croyances opprimées. Au 14e siècle, elles possédaient encore des cantons remarquablement boisés et giboyeux. On y chassait l'ours, le sanglier, parfois même le lion et l'onagre (1). Ces forêts, leurs fruits fournissaient le vivre et un abri aux ascètes (2) dont nous avons noté (v. I, 156) la présence au Liban. Ils appartenaient à la classe des *faqîrs*, متجردون, *dépouillés* (de tout), et non pas *célibataires*, comme a compris le traducteur d'Ibn Baṭṭoûṭa (I, 176).

Au Sud, les populations nomades, qui avaient franchi l'étroit fossé du Laiṭâni (v. I, 132), apportèrent de la Galilée les doctrines du Chî'itisme (3) et les propagèrent dans la région du Chaqîf. Ces Métoualis auraient sans doute étendu leur propagande dans ce pays complètement négligé par l'islam orthodoxe, si dans le Choûf ils ne s'étaient heurtés au drusisme. C'était la forme religieuse à laquelle avaient adhéré les habitants du Gharb, peut-être leurs émirs, sous le couvert de l'arcane dont tous enveloppaient leurs croyances ; mystère discrètement voilé par Ṣâliḥ, l'historiographe de la famille.

Avance des Druses, des Métoualis. Au temps des Croisades, les Druses, eux-mêmes contenus au Midi par la poussée chî'ite, s'étaient graduellement avancés vers le Nord. Ils avaient occupé le Matn, une partie du Kasrawân, absorbant de gré ou de force des groupes de Chî'ites isolés. Au 14e siècle, les Métoualis, actuellement très clairsemés dans la plaine de Beyrouth, ont dû s'y trouver en nombre. A un moment donné, ils peuplèrent même une partie de la ville. Ils réussirent à y obtenir une reconnaissance officielle du gouvernement mamloûk, lorsque le mécontentement des Sonni-

(1) Ṣâliḥ, 113, 193 ; Ibn Baṭṭoûṭa, I, 185.
(2) Ibn Baṭṭoûṭa, I, 184 ; Ibn 'Asâkir, V, 271, 374.
(3) Ibn Baṭṭoûṭa, I, 130.

tes provoqua, au dire de Ṣâliḥ (p. 231), le retrait de cette décision. Dans le Kasrawân, au point où s'arrêta l'avance des Druses, les Chî'ites reprenaient le dessus.

Groupes chrétiens. Au pays de Djebail, très florissant et peuplé sous le régime franc (1), ensuite dans la région de Batroûn, en montant vers le plateau des Cèdres, se maintenaient les Maronites. Ils étaient mêlés à des centres chrétiens d'autres confessions, Melkites et Jacobites (2). Ces monophysites y possédaient des couvents et même une hiérarchie ecclésiastique. Sur la côte, le bourg de Djoûnya leur appartenait (3). Ces îlots chrétiens se trouvaient, au Nord et à l'Est, cernés par des hétérodoxes musulmans : Chî'ites, montés de la plaine de Balbek, et Noṣairis, descendus de la région de 'Akkâr (4). Ces derniers cherchaient à rejoindre, à travers le Liban, leurs coreligionnaires, demeurés dans le Wâdittaim et y luttant péniblement contre Druses et Métoualis.

Hostilité contre l'islam. Toutes ces sectes, poussées les unes contre les autres, ne témoignaient pas une moindre hostilité à l'islam officiel. Elles applaudissaient aux coups que lui portaient Francs et Tartares, « vendaient aux infidèles les soldats musulmans tombés entre leurs mains ». Baibars avait forcé les Noṣairis à bâtir des mosquées. Ils les utilisèrent pour y abriter leurs troupeaux. Quand un étranger y pénétrait et convoquait à la prière, ils lui criaient : « Cesse de braire, ô âne, ta pâture va venir ! » (5). Pour répondre à tous ces excès, de jeunes Sonnites syriens avaient fondé une association, liée par des serments, contrefaçon sonnite de la

(1) Idrîsî, 17.
(2) Michel le Syrien, III, 292.
(3) Idrîsî, 17.
(4) Lammens, *Les Noṣairis dans le Liban*. (cf. *Bibliogr.*).
(5) Ibn Battoûta, I. 177.

redoutable maçonnerie isma'ìlite. Ils donnaient la chasse à « ces mécréants et les mettaient à mort partout où ils les rencontraient (1) ».

Au Nord du Liban. La lutte contre les Croisés et les Mongols avait fait perdre de vue ces sectaires. Elle leur avait permis d'intensifier leur propagande, de se fortifier dans cette forteresse naturelle du Liban, de reconquérir leur indépendance. Le mouvement de révolte avait surtout gagné le Nord, les régions de 'Akkâr, du Ḍannyya, le Kasrawân et dans le Centre les cantons les plus élevés, les moins accessibles du Liban, le Djord. Voilà pourquoi les historiens musulmans désignent ces rebelles sous les noms de Kasrawânites, de Djordites, etc. Rien ne prouve que les chrétiens du Liban se soient associés à la rébellion. Les auteurs musulmans ne parlent que d'hétérodoxes musulmans, dédaignant de les désigner plus clairement.

Expédition du Kasrawân (1305). La situation devait être grave pour que, dès 1287, avant la prise d'Acre, une expédition eût été décidée contre le Liban septentrional. La lutte contre les dernières possessions franques réussit alors à distraire l'attention des Mamloûks (2). La campagne libanaise, entreprise en 1293, échoua lamentablement. La diversion, opérée à cette date par les Mongols, obligea les Mamloûks à différer leur revanche. Instruite par l'échec militaire de 1293, la diplomatie du Caire ouvrit des négociations avec les rebelles. Ces ouvertures ayant été repoussées, « l'ordre fut donné de diriger contre eux les troupes des provinces syriennes ». Les *nâib* de Damas, de Tripoli, de Ṣafad s'ébranlèrent, chacun de son côté (1305). On parle d'une armée de plus de 50.000 hommes. Il s'agit, on le voit, d'une manœuvre d'encerclement, enveloppant la Montagne de tous les côtés. « Les

(1) Ibn Djobair, 280.
(2) Ṣâliḥ, 84-85. Voir I vol. pp. 233-234.

soldats cernèrent les révoltés, envahirent des massifs montagneux que les indigènes croyaient inabordables. Les vignes et les habitations furent détruites, le plus grand nombre des rebelles massacrés ; les autres enrôlés dans les troupes de Tripoli. Certains réussirent à se cacher ou à obtenir l'amnistie ». (1).

Progrès des Maronites. Cette défaite, la répression sanglante qui la suivit, allaient favoriser les Maronites. Elles arrêtèrent du côté du Nord l'invasion des Noṣairis dans le Liban, comme elles briseront l'avance des Druses qui les poussait à traverser le Fleuve du Chien. Noṣairis, Métoualis, Druses furent les vaincus de la campagne de 1305. Le massacre, la déportation, l'incorporation dans la milice des Mamloûks contribuèrent à dépeupler le Kasrawân. Les chrétiens, en particulier les Maronites, en profiteront bientôt pour combler les vides dans ce district. Dès le 15e siècle, ils commenceront à occuper le Kasrawân. Arrivés dans le Liban septentrional, peu avant les Mardaïtes au 8e siècle, (v. I, 82) ils y avaient mené une existence précaire, persécutés, décimés par les 'Abbâsides (v. I, 131), jusqu'à l'arrivée des Croisés, cependant que leurs communautés, demeurées dans les plaines et les cités riveraines de l'Oronte, achèvent lentement de se dissoudre. Leur accord avec les Francs (v. I, 249) leur a permis de s'organiser solidement dans le Haut-Liban, d'attendre des destinées meilleures. L'écroulement de la puissance latine, les convulsions causées par les compétitions entre Ayyoûbites et Mamloûks, par les invasions mongoles, décident au Liban la révolte générale des dissidents musulmans. Cette levée de boucliers sembla devoir compromettre d'abord les espérances des montagnards chrétiens. Ceux-ci n'avaient aucune raison de s'associer aux rebelles (2), dont

(1) Ṣâliḥ, 49-51.
(2) Voir *Les Noṣairis dans le Liban*.

la victoire menaçait leur propre indépendance. En décimant, en expulsant les Noṣairis du Liban, en arrêtant l'expansion des Métoualis, des Druses, le régime mamloûk prépara, sans y songer, la prédominance de l'élément chrétien au Liban.

Les Turcomans au Liban. Cette chaude alerte fit comprendre aux Mamloûks le danger de leur inertie dans la défense de la Syrie maritime. La destruction des villes franques paraissait désormais une mesure insuffisante. Par une exception, rare sur la côte libanaise, « Sidon serait demeurée place forte, mais sans garnison », *munita, si haberet defensores* (1). Ses remparts étaient restés debout. Ils imaginèrent de surveiller le pays par l'organisation de colonnes volantes. Les instincts anarchiques et pillards des Turcomans, appelés par les Seldjoûcides, causaient de graves inquiétudes, surtout aux *nàib* d'Alep, forcés de réprimer leurs excès, leurs révoltes. Les Mamloûks introduisirent dans le Liban ces hordes touraniennes, auxquelles ils tenaient par les liens du sang. Ils leur confièrent la surveillance de la côte, des défilés le long de la Méditerranée. Comme ils devaient en même temps contenir la Montagne, prévenir un soulèvement éventuel des Libanais, on les appellera les *Turcomans du Kasrawân*. Désormais les passants, les voyageurs en ces parages devraient être munis de passeports, de permis de circulation; mesure déjà en usage sur la frontière syro-égyptienne (2). A ces Turcomans, on adjoindra des détachements kurdes (3), introduits en Syrie par les Ayyoûbites. Ils auront surtout à garder la partie nord du Liban, entre Beyrouth et Tripoli.

Les Bohtorides à Beyrouth. La défense de Beyrouth et de la côte, s'étendant jusqu'à Ṣaidâ, sera confiée aux émirs du

---

(1) Tobler, *op. cit.*, 262.
(2) Ṣâliḥ, 51, 214 ; Ibn Baṭṭoûta, I, 112.
(3) Ṣâliḥ, 62, 230.

Gharb. Ils viendront à tour de rôle, avec une trentaine de leurs cavaliers, tenir garnison en ville. Pour le service et la solde de leur contingent, on leur assignera les revenus de villages libanais. La tâche était rude ; elle enthousiasmait médiocrement les émirs, ainsi qu'il ressort du récit de leur historiographe et descendant, Ṣâliḥ ibn Yaḥyâ.

La marine franque multipliait ses croisières devant la côte phénicienne (v. p. 1). Le rôle de l'émir libanais, avec son faible contingent, se bornait à donner l'alarme. Des voiles ennemies étaient-elles signalées au large de Râs-Beyrouth, il prévenait aussitôt les garnisons de l'intérieur, qui envoyaient des secours, A cet effet, on avait établi, de jour, la poste aux pigeons, de nuit, un cordon de feux qui se répondaient de poste en poste. Entre Beyrouth et Damas le télégraphe lumineux passait par le cap de Beyrouth, Bawârich, Djabal Yaboûs..... Damas (1). Les tours qu'on trouve échelonnées le long du rivage, par exemple près de Tripoli, paraissent dater de cette époque, avoir été édifiées pour la protection de la côte contre les razzias maritimes, les attaques des flottes italiennes, chypriotes et des Chevaliers de Rhodes.

Attaques de la marine franque. Il deviendrait fastidieux de les relever toutes. Ṣâliḥ en énumère près d'une dizaine pendant le 14e siècle. Signalons celle de 1300. Les Templiers prirent pied dans l'île d'Arwâd et commencèrent à la fortifier. Malgré l'importance de sa situation stratégique, l'îlot n'offrait pas les ressources que les Hospitaliers trouveront bientôt à Rhodes et à Malte. Débarrassés de la crainte des Mongols — Qâzân (v. p. 20) venait de se retirer — les Mamloûks réussirent à former une escadre pour bloquer l'îlot d'Arwâd. Les Templiers durent se rendre, après une capitulation dont les conditions ne furent pas respectées.

---

(1) Ṣâliḥ, 60.

L'an 1382, les Génois opérèrent un débarquement à Ṣaidâ et parurent devant Beyrouth. L'alarme avait été donnée. Avant l'arrivée des troupes de l'intérieur, les Génois reprirent la direction de Chypre. En 1404, l'amiral français Boucicaut les ramena devant Beyrouth. Les décharges de leurs mortiers, de leurs bombardes — c'était la première apparition de l'artillerie, مدافع, en Syrie — jetèrent la terreur dans la population (1). Les marins pillèrent la ville abandonnée, mirent le feu au bazar. Ils se rembarquèrent en apprenant l'approche des Turcomans lesquels, en arrivant, se mirent prudemment à l'abri derrière les murailles et les maisons. Alerté par les signaux, le nâib de Damas courut droit à Tripoli, — où il s'attendait au débarquement des Génois — ensuite à Beyrouth. Les Génois avaient mis à la voile du côté de Ṣaidâ. Débarqués sur la côte, ils firent reculer, après quelques volées de leurs mortiers, les premiers contingents mamloûks qui les avaient rejoints. Puis voyant augmenter le nombre de leurs ennemis, ils allèrent s'établir dans l'île en face de Ṣaidâ. Arrivé dans l'intervalle, avec le gros de l'armée, le vice-roi de Damas s'ingénia pour mettre ses hommes à couvert de l'artillerie ennemie derrière des abris de fortune, les portes des maisons qu'il donna l'ordre d'enlever. Pendant la nuit, l'escadre avait repris la mer pour aller renouveler sa provision d'eau au Nahr al-Kalb, puis elle disparut à l'horizon (2). La croisade maritime devait finir avec cette manifestation.

Invasions mongoles. A deux reprises au début du 14e et du 15e siècles, la Syrie se vit menacée du côté de l'Euphrate par un orage autrement redoutable, auquel nous avons fréquemment fait allusion dans les pages précédentes. Les khans mongols de Perse, successeurs d'Hoûlâgoû, n'avaient

(1) Ṣâliḥ, 53, 229,
(2) Ṣâliḥ, 56-58.

pas renoncé à venger les défaites (v. I, 232) de ʿAin Djâloût et de Ḥomṣ (v. I, 233). Le plus énergique parmi eux, Ghâzân ou Qâzân (1296-1304), s'assura l'appui militaire des Arméniens, des Géorgiens, ainsi que des Francs de Chypre. Par malheur, il négligea de prévenir ces derniers à temps et vint attaquer les Mamloûks à Ḥomṣ (fin de 1299). Après avoir vu d'abord plier son aile droite, Ghâzân revint à la charge. Les chrétiens composaient le tiers de son armée : les Arméniens avec leur roi Hethoum, les Géorgiens commandés par leur souverain David. Leurs efforts combinés forcèrent les Egyptiens à une retraite désastreuse (1). Ghâzân fit son entrée à Damas, mais retourna bientôt en Perse pour y réprimer une révolte. Les troupes qu'il laissa derrière lui en Syrie pénétrèrent jusqu'à Gaza, soumettant tout sur leur passage. Mais un transfuge mamloûk, nommé par Ghâzân au gouvernement de Damas, rouvrit le pays aux Egyptiens. Le souverain mongol repassa l'Euphrate, sans pouvoir reprendre l'avantage contre les troupes de Malik an-Nâṣir. En 1303, son armée essuya une grave défaite au champ de bataille historique de Mardj aṣ-Ṣoffar (v. I, 55, 217). Elle fut suivie de la mort de Ghâzân, survenue en 1304. Cette fin précipita la décadence pour les Mongols de Perse. Elle permît aux Mamloûks d'écraser les rebelles du Kasrawân (v. p. 15).

Tamerlan. La première année du siècle suivant (1400-1401), un nouveau conquérant tartare, au renom sinistre, se présenta en Syrie ; Timoûrlenk ou Tamerlan, qui avait élevé sa puissance sur les ruines des autres dynasties mongoles, aux Indes et en Perse. Ses hordes, après la prise d'Alep, sauvagement saccagée, descendirent par la vallée de l'Oronte. Ḥomṣ fut épargnée, en souvenir, semble-t-il, du tombeau de Khâlid ibn al-Walîd.

---

(1) Ṣâliḥ, 174.

Le soudan égyptien Faradj dut renoncer à défendre la capitale de la Syrie et regagna les bords du Nil. Contre l'avis du gouverneur de la citadelle, les Damasquins firent descendre au moyen de cordes, le long des remparts, leurs députés, chargés de traiter avec Tamerlan. Le terrible conquérant les accueillit avec bienveillance, affectant la plus extraordinaire ferveur musulmane (1). Le chapelet ne quittait pas ses doigts. Il se déclara scandalisé de l'indifférence des Damasquins pour le tombeau — par ailleurs hypothétique — d'Omm Ḥabîba, une des épouses du Prophète. Il s'engagea à y construire un mausolée surmonté d'une coupole. Pour lui, il déclara modestement se contenter de l'énorme rançon d'un million de dînârs. Quand la somme fut réunie, il prétexta un malentendu, qui devait décupler la contribution de guerre. Il se fit remettre les biens des mamloûks, de leurs amis et partisans, les armes et objets de valeur, ainsi que la liste des rues, des quartiers de la ville, avec les noms des commerçants, des notables. La ville lui ayant été ouverte, il réussit à réduire au bout de quelques jours la résistance de la citadelle.

Le sac de Damas. Alors commença le pillage en règle. Munis de leurs listes, les Tartares vidèrent méthodiquement les maisons. La plupart des habitants valides furent emmenés en esclavage, de préférence les artistes, les architectes, les armuriers, les travailleurs de l'acier, ainsi que les verriers. Presque tous furent transportés à Samarqand. Leur déportation porta un coup mortel à l'industrie artistique de la Syrie. Après ce pillage, le feu fut mis à la cité. « De la mosquée des Omayyades il ne subsista que les murs sans toit, sans portes, sans leur revêtement de marbres. Les autres mosquées, les

(1) Ibn Ayâs, I, 331 etc. (V. *Bibliogr.*).

bazars, les khans subirent le même sort » (1). Puis quand les ruines furent accumulées, les Mongols, ne trouvant plus rien à détruire, disparurent derrière l'Euphrate.

Barbarie des Bédouins. Les Bédouins se chargèrent de les remplacer ; ils réussiront, s'il est possible, à les faire oublier. Immédiatement avant l'invasion des Tartares, le pays avait traversé une série d'épreuves très dures. Une peste infantile avait fauché la vie de milliers d'enfants. L'année même de l'arrivée de Tamerlan, les ravages des sauterelles amenèrent la disette (2). Dans leur retraite désastreuse vers l'Egypte, les troupes du sultan Faradj semèrent la route de cadavres. En essayant de regagner leurs foyers, les contingents libanais, accourus au secours des Mamloûks, furent particulièrement éprouvés. Véritables animaux de proie, aussi cruels que rapaces, les Bédouins de l'Antiliban et de la Bqâʻ s'attaquèrent alors aux malheureux fuyards et, affirme Ṣâliḥ (p. 252) « leur infligèrent des traitements que réprouveraient les adorateurs du feu et des idoles ». L'audace de ces brigands augmenta encore après le départ de Tamerlan. « Les débris de l'armée mamloûk et, avec eux, des habitants de Damas se décidèrent à gagner l'Egypte. A leur sortie de la ville, ils se virent attaqués par les Bédouins, dépouillés de tout, laissés à moitié-nus. En résumé, les nomades traitèrent les fugitifs comme ne l'avait pas fait Tamerlan... « Le respect du sultanat égyptien, conclut en terminant Ibn Ayâs (I, 335), s'était évanoui ainsi que le prestige des Mamloûks turcs ».

III. Les mamlouks bordjites (1381-1516).

Leur origine. A cette date, l'expression d'Ibn Ayâs avait cessé d'être rigoureusement exacte. Depuis le sultan

---

(1) Ibn Ayâs, *loc. cit.*

(2) Ṣâliḥ, 242, 249.

Barqoûq (1), (1382-98), père du sultan Faradj, une révolution s'était opérée dans le gouvernement central de l'Égypte. Aux Mamloûks Baḥrites, d'origine turque, venaient de se substituer les Mamloûks Bordjites. C'était une nouvelle milice d'esclaves, en majorité originaires de Circassie. Elle avait été créée par le sultan Qalâoûn, lequel comptait l'opposer à la turbulence de ses prétoriens turcs. Les Baḥrites avaient emprunté cette dénomination à leur quartier principal, situé dans l'île de Rauḍa sur le Nil (2). Les Bordjites furent casernés dans les tours (*bordj*) de la citadelle du Caire et en gardèrent le nom. Grandi parmi eux, Barqoûq leur dut son élévation au sultanat.

Sultans bordjites. La dynastie des Baḥrites avait duré 122 ans. Celle des Bordjites se maintiendra pendant 135 ans. Pour la Syrie s'ouvre une nouvelle période d'anarchie, pendant laquelle on ne verra surgir ni un Baibars ni un Qalâoûn (v. I, pp. 232, 233). Ils conserveront « les règles anciennes », القواعد القديمة , les traditions gouvernementales des Baḥrites (v. pp. 3,5). Ainsi Soûdoûn, vice-roi de Damas (1431), se verra changé, « parce qu'il était demeuré longtemps en place et que son prestige avait grandi », طالت ايامه وزادت عظمته (3). Un de leurs sultans, Faradj — l'adversaire malheureux de Tamerlan — dut jusqu'à sept fois reconquérir la Syrie. Parmi ses successeurs, nommons Malik Moayyad (1412-1421), lequel sut se montrer bon administrateur ; ensuite Bars-bay (1422-1438), sous lequel le pays goûta une tranquillité relative (4) ; enfin Qâit-bay (1468-95), dont le nom va reparaître dans la lutte contre les Ottomans. Une admirable mosquée perpétue son souvenir au Caire.

---

(1) Voir la liste des sultans mamloûks.

(2) Appelé *baḥr* en dialecte égyptien.

(3) Aboû'l Maḥâsin, 674.

(4) L'année de son avènement est « celle des quatre sultans » dont trois furent destitués ; cf. Aboû'l Maḥâsin, 545.

Les Ottomans. Cependant sur les plateaux d'Anatoli grandissait un nouveau péril. Jusqu'à la fin du 13e siècle, le Ottomans n'avaient formé qu'un clan d'aventuriers turcs Cherchant fortune dans l'Asie-Mineure, ils étaient venu offrir leurs services au sultan seldjoûcide d'Iconium (v. 1 205) et en avaient reçu un fief héréditaire. De bonne heur ces Turcs avaient élargi leur domaine aux dépens des Byzantins, ensuite au détriment de leurs suzerains seldjoûcides, dont ils absorbèrent l'un après l'autre les Etats anatoliens. Les Tartares à la bataille d'Angora (1402) faillirent bien arrêter d'un coup leur expansion. Mais les vaincus réussirent à panser leurs blessures.

Entre Mamloûks et Ottomans. Les Mamloûks, qui n'avaient pas voulu d'alliés aussi envahissants, devaient bientôt les rencontrer comme adversaires. Pourtant les rapports demeurèrent corrects jusqu'après la prise de Constantinople par les Turcs (1453). Ce fait d'armes prédit, affirmait-on, par Mahomet (1), fut salué par les Mamloûks comme une victoire de l'islamisme. En 1463, les souverains des deux Etats rivaux se heurtent en Caramanie, où leur diplomatie soutient chacune un prêtendant local. La mort seule arrête Mahomet II (1481) dans la guerre qu'il médite contre la Syrie et l'Egypte. Le mamloûk Qâit-bay s'y était préparé. Sous Bajazet II (1481-1512) — le بايزيد des chroniqueurs orientaux — la rupture fut encore plus près d'éclater. Vaincu à Yeni-Chehir (1481), le rival et frère du sultan, Zizim, avait cherché un refuge auprès de Qâit-bay, lequel l'accueillit favorablement. Le prétendant ottoman forma une nouvelle armée à Alep, mais vit anéantir ses espérances à la bataille d'Angora (1482). Qâit-bay prévint le contrecoup de la défaite de son protégé. Il obtint quelques succès en Cilicie. Ils décidèrent Bajazet,

---

(1) Cf. *Mo'âwia*, 444.

préoccupé d'une expédition contre la Hongrie, à signer un traité de paix. Ce ne devait être qu'un armistice.

IV. Mouvement des idées.

Activité littéraire. C'est un phénomène surprenant de constater comment, au milieu de ces bouleversements, l'activité littéraire ne chôma jamais complètement en Syrie. Les habitants de ce pays ont-ils cherché dans le culte des lettres une diversion aux malheurs de leur patrie ? On n'en saurait toutefois attribuer le mérite aux aventuriers illettrés, qui occupèrent le trône du Caire. Contre toute attente, la vie littéraire se trouva favorisée par les invasions mongoles. La ruine de Bagdad, la chute du califat, transférèrent à l'Occident de l'Euphrate le centre du monde musulman. C'est en Syrie et en Égypte que les lettres arabes trouveront désormais un asile, par ailleurs précaire.

Absence d'originalité. Elles y déploieront une vie factice, dépourvue de toute originalité. En philologie, dans le droit, les sciences coraniques, c'est l'âge des abréviateurs, des compilateurs, des glossateurs. En histoire, en géographie, dans les disciplines naturelles, celui des compendiateurs, des encyclopédistes et des auteurs de dictionnaires biographiques. Nous en possédons, pour la période précédente, un remarquable spécimen dans la monumentale collection du damasquin Ibn 'Asâkir, fréquemment citée plus haut. A l'encontre des opinions reçues avant lui, cet auteur ne craint pas d'invoquer la tradition historique syrienne, de réhabiliter à l'occasion les héros de son pays, les Mo'âwia, les Yazîd, les Khâlid al-Qasrî (v. I, 93), calomniés par l'historiographie officielle. Après lui, cette liberté ne tarde pas à disparaître. Qu'on ne s'en laisse pas imposer par Ibn Khaldoûn et sa fameuse *Moqaddama*, où l'on démontre, très magistralement

d'ailleurs, la radicale incapacité des Arabes à fonder un régime politique vitable. Ces *Prolégomènes* grandiloquents, — pour lesquels on lui a complaisamment décerné le titre de Tacite arabe — n'ont pas tenu leurs promesses. Ils servent d'introduction à une compilation historique, où cet auteur déploie encore moins de sens critique qu'un Ibn al-Athîr.

Encyclopédies et monographies. Parmi ces écrivains, les mieux inspirés se borneront à composer des monographies, des chroniques locales, à relater les événements de leur temps, à l'imitation d'Al-Qalânisî de Damas et de l'émir Ibn Monqidh de Chaizar, au temps des Croisades (v. I. 155). Sous ce rapport, leurs élucubrations méritent d'être consultées. Quant aux encyclopédistes (1), aux compendiateurs, aux auteurs de chroniques universelles, certains nous ont du moins rendu le service de sauver de l'oubli nombre d'œuvres anciennes, aujourd'hui perdues. Ils les ont transcrites, abrégées, parfois aussi sommairement démarquées. Maqrìzì, né en Egypte, d'une famille originaire de Balbek et, après lui, l'Egyptien Soyoûṭî demeurent les types les plus achevés de ces inconfusibles travailleurs, ne reculant pas devant le plagiat.

Pour l'histoire et la géographie, citons Aboû'l fidâ, prince ayyoûbite, né à Damas et rétabli dans son gouvernement de Ḥamâ par les Mamloûks (1273-1331). Son contemporain, lui aussi originaire de Damas, Chamsaddîn ad-Dimachqî († 1327), atteste en géographie encore moins d'originalité qu'Aboû'l fidâ, chez lequel l'histoire se traîne dans l'ornière traditionnelle. Aboû'l fidâ serait sans doute demeuré dans l'oubli, si, après Barhebraeus, il n'avait compté parmi les premiers auteurs arabes, publiés et traduits en

(1) Sur l'encyclopédiste damasquin, Al-'Omarî, cf. nos *Corresp. diplomatiques*, p. 4. (V. la *Bibliogr.*).

Europe. Dimachqî marque un énorme recul sur son prédécesseur, le grand géographe syrien Maqdisî (v. I, 158). Un autre polygraphe historien, Dhahabî, né en Mésopotamie, vécut et mourut à Damas (1353), après y avoir longtemps enseigné. Il s'est principalement occupé de l'histoire et de la critique du *ḥadîth*. Sur ces matières, il a laissé de volumineuses compositions, où il émet fréquemment un jugement indépendant. Ibn 'Arabchâh, né à Damas (1392), fut avec les siens déporté à Samarqand sous Tamerlan, dont il écrivit l'histoire. Il revint, après avoir parcouru l'Asie centrale et l'Anatolie, mourir dans sa ville natale.

Ibn Taimyya offre une des plus originales figures de cette période. D'une activité désordonnée, infatigable flaireur d'hérésies, cet adhérent de l'école réactionnaire d'Ibn Ḥanbal (v. I, 167) — elle prédominait en Syrie — passa sa vie à dénoncer les abus, les hétérodoxies, à pousser ses coreligionnaires dans la voie du fanatisme. Précurseur des Wahhâbites, (v. I, 185), il se proposa, lui aussi, de ramener l'islam à sa pureté primitive ; il proscrivit le culte des tombeaux et du Prophète. « Il avait, assure Ibn Baṭṭoûṭa (I, 215), le cerveau dérangé ». Aussi consuma-t-il la majeure partie de sa vie en prison, en discussions polémiques de vive voix ou par écrit († 1328). Une de ses *fatwas* décida au commencement du 14[e] siècle l'expédition contre le Kasrawân (v. p. 15). Pour l'histoire, citons encore Ṣafadî, né à Ṣafad (1296), mort à Damas en 1383, auteur d'un volumineux dictionnaire biographique, ensuite Al-Kotobî d'Alep († 1363).

Sâlih ibn Yahyâ. Accordons une mention spéciale au très méritant Ṣâliḥ ibn Yaḥyâ, si copieusement utilisé par nous († 1436). Dans la monographie des émirs du Gharb, il a soigneusement recueilli les souvenirs de ses contemporains, en les contrôlant sur les documents de famille auxquels il recourt incessamment. C'est la meilleure contribution que nous possédions à l'histoire du Liban, durant le dernier qnart

du Moyen-Age, un complément non moins précieux pour celle des Etats latins de Syrie.

V. Le commerce. Relations avec l'Europe.

Reprise des relations. Le départ des Francs, les croisières de leur marine de guerre dans la Méditerranée orientale, ensuite le duel engagé avec les Mongols d'Hoûlâgoû et de Ghâzân, avaient d'abord bouleversé les relations commerciales avec l'Europe. En définitive, ils contribuèrent seulement à les déplacer. Capitalistes et trafiquants latins avaient transféré leurs factoreries dans les ports de la Petite Arménie (Cilicie), demeurée indépendante. Les musulmans de Syrie allèrent y écouler leur coton, troquer les produits de leur sol, de leur industrie contre ceux de l'Europe. Dans le tourbillon des affaires, les Syriens essayaient d'oublier leur liberté perdue, de gagner les ressources qui leur permettraient de satisfaire la cupidité de leurs oppresseurs touraniens. C'était la seule issue laissée ouverte à leur activité. Malik an-Nâṣir mit fin à l'indépendance du royaume cilicien. Ayâs, le dernier port arménien, fut pris définitivement en 1347. La ruine de l'Etat arménien, allié aux Lusignan, gouverné par leurs descendants, terminait définitivement sur le continent asiatique l'épisode des Croisades. Les deux partis, sans rien sacrifier de leurs préventions, cherchent à adopter un *modus vivendi*, à conclure un accord sauvegardant les intérêts matériels.

Supériorité de la marine européenne. L'islam, sorti vainqueur de la lutte, en a conservé un souvenir ineffaçable. Il vit sous la menace de la voir reprendre ; contrepoids salutaire aux réveils toujours possibles du fanatisme que venaient surexciter les déclamations d'un Ibn Taimyya et de ses disciples ḥanbalites (v. p. 27). Si les expéditions armées ont échoué, si la chrétienté n'a pu maintenir les colonies militaires du Levant, en revanche l'Europe a énormément appris

pendant ces deux siècles d'héroïques aventures : elle connaît les points vulnérables du pays et aussi ses ressources économiques. Elle s'est habituée aux produits orientaux au point de ne pouvoir s'en passer. Sur mer les Francs : Italiens, Catalans, Provençaux, Chypriotes des Lusignan, Rhodiens de l'Hôpital, demeurent les maîtres incontestés (1). L'îlot de Rhodes devint leur Malte et leur Gibraltar. Chypre menaçait à la fois la côte de Syrie et les bouches du Nil ; une constatation que les Anglais n'oublieront plus.

On peut observer des réveils soudains de l'esprit des Croisades chez ces commerçants audacieux. Se transformant en écumeurs de mer, ils saccagent les rives de Syrie et d'Egypte, mettent au pillage Alexandrie, Sidon, Beyrouth. Ces cités les voient apparaître, s'installer pour plusieurs jours dans leur enceinte, puis repartir avec la même soudaineté sur leurs galères, chargées de butin et de captifs à en couler. Les régents du Caire, affaiblis par leurs discordes, amollis par le luxe, privés d'une marine de guerre, n'ont plus la force de réagir pour venger l'humiliation.

Le commerce européen. Et puis comment se passer de cette Europe ? Elle était demeurée la principale consommatrice des produits indigènes, ensuite des épices, des essences rares, des étoffes diaprées, des soies exotiques que les caravanes orientales allaient chercher jusque dans l'Asie centrale, recueillaient sur les bords du Golfe Persique et de la Mer Erythrée. Ce riche client, payeur toujours exact, fournissait de son côté à l'Egypte les matières premières qui lui manquaient : le bois, le fer ouvragé. Ses vaisseaux importaient du Caucase, de la Russie méridionale les cargaisons d'esclaves

---

(1) Au 13 siècle pour Alexandrie, comp. la liste des nations européennes dans Benj. de Tudela, 79 : Normandie, Flandre, Bourgogne, Angleterre, etc.

parmi lesquels se recrutaient les Mamloùks. Les Papes travaillèrent vainement à arrêter ces importations, cette « contrebande de guerre » dont l'interruption eût réduit l'Egypte aux abois (1).

Ménagements envers l'Europe. La monnaie d'or, la seule en cours pour les transactions commerciales, non seulement en Syrie, mais au Ḥidjâz et dans le Yémen, cette monnaie sortait des ateliers européens. C'était « le ducat franc, الذهب الافرنتي, couvert des emblèmes de l'infidélité que proscrit la loi mahométane ». L'an 829 H. (1424), Bars-bay essaiera enfin de lui substituer des pièces de « frappe islamique » (2). Le Caire estima sans doute que le client européen méritait d'être ménagé. Mieux valait négocier avec ces Francs impétueux, qui savaient menacer et qu'on connaissait capables d'exécuter leurs menaces (3), les attirer dans les centres commerçants par l'appât de privilèges. C'était répondre aux vœux des populations syriennes, qui aspiraient à reprendre d'aussi fructueuses relations. Dans cet Occident où, depuis les Croisades, le luxe, le bien-être avaient augmenté, on s'était habitué aux articles orientaux, on comprenait non moins bien l'utilité de ces relations pacifiques. Elles alimentaient la fortune des cités et des nations, rivées au commerce du Levant par une nécessité plus impérieuse que les querelles de religion, les différends de politique. L'intérêt de la chrétienté passe au second plan. Au sein de la bourgeoisie des pays méditerranéens, enrichie par le trafic oriental, un esprit réaliste se manifeste. A travers le 14e siècle, il préparera l'aurore de la Renaissance.

On adopte un modus vivendi. Voilà comment les intérêts matériels inaugurèrent un *modus vivendi* sur la base de

---

(1) Cf. Lammens, *Correspondances diplomatiques*, (V. la *Bibliogr.*).

(2) Aboû'l Maḥâsin, 596 ; cf. 537.

(3) *Ibid.*, 682-683.

concessions réciproques. L'islam consentait à oublier un passé encore récent, ses terreurs, ainsi que les coups reçus. Il s'apprêtait à devenir plus accommodant. De son côté, le commerce occidental fermera les yeux sur certains dénis de justice, sur la fréquence des avanies ; effets inhérents au régime chaotique dont il avait accepté la tutelle. Pour la première fois, il s'essayera à peser dans la même balance les intérêts privés et ceux de la grande famille chrétienne. L'Europe méditerranéenne se disputera âprement les faveurs de l'anarchique gouvernement égyptien.

VI. Beyrouth et le Liban au XVe siècle.

Renaissance de Beyrouth. La ruine d'Acre, de Tyr, de Tripoli, des autres ports syro-palestiniens, la chute de la Petite Arménie devaient porter bonheur à Beyrouth. Elles supprimèrent une concurrence redoutable à son expansion économique, que la prospérité de ces rivales avait comprimée pendant les Croisades (v. I, pp. 253-254). Voisine de Damas, située en face de Chypre où s'étaient retirés les barons francs, suivis par de nombreux chrétiens de Syrie : Maronites et Arméniens, où les villes commerçantes de l'Italie, du Midi de la France, de la Catalogne avaient établi leurs comptoirs, Beyrouth s'assura bientôt, note Al-'Omarî, « pour la Syrie l'importance qu'Alexandrie possédait en Egypte ». Depuis la décadence irrémédiable de l'Empire grec, la Syrie et l'Egypte étaient demeurées les seuls chemins par où l'Europe pouvait atteindre les marchés de l'Inde. Sur la côte de Syrie, dans le voisinage de Damas, il ne restait plus que le port de Beyrouth, à défaut de Tyr, que les Mamloûks avaient commis l'imprudence de détruire, et de Tripoli, dont la population avait été violemment déportée dans l'intérieur des

terres et dont la prospérité reprendra seulement au siècle suivant.

Mouvement du port. Pour rassurer les indigènes et le commerce étranger, on avait hâtivement réparé les remparts démantelés de Beyrouth (v. pp. 2,5), sur les débris de la citadelle franque élevé une tour, tendu une chaîne à l'entrée du port (1). La darse se trouvait insuffisamment protégée contre les vents du Nord, dont la violence rendait souvent périlleuses l'entrée ou la sortie du port. Mais les navires, les « caravaniers » d'Europe — comme on disait — n'arrivaient pas avant la belle saison. Ils repartaient vers la fin de l'automne (v. I, 254). Ainsi le stipulaient les règlements maritimes des républiques italiennes (2). De Chypre, les Lusignan guettèrent impatiemment la reprise des relations pacifiques. Les navires chypriotes se présentèrent les premiers avec leurs cargaisons et celles de leurs commettants et correspondants européens. Depuis le début du 14[e] siècle, l'île était devenue le rendez-vous des hommes d'affaires occidentaux. Les Lusignan ne se contentèrent pas de traiter avec le Caire ; ils travaillèrent à se concilier les émirs tanoûkhites, chargés de la défense de Beyrouth. A ces émirs, grands chasseurs, ils envoient des faucons, cadeau princier à cette époque (3). Les Mamloûks, intéressés à cette reprise, finirent par se montrer conciliants. Ils avaient commencé par traiter durement, non seulement les hétérodoxes musulmans, mais les chrétiens indigènes. « Les pèlerins de Jérusalem devaient acquitter un tribut déterminé au profit des musulmans, subir des humiliations pénibles à leur amour-propre », (4) note avec une

(1) Ṣâliḥ, 61 ; Tobler, *op. cit.*, 259, 266.

(2) Cf. *Relazioni dei consoli veneti nella Siria*, (v. la *Bibliogr.*) p. 36 et *passim*.

(3) Cf. Lammens, *Corresp. diplomat.*, p. 40.

(4) Comp. Röhricht, *op. cit.*, 98.

visible satisfaction Ibn Baṭṭoûṭa (I, 124). Les commerçants européens refusèrent de s'y soumettre pour leur part. L'intervention de l'Occident réussira même à faire rapporter les plus odieuses de ces mesures.

Les pavillons francs à Beyrouth. Les Lusignan obtinrent à Beyrouth pour leurs sujets la propriété de plusieurs églises avec des khans et des bains. « Graduellement, observe Ṣâliḥ (p. 54), les navires des autres Francs se remirent à fréquenter le port de Beyrouth. Le roi de Chypre commença par affréter deux de ses galères pour transborder à chaque voyage les marchandises de ses commettants européens. Puis les navires des diverses nations franques multiplièrent leurs visites ». On les appela « les galères de Baruth » (1).

Les droits d'entrée et de sortie, perçus à Beyrouth, formaient un revenu considérable. « Il fallut établir à l'entrée du port un service douanier avec des inspecteurs et un nombreux personnel. Ils étaient à la nomination du *nâib* de Damas lequel prélevait le surplus des recettes ». Parmi ces « nations franques », que Ṣâliḥ se contente de désigner globalement, nous devons mentionner les Vénitiens, les Pisans, les Florentins, les Provençaux, les Catalans, les marins du Midi de la France. Jacques Cœur y débarqua en 1432 pour se rendre à Damas. Devenu argentier du roi Charles VII, « il possédait sept galères dont le port d'attache était Montpellier... Longtemps encore, on vit des galères parties de cette ville, mais armées au nom du roi de France et équipées à ses frais, promener dans les mers du Levant leur pavillon aux armes royales » (2).

Les vice-rois de Damas ne cessèrent de rogner sur les revenus de la douane pour se les approprier et partager avec

(1) Cf. *Relazioni*.
(2) Cl. Huart, *Hist. des Arab.* II, 115

le Caire (1). Ces « mangeries » les déterminaient d'autre part à s'intéresser au développement du commerce syrien. Rien que sur le poivre, la douane prélevait des droits considérables. Les Vénitiens semblent avoir cherché à monopoliser l'exportation de cet article. Le chiffre de 10.000 dînârs (v. I, 263) de poivre que contenaient leurs dépôts de Beyrouth donne une idée des transactions qu'on concluait en cette ville, « *opulentissima civitas* », comme la qualifiait déjà Jean de Wirzbourg au temps des Croisades (2).

Les consulats. Les républiques italiennes se disputèrent, parfois les armes à la main, l'exploitation exclusive du marché syrien. Ennemis acharnés des Vénitiens, les Génois n'en voulaient pas moins aux Catalans. Ils réduisirent longtemps les Provençaux à passer par leur intermédiaire intéressé. C'est tout au plus s'ils leur abandonnaient le transport des pélerins. Les marchandises des pays transalpins, les « draps de Flandre », devaient passer par les ports et les navires italiens, acquitter des surtaxes spéciales. Dès le 14e siècle nous voyons l'institution consulaire, déjà connue sous le régime franc, régir ces colonies marchandes. Les Catalans entretiennent d'excellents rapports avec les Mamloûks et, à l'occasion, les utilisent en faveur des chrétiens indigènes. Ils obtiennent l'ouverture d'églises melkites et même jacobites (3). Leurs vaisseaux abordent à Beyrouth, d'où leurs marchands vont établir un consulat à Damas (4). Outre leur consulat en cette ville, les Vénitiens, ainsi que les Chevaliers de l'Hôpital (v. I, 257), en ouvrent d'autres à Jérusalem, à Ramla, principalement pour la protection des pélerins. Les consulats vénitiens de Syrie comptaient parmi les *maggiori*,

(1) Ṣâliḥ, 60-62.
(2) Tobler, *op. cit.*, 183.
(3) *Corresp. diplom.*, 16.
(4) Ṣâliḥ, 138, 149, 167.

les consulats de première classe ou consulats généraux. Ils n'étaient conférés qu'à des membres du patriciat, qui s'étaient distingués par des services antérieurs (1). Un chapelain, un physicien ou médecin, un pharmacien, étaient attachés aux consulats pour le service de la colonie marchande. Toutes les nations franques engagées dans le commerce du Levant étaient représentées par des consuls à Beyrouth. Montpellier en aurait même établi à Acre et Tripoli (2).

Les Mamloûks et les consulats. La politique égyptienne consentit à leur allouer une dotation annuelle s'élevant jusqu'à 200 ducats d'or. Cette pension, appelée *djâmakyya* (3), « dont les gouvernements étrangers, affirme M. Huart, n'auraient dû jamais accepter le principe, était pourtant formellement stipulée par les traités... Ce versement avait l'inconvénient de mettre encore plus les agents des nations européennes sous la coupe de l'autorité locale, qui les considérait comme des sortes d'otages ». Effectivement les consuls furent souvent rendus responsables des actes d'hostilité commis contre l'Egypte, par les corsaires qui sillonnaient la Méditerranée. Il leur arriva d'être emprisonnés ou même bâtonnés. Mais alors il suffira de la menace de déserter les ports levantins pour obtenir réparation des avanies, la restitution des sommes prélevées arbitrairement, enfin l'octroi de nouveaux privilèges. Dès cette époque, en voit s'élaborer lentement la législation réglementant la juridiction (4), la compétence des tribunaux consulaires, laquelle aboutira à établir l'exterritorialité. Tellement les Mamloûks comprennent la nécessité de retenir le commerce européen. Aux époques de

(1) *Relazioni*, 21.
(2) *Corresp.* 28, 43 ; Huart, *op. cit.*, II, 117.
(3) Cf. *Relazioni*, 13.
(4) Dès la fin du 13e siècle, en Egypte, les consuls connaissent des procès entre Sarrasins et Francs.

crise, de tension diplomatique, Ibn Ayâs signalera l'inquiétude causée par l'absence des marchandises franques. Ce qui achève de démontrer l'impéritie du régime mamloûk, c'est que dans un pays, où l'élevage du mouton est remarquablement développé, presque tous les draps étaient importés d'Europe.

Relations diplomatiques. Le damasquin Al-ʿOmarî (v. p. 26) nous a laissé un traité intitulé التعريف بالمصطلح الشريف, *Guide pour le style diplomatique*, à l'usage des fonctionnaires de la chancellerie égyptienne, chargés de rédiger les dépêches officielles. J'ai traité ailleurs des « Correspondances diplomatiques entre les sultans mamloûks d'Egypte et les Puissances chrétiennes », ainsi que de leurs « Relations officielles avec la Cour Romaine » (1). Les exploits de leurs croisières contre la côte syrienne n'empêchent pas la « Commune » des Génois d'obtenir les concessions commerciales et consulaires les plus étendues. La chrétienté continue à traiter d'égal à égal avec l'inconsistant régime installé en Egypte (2).

Ainsi quand les trafiquants latins de Beyrouth demandèrent à relever de ses ruines la belle petite église du Sauveur, le Caire s'empressa d'entériner leur requête. Cette église, entretenue par les dons des marchands et une taxe prélevée sur les navires européens fréquentant le port, était desservie par les Franciscains établis dans le couvent contigu. Ces Pères s'occupaient également d'héberger les pélerins qui abordaient, à l'aller ou au retour de la Terre Sainte, dans « ce port de Damas, l'antique et noble cité de Beyrouth » (3).

Animation de Beyrouth. Au cours du 15e siècle, sur-

---

(1) Voir la *Bibliographie*.

(2) Cf. *Correspond. diplomat.*, 25-26.

(3) Le pélerin Poloner, cité dans Tobler, *op. cit.*, 259.

tout après le départ des hordes de Tamerlan, Beyrouth devint le rendez-vous de toutes les populations méditerranéennes. Sur le pont des galères, des caravelles, des chébecs, des mahonnes et des felouques, entassés dans la darse, à l'abri de la chaîne qui ferme le port, et de la massive tour franque restaurée, le long du quai construit par les Croisés, dans les bazars tortueux et étroits, on rencontrait un mélange indescriptible de turbans, de bonnets, de *keffiés* de soie, de torses bronzés, de burnous multicolores, de robes fourrées, d'armures damasquinées. Riches négociants et portefaix, seigneurs et faquins, métis et courtiers, foule bariolée d'aventuriers, de forbans, épiciers et marchands d'esclaves, qui s'entremettent entre l'Asie musulmane et l'Europe chrétienne, également prêts à trafiquer de leur accord et de leur discorde. Toutes les langues de la Méditerranée, toutes les races, depuis le nègre de Nubie jusqu'au pâle Géorgien du Caucase, du Grec insinuant au Bédouin impassible, du Juif obséquieux à l'Espagnol hautain, toute la descendance d'Ulysse et de Pygmalion, toute l'écume, toute la fleur des civilisations rivales, est poussée sur ce coin du rivage phénicien par des nécessités plus impérieuses que les divergences de race et de religion.

Rhodiens et Italiens. Par dessus cette tourbe grouillante d'activité, parmi ces entremetteurs du Levant et du Ponant, on voit surgir le casque empanaché des chevaliers de Rhodes, le profil insaisissable des républiques italiennes. Créatures charmantes, êtres ambigus et amphibies, vivant sur la terre et sur l'onde, elles confondent dans leurs grâces de sirènes et les procédés de leur politique tortueuse, les à-coups de leurs colères et de leurs avances, les traits de l'Europe et de l'Asie. Personne ne s'entendra mieux à exploiter la faiblesse, l'inexpérience, l'anarchie de l'aristocratie servile, installée en Egypte. Flatterie, violence, leur souple diplomatie ne reculera devant aucune manœuvre pour s'assurer le

monopole du marché oriental, en écarter les rivaux de Catalogne et de Provence.

Les Maronites. Esquissons pendant cette période la situation du Liban chrétien. L'extermination des dissidents islamites au début du 14[e] siècle devait, nous l'avons dit (v. p. 15), favoriser l'expansion des Maronites. Ils n'avaient pas encore franchi le Nahr Ibrahîm. Leur émigration s'était portée de préférence vers Rhodes et Chypre. Leur nombre devait avoir augmenté au Liban septentrional, puisqu'un voyageur contemporain le dit « couvert de quantité de bourgs et de villages, tous habités par une immense multitude de chrétiens » (1).

Le patriarche résidait à Qanoûbîn. Au temporel, ils obéissaient à des chefs portant le titre de *moqaddam* et relevant officiellement de la *niâba*, la régence de Tripoli. Le principal de ces moqaddam, celui de Becharré, semble avoir profité de la période anarchique que traversa l'Egypte pendant la seconde moitié du 15[e] siècle pour s'assurer une semi-indépendance. Les émirs du Gharb étendirent également leur autorité, au dire d'Ibn Sabâṭ (2), « depuis Tripoli jusqu'à Ṣafad », expression qu'il faut éviter de prendre à la lettre et dont les émirs ma'nides feront les premiers une réalité

Descendus de leurs montagnes, les Maronites s'établissent à Djobail et dans la région voisine. Ils relèvent Batroûn que Poloner, en 1422, trouva « complètement ruinée », *funditus destructa*. Ce voyageur énumère parmi les communautés chrétiennes de Tripoli les *Moranitæ* (comp. l'arabe *Moránî*). Adonnés eux-mêmes à la culture du mûrier, ils y étaient attirés par l'industrie de la soie, très florissante en cette ville. Dès lors, de nombreux couvents occupaient la vallée de la

(1) Lammens, *Gryphon*, 16.
(2) Dans Ṣâliḥ, 260.

Qadîcha ou Nahr Aboû 'Alî (1).

Le syriaque. Dernier refuge des populations araméennes de Syrie, la Montagne opposa la plus tenace résistance aux envahissements de l'arabe, lequel éliminait graduellement le syriaque. En certains districts du Liban septentrional, cette dernière langue avait pu se maintenir comme idiome parlé. Cependant que dans le centre et le midi de la Montagne — l'histoire de Ṣâliḥ ibn Yaḥyâ en témoigne — l'arabe l'a emporté, grâce à l'invasion des Bédouins (v. p. 8) et des sectes islamites. Les émirs du Gharb cultivent la poésie et s'entourent de poètes arabes. Les écrivains maronites de cette époque emploient de préférence le vieux dialecte national ; si bien qu'un des grands missionnaires du 15e siècle, le franciscain flamand Gryphon se vit obligé d'apprendre le syriaque (2). Lorsque, comme Gabriel Al-Qalâ'î, les Libanais s'essaient en arabe, leur style rude et populaire décèle une véritable inexpérience de la langue du Coran. Mais alors même, ils continuaient à employer les caractères araméens. Dans tout le Liban, vocabulaire et prononciation, — sans parler de la toponomastique foncièrement syriaque — conservaient d'importants vestiges de l'idiome condamné à disparaître.

Les Druses à Rome. Depuis les Croisades, l'union religieuse avec l'Occident n'avait cessé de se resserrer parmi les Maronites. En 1441, une députation de Druses et de Maronites arrive à Rome (3). On ignore si dès lors les premiers étaient considérés comme descendants des anciens Croisés (4). Quant aux Maronites, ils avaient adopté plusieurs coutumes latines : chez les prélats, le port de l'anneau, de la

(1) Tobler, *op. cit.* 267.
(2) Cf. *Gryphon*, 17.
(3) *Gryphon*, 10-11.
(4) Cf. *Relazioni*. 90.

mitre, de la crosse, l'usage des cloches. Les différences rituelles n'en demeuraient pas moins notables au 15e siècle. Ainsi la confirmation était conférée immédiatement après le baptême et le peuple libanais continua à communier sous les deux espèces.

Les Melkites. Du style diplomatique en usage à la chancellerie des Mamloûks, au 14e et 15e siècles, nous croyons pouvoir inférer que la rupture entre les Latins et les Melkites de Syrie n'était pas consommée. Dans les diplômes d'investiture octroyés par les sultans d'Egypte aux patriarches melkites, un curieux jeu de mots rappelle à ces prélats qu'ils sont « la porte, *bâb*, (menant) au Pape ». Le formulaire officiel d'al-'Omarî, le *Ta'rîf* (v. p. 36), affirme que « le Pape est le supérieur hiérarchique des Melkites ». Les autres recueils ou *guides* de correspondance diplomatique recommandent de conférer au Pape les titres de « chef des Melkites, refuge des patriarches ». C'était traduire en style de chancellerie la suprématie romaine sur l'Eglise melkite. Cette primatie, les Mamloûks n'avaient aucun intérêt à l'établir ou à la consacrer. Depuis les Croisades surtout, ils n'auraient pas demandé mieux que de détacher de l'Occident leurs sujets chrétiens, en faveur desquels les régents européens, souverains d'Espagne, de Sicile, doges de Venise, de Gênes, Grands-Maîtres de Rhodes ne cessaient d'intervenir. S'ils ne l'ont pas osé, c'est autant par respect pour une situation fondée en droit que par crainte de violenter les consciences melkites (1).

---

(1) Lammens, *Relations officielles* ; Cf. *Gryphon*, 22.

Synchronismes principaux.

Bataille des Eperons d'or à Courtrai (1302).

Débuts de la confédération helvétique (1308).

Translation du Saint-Siége à Avignon (1309).

Concile de Vienne ; suppression des Templiers (1312).

Prise de Brousse par les Ottomans (1326).

Extinction des Capétiens. Avènement des Valois (1328).

Commencement de la guerre de Cent Ans (1337).

Etienne Douchan, empereur des Serbes. Premier emploi du canon (1346).

Les Ottomans à Gallipoli (1354). Ils établissent leur capitale à Andrinople. Milice des janissaires. Pierre de Lusignan, roi de Chypre, s'empare d'Alexandrie, sans pouvoir s'y maintenir (1365).

Croisade de Nicopolis (1396).

Batailles d'Angora (1402) et d'Azincourt (1415).

Premier siège de Constantinople par les Ottomans (1422).

Mission de Ste Jeanne d'Arc (1429) : son supplice (1431).

Avènement de Mahomet II (1451) ; il conquiert la Caramanie (1464).

Les Portugais doublent le Cap de Bonne-Espérance (1486).

Siége de Rhodes par les Ottomans (1487).

Fin du royaume arabe de Grenade. Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb (1492).

Vasco de Gama découvre la route des Indes (1498).

Victoire de François I à Marignan (1515).

Mamlouks.

1) *Bahrites*

Chadjar ad-dorr (sultane)	1250
Al-Malik al-Mo'izz Aibek	1250
» » » Mansoûr 'Alî	1257
» » » Mozaffar Qoutouz	1259
» » » Zâhir Baibars	1260
» » » Sa'îd Baraka-khân	1277
» » » 'Adil Salâmich	1279
» » » Mansoûr Qalâoûn	1279
» » » Achraf Khalîl	1290
» » » Nâsir Mohammad	1293
» » » 'Adil Katboghâ	1294
» » » Mansoûr Ladjîn	1296
» » » Nâsir Mohammad (2e fois)	1298
» » » Mozaffar Baibars	1308

Al-Malik	al-		Nâṣir (3e fois)	1309
»	»	»	Manṣoûr Aboû Bakr	1340
»	»	»	Achraf Qoûdjoûq	1341
»	»	»	Nâṣir Aḥmad	1342
»	»	»	Ṣâliḥ Isma'il	1342
»	»	»	Kâmil Cha'bân	1345
»	»	»	Moẓaffar Ḥâdji	1346
»	»	»	Nâṣir Ḥasan	1347
»	»	»	Ṣâliḥ Ṣalâḥ ad-dîn	1351
»	»	»	Nâṣir Ḥasan (2e fois)	1356
»	»	»	Manṣoûr Moḥammad	1361
»	»	»	Achraf Cha'bân	1363
»	»	»	Manṣoûr 'Alâ ad-dîn 'Ali	1376
»	»	»	Ṣâliḥ Ḥâdji	1381

2) *Bordjites*

Al-Malik	al-		Ẓâhir Barqoûq	1382
»	»	»	Nâṣir Faradj	1392
»	»	»	Manṣoûr 'Abdal'aziz	1405
»	»	»	Nâṣir Faradj (2e fois)	1406
»	»	»	'Adil Mosta'în (calife 'abbâside)	1412
»	»	»	Moayyad Chaikh	1412
»	»	»	Moẓaffar Aḥmad	1421
»	»	»	Ẓâhir Ṭaṭar	1421
»	»	»	Ṣâliḥ Moḥammad	1421
»	»	»	Achraf Bars-bây	1422
»	»	»	'Azîz Yoûsof	1438
»	»	»	Ẓâhir Djaqmaq	1438
»	»	»	Manṣoûr 'Othmân	1453
»	»	»	Achraf Inâl	1453
»	»	»	Moayyad Aḥmad	1460
»	»	»	Ẓâhir Khochqadam	1461
»	»	»	Ẓâhir Yilbây	1467
»	»	»	Ẓâhir Tîmoûrboghâ	1468
»	»	»	Achraf Qâit-bây	1468
»	»	»	Nâṣir Moḥammad	1496
»	»	»	Ẓâhir Qânṣoû	1498
»	»	»	Achraf Djânboûlâd	1500
»	»	»	'Adil Ṭoûmân	1501
»	»	»	Achraf Qânṣoû al-Ghoûri	1501
»	»	»	Achraf Ṭoûmân-bây	1516

CHAPITRE XIII.

LES OTTOMANS ; XVI[e] ET XVII[e] SIÈCLES (1516-1697).

I. LA CONQUÊTE OTTOMANE.

Décadence militaire des Mamloûks. Des Autrichiens on a dit qu'ils furent souvent en retard d'une année et d'une armée. A la veille de la lutte qui va s'engager, l'organisation militaire des Mamloûks retardait d'un siècle. Pendant que les Ottomans constituaient la redoutable infanterie des janissaires, ceux-là continuèrent à ne s'intéresser qu'à leur cavalerie. Les succès foudroyants de la marine franque sur les côtes et dans les eaux syriennes auraient dû leur révéler la puissance irrésistible des armes à feu (v. p. 19). Les Bordjites négligèrent d'imiter les Ottomans, qui n'avaient pas tardé à adopter la nouvelle artillerie. L'anarchie acheva de disloquer la cohésion de leur armée (1), comme elle avait faussé les rouages du gouvernement. Les émirs spéculaient sur la solde, sur la subsistance des soldats. Escomptant la fin du régime, les plus qualifiés parmi les *nâib* de Syrie négocient

---

(1) Réduite à une force de police, elle n'avait plus combattu depuis les temps de Tamerlan ; comp. les réflexions d'Aboû'l Maḥâsin, 688.

déjà sous main avec les Ottomans. Partout règne la désaffection. Leurs vexations, leurs avanies inquiètent le commerce européen, qui se trouve abandonné sans protection aux pillages de la populace, aux attaques des Bédouins.

Le commerce. La découverte du Cap de Bonne Espérance (1486) l'avait bouleversé, en détournant vers le Midi la route des Indes. L'impéritie des Mamloûks menaçait de lui porter le coup de grâce. Dès la fin du 15e siècle, on ne trouve plus à Venise de candidats pour le consulat de Damas, lequel primait alors celui de Beyrouth. La *Sérénissime République* dut désigner d'office les titulaires du poste, stipuler, en cas de refus ou de retard non justifié, des amendes qui s'élevaient à 500 ducats d'or contre les fonctionnaires récalcitrants (1).

Le sultan Qânsoû Ghoûri. Le chroniqueur égyptien Ibn Ayâs a noté au jour le jour les progrès de cette décrépitude, dont il fut le spectateur attristé. Contentons-nous de résumer le jugement qu'il porte sur Qânṣoû Ghoûri (2). Le tableau, poussé au noir, atteste du moins que les contemporains éprouvaient l'impression d'assister à la fin d'un régime, dont son texte récapitule sommairement les tares. Qânṣoû, qui devait finir tragiquement dans la plaine de Dâbiq, avait dépassé la soixantaine quand il monta sur le trône. L'âge n'avait en rien diminué chez lui la vigueur du caractère, qu'il déploya principalement pour dépouiller ses sujets. « Il gouverna quinze ans et six mois. Chacun des jours de son règne parut aussi long que mille ans. Souverain énergique, il imposait le respect, lorsqu'il figurait dans les cérémonies officielles. Quant à ses vices, inutile d'en essayer le dénombrement. A lui seul, il commit plus d'injustices que tous ses prédécesseurs. Il adultéra la monnaie d'or et d'argent, la rendant inutilisable pour les transactions commerciales ». De son

(1) Cf. *Relazioni*, 13-14, 18, 19, 28.
(2) Ibn Ayâs, *op. cit.*, III, 58-60.

temps l'armée perdit ce qui lui restait encore d'énergie et de discipline.

Il écrasa d'impôts les provinces syriennes. Ses réprésentants s'empressèrent d'en augmenter le montant et les prélevaient de vive force (1). Aussi les contribuables ne songeaient-ils qu'à quitter le pays pour se dérober à leurs violences. Dans certains ports, les droits de douane avaient été décuplés. Aussi le commerce étranger commençajt-il à les déserter. Bientôt les marchandises importées d'Europe devinrent introuvables. Les hommes les moins recommandables s'insinuèrent dans la faveur du souverain, en lui suggérant de nouvelles sources d'exactions, les مغارم, les مظالم, que détaillent les chroniques du temps. Il fit expirer dans les tortures les fonctionnaires hors d'état de satisfaire sa cupidité effrénée. Il supprima les pensions des veuves, des orphelins. A mesure qu'il avançait en âge, sa soif de l'or augmentait. Il finit par imposer des taxes aux collecteurs de bouse de vache. « Ayant pris en main la surveillance des deniers publics, il les dépensa en constructions inutiles, s'obstinant à couvrir de dorures les murailles et les plafonds des bâtisses qu'il élevait ».

Sa cupidité. Voilà sous quel régime (2) se trouvait placée la Syrie dans la première décade du 16[e] siècle. Rien d'étonnant si, au témoignage du consul vénitien de Damas, les sympathies de la population se tournaient du côté des Turcs. Ghoûri se donna du moins le mérite de gouverner. Il réussit à imposer son autorité. A quel point ses exactions devaient avoir épuisé la Syrie, on arrive à se le figurer, en lisant le détail du butin, recueilli par les Ottomans dans la citadelle d'Alep : un million de dînârs en espèces, des monceaux de selles brodées, d'épées ciselées, d'armures incrustées d'or. Ces

---

(1) L'an 1513, il supprima pourtant une taxe sur les tisserands de Homs. Voir les inscriptions de la grande mosquée de cette ville.

(2) Cf. Yorga, *Gesch. des osman. Reiches*, II, 336. (Cf. *Bibliogr.*).

trésors que « jamais ne posséda un autocrate grec, Ghoûri les avait extorqués par la violence ». Au Caire, Selim I trouvera dans le trésor privé de Ghoûri « cent millions, 800.000 dînârs » (1), produit des exactions, commises en Syrie aussi bien qu'en Egypte. Non moins que la cupidité du souverain le pays redoutait ses soldats mamloûks. Mal payés, livrés à l'indiscipline, leur présence devenait un fléau. Pour économiser sur leur entretien, Ghoûri les logea chez l'habitant. Ces soudards s'y abandonnaient à leurs plus mauvais instincts, au pillage, aux vices les plus honteux.

Entre Ottomans et Mamloûks. La morgue des Bordjites ne manqua pas une occasion de provoquer les sultans de Stamboul. Dans leurs relations diplomatiques, ils s'obstinèrent à leur refuser les titres souverains, ne leur concédant que celui d'émir (2). Ces motifs ne pouvaient qu'aiguillonner l'ambition ottomane, démesurément exaltée par la conquête de Constantinople (1453). La barrière du Taurus séparait encore les deux Etats rivaux. Le belliqueux sultan Selim I se résolut à la franchir. Il voulut reconstituer à son profit l'ancien empire du califat, rétablir l'unité religieuse de l'islam.

Quels prétextes mettre en avant ? Mamloûks et Ottomans étaient orthodoxes. Ceux-ci accuseront les Circassiens du Caire de sympathies pour les Persans chî'ites. Ils se désintéressaient, ajoutait-on, de la protection des Lieux-Saints, des routes du pélerinage. L'accusation était spécieuse. Rarement une décade s'écoulait sans que les Arabes du désert ne missent à mal les pélerins de la Mecque. Quand ils avaient échappé aux Bédouins, ils se voyaient rançonnés par les Chérifs dominant dans les villes saintes, dont la rapacité allait jusqu'à

(1) Ibn Ayâs, III, 50, 101, 285.
(2) *Ibid.*, 49, 237.

piller les trésors de la Ka'ba, dépouiller le tombeau de Mahomet (v. I, 146). Cette situation ne datait pas du temps des Mamloûks. Sous les Seldjoûcides, l'an 545 H. (= 1150), une caravane de pélerins, composée de personnages de distinction : 'ulémas, qâḍis, faqîh, de *khâtoûn*, dames de haut rang, femmes d'émirs, avait été complètement pillée, beaucoup de pélerins tués, les femmes dépouillées. Un petit nombre échappa à la mort et fut recueilli à Damas (1).

Les Ottomans et l'Arabie. La conquête ottomane n'apportera aucun remède à ce mal endémique. Il durera aussi longtemps que les nomades domineront les routes du Ḥidjâz. Pendant les quatre années que se prolongea le règne de Selim, les Bédouins s'attaqueront périodiquement à la caravane des pélerins (2). Jamais danger plus grand n'aura menacé les sanctuaires de l'islâm, même aux temps de Renaud de Châtillon (v. I, 225). Les croisières des Portugais dans la Mer Rouge et devant Djedda jetteront la terreur dans les Villes Saintes. C'est alors qu'ils réussiront à prendre pied dans le Golfe Persique. Dans la Méditerranée, les corsaires chrétiens captureront, couleront à coups de canon les vaisseaux qui mettaient l'Egypte en communication avec Stamboul. Comme aux plus mauvais jours des Mamloûks, les Francs, l'an 926 H. (1519), s'empareront de Beyrouth et s'y installeront pendant trois jours (3). On jugera si Selim I était bien venu de mettre en cause la tiédeur de ses adversaires dans la défense de l'islam. Principalement depuis Moḥammad II, les sultans ottomans avaient affecté de tourner leurs libéralites du côté de la Mecque. C'était d'avance s'assurer l'appui des Chérifs besogneux, les sympathies du monde musulman dans la lutte qu'ils méditaient d'entreprendre contre les Mamloûks. Du

(1) Qalânisî, 310.
(2) Ibn Ayâs, III, 181, 190, 311.
(3) *Ibid.* ; 169, 188, 202, 204, 233, 281.

cupide Ghoûri, il ne fallait pas attendre qu'il cherchât à contrebalancer l'effet de ces générosités intéressées. Les exactions de ses représentants à Djedda avaient ruiné ce port, chassé les riches marchands indiens, qui y affluaient jadis.

L'autre prétexte paraissait à peine plus sérieux. En réalité, Qânșoû s'était borné à entretenir des relations secrètes avec le Chah de Perse, qui s'était laissé battre par les Ottomans (1). Nous verrons avec quelle désinvolture ceux-ci traiteront le calife-fantôme, véritable prisonnier d'Etat — il s'appelait Motawakkil — successeur des califes 'abbâsides que les Mamloûks avaient recueillis et internés au Caire, après la ruine de Bagdad par les Mongols (v. I, 232). Ghoûri se prépara pourtant à soutenir une lutte qu'il devinait imminente. Il devenait évident que Selim I, tranquille du côté de la Perse, se tournerait contre la Syrie. La mobilisation du corps expéditionnaire mamloûk n'en fut pas moins laborieuse.

Les Mamloûks mobilisent. Le vieux Ghoûri voulut de nouveau économiser sur la solde des troupes. Il prétendit obliger les émirs, commandants militaires, à la compléter sur les gains illicites qu'il leur reprochait d'avoir réalisés les années précédentes. Le calife Motawakkil, forcé d'accompagner l'expédition, dut se contenter d'une gratification dérisoire pour ses frais de voyage. Encore fallut-il l'intervention de Țoûmân-bây. Les quatre grands-juges ne reçurent aucune indemnité de déplacement (2).

Mécontente, travaillée par l'indiscipline, l'armée égyptienne atteignit Damas. Nous connaissons les sentiments des Syriens à l'égard du régime mamloûk. La cité n'en dut pas moins pavoiser, illuminer d'office à l'occasion de l'entrée

---

(1) Ibn Ayâs, 23, 60.

(2) *Ibid.*, III, 22, 23. C'étaient les chefs des quatre rites orthodoxes (v. I, 167).

officielle. Devant la monture du vieux souverain, « la corporation des marchands européens répandit des écus d'or et d'argent (1). Les mamloûks de l'escorte sultanienne se précipitèrent pour les ramasser et manquèrent de désarçonner leur maître. Aussi ordonna-t-il aux Francs d'arrêter leurs démonstrations ».

Bataille de Dâbiq. De Damas, l'armée gagna Alep, renforcée par des contingents syriens d'une fidélité douteuse. Ghoûri y apprit les traitements ignominieux infligés à son envoyé au camp de Selim I. Ce dernier lui donnait rendez-vous à Dâbiq. Il avait rasé l'ambassadeur égyptien, l'avait condamné à ramasser le fumier de son cheval. Ghoûri comprit que les armes seules décideraient entre eux. Il alla camper dans la plaine de Dâbiq, près d'Alep (v. I, 90). Il y était à peine arrivé qu'il se heurta à l'avant-garde des Ottomans. Dans l'armée mamloûk figuraient le calife, les grands-qâḍis des quatre rites, les cheikhs principaux des ṣoûfis d'Egypte et de Syrie. On portait devant Ghoûri le fameux Coran du calife ʿOthmân (2). L'avantage appartint d'abord aux Egyptiens. Ils possédaient une cavalerie, admirablement montée. « Chacun de leurs cavaliers, assure le chroniqueur patriote Ibn Ayâs (III, 58), valait mille cavaliers ottomans ». Tous savaient le sultan mécontent de l'apathie montrée par ses émirs dans la mobilisation de leurs contingents. Le bruit se répandit alors, on ignore comment, que Ghoûri aurait recommandé à sa garde particulière de demeurer l'arme au bras, pour laisser combattre et décimer les autres mamloûks. C'en fut assez pour briser le premier élan.

Défaite et mort de Qânsoû. Enfin Khâir-bey, nâib d'Alep, secrètement d'accord avec Selim I, battit précipitam-

(1) C'était l'usage ; cf. Ibn Ayâs, III, 35, 350.
(2) *Ibid.*, 45-47

ment en retraite, entraînant l'aile gauche dans sa fuite. Bientôt Ghoûri se vit seul avec une modeste escorte de gardes. L'étendard sultanien fut replié. Le vieux souverain, s'apprêtant à fuir, essaya de tourner bride sur sa monture, lorsque, en cette heure critique, il esquissa un faux mouvement ou se sentit frappé d'un coup d'apoplexie. Mort ou vivant, il fut écrasé sous la charge irrésistible de la cavalerie ottomane. « Il est certain que personne ne découvrit ni ne reconnut son cadavre. On eût dit que la terre l'avait englouti ». « Ample matière à méditation ! ajoute sentencieusement Ibn Ayâs (1). Il ne trouva pas de tombeau, celui qui avait prodigué 100.000 dînârs pour la *madrasa*, où il comptait reposer au sein de la gloire et de la paix ! ».

L'indiscipline, la démoralisation des mamloûks, la trahison des émirs expliquent suffisamment la débâcle de Dâbiq. Dans sa chronique, Ibn Ayâs oublie de mentionner les ravages de l'artillerie, dont il ne semble pas plus avoir deviné le rôle que ses informateurs circassiens, les survivants de la grande déroute. C'était le 24 Août 1516. L'action avait été menée rondement. Commencée au lever du soleil, elle se termina dans les premières heures de la soirée. Au milieu du désordre général, on perdit le précieux Coran de 'Othmân.

Selim I à Alep. Selim I pénétra dans Alep sans coup férir. La population sortit à sa rencontre, précédée de ses ulémas et portant processionnellement les exemplaires du Coran (2). Après la défaite, elle s'était opposée à l'entrée des mamloûks qui tentèrent de s'y réfugier. Les habitants firent main basse sur les biens des émirs, sur les valeurs reçues en dépôt. C'était leur revanche pour les excès commis par leurs

(1) *Loc. cit.*
(2) Ar-Roûmî, *Al-'Atlam*, (manusc. *Bibl. orient.*).

hordes indisciplinées. Il ne resta aux vaincus que la ressource de gagner Damas, à travers un pays soulevé. Ils y entrèrent à pied ou montés sur des ânes. Selim accueillit favorablement l'inoffensif Motawakkil, le calife ʿabbâside. Il avait ses vues sur ce prisonnier de marque et lui assigna une garde, chargée de prévenir son évasion. Aux juges suprêmes qui l'accompagnaient, il reprocha leurs exactions, et aussi leur lâcheté vis-à-vis de leur ancien souverain et de ses excès de pouvoir. Le gouverneur de la citadelle d'Alep s'était enfui, sans se soucier d'en fermer les portes. Les Ottomans n'eurent que la peine de recueillir les trésors, les munitions abandonnées. Le soir de leur entrée, les Alepins illuminèrent. Au traître Khâir-bey, le sultan octroya une pelisse d'honneur, ainsi que « le surnom de Khâin-bey, parce qu'il avait trahi (*khân*) son souverain ». (1).

Reddition des villes syriennes. Ḥâmâ, Ḥomṣ n'opposèrent pas plus de résistance qu'Alep. L'intervention de Khâir-bey finit par décider la reddition de Damas. On avait vainement essayé de protéger les abords de la cité au moyen de l'inondation, en détournant les canaux d'irrigation et les eaux du Baradà. La cavalerie turque commença par s'y enliser et perdit du monde. A l'intérieur la populace s'était soulevée. Elle profita de ces journées d'anarchie pour piller les magasins et surtout les dépôts des négociants européens. Selim fit à Damas une entrée solennelle. « Jamais, atteste un témoin européen, on n'assista à une *Porte* (réunion officielle) aussi brillante ». Les autres villes, Tripoli, Ṣafad, Naplouse, Jérusalem se rendirent à la première sommation. Cependant les débris de l'armée vaincue, après un simulacre de résistance devant Gaza, essayèrent de gagner la frontière égyptienne. En route, ils se virent assaillis, eux et les commerçants qui

(1) Ibn ʿAyâs, III, 50.

les accompagnaient, par les Bédouins. Ces brigands « les traitèrent comme n'avaient pas fait les Ottomans » (1).

Toûmân-bây et Ghazâli. Pendant l'absence de son souverain, le loyal émir Ṭoûmân-bây avait assumé la régence en Egypte. Son énergie y avait maintenu l'ordre, réprimé les violences des Bédouins, qui s'étaient jetés sur les terrains de culture. Il devait être le dernier et aussi « le meilleur de la dynastie circassienne ». En cette heure d'angoisse, il accepta, à son corps défendant, le titre de sultan et la mission de protéger l'Egypte. Il se trouvait condamné à échouer, avec un trésor à sec et des troupes démoralisées, sans élan pour la guerre.

En Syrie, l'envahisseur s'était comporté avec modération. Nulle part, la population n'avait opposé de résistance. Selim quitta Damas, après un séjour de trois mois (2), dans les dernières semaines de 1516. A Gaza, son lieutenant Sinân-pacha avait repoussé une avant-garde de l'armée que Ṭoûmân-bây réunissait laborieusement pour l'opposer à l'invasion. L'avance de Sinân se trouva retardée par le transport de sa pesante artillerie. Ṭoûmân dut lui laisser le temps de traverser en dix jours, sans être inquiété, le désert du Sinaï, pendant que lui-même parlementait avec ses mamloûks. A l'imitation de Khâir-bey, son collègue d'Alep, Djânbardi Ghazâli, le dernier nâib de Damas sous Ghoûri, avait trahi pour passer aux Ottomans.

Mort de Toûmân. Ṭoûmân se décida à couvrir sa capitale par une longue ligne de retranchements, s'étendant jusqu'au village de Maṭaryya. A l'abri de ce rempart, il accumula les provisions et y appuya les vieux mortiers, tirés de l'arsenal, ainsi que les bouches à feu qu'il venait d'acheter

---

(1) Ibn Ayâs, 54, 71.
(2) Roûmi, *ms. cité*, 405.

aux Vénitiens. Servies par des artilleurs improvisés, ces pièces ne parvinrent pas à dominer le feu de l'ennemi. Celui-ci réussit à tourner la position. Le 22 Janvier 1517, à Rîdânyya, il infligea à Toûmân une défaite décisive. Bientôt capturé dans le Ṣaʿîd, amené au vainqueur, il ne tarda pas à être exécuté. La dynastie des Mamloûks qui avait régné 257 ans sur la Syrie (1260-1516) était éteinte. Nous aurons à mentionner un essai de restauration, dans le milieu du 18e siècle, à propos de Ḍâhir al-ʿOmar.

Selim Ier et Motawakkil. Selim reçut en Egypte l'hommage du Chérif de la Mecque et les clefs des villes saintes. Il montra que, moins encore que les Mamloûks, il entendait subordonner la politique à la religion. Après avoir traîné à sa suite, en otage, le calife Motawakkil, il le dépouilla des revenus qu'il retirait du sanctuaire de Sayyda ʿNafîsa au Caire. Puis il l'expédia à Stamboul. Le malheureux s'y vit accusé par ses neveux d'injustices commises à leur détriment, de détournement de valeurs, de dépôts appartenant aux familles des émirs circassiens morts à la guerre. Selim profita de l'accusation pour achever de déconsidérer le représentant officiel de l'islam. Motawakkil se donna le tort de provoquer de nouvelles interventions. Pour distraire les loisirs forcés de son exil, il acheta des esclaves musiciennes « et mena joyeuse, très joyeuse vie », فتك في البسط والانشراح غاية الفتك. Mécontent, le sultan le déporta loin de Stamboul « à sept journées de la capitale ». Il ne revint de sa déportation qu'après la mort de Selim (1). Motawakkil, on l'a prétendu, lui aurait cédé ses droits au califat (2).

Prétendue cession du califat. La cession eût été frappée de nullité. Le Padichah ottoman n'appartenait pas à la

(1) Ibn Ayâs, III, 120, 125, 205, 229, 237.

(2) Comme nous l'avions d'abord admis ; cf. *Revue du monde musulman*, T. XL, p. 148.

tribu de Qoraich (1). Un calife peut bien abdiquer, mais non en faveur d'un candidat. L'usage lui avait accordé la faculté de désigner, avant sa mort, un successeur, sous la réserve que cette désignation serait ratifiée par une *bai'a*, reconnaissance de la communauté musulmane. Abstraction faite de la question de droit, « d'un événement aussi capital, il ne se rencontre aucune mention dans les volumineuses chroniques arabes et turques de l'époque, aucune allusion dans les histoires officielles ou non, composées postérieurement par les Arabes et les Turcs » (C. Nallino). Le contemporain Ibn Ayâs a consacré trois cents pages de texte serré aux dernières années de Selim. Ce chroniqueur loquace n'en a aucune connaissance. Il note au jour le jour les moindres événements dont il fut témoin, les bruits arrivant de Stamboul ; il détaille avec indignation les humiliations infligées à Motawakkil par les Turcs qu'il n'aime point. Il se contente de gémir sur l'éloignement du califat, mais ignore sa prétendue cession aux Ottomans (2).

Manœuvres pour l'accréditer. Ils n'en essaieront pas moins d'établir la confusion en la matière. Ainsi le sultan Solaimân, dans une inscription de la mosquée de Médine (1566), se laissera donner la qualification ambigüe de خليفة الله في العالم, « vicaire d'Allah en ce monde », qu'avaient déjà adoptée, avant lui, certains Seldjoûcides. Ballon d'essai, formule intermédiaire (3). Elle voudrait sanctionner une fausse équivalence avec le titre officiel « امير المؤمنين, commandeur des croyants », réservé aux califes légitimes ; en attendant les audacieuses prétentions inscrites par Midhat-pacha dans la Constitution de 1876. Au début du 19e siècle, Corancez, l'au-

(1) Voir vol. I. p. 178.

(2) Ibn Ayâs, III, 120.

(3) Dans la théocratie musulmane, l'expression سلطان الله, « pouvoir d'Allah », désigne le gouvernement.

teur bien informé d'une « Histoire des Wahabis », observe justement que, dans la solennelle prière du Vendredi, « le seul titre qu'ait le Grand-Seigneur est celui de Serviteur des deux sublimes Ḥarams », خادم الحرمين, à savoir la Mecque et Médine. Ce titre avait déjà figuré dans la titulature officielle des sultans mamloûks.

II. Organisation de la Syrie ottomane.

L'œuvre de Selim. De retour en Syrie, ce sultan s'occupa à réorganiser sommairement le pays. Les anciennes circonscriptions territoriales, les *niâba* des Mamloûks furent conservées (v. p. 4). Pour récompenser la traîtrise de Khâirbey, le sultan lui avait confié la vice-royauté d'Egypte. En Syrie, il rémunéra non moins libéralement un autre félon de marque, Ghazâli, auquel il rendit son ancien gouvernement de Damas. Il y joignit les *niâba* de Ḥamâ et de la Palestine (1), c'est-à-dire toute la Syrie, à part la régence d'Alep. Celle-ci, qui commandait les passes de l'Amanus et du Taurus, fut réservée à un pacha turc. Déduction faite de leur moralité, les deux traîtres mamloûks se montrèrent des administrateurs de valeur, hommes d'énergie et de ressources, qu'aucune considération d'humanité, de loyauté, n'embarrasserait. Selim ne demanda pas autre chose, comptant que leur passé compromis les mettrait à sa dévotion. Avant de partir, il décida que le rite ḥanifite, celui des Ottomans, deviendrait désormais le rite officiel en Syrie (v. I, 167). L'année de son retour d'Egypte (1517) fut signalée par une horrible disette, suivie d'une violente épidémie. Les janissaires commirent d'effroyables désordres à Damas où ils dévastèrent les jardins

(1) Ibn Ayâs, III, 157, 249; Roûmî, 406, 425.

de la Ghoûṭa (1). Leur indiscipline fera bientôt oublier celle des mamloûks.

Révoltes. Selim n'avait pas encore repassé le Taurus et se trouvait à Alep, quand derrière lui les révoltes éclatèrent. Jusqu'à ce jour, le principal chef des Arabes, Ibn Ḥanach, s'était refusé à présenter sa soumission. Dans leur marche vers l'Egypte, il avait osé s'attaquer aux Ottomans. Avant eux, jamais les Mamloûks n'avaient pu le réduire à l'obéissance. Comme début dans son nouveau poste, Ghazâli réussit par trahison (2) à s'emparer du rebelle. Il envoya sa tête au sultan avec celle d'un émir de la Bqâʿ, chef du clan métouâli des Banoû Ḥarfoûch, famille dont le nom reviendra fréquemment dans la suite. Selim ne put que féliciter son habile représentant en Syrie :

. . . *Ne rougissez pas : le sang des Ottomans*
Ne doit point en esclave obéir aux serments . . . .
Libres dans leur victoire, et maîtres de leur foi,
L'intérêt de l'Etat fut leur unique loi :
Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise et rarement gardée (3).

Ibn Ḥanach sera le premier dans la longue série des chefs syriens, victimes de leur aveugle confiance dans les serments des gouverneurs turcs. Les émirs libanais en feront bientôt l'expérience. On ne sait comment, les Tanoûkh du Gharb se trouvèrent compromis dans ce mouvement de révolte. La politique, suivie pendant cette période troublée par les petits chefs libanais, n'est pas tirée au clair. Nous ne pos-

(1) Ibn Ayâs, III, 140-144.

(2) « Les Turcs ont pour principe de s'assurer par la félonie ce qu'ils désespèrent d'emporter de vive force » (Cotovicus, 397). — « C'est une qualité distinctive des Osmanlis, d'employer, au défaut de la force, les serments les plus solennels et de les trahir sans remords» (Corancez).

(3) Racine, *Bajazet*, II, scène 3.

sédons que des renseignements traditionnels peu explicites, quand ils ne sont pas contradictoires.

Bohtorides et Ma'nides. A la veille de la bataille de Dàbiq, les Boḥtorides ne surent pas deviner à temps de quel côté se déclarerait la victoire ni se partager, comme autrefois leurs ancêtres, entre les deux camps (v. p. 10). Avec leur contingent, ils combattirent dans l'armée de Ghoûri. Leurs voisins du Choûf, les émirs ma'nides se montrèrent plus perspicaces. Leur chef Fakhraddîn I n'aurait pas — semble-t-il — hésité alors à lier sa fortune à celle du traître Ghazâli. Cette décision lui porta bonheur. Impressionné par ses protestations de dévouement et par son éloquence, Selim le renvoya au Liban avec un accroissement d'autorité et de prestige, assuré de l'appui de Ghazâli.

La rancune poussa-t-elle les Boḥtorides dans les rangs des rebelles ? Toujours est-il que Ghazâli les déclara suspects d'intelligence avec eux. Il s'empara de leurs principaux émirs et les jeta en prison. Ils ne seront délivrés qu'après l'exécution d'Ibn Ḥanach (v. p. 56). Cette répression ne mettra pas fin à la rébellion. Elle s'étendra à la montagne de Naplouse, repaire de Bédouins anarchiques que les Mamloûks n'avaient jamais réussi à soumettre. Le pillage des campagnes de la Palestine augmenta encore la disette qui désolait la Syrie (1). Le pays acheva de se convaincre qu'en changeant de régime, il n'avait pas amélioré son sort. Ghazâli saura bientôt exploiter le mécontentement. Les succès remportés sur les chefs de bandes l'avaient mis en faveur à Stamboul. On s'y reposa sur son habileté. Sur son conseil, les garnisons ottomanes furent réduites. Ghazâli répondait de l'ordre.

Ghazâli se proclame sultan. Pendant tout le règne de Selim, il gouverna la Syrie avec une autorité presque absolue.

---

(1) Ibn Ayâs, III, 191.

L'ambition finira par tourner la tête à l'ancien mamloûk. Son énergie dans la répression du brigandage assura au pays quelques années de tranquillité, au vice-roi les loisirs pour se créer une armée, un parti. Témoin du régime de terreur établi par Khâir-bey en Egypte, Ibn Ayâs affirme que, sous l'administration de Ghazâli, « le loup et l'agneau se promenaient de conserve ». Il est certain qu'il sut se rendre populaire. Malgré la sévérité déployée contre les Bédouins, il réussit à capter leur confiance, à les grouper autour de sa personne. D'Egypte les anciens mamloûks, tenus à l'écart, placés en demi-solde par le cupide Khâir-bey, accouraient lui offrir leurs services. Les Kurdes, les Turcomans eux-mêmes cédèrent à l'entraînement général, qui poussait dans les bras de Ghazâli tout ce qui n'était pas Ottoman. Il compta bientôt 12.000 soldats et parmi eux plusieurs centaines de fusiliers (1). Il patienta jusqu'à la mort de Selim I. Quand son fils Solaimân lui succéda (1520), Ghazâli jeta le masque.

Les Syriens, les soldats, les émirs, les Arabes l'y poussèrent. « Deviens sultan, lui crièrent-ils ; personne n'osera te résister ; nous combattrons avec toi ». Il se laissa persuader, proclamer sultan dans l'antique mosquée des Omayyades, sous le nom de Malik Achraf. Il avait préablement essayé d'entraîner Khâir-bey dans la révolte, lui conseillant de poser de son côté sa candidature au sultanat d'Egypte. Khâir-bey se contenta de prévenir Solaimân.

Sa défaite. Les Syriens engagèrent leur nouveau souverain à envahir l'Egypte. Il préféra s'assurer d'abord d'Alep, après s'être mis en rapports avec les chevaliers de Rhodes. Erreur funeste, opine Ibn Ayâs (III, 275) : « S'il avait pris le chemin de l'Egypte, sa popularité lui aurait valu l'appui de

(1) Ibn Ayâs, III, 249, 252.

tout le pays, des Circassiens et des Arabes ». Ghazâli ne réussit pas à maîtriser la résistance d'Alep, dont les habitants lui étaient secrètement favorables. Solaimân envoya à la rescousse, avec Firhâd-pacha (1), une partie des garnisons cantonnées en Anatolie et en Caramanie. Sans attendre leur arrivée, Ghazâli résolut de battre en retraite, pour mettre Damas et la citadelle en état de défense. Il s'y trouva bientôt rejoint par les troupes turques, bien supérieures en nombre aux forces qu'il put leur opposer. La rencontre eut lieu à Qâboûn, près de Damas. Après une courageuse résistance de six heures, Ghazâli fut battu et tué, le 27 Janv. 1521.

Répression des Turcs. Les représailles exercées par les vainqueurs rappelèrent, au dire d'Ibn Ayâs, celles des Tartares sous Tamerlan. « Un tiers de la ville de Damas, de ses quartiers, des bazars, des villages de la banlieue, fut dévasté » (2). Dans cette répression, les janissaires s'assureront une réputation qui les rendra un objet de terreur pour toute la Syrie (3). Cette victoire consacra l'autorité des Ottomans. Tous les gouvernements, « jusque-là détenus par les anciens mamloûks », seront désormais confiés à des fonctionnaires turcs. Le vainqueur Firhâd-pacha reçut la *niâba* de Tripoli, poste stratégique, où il fallait à la fois surveiller la mer, la montagne des Nosairis et celle du Liban ainsi que la grande route menant de la côte aux villes de l'intérieur. Ayâs-pacha, successeur de Ghazâli, ayant voulu châtier les Bédouins, fut battu et dut précipitamment se réfugier derrière les remparts de Damas. Firhâd ne demeura pas longtemps à Tripoli. Solaimân s'était décidé à marcher en personne contre l'île de Rhodes. Pour assurer la tranquillité de l'Anatolie pendant son absence, il mit sous les ordres de Firhâd toutes

(1) Ecrit aussi فرحات par les chroniqueurs arabes.
(2) Roûmî, 425-426 ; Ibn Ayâs, III, 248-249 ; 275-276.
(3) Cf. *Relazioni*, 102.

les forces militaires de l'Asie turque et le chargea d'abord de le débarrasser du gouverneur de Mar'ach, soupçonné de trahison (1).

Divisions administratives de la Syrie turque. Nous ignorons si, après cette expérience, Solaimân songea à reprendre l'œuvre ébauchée par son père, s'il maintint en Syrie les *niâba*, créées par les Mamloûks. Les relations consulaires, vers la fin du 16[e] siècle, mentionnent trois pachaliks : Damas, Alep, Tripoli, gouvernés par des *beylerbeys* (2). Au temps du sultan Aḥmad (1603-1617), un rapport officiel confirme l'existence de ces trois grandes circonscriptions, qui formeront longtemps les principales divisions administratives de la Syrie ottomane. La première ou Damas comprenait dix *sandjaqs* ou préfectures. Les plus considérables étaient Jérusalem, Gaza, Naplouse, Tadmor, Beyrouth, Ṣaidâ. Le vilayet de Tripoli comptait cinq sandjaqs : Tripoli, Ḥamâ, Ḥoms, Salamia, Djabala. Alep avec ses neuf sandjaqs englobait toute la Syrie septentrionale, à l'exclusion de 'Aintâb relevant du vilayet de Mar'ach. En 1660, on créera un nouveau pachalik, celui de Ṣaidâ pour surveiller la Montagne.

Anarchie administrative. Nous ne pouvons nous attarder à détailler les annales de la Syrie pendant cette sombre époque. Ce travail ne serait pas sans utilité ; il rappellerait à ceux, parmi les Syriens, qui seraient tentés de l'oublier, la tyrannie sous laquelle ont gémi leurs ancêtres jusqu'au jour où l'Occident les eût aidés à la secouer. Par ailleurs, c'est « pour la Syrie la période de sa plus profonde décadence économique » (3). C'est la monotone et lamentable histoire de la plupart des pachaliks ottomans jusqu'à la veille de

(1) Roûmî, 426, 428. Ibn Ayâs, III, 260.
(2) Cf. *Relazioni*, 89, 126.
(3) E. Banse, *Die Turkei, eine moderne Geographie*, Berlin, 1919, p. 320.

l'époque moderne. Un tissu d'exactions, de félonies, de tueries, de guerres entre pachas ou avec la milice des janissaires. Leur énumération soulèverait le cœur. Des pachas turcs, ces atroces mœurs politiques contaminent les émirs, les dynastes indigènes, sans en excepter des personnages de la valeur d'un Fakhraddîn. Trop éloignés de la surveillance du gouvernement central — où ils savaient s'assurer des complicités — investis d'un pouvoir sans limites, les gouverneurs des vilayets ne rencontraient aucun frein à leurs instincts débridés.

Corruption gouvernementale. Le plus offrant l'emportant toujours, l'autorité incertaine entre les mains d'un pacha n'a d'autre garantie que les richesses qu'il doit sans cesse envoyer à Stamboul. Il faut donc, pour l'obtenir et pour la conserver, inventer de nouvelles vexations et amasser de nouveaux trésors par de nouvelles avanies. Chacun des grands pachaliks syriens coutait, affirme un rapport consulaire vénitien, « de 80 à 100.000 ducats ; la charge de *defterdâr* (trésorier-général) de 40 à 50.000 ; celle de qâḍi un peu moins. Mais tous rentrent bientôt dans leurs débours. Le *beylerbey* écorche (*scortica*) toute la province ; le defterdar écorche les émirs et les appalteurs ; le qâḍi, tous ceux qui lui tombent sous la main » (1). Ajoutez que, souvent en guerre les uns contre les autres, ces pachas se disputent l'exploitation des districts syriens. Parfois même ils devaient entrer les armes à la main dans la province que leur avait concédée le firman impérial, mais où ils trouvaient installé un compétiteur plus habile ou plus offrant. Ce mal n'était pas une nouveauté en Syrie ; — nous en avons signalé les débuts dès le premier siècle de l'hégire, ensuite sous les 'Abbâsides et les Fâṭimites, (v. I, 122, 148) — mais il produira sous les Turcs ses plus funestes conséquences.

---

(1) *Relazioni*, 89.

Les pachas de Damas. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste officielle des gouverneurs de Damas, au cours de cette période (1517-1697). Pendant 184 ans, elle contient 133 noms : 33 pachas seulement sont parvenus à occuper leur siége pendant deux ans. En l'espace de trois ans, le consul vénitien d'Alep a vu succéder en cette ville neuf pachas (1). C'est constater que le pays allait s'épuisant, que la sécurité ne pouvait que diminuer au milieu de cette instabilité gouvernementale, que la portion la plus intéressante de la population indigène, celle des producteurs de la prospérité publique, véritables *ra'âyâ* رعايا — d'où le vocable *raïa* — troupeau qu'on exploite, vivait sous le régime des *avanies*, c'est-à-dire des amendes exorbitantes et injustifiées, exigées à coups de bâton.

Les rapports consulaires ne savent comment décrire les progrès de la dépopulation, « l'abandon des villages », des champs cultivés, la misère des indigènes, « réduits au désespoir. Ce spectacle fait pitié, principalement entre Alep et Damas ». Et pourtant « le pays produit, non seulement tout le nécessaire pour la subsistance des habitants, mais bien au delà » (2).

Résignation des Syriens. Dans d'aussi déplorables conditions, les âmes les plus énergiques finissent par se démoraliser. Devenus indifférents aux changements politiques, les Syriens paraissaient presque résignés à l'oppression. L'expérience leur avait appris que si les régimes changeaient de nom : successivement 'abbâside, seldjoûcide, ayyoûbite, mamloûk, chacun s'était appliqué à alourdir son joug sur leurs ancêtres. S'il faut en croire Cotovicus (3), un voyageur belge qui les visita à la fin du 16[e] siècle, « n'ayant jamais

(1) *Relazioni*, 121.
(2) *Relazioni*, 60, 88, 101.
(3) *Itinerarium hierosolym. et syriacum*, 477. (V. la *Bibliogr.*).

goûté les avantages de la liberté, les Syriens ne se trouvaient pas à plaindre ; ils préféraient leur sort à celui des autres nations ». *Libertatis commoda prorsus ignorantes, secum optime agi putant, suamque caeterarum gentium conditioni longe præferunt.*

Les *Relazioni* (p. 88) affirment par contre que « les musulmans eux-mêmes souhaitaient de vivre sous un gouvernement chrétien, dont ils appréciaient hautement l'humanité et la justice ». Trois siècles auparavant, le musulman andalou Ibn Djobair (v. I, 251) avait fait la même constatation.

L'asile du Liban. D'ailleurs, à tous ceux que révolte la tyrannie des pachas, la Montagne s'ouvrait. Elle deviendra le dernièr asile de l'indépendance syrienne. Des émirs y maintiennent, parmi des succès et des revers, une sorte d'autonomie vis-à-vis de l'autorité centrale. Leurs méthodes gouvernementales et politiques rappellent parfois celles du régime turc, faites de ruse et de violence. Mais ils s'occuperont efficacement de protéger leurs administrés, quand leurs incessants besoins d'argent, l'obligation de satisfaire l'insatiable cupidité des maîtres turcs, ne les détermineront pas à les exploiter, à les serrer de trop près. Grâce à leur souplesse, la Syrie conserve encore jusqu'au 19e siècle un semblant d'histoire, de vie nationale, dont l'âge suivant recueillera le bénéfice. C'est à ce titre que nous devons nous en occuper, nous appesantir sur les vicissitudes du Liban. Nous y surprendrons cette vie nationale dans la lutte du syriaque contre l'envahissement de l'arabe, dans les efforts d'un Fakhraddîn pour grouper les Syriens contre la domination turque, et aussi dans son appel à l'Occident pour l'aider à secouer ce joug humiliant.

Alep ne se trouvait pas mieux partagée que Damas. Centre des transactions aves l'Anatolie, la Mésopotamie, la Perse et les Indes, riche des productions de son territoire, elle emmagasinait dans ses bazars les articles les plus variés

du Moyen et de l'Extrême-Orient. Depuis les Mamloûks, les Vénitiens y avaient maintenu un consulat de première classe (v. p. 35), lui aussi réservé aux membres du patriciat. Son importance s'était même accrue, depuis la découverte de la route du Cap, laquelle forçait les Vénitiens à conserver les relations continentales les plus directes avec le Golfe Persique. Elle finit par éclipser le poste consulaire de Damas et des autres villes syriennes. Alep deviendra également le siège du plus ancien consulat français en Syrie. Pour le chiffre de la population, les rapports consulaires oscillent entre 400, 300 et 200.000 habitants (1). Ces estimations divergentes montrent avec quelle prudence il convient d'utiliser les renseignements de statistique syrienne. Les Vénitiens réalisaient annuellement à Alep un chiffre d'affaires de deux à trois millions de ducats. Cotovicus (p. 411) y rencontra les représentants de tous les peuples orientaux, « Persans, Indiens, Arméniens, Géorgiens... Parmi les Occidentaux, les plus nombreux étaient les Vénitiens, ensuite les Marseillais, les Catalans, les Génois, les Anglais, les Germains, les Belges » ou Hollandais, comme on les appellera bientôt. Les consuls y jouissaient d'un prestige extraordinaire ; ceux de Venise surtout possédaient un train de maison considérable.

La ville eût été heureuse sans la rapacité de ses pachas, l'indiscipline des janissaires. Elles entretenaient la guerre civile. L'énergie d'un pacha réussit parfois à rétablir la sécurité. Mais alors ce sauveur, « demeuré seul *dévorateur*, mange tant qu'il peut, sous le fallacieux prétexte de se compenser pour avoir délivré la population » (2). Par exception, dans les premières années du 17e siècle, on signale Yoûsof-pacha. Les représentants étrangers lui rendent le témoignage

(1) *Relazioni*, 59, 102; Rabbath, *Documents*, (V. la *Bibliogr.*).
(2) *Relazioni*, 102.

« d'avoir toujours gouverné sans avanies ni extorsions ; sa droiture a ramené l'abondance » (1).

Tripoli et les ports. Depuis la victoire de Dâbiq, l'importance de Beyrouth n'avait cessé de décroître. Sa décadence, hâtée par celle de Damas, dont elle était le port, ensuite la conquête de Chypre (1571) par les Turcs, profitèrent à Tripoli. Son port devint le rendez-vous des navires européens. Cette prospérité ne tarda pas à être compromise par la cupidité d'émirs locaux, les Banoû Saifâ — nous les rencontrerons bientôt — maîtres incontestés de la cité et de la région. Leurs avanies forceront prochainement le commerce étranger à émigrer à Alexandrette (2). Le relèvement de Beyrouth et de Ṣaidâ, toutes deux descendues au rang de bourgades, sera l'œuvre des princes libanais.

Emirats particuliers. Selim I n'avait pas eu à effectuer la conquête de la Syrie. Il s'était borné à prendre acte de sa résignation. A la suite de Ghazâli, le pays s'était flatté, un instant, de ressaisir son indépendance, d'échapper à l'humiliation de ne former qu'une unité sur la longue liste des provinces turques, d'alimenter incessamment le ruisselet d'or qui allait se perdre dans le gouffre de Stamboul. Partout les petites dynasties locales, les émirats particuliers avaient pu se maintenir : Banoû Ḥarfoûch dans la Bqâʿ, B. Saifâ dans la région de Tripoli, cheikhs bédouins en Palestine, émirs kurdes, turcomans, arabes dans les replis du Liban. Les Ottomans ne prirent pas la peine, ils ne se sentirent pas la force de réduire ces semi-autonomies. A l'imitation des Seldjoûcides et des Mamloûks, ils comptèrent se les rattacher par une sorte de vassalité et par un lien fiscal : l'engagement de payer les redevances du *mîrî*, de fournir un contingent militaire, de ne pas empiéter sur les territoires directement ex-

(1) *Relazioni*, 157.
(2) *Ibid.*, 61, 74-76, 85, 125.

ploités par les agents de la Porte. A ces conditions, le *Divan* leur permit de rançonner leurs propres sujets, de se battre entre eux, de perpétuer un état d'anarchie, qui devait faciliter la sujétion du pays. Avec une remarquable souplesse, les émirs syriens sauront s'accommoder de ce compromis. Une famille libanaise va tenter de l'utiliser pour des fins plus élevées.

III. Avènement des Ma'nides.

Leur origine. Parmi les principicules syriens accourus à Damas, pour protester de leur dévouement, Selim avait distingué (v. p. 57), les Banoû Ma'n et leur représentant principal, l'émir Fakhraddîn. D'où venait cette famille libanaise? Etait-elle d'origine arabe ou kurde ? Quand, au 17e siècle, le biographe Moḥibbî (1) recueillit les souvenirs des Ma'nides, il les trouva en désaccord sur la généalogie de leurs ancêtres. Nous rencontrerons d'autres familles kurdes — tels les Djonblâṭ — parmi les Druses. Comme ces derniers et les Areslan (2), ils ont pu d'abord habiter la région d'Alep, où le drusisme avait réalisé des conquêtes (3). Moḥibbî dit les Ma'nides de longue date en possession de l'émirat. Il est certain qu'ils n'étaient ni des Tanoûkhites ni des nouveaux-venus dans le Choûf, domaine de leur famille. Il demeure remarquable que la monographie de Ṣâliḥ s'obstine à les ignorer. Ils semblent avoir de bonne heure adhéré aux doctrines druses (4). Cette démarche leur assurera les sympathies des Druses du Liban et du Wâdittaim. Dans ce dernier

---

(1) خلاصة الاثر , III, 266. (V. *Bibliogr.*).
(2) Chidiâq, *Tarîkh*, 128, 224. (V. *Bibliogr.*).
(3) Cf. vol. I, 210.
(4) Comp. Moḥibbî, *loc. cit.*

district, ils concluèront une alliance avec les émirs Chihâb, ceux-ci musulmans et d'origine arabe (1). Travaillés par des luttes intestines avec leurs parents et rivaux de toujours, les 'Alamaddîn, les clans des Tanoûkhites, eux-mêmes divisés en Qaisites et Yéménites, subissaient le sort des organismes vieillis et achevaient de se désagréger. Les Ma'nides n'attendirent pas l'arrivée des Ottomans pour se préparer à recueillir leur héritage politique tombé en déshérence.

Les Banoû 'Assâf. Dans le Nord du Liban, Selim I, par sympathie touranienne, avait avantagé la famille turcomane des Banoû 'Assâf. Il tint à les récompenser de s'être déclarés en sa faveur contre les Mamloûks. Ceux-ci les avaient placés en sentinelles dans le Kasrawân (v. p. 17). Les Ottomans jugèrent à propos de leur accorder une extension de pouvoir; ils leur concédèrent le pays de Djobail.

Le plus marquant de ces 'Assâfites fut Manṣoûr. C'est sous son long émirat (1522-80) que sa famille acquit une importance momentanée. De Ghazîr, où il établit sa modeste capitale, il étendit son influence, depuis Beyrouth jusqu'à 'Arqa. Pour le seconder, Manṣoûr découvrit une famille maronite, celle des Ḥobaich. Originaires de Yanoûḥ dans le Liban septentrional, ils avaient fui devant l'invasion des Métoualis pour venir se réfugier au Kasrawân. En retour de leurs services, le Turcoman leur conféra la dignité de cheikh. La famille des B. 'Assâf s'éteignit avant la fin du 16e siècle.

Métoualis et Maronites. Nous venons de mentionner une invasion métoualie dans le Liban septentrional. Elle était conduite par les Ḥamâda. C'est devant elle que les Ḥobaich, ensuite d'autres groupes de Maronites, se décidèrent à émigrer au Sud du Nahr Ibrahîm et vers les villes de la côte. C'est là que les rencontra le contemporain Cotovicus (p. 195);

(1) D'après la version traditionnelle.

Il les proclame « remarquablement intelligents et actifs, nés pour le travail. Dans les villes habituellement de condition modeste, ils se relèvent dans le Liban, grâce à l'agriculture et à l'industrie très florissante de la soie ». Au pied de leurs montagnes, dans la Bqâ', les coreligionnaires des Ḥamâda, toujours gouvernés par les B. Ḥarfoûch, continuèrent à terroriser la région de Balbek et de Ḥomṣ. C'est là que les Métoualis entreront en collision avec les bandes d'un chef bédouin.

Il s'appelait Manṣoûr ibn Foraikh. Par son énergie, cet Arabe ne tarda pas à s'assurer l'autorité, le prestige dont naguère avait disposé Ibn Ḥanach (v. p. 56). Au lieu de le combattre, la Porte préféra opposer Manṣoûr aux émirs métoualis et druses de la Bqâ', du Liban, de Wâdittaim. Se flattant de contenir par son entremise les Bédouins, toujours insoumis, de la Syrie centrale et de la Palestine, elle le laissa étendre son autorité jusqu'à Naplouse (1). Telle sera la politique constante du Divan ; diviser pour règner, se servir d'un chef syrien pour écraser ses rivaux, sauf à se retourner contre le vainqueur, quand ce dernier deviendra gênant (2).

Les Banoû Saifâ. La région de Tripoli et les districts septentrionaux furent quelque temps disputés entre les Banoû Cho'aib et les Banoû Saifâ — ces derniers Kurdes ou Turcomans — que les Mamloûks avaient, semble-t-il, préposés à la garde de la baie de Djoûn 'Akkâr, la fertile plaine de Tripoli. Elle commandait le débouché du Nahr al-Kabîr et l'accès vers les villes de l'intérieur. Route dominée par les indociles Noṣairis et les turbulents montagnards de 'Akkâr. Au commencement, les 'Assâf se montrèrent plutôt les alliés des B. Saifâ contre les B. Cho'aib. Quand ces derniers durent s'effacer devant leurs rivaux, les dispositions des 'Assâfites se mo-

(1) Moḥibbî, IV, 426 etc ; Wuestenfeld, *Fachreddin* (v. la *Bibliogr.*).

(2) Sur la ruine des Banoû Foraikh, cf. Moḥibbî, *loc. cit.*

diffèrent. Fidèle à sa politique traditionnelle, la Porte paraît avoir savamment entretenu ces dissidences. Vers 1572, elle avait étendu l'autorité de Manṣoûr ʿAssâf jusque vers Lattaquié. Puis changeant brusquement d'attitude, elle accorda Tripoli à son rival Saifâ, avec la charge de surveiller le pays des Noṣairis jusqu'aux environs d'Antioche (1). Stamboul n'avait pas concédé gratuitement cette extension d'autorité. Le commerce étranger de Tripoli devra en payer les frais (v. p. 65) ainsi que les gratifications, libéralement accordées par les émirs Saifâ à leurs poètes ; générosités qui leur vaudront d'être comparés aux Barmécides par l'encyclopédiste damasquin Moḥibbî (IV, 17).

Les « moqqadam » libanais. Au Nord du Liban, les chrétiens, en particulier les Maronites, ensuite les Noṣairis, relevaient politiquement, pour leurs principaux cantons, du cercle de Tripoli. Au moment de la conquête ottomane, ils obtinrent de ne pas dépendre directement du pacha de cette ville. Ils gardèrent des *moqaddam* (v. p. 38), pris au sein de leur nation ; leur première mission était de lever l'impôt. Ils en répondaient devant un fermier musulman, nommé par la Porte. Cette combinaison offrait l'avantage d'éviter les froissements d'amour-propre. Tout aurait marché à souhait, si fermier turc et sous-fermier indigène ne se fussent entendus pour « manger ». « Les fonctionnaires inférieurs, qui sont dévorés par leurs supérieurs, s'en dédommagent avec usure sur leurs subordonnés. D'où en définitive tout retombe sur les malheureux contribuables » (2) ; ainsi conclut un rapport consulaire du temps.

Sur les Druses à cette époque, Cotovicus (p. 396-97) nous a laissé les détails suivants : « Ce sont des montagnards actifs, belliqueux, pleins d'audace, excellents tireurs. Armés

(1) *Relazioni*, 127.
(2) *Relazioni*, 89.

de cimeterres, d'arcs, de flèches et de fusils, ils se les fabriquent eux-mêmes, leur pays fournissant du fer en abondance (v. p. 7). Tous parlent arabe. Aux Turcs et aux musulmans ils préfèrent les chrétiens... Quoiqu'établis au milieu de l'empire ottoman, ils ont réussi à maintenir leur indépendance, à se libérer du joug turc et refusent d'obéir à un souverain, à un prince étranger. Ils élisent des chefs, appelés émirs, auxquels ils consentent à se soumettre et ne reconnaissent aucune autre autorité... Selim I, après sa victoire sur les Persans et les Mamloûks, ne parvint pas à les réduire. Ils auraient réussi à maintenir leur autonomie, sans la félonie d'Ibrahîm, pacha du Caire ». Cotovicus rappelle alors les événements, survenus en 1585, une dizaine d'années avant son passage en Syrie, et dans lesquels faillit sombrer prématurément la fortune des Ma'nides.

Incident de Djoûn 'Akkâr (1585). La grande, pour ne pas dire l'unique, préoccupation de la Porte était la rentrée de l'impôt. Or, depuis la défaite de Lépante (1571), la voie de mer n'offrait plus de sécurité aux transports ottomans. Les rapports consulaires se plaignent par ailleurs des attaques auxquelles étaient exposées les caravanes dans la baie de Djoûn 'Akkâr. En cette année 1585, des pillards y dévalisèrent le convoi de janissaires qui accompagnait à Stamboul la caisse de l'impôt, levé en Egypte et en Syrie. Cet incident tira la Porte de son apathie en face de l'anarchie syrienne. Elle en profita pour rappeler aux émirs libanais que, si elle leur laissait la liberté de s'entre-déchirer, elle n'entendait pas abdiquer. Relevé de charge, le gouverneur d'Egypte Ibrahîm-pacha, reçut la mission de leur donner, avant de rentrer à Stamboul, une leçon. Sous le prétexte, semble-t-il, que les Ma'nides avaient ouvert aux coupables l'asile du Liban, ce pacha envahit le Choûf.

Mort de l'émir Qorqmâs. Successeur, depuis 1544, de son père Fakhraddîn I, l'émir Qorqmâs gouvernait alors l'é-

mirat. Il fut forcé d'aller s'enfermer dans la roche inaccessible de Chaqîf Tîroûn (Qal'at Nîḥâ). Il y mourut peu après de chagrin ou de poison (1585). Les députés druses, accourus à 'Ain Ṣaufar auprès d'Ibrahîm-pacha, y furent égorgés. Les émirs tanoûkhites, enveloppés dans ce désastre, durent suivre leur vainqueur jusqu'à Stamboul, où ils réussirent pourtant à se justifier. Le successeur de l'émir Manṣoûr, Moḥammad 'Assâf, profita d'abord de l'humiliation des émirs du Liban méridional.

Fin des Banoû 'Assâf. Yoûsof Saifâ touchait alors à l'apogée de sa puissance. « Plus maître à Tripoli que le pacha turc lui-même » (1), il n'était pas d'humeur à partager avec les 'Assâfites le Nord du Liban. Il attira Moḥammad 'Assâf dans une embuscade entre Batroûn et la gorge de Mosailiḥa (2). Ce fut la fin de la petite dynastie 'assâfite (v. p. 68). Du milieu de ces luttes mesquines, où s'épuisait la vitalité du Liban, un homme allait surgir, lequel fixera sur son énergique personnalité, pendant près d'un demi-siècle, l'attention de la Syrie et du monde chrétien.

IV. Fakhraddin II, (1585-1635).

Sa jeunesse. En mourant, l'émir ma'nide Qorqmâs laissait un fils en bas-âge, nommé Fakhraddîn comme son grand-père (v. p. 57). Né vers 1572, il comptait donc une douzaine d'années à la mort de Qorqmâs. Pour soustraire cet enfant aux poursuites des Ottomans (3), sa mère l'avait secrètement fait élever au Kasrawân, dans la famille des Khâzin. Telle serait l'origine des relations de Fakhraddîn avec

---

(1) *Relazioni*, 127.
(2) Au N. et près de Batroûn.
(3) Et d'Ibn Foraikh, ennemi juré des Druses ; Moḥibbî, IV, 426-427.

les Khâzin. C'est parmi eux qu'il trouvera son plus habile ministre, Aboûnâdir Khâzin. Quand Fakhraddîn atteignit l'âge viril, son oncle, le Tanoûkhite Saifaddîn s'empressa de rendre à son neveu l'émirat du Choûf.

Après la mort de son père, traîtreusement assassiné en 1544 par le pacha de Damas, l'émir Qorqmâs avait juré une haine éternelle aux Ottomans. Au lendemain de la tragédie de 'Aïn Ṣaufar, on devine quels devaient être les sentiments du petit-fils. Sa vie se résume en une guerre sans trève contre les bourreaux de sa famille, une lutte que ni l'exil ni les insuccès n'arriveront à ralentir, pour l'indépendance du Liban. On peut y distinguer deux périodes, toutes deux marquées par les mêmes alternatives de succès et de revers. C'est un drame en deux actes, coupé par un intermède de cinq années d'exil.

Premiers succès. Par sa victoire sur les B. 'Assâf, (v. p. 71), Yoûsof Saifâ, héritier de leurs domaines, était devenu le voisin des Ma'nides. Feudataire nominal de Tripoli, « il était en réalité le maître du pachalik » (1) et son autorité s'étendait jusqu'aux environs d'Antioche. Un de ses fils avait affermé la douane de Tripoli, à cette époque la plus importante de la Syrie. Fakhraddîn n'aura de repos que lorsqu'il aura mis hors de cause ce trop redoutable voisin, devenu bientôt son beau-père (2). Les Druses n'avaient pas tardé à réparer leur échec de 1585 (v. p. 70). Des rapports consulaires attestent leur ressentiment contre les Turcs et les disent en mesure de lever plusieurs milliers « d'excellents arquebusiers » (3). La défaite de Yoûsof Ṣaifâ amena à Fakhraddîn la soumission de tout le Liban septentrional.

---

(1) *Relazioni*, 127.
(2) Sa fille sera la mère de 'Ali, l'aîné de Fakhraddîn.
(3) *Relazioni*, 90, 127 ; Moḥibbî, IV, 503.

En dehors de la Montagne, les autres voisins de Fakhraddîn, les cheiks bédouins, les émirs métoualis, maîtres de la Bqâ', de la Galilée, les B. Ḥarfoûch, doivent également payer les frais de son extension territoriale ; avant tous, le clan d'Ibn Foraikh dont l'hostilité avait précipité la ruine de son père Qorqmâs. Il tient à la possession de la Bqâ', non seulement pour en exploiter les terres fertiles, mais pour pouvoir communiquer directement avec les Druses du Wâdittaim. La Porte commence par applaudir à ses succès. Il lui rendait le service de la débarrasser de chefs de bandes redoutés. Fakhraddîn savait d'ailleurs se concilier par des présents la faveur de ses ministres.

Première ébauche du Grand-Liban. La Porte mettra du temps avant de deviner les visées ambitieuses de l'émir ma'nide. Fakhraddîn entretenait des amis à la Cour. Il payait exactement le tribut de ses nouvelles conquêtes. Le sultan Aḥmad I (1) était préoccupé d'obvier à la situation obérée de ses finances. La guerre à soutenir contre la Perse et la Hongrie ne lui laissa pas le temps de songer à Fakhraddîn. Ce dernier trouva donc tout le loisir pour s'assurer du Kasrawân et des villes de la côte. L'an 1598, Cotovicus (p. 116) visita Ṣaidâ « lamentablement ruinée, habitée par une poignée de musulmans et de Druses ». L'émir Qorqmâs avait déjà occupé Ṣaidâ et Beyrouth. Fakhraddîn les embellit et les releva de la décadence, où elles étaient tombées (v. p.65). Dans cette dernière, on lui a même, à tort évidemment (2), attribué la plantation de la forêt des Pins. Ce n'est pas l'unique part de la légende dans cette existence extraordinairement agitée.

Au Sud du Liban, il élargit son territoire jusqu'à Ṣafad,

---

(1) Voir la liste des sultans.

(2) Voir plus haut p. 7. et I vol., 215. On lui a également fait honneur du beau pont sur le Nahr Bairoût.

Bâniâs, ensuite 'Adjloûn, à l'Est du Jourdain qu'il enleva aux Banoû Foraikh. Autant de positions stratégiques, défendues par de puissantes citadelles (1). Elles lui ouvrirent l'accès de la Palestine, la route de Jérusalem et de l'Egypte, une direction, où nous le surprendrons, la veille de sa chute définitive. D'Antioche à Jérusalem, la Syrie se trouvait abandonnée à des chefs indigènes. La conquête de ce vaste domaine suffira à occuper l'activité de Fakhraddîn. Il évitera de s'attaquer aux districts gouvernés, rançonnés directement par les pachas.

Auxiliaires de l'émir. Pour achever la série de ces conquêtes, sans éveiller les soupçons de la Porte, il dut réaliser des prodiges d'habileté, d'équilibre, de ruse aussi. Il ne refusa aucun concours. Le régime ottoman avait tellement abaissé le niveau de la moralité administrative qu'il ne lui devint pas loisible de regarder au passé de ses auxiliaires et alliés, de débattre le prix qu'ils mettaient à leur concours. Il n'hésita pas à s'appuyer sur un rebelle contre l'autorité turque, 'Alî Djânboûlâd, d'origine kurde — un des ancêtres des Djonblâṭ libanais. Ce vaillant condottière aida Fakhraddîn à se débarrasser de Yoûsof Saifâ (v. p. 72).

A Damas, dans l'entourage des pachas, la vénalité s'étalait aussi cyniquement qu'à Stamboul. Fakhraddîn y découvrit un autre allié beaucoup moins recommandable, Kaiwân. Cet ancien esclave, enrichi par le fruit d'innombrables rapines, réussit longtemps par ses intrigues à détourner l'orage qui menaçait l'émir libanais. Les deux compères se brouilleront plus tard et Fakhraddîn le poignardera de sa propre main (2). Ces détails nous donnent une idée de la scène mouvementée, fertile en catastrophes. sur laquelle évolua notre héros avec une aisance, exempte de scrupules vulgaires.

---

(1) La plupart élevées par les Croisés.

(2) Moḥibbî, III, 299-303.

Organisation militaire. Cette confiance en soi-même, l'habitude de jouer avec le danger, de côtoyer les écueils, l'aveuglèrent. Il se jugea désormais à l'abri contre un retour de fortune. L'Anglais Georges Sandys, qui le rencontra à Ṣaidâ, vers 1610, raconte qu'il ne s'effrayait plus des menaces de ses ennemis. Il avait accumulé par ses conquêtes et ses exactions de grandes richesses. Il les utilisa pour donner à la principauté libanaise une solide organisation militaire. Avec leurs milices indigènes, mal disciplinées, insuffisamment entraînées, les émirs syriens ne pouvaient se promettre l'avantage contre le corps des janissaires. Il leur manqua toujours une armée permanente, régulière. Pour obvier à cet inconvénient, Fakhraddîn prit à sa solde des *Sokmân* ou *Sokbân* (1). C'étaient des soldats de métier. Ils erraient par bandes à travers l'empire et louaient leurs services au plus offrant ; mercenaires, vivant de la guerre, en connaissant tous les secrets, tous les champs de bataille de l'Orient. Ils servirent de noyau à une forte armée de recrues indigènes, druses et chrétiens, levées sur les terres de l'émir. Leur nombre s'élevait à 40.000 hommes. L'émir avait pourvu de garnisons, de vivres et de munitions de guerre ses principales forteresses : Ṣobaiba près de Bâniâs, Chaqîf Arnoûn et Chaqîf Tîroûn.

Les Florentins guettaient l'occasion de partager avec Venise et la France les bénéfices du trafic dans les Echelles du Levant. Leurs deux premières tentatives pour s'y installer échouèrent lamentablement. « Ils furent si malmenés, écrivait en 1602 le consul de Venise, qu'ils ne sont plus retournés. S'ils avaient réussi à prendre pied en Syrie, il est hors de doute que la quantité de leurs tissus de soie et de leurs capitaux nous eût été d'un grand préjudice » (2). Avec Fakhrad-

---

(1) Cf. D'Arvieux, *Mémoires*, I, 438 etc. (V. la *Bibliogr.*).

(2) *Relazioni*, 126.

dîn, les Florentins pensèrent obtenir un plus heureux résultat. L'émir accueillit avec empressement leurs ouvertures. Elles aboutirent à la conclusion d'un traité de commerce. Dans cet accord, pour lequel il ne se soucia pas de demander l'autorisation de Stamboul, Fakhraddîn fit insérer des clauses militaires secrètes, qui ne pouvaient viser que la Turquie.

Hâfiz-pacha. Cette dernière audace allait attirer sur sa tête une première fois les vengeances de la Porte. En 1609, un nouveau gouverneur habile et énergique, Aḥmad Ḥâfiẓ-pacha avait été nommé au poste de Damas (1). Il ne mit pas longtemps à comprendre le danger auquel l'ambition démesurée de l'émir libanais exposait l'Empire. Il devina les points faibles de cet adversaire, le parti à tirer du mécontentement de ses sujets, accablés d'impôts. Il attisa la rancune de ses voisins ou anciens amis, que cette politique expansionniste avait dépouillés ou menaçait d'absorber. Ses rapports avertirent le Divan de Stamboul. Plein pouvoir fut concédé à Ḥâfiẓ-pacha sur les troupes d'Anatolie. Emirs lésés ou mécontents accoururent grossir les rangs de son armée. Parmi les Chihâb eux-mêmes, jusque-là les fidèles alliés de l'émir, certains prirent parti contre lui. L'an 1613, le sultan donna ordre au Capitan-pacha de venir croiser, avec une escadre de 60 galères, devant la côte de Syrie afin de coopérer aux manœuvres des janissaires.

Abandon, départ de Fakhraddîn. Fakhraddîn se vit investi par terre et par mer. Cependant que parmi les Sokbân un fort parti passait à l'ennemi, ses amis et alliés se désaffectionnèrent de cette cause perdue, surtout les féodaux druses, auxquels la puissance des Maʿnides commençait à porter ombrage. Le particularisme de ces indociles vassaux causera les

(1) Cf. Moḥibbî, I, 381.

plus sérieux embarras aux successeurs de Fakhraddîn. A la réunion de Dâmoûr, le grand émir ne put leur communiquer son ardeur. Il résolut alors de conjurer l'orage, en s'éloignant.

Le 15 Septembre 1613, un navire français l'emporta vers l'Italie. Il y trouva à la cour des Médicis, grands-ducs de Toscane et ses récents alliés (v. p. 75), l'accueil le plus sympathique. 'Alî, l'aîné de ses fils, promettait un prince accompli ; il surpassera même son père en courage personnel. Ce dernier lui abandonna le sort de ses Etats, en lui adjoignant pour l'assister son propre frère, l'émir Yoûnos. L'oncle et le neveu se résignèrent aux sacrifices inévitables. Heureuse d'être débarrassée du redoutable Ma'nide, la Porte n'osa pousser jusqu'au bout son triomphe. L'œuvre de Fakhraddîn n'en était pas moins à recommencer.

Le retour. L'année 1618 lui apporta les perspectives d'une restauration. Son ennemi mortel, Ḥâfiẓ-pacha se vit remplacé à Damas par Moḥammad-pacha. Ce dernier, soucieux avant tout de la guerre contre la Perse, ne voulut pas laisser d'ennemis derrière lui. Kaiwân (1) et son allié, le Métouali Yoûnos ibn Ḥarfoûch, interposèrent leur médiation. Contre l'engagement de démanteler les citadelles de Chaqîf Arnoûn (*Beaufort*) et de Ṣobaiba (2), ils obtinrent de voir reconnaître l'émir 'Alî et l'autorisation du retour pour son père. Celui-ci débarqua en Syrie, après cinq ans d'absence. Son fils 'Alî le vit reparaître sans enthousiasme.

Nouveaux succès. Le père parut d'abord assagi par l'exil, guéri de ses rêves ambitieux. Il assuma la mission de défendre le pays contre les brigandages des Arabes. Alors commença une nouvelle série de succès militaires, qui

(1) D'abord son compagnon d'exil, il était revenu préparer son retour.

(2) Près Bâniâs ; cf. I, 218.

devaient laisser dans l'ombre ceux de la première période. Il employa à les préparer la même diplomatie, mélange d'audace et d'astucieuse souplesse, s'assurant par les voies connues les appuis indispensables à Stamboul et à Damas. Comme tous les pachas, il « avait de bons espions, qui l'avertissaient de ce qui se tramait contre lui. Quand il y avait des plaintes contre lui à la Porte, ses réponses y étaient arrivées avant les plaintes et trouvaient le Divan prévenu en sa faveur ». (1). Bientôt il eut reconquis les anciennes possessions au Sud du Liban, en Galilée.

Politique intérieure. Pendant son séjour en Italie, il avait compris la nécessité de s'appuyer sur l'Europe, de gagner sa confiance. A la prière du roi Louis XIII, il permit de relever l'ancienne basilique de Nazareth, d'y adjoindre un couvent de Franciscains. Il contribua de ses deniers aux frais de construction. A Acre, à Ṣaidâ, partout sur ses terres il autorisa l'érection d'églises, de couvents. Chacun de ses administrés lui était, affirme-t-on, connu nommément. Il aurait pu détailler la valeur de leur fortune, l'étendue de leurs champs, le rendement fiscal dont il s'empressa d'élever le montant. Aucune parcelle de terre arable ne devait demeurer en friche. Il développa la culture du mûrier et introduisit à cette fin des paysans, maronites et melkites, du Nord dans le Liban méridional. Les villages chrétiens en ce district ne sont pas antérieurs à Fakhraddîn. Il compta s'appuyer sur eux pour tenir en échec les féodaux druses lesquels, de leur côté, utilisèrent les cultivateurs chrétiens pour l'amélioration de leurs domaines. L'émir possédait une seconde liste, celle des fonctionnaires turcs à Damas et à Stamboul qu'il importait de stipendier. Grâce à ces précautions, aux impôts qu'il tirait de ses provinces, aux revenus des douanes de Ṣaidâ et de Beyrouth, il trouva les moyens et le loisir d'équiper une armée,

---

(1) D'Arvieux, I, 457.

qu'on évalue complaisamment à 100.000 hommes (1).

Conquêtes en Syrie. Elle lui aurait permis de conquérir la moitié de la Syrie, « tout le pays compris entre Antioche et Ṣafad ». Ces données, Moḥibbî les a vraisemblablement recueillies auprès des petits-fils de notre héros, désireux d'exalter le glorieux aïeul. Encore fera-t-on sagement de ne pas les interprèter à la lettre. Si la Porte ne se sentait pas en mesure d'occuper les montagnes comprises entre Antioche et Ṣafad, il ne pouvait que lui déplaire de les voir réunies sous l'autorité d'un chef indigène unique, aussi entreprenant. L'émir a-t-il réellemenl sdumis tout le pays s'étendant à l'Orient jusqu'à Salamia et Tadmor ? Près de l'antique Palmyre, on montre la Qal'at ibn Ma'n. La tradition populaire l'aura attribuée au plus illustre des Ma'nides, pour conclure ensuite que son activité conquérante s'était déployée dans le désert de Syrie. Quelle qu'en fût l'étendue exacte, ses possessions étaient défendues par tout un ensemble de forteresses : les deux Chaqîf du Liban, Arnoûn et Tîroûn, Qabbelias (2) dans la Bqâ', celles de Ṣafad, de 'Adjloûn, Balbek, Marqab ; cette dernière au pays des Noṣairis (v. I, 219).

'Aindjarr (1623) ; puissance de l'émir. A la journée de 'Aindjarr ('Andjar) dans la Bqâ' (v. I, 99), il réussit à s'emparer de Moṣṭafâ, pacha de Damas. Le vainqueur se montra modéré. A cette époque, les chefs syriens se jouaient de l'autorité de la Porte, on l'a vu. Mais ils traitaient avec égards les pachas tombés entre leurs mains, احتراما للدولة, « par considération pour le gouvernement », quand surtout, il s'agissait de personnages, qui le lendemain deviendraient grands-vizirs, comme il arriva à Moṣṭafâ (3), le vaincu de 'Aindjarr. Ainsi se comportera plus tard (v. plus bas) l'émir

(1) Moḥibbî, III, 267.
(2) Orthographié *Qabrelias* dans Moḥibbî, I, 387 et *passim*.
(3) Cf. Moḥibbî, IV, 396.

chihâbite Ḥaidar avec un rebelle druse revêtu de la dignité de pacha.

Le Ma'nide n'eut garde de manquer au protocole. Il renvoya son prisonnier comblé de prévenances et présenta l'affaire comme le résultat d'un malentendu. La Porte déplaça le pacha vaincu. En 1621, le Français Deshayes de Courmenin jugeait l'émir « Facardin, le premier et le plus considérable de tous les princes de l'empire ottoman ». D'après le même diplomate, il disposait d'un revenu de 900.000 livres (1). Il en payait 340.000 au Grand-Seigneur et en dix jours pouvait mettre sur pied 10.000 hommes, sans compter les *Sokmân*, chargés de garder les frontières. Il arriva à en imposer si bien que la Porte, se jugeant hors d'état de l'attaquer de front, songea à reconnaître ses acquisitions territoriales, à se l'attacher par un titre officiel de vassalité. Dès 1624, les correspondances diplomatiques notent « les jalousies que l'émir Facardin donne de soi » au Divan de Stamboul. Pour ce motif, le roi « très chrétien » évite d'appuyer directement à la Porte l'établissement de missionnaires dans le Liban druse. Mais en lui écrivant, il le traite de « très illustre et puissant prince ». (2).

Une ère de renaissance s'ouvrait pour la Syrie, plus exactement pour cette section de la Syrie qu'on pourrait déjà appeler le Grand-Liban. Sans s'en rendre compte peut-être, le libéralisme de Fakhraddîn travaillait à favoriser la fusion des races ou plutôt des communautés. Dans le choix de ses auxiliaires, il ne s'inquiéta jamais de leurs convictions religieuses. Antérieurement à son exil, l'opinion s'était répandue

(1) La livre française valait un franc. Ce revenu annuel augmenta considérablement, grâce au développement du commerce. Celui de Ṣaidâ rapportait annuellement à la Porte 200.000 écus ; D'Arvieux, I, 311.

(2) Boppe, *op. cit.*, 226. Le grand-vizir reçoit les qualifications de « très illustre et magnifique seigneur » et aussi de « très illustre prince et bon Amy » ; *ibid.* 221, 223. Cf. Rabbath, *Documents*, II, 464.

en Europe (1) que les Druses descendaient des Croisés. Fakhraddîn ne paraît pas avoir protesté. Il admettait en son intimité les missionnaires, les consuls, les ingénieurs, les commerçants européens, pour profiter de leur expérience, de leurs suggestions. Il entretenait des relations suivies avec les chevaliers de Malte, accueillait leurs vaisseaux dans ses ports, où ils venaient se ravitailler, échanger le butin capturé sur les vaisseaux turcs.

Fut-il chrétien ? Son principal homme d'affaires, presque son premier ministre, fut le Maronite Aboûnâdir Khâzin. Ses sujets n'auraient pu décider s'il était druse ou musulman (2). Au cours d'une grave maladie (3), il aurait même permis à un missionnaire de le baptiser. Il faut bien en convenir, l'attitude que lui prête, pendant son exil en Europe, l'historien Ḥaidar Chihâb (4), ne permettait pas de prévoir cette détermination chez l'émir polygame. Jusqu'à la fin du gouvernement des Chihâb, chrétiens et druses vivront en paix dans le Liban méridional. Ces derniers s'enhardiront jusqu'à réclamer des missionnaires. Vers 1704, le roi de France songera à élever de jeunes Druses au Collège des Jésuites de Paris (5). Dans les partis politiques, qui divisent la Montagne, Qaisites et Yéménites, puis Yazbakyya et Djonblâṭyya, chrétiens et druses se coudoieront. Mais, grâce à la sagesse de ses émirs, le Liban ne connaîtra pas des dissensions confessionnelles.

L'agriculture fut encouragée. L'industrie de la soie, que l'Europe se disputait, ensuite la culture de l'olivier, qui

---

(1) Cotovicus, 381, 395 ; *Relazioni*, 90.

(2) D'Arvieux, *Mémoires*, I, 367 conjecture qu'il « n'avoit d'autre religion que celle de sa nation qui n'en a aucune », exotérique, s'entend.

(3) Cf. Hil. de Barenton, *La France catholique en Orient*, 158.

(4) *Tarikh*, 640 etc. (V. la *Bibliogr.*).

(5) Rabbath, *op. cit.*, II, 541, 544, 546.

alimentait les savonneries, apportaient à l'émir des revenus considérables. Ce fut, avons-nous dit, pour Fakhraddîn l'occasion de multiplier les villages chrétiens dans le Sud du Liban. Après l'agriculture, il s'appliqua à ranimer le. commerce.

Le commerce. Dans la Méditerranée orientale, écumée par des pirates barbaresques, turcs, maltais, se dissimulant sous tous les pavillons, le principal obstacle au développement des transactions commerciales résidait dans l'avidité des fonctionnaires locaux. Toujours à court d'argent, obligés de satisfaire aux exigences de la Porte, les Banoû Saifâ s'en dédommageaient volontiers sur le commerce étranger. Ils l'accablaient d'avanies, d'emprunts considérables, rarement restitués ; ils s'adjugeaient les marchandises, au prix fixé par eux, quand ils n'allaient pas jusqu'à confisquer cargaisons et navires. « A Stamboul, les plaintes demeurèrent sans écho, par suite de l'anarchie gouvernementale, des mutations de vizirs » اختلال الاحكام وعزل الوزراء (1). Après de longues et infructueuses négociations entre Paris et le Divan, entre ce dernier et la Sérénissime République de Venise (2), les résidents, les vaisseaux francs se décidèrent à déserter la rade inhospitalière de Tripoli. Jusqu'à cette date, Alexandrette, au fond de son beau golfe, était demeurée une plage solitaire, désolée par la malaria. Elle deviendra désormais le port d'Alep au détriment de Tripoli (3). Cette ville sera également desservie par la concurrence de Beyrouth, de Ṣaidâ surtout que suscitera Fakhraddîn.

« La courtoisié et la bienveillance de l'émir, écrit le consul vénitien, y ont attiré les commerçants français et flamands

---

(1) Ḥaidar Chihâb, *op. cit.*, 683.

(2) Cf. Boppe, *Journal et Correspondance de Gédoyn le Turc*, 82 et *passim* ; *Relazioni*, 74-76 et *passim*. Voir plus haut pp. 65, 69.

(3) *Relazioni*, 85 ; Cotovicus, 504.

(hollandais). En toute occasion, il les a défendus contre les pirates et leur présence lui procure de grands avantages » (1). Dans les intervalles entre ses campagnes, il résidait alternativement à Beyrouth et à Ṣaidâ dans des palais aménagés par des artistes occidentaux. Non content de veiller à la sécurité des trafiquants, il n'hésita pas à les indemniser des injustices commises à leur endroit, des pertes même que leur infligeait la piraterie (2). Personne à son époque ne comprit mieux l'esprit et aussi les avantages des Capitulations.

Les Capitulations. La première, signée par François I en 1536, avait jeté les bases du protectorat économique, politique, religieux de la France, tel qu'il se développera, à la suite de laborieuses négociations diplomatiques, au cours des trois siècles suivants. La convention française de 1536 mit fin au monopole commercial, possédé jusqu'à cette date par Venise. Cette république dut bientôt compter également avec la concurrence, à peine moins redoutable, de l'Angleterre que le commerce des raisins de Corinthe, entrant dans le *plum-pudding* national, attira d'abord dans le bassin de la Méditerranée (3). Sous l'émirat de Fakhraddîn, c'est à dire en 1604, les Capitulations furent renouvelées pour la cinquième fois entre la France et la Turquie. Jusqu'alors toutes les nations européennes, à l'exception des Vénitiens et des Anglais, n'avaient été autorisées à naviguer, à commercer dans les eaux turques que sous la bannière fleurdelisée et la protection consulaire de la France.

Telle était la situation, notée par Cotovicus, lorsqu'en 1599 il passa par Alep. La description, laissée par cet observateur, montre le prestige, qui continuait à entourer l'institution consulaire (4). L'an 1612, les Etats-Généraux de Hollan-

(1) *Relazioni*, 163.
(2) Ḥaidar Chihâb, 682.
(3) *Relazioni*, 87.
(4) Boppe, *op. cit.*, 165, 183.

de, outre l'autorisation de commercer, de naviguer sous leur bannière propre, obtinrent du sultan Aḥmad I une Capitulation qui leur concédait le privilège d'une représentation diplomatique dans l'empire du Grand-Seigneur. Nous voyons en effet des vaisseaux hollandais ou « flamands », فلمنك — comme on persistait à les appeler au Levant — fréquenter les ports libanais, au temps de Fakhraddîn. Le navire, qui convoyait celui qui l'emporta en exil (v. p. 77), appartenait à cette nation (1), dont les ressortissants continueront pourtant à jouir en Syrie de la protection des agents français (2).

Fakhraddîn et les Capitulations. L'émir élargit notablement la lettre, les concessions des Capitulations. Il autorisa les Français à construire un vaste khân à Ṣaidâ, les Florentins à y ouvrir un consulat (3). Son port que Cotovicus, en 1598, avait trouvé désert deviendra alors la plus florissante Echelle de la Syrie. « Il put croire un instant qu'il était sur le point de rendre à la vieille métropole commerciale sa proverbiale prospérité » (Ristelhueber). Outre la soie du Choûf, on y chargeait les cotons de la région, des huiles, du riz, des cendres alcalines. Le chiffre d'affaires s'élevait en moyenne à un million de livres et était largement dépassé les années de bonne récolte. La protection de l'émir s'étendit sur les résidents européens, établis dans les Echelles qui ne relevaient pas directement de son autorité. L'an 1622, des navires français étaient allés charger du coton à Acre. Ils y furent capturés par des corsaires barbaresques, qui se dissimulaient sous les couleurs françaises. Fakhraddîn obligea les forbans africains à restituer leurs prises (4). Cette politique intelligente du prince tournait à l'avantage des ports libanais. Elle n'a

(1) Ḥaidar Chihâb, 634 etc.
(2) Boppe, *op. cit.*, 183.
(3) Pour cette dernière mesure, voir plus bas.
(4) Cf. Ḥaidar Chihâb, 681, 709, 710, 717.

pas manqué d'attirer l'attention des agents vénitiens, toujours éveillée en matière commerciale. Leurs *Relazioni* (p. 163) la signalent à leur gouvernement et ne dissimulent pas la concurrence qu'elle menace de créer au commerce vénitien en Syrie, dont Alep demeurait le centre.

Fakhraddîn, un précurseur. Mieux que personne, il comprit que la Syrie ne pouvait s'isoler, que son avenir résidait dans ses relations avec l'Occident, que la Providence, en la plaçant en bordure sur la Méditerranée, lui traçait la voie, celle ouverte par les Phéniciens, ensuite par les colonies syriennes établies dans la Gaule des Mérovingiens (v. I, 15). Il acheva de s'en convaincre pendant son exil, en visitant la Toscane, Naples, la Sicile, l'île de Malte. A cette époque, des savants maronites, résidaient en Italie. Formés dans les écoles de Rome, grâce à la munificence éclairée des Papes, ils révélèrent à l'Occident les trésors de la littérature syriaque. L'émir entra alors en relations personnelles avec plusieurs de ces érudits, notamment avec Abraham Echellensis (*Al-Ḥâqilânî*). Ce dernier passera en Syrie (1631-1632) et lui servira d'intermédiaire avec la cour des Médicis (1). Rappelons enfin comment il ouvrit le Choûf aux missionnaires Capucins (2) et leur construisit des couvents. « Sous le gouvernement de l'émir, écrit l'annaliste Ḥaidar Chihâb, les chrétiens acquirent de l'influence. Ils se virent autorisés à monter des chevaux sellés, à porter des turbans blancs (3), des ceinturons, des épées et des armes ciselées ». Les correspondances des missionnaires attestent « la paix profonde dont jouissent les chrétiens dans tous les Etats du prince des Sidoniens », *princeps Sidoniorum*, comme on appelait l'émir, seigneur de la province de Ṣaidâ. Son esprit éclairé, sa loyauté répu-

(1) Wüstenfeld, *op. cit.*, 139.
(2) Cf. Rabbath, *Documents*, II, 464, 494.
(3) Cf. Cotovicus, 487.

gnaient à l'intolérance, aux restrictions odieuses, édictées par Motawakkil (v. I, 137) et considérées comme loi d'Etat, partout où sévissait le régime des pachas (1).

Par cette hauteur de vues, par la hardiesse de ses conceptions, parfois aventureuses, Fakhraddîn fut vraiment en avance sur son siècle. Ces qualités doivent faire oublier en partie la violence des méthodes, la loyauté souvent discutable des moyens qu'il mit en œuvre.

Lacunes morales. Ces tares furent celles de son éducation, du milieu dans lequel il dut se mouvoir ; milieu démoralisé par plusieurs siècles d'oppression sous le régime des races touraniennes. Son père et son aïeul étaient tombés victimes de la tyrannie turque. Il opposa la violence à la violence, la corruption à la corruption, sans égaler pourtant la virtuosité de ses rivaux, les pachas turcs. Il acheta la conscience des fonctionnaires. Mais depuis les grands-vizirs jusqu'au moindre agha, tous étaient à vendre et ne regardaient qu'au prix. Il lui arriva, pour subvenir aux frais de ces coûteuses enchères, de tondre de trop près la laine de ses ouailles. En retour, il assura la sécurité au Liban, hâta son développement matériel ; il releva la prospérité commerciale des villes de la côte. Par la faveur témoignée aux résidents, aux missionnaires européens, il prépara l'expansion intellectuelle, dont la Syrie recueillera les fruits aux siècles suivants. De cette renaissance une part revient à la pléiade d'élèves et d'érudits, sortis du collège maronite, fondé à Rome par Grégoire XIII, et où se formeront, au siècle suivant, les Assemani (*As-Sim'ânî*) et le futur patriarche-historien, Etienne Dowaihî. Ses plans d'unification libanaise, de restauration syrienne devaient lui attirer l'inimitié de tous ceux dont son ambition dérangeait les calculs. Il succombera sous la coalition de

---

(1) Rabbath, *Documents*, II, 54-55, 262.

cette hostilité, liguée contre lui pour la défense de leurs intérêts personnels.

Son entente avec l'Europe. Peut-être visa-t-il encore plus loin, voulut-il s'assurer dans la guerre d'indépendance, qu'il s'apprêtait à livrer au sultan, le concours de l'Occident: des grands-ducs de Toscane, du roi d'Espagne, des chevaliers de Malte, du Pape, des princes qu'il avait visités pendant son exil. A ces derniers, il aurait promis, affirme-t-on, de leur ouvrir sans coup férir l'accès de Jérusalem pour s'y faire baptiser. Il reçut des Florentins des ingénieurs, des munitions de guerre, leur permit d'ouvrir un consulat à Ṣaidâ. Par cette dernière concession, il affectait presque de rompre avec la suzeraineté de la Porte, qu'il ne prit pas la peine de consulter. La mesure ne put que déplaire à la France, principale intéressée par l'importance de ses capitaux dans le commerce du Liban. Les Vénitiens surtout, éternels rivaux de Florence, ont dû le desservir à Stamboul, accréditer le bruit, répandu par ses ennemis, qu'il avait autorisé les Florentins à relever les fortifications de Tyr (1), qu'il menaçait Jérusalem.

Ses campagnes en Palestine. Lui-même sembla prendre à tâche de donner de la consistance à ces insinuations par ses promenades militaires aux pays de Naplouse et de Gaza, qui ne lui rapportèrent que des déceptions (2). Le Divan s'en montra fort alarmé et adressa des observations à l'émir, ensuite au gouvernement français, à l'occasion de la récente installation (vers 1624) d'un consulat français à Jérusalem. La Porte trouvait que depuis « cet établissement, l'émir Facardin s'en était toujours rapproché » (3). En même temps pour endormir ses soupçons, elle lui conféra le titre ronflant de « solṭân al-barr », sultan du continent, « avec

---

(1) Rabbath, I, 383.
(2) Moḥibbî, I, 221.
(3) Rabbath, I, 345.

l'autorité sur tous les Arabes entre Alep et Jérusalem ». Cette distinction ne demeura pourtant pas gratuite ; elle coûta à l'émir 200.000 sequins d'or (1).

La catastrophe finale (1635). La chute approchait, L'énergique sultan Mourâd IV (1623-1640), le conquérant de Bagdad, que Moḥibbî (IV, 336) appelle « le plus puissant des souverains ottomans », se montra décidé à en finir avec l'indocile vassal ma'nide. Fakhraddîn commit l'imprudence de disperser ses *Sokmân* dans les forteresses de son vaste territoire. « Il avait atteint un tel degré de puissance, affirme Moḥibbî (I, 386) qu'il ne lui restait plus qu'à prétendre au sultanat ». Pendant les dernières années, il semble avoir cédé à l'esprit de vertige, s'être abandonné à la fascination des conquêtes palestiniennes, où il essuya de sérieux revers, on l'a vu plus haut.

Ahmad-pacha, gouverneur de Damas, l'assaillit à la tête de forces considérables. 'Alî, fils de l'émir, terreur des janissaires, fut surpris dans le Wâdittaim et succomba vaillamment (2). Cette défaite découvrit le Liban. L'une après l'autre, ses forteresses se rendirent. Bloqué par la flotte du Capitan-pacha, il chercha un refuge dans l'inabordable Chaqîf Tìroûn (3). Après un siège inutile, on corrompit l'eau de la source, qui alimentait la retraite de l'émir. Il dut fuir, se cacher dans une grotte près de Djizzîn, puis, sur la dénonciation peut-être d'un de ses familiers, se livrer à son vainqueur.

Conduit enchaîné à Damas, ensuite déporté à Stamboul (4), il aurait réussi, semble-t-il, à se disculper, quand un succès militaire remporté par son neveu, l'émir Molḥam, au Liban, vint hâter sa sentence de mort (1635).

---

(1) Ḥaidar, 715, 716.
(2) Moḥibbî, I, 386.
(3) Qal'at Niḥa près Djizzîn.
(4) Moḥibbî, I, 387.

Sa succession. Les ʿAlamaddîn. Le Liban central, « la montagne des Druses », comme on disait alors, fut confié à une famille, les ʿAlamaddîn, dont l'ambition n'avait cessé, depuis le temps des Banoû Boḥtor (v. p. 67), d'intriguer contre les émirs libanais. Un de leurs premiers actes fut d'exterminer les derniers rejetons des Tanoûkhites (1). Ils ne tardèrent pas à se rendre impopulaires. Après leur expulsion, l'émir Molḥam, ensuite son fils Aḥmad, réussiront à reprendre une autorité précaire, étroitement surveillée par la Porte. Le plus célèbre fut Molḥam, neveu du grand Fakhraddîn. Il resta vingt ans en charge (2). Ils y continueront les traditions libérales de l'illustre ancêtre, jusqu'à la mort de l'émir Aḥmad (1697).

La personnalité, l'œuvre de Fakhraddîn. On comprendra maintenant l'extraordinaire fascination exercée par cette puissante personnalité. Un demi-siècle après sa mort, la légende s'en emparait déjà. On en retrouve les éléments dans l'encyclopédie de Moḥibbî et dans les relations des voyageurs et des diplomates européens. De nos jours encore, aucun nom ne continue à être plus fréquemment invoqué, parce qu'aucun n'a tenté, avec plus de suite et d'énergie, de réaliser le programme intégral du nationalisme libanais. Par ailleurs, l'émir maʿnide appartient à l'histoire de la Syrie non moins que du Liban. Sa personnalité domine de haut tous les figurants secondaires, pendant ces deux siècles de domination ottomane : les B. Saifâ, les B. Ḥarfoûch, les cheikhs bédouins, Ibn Foraikh et Ibn Ṭarbây (3), qui s'agitent autour de lui. Il ne réussira pas à les grouper dans une action commune au profit de l'indépendance syrienne.

Aucun ne sut comprendre la grandeur de son dessein.

---

(1) Ḥaidar, 719.
(2) Moḥibbî, IV, 409. Voir plus bas la généalogie des Maʿnides.
(3) Moḥibbî, I, 221 ; IV, 426.

Leur particularisme — ce vieux mal syrien — causa la perte de l'émir libanais beaucoup plus que les talents militaires d'Aḥmad-pacha. C'est l'individualisme qui retardera de plusieurs siècles l'indépendance de la Syrie. Dans ce pays, désormais courbé sous le joug ottoman, seul le Liban demeurera fidèle à la cause qu'avait incarnée Fakhraddîn. Rien d'étonnant si, après lui, l'histoire de la Montagne absorbera celle de la Syrie.



Principaux synchronismes.

Charles-Quint élu empereur. Débuts de Luther et du protestantisme (1519).

Bataille de Pavie (1525).

Les chevaliers de Rhodes s'établissent à Malte (1530).

Henri VIII se sépare de Rome (1531).

Fondation de la Compagnie de Jésus (1534).

Les Turcs pénètrent dans le Yémen (1538).

Ouverture du concile de Trente (1545).

Abdication de Charles-Quint (1556).

Bataille de Lépante (1571).

La St Barthélémy (1572). Les Hollandais se séparent de l'Espagne (1572-1579).

Supplice de Marie Stuart (1587).

Destruction de la grande *Armada* (1588).

Bataille d'Ivry (1590). Edit de Nantes (1598).

Avènement des Romanof en Russie (1613).

Ministère du cardinal Richelieu (1624).

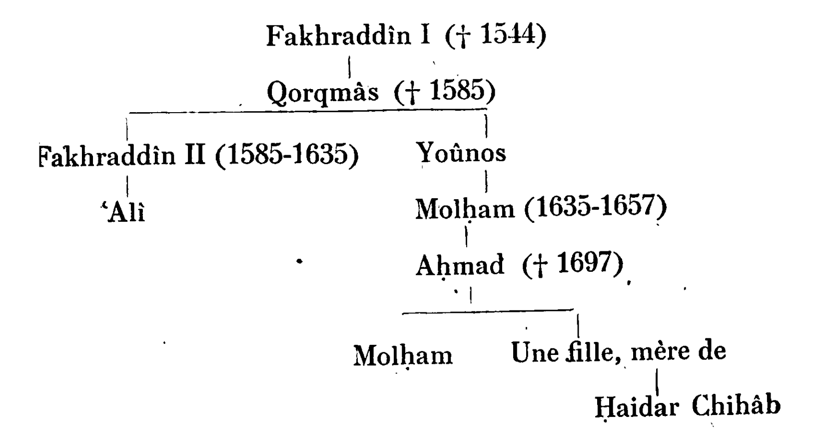
Exécution de Charles I d'Angleterre (1650).

Sobieski, élu roi de Pologne (1674), délivre Vienne, assiégée par les Turcs (1683).

Sultans Ottomans.

Selim I	1512	'Othmân II	1618
Solaimân I	1520	Mourâd IV	1623
Selim II	1566	Ibrahîm	1640
Mourâd III	1574	Moḥammad IV	1648
Moḥammad III	1595	Solaimân II	1687
Aḥmad I	1603	Aḥmad II	1691
Moṣṭafâ I	1617	Moṣṭafâ II	1695

EMIRS MA'NIDES.





Chapitre XIV.

LE LIBAN ET L'AVÈNEMENT DES CHIHAB (1697-1770).

Exstinction des Ma'nides. L'an 1697, l'émir Aḥmad, petit-neveu du grand Fakhraddîn, mourut sans laisser de postérité (1). Avec lui s'éteignit la famille des Ma'nides. La Porte ne pouvait plus nourrir d'illusions sur l'indocilité des Libanais, leur impatience à supporter le joug. Pas plus pourtant que les régimes musulmans antérieurs, elle ne songea à courir les risques d'une expédition militaire pour annexer le Liban. L'eût-elle tentée, elle n'en possédait pas les moyens. Elle traversait alors une crise politique, qui allait aboutir aux traités désastreux (2) de Carlovitz (1699) et de Passarovitz (1718). C'est la période où chaque diplomate invente un projet de partage. L'an 1705, un missionnaire écrivant au Ministre de Louis XIV s'engage « de ne luy parler jamais de feu l'Empire Otthoman. Je sai trop bien qu'à la Cour on n'aime pas les cadavres » (3). On commençait, ces lignes le

(1) Voir le tableau généalogique des Ma'nides p. 91.
(2) Cf. Yorga, *Geschichte*, IV, 221.
(3) Rabbath, *op. cit.*, II, 558.

montrent, à spéculer sur la fin prochaine du sultanat turc. Calculs prématurés ; l'événement devait le montrer. L'expérience faite avec la candidature officielle des 'Alamaddîn (v. p. 89) ne pouvait être encourageante. Il avait fallu rétablir les Ma'nides. Plus que jamais les Métoualis des B. Ḥamâda, installés dans le Haut-Liban, en troublaient le repos par leurs brigandages.

Emigration maronite. Cette insécurité favorisera le courant d'émigration maronite, commencée sous les premiers Ma'n, vers les régions druses et enfin vers la Galilée septentrionale ou Bilâd Bichâra. Mieux inspirés, que leurs coreligionnaires du Haut-Liban, les cheikhs métoualis de l'hinterland de Tyr verront sans déplaisir s'installer dans la région de 'Ainibl ces cultivateurs habiles. L'anarchie métoualie forçera le pacha deTripoli à lui opposer à plusieurs reprises la puissance militaire des émirs du Liban. Pour toutes ces raisons, le Divan, qui avait dû appeler les janissaires de Syrie sur les champs de bataille européens (1), se voyait réduit à compter sur le concours des chefs libanais qu'il se flattait de tenir désormais en main, en essayant une nouvelle famille.

Election des Chihâb. La principale préoccupation de la Porte était la rentrée, l'augmentation du tribut ou *mîrî*, الاموال الاميرية . En cette matière, pachas turcs, chefs indigènes se montraient également récalcitrants, vis-à-vis du trésor impérial. Quand il pensait pouvoir compter sur la rentrée des contributions, sans regarder au passé, à la qualité des intermédiaires, moins encore à la légitimité des méthodes, Stamboul jugeait son prestige assuré. On permit donc, contre la promesse d'un tribut annuel, aux notables du Liban, de se réunir en assemblée solennelle à Somqânyya (entre Dairalqamar et Mokhtâra) pour y élire un gouverneur, destiné à

(1) Fort peu en revenaient ; Cf. *Relazioni*, 89.

succéder aux Ma'n. Les Chihâb, leurs alliés et souvent leurs parents, se trouvaient tout désignés pour recueillir cet héritage politique. L'émir Bachîr, des Chihâb de Rachayya et neveu du précédent gouverneur ma'nide, recueillit les suffrages de l'assemblée.

La Porte semble s'être prononcée pour le principe de l'hérédité. Elle se laissa également influencer par le seul survivant parmi les fils de Fakhraddîn, le Ma'nide Ḥosain, retiré en qualité de chambellan à la Cour de Stamboul. Celle-ci préféra arrêter son choix sur un autre Chihâb, l'émir Ḥaidar, de la branche des émirs de Ḥâṣbayya. Il ne comptait que 12 ans, mais par sa mère il était petit-fils de l'émir Aḥmad (1). Bachîr ne fut pas écarté pour autant, mais il dut se contenter du titre de régent. Cette division du pouvoir ne pouvait déplaire aux milieux gouvernementaux.

Bachîr Ier. se montra le fidèle allié des pachas de Ṣaidâ (v. p. 60) et de Tripoli dans leurs démêlés avec les Métoualis du B. Bichâra et du Liban septentrional. Après avoir vaincu les premiers, il commit l'imprudence de s'interposer en faveur des Métoualis des régions de Djobail et de Batroûn, ensuite de confirmer, « en leur qualité de Qaisites » dans leurs domaines libanais ceux du Chaqîf et du Toffâḥ.

A cette occasion il prit comme un de ses représentants, dans la région de Tyr et de Ṣafad mis sous sa dépendance, un autre Qaisite, le cheikh bédouin 'Omar az-Zaidânî, dont le fils, le fameux Ḍâhir al-'Omar nous occupera plus loin (2). Bachîr mourut en 1706 ; empoisonné, soupçonna-t-on, par les partisans de l'émir Ḥaidar, pressés de le faire sortir de tutelle.

'Aindâra. L'émirat de Haidar fut signalé par la ruine de la faction des Yéménites. Un Druse, du nom de Maḥmoûd,

(1) Cf. la généalogie des Ma'nides.
(2) Voir chap. XV, 1re section.

s'était insinué dans les bonnes grâces du gouverneur turc de Ṣaidâ, en lui promettant une augmentation de tribut. Par l'intermédiaire de ce protecteur turc, il obtint le titre de pacha (v. pp. 79-80), et s'en autorisa pour soulever le parti yéménite contre l'émir Ḥaidar, soutenu par les Qaisites ou *Rouges*. Obligé un instant de fuir et de se tenir caché, l'émir Chihâb reparut au moment propice. Grâce surtout à la vaillante épée de Ḥosain Aboûllama', le parti qaisite remporta un éclatant triomphe sur la faction *blanche* des Yéménites. Depuis les Tanoûkhites, leurs parents, les émirs de la famille des 'Alamaddîn étaient restés les inspirateurs de toutes les intrigues, de toutes les révoltes fomentées par les Yéménites (v. p. 89). Leur race disparut complètement avec ce parti, tous deux enveloppés dans la défaite que leur infligea, en 1711, à 'Aindâra (1), l'émir Ḥaidar. Les Aboûllama' (Bellama'), la principale famille druse féodale du Matn, y gagnèrent leur titre d'émir.

Organisation militaire. Depuis Fakhraddîn II, les émirs du Liban n'entretenaient plus de troupes particulières. Les *Sokmân* (v. p. 75) coûtaient cher et, à peine moins, les Barbaresques qui s'offraient à les remplacer. La Porte d'ailleurs s'opposait à ces enrôlements. Tout Libanais valide devait se présenter avec ses armes, au premier appel. En 1784, Volney a vu réunis à Dairalqamar, le troisième jour après la convocation, « quinze mille fusils ». L'uniforme, la division en compagnies sont inconnus. Peu ou point de cavalerie, les émirs et les cheikhs seuls possédant des chevaux. Tous sont d'excellents tireurs.

Turbulents en temps ordinaire, les Druses eux-mêmes se distinguaient à la guerre par leur obéissance aux chefs. Remarquablement sobres, ils résistent alors aux plus dures fatigues. En 1784, le même Volney les vit tenir trois mois la

---

(1) 'Arqoûb septentrional.

campagne, en plein air, « n'ayant pour tout meuble qu'une peau de mouton », et sans en être autrement incommodés. Privés d'artillerie, ils suppléaient par la valeur individuelle à leur ignorance de l'art de la guerre. Des instructeurs leur en feraient « facilement prendre le goût et ils deviendraient une milice redoutable. Dans les derniers recensements des hommes armés, on en a compté près de 40.000 » (1). Cette organisation militaire subsistera au Liban, pendant tout le 18e siècle.

Remaniement féodal. Cette journée de 'Aindâra fournit également l'occasion d'un remaniement féodal dans la montagne druse. Ḥaidar profita opportunément de sa victoire pour favoriser ses partisans et briser définitivement l'opposition des Yéménites. Le Choûf échut aux Djonblâṭ, le Matn aux Bellama'. Dans le Gharb, les Areslan de la faction yéménite, principaux propriétaires des riches oliveraies de Chouaifât, durent s'accommoder d'un partage d'influence et de territoire avec les Qaisites Talḥoûq, lesquels recevront la qualification de cheikh. Parmi les principaux fiefs du Nord, signalons celui du Kasrawân dévolu aux Khâzin. Dans la région du Djobbat Monaiṭira, les Ḥamâda (v. p. 67) gardent la haute main, influence dont ils continuent à user sans ménagements. Au sommet de cette organisation féodale, les Chihâb conservaient des droits de suzeraineté sur ces vassaux, remuants et indociles, dont la turbulence retardera l'indépendance du Liban. Ceux-ci devaient, outre le service militaire, assumer leur quote-part dans le tribut global de la Montagne.

Politique des Chihâb. Grâce à leur influence auprès des pachas de Tripoli et de Ṣaidâ, chargés de surveiller le Liban, les Chihâb par des prodiges de souplesse arrivèrent graduellement, sinon à unifier la Montagne, du moins à prévenir son

(1) Cf. Volney, *Voyage en Syrie*, I, 464 etc.

morcellement, à maintenir l'accord, scellé par Fakhraddîn, entre Druses et Maronites, les deux principales communautés du Liban. Ils veillèrent jalousement à lui conserver son privilège de terre d'asile et sauront en imposer le respect aux plus autoritaires représentants de la Porte.

Avec raison, Volney (1) souligne la remarquable densité de la population libanaise. Elle égale, ajoute-t-il, celle « de nos meilleures provinces ». Il en trouve la raison « dans le rayon de liberté qui y luit. Là, à la différence du pays turk, chacun jouit, dans la sécurité, de sa propriété et de sa vie. Le paysan n'y est pas plus aisé qu'ailleurs, mais il est tranquille ». La seconde raison lui paraît « la frugalité de la nation, qui consomme peu en tout genre. Enfin une troisième est l'émigration d'une foule de familles chrétiennes qui désertent journellement les provinces turkes pour venir s'établir dans le Liban ».

Les régents de la famille Chihâb ne durent pas déployer moins de persévérance et d'adresse diplomatique pour étendre leur influence, ou y ressaisir celle exercée par les Ma'nides, en dehors du Liban géographique ; sur le B. Bichâra, la région de Balbek, la Bqâ', enfin sur le Wâdittaïm ou districts de Ḥâṣbayya et de Rachayya. Eux-mêmes en étaient originaires et y avaient conservé leur parenté et leurs domaines.

Constitution du Liban. Dans les grandes lignes, à travers les modifications de détail, malgré les empiètements successifs des pachas turcs, c'est la situation politique que conservera le Liban jusqu'à la chute de l'émir Bachîr (1840), l'esquisse de ce qu'on nommera le Grand-Liban et que de nombreux firmans consacreront d'avance. Cette unité de vues et de politique demeure remarquable. Pour en assurer le triomphe, les régents libanais ne reculeront devant aucun sacrifice. Ils exploiteront adroitement les compétitions et la

---

(1) *Voyage en Syrie et en Egypte*, I, 467-468.

cupidité des fonctionnaires turcs, les embarras de « l'Homme malade » (v. p. 93).

La première condition à réaliser était de rester en bons termes avec les pachas voisins. Se conformant aux intentions de la Porte, celui de Ṣaidâ s'immisçait de plus en plus dans les affaires du Liban et les familles féodales de la Montagne par leur indocilité, leur ombrageuse susceptibilité semblèrent multiplier à plaisir les occasions de ces interventions. Dans l'intention de se créer un parti, les Chihâb, nouveaux-venus dans le Liban, avaient augmenté le nombre des cheikhs (v. p. 96). Chez les Druses surtout, tous ces chefs voudront jouer au potentat, forcer l'émir à compter avec leur personne et leur groupe. Ces prétentions ne réussiront trop souvent qu'à affaiblir sa position, partant la situation diplomatique de la Montagne,

L'autorité du *ḥâkim* ou émir suprême se trouvait tempérée, contrôlée par l'influence des notables. Emirs et cheikhs devaient contribuer à l'impôt. Pour en modifier l'assiette, pour déclarer la guerre ou conclure la paix, l'approbation de l'assemblée populaire était requise. Les émirs, les cheikhs, tous ceux, qui par leur esprit ou leur courage s'étaient assuré du crédit, pouvaient y donner leur voix. En sorte que la constitution politique du Liban était « comme un mélange tempéré d'aristocratie, de monarchie et de démocratie ». (Volney).

L'émir Haidar abdiqua en faveur de son fils Molḥam (1732). Il se retira dans la ville de Beyrouth et y mourut dans de vifs sentiments de ferveur musulmane (1). Les annalistes libanais lui accordent les plus magnifiques éloges. Ce fut un régent énergique, un vaillant soldat, un administrateur rigide. A ce portrait ils ajoutent le qualificatif plus inattendu de

(1) Monayyar, تاريخ الشوف, *Histoire du Choûf* (*manusc. Bibl. orient Univ. S. Joseph*) p. 18.

سفّاك الدماء, sanguinaire (1). Comprenons qu'il n'hésita pas à se débarrasser violemment de ses adversaires politiques réels ou présumés, comme il le fit avec ses parents de Ḥâṣbayya (2). Y mit-il la discrétion voulue ? Les contemporains ne paraissent pas s'en être souciés. Par ce côté, Ḥaidar se rattachait à l'ancienne école gouvernementale, celle des 'Abbâsides, des Mamloûks, des Ottomans et aussi des Ma'nides, plus portés à trancher qu'à dénouer les nœuds gordiens. Le trait était dans la Tradition. Cette façon d'employer la manière forte ne scandalisait personne. Nous la retrouverons, même quand les gouvernants libanais auront embrassé le christianisme.

L'émir Molham fut un des plus remarquables. Il réussira à réduire des deux tiers le tribut de 160 bourses payé par le Liban (3). Il saura se concilier les wâlis de Damas et de Ṣaidâ, en comprimant les insurrections dans le foyer toujours en ébullition du Bil. Bichâra. Un moment vint, où il se vit, à son corps défendant, leur ennemi. A cette époque, la riche et puissante famille damasquine des 'Aḍm (prononciation syrienne de عظم, *'Aẓm*) réunit — et conservera pendant une notable partie du 18e siècle — les deux pachaliks de Damas et de Ṣaidâ, d'où elle serrait la Montagne comme dans un étau. Les pachas de cette famille comptent parmi les meilleurs qui aient passé à Damas (4). Par ailleurs, leur influence, la concentration de l'autorité en leurs mains ne pouvaient que gêner la politique autonomiste des émirs libanais.

Les grasses terres de la Bqâ , rendues à la culture, mises

---

(1) Dans le Ier vol. p, 103, nous aurions dû observer que *Ṣaffâḥ* signifie également *généreux* et que c'était le sens visé par le premier calife 'abbâside. « L'histoire a confirmé » celui de sanguinaire.

(2) Chidiâq, 367.

(3) Volney, *op. cit.*, I, 461.

(4) Comp. Volney, *op. cit.*, II, 142 ; M. de Damas, حوادث الشام, p. 2.

en valeur par les Libanais, devenaient un autre objet de conflit. Contre le paiement d'un tribut, Molḥam réussit à affermer la plaine que ses administrés achèveront de disputer aux Bédouins, aux eaux et à la malaria. Au Liban il manquait un port pour exporter ses soies, pour communiquer avec l'Europe. Ṣaidâ, Tripoli étaient occupées par la Turquie. Restait Beyrouth, déchue depuis la mort de Fakhraddîn. Molḥam manœuvra si habilement que le pacha de Ṣaidâ lui octroya l'investiture de Beyrouth. Cette ville deviendra, après Dairalqamar, la seconde résidence des Chihâb. En 1754, atteint d'un mal incurable, il s'y retira définitivement des affaires. Plusieurs de ses enfants y embrasseront la religion catholique ; démarche qu'imiteront, à leur exemple, d'autres membres des familles Chihâb et Bellama'. Dans la Montagne, les chrétiens, plus prolifiques, plus actifs, possédaient déjà la supériorité du nombre et du développement intellectuel ; cette dernière, grâce aux efforts des missionnaires et aux rapports fréquents avec l'Europe. La conversion des émirs va assurer bientôt aux chrétiens l'influence politique, les associer au gouvernement du Liban.

L'émir Molḥam mourut à Beyrouth en 1761. Il n'avait réussi, assure Monayyar (p. 13), « à asseoir son autorité qu'en semant la division parmi les cheikhs ». Cette phrase en dit long sur la situation troublée de la Montagne et sur l'indiscipline des féodaux druses. A Beyrouth, à la suite d'une attaque de corsaires grecs, naviguant sous pavillon russe (1), des musulmans avaient saccagé l'église et le couvent des Franciscains. Quoique demeuré musulman, Molḥam n'hésita pas à pendre deux des principaux meneurs, à faire rendre gorge aux pillards (2). On ne pouvait plus énergiquement affirmer la mouvance libanaise de Beyrouth.

(1) Pour l'apparition de la flotte de Catherine II, voir plus bas la notice sur Ḍâhir al-'Omar.

(2) Monayyar, *manus. cit.*, 21.

Succession de Molham. Après la retraite de Molḥam, ses deux frères, les émirs Aḥmad et Manṣoûr assumèrent de concert le gouvernement. Molḥam avait beaucoup souffert de leur opposition systématique. A défaut de l'émir Yoûsof, son fils, encore en bas âge, il souhaita donc transmettre sa succession à son neveu Qâsim ibn 'Omar. Qâsim sollicita un firman qui l'investirait du gouvernement de la Montagne. Il dut pourtant, devant la résistance des frères de Molḥam, se contenter de l'émirat de Ghazîr. Il y mourut catholique (1768), quelques années après la naissance d'un fils, qui deviendra le célèbre émir Bachîr II. Le premier, parmi les régents libanais, Bachîr affichera publiquement ses convictions chrétiennes. Encore attendra-t-il pour cette démarche l'occupation égyptienne (1831-1840). Jusqu'à cette date, les princes du Liban passeront officiellement pour musulmans et aux yeux des Druses comme appartenant à leur religion.

Partis des Djonblâtyya et des Yazbakyya. Pendant que l'émir Qâsim s'éteignait paisiblement dans son modeste domaine, les deux corégents, ses oncles, s'étaient tournés l'un contre l'autre. L'esprit de faction ne s'était pas éteint au Liban druse avec la ruine des Yéménites (v. p. 95). Deux nouveaux partis venaient de s'y former. L'émir Manṣoûr s'appuya sur celui des *Djonblâṭyya*. Il englobait tous ceux qui se groupèrent autour de la riche et puissante famille des Djonblâṭ. L'autre parti, celui des *Yazbakyya* empruntait son nom à Yazbak, l'ancêtre des cheikhs 'Amâd, adversaires des Djonblâṭ. Ils se rangèrent autour de l'émir Aḥmad. Seuls, les Banoû Nakad se tinrent en dehors des deux partis auxquels, par leur adhésion, ils assureront successivement l'avantage. Les Maronites eux-mêmes se laissèrent gagner par ces divisions. Les cheikhs Khâzin se déclareront pour Aḥmad, les cheikhs Daḥdâḥ pour Manṣoûr. Aḥmad devint le père du futur historien, l'émir Ḥaidar (1). Les frères duumvirs devront bientôt s'effa-

(1) L'auteur de la *Chronique*, utilisée ici.

cer devant la renommée grandissante de l'émir Yoûsof, fils de Molham.

L'émir Yoûsof avait gagné sa popularité en combattant les bandes des Ḥamâda. Excédé par leurs déprédations, le pacha de Tripoli aida les chrétiens à les expulser de plusieurs cantons de Djobail et du Monaiṭira. L'émir Yoûsof acheva leur déroute au combat d'Amioûn dans le Koûra. Sympathique aux Maronites par sa foi chrétienne, par le courage déployé contre leurs oppresseurs métoualis, il réussit à se concilier les importants clans druses des Djonblâṭ et des B. Nakad.

En lutte contre la Russie et contre les chrétiens du Balkan, impuissante à dominer l'anarchie syrienne, la Porte se trouva heureuse d'utiliser la valeur du jeune émir contre un aventurier, qui venait de surgir au sein de la confusion palestinienne. Yoûsof fut donc proclamé émir de toute la Montagne dans l'assemblée nationale du Bâroûk (1770).



CHAPITRE XV.

L'HÉGÉMONIE D'ACRE ET LE LIBAN (1750-1804).

Depuis une quinzaine d'années, l'intérêt de l'histoire s'était brusquement déplacé, du Liban transporté dans la Galilée. D'une façon très inattendue, la ville d'Acre sort de l'obscurité, où elle était restée plongée depuis les Croisades. Trois personnages, diversement célèbres, Dâhir (prononciation syrienne de Zâhir, ظاهر), Bonaparte, Djazzâr, retiendront sur cette ville, pendant plus d'un demi-siècle, l'attention de l'Europe.

I. DAHIR AL-'OMAR (1750-1775).

Vénalité des fonctionnaires. Le mal contre lequel se débattait, depuis deux siècles, la Syrie, c'était, après l'instabilité gouvernementale, l'insatiable cupidité des fonctionnaires étrangers, turcs, kurdes, albanais, fils d'esclaves, que Constantinople lui imposait. Le passé de ces aventuriers, le stigmate de leur origine servile ne révoltent pas les Syriens. Sous ce rapport, le régime des Mamloûks avait blasé leur susceptibilité (v. chap. XII).

Le pays, les chefs indigènes s'insurgent avant tout contre la vénalité, contre les surtaxes, les *'awâid*, cadeaux en espèces, qui quintuplaient le montant de l'impôt. Ils redoutaient non moins les excès qui accompagnaient « la tournée annuelle », quand les pachas, mobilisant leurs janissaires et leurs irréguliers, venaient lever les redevances *manu militari*. 'Abdî, un pacha d'Alep, contemporain de Dâhir, ramassa « en quinze mois plus de 4.000.000 livres, en rançonnant tous les corps de métiers, jusqu'aux nettoyeurs de pipes » (Volney).

« Le grand souci de la Porte, observe une vie anonyme de Dâhir (1) — c'était d'encaisser le *mîrî* ; elle s'inquiétait médiocrement, s'il lui était assuré par les pachas ou par les chefs locaux ».

La Porte et les rebelles. A propos de Dâhir, Volney (2) observe finement que « la politique des Turks n'est point de tenir leurs vassaux dans une stricte obéissance. Ils ont dès longtemps calculé que s'ils faisaient la guerre à tous les rebelles, ce serait un travail sans relâche, une grande consommation d'hommes et d'argent, sans compter les risques d'échouer souvent et par là de les enhardir. Ils ont donc pris le parti de la patience; ils temporisent ; ils suscitent des voisins, des parents, des enfants. Et plus tôt ou plus tard, les rebelles qui suivent tous la même marche, subissent le même sort et finissent par enrichir le sultan de leurs dépouilles ».

Un cheikh bédouin de Palestine saura adroitement exploiter cette situation et se flattera d'accorder ces antinomies.

Origine de Dâhir ; son programme. Il appartenait à la tribu des *Zayâdina* ou Banoû Zaidân, originaires de la Sy-

---

(1) Manuscrit de la *Bibliothèque orientale* de l'Université ; 52. Nous la citerons plus bas comme *Vie manuscrite*.

(2) *Voyage en Syrie et en Egypte*, Paris, 1807 ; II, p. 5.

rie septentrionale et établis, depuis le 17e siècle dans la Palestine. On l'appelait couramment Ḍâhir Al-'Omar, c'est à dire fils de 'Omar. En reconnaissance de l'aide qu'il avait reçue de son père, l'émir Bachîr I, régent de la Montagne après l'extinction des Ma'nides (cf. p. 91) avait établi 'Omar son lieutenant dans la région de Ṣafad (1), avec la mission de surveiller, de contenir les Métoualis de la Haute Galilée.

Ses débuts. Ḍâhir — dans le principe du moins — voulut loyalement reprendre le programme conciliant qui, depuis les Tanoûkh, avait séduit tant de chefs syriens. Ménager la Porte, lui assurer la perception régulière et intégrale du *mîrî*, mais en écarter les intermédiaires turcs et leurs procédés arbitraires. Personne n'en poursuivra la réalisation avec plus de persévérance. Ḍâhir cherchera à gagner la confiance de ses administrés, en leur garantissant le lendemain, le produit de leur travail. Il s'établira solidement dans la région de Tibériade et du Haut Jourdain et amènera les Métoualis de la Galilée à s'entendre avec lui. Bientôt dans toute l'étendue de son territoire « une femme pourra circuler seule » (2).

Après avoir vidé la région de fonctionnaires turcs, il s'intéressera spécialement au bien-être des paysans, affirmant que l'avenir d'un pays dépend de leur prospérité. Il leur fournira gratuitement des semences, défendra de les inquiéter à propos du *mîrî* pendant les années de mauvaises récoltes. Très tolérant, il choisit comme homme d'affaires le Melkite Ibrahîm Ṣabbâgh. A l'église de la Vierge à Nazareth, il entretiendra une lampe en permanence (3). C'était reprendre la politique de Fakhraddîn.

Son portrait. Fort de la confiance des populations, il saura attirer chez lui « les commerçants qui s'y trouvaient

---

(1) Chidiâq, 360-361.
(2) *Vie manuscrite.*
(3) *Vie manuscrite*, 48, 51, 55-58, 67.

mieux que dans les autres Echelles du Levant » (S[t] Priest). Jusque dans un âge très avancé, il ne perdra rien de son activité, presque toujours à cheval, sans se laisser abattre par les revers de la fortune. Pendant près de 40 ans, il pourra braver l'autorité de la Porte.

Ḍâhir ne rappelait en rien le type classique du Bédouin brutal, جافي , pillard incorrigible. Sa biographie manuscrite, œuvre d'un anonyme chrétien, fait songer aux Ghassânides, aux Kalbites de la période omayyade, qui se solidarisaient avec le pays. Il avait des lettres, connaissait le Coran et la poésie arabe. Ambitieux, il le fut incontestablement, mais son ambition généreuse voyait plus loin que la masse des nomades. Aspirant à durer, il voulut fonder. Les paysans s'étaient mis à produire. Le moment vint où Ḍâhir se trouva amené à chercher un débouché pour les cotons et la soie de son pays.

Renaissance d'Acre. Depuis les Mamloûks, Acre n'était plus qu'une bourgade sans défense (1). Mais son port pouvait se rouvrir aux vaisseaux de commerce. Les Français de Ṣaidâ, les Maltais en fréquentaient le mouillage. Un hardi coup de main le rendit maître de cette position vers le milieu du 18[e] siècle. L'agha turc d'Acre alla se plaindre à Ṣaidâ. Mais Ḍâhir savait comment apaiser les ressentiments de la Porte. Il usa du moyen et se porta garant pour le *mîrî*. Acre se ranima, vit relever hâtivement la puissante enceinte des Croisés, imparfaitement ruinée par les Mamloûks. Elle devint un marché, rival de Ṣaidâ, où Européens et Palestiniens venaient échanger leurs produits. Les chrétiens y affluèrent, surtout les Melkites. Le prestige du cheikh, plus que sexagénaire, grandit d'autant.

Il y gagna les douteuses faveurs de la Porte, laquelle

---

(1) Voir plus haut pp. 2, 31.

guettait l'occation de le perdre. Elle était excitée par les plaintes de ses représentants, frustrés de leurs bénéfices dans la perception du *mîrî* palestinien. 'Othmân-pacha de Damas, chef du pélérinage, avait cru pouvoir confisquer à son profit les subventions accordées aux Bédouins du désert, qui veillaient à la sécurité des pélerins et les dépouillaient à tour de rôle. Furieux, ils capturèrent au retour la caravane, qui ramenait le *maḥmal* turc et un « étendard du Prophète ». 'Othmân se sauva presque seul (1757). Ḍâhir réussit à racheter le butin et s'empressa de le renvoyer à Stamboul. Il n'en fut pas moins accusé par 'Othmân de connivence avec les brigands (1). Par bonheur, il se trouvait alors à l'abri des vengeances du Divan turc.

Les Russes dans la Méditerranée. En guerre avec la Turquie, Catherine II de Russie conçut le projet de soulever les populations méditerranéennes, sujettes de la Porte. Une escadre russe, sous les ordres de l'amiral Spiridof et de l'Anglais Elphinston cingla vers la Méditerranée. A Livourne, l'amiral Alexis Orlof prit le commandement suprême. Dans la rade de Tchesmé, derrière l'île de Chio, il réussit à incendier la flotte turque (3 Juill. 1770). Elphinston proposa aux Russes de les conduire à Constantinople, mais ils refusèrent de le suivre. Orlof se contenta d'occuper les îles de l'archipel grec et de croiser dans les eaux de la Méditerranée orientale, attendant les événements (1770-1771), prêt à soutenir les ennemis de la Porte.

Le mamloûk 'Alî-bey. Cependant Ḍâhir sentait venir l'orage, qui se formait contre lui à Damas. 'Othmân-pacha, en charge depuis de longues années, avait réussi à installer ses fils dans les gouvernements de Tripoli et de Ṣaidâ. Ḍâhir

(1) *Vie manuscrite*, 68 ; Cf. Volney, II, 11. La chronologie de cet auteur retarde d'une année sur les sources orientales dont la précision laisse également à désirer pour les dates.

le savait en mauvais termes avec 'Alî-bey, le *cheikh al-balad* ou chef des mamloûks d'Egypte. Or, une révolution avait éclaté en ce dernier pays, où 'Alî-bey venait de se déclarer indépendant, de faire battre monnaie en son nom (1768). Pour la première fois depuis 1517, les Mamloûks essayaient de ressaisir le pouvoir en Egypte. 'Alî-bey, non content d'avoir expulsé le représentant de la Porte, songea à se rendre populaire en Egypte, en y ramenant le califat. Il commença donc par occuper le Hidjâz. Conformément à la tradition de tous les pouvoirs, installés dans la vallée du Nil, il méditait de s'assurer de la Syrie, lorsqu'il reçut les ouvertures du cheikh Dâhir, lui proposant une action commune contre 'Othmân-pacha.

Aboû Dhahab en Syrie (1770). Son lieutenant, Mohammad Aboû Dhahab, venait d'achever la conquête du Hidjâz (1). 'Alî-bey l'envoya conquérir la Syrie. Le mamloûk, après avoir opéré sa jonction à Jaffa avec les forces de Dâhir, se dirigea sur Damas. 'Othmân-pacha s'enfuit jusqu'à Homs. Damas se rendit sans résistance et quelques volées de canon eurent raison de la citadelle (2).

Aboû Dhahab écrivit à l'émir Mansoûr Chihâb (v. p. 101) pour lui annoncer sa victoire. Mansoûr répondit par l'envoi de cadeaux. De son côté, le pacha évincé de Damas avait réclamé le secours de l'émir Yoûsof. Ce dernier préféra attendre l'issue des événements. Bien lui en prit.

Répercussion au Liban. Soudain Aboû Dhahab se résolut à évacuer Damas. Gagné par les émissaires de la Porte (3), il accepta sans peine de travailler pour son propre compte. On lui donna à espérer qu'après avoir renversé son

(1) Monayyar, 38, 44 ; Haidar, 800.
(2) *Vie de Djazzâr*, msc. p. 7 ; Djabartî, *Tarîkh*. I, 251, 265 (V. *Bibliogr.*).
(3) *Vie manusc. de Dâhir*, p. 83.

maître, il obtiendrait d'être lui-même reconnu officiellement. Il courut en Egypte.

Il ne laissa à 'Alî-bey (1) que la ressource de se réfugier avec ses partisans auprès de son allié Ḍâhir, 'Othmân-pacha rentra à Damas. Il s'y vit bientôt rejoint par l'émir Yoûsof dont la position se trouva renforcée auprès de la Porte ainsi que son prestige dans la Montagne. Se sentant définitivement compromis, l'émir Manṣoûr n'avait pas attendu cet échec pour abdiquer en sa faveur dans l'assemblée du Bâroûk (v. p. 102).

Succès de Ḍâhir. Le cheikh Ḍâhir ne se découragea pas pour autant. Il précipita dans les eaux du lac de Ḥoûla, les troupes de 'Othmân-pacha, qui étaient venues l'attaquer. Ses alliés Métoualis en profitèrent pour envahir les terres de l'émir Yoûsof, et Ḍâhir pour occuper Ṣaidâ. Depuis le commencement du siècle, des Barbaresques et Maghribins de Tunis, d'Alger et du Maroc avaient pris l'habitude de venir chercher fortune au Levant (v. p. 95). Ils y composaient l'infanterie des pachas. Ḍâhir confia le gouvernement de Ṣaidâ à l'Algérien Dinkizlî et à son contingent de Barbaresques.

La Porte, ayant vu repousser ses ouvertures de paix, se décida à en finir. Une armée de 30.000 hommes fut levée; elle comprenait les contingents de l'émir Yoûsof. Ḍâhir ne se laissa pas prendre au dépourvu. Il pouvait compter sur l'appui des Métoualis, sur les 800 mamloûks, arrivés d'Egypte à la suite de 'Alî-bey, enfin sur le concours de l'escadre moscovite, en croisière dans les eaux de Syrie (v. p. 107). La rencontre eut lieu, le long de la côte, près de Ṣaidâ. Le tir des vaisseaux russes, la fougue des mamloûks, tous vieux soldats, qui se ruèrent sur les canons turcs, assurèrent la victoire à Ḍâhir (22 Mai 1772).

---

(1) Avril 1772 ; Cf. Djabarti, I, 371.

Les Russes bombardent Beyrouth. Les Russes parurent peu après devant Beyrouth, bombardèrent et pillèrent la cité. L'émir Manṣoûr y résidait, depuis son abdication. Sa brouille avec l'émir Yoûsof lui avait permis de demeurer en bons termes avec Ḍâhir. Leur intervention, jointe au paiement d'une contribution de 25.000 piastres (1), détermina le retrait des vaisseaux moscovites.

Sans égards pour les droits du Liban, Damas décida alors d'occuper Beyrouth. Elle y envoya des troupes sous le commandement du trop fameux Djazzâr. Malgré les avertissements de l'émir Manṣoûr, Yoûsof commit l'imprudence de ne pas s'opposer à l'installation de ce dangereux auxiliaire à Beyrouth, de mettre sous ses ordres, « toutes les autorités de la ville, la douane, les employés du fisc. Beyrouth appartenait alors à la maison des Chihâb, lesquels disposaient de ses revenus » (2).

Les émirs et les cheikhs libanais y possédaient leurs résidences et y avaient construit de nombreux khâns ou *qaisâryya*. Cette ville était appelée par les Français « le petit Paris des Maronites » (3). Plusieurs de ces derniers y remplirent les fonctions de consul de France (4). Après la victoire de Ṣaidâ, Ḍâhir alla étendre son autorité sur les provinces palestiniennes. Depuis Ṣaidâ jusqu'à Ramla, tout le pays lui obéissait.

Retour et mort d'Aboû Dhahab. Sa grandeur devait être encore plus éphémère que celle de Fakhraddin. 'Alî-bey s'était laissé follement attirer en Egypte. Il y fut battu et finalement empoisonné (1773) par son ancien lieutenant, devenu son rival, Aboû Dhahab. La flotte russe avait pris le large et

---

(1) La piastre valait alors environ cinq francs.
(2) *Vie de Djazzâr*, msc. p. 11 ; Monayyar, *msc. cité*, 64-65.
(3) Le P. Besson, *La Syrie sainte*, 121.
(4) Voir Ristelhueber, 128 etc.

se désintéressait des affaires syriennes, Soudain Dâhir eut sur les bras un ennemi fort inattendu. Aboû Dhahab, désireux de reprendre le rôle de 'Alî-bey (1), se fit conférer par la Porte, avec la mission de châtier le rebelle bédouin, les gouvernements de Jaffa et de Ṣaidâ. Il saisit le prétexte de l'appui, prêté au mamloûk vaincu, pour envahir la Syrie (Mars 1775) et venir demander des comptes à Dâhir. Après avoir enlevé en passant Jaffa, défendu par les troupes du cheikh, — qu'il fusilla au mépris de la foi jurée (2) — après avoir brûlé le couvent et massacré les moines du Mont Carmel, Aboû Dhahab approchait d'Acre, lorsque la mort le frappa au milieu de ses succès (Juin 1775). A ce moment Dâhir, trahi par 'Alî, l'aîné de ses fils, qui avait poussé les Egyptiens contre son père, se vit de nouveau exposé aux ressentiments des Turcs. Ils lui attribuèrent tous les échecs, toutes les humiliations de leur politique en Syrie : l'indocilité des Noṣairis, des Druses, des Métoualis, jusqu'à la dépréciation, le discrédit de leur propre monnaie. Comme au temps des Mamloûks (v. p. 30), le commerce syrien se défiait des « *sultanins* d'or et d'argent », les soupçonnant d'être adultérés. Les janissaires eux-mêmes prétendaient toucher leur solde en monnaie française (3). La faveur du public — le langage populaire continue à en témoigner — allait aux *thaler* (*talarî*) d'Allemagne, aux *réaux* (*riâl*) d'Espagne, quoique chargés de croix et de figures.

Siège d'Acre. Fin de Dâhir (1775). La flotte du capitan-pacha débuta par attaquer Ṣaidâ. Dinkizlî dut l'évacuer et vint se réfugier à Acre auprès de son maître. Le capitan-pacha l'y suivit et commença le bombardement de la place.

---

(1) Cf. Rabbath, I, 622 etc. Nous adoptons la chronologie de Djabartî.

(2) Djabartî, I, 413.

(3) Yorga, IV, 479 ; Cf. Cotovicus, 413.

« L'artillerie turque ne faisait pas grand effet sur ces murailles, qui existent depuis les Croisades » (S[t] Priest). Alors l'Algérien Dinkizlî se laissa secrètement acheter. Dans un conseil de guerre, il conseilla la capitulation. Ḍâhir ne put s'y résoudre.

Dinkizlî se retira exaspéré. Peu après, un coup de feu, parti des rangs des Algériens, mit fin à cette aventure. Il étendit raide-mort le seigneur d'Acre, qui s'apprêtait à fuir (1). Sa tête, livrée au capitan-pacha, alla, comme celle de Fakhraddîn, orner les murs du sérail de Stamboul. Ibrahîm Ṣabbâgh se laissa torturer à mort plutôt que de trahir la cachette, où son maître avait enfoui ses trésors (2) avec ceux de 'Alî-bey.

II. DJAZZAR (1775-1804).

Après l'évacuation de Ṣaidâ par Dinkizlî, ce dernier y avait été aussitôt remplacé par Djazzâr, accouru de Beyrouth (v. p. 110). Il est temps de faire connaissance avec ce personnage, dont la fortune va bientôt balancer celle de Bonaparte, et pendant 30 ans terroriser la Syrie et le Liban.

Son origine ; ses débuts. Bosniaque d'origine (3), après des débuts laborieux à Stamboul, Djazzâr était venu offrir ses services à 'Alî-bey d'Egypte. Il remplit auprès de lui un métier qui lui assurera le surnom historique de Djazzâr, boucher. Il acceptait de débarrasser le régent mamloûk des ennemis qui le gênaient. Un jour pourtant, le Bosniaque éprouva un remords, une hésitation, les seuls peut-être qu'il

---

(1) Le 16 Août 1775 ; *Vie man. de Ḍâhir*, p. 98.

(2) Une partie, confiée aux Franciscains, fut restituée à la Porte ; Rabbath, I, 624.

(3) Il serait né vers 1735. Sa langue maternelle était l'*esclavon* qu'il aimera à parler jusqu'à la fin de sa vie ; Volney, *op. cit.*, I, 452.

ait sentis au cours de sa carrière mouvementée. Il refusa d'assassiner un de ses amis. Redoutant la vengeance de son maître, il s'exila, pérégrina à travers l'Empire ottoman sans trouver un emploi à son ambition, à son énergie exubérantes. Il se décida à revoir momentanément l'Egypte, s'y glissa sous un déguisement arménien, pour recueillir les trésors qu'il y avait abandonnés (1). D'Egypte il passe à Dairalqamar, où l'émir Yoûsof lui réserve un accueil empressé ; ensuite au service du pacha de Damas. Quand, après le bombardement russe de Beyrouth (v. p. 110), il fallut réoccuper la ville, l'émir Yoûsof se souvint de ses relations avec le Bosniaque. « Voulant se montrer désagréable à son oncle, l'émir Mansoûr » (2), il permit à la Porte d'installer Djazzâr à Beyrouth. A peine dans la place, ce dernier s'occupa d'en relever les fortifications. Afin d'aller plus vite en besogne, il emprunta les matériaux de construction aux édifices élevés par les Chihâb. Pour pourvoir aux frais de l'entreprise, il confisqua dans le port un navire, appartenant à des marchands de Beyrouth, dont la cargaison lui rapporta 200.000 dirhems (3). Sommé de se retirer, il prétendit ne relever que de lui-même.

Second bombardement de Beyrouth. L'émir Yoûsof dut alors recourir aux bons offices de son ancien ennemi Dâhir. Avec raison, le chef bédouin redoutait pour sa ville de Saidâ le voisinage de Djazzâr. Il se rappela l'assistance prêtée par l'escadre russe, à ce moment-là même mouillée dans les eaux de Chypre. Il pria l'amiral (4) de se présenter devant Beyrouth. Cette démarche vaudra à la cité l'épreuve d'un second bombardement (1773). En dépit de sa violence, malgré les 6.000 boulets lancés sur les remparts, les projectiles n'arrivèrent pas à entamer les murailles construites en

(1) *Vie de Djazzâr*, msc. p. 9. (*Bibl. orient.*).
(2) Haidar, 812.
(3) Monayyar, *man. cit.*, 67.
(4) Contre le paiement de 600 bourses ; Volney, *op. cit.*, I, 454.

pierres sablonneuses (*ramli*). Il fallut débarquer, entreprendre un siège qui dura quatre mois et ruina une partie de la cité. Seule la famine força la garnison à se rendre. Le cheikh Dâhir s'interposa de nouveau et donna asile à Djazzâr. L'émir Yoûsof s'empressa de désarmer les musulmans de Beyrouth et hissa sur la forteresse « le pavillon de la croix » (1), celui du Liban (v. I, 131).

Djazzâr à Saidâ et à Acre. Trompant Dâhir à son tour, Djazzâr lui enleva un convoi de munitions et alla se réfugier à Damas. Cette déloyauté lui ouvrit la porte des faveurs ottomanes. Sa récompense fut le pachalik de Saidâ. Il l'obtint du capitan-pacha qu'il avait accompagné au siège d'Acre (v. p. 111). Cette nomination le rendait suzerain, surveillant officiel de la Montagne. On jugera de l'inquiétude de l'émir Yoûsof. Celui-ci fournit un autre motif de ressentiment à Djazzâr, en lui dressant une embuscade au Dâmoûr, quand ce dernier partit installer son lieutenant à Beyrouth. En réponse, il confisqua les biens des émirs Chihâb en cette ville, au moment précis, où la Porte confirmait Yoûsof dans la possession de Beyrouth et de la Bqâ' (2).

Maître de la côte libanaise, le Bosniaque devenait de jour en jour plus redoutable. Après la chute de Dâhir, (v. p. 112), il se résolut à transporter le centre de son autorité à Acre. Il commença par achever la restauration des anciennes fortifications. Les habitants des villages voisins se virent contraints d'y venir travailler en corvée, trois jours par semaine (3). Ces transformations firent d'Acre la plus forte place de la Syrie. Il sacrifia à sa nouvelle capitale la prospérité de Beyrouth, réduite pour lors à 6.000 habitants (4). Il

---

(1) Haidar, 815.
(2) *Vie manusc. de Djazzâr*, p. 27.
(3) *Ibid.*, p. 33.
(4) Volney, *op. cit.*, II, 82.

se créa une marine de guerre (1) avec les bois, fournis par la forêt des Pins. Elle se composait d'une frégate, de deux galiotes, plus un chébek qu'il enleva aux Maltais. Pour son armée, il enrôla, parmi ses compatriotes, 900 cavaliers, Bosniaques et Albanais, ainsi qu'un millier de Barbaresques à pied.

Pacha de Damas, arbitre de la Syrie. Bientôt son ambition aspira au vilayet de Damas. Il l'obtint l'an 1196 H. (1780) avec la direction du pélerinage, qui s'y trouvait adjointe. A la suite des plaintes soulevées contre son administration (2), il n'y séjourna cette fois qu'une année pour céder la place à Moḥammad-pacha 'Adm ('Aẓm), auquel il venait de succéder. Rentré momentanément à Acre, il retournera dans la suite à trois reprises au gouvernement de Damas. Sa carrière représente désormais une série ininterrompue de succès. Exemple unique dans les annales de la Syrie ottomane ; il demeurera plus d'un quart de siècle au pouvoir, en désaccord, parfois en lutte armée, avec les pachas voisins, se dispensant d'expédier à Stamboul les revenus du *mîrî* ou plutôt l'excédant souvent considérable des impôts de son vaste gouvernement. Ses cruautés, sa cupidité effrénée révoltent l'opinion. Il brise toutes les oppositions, étouffe par la terreur toutes les protestations. La Porte n'intervient que pour l'envoyer à Damas ou l'en rappeler, sans toucher au ressort de ses autres pachaliks. Djazzâr représente le fonctionnaire selon son cœur. Il lui avait rendu le service de ruiner la famille de Ḍâhir. Il avait châtié l'insolence des Bédouins palestiniens, abaissé les Libanais, réduit à l'impuissance les Métoualis. Ces considérations méritaient qu'on fermât les yeux sur sa tyrannie, ses exactions, sur l'énorme écart entre les 1.500 bourses de tribut qu'il acquittait et les dix millions de francs

---

(1) D'autres pachas ont possédé leur marine de guerre ; Cf. H. Guys, *Relation d'un séjour à Beyrout*, II, 212.

(2) Cf. Michel de Damas, حوادث الشام p. 4. (V. *Bibliogr.*).

qu'il réalisait pour son compte personnel. Par ailleurs la politique du Divan possédait le secret de soulever au moment voulu un incident qui « amènerait à Constantinople le coffre-fort ou la tête » (Volney) de l'incommode Bosniaque.

Révolte militaire ; démêlés avec la France. Un jour, il se voit assiégé dans le sérail d'Acre par ses mamloûks, ses soldats révoltés. L'artillerie de la forteresse est retournée contre sa demeure. Le pacha tient tête à l'émeute. Tout ce que les mutins peuvent obtenir, c'est de quitter Acre. Ils reviennent en plus grand nombre (1), conduits par Salîm-pacha, son mamloûk (2) garde-du-corps, qui ne l'a pas abandonné depuis sa sortie d'Egypte. Les révoltés s'emparent de Ṣaidâ, de Tyr, viennent mettre le siège devant Acre. Djazzâr ne conserve autour de lui qu'une poignée de fidèles. A leur tête, il opère une sortie et surprend le camp des rebelles, qui, comptant le tenir, avaient négligé de se garder.

Exalté par le succès, par son impunité, finalement « atteint par la manie de la persécution, il foula aux pieds toutes les lois ». Pour avoir concentré entre ses mains le commerce du blé et du coton, il entra en démêlés avec l'agent français de sa résidence. « Le consul donna ordre à son collègue de Ṣaidâ, à tous les sujets français de quitter le territoire du pacha. A Stamboul, l'ambassade royale arracha des ordres, imposant le retour des Français. Djazzâr refusa d'y obtempérer et exigea le changement des consuls. En cet incident, il obtint encore gain de cause » (3).

Chute de l'émir Yoûsof. L'émir Yoûsof avait commis l'imprudence d'appuyer la révolte des mamloûks. Tort plus grave ; forcé de satisfaire aux exigences cupides du tyran

(1) Comp. *ibid.* 62.

(2) L'Et Solaimân-pacha, un de ses autres esclaves et son futur successeur à Acre ; voir le chap. XVI.

(3) *Ms. cité*, 41-43.

d'Acre, lequel lui soutirera en « l'espace de cinq années environ 4.000.000 de France » (Volney), il accablait les Libanais d'impôts et les exaspéra par ses cruautés (1). Vaincu par les mécontents près de Qabbeliâs, ensuite dans le Mardj ʿoyoûn, il se vit contraint de se retirer devant un jeune homme de 21 ans (2), le fils de Qâsim ibn ʿOmar, celui que les Libanais appellent le grand Bachîr.

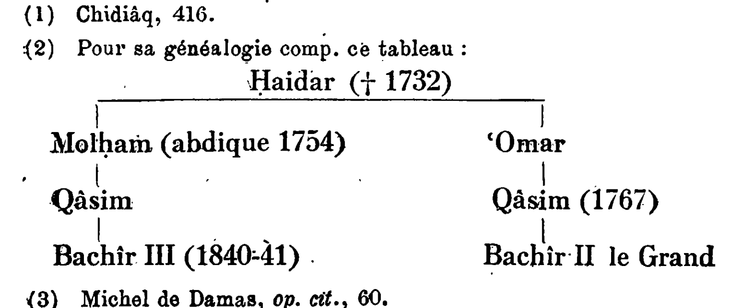
Jeunesse, débuts de Bachîr II. Ses débuts furent modestes. Il était né à Ghazîr, le 6 Janv. 1767. Son père, l'émir Qâsim, converti depuis peu au christianisme (v. p. 101), le fit baptiser. Orphelin de bonne heure, demeuré sans ressources, il vint chercher fortune à Baitaddîn et à Dairalqamar, résidences d'été des Chihâbides, foyers d'intrigues, où ces émirs achevèrent de compromettre leur autorité. Accueilli avec intérêt par l'émir Yoûsof et ses parents, le jeune Bachîr prit part à leurs querelles intestines. Le jour vint, où l'ambition le poussa à desservir son bienfaiteur, l'émir Yoûsof (3). Conscient de sa propre valeur, il voulut prendre sa place et l'obtiendra en manœuvrant à Acre (1788), auprès du Bosniaque.

Djazzâr et Bachîr. Djazzâr demeurait l'arbitre du Liban. Bachîr accepta la triste besogne de pourchasser l'émir Yoûsof, réfugié dans le territoire de Djobail. Le malheureux

---

(1) Chidiâq, 416.

(2) Pour sa généalogie comp. ce tableau :



(3) Michel de Damas, *op. cit.*, 60.

fugitif réussit à apaiser Djazzâr, qui lui vendit encore une fois l'investiture, afin de forcer son compétiteur à une surenchère. Sur une dénonciation de Bachîr, Yoûsof fut étranglé avec son ministre Sa'd Ghandoûr dans les prisons d'Acre (1790). Djazzâr s'amusa alors à révolutionner le Liban. Il soutint les émirs révoltés contre Bachîr, mit en avant ensuite la candidature des fils du malheureux Yoûsof; enfin se réconcilia, en lui imposant de lourds sacrifices d'argent, avec Bachîr (1794-95). Ce dernier attira à Baitaddîn dans un guet-apens les Banoû Nakad et les fit étrangler.

Portrait de Bachîr. Tels furent les débuts de l'émir qui allait tenter de reconstituer l'Etat du grand Fakhraddîn. Il y travaillera pendant un demi-siècle avec des fortunes très diverses. Forcé par quatre fois à quitter le Liban, il y rentrera chaque fois, entouré d'un nouveau prestige. « Tour à tour brutal et souple, cruel et rusé, toujours prudent et souvent peu scrupuleux » (Ristelhueber), il offrira l'image du parfait souverain oriental, imposant le respect par son habileté et son faste. Il parviendra en ménageant les partis, en les usant l'un contre l'autre, à s'assurer en Syrie une situation prépondérante. Une légende se formera autour de son nom, comme autour de la mémoire de son prédécesseur ma'nide, dont sa carrière et sa chute rappellent la vie mouvementée.

Bachîr comptait une trentaine d'années, lorsque l'arrivée de Bonaparte en Syrie suspendit pour un temps ces scènes sanglantes et détourna de la Montagne l'attention de Djazzâr.

Décadence de la Syrie. Trois siècles de régime turc avaient hâté la ruine de la Syrie. La dépopulation du pays (v. p. 62) prenait des proportions inquiétantes. Sur les 3.200 villages du pachalik d'Alep, inscrits jadis au rôle des impôts, on n'en comptait plus que 400. Les paysans avaient fui dans les villes ou dans les montagnes. A cet égard, rien d'instructif comme les chiffres statistiques réunis à cette époque par

Volney (1). L'âpre Kasrawân y compte le double des habitants de la Palestine proprement dite. La même densité de population se retrouvait dans les autres districts du Liban (v. p. 97), dans ceux du Wâdittaim, de Naplouse, de 'Adjloûn, dans tous ceux que Volney appelle les «pays abonnés», à savoir les provinces semi-autonomes, soustraites à l'administration directe de la Porte.

III. Bonaparte en Syrie (1799).

Les préparatifs de Djazzâr. A la fin de Juin 1798, les Français avaient débarqué à Alexandrie. Djazzâr n'attendit pas plus longtemps pour prendre ses mesures. Retrouvant toute son activité, le vieux pacha travailla fiévreusement aux fortifications d'Acre, à mettre en état de défense les autres villes de sou vaste gouvernement. Profitant du désarroi de la Porte, il n'hésita pas à en accroître l'extension ; il établit des garnisons à Jaffa, enfin à Al-'Arîch, place relevant de l'Egypte.

. **Djazzâr et les chrétiens.** Ensuite il expulsa des villes maritimes les chrétiens que ses exactions avaient à moitié ruinés. Sous la protection des Chihâb et des consuls, ils avaient afflué, surtout les Melkites, dans les ports de mer, où leur aptitude aux affaires, l'intervention des résidents et des capitaux européens leur avaient permis de prospérer. En Syrie, juifs et chrétiens s'étaient enrichis dans les opérations de banque que la législation coranique interdit aux musulmans. Aussi les pachas se voyaient-ils dans la nécessité de leur confier la gestion de leurs finances privées. A Beyrouth, parmi les Melkites, les Dahhân, les Yâred avaient dû acquitter des avanies exorbitantes au fisc d'Acre.

(1) *Op. cit.*, II, 49, 238, 275.

Djazzâr n'épargna pas davantage ses propres hommes d'affaires. Sa fureur se déchargea sur le fils d'Ibrahîm Ṣabbâgh, lequel avait accepté auprès de lui la fonction, occupée naguère par son père auprès de Ḍâhir (v. p. 105). Vint ensuite le tour des Sakroûdj, des Aboû Qaloûch, des Yoûsof Mâroûn, lesquels, à tour de rôle, avaient recueilli la succession des Ṣabbâgh, sans se laisser effrayer par leur fin tragique. Non content de les dépouiller, il les mutila atrocement (1). Plus prudent, Elias Eddé réussit à gagner la Montagne ; Joseph Qardâḥi se sauva en Europe.

Intervention des Anglais. Après le désastre naval d'Aboûqîr (1 Août 1798), Bonaparte se vit enfermé en Egypte. La Guerre Sainte avait été proclamée contre « les Français mécréants ». La flotte anglaise interceptait les communications avec l'Occident. Elle se trouvait sous les ordres de « l'illustre parmi les magnats de la nation chrétienne, Son Excellence notre féal Ami, le Très-honoré Seigneur Smith ». Ainsi s'exprimait le rescrit sultanien, remettant à cet Anglais la direction des opérations maritimes sur la côte de Syrie.

A Damas s'achevait lentement la concentration des troupes destinées à chasser les Français d'Egypte. Sur la côte, on l'a vu, toutes les places avaient été occupées par Djazzâr (2). Ibrahîm, le mamloûk vaincu par Bonaparte, avec ses derniers fidèles, s'était réfugié en Syrie. Ils se tenaient en observation sur la frontière égyptienne. Leurs émissaires, leurs proclamations et celles de Djazzâr ne cessaient d'exciter à la révolte les Egyptiens. Ajoutez l'occupation arbitraire d'Al-'Arîch (3), l'interruption des communications commerciales

---

(1) Monayyar, 105-106 ; *Vie de Djazzâr*, msc. p. 39-40.

(2) Il avait refusé d'entrer en rapports avec les émissaires de Bonaparte ; Djabartî, III, 16-16. *Vie de Djazzâr*, 61-62.

(3) Relevant de l'Egypte.

avec la Syrie. Ces prétextes suffirent à Bonaparte pour colorer son intervention au-delà de l'Isthme (1).

Illusions de Bonaparte. Malgré tous ses efforts, il n'avait pu obtenir des renseignements directs sur les fortifications d'Acre. Aucun de ses émissaires n'avait réussi à approcher de la place. Bonaparte semble en avoir jugé d'après la description qu'en avait publiée Volney (II, 120), à son retour de Syrie en 1787. Ce voyageur leur déniait toute importance militaire. En fait d'enceinte, il ne signalait, du côté de la terre, « qu'un mur de jardin sans fossé ». La découverte du fossé acconitain sera une première déception. On s'illusionna également sur la solidité de l'enceinte élevée par les Croisés qu'on s'obstinera à battre avec de l'artillerie de campagne.

Le général français savait les populations fatiguées de la tyrannie de Djazzâr. Il compta que sa présence provoquerait un soulèvement, comme à son débarquement à Alexandrie, il avait tablé sur la révolte des fellahs égyptiens contre leurs exploiteurs mamloûks. C'était mal connaître l'apathie, le fatalisme de populations, démoralisées par des siècles d'oppression. A leur défaut, le jeune mais déjà glorieux général français se flatta du moins que les chrétiens du Liban — il les aurait fait solliciter et saluer comme « français de temps immémorial »— (2) lui donneraient la main pour une expédition plus lointaine vers Constantinople ou même vers les Indes.

Son départ d'Egypte. Bonaparte dut laisser en Egypte des forces considérables. Parti du Caire le 10 Fév. 1799, il n'emmena avec lui que 12.000 hommes, divisés en quatre corps, sous le commandement des généraux Régnier, Kléber, Lannes et Bon. Murat conduisait une brigade de 900 cava-

---

(1) Djabartî, III, 28-29, 47.

(2) En réalité il se contenta de solliciter Bachîr ; cf. Ristelhueber, 270.

liers. Caffarelli devait diriger les travaux du génie. Sa jambe de bois lui valut chez les Arabes le surnom d'*Aboû Khachaba* (1). Enfin le contre-amiral Perrée (2) fut chargé de convoyer par mer l'artillerie de siège et les munitions.

Acre était spécialement visée. Bonaparte devina qu'elle formait le cœur de la résistance turque. Djazzâr, de nouveau nommé au pachalik de Damas, avait préféré rester à son poste. Son abandon aurait mis aux mains de l'ennemi la clef du Liban, permis à Bonaparte de rallier à sa cause les populations chrétiennes, de s'appuyer sur la Galilée, frémissante depuis la mort de Ḍâhir. Avant de se lancer à l'intérieur de la Syrie contre l'armée, massée à Damas, il importait aux Français de ne pas laisser derrière eux ce redoutable adversaire.

Dispositions des Syriens. Pour les punir de leur alliance avec Ḍâhir, Djazzâr avait juré la perte des Métoualis. Ceux de la Galilée n'auraient plus compté que « 700 fusils ». Leurs coreligionnaires du Liban et de la Bqâ' se trouvaient tellement affaiblis que Volney (3) prévoyait à bref délai leur disparition totale. Exaspérés, les Chî'ites accourront les premiers se mettre à la disposition des Français. Ils seront bientôt suivis par le fils de Ḍâhir auquel Bonaparte confiera l'autorité dans le pays de Ṣafad avec la promesse de lui céder bientôt la ville d'Acre. Les chrétiens du Liban se réjouiront de son approche, dans l'espoir de voir leur pays échapper à la tyrannie d'Acre. Il n'en alla pas de même avec les chefs druses, dont Bonaparte semble avoir escompté le concours. « Saisis de terreur, ils songèrent à émigrer dans le Djabal al-A'là (v. I, 210) et dans le Ḥaurân ».

Attitude de Bachîr. Plus avisé, Bachîr se renferma

(1) Djabartî, III, 45.
(2) Comp. *Al-Machriq*, 1920, p. 892.
(3) *Op. cit.*, I, 482, 483.

dans une énigmatique neutralité, laquelle ne l'empêchera pas d'ouvrir la Montagne aux convois ottomans. Il connaissait l'état des fortifications d'Acre, il savait Djazzâr et les Anglais déterminés à la défendre. Avant de se déclarer, il voulait deviner de quel côté tournerait la victoire. Sommé par Djazzâr d'avoir à le rejoindre avec ses contingents, il objecta son impuissance ; il ne sentait plus ses sujets en main. Ce n'était pas une défaite, une habileté diplomatiques. « Sans égards pour l'émir, sans même prendre son avis, les cheikhs druses s'étaient concertés sur le parti à prendre » (1). Plusieurs avaient proposé d'émigrer. Les musulmans de la côte expédièrent à l'intérieur ce qu'ils possédaient de plus précieux. Les cheikhs ʿAmâd eurent le courage de dépouiller ces caravanes de fugitifs, au grand déplaisir de l'émir. Quant aux chrétiens, déconcertés par l'attitude de l'émir et l'hostilité des Druses, ils s'apprêteront du moins à ravitailler les Français. Ils leur expédièrent du vin « qu'ils vendront à bon prix » (2). En guise de représailles pour le pillage d'une caravane de Bikfaya, transportant du vin, les Bellamaʿ iront dans la Bqâʿ dévaster les propriétés des cheikhs Nakad, auteurs du pillage.

Sympathies chrétiennes, désarmées devant les hésitations de l'émir et l'opposition ouverte des Druses, concours des contingents métoualis et bédouins, c'étaient là de faibles avantages devant les complications, qui attendaient Bonaparte : hostilité des populations musulmanes, fanatisées par la prédication de la Guerre sainte (v. p. 120) ; — à Jérusalem et ailleurs, elles tombèrent sur les chrétiens — valeur de la place et des fortifications d'Acre. Un émigré français, au service de l'Angleterre, Phélipeaux brouillé avec Bonaparte depuis

(1) Ḥaidar, 887 ; *Vie de Djazzâr*, ms. cité, p. 69.

(2) *Man. cité.*

leur séjour à l'Ecole militaire (1), travailla à en augmenter la résistance. Enfin les Anglais se firent les alliés du triste pacha d'Acre ; ils l'assistèrent jusqu'au bout, sous la direction de l'habile commodore Sidney Smith.

Prise des villes palestiniennes. L'armée française, confiante dans l'étoile de son chef, se lança donc dans le désert qui sépare l'Egypte de la Syrie. Al-'Arîch fut emportée sans grande difficulté (17 Fév. 1799), puis Jaffa, dont la prise parut si surprenante à Kléber qu'il l'appela « un coup du sort ». Une forte garnison la défendait. Après la reddition de la ville (2), on trouva dans la citadelle 80 canons. Les Albanais s'étaient fait follement massacrer, en se jetant sur les tranchées des Français. A Al-'Arîch, Bonaparte se contenta de licencier la garnison, en imposant aux officiers et aux soldats l'engagement de ne pas reprendre les armes contre lui. Il en retrouvera bon nombre à la prise de Jaffa. Ce manque de parole, l'assassinat des parlementaires français expliquent, sans les justifier, la barbarie avec laquelle furent traités les prisonniers. Elle contraste avec les égards témoignés aux civils, Egyptiens et Syriens.

Les autres villes palestiniennes, Ramla, Caiffa se rendirent sans opposer de résistance. « Nous emporterons Acre en 24 heures », affirmaient les rapports officiels, les *communiqués* affichés au Caire « et serons de retour avant une semaine » (3). On arriva sous les murs de cette place le 18 Mars 1799.

Début du siége d'Acre. Pour commencer l'attaque, l'artillerie de siège fit défaut ; on ne disposait que de pièces de campagne. Le grand parc d'artillerie (4), amené par le

---

(1) *Revue hebdomadaire*, 16 Juill. 1921, p. 347,

(2) Le 7 Mars.

(3) Djabartî, III, 51, 55.

(4) Quelques canons de 24 arriveront avant la fin du siège. Voir la *Relation de la campagne de Syrie*, citée plus bas.

convoi du contre-amiral Perrée avait été capturé en mer par le commodore anglais (1). Les renforts arrivés de Damas donneront bientôt à la garnison la supériorité numérique sur les assiégeants. Ces contingents turcs avaient emprunté l'itinéraire du Liban et de Ṣaidâ.

Bachîr ne put se dispenser de les ravitailler. Il ne semble pas avoir escompté le succès des Français. C'est alors que lui parvinrent les lettres de Bonaparte, l'invitant à le rejoindre. L'émir refusa d'y répondre. Dans une de ces missives, le général français exhalait sa mauvaise humeur contre Bachîr. Elle tomba entre les mains de Djazzâr et lui valut les félicitations du redoutable pacha (2).

Avant tout, il fallut choisir pour le camp un emplacement à l'abri des feux de la flotte anglaise. Mouillée à l'ouest et au Sud de la place, elle balayait de ses projectiles les approches des fortifications. Le camp fut fixé vers Tall al-Fokhkhâr, sensiblement sur les positions occupées jadis par les Croisés, au temps de Saladin (v. I, 227). Les premiers travaux de circonvallation, les lignes de tranchées furent poussés vigoureusement. Devant Jaffa, observe Djabartî (III, 51), elles avaient permis aux Français d'attaquer à couvert, de masquer leur artillerie. Dès le début, les assiégeants eurent à souffrir de la faim ainsi que de la pénurie de munitions. Les sorties de la garnison furent repoussées victorieusement. Simultanément on exécuta d'audacieuses reconnaissances. Un premier assaut échoua, le 28 Mars. Les travaux d'approche étaient du reste contrariés par les ravages des canons capturés sur les vaisseaux français et qu'on avait retournés contre les assiégeants.

Victoire du mont Thabor. Cependant « de Damas 20.000 hommes accouraient à la rescousse » (3). Pour ne pas

(1) *Al-Machriq*, 1920, p. 892.

(2) *Vie man. de Djazzâr*, 69.

(3) *Ibid.*, 70.

se laisser surprendre, Bonaparte dut affaiblir les effectifs occupés au siège et multiplier les reconnaissances autour d'Acre. Le 8 Avril, Junot se heurta avec 300 hommes à l'avant-garde de l'armée damasquine. Sa petite troupe exécuta une belle retraite vers Kafr Kanna, puis opéra à Nazareth sa jonction avec Kléber, détaché depuis les débuts du siège pour surveiller les mouvements de l'ennemi. Au cours d'une avance du côté de Kafr Kanna, Kléber se heurta de nouveau aux Turcs qui refusèrent de s'engager. Kléber alla alors occuper les défilés de Nazareth et de Safoûryya, qui commandaient la route d'Acre. L'armée de Damas s'établit au nord-ouest du mont Thabor, dans une plaine, où elle pouvait déployer sa nombreuse cavallerie. Kléber en fit donner avis à Bonaparte qui lui envoya l'ordre de chercher le contact avec les Turcs, en l'assurant d'un prompt secours.

Kléber se trouvait déjà enveloppé par un adversaire qu'il était venu chercher aux pieds du Thabor, quand un coup de canon lui révéla l'approche du général en chef. Aussitôt ses soldats se précipitèrent avec entrain sur l'ennemi qui se vit tout-à-coup, grâce à la stratégie de Bonaparte, cerné comme dans un fer à cheval. « Les Français lui infligèrent une défaite sanglante ; les survivants prirent la fuite » (1). Il avait suffi d'une journée (16 Avril) pour anéantir l'armée turque.

Levée du siège. Bonaparte recommença alors avec une nouvelle ardeur, sans obtenir des succès plus marqués, les travaux du siège. Djazzâr ne cessa de recevoir des renforts. « Il n'aurait pourtant pu tenir jusqu'au bout, sans l'aide des Anglais » (2). L'armée française essuya des pertes importantes. Le général Caffarelli, les généraux Bon et Rambaud succombèrent. Ni le canon ni la mine ne purent entamer la

(1) *Man. cité.*
(2) *Man. cité.*

grosse tour des Croisés. Les munitions commençaient à s'épuiser. « Les Français continuèrent à serrer la place. Ils appliquèrent les échelles aux remparts, car leurs soldats ne craignent pas la mort. Dans la ville peu de maisons avaient résisté au bombardement, lorsque, après 70 jours (1) de siège, éclata une épidémie de peste » et de typhus.

Elle avait en réalité commencé à Jaffa et ne fit que s'intensifier sous les murs d'Acre, activée par les ardeurs de l'été et le voisinage des marais. L'assaut du 10 Mai fut arrêté par une explosion meurtrière. Bonaparte s'était obstiné jusqu'à cette date. Il céda avec dépit et dans la dernière moitié du mois leva ce siège inutile. « Cet homme m'a fait manquer ma fortune », dira-t-il plus tard de S. Smith.

La retraite s'effectua au milieu d'énormes difficultés. Blessés et typhiques embarrassèrent la marche. Les traînards furent achevés par les Arabes, par les fellahs ; les janissaires de Djazzâr massacrèrent les malades, hospitalisés au Mont-Carmel. L'armée épuisée, avec des effectifs diminués, rentra au Caire le 2 Juin. Une dépêche officielle l'avait précédée. Elle énumérait « quinze raisons qui avaient nécessité la levée du siège ».

Comment Bonaparte explique l'échec. Elles sont résumées par Djabartî (2). Certaines méritent d'être mentionnées ; elles montrent comment Bonaparte cherchait à expliquer son échec militaire. D'abord la capture de l'artillerie de siège par les Anglais en face de Jaffa. Ensuite la peste, causant journellement de 50 à 60 victimes. Les difficultés du ravitaillement. Les révoltes survenues dans la Haute-Egypte. L'apparition d'une escadre britannique devant Alexandrie et de navires russes à Rhodes. La rupture de la paix entre la

(1) Estimation approximative de l'anonyme, *msc. cit.*

(2) III, 68-69. Comp. *Relation de la campagne de Syrie* par un (anonyme) officier d'artillerie, membre de l'expédition ; Paris, 1836.

France et l'Autriche (1). L'arrivée d'une réponse du nabab indien Tippo-Ṣâḥib (2) à une mission envoyée d'Egypte pour conclure une alliance contre les Anglais. La mort de Caffarelli et l'impossibilité de remplacer cet officier supérieur dans la direction des travaux du génie. Enfin, concluait la dépêche, « le siège d'Acre eût exigé quatre mois ; sacrifice de temps disproportionné avec la gravité des intérêts en jeu ».

Epilogue de la campagne. Un mois après son retour en Egypte, Bonaparte battait les Turcs à Aboûqîr. Débarqué en France, au mois d'Octobre suivant, en Décembre il devenait Premier Consul. La guerre rallumée en Europe allait placer le jeune général sur le théâtre où devaient se jouer sa destinée et celle du monde. Le passage des Français avait été trop rapide pour laisser en Syrie une impression, une trace durable. On y oublia bientôt le nom de Bonaparte. Rien ne prouve que l'intervention des contingents libanais aurait pu compenser pour lui la perte de son artillerie de siège et les ravages causés par le typhus. La partie se décida en réalité entre le général français et Sidney Smith.

Devenu empereur, Bonaparte se ressouvint de la Syrie, route de pénétration vers les Indes, où il voulait atteindre la puissance anglaise. Tel fut le but des missions militaires confiées à Lascaris, dès 1805, et précédemment au général Sebastiani, en 1802.



(1) Cf. *Relation*, 32. Elle détermina Bonaparte à hâter son retour en Europe, où il voulait jouer son rôle.

(2) Cf. Driault, *La question d'Orient*, 79-80.

Principaux synchronismes.

Commencement de la guerre de succession d'Espagne. La Prusse érigée en royaume (1701).

Fondation de Pétrograd (St Pétersbourg) (1703).

Paix d'Utrecht (1713). Traité de Rastadt (1714).

Peste de Marseille (1720).

Bataille de Fontenoy (1745).

Commencement de la guerre de Sept-Ans (1756).

Premier partage de la Pologne (1772).

Traité de Kainardji entre la Russie et la Turquie (1774).

L'empereur Joseph II succède à Marie-Thérèse (1780).

Convocation à Paris des Etats-généraux (1789).

La Convention nationale (1792). Exécution de Louis XVI (1793).

Robespierre. Prise de Toulon par Bonaparte (1793).

Première campagne de Bonaparte en Italie ; victoires de Montenotte, Mondovi, Lodi, Castiglione, Arcole, Rivoli. Traité de Campo-Formio (1797).

Bonaparte à Malte (12 Juin). Bataille des Pyramides (21 Juill. 1798).

Bonaparte nommé premier consul. Constitution de l'an VIII (1799).

Bataille d'Héliopolis gagnée par Kléber. Victoire de Marengo. Assassinat de Kléber (1800).

Sultans ottomans.

Aḥmad III	1703
Maḥmoûd I	1730
ʿOthmân III	1754
Moṣṭafâ III	1757
ʿAbdulḥamîd I	1773
Sélim III	1789

Chapitre XVI.

LA SYRIE ET LE LIBAN AU XIXe SIÈCLE.

I. Gouvernement de Bachir II.

La vengeance de Djazzâr. Le bénéficiaire principal de l'échec des Français fut le terrible Djazzâr. Si l'on doit en rapporter la gloire militaire à ses auxiliaires européens, il n'en est pas moins vrai que son indomptable énergie les avait remarquablement secondés. Délivré du plus grave danger qu'il eût jamais couru, il tourna sa colère contre Bachîr, lequel avait pourtant ouvert le Liban aux secours ottomans, en hommes et en munitions. L'émir n'avait pas, il est vrai, cédé aux avances des Français, mais il n'avait pas réservé un accueil plus empressé aux sommations venues d'Acre.

Pour se mettre à l'abri contre ses représailles, Bachîr fit exposer ses griefs, les doléances du pays au grand vizir Yoûsof-pacha, qui réunissait alors des troupes à Ḥamâ pour envahir l'Egypte. Sidney Smith, qui était devenu l'hôte et l'ami de l'émir, s'interposa en vain. Djazzâr favorisa les prétentions à l'émirat des fils de l'émir Yoûsof. Son implacable rancune trouva à s'y satisfaire non moins que sa cupidité. Il ne tint aucun compte du diplôme grand-viziriel, rattachant au Liban

la Bqâ', Balbek, Wâdittaim, le pays des Métoualis (1). Ses Albanais se battirent contre les janissaires de Damas, accourus au secours de l'émir. On jugera de l'anarchie ottomane et de l'audace de Djazzâr.

Exil de Bachîr. L'émir Bachîr décida de s'exiler. C'est alors que le commodore anglais le conduisit sur ses vaisseaux au camp du grand-vizir (2), installé à Al-'Arîch. Il s'y vit accueilli avec des égards spéciaux. Après une absence de plusieurs mois, « il reparut dans la Montagne, comme allié des Anglais. Ses liaisons avec eux, la protection qu'ils lui accordaient, y furent bientôt publiques ». (Corancez) et lui valurent quelques mois d'accalmie. Ses ennemis se rapprochèrent de lui, à l'exception pourtant de Djazzâr.

Le rancunier Bosniaque, se sentant vieillir, s'adoucit à la fin. Il consentit même à lui rendre sa faveur, mais retint en otages un des fils et les parents de l'émir. L'an 1217 H. (1802), un pacha hostile à Djazzâr parvint au grand-vizirat. Il prêta l'oreille aux plaintes des Syriens, mais le Bosniaque réussit à l'apaiser (3). Cependant le pays de Naplouse s'était soulevé. Le pacha d'Acre n'étouffa la révolte qu'à grand peine.

Mort de Djazzâr. Une dernière fois (4), il venait d'être nommé au vilayet de Damas, tout en conservant les gouvernements de Tripoli, de Ṣaidâ et la Palestine. A ce moment-là même, il se sentait déjà frappé à mort. Il dut renoncer à présider le pélerinage, devenu particulièrement périlleux

(1) Consacrant, pour la dixième fois, les aspirations du Grand-Liban.

(2) Sur ce voyage, cf. la revue *Al-Machriq*, 1920, 687 etc, 732 etc, 889 etc.

(3) *Vie manusc.*. 91.

(4) Sur les trois précédentes nominations, cf. Michel de Damas, 6-14.

depuis le soulèvement des Wahhâbites. Inquiète de cette menace pour la Syrie, préoccuppée par la révolte de l'opinion contre la tyrannie de Djazzâr, la Porte s'était empressée de lui désigner *in petto* un successeur, chargé de mettre la main sur ses trésors (1), lorsque le féroce Bosniaque expira dans sa ville d'Acre, le 23 Avril 1804. Cette mort fut saluée avec bonheur dans toute la Syrie. Bachîr se trouva débarrassé d'un suzerain ombrageux, la Porte d'un vassal redoutable, l'humanité d'un monstre.

Nouvelle attitude de Bachîr. Depuis la disparition de Djazzâr, on peut observer un changement radical dans l'attitude politique de l'émir libanais. Assagi par une douloureuse expérience, il évitera désormais d'entrer en conflit avec les représentants de Stamboul, Il eut immédiatement à mettre en pratique cette résolution. Contre Ibrahîm-pacha, nommé à la succession de Djazzâr, un compétiteur fort inattendu s'était levé. Un certain Isma'îl fut par l'entourage de Djazzâr tiré à la hâte des prisons d'Acre, où se trouvait encore retenu en otage le fils de Bachîr. Sans rompre trop ouvertement avec Isma'îl, qui tenait le sort de ce fils entre ses mains, l'émir du Liban ne négligea rien pour assurer aux troupes ottomanes, en marche contre le rebelle (2), le ravitaillement et la sécurité des routes à travers la Bqâ' et la Montagne. Ces mesures lui valurent les félicitations de la Porte. A Ibrahîm-pacha succéda bientôt Solaimân-pacha. Quand ce dernier, après la défaite d'Isma'îl, pénétra dans Acre, il n'eut rien de plus pressé que de rendre à la liberté le fils de Bachîr.

Solaimân-pacha. En contrôlant la comptabilité de Djazzâr, son successeur y découvrit au passif de Bachîr un arriéré

---

(1) *Man. cité.*

(2) Ensuite pendant le siège, prolongé par les intempéries de l'hiver et la malaria.

de 9.000 bourses (1). L'émir prétendit que le fisc d'Acre avait négligé d'inscrire les versements du tribut libanais. Il fallut en venir à un accommodement. Nous ignorons si Solaimân, « partisan des solutions pacifiques » يحب السلامة (Mich. de Damas), diminua le montant de ses exigences ou s'il consentit seulement à reporter l'énorme dette sur une série d'annuités. La dernière supposition nous semble la plus plausible. Ce pacha n'était pas d'humeur à sacrifier son dû. « A Jérusalem, ses avanies avaient porté la désolation jusque dans les couvents catholiques que les religieux se virent sur le point d'abandonner » (2). Cet incident ne troubla pas la bonne entente entre Solaimân et Bachîr. L'alliance étroite entre ces deux gouverneurs, tous deux hommes d'intiative, amènera bientôt Bachîr à jouer un rôle de premier plan.

A partir de cette date, jusqu'en 1840, son nom se trouve intimement mêlé à l'histoire de la Syrie. On eut besoin d'abord de son appui pour conjurer la menace d'une invasion wahhâbite. Depuis le milieu du 18[e] siècle, une secte nouvelle, (v. I, 185), s'était élevée dans le Nadjd, au centre même de l'Arabie.

Les Wahhâbites. Les lignes suivantes, extraites d'une correspondance adressée par leur chef au pacha de Damas, note les principales réformes qu'ils entendaient imposer, au besoin par la force : « Nous proscrivons l'érection d'édifices sur les tombeaux, la confiance dans les saints, les prophètes, les martyrs ; ensuite les confréries des faqîrs, des derviches, le rôle d'intercesseurs qu'on leur attribue. Ces convictions, ces institutions, nous les considérons comme entachées de

---

(1) La bourse valait environ 500 piastres. Pour la piastre (voir plus haut p. 110), sa valeur se rapprochait alors de la valeur actuelle.

(2) Corancez, *Hist. des Wahabis*, 108 ; Paris, 1810. Nouvelles avanies en 1816. Une énergique intervention de la France obtient une réparation complète ; Mich. de Damas, 37.

polythéisme... Nous assimilons aux péchés graves, à l'égal du vin, l'habitude de jurer, sinon par le nom d'Allah, celle du tabac, du narghilé, les jeux de hasard, l'usage abusif de débiter des *ḥadîth* (v. I, 165) dans les cafés, les exactions et avanies qui accablent le peuple, les cadeaux et pourboires exigés par les ulémas... Autant d'hérésies que les vrais musulmans doivent repousser » ! (1).

Leurs progrès. Maîtres du Nadjd et de l'Arabie centrale, les Wahhâbites s'emparèrent, en Février 1803, de Ṭâif, en Avril, de la Mecque. Non contents d'y démolir les monuments et les coupoles, érigés sur les tombes, ils remplacèrent par des étoffes communes les voiles de soie, qui recouvraient la Ka'ba. La terreur de leur nom, plus encore que les progrès de l'hydropisie, qui devait l'emporter bientôt (2), avait, en cette année 1803, forcé Djazzâr à décliner la direction du pèlerinage (v. p. 113). Depuis lors, ils domineront la route de la Mecque, rançonneront à leur gré les pèlerins et les villes saintes de l'islam. A la fin de 1804 ; ils s'emparèrent de Médine. Solaimân-pacha et Abdallah-pacha, qui succédèrent à Djazzâr, dans la direction du pèlerinage, se virent limiter la durée de leur séjour à la Mecque. Chaque pèlerin fut taxé à la capitation de huit piastres par tête.

Faiblesse de la Porte. Le Divan désigna Ibrahîm-pacha, vali d'Alep, pour gouverner Damas et assumer la direction du *ḥadjdj* en 1805. Ancien chamelier, Ibrahîm n'apprit jamais à lire ni à écrire. Mais il avait réussi, là où avaient échoué ses prédécesseurs, à maîtriser, en la décimant, l'insolente milice des janissaires. Il parvint, au prix d'incroyables humiliations, à mener les pèlerins jusqu'au pied de la Ka'ba. Il fut remplacé par 'Abdallah-pacha 'Aḍm, nommé pour la troisième fois au gouvernement de Damas. 'Abdallah réussit,

---

(1) *Vie msc. de Djazzâr*, 125.
(2) Cf. Michel de Damas, p. 14.

lui aussi, à atteindre la Mecque ; mais, avant d'y pénétrer, il dut acquitter l'énorme somme de cent bourses. En outre, chaque membre de sa caravane fut taxé à dix piastres, sans compter une surtaxe de sept piastres par quintal de bagages (1). Les exigences des Wahhâbites ne s'arrêtèrent pas là. Pour permettre la visite de 'Arâfa, près de la Mecque, ils imposèrent un nouveau versement de cent bourses et autant pour en revenir. Sur le chemin du retour, 'Abdallah-pacha dut encore payer 600 bourses. Le chef wahhâbite lui intima brutalement de suspendre à l'avenir le transfert du *mahmal* ; lui-même se chargerait désormais de la police du pélerinage. C'était, après les humiliations reçues, le plus rude coup qu'on pût porter au prestige du sultan, lui enlever son plus glorieux titre devant le monde musulman, celui de « serviteur des deux *haram* », la Mecque et Médine, sur lequel les souverains osmanlis baseront leurs revendications au califat (v. p. 55). Souscrire aux prétentions des Wahhâbites, c'eût été abdiquer devant l'insolence de Bédouins qu'on avait déclarés rebelles et hérétiques et qui traitaient de païens les Osmanlis.

Yoûsof-pacha, un ancien esclave d'origine kurde, se déclara fort d'abattre la morgue wahhâbite. Cette assurance lui valut en 1807 de remplacer 'Abdallah au vilayet de Damas. Le premier problème était d'amasser des troupes. Celles de Syrie offraient le spectacle de la plus complète indiscipline. Les janissaires de Damas s'étaient, avec leur agha, enfermés dans la citadelle, après avoir incendié à coups de canon les bazars de la cité (2). Ceux d'Alep venaient de reprendre la haute main en ville et d'y rétablir leur anarchique suprématie. Tous refusèrent de s'exposer pour la protection des pélerins. Parti avec une escorte insuffisante, Yoûsof-pacha

---

(1) *Vie de Djazzâr*, 106 ; Corancez, *op. cit.*, 81. Pour la valeur de la bourse, voir p. 133 note.

(2) Michel de Damas, 16.

dut rebrousser chemin et laissa derrière lui la moitié de ses compagnons, qui périrent de misère au fond des solitudes arabiques (1).

Réformes; règlements contre les chrétiens. Avant tout, il fallait atténuer l'impression produite par les déclamations des Wahhâbites contre l'affaiblissement de l'islam parmi les Turcs. Le pacha décréta la fermeture des bazars aux heures des prières publiques. Il se retourna ensuite contre les chrétiens et les juifs. Il rétablit, en les aggravant, les plus odieuses mesures édictées par le fanatique calife 'abbâside Motawakkil et qu'on continuait à placer sous le patronage de 'Omar I (v. I, p. 137). Yoûsof leur imposa de s'habiller d'étoffes sombres. En présence des musulmans, ils devaient adopter la contenance la plus humiliée, éviter d'élever la voix. Il leur interdit le vin, les boissons fermentées ainsi que les bijoux à leurs femmes. Un chrétien, porteur de babouches jaunes, fut pendu. D'autres n'échappèrent au gibet qu'en embrassant l'islam (2). Et l'on était au début du 19e siècle! Yôûsof-pacha voulut-il flatter les Wahhâbites ? A Damas, le bruit se répandit même qu'il allait passer de leur côté, à l'imitation du Grand-Chérif de la Mecque, Ghâlib, des mouftis et des ulémas du Ḥidjâz. Tous avaient signé une déclaration, par laquelle ils adhéraient aux dogmes wahhâbites et jetaient l'anathème aux croyances et aux pratiques des Sonnites ou orthodoxes.

Les Wahhâbites en Syrie. Encouragés par la faiblesse de la Porte, leurs éclaireurs, se décidèrent à franchir la frontière syrienne. D'un jour à l'autre, on s'attendit à les voir paraître sous les murs de Damas (3). Des Bédouins amis prévinrent Yoûsof-pacha de leur prochaine arrivée. C'est seule-

---

(1) *Vie de Djazzâr*, ms. cité., 107.
(2) Michel de Damas, 20-24 ; Corancez, *op. cit.*, 126 etc.
(3) Accompagnés de pillards 'Anaza ; Mich. de Damas ; *loc. cit.*

ment au commencement de 1810 que les premières bandes wahhâbites organisées s'aventurèrent dans le Sud du Ḥaurân et dans la région de 'Adjloûn. Le sous-préfet, *motasallim*, de ce district, dut se réfugier dans le fortin de Mozairîb. Yoûsof-pacha se hâta de venir dégager son lieutenant. En quittant Damas, il avait adressé un appel à Solaimân, son collègue d'Acre, qui s'empressa d'accourir en compagnie de l'émir Bachîr (1). Avant leur arrivée, le bruit des canons des troupes damasquines suffit pour forcer les Wahhâbites bédouins à une retraite précipitée.

Bachîr à Damas. La notoriété dont jouissait alors Bachîr parut avec éclat. Il se présenta à Tibériade, au camp de Solaimân-pacha à la tête de 15.000 Libanais, flanqué du cheikh Bachîr Djonblâṭ. Il s'y vit accueilli avec les honneurs réservés à un triomphateur. Solaimân avait, il est vrai, un pressant besoin de l'émir. Il venait de recevoir sa nomination au gouvernement de Damas et tout permettait de prévoir que Yoûsof-pacha ne se retirerait que devant la force (1810).

L'intervention de l'armée libanaise aux côtés de Solaimân, ensuite l'adroite diplomatie de Bachîr réalisèrent des merveilles. A la tête de ses troupes, l'émir pénétra dans Damas où il installa le nouveau dignitaire. « Les cavaliers druses se répandirent en ville, en criant : Nous avons conquis Damas à la pointe du sabre. Les musulmans leur interdirent l'entrée de la grande mosquée » (2). La présence et la valeur des Libanais déterminèrent Yoûsof-pacha à déposer les armes. Il s'enfuit précipitamment avec ce qu'il put emporter de trésors à Lattaquié, ensuite en Egypte, auprès de Méhémet-'Alî (1810). Ce dernier négocia sa grâce à Stamboul.

(1) Cf. Michel de Damas, 25.
(2) Mich. de Damas, 27.

Ce fut sa première intervention dans les affaires de Syrie, que dès lors le pacha égyptien ne perdra plus de vue.

Barbar-agha. Antérieurement à la date de 1810, Bachîr avait pris une part moins directe aux actes administratifs des deux pachas rivaux. Il résista aux empiètements de Yoûsof sur la plaine de la Bqâʿ, où il maintint énergiquement les droits de la Montagne. Il refusa également de s'unir à lui contre Barbar-agha, gouverneur de Tripoli, dont lui-même dépendait pour la province de Djobail. Yoûsof-pacha assiégea inutilement le château de Tripoli où Barbar s'était retiré avec ses Albanais. Découragé, Yoûsof s'adressa à Bachîr. Ce dernier lui envoya son principal auxiliaire, le cheikh Bachîr Djonblâṭ, ne voulant pas se prononcer ouvertement contre les fonctionnaires turcs dont il relevait (1). Pressé par la famine, Barbar accepta, sur l'intervention de Solaimân-pacha, de capituler (1809). Plus tard il se verra rappelé à son poste de Tripoli (2).

Cette période de 1808-1809 fut marquée par une série de révolutions politiques : « la déposition, puis l'assasinat de Salîm III, la proclamation du sultan Moṣṭafâ fils de ʿAbdulḥamîd I, bientôt destitué et mis à mort, enfin l'élévation de son frère Maḥmoûd II » (3). Etablis au Nord du Liban, les Noṣairis semblent avoir voulu mettre à profit cette époque de perturbations et l'humiliation de la Porte, forcée de capituler devant les Wahhâbites, devant les révoltes des pachas et l'indiscipline des janissaires (v. p. 135).

Ismaʿîlis et Nosairis. Ceux-ci avaient fini par se débarrasser de l'hégémonie des Ismaʿîlis, installés dans leurs montagnes (v. I. 220). Les derniers descendants des «Assassins»,

---

(1) Pour le Nord du Liban.

(2) Michel de Damas, 24-25.

(3) *Vie msc. de Djazzâr*, 108. Comp. le tableau des sultans ottomans.

qui avaient terrorisé l'Orient au temps des Croisades, demeuraient cantonnés à Qadmoûs et à Maṣyâd. Ils y végétaient, très appauvris, fort déchus de leurs anciennes qualités guerrières. Quant aux Noṣairis, ils avaient conservé leur division médiévale en clans, *'achîra,* gouvernés, comme les Druses, par des familles féodales. Au début du 19[e] siècle, les Raslân étaient les plus influents parmi ces familles seigneuriales. Les Raslân prétendaient posséder des droits sur Maṣyâd, vieille forteresse des Isma'îlis, commandant du côté de Ḥamâ l'accès dans la montagne (v. I, 221). Aucune de leurs attaques n'avait réussi à en déloger les anciens occupants. En 1808, deux Noṣairis, qui s'étaient insinués dans l'intimité de l'émir isma'îli de Maṣyâd, le poignardèrent et ouvrirent les portes à leurs coreligionnaires, postés aux environs. Ceux-ci massacrèrent leurs ennemis et s'installèrent dans la forteresse. Les Raslân y défièrent pendant trois mois l'armée de Yoûsof-pacha. Forcés de se rendre, ils l'empêchèrent du moins d'envahir la montagne où ses exploits se bornèrent au pillage et à l'incendie de quelques villages (1).

Rien n'obligeait Bachîr à intervenir dans les luttes, qui ensanglantèrent la région des Noṣairis. Il ne put se désintéresser des querelles qui divisèrent alors la famille métoualie des Banoû Ḥarfoûch, dont le territoire relevait, au moins partiellement, de son autorité. Comptant au Nord et au Sud du Liban, sans parler du B. Bichâra, de nombreux groupes métoualis, son gouvernement devait suivre de près les changements qui survenaient dans ces milieux indisciplinés.

Bachîr et les Druses d'Alep. Avec le Wâdittaim, le Djabal Al-A'lâ, au Sud-Ouest d'Alep, était devenu, peu après la mort de Ḥâkim (v. I, 210), un des premiers centres de diffusion du drusisme. Plusieurs clans druses du Liban étaient

(1) Mich. de Damas, 24.

originaires de ces parages. En souvenir, certains continuent à porter, jusqu'à nos jours, le surnom de *Ḥalabi*. L'émigration vers les districts libanais et le Ḥaurân (1) semblent avoir affaibli progressivement la cohésion du groupe druse *alépin*. Leur faiblesse les désigna, comme une proie sans défense, aux attaques de leurs voisins musulmans. L'an 1811, menacés d'extermination, les Druses de cette région envoyèrent réclamer l'intervention de l'émir Bachîr dont ils connaissaient le prestige politique en Syrie.

Demeurée secrète (v. p. 101), sa conversion au christianisme ne les empêchait pas de le considérer comme leur protecteur naturel ; avec d'autant plus de raison que dans les documents officiels il continuait à porter le titre « d'émir des Druses ». Cette titulature archaïque ne correspondait plus à la réalité. Mais, jusqu'en 1840, elle maintiendra les Druses du Liban dans leurs prétentions impérialistes vis-à-vis des chrétiens. En faveur des Druses de la région alépine, Bachîr s'interposa énergiquement auprès des autorités locales. Il leur envoya une escorte pour les ramener au Liban. Ils étaient au nombre de 400 familles. Beaucoup de femmes et d'enfants périrent en route. Bachîr leur accorda d'abondants secours et les établit dans les districts druses du Liban (2).

Révoltes militaires en Syrie. Damas et Alep étaient demeurées les principaux centres militaires en Syrie. Dès le milieu du 16e siècle, l'indiscipline des janissaires, le sans-gêne avec lequel ils disposaient de la vie et de la fortune des habitants (3), leurs révoltes contre l'autorité des pachas, leurs démêlés avec les Albanais, les Barbaresques et les autres corps de milice ne cessèrent de troubler la tranquillité dans

---

(1) Ils y peuplèrent la montagne qui prendra leur nom, *Djabal ad-Droûz*. Voir plus loin le chapître XVII, *La Syrie contemporaine*.

(2) Ḥaidar, 918.

(3) Moḥibbî, IV, 449-451 ; *Relazioni*, 102, 119-120.

ces cités (v. p. 64). L'an 1812, il fallut recommencer à Damas le siège de la citadelle où les janissaires s'étaient de nouveau renfermés, pratiquer, à coups de canon et en faisant jouer la mine, une brèche dans l'enceinte (1).

La situation à Alep n'était pas meilleure. Alep, étape principale sur la route directe reliant le Golfe Persique à la Méditerranée (2), devait à cette position et conserva la prospérité de son marché, jusque vers la fin du 16e siècle. Les troubles politiques avaient amené le commerce français à déserter Damas pour s'établir dans les ports de la côte ; Saidâ, Beyrouth, Acre. La même insécurité le forcera à abandonner Alep au profit de Lattaquié.

Deux factions s'y disputaient le pouvoir : celle des janissaires et celle des *Chérifs* ou descendants de Mahomet (v. I, 48). Les luttes de ces partis assombrissent l'histoire de la malheureuse cité. L'an 1797, les janissaires ayant pris le dessus, se jetèrent sur les chérifs et les massacrèrent, sans même respecter l'enceinte des mosquées, où ces derniers avaient cherché refuge. Ils fermèrent ensuite les portes à Charîf-pacha, récemment nommé au gouvernement d'Alep. Le nouveau dignitaire se résigna à souscrire à leurs conditions. Une fois installé, Charîf crut habile de s'appuyer sur les chérifs, qui ressaisirent leur influence. Puis, se retournant brusquement du côté des janissaires, il les laissa massacrer en une seule nuit jusqu'à 250 chérifs. Maîtres du pouvoir, les janissaires en profitèrent pour expulser le pacha équilibriste. De 1812 à 1819, l'absolutisme des officiers, des aghas janissaires avait réduit les gouverneurs à l'impuissance. A cette époque un pacha se jugea assez fort pour secouer cette humiliante tutelle. Il réussit à attirer au sérail leurs chefs principaux et

(1) Michel de Damas, 32-33.
(2) Cf. E. Banse, *Die Türkei*, 331.

donna ordre de les massacrer (1). C'était préluder de dix ans à la destruction violente de cette milice par Maḥmoûd II. La dernière révolte des janissaires d'Alep, abattus à coups de mitraille, causa l'incendie des bazars et la dévastation de la banlieue.

Bachîr et Solaimân-pacha. La faveur que Bachîr avait su s'attirer par son habileté, par ses bons offices auprès des autorités turques, lui permit de déployer en Syrie une influence, qui s'exerça en dehors des limites de la Montagne. Les pachas ne pouvaient se dispenser d'en tenir compte. On s'en aperçut lorsqu'en 1815 il alla rendre visite à Solaimân-pacha dans sa ville d'Acre. Partout sur son passage, il se vit accueilli, spécialement à Acre, avec des démonstrations inaccoutumées. L'émir en profita pour affermir sa position à l'intérieur de la Montagne.

Il écrasa l'opposition qui survivait à la mort de Djazzâr. Il usa de rigueurs envers les Areslân (2) et les Talḥoûq. Rien ne peut justifier la froide cruauté que, plusieurs années auparavant, il avait exercée sur les fils de l'émir Yoûsof, en ordonnant de leur crever les yeux. Leur ancien gouverneur, Georges Bâz, était devenu à Baitaddîn le bras droit de Bachîr. Enveloppé dans la catastrophe de ses pupilles, il fut, lui aussi, livré au bourreau (1807).

Mort de Solaimân-pacha. Après ces rigueurs, l'opposition s'empressa de désarmer. Le pays jouit de quelques années de paix. Cependant le feu couvait sous la cendre. La politique de Bachîr le soumettait aux caprices, à l'arbitraire des pachas, devant lesquels il préféra abdiquer pour n'avoir pas à les combattre. Solaimân-pacha mourut en 1818. L'occasion de louer les pachas turcs s'est présentée si rarement que

---

(1) Ḥaidar, 882 ; Rabbath, II, 59 ; Corancez, *op. cit.* 76, 108.

(2) Appelés « émirs de l'huile » à cause de leurs riches possessions d'oliviers ; Cf. Mich. de Damas, 109.

nous transcrivons volontiers les lignes que consacre à cet ancien mamloûk de Djazzâr l'émir chronographe Ḥaidar Chihâb (1) : « Ce fut un vizir bienveillant et juste. De son temps, la tranquillité règna dans toute l'étendue de son gouvernement ». Il ne faudrait pas surfaire la valeur de ce panégyrique. Dans sa forme absolue, il ne vaut que pour le Liban. Solaimân afin de se maintenir eut trop besoin de Bachîr pour songer à le molester. Mais, il aimait, on l'a vu (v. p. 133), l'argent. C'est à prix d'or qu'il relâcha le fils et les parents de Bachîr retenus en otages dans les prisons de Djazzâr (2). A Damas, « le bon Solimân-pacha », comme l'appelle l'ancien consul Guys, ne montra pas plus de répugnance que ses prédécesseurs pour se défaire de ses ennemis par la violence (3).

'Abdallah-pacha. Second exil de Bachîr. Solaimân fut remplacé à Acre par 'Abdallah. L'humeur fantasque et frivole du jeune pacha (4) allait soumettre à de rudes épreuves la fidélité de Bachîr. Il émettra bientôt de telles exigences que l'émir préfèrera s'effacer un instant pour chercher un refuge au Ḥaurân (1820). Ses rivaux politiques au Liban n'eurent pas le temps de profiter de son absence. La situation politique ne fit qu'empirer dans la Montagne, si bien que le pacha de Damas et 'Abdallah d'Acre permirent à l'assemblée populaire de Somqânyya de le rappeler. Son retour allait le placer de nouveau dans une position critique ; cette fois entre les pachas de Damas et d'Acre. A la suite d'une ténébreuse intrigue, suscitée par la famille des banquiers juifs Ḥâyîm, lesquels administraient les finances des pachas de Damas et d'Acre (5), Darwîch et 'Abdallah se déclarèrent la guerre.

---

(1) *Op. cit.*, 945 ; Cf. Mich. de Damas, 72.
(2) Voir plus haut p. 131 ; cf. Mich. de Damas, 74.
(3) Mich. de Damas, 36.
(4) *Ibid.* 92, 94.
(5) *Ibid.*, 92.

'Abdallah somma l'émir de lui envoyer ses contingents.

Bachîr entre Darwîch et 'Abdallah. Bachîr, mécontent de Darwîch, lequel avait envahi les territoires de la Bqâ', relevant du Liban, se déclara pour 'Abdallah. Ce dernier aurait, semble-t-il, fabriqué un firman impérial (1), lui transmettant le poste de Damas. Darwîch fut battu près du Jourdain, grâce à l'appui des troupes libanaises, Il essuya une nouvelle et plus grave défaite aux portes de Damas où Bachîr parut de nouveau à la tête des Libanais. C'est l'éternel spectacle de l'anarchie ottomane (2). Cette fois la Porte prêta l'oreille aux doléances de Darwîch. Un firman sultanien lui transféra tous les gouvernements de son rival : Acre, Jaffa, Saidâ, Tripoli. 'Abdallah prétendit les garder. Il y ajouta même les titres « de wâli de Damas, président du pélerinage » (3).

Nouvel exil de Bachîr (1821-1822). Le cauteleux Bachîr avait mal calculé, en misant, comme au temps de Bonaparte, sur la fortune du pacha d'Acre. Le présomptueux successeur et imitateur de Djazzâr, 'Abdallah pensa pouvoir se reposer sur la valeur de ses Albanais, de ses mamloûks, disciplinés et formés par Bosio, un médecin piémontais à son service. Le rebelle fut mis au ban de l'Empire. Cependant les pachas d'Alep et de Damas partaient pour assiéger Acre. Le remuant et versatile cheikh Djonblâț fit proclamer l'émir 'Abbâs Chihâb gouverneur du Liban. A cette nouvelle, Bachîr, suivi de quelques fidèles, prit pour la troisième fois la route de l'exil. Ce fut en Egypte, près de Méhémet-'Alî (4) qu'il alla chercher asile, en cette extrémité.

---

(1) Mich. de Damas, 44, 94.

(2) L'an 1825 une révolte de Bethlémitains expulse le pacha de Jérusalem ; Cf. Rabbath, II, 120, 122.

(3) Ḥaidar, 993.

(4) Transcription vulgarisée de Moḥammad 'Alî ; nous la conserverons.

Méhémet-'Alî et Bachîr. L'attention commençait alors à se fixer sur ce soldat parvenu, fondateur de la dynastie khédiviale. L'Occident applaudissait, la France surtout, aux audacieuses initiatives de ce despote oriental. Sous sa main de fer, l'Egypte parut se transformer ; il en avait tiré de force une armée nombreuse, disciplinée à l'européenne. Il l'avait déjà envoyée à l'essai en Arabie contre les Wahhâbites, (v. p. 133), maîtres du Ḥidjâz. Il entendait bien ne pas en rester là, utiliser pour de plus vastes desseins cette organisation militaire. Comme tous ses prédécesseurs dans la vallée du Nil, il subit, lui aussi, l'attraction de la Syrie ; complément naturel, croyait-il, de l'Egypte, réserve de soldats, bien supérieurs au médiocre recrutement de ses fellâḥs. Les bois du Liban, ceux de l'Amanus lui permettraient de renforcer de nouvelles unités sa flotte, celle qui devait être incendiée, avec les vaisseaux turcs, à Navarin (1827). En battant les Wahhâbites, Méhémet-'Alî avait sauvé le prestige de la Porte. En retour de ce service et de celui qu'il s'apprêtait à rendre, en aidant son suzerain débordé à réprimer la rébellion grecque, le vice-roi pensa pouvoir compter sur une compensation, laquelle ne serait rien moins que le gouvernement de la Syrie. 'Abdallah et Bachîr lui parurent des auxiliaires éventuels pour la réalisation de cette politique. Il réserva donc le meilleur accueil à l'émir fugitif, comme il l'avait fait précédemment pour Yoûsof-pacha (v. p. 137).

Intervention de Méhémet-'Alî. A 'Abdallah, il offrit sous main son concours militaire contre la cession du pachalik de Damas. La proposition ayant été déclinée, Méhémet se flatta qu'en intervenant en faveur de ses deux alliés syriens, il les enchaînerait à sa cause (1). Il négocia donc pour obtenir leur grâce. Après de longues tergiversations, Stamboul

(1) Tel fut le but secret de ses négociations précédentes en faveur de Yoûsof-pacha.

consentit à tout oublier. Elle préféra laisser le rebelle 'Abdallah dans le poste d'Acre pour n'avoir pas à refuser la place au trop envahissant vassal du Caire dont elle ne pouvait plus ignorer les convoitises.

Au cours des entretiens secrets avec Bachîr, au palais de Choubra, Méhémet s'ouvrit sur ses projets d'avenir. Il suggéra la formation d'un corps de 4.000 Libanais, mobilisés pour rejoindre la division égyptienne que son fils Ibrahîm-pacha s'apprêtait à conduire en Grèce. Cette combinaison éviterait d'éveiller prématurément les soupçons de la Porte. De son côté, Méhémet-'Alî écrira bientôt à 'Abdallah-pacha de lever 10.000 hommes de troupes libanaises.

Retour de Bachîr. De retour à Acre (1822), l'émir y fut reçu avec les plus grands honneurs. Dans toutes ces négociations, Méhémet-'Alî avait parlé en maître, dicté ses volontés à la Porte, réduite à l'impuissance par l'opiniâtre résistance de 'Abdallah (1), que les armées de trois pachas n'arrivèrent pas à réduire.

Stamboul obtint toutefois que 'Abdallah acquitterait l'arriéré considérable du *mîrî* de sa province. Le Liban dut naturellement y contribuer pour une large part.

Bachîr et Djonblât. Bachîr profita de la répartition de cet impôt pour se débarrasser d'un ancien auxiliaire, devenu son ennemi (v. p. 137), le trop influent Bachîr Djonblât, le plus grand seigneur terrien du Liban, plus riche que son suzerain. Jusqu'en 1820, les deux Bachîr avaient marché d'accord. Le cheikh figurait dans toutes les entreprises importantes à côté de son chef, au point que Michel de Damas (2) l'appelle son frère. L'émir lui réclama l'énorme

(1) Cf. Mich. de Damas, 96-97.

(2) *Op. cit.*, 28. Il figure, près de l'émir, pendant l'entrée triomphale à Damas ; voir plus haut p. 137. Il le suit en exil au Ḥaurân ; v. p. 143.

quote-part de 1.000 bourses. Se sentant trop compromis et connaissant l'émir, Djonblâṭ préféra se jeter dans la révolte. Grâce aux artilleurs, accourus d'Acre, les Druses, groupés autour de Djonblâṭ, furent écrasés à Mokhtâra (1825). Leur chef, tombé au pouvoir de 'Abdallah-pacha, fut étranglé sur la prière de l'émir, lequel expédia à Constantinople « plusieurs charges de têtes, écorchées et salées » (1).

Prestige de Bachîr. Tout aussi féroces et moins excusables, ses vengeances n'épargnèrent pas davantage les émirs de sa propre famille, qui s'étaient laissés entraîner dans le camp des rebelles. Il faut constater avec quel empressement, avant toute demande, les pachas de Damas et de Tripoli se mettent, en cette occasion, à sa disposition, lui offrent l'envoi de secours. Cette démarche rendait hommage à l'influence qu'il exerçait sur la politique syrienne. Elle soulignait la place prépondérante conquise par le Liban et non moins les inquiétudes de la Porte, désireuse de soustraire Bachîr à la dangereuse emprise de Méhémet-'Alî. Celui-ci lui proposa l'envoi de 10.000 hommes pour écraser les rebelles.

Méhémet-Alî convoite la Syrie. On voit à quel point les événements de Syrie l'intéressaient et combien, depuis les temps de Yoûsof-pacha (v. p. 137), il cherchait une occasion d'y intervenir. A un moment donné, comme il voyait la poursuite des derniers rebelles, réfugiés dans le pachalik de Damas, traîner en longueur, il envoya une mission spéciale au Liban. Elle devait offrir à l'émir un corps de 2.000 cavaliers, 4.000 fantassins de troupes régulières (*niẓâm*), sous le commandement de Ṭoûṣoûn-pacha, le vainqueur des Wahhâbites. Hanté par les souvenirs des Mamloûks et des Fâṭimites, l'Albanais, devenu le maître de l'Egypte, mûrissait le plan qu'il mettrait bientôt à exécution. On devine la place qu'il y réservait à Bachîr et par quels moyens il cherchait d'avance

(1) Rabbath, II, 116, 121.

à le compromettre en sa faveur. La Porte s'en rendit compte et stimula sans doute le zèle des pachas syriens. Dès 1825, le consul français (1) d'Acre signale la politique du vice-roi d'Egypte, qui « paraît avoir pour but, sinon la conquête, du moins l'établissement de son autorité en Syrie ».

Gouvernement intérieur de Bachîr. Le pouvoir qu'il venait de consolider par sa sanglante répression, Bachîr sut du moins l'utiliser pour le bien du pays. Il assura la sécurité de la Montagne. En excellentes relations avec les représentants de la Porte, se croyant désormais à l'abri des invasions turques, il put songer à améliorer la viabilité du Liban. On lui doit le tracé des premières routes à gradins, qu'il substitua aux pistes muletières, aux sentiers de chevriers. On put désormais y circuler sans crainte. Bachîr était un justicier implacable. Le peuple lui sut gré d'avoir mis fin « à l'oppression, aux abus de pouvoir des féodaux druses, à leurs incessantes dissentions. La plupart furent mis à mort ou exilés et l'émir prit en main la direction des affaires » (2).

Aussi le Liban demeura-t-il un lieu de refuge où les exilés politiques, les victimes des discordes religieuses — nommons les Melkites catholiques — trouvaient auprès de l'émir la plus large hospitalité. Cette sécurité contribua efficacement à assurer la prospérité dont commença alors à bénéficier l'Echelle de Beyrouth. Nous avons vu, sous Djazzâr, la décadence de son port (v. p. 114), ruiné au profit d'Acre, le sort précaire des chrétiens établis en cette ville, sans en excepter les étrangers, insuffisamment couverts par la protection consulaire (v. p. 116). A la première alerte, la Montagne s'ouvrait maintenant aux fugitifs, et Bachîr tint à faire respecter son droit séculaire de terre d'asile. « L'inviolabité de cet asile n'a été violée que par les Egyptiens », après 1831 (H. Guys).

---

(1) Cf. Rabbath, II, 118.
(2) Mich. de Damas, 106.

Bachîr et Beyrouth. Il n'en demeura pas là. La populace musulmane des villes était tentée de considérer les chrétiens comme des otages contre les entreprises des Puissances étrangères. On l'avait vu aux temps de l'émir Molḥam et de Bonaparte (v. p. 100). L'an 1827, l'attaque d'une flottille de corsaires grecs souleva les musulmans de Beyrouth. Les maisons des chrétiens furent pillées et plusieurs incarcérés. Bachîr, fidèle aux traditions des émirs, ses prédécesseurs, s'interposa efficacement, obtint leur élargissement, la restitution des biens volés (1). Aussi Beyrouth devint dès lors un centre d'immigration pour toute la Syrie (2). Elle s'achemina graduellement vers la prépondérance, dont elle jouit aujourd'hui et que les avantages du site géographique ne suffisent pas à expliquer.

Son luxe, ses finances. A l'égal de Fakhraddîn, Bachîr avait le goût de la magnificence. Le luxe de ses écuries et de sa vénerie était devenu légendaire. Il se fit construire à Baitaddîn un palais princier et y amena l'eau par un aqueduc, long de trois lieues. Comme tous ses prédécesseurs, il s'entendit également à grossir son trésor ; il réussira à quadrupler les impôts au Liban. « Il aimait la piastre », يحبّ القرش écrit un contemporain, Michel de Damas (3), fréquemment cité par nous. C'est que, observe le même témoin, « de la part de Stamboul et des pachas les demandes d'argent étaient incessantes ».

Cupidité, arrogance de 'Abdallah-pacha. De l'entente avec 'Abdallah-pacha, Bachîr avait fait le pivot de son gouvernement. L'entretien de la bonne harmonie ne laissa pas de lui coûter cher. Le pacha ne cessait de le harceler avec ses

(1) Chidiâq, 559-560.

(2) Sur l'alerte de 1825, causée par la rapacité de 'Abdallah-pacha, cf. Rabbath, II, 123.

(3) *Op. cit.*, 66, 106.

exigences d'argent. Ces contributions, parfois déguisées sous prétexte d'un emprunt, atteignaient d'ordinaire un montant considérable. C'était forcer l'émir à en faire retomber le poids sur ses administrés (1).

La région de Naplouse n'avait cessé par son insoumission de causer des soucis à l'administration turque (2). Les rebelles s'appuyaient sur la forteresse de Sânoûr (3). Ne pouvant réduire ce repaire, 'Abdallah dut s'adresser à Bachîr (1830). Les Libanais arrivèrent assez à temps pour empêcher l'artillerie d'Acre de tomber aux mains de l'ennemi. Après plusieurs mois d'attaques infructueuses, les rebelles pensèrent seulement à se rendre, quand ils virent l'émir Bachîr se mettre méthodiquement à brûler les villages de la région. Ce service lui donnait le droit d'escompter la reconnaissance du pacha. 'Abdallah refusa à ses troupes victorieuses l'entrée d'Acre, sous prétexte que la peste y régnait.

Le vaniteux personnage — les Libanais le comprirent— voulait triompher tout seul. Lorsque, quelques mois après, Ibrahîm-pacha d'Egypte parut en Syrie (1831), Bachîr se trouva virtuellement engagé dans son parti. C'était le résultat de la politique dans laquelle Méhémet-'Alî travaïllait, depuis dix ans, à entortiller son protégé libanais.

II. Les Egyptiens en Syrie (1831-1840).

Politique égyptienne. Le clairvoyant émir devait être le dernier à s'illusionner sur le but de ces manœuvres enveloppantes, après les ouvertures reçues pendant son séjour en

---

(1) Chidiâq, 561.

(2) Comp. précédemment pp.57,131. « Le peuple le plus indépendant de la Syrie » Ach. Laurent, *Relation histor. des affaires de Syrie*, Paris, 1846.

(3) Entre Naplouse et Djinîn.

Egypte. Depuis 1810 (v. p. 138), Méhémet-'Alî cherchait une occasion pour réaliser son programme ambitieux. Croyant pouvoir compter sur la reconnaissance de 'Abdallah-pacha, il avait commencé par le sonder au sujet d'un partage éventuel de la Syrie. Repoussé de ce côté, il osa demander au sultan, en récompense de ses sacrifices militaires en Arabie et en Grèce, le pachalik de Damas. Econduit à Stamboul, il abandonna son suzerain aux prises avec la Russie, pendant la guerre de 1829, laquelle aboutit au traité humiliant d'Andrinople (14 Sept. 1829). Sachant la Turquie épuisée, plus moribonde que jamais, au sortir de dix années de guerre, de douloureuses amputations en Europe et en Asie, le vice-roi pensa n'avoir plus rien à ménager.

Mahmoûd et Méhémet. Le prestige et les allures indépendantes du vassal égyptien, le secret trahi de ses négociations avec le pacha d'Acre, finirent par exaspérer le sultan. Le farouche Mahmoûd avait pu exterminer les janissaires, comme Méhémet les mamloûks. Il n'était pas pourtant de taille à affronter le pacha. Capable d'un accès de violence, non d'une volonté persistante, cet autocrate, qui devait sombrer dans l'épilepsie et la folie, avait détruit la vieille organisation turque, sans lui rien substituer. Il ne trouvait donc pour résister à l'aggression de son vassal ni force matérielle ni prestige moral. A l'intérieur, les réformes du *Tanzimât* n'avaient donné que de médiocres résultats. Le temps, l'effort continu, avaient manqué pour créer une armée, un corps d'officiers, formés aux méthodes modernes. Aussi l'opinion musulmane, bousculée dans son apathie, continuait-elle à bouder les tentatives réformatrices du sultan. En Egypte au contraire, la volonté de fer de Méhémet-'Alî, aidée, à défaut de culture, par des dons d'intuition vraiment surprenants chez cet aventurier heureux, avait renouvelé l'armée et tous les services de guerre, confiés à des instructeurs européens. Méhémet chercha en Syrie des compensations aux déceptions

de son intervention en Morée. Il ne pouvait plus longtemps laisser sans emploi et jugea le moment venu d'essayer contre l'impuissance turque l'instrument militaire qu'il avait si laborieusement façonné.

Prétextes d'intervention. Son obligé, 'Abdallah, se chargea de les lui fournir. Pour se remettre dans la faveur de la Porte, il avait commencé par dénoncer au sultan les projets ambitieux de son protecteur (v. p. 151). 'Abdallah ne tarda pas à le provoquer gratuitement en refusant de restituer les 11.000 bourses qu'il lui avait empruntées, ensuite de renvoyer les milliers de fellâhs qui s'étaient, sur les terres d'Acre, mis à l'abri contre les vexations, l'arbitraire du fisc égyptien.

Situation troublée en Syrie. Le sort se déclarait en faveur du maître de l'Egypte. Les troupes d'Alep combattaient en Mésopotamie. Encouragés par leur absence, excités sous main par 'Abdallah-pacha, les Damasquins s'étaient soulevés contre leur gouverneur Salîm-pacha (1831) et l'avaient sauvagement assassiné (1). La Syrie se trouva donc dégarnie et 'Abdallah exposé seul aux coups que s'apprêtait à lui porter le vice-roi. Prise au dépourvu, la Porte ne songea pas d'abord à le secourir et considéra le conflit comme une de ces querelles qui s'élevaient périodiquement entre pachas voisins. Elle se contenta d'adresser des observations au Caire sur la concentration de troupes à la frontière palestinienne, ensuite sur la violation de cette frontière.

Ibrahîm-pacha d'Egypte. Méhémet chargea son fils Ibrahîm-pacha de diriger l'expédition de Syrie. Agé de 40 ans, robuste, énergique et dur, le vainqueur des Wahhâbites possédait les qualités requises pour mener à bonne fin l'entreprise. Il était secondé par Solaimân-pacha (2), (le colonel Sèves).

---

(1). Mich. de Damas, 51-52.

(2) Homonyme du « bon Soliman-pacha » d'Acre; v. p. 143.

Ce renégat français avait appris la grande guerre dans les dernières campagnes de l'Empire ; il avait réussi, depuis 1816, à créer un noyau d'officiers exercés. Un autre Français, M. de Cérisy, par un véritable prodige, avait en deux ans organisé une marine, qui fut d'un puissant secours pendant le siège d'Acre.

Le corps expéditionnaire dépassait le chiffre de 30.000 hommes (1). L'armée de terre contourna la côte, enleva en passant les places maritimes, que 'Abdallah-pacha avait dû renoncer à défendre. L'artillerie débarqua à Caiffa.

Siège d'Acre. Le 26 Nov. 1831 commença le siège d'Acre, investie par terre et par mer. Comme 30 ans auparavant (v. p. 123), Bachîr manqua au rendez-vous. Mais on lui donna à entendre que son abstention indisposait vivement Méhémet-'Alî. Le cauteleux émir se décida alors, après s'être assuré que les Libanais le suivraient, à rejoindre les Egyptiens, qui l'accueillirent avec les plus vives démonstrations. « La présence de Bachîr dans le camp d'Ibrahîm, c'était la Syrie aux mains de l'Egypte » (Cadalvène).

L'hiver et les fièvres (2) éprouvèrent durement les assiégeants. 'Abdallah commença à se décourager. Il arborait déjà le drapeau blanc, quand il apprit que la Porte avait déclaré Méhémet et Ibrahîm rebelles à ses ordres. Cette nouvelle ranima son ardeur. N'avait-il pas une première fois tenu tête à trois pachas (v. p. 146) ? Les murs d'Acre n'avaient-ils pas arrêté Bonaparte, avant même que « Djazzâr eût entouré la ville d'une seconde muraille, élevé un terre-plein, planté des arbres entre la double enceinte ? » (3). Les Français de Bonaparte avaient émerveillé les Syriens, en montant à l'assaut

(1) Evaluation la plus modérée.

(2) Comme sous Bonaparte ; voir plus haut p. 127 et sous Isma'îl, v. pp. 132, 146 ; cf. Mich. de Damas, 96-97.

(3) *Vie msc. de Djazzâr*, 103. La seconde enceinte était postérieure à la retraite de Bonaparte.

d'Acre (v. p. 127). Pas plus que les Turcs, les Egyptiens n'osaient tenter l'escalade. « C'est pour cette raison qu'Ibrahîm-pacha mit sept mois à prendre la ville d'Acre, quoiqu'il n'y restât plus pierre sur pierre » (Guys).

Ce qui manqua à 'Abdallah, ce fut l'appui d'une flotte, la présence d'officiers étrangers, comme ceux qui avaient permis à son prédécesseur bosniaque de tenir. Le siège traîna pourtant en longueur. Dans l'intervalle se préparait dans le Nord la concentration de l'armée ottomane.

Occupation de la côte. Devant cette menace, il devint urgent de s'assurer de la côte libanaise. Bachîr et ses fils s'en trouvèrent chargés. Tyr, Sidon, Beyrouth n'opposèrent pas de résistance. A Tripoli, la partie fut plus chaude. Khalîl, le fils de l'émir, s'y vit soudain sur les bras 'Othmân-pacha, détaché par le séraskier Moḥammad-pacha, vali d'Alep. Ibrahîm dut courir à la rescousse de son allié. Dans la Montagne, des garnisons égyptiennes vinrent occuper Dairalqamar et Baitaddîn pour mâter la résistance des Druses, hostiles à l'émir depuis la dure répression de 1825 (v. p. 146).

Victoire de Homs. Après 7 mois de siège, Acre succomba, le 27 Mai 1832. 'Abdallah se rendit, accablé par le nombre et fut envoyé avec honneur à Alexandrie. La porte de la Syrie s'ouvrit devant Ibrahîm. Le vainqueur marcha aussitôt sur Damas. Son gouverneur 'Aloûch-pacha (1), après un simulacre de résistance, s'enfuit à Ḥomṣ (14 Juin). Il y rencontra les Turcs, campés près de la ville, en attendant l'arrivée des forces ottomanes, réunies en Anatolie. Ibrahîm les y rejoignit, traînant à sa suite l'émir Bachîr, les Chihâb de Wâdittaim, les cheikhs de Naplouse. L'engagement eut lieu sur les bords du lac de Ḥomṣ (8 Juill.). 3.000 Turcs restèrent sur le champ de bataille ; 2.000 prisonniers, un énorme matériel de guerre tombèrent aux mains du vainqueur.

(1) Cf. Mich. de Damas, 52.

Une fois de plus, la Syrie redevenait égyptienne.

Victoire de Bailân; soumission de la Syrie. Favorablement impressionnés par les succès, par la discipline des armées d'Ibrahîm, les musulmans syriens saluèrent en sa personne « le libérateur de leur malheureuse patrie » (Yorga), avant tous, les Damasquins que leur récente révolte, l'assassinat du pacha (v. p. 152) laissaient exposés aux répressions de la Porte.

De Ḥomṣ, Ibrahîm courut à la rencontre des troupes qu'amenait en Syrie Ḥosain-pacha. Il le trouva à Bailân (1), fermant avec son artillerie l'étroite passe des « Pyles syriennes » (2). Les soldats égyptiens enlevèrent la position à la baïonnette. Nous n'avons pas à suivre Ibrahîm en Asie-Mineure. A Qônia, il culbuta l'armée de Rachîd-pacha (Déc. 1832). On redouta qu'il ne marchât sur Constantinople. En même temps que ses succès, ses prétentions haussèrent. Après la victoire de Bailân, la possession de la Syrie eût satisfait son ambition. Après Qônia, il exigea la cession de la Cilicie. Où s'arrêterait-il, maintenant que la route du Bosphore lui demeurait ouverte ?

Arrangement de Kutahia. Maḥmoûd affolé, mais encore plus furieux contre son vassal rebelle, n'avait pas attendu cette extrémité pour se tourner vers l'Europe.

Désormais, c'est dans les cabinets de l'Occident que se joue principalement le sort de la Syrie. Soudain ce pays se trouva placé au centre des préoccupations de la diplomatie internationale. Les négociations aboutirent à l'arrangement de Kutahia (3). Il assura à Méhémet-ʿAlî la possession *viagère* de la Syrie et de la Cilicie (Mai 1833).

---

(1) Près Alexandrette.
(2) Et l'entrée de l'Anatolie.
(3) Cf. M. de Damas, 53.

Organisation de la Syrie. Il devenait évident que le vainqueur ne s'en contenterait pas, qu'il organiserait sa nouvelle conquête avec l'arrière-pensée de la transformer en domaine héréditaire. Ibrahîm s'y appliqua avec toute l'obstination de son tempérament inflexible. Elle provoquera en Syrie un revirement d'opinion et Bachîr, devenu l'instrument d'une politique oppressive, devra en partager et, enfin, en expier l'impopularité. L'arrivée des Egyptiens marque la fin de son rôle actif, autonome. Il ne semble pas en avoir souffert ni tenté jamais de se soustraire à l'emprise tyrannique d'Ibrahîm.

Aussi est-ce sur l'émir et ses fils que Ibrahîm s'appuyera de préférence. Il les chargea de réprimer les premiers soulèvements. Retenu en Cilicie, où il s'occupe de fortifier les frontières, il mande auprès de lui Amîn, le plus entreprenant des fils de Bachîr, pour délibérer sur la réorganisation des provinces et l'assiette de l'impôt. Il lui faut de l'argent et des soldats pour ses vastes projets.

Les premières mesures fiscales furent plutôt modérées. Ibrahîm se borna à lever une partie du tribut syrien (1), annuellement payé à la Turquie. A Damas, il plaça un parent de son père, Charîf-pacha. Le vilayet d'Alep fut confié à Isma'îl-bey, cousin d'Ibrahîm, la direction des finances syriennes à Ḥannâ Baḥrî-bey, un Grec-catholique (2), d'une famille originaire de Damas, très apprécié par Méhémet-'Ali. Son frère Germanos remplit les mêmes fonctions à Alep.

Les villes libanaises. Pour les villes de la côte libanaise, on les replaça sous l'administration des Chihâb chrétiens. Cette décision ne fut pas du goût des musulmans. Ceux de Ṣaidâ se soulevèrent contre leur émir et s'attirèrent la dure

(1) Mich. de Damas p. 53, parle de 60.000 bourses. Il continua à être payé à la Turquie avec des irrégularités qui irritèrent Maḥmoûd.

(2) Ach. Laurent, *op. cit.*, I, 6 l'appelle « le gouverneur chrétien de Damas ».

répression de Charîf-pacha. Bientôt Solaimân-pacha (Sèves) fut désigné pour remplacer sur la côte les gouverneurs Chihâb. Il établit sa résidence à Beyrouth, ville qui était redevenue le centre du commerce européen. Ibrahîm fixa la sienne à Antioche pour se trouver plus près de la frontière anatolienne qu'il importait de surveiller.

Tolérance. Au début, la Syrie éprouva un sentiment de soulagement. Elle était lasse de l'anarchie turque, de l'oppression des pachas. Le nouveau régime se montra tolérant. Son libéralisme favorisa la disparition de coutumes, de mesures humiliantes pour l'amour-propre des chrétiens. Ils purent paraître à cheval dans les villes musulmanes, abandonner les costumes qui les distinguaient (v. p. 136). A l'encontre des pachas ottomans, Ibrahîm travailla à éteindre les discordes civiles. Il établit des conseils communaux où, pour la première fois, les chrétiens se trouvèrent représentés. Cette innovation produisit sensation, puisqu'elle semblait reconnaître des droits politiques aux raïas. Le justice fut rendue avec plus d'impartialité, le fonctionnement des tribunaux surveillé par Ibrahîm ou par ses officiers. Une des meilleures réformes fut celle de la police, l'établissement d'une légalité, d'une sécurité, inconnues depuis des siècles. Les cheikhs des villages, les chefs de tribus devinrent responsables des crimes commis sur leur territoire. La Syrie se prit à respirer.

Fiscalité. Cette première impression ne dura pas longtemps. Ibrahîm avait besoin d'argent pour l'entretien des énormes forces d'occupation, pour la construction des fortifications, élevées sur les frontières. On commença par le dénombrement de la population, préliminaire à l'introduction de la conscription militaire, par la révision du cadastre pour découvrir de nouvelles sources de revenus. Dans le Liban, les nombreux moulins furent rigoureusement taxés (1). Ces

(1) Chidiâq, 577-578. Ils l'avaient été sous les émirs.

mesures, équitables en principe, on se donna le tort de les exécuter sans ménagement. Les impôts nouveaux furent prélevés avec brutalité. Après s'être acquitté, le contribuable devait payer pour un concitoyen en défaut ou en fuite ; un village ajouter à sa taxe celle du village voisin insolvable. Les monopoles industriels —ceux du coton et de la soie— furent renforcés. Méhémet-'Alî refusa d'appliquer en ses domaines les clauses du traité turco-anglais qui en décréta alors la suppression, dans toute l'étendue de l'Empire ottoman. Sa résistance lui vaudra l'hostilité de la Grande-Bretagne. L'Etat égyptien céda à la malheureuse inspiration d'établir des manufactures, où l'ouvrier travaillait pour un salaire dérisoire. Il multiplia les réquisitions vexatoires. Dans le Liban, on força les habitants à extraire le lignite de Qornâil dans le Matn et à le transporter à Beyrouth. Ils durent fournir des ouvriers en corvée pour le relèvement des fortifications d'Acre, pour la construction du lazaret de Beyrouth. Les Turcs eux-mêmes n'avaient jamais tenté d'imposer aux libres Libanais l'odieuse contrainte de la corvée.

Révoltes ; Naplouse ; les Nosairis. C'est dans la région toujours imparfaitement soumise de Naplouse, qu'éclatèrent les premiers symptômes de mécontentement. Un instant même, Ibrahîm se vit presqu'assiégé par les rebelles. Méhémet-'Alî s'en montra si impressionné qu'il se décida à paraître en Palestine, à la tête de troupes fraîches. Les Naplousiens ne cédèrent qu'après la prise et la destruction de leurs dernières forteresses (1). Le fils de l'émir Bachîr se vit chargé de pacifier le B. Bichâra, d'y procéder ainsi qu'à Beyrouth, aux premières mesures de désarmement.

Il eut ensuite à voler avec ses Libanais à Hébron, puis au pays de 'Akkâr, de Ḥoṣn et de Ṣafîtâ. A l'imitation des

---

(1) La destruction de Sânoûr (v. p. 150) date de cette période.

Naplousiens et des Métoualis, les Noṣairis se soulevèrent contre la conscription. La révolte avait à sa tête les Chamsîn, qui avaient supplanté la famille des Raslân (v. p. 139). La rébellion gagna bientôt toute la montagne des Noṣairis.

L'intervention du contingent libanais sauva d'un désastre le commandant Salîm-bey et ses recrues égyptiennes, peu préparées à la guerre de guérillas dans un pays de montagne. La brutalité d'Ibrahîm-pacha triompha bientôt de ces velléités d'indépendance. Il dévasta le pays, brûla les villages, rasa les dernières citadelles et, par la construction de routes, ouvrit le pays à des colonnes volantes. Ces mouvements insurrectionnels rendirent au sultan Maḥmoûd l'espoir de reprendre la Syrie. Il les encouragea sous main. Ses émissaires se mirent à travailler les chefs syriens, sans oublier l'émir Bachîr.

Désarmement et conscription. Ibrahîm, pour prévenir le retour des révoltes, étendit alors au reste de la Syrie, principalement aux districts montagneux, la mesure de désarmement, déjà commencée en Galilée. Elle portera au comble l'irritation de la population. Bachîr devra l'appliquer aux Druses dont l'humeur indocile inquiétait les Egyptiens. Ils y ajouteront la conscription obligatoire. Les Druses auront à fournir un millier de recrues, destinées à être incorporées dans les garnisons d'Acre et des villes syriennes, dispersées dans l'armée régulière d'Ibrahîm.

On ne pouvait plus ouvertement méconnaître le dévouement des Libanais, le prix du sang que, sans compter, ils avaient versé pour la cause égyptienne (v. pp. 154, 156). C'était soumettre le prestige du vieux Bachîr, déjà ébranlé par sa longue lutte contre la féodalité druse, à une délicate épreuve. Ibrahîm ne pensait qu'à s'assurer un recrutement dont il avait pu apprécier la valeur. Les Libanais ne lui avaient pas, on l'a vu, ménagé leur concours pour achever la pacification

de la Syrie. Mais ils entendaient conserver leur organisation autonome, leurs cadres militaires, sous le commandement de leurs chefs locaux.

Résistance des Libanais. Désormais la conscription les assujettirait à une discipline nouvelle, les répartirait dans les régiments égyptiens et bientôt sur les champs de bataille de l'Anatolie, de l'Arabie et du Soudan (1). Elle décimerait la jeunesse du pays, le priverait de ses meilleurs défenseurs ; éventualité évidemment envisagée par Ibrahîm et qui ne pouvait lui déplaire. En dépit de la docilité dont il avait multiplié les preuves, Bachîr, devenu l'instrument passif de la politique égyptienne, alourdi par l'âge, ne se sentit pas la force de briser la résistance des Libanais. Pour en venir à bout, il réclama l'envoi de 10.000 soldats réguliers à Baitaddîn. Ibrahîm profita de leur présence pour désarmer brusquement les chrétiens de la Montagne, opération qui avait déjà été étendue aux vilayets de Damas et d'Alep, sans y rencontrer de résistance.

Une fois le désarmement achevé, Ibrahîm procéda aux levées militaires. Il fit cerner les mosquées, pendant la prière du vendredi et enlever les hommes valides. Après l'écrasement des Nosairis, il avait enrôlé parmi ces sectaires 4.000 recrues. Il en exigea 1.200 des Druses. Les chrétiens demeurèrent exemptés. Les rigueurs, qui accompagnèrent la levée de cet impôt du sang ont laissé en Syrie d'ineffaçables traces de terreur et de haine. C'était l'abolition des anciennes autonomies locales, une menace aussi pour la prospérité de l'agriculture, qu'on privait des bras les plus vigoureux. Les Syriens ne s'y trompèrent pas. Au Wâdittaim, au Haurân l'insurrection éclata. Les rebelles commencèrent par battre en plusieurs rencontres les Egyptiens.

---

(1) Ces deux derniers pays, occupés par les Egyptiens.

Guerre au Ladjâ. Puis sous la conduite de Chiblî al-'Ariân, ils allèrent s'établir au Sud-Est de Damas, dans le désert du Ladjâ. Dans cette retraite, ne possédant que de rares points d'eau, couverte de déjections volcaniques (v. I, p. 2), véritable labyrinthe de sentiers, impraticables à la cavalerie, où l'on ne circulait qu'à la file indienne, les insoumis demeuraient insaisissables (1). Ils infligèrent des pertes douloureuses aux troupes égyptiennes ou albanaises qu'on voulut successivement y engager. Solaimân-pacha (Sèves) eut enfin raison de l'insurrection. Au lieu de s'aventurer dans ce dédale, il organisa le blocus de cette forteresse naturelle. La soif, la faim chassèrent bientôt les Druses de leurs repaires. Solaimân les refoula dans ce désert brûlé et les força à capituler. Ibrahîm se décida à les amnistier. Précédemment (1836), les Libanais avaient dû donner la chasse aux Bédouins dans l'horrible solitude du Ṣafâ, à l'Est du Ḥaurân. L'expédition fut couronnée de succès, mais, au retour, 50 hommes périrent de froid (2).

Echec d'Ibrahîm. Devant ces révoltes incessantes, Ibrahîm commença à se sentir débordé. L'obstination des Syriens déconcerta ce soldat, habitué à la passivité, à la résignation des fellâḥs égyptiens. Il inclina à la clémence. Elle ne devait pas mieux réussir que la manière forte. Il était trop tard ; trop de fautes avaient été accumulées. Il serait pourtant injuste de méconnaître l'habileté d'Ibrahîm comme administrateur, les talents qu'il déploya, les progrès qu'il réalisa pendant son court passage en Syrie. Plusieurs de ses réformes lui survivront. La Turquie se verra forcée de les incorporer dans le *Hattichérif* de 1839. Il établit l'égalité devant l'impôt (v. p. 157), une sécurité inconnue, depuis le temps des Omayya-

(1) En 1816, les Bédouins y battirent les troupes de Damas ; cf. Mich. de Damas, 37-38.

(2) Chidiâq, 588.

des. Le commerce lui aussi commença à reprendre. Le futur général Beaufort d'Hautpoul (1), qui servit sous ses ordres, en a fait la remarque. Ce sont les révoltes incessantes —ajoutons les intrigues turques — qui ne permirent pas au fils de Méhémet-'Alî de donner toute sa mesure comme homme de gouvernement.

Intervention de Mahmoûd. Le sultan ne s'était jamais résigné à l'abandon de la Syrie. Il jugea le moment venu d'y intervenir directement. La lutte devait s'aggraver par le caractère des chefs qui allaient s'affronter. D'une part, Mahmoûd, despote impérieux, emporté et sanguinaire, d'autant plus jaloux de la gloire de Méhémet-'Alî que lui aussi avait tenté, mais, sans aucun succès, de réformer, de ranimer ses Etats, humilié dans son orgueil de sultan ottoman d'avoir subi la loi d'un aventurier albanais. D'autre part, Méhémet-'Alî plus fin, plus contenu, plus dissimulé ; mais fier de ses succès, confiant dans ses forces et son étoile, d'une ambition sans limites et sans scrupules (2).

Entre Stamboul et le Caire une rupture se préparait. Dans leurs craintes de voir se rouvrir la question d'Orient, tous les cabinets européens s'employèrent à la prévenir. Décidé à jouer son dernier atout, Mahmoûd s'empressa de provoquer la crise. Demeuré maitre de lui-même, protestant de son loyalisme de vassal, Méhémet-'Alî voulut attendre une déclaration de guerre. Son fils Ibrahîm était prêt à affronter la lutte. Il avait sous la main des troupes, inférieures peut-être en nombre aux forces turques, mais mieux entraînées, familiarisées avec la tactique européenne. De plus, après la dure répression de la révolte druse, il pensait moins avoir à redouter une nouvelle insurrection. Il ignorait que le mécon-

---

(1) Voir plus bas la section IV de ce chapitre. *L'année* 1860.

(2) Thureau-Dangin, *Hist. de la Monarchie de Juillet*, IV. 4. (V. la *Bibliographie*).

tentement avait gagné ses régiments syriens. Ceux-ci n'attendaient qu'une occasion pour déserter. De son quartier-général, transféré à Alep, il surveillait les provinces septentrionales, continuait à soutenir les populations du Kurdistan, qui s'étaient soulevées contre la Porte.

Bataille de Nizib. Après les avoir châtiées, le généralissime turc Ḥâfiẓ-pacha franchit l'Euphrate, dès le 21 Avril 1839. Avec une modération calculée, le pacha d'Egypte affecta de contenir son fils Ibrahîm et de prévenir le choc des deux armées. Le manifeste du sultan Maḥmoûd (7 Juin), le déclarant traître à l'Empire, précipita le dénouement. Les Turcs avaient pris position à Nizib, entre l'Euphrate et Alep. Les Egyptiens les y rencontrèrent le 24 Juin. Les deux armées comptaient environ 50.000 hommes. « L'impétuosité d'Ibrahîm et la supériorité de discipline que ses troupes devaient à leurs instructeurs français décidèrent la victoire. Les Ottomans, en dépit de quelques officiers prussiens chargés de les exercer, étaient alors en pleine désorganisation militaire. Les innovations violentes de Maḥmoûd leur avaient désappris de combattre à la turque, sans leur apprendre à combattre à l'européenne » (1).

Un de leurs instructeurs prussiens, le futur maréchal Von Moltke, nous les décrit « avec des tuniques russes, un règlement français, des fusils belges, des turbans turcs, des selles hongroises, des sabres anglais ; une armée formée de soldats à vie, de *landwehr* à service indéterminé, où les chefs étaient des recrues, les recrues des ennemis de la veille ». Par une audacieuse manœuvre, le fougueux Solaimân-pacha réussit à tourner les Turcs. Un engagement de deux heures décida de la victoire.

Ḥâfiẓ-pacha se sauva avec les fuyards jusqu'à Mar'ach.

---

(1) Thureau-Dangin, *op. cit.*, 52. Cf. Yorga, V, 386. Malgré la victoire, des soldats syriens allèrent rejoindre les Turcs en déroute.

Il laissait sur le champ de bataille « plus de 4.000 tués o
blessés et aux mains des vainqueurs 12.000 prisonniers, 17
bouches à feu,20.000 fusils et jusqu'aux insignes du comman
dement en chef » (1).

Avènement de 'Abdulmadjîd. Quand la nouvelle de c
désastre arriva à Constantinople, Maḥmoûd avait cessé de vi
vre. Son fils 'Abdulmadjîd, presqu'un enfant, recevait l'Em
pire au moment, où il semblait près de s'effondrer. Et comm
pour mettre le sceau à ces malheurs, on apprit bientôt que l
capitan-pacha Aḥmâd avait trahi et livré la flotte turque a
vice-roi d'Egypte (14 Juillet 1839).

La diplomatie anglaise. Ibrahîm victorieux s'étai
pourtant arrêté au pied du Taurus, sur les représentations d
capitaine Callier, parlant au nom de la France. On put croir
un instant que tout se terminerait par une entente directe en
tre l'Egypte et la Porte, prête aux dernières concessions
L'Angleterre allait s'interposer pour prévenir cet accord
Cette puissance n'avait jamais éprouvé de sympathies pou
Méhémet-'Alî. Leur mésentente remontait aux premières an
nées du siècle, lorsque, après la retraite des Français, il ava
empêché les Anglais de les remplacer en Egypte. La politiqu
commerciale du vice-roi contrecarrait la sienne (v. p. 158)
Elle ne pouvait voir d'un bon œil l'établissement d'un pou
voir fort en Egypte, route des Indes. L'année précédent
(1838), l'Angleterre avait occupé la position stratégique d'A
den, à l'entrée de la Mer Rouge.

Voici que la journée de Nizib soumettait à Méhémet-'Alî
avec la Syrie, une seconde voie d'accès à l'Inde, la vallée d
l'Euphrate, dont les officiers anglais étudiaient alors le cours
Sa diplomatie se promit de prévenir une aussi redoutabl
éventualité. Elle pesa donc sur le jeune sultan, disposé, sem

(1) Thureau-Dangin, *loc. cit.*

blait-il, à concéder à Méhémet-ʿAlî la possession héréditaire, non seulement de l'Egypte, mais de la Syrie (1). Pour impressionner plus sûrement ʿAbdulmâdjîd et la diplomatie européenne, dont on ne pouvait écarter l'intervention, il fallait montrer la Syrie impatiente de secouer le joug égyptien.

Attitude de Bachîr. Or depuis deux ans, après la répression sanglante des révoltes nosairies et druses (v. p. 158), ce pays semblait s'être résigné à l'inévitable. Certains s'en accommodaient allègrement. Tel l'émir Bachîr. Ibrahîm-pacha lui avait laissé les mains libres dans la Montagne. Il en profita pour « la gouverner à sa guise, amasser de l'argent » (v. p. 149). Voyant chrétiens et Druses d'accord dans leur résistance à la conscription, il réussit à semer la division parmi eux. Enfin il fit exiler au Soudan les principaux émirs et cheikhs, chefs de l'opposition. « La tranquillité se rétablit tant bien que mal. Mais la vengeance couvait au fond des cœurs. L'émir et ses enfants dominèrent la Montagne » (2).

La révolte au Liban. Cet apaisement ne pouvait convenir à l'Angleterre. Ses agents travaillèrent donc à soulever la Syrie et surtout le Liban. Après la victoire de Nizib, le gouvernement égyptien céda à la malheureuse inspiration de désarmer les Maronites, qu'il avait dressés contre les Druses et armés pour étouffer leur insurrection. Les chrétiens y soupçonnèrent une mesure préparatoire à l'introduction de la conscription. Au Nord comme au Sud, l'exaspération des esprits fut bientôt à son comble. « La rapacité du fisc, les incessantes demandes d'argent jetaient l'ombre sur toutes les belles qualités (كل الملائح) de l'émir. Elles avaient appauvri la population et poussé à bout la patience des Libanais » (3).

(1) Thureau-Dangin, *op. cit.*, IV, 55-56.
(2) Mich. de Damas, p. 101.
(3) Mich. de Damas, 106.

Les chefs populaires. La révolte prit rapidement de redoutables proportions. Elle eut (1) des chefs, sortis des rangs du peuple, tels le Maronite Aboû Samrâ Ghânim, le Métouali Aḥmad Dâghir, auxquels se joignirent des Chihâb et des Bellama'. Etablis au bois des Pins, près de Beyrouth, ils se préparèrent à couper l'accès de la Montagne aux troupes égyptiennes, du côté de Ṣaidâ, de Tripoli, de la Bqâ'. L'Angleterre exploita ces mouvements pour agir sur le sultan, le détourner d'une entente avec un vassal rebelle. Elle réussit à entraîner l'Autriche, la Russie et la Prusse dans une action commune contre Ibrahîm-pacha, à l'exclusion de la France, qu'on savait favorable à l'Egypte.

Par le traité de Londres, (15 Juill. 1840), conclu à l'insu de la France, les quatre Puissances signataires s'engageaient à imposer, au besoin par la force, l'ultimatum du sultan. Méhémet-'Alî devait évacuer les provinces usurpées dans un délai de 10 jours. A cette condition, on lui concédait la possession *viagère* du pachalik d'Acre avec l'administration *héréditaire* de l'Egypte. Le gouvernement d'Acre, après 10 jours, l'Egypte après 20 jours, lui seraient enlevés, s'il n'acceptait pas les stipulations de l'ultimatum.

Concentration de la flotte alliée. Avant même qu'on eût pris le temps de le notifier au Caire, le 14 Août, le commodore Sir Napier, sé présenta en vue de Beyrouth. Il s'agissait d'encourager les rebelles, avec lesquels il entra aussitôt en rapports, en attendant la concentration de la flotte alliée. Celle-ci acheva de se réunir sur les côtes de Syrie, vers le 8 Septembre. Elle n'était guère imposante. Les Anglais avaient fourni le principal contingent : douze vaisseaux de ligne, huit bâtiments légers et cinq vapeurs. L'Autriche ne comptait que deux frégates, un brick et un bateau à vapeur. Elle avait em-

(1) Surtout dans le Liban méridional, où la féodalité chrétienne n'avait pu s'établir.

barqué 'Omar-bey, un rénégat hongrois, que nous retrouverons bientôt gouverneur du Liban. La Turquie n'amenait au rendez-vous qu'un vaisseau délabré, « faisant eau de toutes parts, symbole très exact de la situation présente de l'empire ottoman ».

Bombardement de Beyrouth. Le gouverneur égyptien avait barré par des tranchées et des sacs de terre toutes les rues de la ville, aboutissant à la Marine. Le premier exploit de la flotte alliée fut le bombardement de Beyrouth. Il dura, avec des interruptions, pendant trois jours (11-14 Sept. 1840). Le feu des navires endommagea les maisons, causa la mort de femmes et d'enfants. Cette retentissante démonstration n'était qu'une manœuvre destinée à distraire Solaimân-pacha et la garnison égyptienne, pendant que les Alliés choisiraient un point de débarquement sur la côte. Avec leurs 5.000 hommes d'infanterie turque, ils ne se hasardèrent pas à occuper Beyrouth que Solaimân avait préalablement évacuée pour s'établir dans la banlieue.

Contre toute attente, la flotte égyptienne s'étant retirée à Alexandrie, celle des Alliés se réunit dans la baie de Djoûnia où les agents britanniques distribuèrent des armes et de l'or aux rebelles libanais. Tripoli fut également bombardée. Saïdâ, Djobail, Batroûn furent occupées sans grande résistance. Ibrahîm se tenait en observation sur les hauteurs du Liban. Coupé de ses communications avec l'Egypte, il redoutait d'entrer en collision avec l'Europe. Dans des conditions aussi défavorables, il lui devint impossible de refouler la poussée des montagnards, commandés par l'émir Bachîr Qâsim Chihâb.

Bachîr III; départ de Bachîr II. Pour récompenser la bonne volonté de cet émir, l'Angleterre le fit proclamer gouverneur du Liban. Il était le petit-fils de Molham (1). Nous

(1) Voir plus haut le tableau généalogique p. 117; pour Molham v. pp. 99-100.

l'appellerons Bachîr III Molham pour le distinguer de Bachîr II 'Omar ou Bachîr-le-Grand. Le vieil émir, impressionné par l'accord de l'Europe, par l'impuissance d'Ibrahîm, décida d'abdiquer. Il se rendit, avec sa famille, à Saidâ, puis à Beyrouth, se remettre à la générosité du vainqueur.

Accueilli avec honneur, il lui fut permis de choisir le lieu de son exil, à l'exclusion de l'Egypte et de la France. Il se décida pour l'île de Malte. Bachîr ne devait plus revoir le Liban. Après onze mois passés à Malte, on l'autorisa à se fixer à Constantinople. Il y mourut à l'âge de 87 ans, en 1850, entouré du respect de ses anciens ennemis. Il fut le dernier des grands princes de la Montagne (1). « Il avait gouverné 53 ans, exemple sans précédent » dans les annales du Liban (Michel de Damas). Avec Fakhraddîn, il fut le véritable fondateur du « Grand-Liban ». Découragé par la défection de Bachîr, Ibrahîm évacua le Liban pour se concentrer à Damas.

Chute d'Acre. Sur la côte il ne lui restait plus que la ville d'Acre. L'hiver approchait, rendant la mer impraticable. Les amis d'Ibrahîm espéraient que la place résisterait et que dans l'intervalle la diplomatie trouverait le temps d'agir. Ces prévisions furent déjouées. Le 2 Nov. 1840, une flotte de vingt bâtiments de guerre, dont sept vaisseaux de ligne, parut devant la ville. Soixante mille boulets furent lancés par 480 grosses pièces d'artillerie. Acre succomba, écrasée sous un ouragan de feu. « Ce fut très exactement l'affaire de trois heures, moins un quart », affirme Michel de Damas; après qu'un boulet eût mis le feu à la poudrière et enseveli 300 Egyptiens sous les ruines. Par les brêches ouvertes dans l'enceinte, la garnison évacua la place à la faveur des ténèbres (3 Nov.).

(1) Comp. le jugement que porte sur lui le contemporain Michel de Damas, *op. cit.*, 106.

Avec les 30.000 hommes de troupes régulières, réunies à Damas, Ibrahîm conçut alors le hardi projet de reprendre Acre (1) avant que les Alliés eussent le temps de se reconnaître. Il s'apprêtait à franchir le Liban méridional, couvert de neige, lorsque ses reconnaissances lui apprirent que les montagnards en occupaient les passes.

Ibrahîm évacue la Syrie. Il se résigna alors à évacuer la Syrie, d'après l'ordre reçu de Méhémet-'Alî. Dans son armée, les recrues syriennes désertèrent en masse. Ibrahîm partit de Damas pour regagner l'Egypte. La retraite s'opéra au milieu d'indicibles souffrances. A la hauteur de Mozairîb, 16.000 hommes se détachèrent de la colonne principale, sous la conduite de Solaimân-pacha, pour longer à l'est la Mer Morte, embarquer l'artillerie à 'Aqaba sur la Mer Rouge. Le 11 Février ils entrèrent dans la capitale égyptienne. En arrivant à Gaza, Ibrahîm pacha avait déjà perdu 20.000 hommes, par suite des désertions ou des intempéries d'un hiver exceptionnellement rigoureux.

III. Anarchie au Liban (1840-1860).

Beyrouth, centre administratif. La Syrie put se croire délivrée. En réalité elle retombera, le Liban surtout, dans l'anarchie, jusqu'à l'intermède sanglant de 1860. Sur la côte, Beyrouth recueillit la succession administrative de Ṣaidâ et d'Acre. La Porte y maintint (2) le centre gouvernemental que les Egyptiens y avaient établi (v. p. 157). Cette décision consacrera officiellement la primauté conquise par cette ville dans la Syrie méditerranéenne, depuis un quart de siècle, grâce au voisinage du Liban.

(1) Occupée par quelques centaines de marins anglais.

(2) Et pour le même motif que les Egyptiens : la surveillance du Liban.

Surexcitation des esprits. On ne tarda pas à se convaincre que l'évacuation égyptienne n'avait fait que provoquer de nouvelles complications en Syrie. Musulmans, Druses, Chrétiens se retrouvèrent en présence ; les deux premiers groupes n'ayant rien appris et nourrissant des projets de vengeance ; les chrétiens moins résignés qu'auparavant à leur humiliante condition de *raïas* dont le régime déchu les avait partiellement affranchis. Au Liban la situation empirera bientôt.

Durement traités par Bachîr et par Ibrahîm, les chefs druses étaient revenus d'exil ou sortis de leurs cachettes. Ils se montrèrent déterminés à ne plus subir l'hégémonie des Chihâb. Jusqu'en 1825-1830, l'entente entre Druses et Maronites avait reposé sur une équivoque.

L'impérialisme, la suprématie de race qu'ils n'avaient cessé de reprocher aux Turcs, les Druses entendaient les maintenir à leur profit. Ils se considéraient toujours comme la caste dominante, sans tenir compte des changements survenus dans le Liban et en Syrie (1). Il faut bien en convenir, le style suranné des *hatt*, des firmans devait les confirmer dans cette conviction. Ces documents, sans en excepter les plus récents, s'obstinaient à appeler le Liban « la Montagne des Druses » ; ils n'y mentionnaient que des clans, *'achâir*. Aux yeux du Divan, les princes du Liban, malgré leur conversion au christianisme, n'étaient que « les émirs des Druses ». Il n'y était jamais question des chrétiens. On semblait éviter jusqu'au vocable historique de Liban.

Le duel sans merci engagé par Bachîr contre les Djonblât et la féodalité druse, depuis 1825, la mort, l'exil de leurs chefs principaux, la confiscation de leurs biens distribués

---

(1) L'égalité promise par les *hatt*, la tutelle de l'Europe, les progrès réalisés par les chrétiens etc.

aux partisans de l'émir, enfin la sévère répression d'Ibrahîm-pacha ; tous ces motifs les avaient excités contre les Maronites qu'on avait favorisés à leurs dépens. Un décret sultanien, ordonnant de restituer aux cheiks druses les domaines confisqués (1), devint l'occasion de nouvelles frictions. Pour la première fois peut-être, les Druses éprouvèrent le besoin de s'unir, d'oublier leurs querelles de clan, qui les avaient réduits à la merci de l'émir déchu. Un conseil administratif avait été créé pour assister le nouveau gouverneur du Liban. Les Druses opposèrent des difficultés pour s'y laisser représenter et y figurer sur le pied d'égalité avec les chrétiens.

Incapacité de Bachîr III. Bachîr III montra bientôt qu'il n'était pas à la hauteur d'une situation aussi compliquée. Il se donna le tort, par sa hauteur, d'indisposer les Druses. Il finit par se les aliéner, en enlevant aux chefs de l'opposition druse leurs propriétés de la Bqâ' (2). Les Turcs laissèrent s'envenimer ces dissensions, comptant bien en tirer profit. L'intervention des Anglais acheva d'exaspérer l'une contre l'autre les deux principales communautés du Liban.

L'Angleterre, la Porte et les Druses. Après le règlement de la question égyptienne, la France était rentrée dans le concert européen, en réclamant l'établissement de garanties pour les chrétiens de Syrie. Cette démarche se heurta à l'opposition des Russes et des Anglais. Ces derniers, après s'être appuyés sur les chrétiens contre l'Egypte, s'aperçurent que toute influence leur échappait sur une population, traditionnellement dévouée à la France. Dans leur lutte contre la domination égyptienne, les Libanais n'avaient pas eu le choix

---

(1) Mich. de Damas, 107.
(2) Chidiâq, 616-620.

de leurs alliés. En acceptant, à défaut des Français favorables à Méhémet-'Alî, le concours des Anglais, les montagnards chrétiens n'avaient pas entendu les substituer ni même les associer à leur protectrice séculaire (1). Les Anglais cherchèrent donc parmi les Druses un point d'appui pour contrebalancer l'influence française.

Depuis le *Tanzimat*, la Porte avait inauguré une politique de centralisation, décidé la suppression des autonomies, des féodalités provinciales. Elle se soucia moins de pacifier le Liban que d'y instaurer son autorité directe. A cet effet elle avait transporté à Beyrouth le siège gouvernemental des anciens pachaliks d'Acre et de Ṣaidâ, pour être en mesure d'intervenir plus efficacement dans les affaires libanaises. Le nouvel émir pensa pouvoir reprendre la manière forte, la politique autoritaire de son prédécesseur, sans posséder ni son énergie ni surtout son prestige. Les maladresses accumulées par Bachîr III allaient servir la Turquie au-delà de ses espérances, lui permettre d'écraser les chrétiens « lesquels, parmi les races assujetties, donnaient seuls les signes d'une redoutable vitalité » (Churchill).

Guerre civile. Abdication de Bachîr III. Au centre du Choûf, en plein pays druse, s'était formée la petite ville exclusivement chrétienne de Dairalqamar, ancien apanage des Nakad (2). Les émirs Chihâb avaient favorisé son développement, comptant y trouver un point d'appui contre les féodaux du Liban méridional. Dairalqamar était devenue leur résidence habituelle. Une vallée la séparait de Ba'qlîn, centre des *'oqqâl* ou chefs religieux druses. Les deux localités vécurent en paix jusqu'à la conquête égyptienne. La situation

---

(1) Comp. Ach. Laurent, *op. cit.*, I, 379. On y mentionne déjà « l'entente cordiale entre la France et l'Angleterre ».

(2) Sur cette famille, voir plus haut p. 101.

se modifia sous Bachîr III.

Les Nakad voulurent revendiquer leurs privilèges seigneuriaux périmés. Une rixe qui s'engagea, près de Ba'qlîn, mit le feu aux poudres. Il y eut des morts. Les Druses réservèrent leur vengeance. Ils laissèrent Bachîr III accourir à Dairalqamar et tombèrent sur une population sans défiance. L'agitation se propagea dans la Montagne. A Ḥâṣbayya, les Turcs avaient destitué les émirs Chihâb, demeurés musulmans, pour les remplacer par Chiblî al-'Ariân, un des héros de la guerre égyptienne (v. p. 161). Il commença par désarmer les chrétiens et par fournir de la poudre et des munitions à ses coreligionnaires druses. A leur tête, il courut à Zaḥlé. Repoussé avec perte, il se vengea en pillant et incendiant les villages chrétiens.

Quand les autorités turques décidèrent de s'interposer, ce fut pour désarmer les adversaires des Druses. Pendant ces luttes, les Métoualis se rangèrent du côté des chrétiens. Conformément à une tradition plusieurs fois séculaire (1), certains contingents maronites avaient adopté un drapeau où figurait la croix. D'autres marchèrent sous le glorieux étendard de Terre-Sainte (2).

Bachîr III reconnut alors son impuissance. Il vint à Beyrouth se remettre à la disposition des Turcs, qui l'envoyèrent à Constantinople (Nov. 1841). Il devait être le dernier émir ayant gouverné toute la Montagne.

Exclusion des Chihâb. Etablir une forte centralisation, briser la toute-puissance des anciens gouverneurs et féodaux provinciaux, de la noblesse locale, transformer l'ancien sultanat féodal en une monarchie administrative absolue, gouvernée de Stamboul, telle était, avons-nous dit, la nouvelle

(1) Cf. vol. I, 131 ; II, 114.
(2) Cf. I, 231 ; Ach. Laurent, *op. cit.*, I, 45.

politique de la Porte. Après le lamentable échec de Bachir III, elle ne voulut plus entendre parler du retour au pouvoir des Chihâb. Elle proposa pour le Liban le rattachement direct à l'Empire et finit par l'imposer à la lassitude des cabinets européens. A Baitaddîn, elle installa comme gouverneur ‘Omar-pacha (Janvier 1842).

‘**Omar-pacha.** Ce renégat hongrois, passé au service turc, avait pris part avec les Alliés aux récentes opérations contre les Egyptiens (v. p. 167). Son principal objectif sera de mater chez les chefs druses, rentrés en possession de leurs biens, les velléités d'indépendance. Il s'appliquera avec la même activité à ruiner les cadres de la féodalité chrétienne, celle-ci moins ancienne, moins influente et moins fortunée. Les cheikhs druses avaient pu s'enrichir, depuis le temps qu'ils avaient mis la main sur les grasses terres de la Bqâ‘ (1), pour les faire exploiter par leurs fermiers chrétiens.

Dans le Liban, l'initiative de la guerre contre l'Egypte était partie des rangs du peuple. Des plébéiens, de simples paysans avaient pris la direction du mouvement (v. p. 166). Il était donc naturel que des aspirations d'égalité démocratique eussent survécu à la lutte où paysans, émirs et cheikhs avaient combattu, fraternellement confondus. La Turquie s'appliquera à cultiver, à faire dévier ces tendances de façon à dresser dans le Liban septentrional les paysans contre les cheikhs, propriétaires du sol. Dans la Montagne druse, les privilèges féodaux ne seront supprimés que par le « Règlement organique » de 1864. A partir de 1840, les cheikhs druses se donneront le plaisir d'humilier, d'opprimer les paysans, en grande majorité chrétiens. Ils finiront par les pousser à bout, à la grande satisfaction des Turcs, intéressés à voir

(1) Voir plus haut pp. 99-100, 123, 171.

perpétuer la guerre civile.

Jusque-là les Libanais avaient été dirigés par leurs cheikhs ; à eux ils payaient leurs redevances fiscales. L'autonomie libanaise supposait précisément cette organisation ; elle les soustrayait au contact direct, à l'arbitraire des pachas qu'on parlait maintenant de lui substituer. Les impatiences de ʿOmar-pacha, le mécontentement soulevé par lui, forcèrent la Porte à le rappeler, sur les représentations des Puissances. Mais à aucun prix, elle ne voulut accepter le projet d'un émirat unique, confié aux Chihâb, projet auxquel les Druses eux-mêmes avaient fini par adhérer.

La trop notoire incapacité de ceux qu'on avait substitués au grand émir Bachîr contribua puissamment à le faire regretter. Moins de deux ans après son exil, sa cause était devenue «nationale», écrivait le contemporain Eugène Boré (1). Dans l'exaltation de leurs regrets, « quelques-uns allaient jusqu'à ériger la maison de l'émir en dynastie consacrée par un règne de plusieurs siècles ».

Double qâimaqâmat. Alors surgit le déplorable expédient du double qâimaqâmat. La Porte en profitera pour assujetir subrepticement le Liban aux pachas de Ṣaidâ et de Beyrouth. Ce dualisme se maintiendra, pendant près de 20 ans (1842-1860), pour aboutir à la catastrophe de 1860. Il s'inspira de la supposition chimérique qu'au Nord de la route de Damas-Beyrouth, le Liban était complètement chrétien, exclusivement druse au Sud de cette ligne. La première de ces sections, découpées d'après cette conception arbitraire, allait être confiée à un qâimaqâm maronite, celle du Sud, à un gouverneur druse. C'était perdre de vue que le Matn comprenait d'importants groupes druses et que, depuis les Maʿn, les

---

(1) Cet orientaliste devint plus tard supérieur-général des Lazaristes.

chrétiens avaient essaimé dans le Liban méridional (v. p. 82).

Les événements de 1845 forcèrent à reconnaître cette réalité. Chrétiens et Druses se groupèrent en vue d'une lutte prochaine. Prenant au sérieux son rôle de protectrice des immunités libanaises, la France réussit à mettre en discussion une atténuation appréciable à la malheureuse combinaison du double gouvernement. Pour les villages à population mixte, elle proposa l'institution de *wakîl*, relevant chacun de leur qâimaqâm respectif. L'Angleterre et la Porte s'opposèrent à l'adoption de cette mesure. Leur hostilité causa une effervescence, qui amena les massacres de 1845. Les Druses tombèrent sur leurs voisins chrétiens. De nombreux villages furent ruinés, sans que leurs adversaires, toujours divisés, réussissent à s'organiser pour se défendre efficacement (1).

« Règlement » de Chakîb-effendi. La Porte, désireuse de dégager sa responsabilité devant l'Europe, envoya au Liban son ministre des affaires étrangères, Chakîb-effendi. Son intervention prétendit corriger l'anarchique expédient du double qâimaqâmat par l'adjonction d'un conseil (*madjlis*) élu, établi auprès de chaque qâimaqâm. Les confessions libanaises s'y trouvaient assez équitablement représentées. Beaucoup plus suspect parut le zèle, mis par Chakîb à désigner lui-même les nouveaux conseillers, à assujettir leur renouvellement à l'approbation des représentants turcs ; sans parler d'autres conditions qui restreignaient la liberté des électeurs indigènes (2). Dans sa pensée, ce premier et timide essai du régime représentatif au Liban devait devenir une machine de guerre, dressée contre l'influence des anciennes familles, jusque-là gardiennes traditionnelles de l'autono-

---

(1) Sur la connivence des Turcs, cf. Rabbath, II, II. 163-66.

(2) Cf. Jouplain, *Question du Liban*, 359 (Voir la *Bibliographie*).

mie locale dont on avait juré la ruine.

Anarchie. A partir de 'Omar-pacha, c'est en donnant les coudées franches aux animosités qu'ils sauront provoquer, attiser sous main, en les laissant bien se développer, bien s'envenimer par le libre jeu des représailles, de façon à n'intervenir qu'au dernier moment et pour asséner le coup de grâce aux partis, que tous les pachas et les commissaires impériaux procèderont, jusqu'à la veille de la catastrophe de 1860.

Un peu partout, surtout dans les districts mixtes, les chrétiens commencèrent à s'organiser autour de ceux qu'on appela « chefs de la jeunesse ». C'étaient des hommes nouveaux, des plébéiens, n'appartenant pas à la féodalité. Par sa droiture, par la dignité de sa vie, le qâimaqâm chrétien, l'émir Haidar Bellama' réussit pourtant à s'imposer. Après sa mort (1854), le désordre éclata. Préparé par les représentants de la Porte, il sera savamment, méthodiquement entretenu par leurs intrigues dans le but de supprimer ce qui subsistait encore de l'autonomie libanaise.

Révolte des paysans. Dans la Montagne, le fellâḥ cultivait la terre pour le compte des cheikhs et des émirs. Une réforme agraire s'imposait, si l'on voulait permettre aux paysans de vivre sur un sol, souvent ingrat, eux et leurs familles, généralement nombreuses. Les seigneurs féodaux ne le comprirent pas. Leur obstination poussa leurs fermiers à la révolte. Parti du Kasrawân, le mouvement gagna bientôt le Matn. Un maréchal-ferrant, Ṭannoûs Chahîn, en prit la direction. Partout les cheikhs maronites se virent brutalement dépossédés. De regrettables excès furent commis. Dans les districts druses du Sud, le servage des cultivateurs chrétiens se maintiendra jusque vers 1864 (v. p. 174). C'est le « Règlement organique » du Liban qui le supprimera avec les privilèges des féodaux druses.

Plus déplorables encore seront les ferments de discorde

déposés dans les esprits par ces désordres agraires et qui produiront, avant un an, les plus tristes résultats. L'ancienne organisation du Liban chrétien se trouva brusquement détruite. Le temps fera défaut pour lui en substituer une nouvelle, pour permettre aux « chefs de la jeunesse » (1) de s'assurer une autorité dont on avait violemment dépouillé les cheikhs. Dans d'aussi lamentables conditions, les chrétiens allaient à un désastre, si leurs adversaires s'avisaient de les attaquer. Ceux-ci avaient conservé leurs cadres traditionnels. La population agricole, la gent taillable et corvéable des cantons druses se recrutait presque exclusivement parmi les anciens immigrés chrétiens (v. p. 82). Quant aux Druses des classes inférieures, ils se rangeaient autour des grandes familles féodales (2), comme clients et gardes-du-corps, presque toujours sur le pied de guerre, comme au temps de l'émir Bachîr, où ils formaient le noyau principal des contingents libanais. Cette organisation leur assurait une incontestable supériorité militaire.

Khourchid-pacha représentait alors la Porte à Beyrouth. Ce triste personnage — nous apprendrons bientôt à le connaître de plus près — devina aussitôt le parti à tirer de cette jacquerie. Il attisa sous main les fureurs paysannes. Il fallait désorganiser le Liban, mettre aux prises Druses et chrétiens, envenimer leurs différends, montrer à l'Europe l'incapacité des Libanais à se gouverner, l'amener à demander elle-même la révision des dernières restrictions, mises à l'ingérence turque. En 1859, Khourchid poussera les populations exaspérées à réclamer le gouvernement direct de la Porte, « seul moyen qui leur permettrait de jouir de la tranquillité » (3). Pour achever de les affoler, enlever les dernières

---

(1) Voir plus haut pp. 166, 177.
(2) Comp. p. 95.
(3) Testa, *Recueil*, VI, 57. (V. la *Bibliogr.*).

tergiversations de la diplomatie européenne il n'hésitera pas à provoquer un cataclysme.

Il circonviendra adroitement les chefs druses, lesquels, ne consultant que leurs rancunes, accepteront étourdiment de se faire les instruments de son machiavélisme. Il put bientôt en entrevoir les premiers résultats. A Ḥâṣbayya, les chrétiens, effrayés par la multiplicité des attentats druses, réclamèrent, comme précédemment ceux de Dairalqamar, l'envoi d'une garnison turque pour les protéger.

Isma'îl-bey et les Nosairis. Au Nord du Liban, après le départ des Egyptiens, les Noṣairis étaient retournés à leur anarchique indépendance (1). En 1847, les luttes entre les grandes familles (v. p. 139) amenèrent l'intervention de Ṭâhir-pacha. Il se vit impuissant à pacifier le Nord de la Montagne noṣairie. Dans le district de Lattaquié s'installa alors un petit chef indigène, Isma'îl-bey. La Porte était distraite par la guerre de Crimée. Il en profita pour étendre son autorité, obtenir sa reconnaissance officielle comme gouverneur de la région de Ṣafîta. Sa brutalité, ses exactions lui aliénèrent bientôt le dévouement des Noṣairis eux-mêmes. Il venait d'obtenir de Constantinople sa nomination au gouvernement du pays de Ḥoṣn, lorsque cette concession souleva contre lui les musulmans de ce district et divisa le pays en deux camps. Ṭâhir-pacha pénétra de nouveau en territoire noṣairi. Isma'îl ne put tenir devant les troupes régulières. Il fut trahi et tué par un de ses parents (1858). Depuis cette date la Porte a tourné tous ses efforts vers l'établissement d'une administration directe. Elle a réussi à percevoir l'impôt, à lever des recrues. Mais il faudra à plusieurs reprises, notamment en 1870 et 1877, procéder à des exécutions sommaires, envoyer

(1) Cf. R. Dussaud, *Histoire et religion des Noṣairîs*, Paris 1900, p. 33 etc.

des troupes pour dévaster la montagne des Noṣairis.

Le « Hattihumayoun ». L'intervention de l'Europe, en 1840, sauva la Turquie. En revanche elle l'avait, depuis cette date, placée virtuellement sous la tutelle collective des Puissances. L'Europe ne cessa de promouvoir des essais de réformes que Nicolas Ier de Russie traitait dédaigneusement d'inspirations « superficielles et d'origine française ». Après la guerre de Crimée (1855), le *Hattihumayoun* de Février 1856, s'appropriant les réformes introduites par Ibrahîm-pacha en Syrie (v. p. 157), proclama l'égalité des impôts et charges fiscales ainsi que des fonctions publiques pour tous les sujets de l'empire, sans distinction de race ou de confession. Cette proclamation ne satisfit personne. Elle scandalisa les musulmans. Ils étaient habitués à regarder les chrétiens comme leurs sujets, des *dhimmî* ou protégés (v. I, 60) — disait la législation coranique — donc des inférieurs, des *raïas* ou ouailles, vivant sous la tutelle des musulmans. Ils ne pouvaient du jour au lendemain les traiter sur le pied d'égalité, se soumettre à des fonctionnaires, à des officiers, choisis parmi les chrétiens.Ceux-ci, refusant le privilège du service militaire qui leur était offert par la proclamation du sultan ʿAbdulmadjîd, préférèrent payer la taxe d'exonération dont le choix leur était laissé. Ainsi reparaissait, sous une forme déguisée, l'impôt sur les non-musulmans.

L'acte impérial, communiqué au Congrès de Paris (1856), incorporé dans une convention internationale et placé tacitement sous la garantie de l'Europe, fournit aux Puissances l'occasion d'intervenir en faveur des communautés chrétiennes. A Damas et dans les grandes villes de Syrie, les chrétiens en profitèrent pour s'enrichir et s'émanciper. Une sourde fermentation agitait les milieux musulmans, « soigneusement entretenue et excitée par les représentants de la Turquie » (Churchill). Elle attendra pour éclater les événements de 1860.

IV. L'ANNÉE 1860.

LE GOUVERNEMENT AUTONOME DU LIBAN.

Bénéficiant d'une organisation religieuse secrète (v. I, 183, 185), les Druses du Liban avaient, au début de cette année, dressé dans le plus grand mystère, leur plan de campagne, scellé leur entente avec ceux du Wâdittaim et du Ḥaurân, juré la ruine de Ḥâṣbayya, Zaḥlé et Dairalqamar. Ils se trouvaient prêts à marcher, à obéir aux perfides suggestions de Khourchid-pacha.

Les premières rixes éclatèrent au printemps de 1860. Elles prirent au dépourvu les chrétiens, sans cadres, sans chefs, plus divisés que jamais, au sortir de la guerre civile, qui avait abattu l'influence des cheikhs (v. p. 177). Ces bagarres permirent aux Druses de se faire la main, de tâter leurs adversaires, de constater chez ces derniers le manque total d'organisation, de juger jusqu'à quel point ils pouvaient compter sur la complicité turque. Le 26 Mai, débuta la grande offensive. Elle se développa avec un ensemble trop rare pour n'avoir pas été préméditée.

Massacres au Liban, au Wâdittaim. L'attaque commença par le village mixte de Baitmeri dans le Matn. L'intervention du jeune chef Joseph Karam et de la poignée de braves sous ses ordres ne put arrêter l'œuvre de mort, pas plus que la diversion tentée par les gens de Zaḥlé. Mal combinée, elle aboutit à un échec. Ces désastres ne réussirent pas à restaurer l'entente parmi les chrétiens. Ils se laissèrent leurrer par les feintes promesses des Druses ou même désarmer par les Turcs, lesquels répondaient de l'ordre. Bientôt la tuerie s'étendit dans le Matn et se propagea au Liban méridional.

Khourchid, affectant la surprise, alla bivouaquer au pied de la Montagne, d'où il contempla sans bouger l'incendie des villages chrétiens. Sous la conduite d'Isma'îl al-Aṭrach, les Druses du Ḥaurân accoururent au rendez-vous avec une précision, qui dénotait une mobilisation étudiée d'avance. Leurs étapes furent Ḥâṣbayya et Râchayya. Les chrétiens, réfugiés au sérail de ces bourgades, se laissèrent désarmer par les commandants turcs. Après quoi, ceux-ci les livrèrent aux assaillants et permirent à leurs propres soldats de s'associer à la tuerie. Du Wâdittaim, les massacreurs coururent à Zaḥlé ; c'était avec Dairalqamar, le principal bastion du Liban chrétien. Zaḥlé devait expier la protection que sa courageuse population accordait aux paysans de la Bqâ', rançonnés par les cheikhs druses.

Cette ville, peuplée de chrétiens de rite grec, fut pillée, incendiée, des missionnaires jésuites furent égorgés. Du 20 au 21 Juin, les Druses renouvelèrent leurs tristes exploits contre la ville de Dairalqamar (1). Là encore, les chrétiens acceptèrent l'asile que leur offrit le commandant turc. Il les désarma, puis, quand ils furent parqués dans la cour de la caserne, cet officier ouvrit la porte aux exécuteurs druses.

A Damas. Du Liban, l'effervescence antichrétienne gagna Damas. « Les musulmans y apprirent que l'heure de la revanche venait de sonner » (Yorga). Elle couvait depuis les jours de l'occupation égyptienne. Les décevantes promesses d'égalité, données aux chrétiens par les *hatt* sultaniens, lui avaient fourni un aliment nouveau (v. p. 180). Dès 1847, le consul H. Guys (2) écrivait : « La Montagne est depuis longtemps un objet d'envie pour Damas... au point d'envisager l'abaissement de ce pays ». Les 25.000 chrétiens de cette ville

---

(1) Cf. *Reminiscences of Daniel Bliss, missionnary and educator*, p. 142 etc.

(2) *Op. cit.*, II, 150.

pensèrent pouvoir se rassurer. Ils n'étaient pas Maronites. Ils comptaient sur la douceur, la bonhomie, devenues proverbiales de leurs concitoyens musulmans. C'était oublier les tragiques révoltes, qui, depuis l'occupation ottomane, avaient endeuillé les annales de la grande cité. Dans la dernière en date, celle de 1831 (v. p. 152), la populace s'était abandonnée aux plus abominables excès sur ses propres coreligionnaires, les représentants de l'autorité turque.

Aḥmad-pacha et ʿAbdalqâdir. C'était surtout mal connaître leur gouverneur, Aḥmad-pacha, digne collègue et émule de Khourchid. Le 9 Juillet fut le jour de l'explosion. Les musulmans de Damas surexcités par les nouvelles du Wâdittaim et du Liban, par l'impunité laissée aux massacreurs, peut-être aussi par les festivités du Bairam, qui venaient de s'achever, saisirent leurs armes et se ruèrent sur le quartier chrétien, occupé déjà par un bataillon de réguliers, ceux-là même qui avaient présidé aux massacres de Ḥâṣbayya (v. p. 182). C'était prédire aux chrétiens le sort qui les attendait. Ceux-ci, privés d'initiative, amollis par une longue paix, avaient profité de ce répit pour s'enrichir, élever de somptueuses demeures. La garde turque du quartier, la police et les bachibouzouks intervinrent, mais pour se joindre aux pillards, aux meurtriers. Ce fut une boucherie. Vers le soir seulement accoururent des Druses, en fort petit nombre. Aḥmad-pacha refusa de se déranger, malgré les objurgations des consuls. Le massacre continua pendant les deux jours suivants. Le 12, la lassitude y mit fin. L'émir ʿAbdalqâdir, après avoir combattu la France en Algérie, était venu résider à Damas. Ce réfugié essaya seul de sauver le renom de l'islam. Son intervention arracha à la mort 1.500 chrétiens.

L'intervention française. En Europe, un cri de réprobation répondit à l'annonce de ces atrocités. Le guet-apens druse ne pouvait être nié pas plus que la complicité turque.

L'opinion en France exigea une intervention immédiate.

Dès le début de Juillet, toutes les marines européennes envoyèrent leurs vaisseaux croiser dans les eaux syriennes. Les escadres française et anglaise opérèrent leur concentration dans la rade de Beyrouth. Le 3 Août, les représentants des Puissances, réunis à Paris, convinrent, « malgré le stoïcisme calculé du cabinet anglais » (Churchill), qu'un corps de troupes françaises débarquerait en Syrie « pour aider le sultan à rétablir la paix ». Six mille hommes se préparèrent à partir de Toulon, sous le commandement du général de Beaufort d'Hautpoul, lequel, on l'a vu (v. p. 162), avait déjà servi en Orient. Stamboul comprit qu'il importait de gagner l'Europe de vitesse, de la surprendre par un étalage inaccoutumé de fermeté et dans la répression de la mettre devant le fait accompli.

Fouad-pacha. Pour cette mission complexe, la Porte possédait alors en son ministre des affaires étrangères, Fouad-pacha, un homme de premier plan. Ancien ambassadeur à Londres, à Paris, son esprit délié, libre de préjugés, son énergie, ses connaissances variées — il affectait de citer l'Evangile — lui avaient valu la confiance des cabinets européens (1). Son patriotisme éprouvé, son zèle pour les réformes, destinées à renforcer la centralisation et le prestige de l'Empire, lui assuraient d'autre part la confiance absolue du sultan. Dès le 17 Juillet, ce personnage aussi élevé en crédit qu'en dignité, partit pour la Syrie en qualité de Haut Commissaire, investi de pouvoirs illimités. Il y dépensa des trésors de dextérité et d'assurance, visant à dénouer la crise avant le débarquement des Français. Il s'arrêta à Beyrouth le temps de distribuer des paroles pacifiantes et quelques secours d'argent, pressé de

(1) Il cultivait, assure-t-on, la poésie française ; Yorga, *op. cit.*, V, 419.

courir à Damas, d'arracher la métropole islamite au danger d'une occupation européenne.

Son activité à Damas. Sans s'engager dans les lenteurs d'une enquête, il y prononça des sentences sommaires, « non d'après les règles de l'équité, mais d'après le calcul approximatif des condamnations qu'exigerait l'Europe » (De la Gorce). Sur les 150 condamnés à mort, les militaires furent fusillés, les civils pendus. Restait le misérable gouverneur de Damas. En dépit de son haut rang, Fouad ne jugea pas qu'il convînt de l'épargner. A tout prix, il fallait ôter aux Français la tentation de visiter Damas. Comme si l'on avait redouté des révélations indiscrètes, Ahmad se vit mis aux arrêts, jugé, condamné à huis-clos. C'est clandestinement qu'il fut conduit à la mort. « L'Europe devait se déclarer satisfaite, puisque Fouad s'était montré sans pitié » (1).

Les Français au Liban. A son retour, le 11 Septembre, il trouva les Français campés à la forêt des Pins, près de Beyrouth. Fouad, désireux de les éloigner et de les distraire, leur découvrit aussitôt des occupations. Il les envoya dans la Montagne, vers Dairalqamar. Ils y rassureraient les chrétiens, les ramèneraient à leurs foyers. Pendant ce temps, les Turcs franchiraient les crêtes du Liban, couperaient la retraite aux Druses massacreurs, principalement aux bandes d'Isma'îl al-Atrach ; ils rejetteraient sur les bataillons français les clients de Sa'îd-bey Djonblât, lesquels, chargés de butin, songeaient à se réfugier dans le Haurân. Les soldats de Fouad s'arrangèrent pour arriver en retard, laisser aux Druses le temps de gagner l'asile du Ladjâ (v. p. 161) et des montagnes hauranaises, où personne ne s'aviserait d'aller les relancer.

Après ce coup, il invita le général français à rallier sa base de Beyrouth. Pour toute la région du Liban, le chiffre

(1) De la Gorce.

des morts s'élevait à 6.000. A Damas, 5.000 chrétiens avaient été immolés. Khourchid-pacha s'en tira avec une sentence de bannissement perpétuel. Une centaine de Druses furent exilés en Tripolitaine. La Turquie et l'Angleterre s'intéressèrent au sort de ces bannis.

La Commission européenne. Dès le mois d'Octobre, et sur l'initiative de la France, une commission européenne avait été nommée et vint inaugurer ses séances à Beyrouth. Le choix de cette ville fut imposé à la Porte. Il soulignait l'importance internationale de la question libanaise, la gravité des troubles de 1860 que la Turquie affecta de considérer comme des incidents de police intérieure. A Beyrouth, les commissaires européens auraient à surveiller les répressions, à assurer le paiement des indemnités, à préparer la réforme de l'administration, à étudier la réorganisation du Liban.

Nous avons vu dans quelle mesure dérisoire Fouad réussit à atténuer les châtiments. Sa souplesse n'obtiendra pas un moindre succès, quand il faudra fixer le montant des indemnités. Nous saurons bientôt les résultats de la réforme administrative. Le 5-8 Juin 1861, se termina à Beyrouth l'embarquement des Français, précipité « par la jalousie de l'Angleterre et de la Turquie. Deux mois après leur arrivée en Syrie, le gouvernement anglais avait déclaré qu'il ne voyait aucun motif plausible pour une occupation prolongée. Il recommandait d'abandonner entièrement la pacification du pays aux autorités turques » (1).

Résultats de l'expédition française. Il serait injuste de méconnaître les services rendus au Liban par l'expédition de 1860. Paralysée par la rouerie de Fouad, par les défiances de l'Angleterre, « l'entreprise ne réalisa ni les vœux de la Puis-

---

(1) Churchill, *The Druzes and the Maronites under the turkish rule from* 1840 *to* 1860, p. 251.

sance protectrice ni les espérances des victimes » (1). A ces dernières elle rendit pourtant la confiance. Nous croyons qu'aux Libanais elle conserva une patrie. N'ayant pu livrer des combats, les soldats de Beaufort « laissèrent le bon renom de leur discipline et aussi de leur charité ». Ils partagèrent leur nécessaire avec les sinistrés, les aidèrent à relever leurs maisons incendiées. Ils calmèrent le trop juste ressentiment des victimes et les empêchèrent d'exercer des représailles (2). Ce fut pour la France l'occasion de prendre à sa charge l'éducation des orphelins, de donner un nouvel élan aux œuvres hospitalières et scolaires (3).

A aucune époque la cause de la Syrie n'avait été plus populaire. Soixante ans plus tard, au sortir de la Guerre mondiale, cette popularité persistante servira efficacement la cause du Grand-Liban et lui vaudra son indépendance. A Toulon, les soldats s'étaient embarqués au chant de l'air « Partant pour la Syrie », lequel, assuraient les Anglais, était devenu « l'hymne national de la dynastie napoléonienne ». Incontestablement le gouvernement de Napoléon III manqua de décision. Peut-être se contenta-t-il de s'approprier une pensée généreuse, jaillie spontanément du cœur français. « Même avec ses proportions restreintes et ses résultats incomplets, l'expédition de Syrie demeure l'un des actes les meilleurs de son règne » (4).

Le « Règlement organique ». Sans attendre le départ des Français, la commission européenne, réunie à Beyrouth, (v. p. 186) se transporta à Constantinople. La Porte eut à cœur de l'éloigner du théâtre des événements de 1860. De ses délibérations sortit en Juin 1864 un « Règlement organique »,

---

(1) De la Gorce.
(2) Cf. *Reminiscences*, *loc. cit.*
(3) Voir le chap. suivant.
(4) De la Gorce, *Hist. du second Empire*, III, 352.

jalousement amendé par la Turquie et l'Angleterre. Cette révision déforma complètement le projet élaboré par la France lequel prévoyait en somme le rétablissement de l'ancienne organisation libanaise, sous une autorité indigène. Confirmé à plusieurs reprises par des accords internationaux, ce « Règlement » constitua la Charte de l'autonomie libanaise, telle qu'elle a fonctionné jusqu'à la guerre de 1914. La Montagne fut constituée en *moutaşarrifat* autonome, relevant directement de la Porte, sans passer par l'intermédiaire des pachas de Syrie.

Amputations territoriales. Son ancienne extension territoriale avait été réduite de plus de la moitié. Contre l'avis de la majorité de la Commission, on commença par lui enlever le Wâdittaim, région avec laquelle le Liban avait partagé les épreuves de 1860 et, surtout depuis l'avènement des Chihâb, mené une existence commune. Ensuite on l'amputa, à l'Est, de la Bqâ', plaine fertilisée par les sueurs des Libanais, au Sud, du district de Şaidâ. Vers la mer, on détacha la ville de Beyrouth.

Au début du 19e siècle, Corancez (1) écrivait. « C'est la plus forte ambition des émirs (libanais) de reprendre Baruth ou un autre point important sur la côte. Ce débouché, une fois assuré, leur indépendance en serait le gage ». La Porte avait, on le voit, retenu cette leçon de l'histoire. Dans ces limites étriquées, combinées de façon à étouffer toute velléité autonomiste et tout développement économique, la nouvelle circonscription ne comprenait plus même le Liban géographique.

Administration du Liban. A sa tête se trouve placé un gouverneur chrétien, n'appartenant à aucune des nationalités

---

(1) *Op. cit.*, 208.

libanaises (1). Proposé par la Porte, le choix doit être approuvé par les grandes Puissances. Il est nommé pour un minimum de cinq ans ; mais ses pouvoirs peuvent être renouvelés. Il réunit en sa personne toutes les attributions de l'exécutif ; il perçoit les impôts, approuve les sentences des tribunaux rendues par des magistrats indigènes. Il est assisté par un Conseil administratif, élu par les habitants et représentant les diverses communautés libanaises. Le maintien de l'ordre public est confié à une troupe ou corps de gendarmerie indigène, dont des instructeurs français assumeront l'organisation.

Relèvement du Liban. Des publicistes, contemporains des événements, se sont amusés à signaler « les incohérences logiques, les fatalités calculées, les absurdités singulières » (D'Alaux) que sanctionnait le « Règlement » libanais. En dépit de ces anomalies, dues aux défiances anglo-turques, le meilleur éloge de cette combinaison, c'est d'avoir prouvé que le Liban était éminemment gouvernable, que ses populations — à l'encontre de la thèse de Stamboul — ne pouvaient vivre et prospérer qu'en dehors du régime turc ; c'est de constater qu'elle leur a valu une période de recueillement, de préparation à des destinées plus glorieuses, un demi-siècle de paix et de prospérité, comme la Montagne n'en avait plus connu depuis de nombreuses générations. Résultat merveilleux ; quand on réfléchit aux ruines, aux ferments de discorde, accumulés par 30 ans de guerre civile. Le chiffre de la population — malgré les vides creusés par l'émigration (2) — n'a cessé de croître et aussi son bien-être.

Cette résurrection, mal vue et contrecarrée par la Porte,

---

(1) Par égard pour la majorité maronite, on l'a toujours choisi parmi les communautés catholiques.

(2) Voir le dernier paragraphe du chapitre XVII.

principalement sous 'Abdulḥamìd, fut avant tout l'œuvre de l'énergie, de l'initiative des Libanais. Sans s'abandonner eux-mêmes, ils surent profiter de l'appui, de la protection que la Puissance libératrice de 1860 ne leur marchanda jamais. Il est juste aussi, croyons-nous, d'assigner dans ce relèvement une part aux *moutaṣarrif*, gouverneurs-généraux, que le contrôle européen assura à la Montagne. Parmi eux, le premier en date, l'Arménien Daoûd-pacha, ensuite l'Italien Rostom-pacha, furent des administrateurs remarquables.



Chapitre XVII.

LA SYRIE CONTEMPORAINE. ʿABDULʿAZIZ ET ʿABDULHAMID.

Réorganisation administrative. En 1864, année de la mise en vigueur du « Règlement » libanais, la Porte promulgua la première loi sur l'organisation des vilayets. Développée par une seconde loi en 1870, de nouveau amendée en 1880, elle a règlé la division administrative de la Syrie, jusqu'à la veille de la Guerre. Calquée sur l'administration française, cette législation visait à compléter l'œuvre de centralisation, ébauchée sous le sultan Maḥmoûd, à supprimer les derniers restes des autonomies provinciales. Surveillée par le télégraphe, le seul moyen de communication que la Porte ait tenu à développer, l'initiative des *valis* se bornera désormais à exécuter les ordres de Constantinople. La Syrie fut divisée en deux vilayets ou gouvernements généraux: Alep et Damas. Les vilayets se subdivisèrent en *moutaṣarrifats* ou préfectures; celles-ci en *qâimaqâmats* ou sous-préfectures.

Stamboul profita de cette réorganisation pour s'assurer une revanche indirecte, protester contre l'œuvre de la « Commission européenne ». En qualifiant de « gouvernement général » la nouvelle province autonome du Liban, les protocoles internationaux prétendirent l'assimiler en importance aux

vilayets, d'une façon d'autant plus significative que le « Règlement libanais » assurait au pacha de la Montagne la dignité de *mouchîr*, la plus élevée dans la hiérarchie ottomane. Or dans les textes arabes et turcs, émanant de la Porte, le Liban n'obtint que le titre de moutaṣarrifat ; ce qui rendait le gouverneur de la Montagne l'inférieur des *valis*, ses collègues de Syrie, fonctionnaires révocables à volonté.

Le vilayet de Beyrouth. Vers 1887, l'importance internationale de Jérusalem détermina la création pour le Midi de la Palestine d'un nouveau moutaṣarrifat, relevant directement de la Porte. Cependant la Transjordanie avait été érigée en moutaṣarrifat avec centre à Karak, et rattachée au vilayet de Damas. Par suite, l'extension prise par ce dernier gouvernement, ensuite les développements incessants de Beyrouth, devenue le premier port et le capitale économique de la Syrie, déterminèrent la Porte, en 1888, à y établir un vilayet distinct. « Le progrès, l'activité de la presse et de l'imprimerie sous l'influence chrétienne firent de Beyrouth le centre de la librairie arabe. Nulle part en Turquie le nombre des illettrés n'est moins considérable que dans cette ville, cerveau de la Syrie » (1).

Avec sa capitale Beyrouth; toujours enclavée dans le gouvernement autonome du Liban, ou assigna au vilayet les moutaṣarrifats de Lattaquié, de Tripoli, d'Acre, de Naplouse. Par cette dernière circonscription, il touchait au territoire de Jérusalem. Une dernière création administrative fut celle de Dair az-Zôr sur l'Euphrate, moutaṣarrifat également rattaché directement à Constantinople. Ces initiatives centralisatrices sont les seules marques d'intérêt égoïste que le régime absolutiste des 'Abdul'azîz et des 'Abdulḥamîd ait témoignées à la Syrie.

---

(1) Banse, *Die Türkei*, 346 ; Berlin, 1919.

Marasme de la Syrie. Depuis Djazzâr, elle n'avait cessé d'occuper l'Europe. A partir de 1864, son histoire se confond avec celle de la Turquie. Tombé dans le marasme où végètent les vilayets ottomans, le pays devint indifférent aux tragédies, qui agitent Constantinople, à la chute de 'Abdul'azîz, de Mourâd, à l'avènement de 'Abdulḥamîd, à la banqueroute d'un gouvernement (1875), qui refusait de payer ses créanciers européens, enfin à la promulgation de la première Constitution ottomane (1876). Il connaît trop ses maîtres pour avoir confiance en leurs décevantes promesses.

Faillite des réformes. Les *hatt* impériaux de 1839, de 1856 représentaient la valeur d'une lettre de change, restée impayée — ainsi les avait jugés le prince Gortchakof. Les progrès de la centralisation, la surveillance de l'Europe avaient pourtant rendu la sécurité moins précaire en Syrie, sans la doter d'une administration honnête. Mais après, comme avant 1876, il n'existait « aucune justice dans la répartition et la perception des impôts, aucunes libertés civiles ni politiques... Les musulmans se considéraient toujours comme la classe dirigeante et conquérante ; les chrétiens n'étaient toujours que des raias. Il n'y avait pas la moindre pénétration des uns par les autres » (1). Le régime ḥamîdien s'entendra pour empêcher tout rapprochement, pour élargir le fossé de séparation, exaspérer les dissentiments entre Syriens de même langue, de même origine, enfants du même pays. La Syrie envoya un petit nombre de députés au Parlement de Stamboul (1876) que 'Abdulḥamîd s'empressera de dissoudre, après quelques séances.

Les Druses du Haurân. Aidé par les générosités de la France, le Liban ne tarda pas à restaurer ses ruines. Nous avons déjà mentionné (v. p. 179) les soulèvements de 1870 et

(1) Driault, *La question d'Orient*, 451.

de 1877 dans la région des Nosairis. Les armes turques furent moins heureuses dans un district, voisin de la Damascène. Jusqu'à la fin du 17e siècle, les montagnes, qui dominent à l'Est les fertiles plaines du Haurân, avaient été habitées par des chrétiens et des musulmans, exposés aux incursions des nomades du désert. Ce massif montagneux où abondent les vestiges de la prospérité romaine, devint le refuge des Druses du Liban, obligés de s'expatrier en 1711, après la bataille de 'Aindâra (v. p. 95). Ils s'y virent bientôt rejoints par des coreligionnaires de la région d'Alep, désireux d'échapper aux violences de leurs voisins musulmans (v. p. 139). La lutte sans merci de l'émir Bachîr II contre la féodalité druse, l'établissement par les Egyptiens de la conscription, enfin la nécessité de se dérober à la répression, après les massacres de 1860, augmentèrent notablement l'afflux des immigrants druses libanais dans le massif montagneux du Haurân.

Ces nouveaux-venus y apportèrent leurs farouches instincts d'indépendance, qui leur avaient fait déserter le Liban où ils n'acceptaient pas de n'être plus les maîtres incontestés. Leurs prédécesseurs druses au Haurân avaient expulsé vers la plaine et vers Damas les anciens occupants de la montagne haurânite, puis s'étaient organisés sous le régime de leurs cheikhs, sans s'inquiéter du gouvernement turc, auquel ils refusèrent de payer les impôts. L'extraordinaire fertilité de la région, grenier de la Syrie, leur avait permis de prospérer, de s'enrichir. Cependant que les luttes avec les nomades du Ladjâ, du Safâ et du désert de Syrie entretinrent leurs qualités combattives. Damas les ménageait pour conserver l'accès au riche marché de céréales, qu'ils dominaient du haut de leurs montagnes. On y fermait les yeux sur leurs moins pardonnables empiètements, leurs déprédations dans la plaine haurânite.

Midhat-pacha. En 1879, les Druses du Haurân pillèrent le village de Bosr al-Harîrî. Le vali de Damas était alors le

fameux Midhat-pacha (1) que les défiances de ʿAbdulhamîd avaient exilé en Syrie. L'énergie de cet homme d'initiative se heurta en haut lieu à une hostilité, à une inertie systématiques, qui paralysèrent son administration dans l'important vilayet de Damas (2). Le « père de la Constitution » — comme on l'appelait — résolut de châtier l'audace des Druses rebelles.

Après un premier succès, les troupes turques se laissèrent surprendre et battirent précipitamment en retraite. L'érection de casernes, de blokhaus dans le Haurân ne réussit pas mieux à soumettre le pays. En 1896, le mouchîr Ṭâhir-pacha dut mobiliser contre eux une armée de 30.000 hommes. Deux cents de leurs notables furent exilés en Anatolie ; des centaines de prisonniers ordinaires incorporés dans les garnisons de la Tripolitaine. La Porte ne se jugea pas pourtant en mesure d'imposer la conscription. Des bandes d'insurgés continuèrent à soulever le pays. En 1911, les Jeunes-Turcs chargèrent Sâmi-pacha d'une nouvelle expédition. Elle fut à peine moins meurtrière et n'obtint pas des résultats plus décisifs que celle de 1896.

Colonisation juive et « Sionisme ». Depuis les Croisades (v. I. 267), l'occasion s'est rarement présentée de mentionner les Juifs de Syrie. Ils y vivaient en groupes numériquement peu considérables et partageaient le sort réservé aux *dhimmî* ou *raïas* par la législation coranique. Plusieurs des leurs avaient rempli auprès des pachas de Damas, auprès du redoutable Djazzâr et de ses successeurs à Acre (v. p. 143), le poste lucratif de banquier (3), laissé vacant par les musulmans (v. p. 119). En Palestine, ils s'étaient fixés de préféren-

(1) Auteur de la Constitution de 1876.

(2) Dont relevaient encore les provinces de Beyrouth et de Jérusalem.

(3) Cf. Mich. de Damas, 92 etc.

ce à Jérusalem, à Tibériade, à Ṣafad, considérées par eux comme villes saintes.

Cette situation se modifia brusquement sous 'Abdulhamîd, avec les progrès incessants de l'immigration et de la colonisation juives en Palestine. A partir de 1881, on vit débarquer annuellement à Jaffa plusieurs centaines d'immigrants juifs. Ces nouveaux arrivants constituaient l'avant-garde du « Sionisme », lequel rêvait de reconstituer en Palestine la nationalité israélite, de relever à *Sion* (Jérusalem) le Temple détruit et le trône de David.

L'année 1883 vit la création des premières colonies agricoles. Elles se multiplièrent, les années suivantes, dans les environs de Jaffa, de Caiffa et en Galilée. En 1892, la Porte alarmée s'avisa brusquement d'interdire l'entrée de la Palestine aux Juifs du dehors. Peu après, l'agitateur juif austro-hongrois, Théodore Herzl lança le projet d'obtenir de la Turquie, au besoin à prix d'or, la cession de la Palestine. « Les Israélites y constitueraient un Etat neutre, garanti par les Puissances ». Le sultan se refusa à entrer dans cette voie (1). A la fin du 19e siècle, les colonies sionistes de Palestine exploitaient une superficie de 50.000 hectares. Par l'appoint de l'immigration, la population juive du pays s'élèvera graduellement de 50.000 âmes à 65.000 en 1920 (2). Les défiances de 'Abdulḥamîd, épousées par le nationalisme jeune-turc, ne réussiront pas à ralentir l'infiltration clandestine des Israélites, pas plus que l'achat de terrains, favorisé par la vénalité des fonctionnaires locaux et l'appauvrissement des indigènes palestiniens.

---

(1) Cf. notre article, *La Turquie et le sionisme politique* ; dans *Les Etudes*, 20 Févr. 1919.

(2) Un rapport de Sir Samuel Herbert donne pour 1921 le chiffre de 76.000.

La menace du Sionisme. A la veille de la Guerre, les plus importantes de ces colonies s'étaient constituées en petites républiques presque indépendantes, possédant leur police spéciale. A Tell Aviv, près de Jaffa, une cité juive s'est formée comptant une population de 4.000 âmes. La « déclaration Balfour » (Nov. 1917) par laquelle l'Angleterre (1) s'est engagée à promouvoir l'établissement en Palestine d'un « foyer juif national », a soulevé les violentes protestations des Palestiniens, musulmans et chrétiens, provoqué une agitation qui n'est pas près de se calmer. Compliquée par cette opposition, ensuite par l'émigration des indigènes, la question sioniste compte parmi les plus graves problèmes qui pèsent sur l'avenir de la Palestine et menace d'enlever son caractère international à ce pays où l'intrusion des Sionistes prépare des conflits de race et de religion.

Afin de les prévenir et de donner une satisfaction quelconque à l'opinion palestinienne, le Haut Commissariat anglais s'est vu obligé de limiter provisoirement l'immigration israélite.

La Turquie et les travaux publics. Au 18e siècle, les marchands francs proposèrent de rétablir le port de Lattaquié, en insistant sur les perspectives d'avenir de cette entreprise. Le pacha répliqua : « j'étais hier à Mar'ach ; je serai peut-être demain à Djedda. Pourquoi lâcher le présent qui est certain, pour un avenir problématique ? » (2).

Au siècle suivant, un des principaux griefs articulés par les Syriens contre le régime turc, c'était son indifférence pour les travaux publics, destinés à développer les ressources du pays. A part le télégraphe, utilisé par le gouvernement dans l'intérêt de son œuvre de centralisation (v. p. 191), l'organi-

---

(1) L'Allemand E. Banse *op. cit.*, 361 n'en affirme pas moins que « le sionisme est principalement sous l'influence française ».

(2) Cf. Volney, *op. cit.*, II, 61.

sation de la poste était demeurée rudimentaire, excepté dans les ports,où les bureaux et les paquebots des Puissances européennes en assuraient le service. En 1880, le ministre turc Ḥasan Fahmî convenait franchement de cette situation. « Reconnaissons, disait-il, que nous avons manqué d'énergie pour exécuter sur une grande échelle et d'après un plan systématique les ouvrages les plus indispensables : routes, voies ferrées, régularisations fluviales et maritimes, dessèchements. Nos cours d'eau affluent sans profit à la mer. On ne les utilise ni comme moyens de transport, ni comme moteurs industriels, ni comme irrigateurs. Nos ports s'ensablent, sont dépourvus de quais, de magasins, d'établissements propres aux usages commerciaux ». Ici encore la France, se substituant à l'apathie turque, allait par son initiative, ses capitaux subvenir à la détresse des Syriens, abandonnés à eux-mêmes.

Entreprises françaises. En 1858, une compagnie française obtint la concession d'une route de Beyrouth à Damas. Les travaux furent achevés au milieu des troubles de 1860 et la route livrée à la circulation, en 1863. Un service de diligences et de camionnage établit les premières relations régulières entre les deux villes. Le gouvernement autonome du Liban fut longtemps le seul à profiter de cet exemple. Avec ses modiques ressources, il créa, sur son territoire extraordinairement accidenté, un réseau de routes carossables, comme les vilayets syriens n'en ont jamais possédé.

Le réseau ferroviaire syrien est également dans son ensemble, une création de la France. Ces initiatives feront la fortune de Beyrouth que le géographe allemand Ewald Banse (1) proclamera « un favori de la politique française des chemins de fer ». La première voie ferrée, construite en Syrie, fut celle de Jaffa-Jérusalem, livrée à la circulation en

---

(1) *Die Türkei*, 344.

1892. Vinrent ensuite, en 1894, 1895, la ligne de Damas-Mozairîb, (construite par une société belge), celle de Damas-Beyrouth. La grande ligne de Rayâq-Alep (à voie normale) fut ouverte à l'exploitation en 1902 complétée en 1911 par la ligne de Ḥomṣ-Tripoli (voie normale), Seule la section du chemin de fer de Bagdad, empruntant le territoire syrien, est l'œuvre d'une compagnie allemande. Ajoutons la ligne « du Ḥidjâz » (Damas-Médine avec l'embranchement Dar'a-Caiffa), l'unique voie ferrée construite par le gouvernement turc, pour le transport des pélerins. Tous les Syriens, sans distinction de religion, durent y contribuer par des souscriptions, des taxes fiscales. Le port de Beyrouth —le seul de la Syrie— avec ses jetées, ses quais, sa douane, a été également construit par une compagnie française. Une autre administration française est celle des Phares de l'Empire ottoman. « Incontestablement ces œuvres ont enrichi la Syrie, procuré au gouvernement ottoman une augmentation de ses revenus douaniers » (Dr Samné). Nous parlerons au chapitre XIX des chemins de fer stratégiques de la Palestine.

La finance française. Dans cette aide économique, prêtée à la Syrie, la finance française ne fit que continuer les anciennes traditions ; elle accepta de courir les risques, consentis jadis par les commerçants de Ṣaidâ, de Beyrouth, sous les Bourbons, quand ils faisaient de larges avances sur les soies de la Montagne, sur les cotons, les récoltes de l'intérieur. Elles ont jadis permis aux indigènes de lutter contre les exactions turques, à l'agriculture de se développer, à la population de se maintenir plus dense que dans aucune autre partie de l'Empire ottoman. D'Arvieux (I, 311) écrivait en 1658 : « Si les François abandonnoient Ṣaidâ, la ville deviendroit déserte, les habitants iroient loger ailleurs ». Ainsi jugeaient les pachas turcs. La crainte de voir le départ des commerçants français diminuer leurs profits pouvait seule brider leur rapacité, phénomène déjà constaté au temps

des Mamloûks (v. p. 35).

Avec ses 65 habitants par kilomètre carré, (contre 9 et 13 dans les vilayets de Damas et d'Alep), le Liban d'avant-guerre constituait une anomalie dans l'Empire ottoman. « Ce ne sont pas, observe M. Masson, les libertés dont il jouit, grâce à la France surtout, depuis 1840 et 1861, qui en sont la seule cause. Il faut l'attribuer à des traditions plus anciennes, aux capitaux français qui ont fécondé ce sol, depuis plus de 300 ans ».

L'instruction publique. « La Syrie, écrivait en 1888 l'orientaliste français A. Goguyer (1), devient peu à peu le centre des études arabes, se couvre d'écoles, d'imprimeries, envoie de toutes parts ses enfants, doués d'une double éducation, agir comme intermédiaires entre les musulmans et les Européens, exerçant partout l'interprétation publique, la comptabilité commerciale, la médecine à l'européenne, les arts et les industries des peuples civilisés, initiateurs, maîtres de l'imprimerie et du journal arabes ». Plus haut (v. p. 192) nous avons entendu le géographe allemand E. Banse affirmer que « nulle part ailleurs en Turquie le nombre des illettrés n'était plus restreint qu'à Beyrouth ». Sous ce rapport, le Liban était à peine moins favorisé.

On ne pourra donc s'étonner si, à la veille de la grande Guerre, les nationalistes syriens reprocheront aux Jeunes-Turcs l'abandon de leur patrie, « la province la plus civilisée de l'Empire ottoman » (2). Les chiffres suivants achèveront de convaincre combien ces reproches se trouvaient fondés (3). Le montant annuel des impôts et des revenus syriens s'élevait à 90 millions de francs. Sur ce chiffre, la moitié était réclamée

---

(1) *La Alfyyah d'Ibnu-Mâlik*, préface, p. IX ; Beyrouth, 1888.
(2) Voir le chapitre suivant.
(3) Cf. Dr Samné, *La Syrie*, 102-103.

par Stamboul. En face des 733.000 livres turques, consacrées — dépense improductive — aux garnisons ottomanes de Syrie, mettez les 49.000 livres parcimonieusement abandonnées aux travaux publics, les 71.000 consacrées au développement de l'instruction publique, principalement chez les musulmans.

La France et les écoles. On a vu plus haut (v. p. 199) l'aide économique prêtée par la finance française à la Syrie. La France est intervenue non moins généreusement pour suppléer à la rareté des écoles pour la jeunesse syrienne. Les témoignages cités précédemment attestent que cette intervention ne s'est pas exercée au détriment des lettres et de la langue nationales. Le géographe allemand, E. Banse (1) rappelle la part revenant aux Jésuites (2) dans cette renaissance de la littérature arabe. La France a pris sur elle d'organiser l'instruction publique à ses trois degrés (école supérieure des Dominicains à Jérusalem pour l'étude de l'archéologie biblique et des langues orientales ; Université S. Joseph de Beyrouth avec ses diverses facultés), nombreux collèges pour l'enseignement secondaire (classique et moderne), innombrables écoles primaires. Le rapport de M. Pernot, un des plus modérés, publié peu avant la guerre, assigne 52.000 élèves aux établissements français dans la Syro-Palestine. C'est à dire plus de la moitié de la population scolaire du pays. Le reste se répartit entre les écoles du gouvernement et celles entretenues par des Puissances autres que la France.

L'émigration. Après le dépeuplement progressif des

---

(1) *Op. cit.*, 321.

(2) Pour la liste des auteurs classiques et des manuels scolaires arabes, publiés par eux, voir le *Catalogue de l'Imprimerie catholique* de Beyrouth.

campagnes, un des phénomènes les plus inquiétants du règne de 'Abdulhamîd fut l'émigration. Pressurés par leurs gouvernants, diminués dans leur dignité d'hommes, de citoyens, des milliers de Syriens quittèrent le pays pour aller chercher à l'étranger une existence moins précaire, moins humiliée ; de préférence en Amérique. On en rencontre des groupes importants dans l'Afrique occidentale et en Australie. Nombre de ces émigrants se sont créé dans l'exil des situations considérables. Leur total, difficile à préciser, ne paraît pas être inférieur au chiffre de 400.000 (1). Il faut y comprendre le plus ancien de ces groupes, la riche et influente colonie syrienne d'Egypte. L'intelligence, l'activité de ses membres ont contribué au remarquable développement de ce pays prospère. Une de leurs initiatives fut la création d'une presse arabe qu'ils furent longtemps seuls à diriger.

Principaux synchronismes.

Napoléon, proclamé empereur (1805).
Entrevue d'Erfurt entre Napoléon et Alexandre Ier (1808).
Bataille de Wagram (1809),
Massacre des Mamloûks au Caire (1810).
Les Français en Russie. Incendie de Moscou (1812).
Bataille de Leipzig (1813).
Abdication, internement de Napoléon (1814).
Les Cent-Jours ; Waterloo ; Napoléon à Ste Helène (1815).
Guerre d'indépendance des colonies espagnoles de l'Amérique méridionale (1816).

(1) On parle aussi d'un demi-million.

Mort de Napoléon à Ste Hélène. Soulèvement des Grecs contre les Turcs (1821).

Destruction des Janissaires (1826).

Destruction de la marine turco-égyptienne à Navarîn (1827).

Chute de Charles X. Louis-Philippe, roi des Français. Reconnaissance de l'indépendance grecque. Conquête d'Alger (1830). Royaume de Belgique (1830-1831).

Bataille d'Isly (1844). L'émir 'Abdalqâdir se rend à Lamoricière (1847).

Abdication de Louis-Philippe. La seconde République en France (1848).

Louis-Napoléon Bonaparte, président de la République (1849) ; proclamé empereur (1852).

Guerre de Crimée ; prise de Sébastopol (1854-1855).

Campagne d'Italie. Magenta. Solferino (1859). Annexion de la Savoie et de Nice à la France (1860).

Les Français au Mexique. L'empereur Maximilien (1863) ; sa mort (1867).

Concile du Vatican (1869).

Guerre franco-allemande. Sedan. La 3e République. Occupation de Rome par les Italiens (1870).

Proclamation de l'Empire allemand ; traité de Francfort (1871).

Guerre russo-turque (1877). San-Stefano. Congrès de Berlin ; avènement de Léon XIII (1878).

Révolte de 'Arâbi-pacha. L'Angleterre occupe l'Egypte (1882).

Guerre turco-grecque (1897).

Affaire de Fachoda (1898).

Guerre anglo-boer (1899).

Guerre russo-japonaise ; défaites russes (1904).

Dénonciation du Concordat en France. Guillaume II à Tanger (1905). Conférence d'Algésiras (1906).

Avènement d'Albert Ier de Belgique (1909).

La république portugaise (1910).

Affaire d'Agadir ; guerre italo-turque (1911).

Traité de Lausanne. Guerre des Balkans (1912). Traité de Bucarest (1913).

Sultans ottomans.

Moṣṭafâ IV	1807
Maḥmoûd II	1808
ʿAbdulmadjîd	1839
ʿAbdulʿazîz	1861
Mourâd V	1876
ʿAbdulḥamîd II	1876
Moḥammad V (Rechâd)	1909
Moḥammad VI	1918



CHAPITRE XVIII.

LA VEILLE DE LA GRANDE GUERRE

I. LA PÉRIODE JEUNE-TURQUE.

Les 30 ans du règne de 'Abdulḥamîd avaient pesé comme un cauchemar sur la Syrie. Le pays, écrasé d'impôts, s'était vu livré à la vénalité du souverain et des fonctionnaires, à l'espionnage, affaibli par les divisions intestines qu'entetenaient savamment les intrigues du pouvoir.

La révolution jeune-turque. En Juillet 1908, éclata en Macédoine, sous la conduite de deux cadets, Enver et Niâzi, une révolution, fomentée par le parti des Jeunes-Turcs. Bientôt triomphante, elle arracha, le 24 Juillet, au sultan le rétablissement de la Constitution de Midḥat-pacha, élaborée en 1876 (1), ainsi que la promesse de convoquer le Parlement.

La Syrie salua la chute de la tyrannie ḥamîdienne avec non moins d'enthousiasme que les autres provinces ottomanes. Chrétiens, musulmans, juifs s'embrassèrent dans les réunions publiques ; poètes, orateurs célébrèrent « l'ordre nouveau », l'ère de « liberté, égalité, fraternité », devise aussitôt adoptée par les vainqueurs du 24 Juillet.

---

(1) Voir plus haut p. 193.

Division des Syriens. En réalité, la révolution prit les Syriens au dépourvu. La surveillance de la police, sous ʿAbdulḥamîd, ne leur avait permis ni de prévoir un programme, ni de choisir des chefs pour faire valoir leurs revendications nationales. Les intrigues du pouvoir avaient supprimé toute initiative, méthodiquement divisé, non seulement musulmans et chrétiens, mais ces derniers entre eux. Elles avaient dressé les unes contre les autres les communautés syriennes pour les ployer sous une commune oppression.

Le gouvernement du sultan ne voulait connaître l'existence des dissidents islamites : Noṣairis, Isma'îlis, Métoualis (1), que pour l'impôt et pour la prestation du service militaire. Il les excluait des fonctions publiques et de la représentation dans les conseils administratifs. Les musulmans sonnites applaudissaient à cet exclusivisme. Mais ils n'étaient pas moins écrasés d'impôts et d'avanies que les chrétiens. Encore ces derniers bénéficiaient-ils parfois de l'intervention européenne que leurs concitoyens musulmans ne pouvaient invoquer.

Le Comité jeune-turc. Dans le secret des loges macédoniennes, les Jeunes-Turcs avaient longuement préparé leurs cadres, complété leur organisation. Après cinq ans de séjour en Turquie, Liman Von Sanders (2), le futur généralissime du front palestinien (3), a écrit : « Pour moi, le Comité dirigeant du parti jeune-turc est toujours demeuré un phénomène mystérieux. Jamais je n'ai pu en connaître la composition exacte. . . Mais de fréquentes expériences m'ont appris que c'était peine complètement inutile de réclamer des

---

(1) Les Druses se trouvaient à l'abri dans les montagnes du Libân et du Ḥaurân.

(2) Voir son livre, *Fünf Jahre Türkei*, 17, auquel nous ferons de fréquents emprunts.

(3) Voir le chapitre XIX : *La Guerre et la Syrie*.

sanctions contre un officier, affilié au Comité ».

En face de cette organisation, dont le mystère augmentait encore la redoutable puissance, les partis, qui s'improvisèrent en Syrie, connurent bientôt la discorde, les rivalités de personnes — legs néfaste de treize siècles d'oppression. L'heure des déceptions ne se fit pas attendre.

Désillusions des chrétiens. Il est difficile de décider si, au début de la révolution, les chefs jeunes-turcs songèrent loyalement, conformément à leur programme, à réaliser la fusion des communautés et des races, composant le sultanat, à rétablir entre elles l'égalité complète des droits. Il est certain qu'après les premières effusions, les chrétiens ne tardèrent pas à se convaincre que les masses musulmanes, les Turcs ensuite, ne songeaient nullement à sacrifier leur primauté séculaire. Ceux-ci se contentèrent de la suppression de l'odieux service d'espionnage, de la destitution des fonctionnaires, trop ouvertement compromis, sous le régime de ʿAbdulḥamîd.

Manœuvres des Jeunes-Turcs. Une loi électorale fut discutée à la vapeur. On s'aperçut qu'elle avait été combinée pour maintenir la suprématie de l'élément turc d'abord, des musulmans ensuite. Elle exigeait des éligibles la connaissance du turc, langue peu répandue en Syrie, en dehors d'un nombre restreint d'anciens fonctionnaires et des créatures du régime déchu. En accordant aux militaires le droit de vote, la nouvelle loi diminuait d'autant les chances des chrétiens, jusque-là exempts du service militaire.

En offrant le bulletin électoral aux Libanais, le gouvernement se vit soupçonné par les plus clairvoyants de préparer la suppression de leur autonomie, odieuse à l'impérialisme turc. Dans la Montagne, le Conseil administratif se prononça d'abord pour l'acceptation de cette dangereuse faveur; mais il recula devant les protestations de la population. Au cours de la campagne électorale, le Comité jeune-turc, « Union et

Progrès » (1). ne s'arrêta devant aucune forme de pression et réussit à faire passer ses candidats. Aux chrétiens de Syrie, on abandonna deux mandats. Le 13 Avril 1909, éclata à Constantinople une contre-révolution. Le député de Lattaquié, l'émir druse Moḥammad Areslan y perdit la vie. Le mouvement fut étouffé par les troupes jeunes-turques accourues de Salonique. Leur victoire fonda l'omnipotence des *Unionistes*. Ils établirent et maintiendront jusqu'à leur chute l'état de siège.

Massacres arméniens. En même temps que ce mouvement réactionnaire, des troubles antichrétiens — plusieurs milliers d'Arméniens y périrent — ensanglantèrent les confins occidentaux de la Syrie. A Antioche, à Alexandrette, à Alep, à Lattaquié la population arménienne fut décimée, plusieurs villages de l'intérieur mis à sac. L'intervention de la marine française arrêta les tueries. Les consuls français, M. Geoffroy à Lattaquié, M. Roqueferrier à Alep, se signalèrent par leur dévouement. Dans la comédie de répression (2), organisée par les Jeunes-Turcs sur les sommations de l'Europe, ceux-ci trouvèrent moyen de sévir contre les Arméniens survivants.

Mahomet V. Le pantouranisme. Le 27 Avril 1909, 'Abdulḥamîd fut remplacé par son frère Rechâd, tiré de prison et proclamé sous le nom de Mahomet V. Ce vieillard débonnaire, dont trente ans de détention avaient affaibli le ressort moral, abandonna le pouvoir aux Jeunes-Turcs. Ils reprendront avec une ardeur nouvelle le programme de *turquisation*, inaugurée sous 'Abdulḥamîd. La turquisation se

---

(1) الاتحاد والترقي , devise adoptée par les Jeunes-Turcs ou « Unioniste » comme on les appela bientôt.

(2) Djemal-pacha, le futur bourreau de la Syrie, y débuta comme vali d'Adana.

transformera bientôt en « pantouranisme ». Ce vocable, dérivé de celui de *Tourân*, englobe les races d'origine turco-tartaro-mongole que le pantouranisme aspire à grouper dans une vaste confédération politique et militaire, sous l'étendard et au profit de l'impérialisme et du sultanat ottomans. Les Jeunes-Turcs pensèrent y trouver une compensation aux déboires de leur diplomatie et aux démembrements successifs du sultanat : annexion par l'Autriche de la Bosnie-Herzégovine, proclamation du royaume de Bulgarie (1908), bientôt suivies de la perte de la Tripolitaine (1912) et de la coalition des Etats balkaniques, laquelle viendra menacer la Turquie jusqu'aux portes de Stamboul (1913). A l'intérieur, l'impérialisme des Jeunes-Turcs déclarera la guerre aux nationalités de l'Empire. Ils provoqueront en Syrie des aspirations séparatistes, auxquelles le pays n'avait pas d'abord songé.

La « Ligue ottomane ». Après les désillusions causées par la première campagne électorale, une « Ligue ottomane » s'était fondée à Paris par des Syriens, en Octobre 1908. Elle se proposa de propager, de soutenir l'idéal des éléments libéraux en Turquie, « de rallier autour du drapeau national, de faire estimer le nom ottoman, de défendre l'intégralité de la Constitution, l'honneur, les intérêts de la patrie ». Quoique « de fondation syrienne » la Ligue protestait, « comme son nom et son but l'indiquent, vouloir être foncièrement ottomane et nationale, ouverte à tous les Ottomans de bonne volonté ». Après l'avènement de Rechâd (v. p. 208), les Jeunes-Turcs s'ingénieront à décourager cette bonne volonté, obstinément loyaliste, laquelle s'exprimait en termes si ingénument confiants.

Hostilité des Jeunes-Turcs. Les provinces de langue — nous ne disons pas de nationalité — arabe sentiront les premiers effets de cette hostilité ; avant toutes, la Syrie, que son développement intellectuel mettait en évidence. Cette malveillance inintelligente amènera insensiblement les

Ottomans syriens — comme au temps des Byzantins (1) — à découvrir la « personnalité » de leur patrie, à accentuer leurs réclamations autonomistes et tout d'abord à revendiquer les droits de la langue arabe foulés aux pieds.

Sous 'Abdulḥamîd, les Syriens avaient dû subir l'ostracisme témoigné à cet idiome, à tout ce qui commémorait le passé de la race arabe. La censure interdisait de rappeler le souvenir des Omayyades, si intimement lié à celui de la suprématie politique que la Syrie avait jadis exercée en Orient (2). Les Jeunes-Turcs ne se montrèrent pas plus tolérants. Au Parlement, ils imposèrent l'emploi exclusif du turc et continuèrent à envoyer en Syrie des fonctionnaires, ignorant la langue du pays. Les provinces *arabophones* représentaient, en étendue, ensuite comme chiffre de population, presque la moitié du sultanat. Or dans le Sénat, sur cinquante membres, elles ne comptaient que cinq mandataires. A la tête des vilayets, dans les hauts commandements militaires ne figurait aucun fonctionnaire, natif des provinces de langue arabe.

Aggravations militaires et fiscales. Le remaniement de la Constitution de Midhat incorporait les chrétiens dans l'armée. Isolés, sans ministres de leur culte, ils s'y trouvèrent exposés aux brimades, aux humiliations. On leur réserva les corvées ; on les traita en parias, en suspects, évitant de leur donner l'instruction militaire. Sous l'empire de leur rêve pantouranien, les Jeunes-Turcs visaient à constituer une puissante armée. Pour se procurer des ressources, ils augmentèrent les taxes fiscales, élevèrent brusquement les droits de douane. Cette hausse arbitraire rendit la vie matérielle plus pénible. En 1912 une déclaration du Comité *unioniste* rejeta « toute manifestation tendant à accorder aux vilayets une

---

(1) Voir vol. I, p. 13 etc.

(2) Cf. vol. I, pp. 7, 63-66, 104-107.

autonomie politique ou administrative. La brutalité de cette déclaration produisit au moins un bon résultat, le résultat tant redouté par 'Abdulḥamîd (1) : l'entente entre les fractions du peuple syrien. Pour la première fois, elle rapprocha musulmans et chrétiens. Elle acheva de convaincre les Syriens qu'il ne leur restait qu'à compter sur eux-mêmes et sur les sympathies du monde civilisé.

II. Le réveil nationaliste.

Les nationalistes syriens. Pendant que la guerre balkanique (1912-1913) affaiblissait, démembrait l'Empire ottoman, les nationalistes syriens, chrétiens et musulmans, s'accordèrent sur un programme commun et sur une action collective.

Ils surent se montrer modérés. Très sagement ils évitèrent de se compromettre avec un groupe d'agitateurs qui réclamaient l'indépendance complète, visaient à la constitution d'une puissante monarchie ou d'une Confédération d'Etats arabes. Parmi ces *activistes*, les plus avancés ne parlaient de rien moins que de transférer de Stamboul à la Mecque le siège du calife (2). Des réformes administratives, l'autonomie provinciale auraient donné satisfaction aux nationalistes syriens. C'est l'obstination de la Turquie qui les transformera en séparatistes.

Arrivé au grand-viziriat, le vieux Kâmil-pacha les invita à formuler leurs revendications. En voici les articles principaux. On y constate un effort loyal (3) pour concilier les ten-

(1) Voir plus haut p. 206.

(2) C'est le programme que s'approprieront Ḥosain, le roi du Ḥidjâz, l'émir Faiṣal et les Chérifiens.

(3) Voir au chap. suivant le jugement de Liman Von Sanders, le réorganisateur de l'armée turque.

dances autonomistes avec les prérogatives du gouvernement central.

Leur programme. Ils lui abandonnent la politique extérieure, la direction de l'armée, des finances. Un Conseil général, où l'on accordera une large représentation aux communautés non-musulmanes, devra collaborer avec le vali. Il décidera des affaires concernant le vilayet, aura le pouvoir d'émettre des emprunts provinciaux, d'interpeller le vali, de réclamer son changement. On reconnaîtra au Conseil le droit de légiférer en matière d'administration provinciale, de déterminer les appointements des fonctionnaires locaux. Tous devront connaître la langue arabe et, à l'exception du vali, du qâdi, du commandant militaire, appartenir à la région. En temps de paix, le service militaire sera régional. Les revenus provinciaux seront divisés en deux catégories : a) revenus des douanes, des postes et télégraphes, des taxes militaires, laissés à la disposition du gouvernement central : b) les autres recettes seront affectées par l'administration locale aux besoins de la province. L'arabe, seule langue officielle des vilayets syriens, sera employée au Parlement impérial concurremment avec le turc. Une Haute Cour sera instituée en Syrie pour juger en cassation les jugements (1) rendus dans les provinces de Jérusalem, Damas, Beyrouth, Alep. Des conseillers étrangers seront nommés pour organiser la gendarmerie, la police, la justice, les finances. Choisis parmi les spécialistes européens, ils devront connaître la langue arabe.

Mesures contre les nationalistes. Ce document fut remis, en Janvier 1913, au vali de Beyrouth. Le 8 Avril, le gouvernement y répondit par une hautaine fin de non-recevoir et par la fermeture du « Club des réformes », organe du

(1) Jusqu'à cette date, tous devaient être renvoyés à Constantinople, au grand détriment des justiciables syriens.

parti syrien. Ce dernier protesta « au nom de la patrie ». Le 12 Avril, la plupart des journaux de Beyrouth parurent encadrés de noir, se contentant de reproduire à leur première page le méprisant refus officiel. Six des principaux chefs réformistes avaient été incarcérés. Les deux jours suivants, tous les magasins de la ville demeurèrent fermés. Devant cet accord de la population, il fallut élargir les prisonniers. C'était une première mobilisation des forces nationalistes en Syrie.

Avènement d'Enver. Le 14 Décembre 1913, le général allemand Liman Von Sanders (1) débarquait à Constantinople. Liés par des accords secrets, l'Allemagne et la Turquie se préparaient fébrilement à la guerre future. Bientôt l'ambitieux Enver-pacha prit la direction des affaires. Il se nomma ministre de la guerre, sans même s'inquiéter de prévenir le sultan.

« Un matin, le souverain se trouvait dans son appartement, parcourant un journal. Soudain il laissa tomber la feuille et se tournant vers l'officier de service, il s'écria : « je lis ici qu'Enver est devenu ministre de la guerre. Impossible ! Enver est encore beaucoup trop jeune pour cet emploi ». On voit la complète impuissance du sultan en face de l'omnipotence du Comité jeune-turc » (2).

Il n'était pas à présumer que le présomptueux Enver et le tout-puissant Comité traiteraient avec plus de ménagements les nationalistes syriens. Ils recoururent aux voies de rigueur. Les journaux réformistes furent supprimés et leurs directeurs emprisonnés. Pour donner une apparence de satisfaction aux nationalistes syriens et, plus encore, pour jeter la division dans leurs rangs, on promit de réserver des places

(1) Il venait réorganiser l'armée turque. Sur cette mission, voir son livre, *Fünf Jahre Türkei*, Berlin, 1920, pp. 1-33.

(2) Liman Von Sanders, *op. cit.*, p. 17.

aux chefs du mouvement dans le Parlement turc.

Le congrès syrien. Cette double manœuvre avait été prise, à la suite du Congrès syrien, tenu à Paris, pendant l'été de 1913. Chrétiens et musulmans, les Syriens d'Egypte et d'Amérique s'y trouvèrent représentés. La volonté des Syriens commence à se préciser. Sans formuler encore des revendications séparatistes, qu'il eût été imprudent d'articuler ouvertement (1), les congressistes réclament « pour les Arabes ottomans l'exercice de leurs droits politiques », conformément aux demandes présentées au début de 1913 (2), ainsi que « pour le gouvernement du Liban des ressources lui permettant d'améliorer sa situation financière ». Enfin, ils n'hésiteront pas à en appeler à l'Europe, y compris les congressistes musulmans.

Dans l'adresse, communiquée aux Puissances, ils développent les doléances de la Syrie, « la province la plus civilisée de l'Empire », montrent la tyrannie des Jeunes-Turcs, la dérision du parlementarisme ottoman avec ses députés, « nommés au lieu d'être élus ». Ce langage le prouve, la désillusion était complète. En terminant, ils réclament « l'autonomie absolue pour l'organisation des travaux publics et de l'instruction, d'une gendarmerie effective et d'une milice nationale ».

Dernières résistances. L'accord entre musulmans et chrétiens était un phénomène tellement anormal qu'il jeta la consternation parmi les Unionistes. Ils se ressaisirent bientôt et recoururent aux moyens jadis employés par 'Abdulḥamîd pour diviser les nationalistes. Parmi les principaux congressistes de Paris, plusieurs se laissèrent attirer à Constantinople

(1) Pour lesquelles les congressistes musulmans n'étaient pas encore préparés, pas plus que pour le concept d'une « patrie syrienne ».

(2) Voir plus haut p. 212.

et cinq acceptèrent des postes de sénateurs. Leur compatriote, le sénateur Solaimân al-Bostânî, devenu ministre de l'agriculture, les paya de promesses ; il les persuada de se contenter de la reconnaissance de l'arabe comme langue officielle. Affaiblis par ces défections, incapables d'entreprendre la lutte ouverte contre leurs oppresseurs, les Syriens recoururent à l'arme de la résistance passive. Ils firent échouer l'emprunt intérieur décrété par le gouvernement. Sachant que ni la liberté des votants ni la sincérité des suffrages ne seraient respectées, la majorité des électeurs, même musulmans, refusa de participer aux élections législatives. Dans l'esprit des Syriens, l'idée se fait jour que l'avenir du pays n'est plus que dans son indépendance nationale, dans la rupture avec Stamboul.



Chapitre XIX.

LA GUERRE ET LA SYRIE.

I. La guerre au particularisme syrien.

Le 1 Août 1914, éclata la guerre mondiale. La Turquie prétendit d'abord vouloir garder la neutralité. Attitude hypocrite ! Le 2 Août, le jour où l'Allemagne remettait à Bruxelles son ignominieux ultimatum, elle signait avec la Porte un accord secret, complété le 6 Août suivant (1). Le lendemain, celle-ci ouvrit l'asile des Dardanelles aux deux croiseurs allemands, *Gœben* et *Breslau*, lesquels, officiers et marins, passèrent au service de la Turquie.

Dénonciation des Capitulations. Pendant quatre siècles, le régime des Capitulations, renouvelées et élargies depuis les temps de Fakhraddîn (v. p. 83), avait profité aux nationalités opprimées de l'empire ottoman. Il avait permis à l'Europe, à la France notamment, d'interposer son influence en leur faveur. L'année 1860 (v. p. 181) fournit une des preuves les plus éclatantes de cette intervention. Aussi conçoit-on l'empressement des sujets turcs, sans en excepter les

(1) Voir le texte dans *L'Europe nouvelle*, 4 Juin 1921, p. 735. Cf. L. Von Sanders, p. 33.

musulmans, à réclamer la protection, à provoquer l'intervention européennes. Tout récemment encore les nationalistes syriens, avaient soumis leur différend avec Stamboul à l'arbitrage des Puissances (v. p. 214). Ces démarches ne pouvaient que déplaire à la Porte qui y reconnaissait une diminution de sa souveraineté.

Le 9 Septembre, à la veille de la victoire de la Marne, (11-12 Sept.) la Turquie escomptant le triomphe des Germains s'empressa de dénoncer les Capitulations. Cette dénonciation unilatérale d'une longue série de conventions internationales demeurait nulle. Les Austro-allemands eux-mêmes en contesteront la valeur et ne se résoudront à y souscrire qu'après deux ans de négociations. Par ce coup d'autorité, célébré par de bruyantes manifestations, les Unionistes entendaient signifier aux Syriens que, n'ayant plus à compter sur l'Europe, ils se trouvaient désormais à leur merci.

La Turquie déclare la guerre. « Dès le 2 Août, le commandant de la 4e Armée à Damas, Zakì pacha, avait reçu l'ordre de préparer une attaque contre le canal de Suez » (1). Le 29 Octobre suivant, la Turquie, se rangeant ouvertement au côté des Empires centraux, déclara la guerre aux Alliés. Le pouvoir se trouva concentré entre les mains d'un triumvirat, composé d'Enver, de Ṭal'at et de Ḍjemal-pacha. A ce dernier on abandonna la Syrie ainsi que la direction des opérations militaires en ce pays. Djemal « unissait à une vive intelligence une attitude extrêmement décidée. Il m'a toujours produit l'impression de vouloir cacher à autrui ses intentions et ses pensées de derrière la tête ». Ainsi le juge le général Liman Von Sanders (2) qui sera un de ses remplaçants sur le front palestinien.

---

(1) Kress Von Kressenstein, *Zwischen Kaukasus und Sinai*, Berlin, 1921. p. 11.

(2) *Op. cit.*, p. 14.

Les Syriens dans l'armée française. Dès le mois d'Août de cette année, des Syriens, par centaines, accoururent de tous les pays alliés ou neutres s'enrôler sous les drapeaux de la France. On ne put admettre que les volontaires acceptant de servir dans la Légion Etrangère, seule ouverte aux étrangers. Si la loi avait permis de les incorporer dans l'armée régulière ou de les organiser en légion spéciale, il paraît indubitable que des milliers d'autres Syriens auraient afflué. Leurs colonies à l'étranger ouvrirent des souscriptions, qui aideront plus tard à organiser la « Légion orientale » de Palestine (1).

Fin de l'autonomie libanaise. Le dernier gouverneur du Liban, l'Arménien catholique Ohanes-bey Koyoumdjian avait été nommé, le 23 Déc. 1912. Peu après l'entrée en guerre de la Turquie, il comprit la nécessité de démissionner. Ici encore, comme pour les Capitulations, la Porte abolit d'un trait de plume une institution garantie par des accords internationaux. Elle se borna à en prévenir par une brève note ses complices austro-germains. Cette dépêche turque déclara supprimer l'autonomie de la Montagne, « établir dans ce sandjak le système administratif en vigueur dans les autres parties de l'Empire ». La même note attestait que l'autonomie libanaise « avait été imposée au gouvernement impérial sous la pression de la France ». Cette déclaration mérite d'être retenue. Voici comment, au jour de son installation, le nouveau moutaṣarrif, le Turc 'Alî Mounîf-bey se chargea de souligner la signification de sa nomination. « Ma promotion diffère de celle des gouverneurs précédents, désignés avec l'approbation des Six Puissances. La volonté de notre Auguste Maître m'a désigné directement. Cette décision indique clai-

(1) Voir dans la seconde section de ce chapitre le paragraphe : *Le contingent français.*

rement que la Turquie a aboli les protocoles existant entre elle et les Puissances, tant pour le choix des gouverneurs que pour l'administration de ce sandjak. De par sa souveraineté sur cette partie importante de l'Empire, la Turquie est devenue libre et s'est opposée à toute immixtion étrangère, à l'extérieur comme à l'intérieur ».

Martyrs syriens. On s'en aperçut bientôt à la sinistre activité des cours martiales, établies par Djemal-pacha. Parmi les victimes, coupables de leur attachement traditionnel à la France, signalons l'héroïque curé de Sinnalfîl, le P. Joseph Ḥâik, les deux frères, les cheikhs Philippe et Farîd Khâzin. On leur adjoignit des musulmans, suspects de patriotisme syrien : le cheikh Ṭabbâra, les frères Maḥmaṣâni, ensuite Chafîq-bey Al-Moayyad, ancien député de Damas, Salîm-bey ex-colonel dans l'armée turque, 'Omar, petit-fils de l'émir 'Abdalqâdir, etc... Les cendres de ce dernier furent dispersées au vent. Châtiment posthume de la noble attitude de ce réfugié algérien, pendant la tragédie de 1860 (1).

Aux pendaisons succéda de près la déportation de milliers de Syriens. Mgr. Chibli, le savant archevêque maronite de Beyrouth, mourut en Anatolie. Djemal se proposait d'écraser par la terreur, en abattant la tête des chefs, la résistance du nationalisme syrien. Au cours de la guerre, les Jeunes-Turcs apprendront à leurs dépens combien « ils avaient sous-estimé l'importance de ce mouvement et que pour le neutraliser il ne suffira pas de proclamer la guerre Sainte » (2). Des milliers de soldats syriens refuseront de se battre au profit des oppresseurs de leur patrie.

La famine ne tarda pas à seconder l'œuvre inhumaine de répression. Le blocus maritime des Alliés avait maintenu

---

(1) Voir précédemment p. 183.
(2) Von Kressenstein, *op. cit.*, 18.

dans le pays des quantités considérables de céréales, les blés du Ḥaurân et de la Syrie orientale qui, avant 1914, étaient exportés à l'étranger. Et pourtant, dès la seconde année de la guerre, la disette se fit sentir cruellement, favorisée par l'incurie du gouvernement, par l'insuffisance des voies de communication et enfin par une invasion de sauterelles (1). Au Liban, elle dépeupla des districts entiers. Exaspérées par les tenaces sympathies françaises des montagnards chrétiens, les autorités assistèrent impassibles à l'agonie d'un peuple que le typhus acheva de décimer. Les affamés du Liban afflueront bientôt à Beyrouth. Le jour arriva où la ville compta des milliers de typhiques, avec une moyenne journalière de 40 décès. De cette époque datent les centaines de maisons écroulées ou abandonnées dans les villages, jadis si florissants du Liban.

Les Syriens hors la loi. Tel est le jugement porté par le dernier généralissime au front palestinien, l'Allemand Liman Von Sanders. Voici comment il justifie (2) son refus de joindre, en 1918, à son commandement militaire, le gouvernement de la Syrie (3) que lui offrit Enver : « L'infortunée population syrienne, sans distinction de religion, se trouvait exposée aux excès de l'arbitraire, à toutes les avanies qu'augmentèrent encore les complications de la guerre. Un peuple, jouissant d'une antique culture, et qui avait exposé ses *réclamations légitimes* daus les articles du programme réformiste de Beyrouth (4), se vit, pendant cette période, plus que jamais *placé hors la loi*. Par ailleurs, comment garantir une justice impartiale en une région où les magistrats turcs ignoraient jusqu'à l'arabe, la langue du pays ?....

---

(1) Sans parler des spéculations de quelques Syriens indignes.
(2) *Fünf Jahre Türkei*, Berlin, 1920, pp. 295-296.
(3) Cf. *Ibid.*, pp. 294, 297.
(4) Voir plus haut p. 212.

« Personne ne pourra donc s'étonner que l'immense majorité de la population, soupirât après une organisation, régie par la légalité, que seule pouvait lui assurer la protection d'une puissance européenne ».

La Turquie, sans mesurer son ambition à ses forces, s'était, à la légère, jetée dans la mêlée des nations. Il lui fallait « défendre les détroits, protéger, sur une énorme étendue, ses propres frontières ». Cette tâche se trouvait au-dessus de ses ressources économiques et militaires, quand la mégalomanie du Comité unioniste s'avisera d'y joindre un vaste programme de conquêtes extérieures (1). Concurremment avec la pendaison des nationalistes syriens, Djemal-pacha (2) voudra se réserver l'attaque du Canal de Suez et l'invasion de l'Egypte.

II. Opérations militaires en Syrie.

Chemins de fer stratégiques. Chargé d'élaborer un projet d'attaque contre le Canal de Suez, le commandant des troupes de Damas, (3) Zakî-pacha s'était montré inférieur à la tâche qui lui avait été confiée. Des officiers allemands vinrent en Palestine préparer les plans de l'invasion. Des spécialistes, des contingents austro-germains les rejoindront bientôt pour renforcer et encadrer les divisions turques de Syrie. Les Allemands arrivés à Stamboul pour réorganiser l'armée ottomane (4), un an avant la guerre, avaient attiré l'attention des Jeunes-Turcs sur l'insuffisance des lignes stra-

---

(1) Cf. V. Sanders, 407-408 ; Kr. Von Kressenstein, *op. cit.*, 37-38.

(2) Sur son insuffisance militaire cf. Von Kressenstein, *Zwischen Kaukasus und Sinaï*, 40.

(3) Voir plus haut p. 217.

(4) Voir plus haut p. 213.

tégiques en Palestine. Leurs suggestions donnèrent le signal d'une activité que Stamboul n'avait jamais consacrée aux intérêts économiques de la Syrie.

La ligne de 'Afoûla à Naplouse ouverte, à la veille des hostilités, raccordait cette ville à la ligne de Caiffa —Dar'a — Damas (1). On acheva fiévreusement, sous la direction de l'Allemand Meissner-pacha (2), le réseau militaire palestinien par la construction de la ligne Naplouse — Ṭoûlkarm — Lodd. Le 30 Octobre 1915, le secteur Lodd—Birsaba' fut livré à l'exploitation. En Mai 1916, un tronçon sera détaché jusqu'à Ḥafîr al-'Audjâ, dans le désert du Sinaï. Pour se procurer les rails nécessaires à l'établissement de ces voies, on démolit les chemins de fer français du Ḥaurân et de Tripoli — Ḥomṣ. La solidité de ces nouvelles lignes, construites hâtivement avec des matériaux de fortune, laissera énormément à désirer et « leur rendement demeurera fort restreint » (Kressenstein). Elles devaient, dans le plan de Djemal-pacha, assurer l'invasion de l'Egypte. Birsaba' devint un centre important de concentration et d'approvisionnements militaires avec station électrique, d'où partirent plusieurs routes pour automobiles dans la direction du Canal.

Première attaque du Canal. Le présomptueux Djemal n'attendit pas l'achèvement de ces travaux. Les Anglais avaient très imparfaitement organisé la défense de l'Egypte. Sur la rive asiatique, le Canal demeurait à la merci d'un coup de main, depuis qu'ils avaient évacué Al-'Arîch et les postes de la Péninsule sinaïtique. Djemal se flatta que « son apparition provoquerait le soulèvement des nationalistes égyptiens. Par ailleurs, l'espoir n'était pas exclu de traverser le Canal par surprise, ensuite de s'y maintenir le temps voulu

(1) Voir la p. 198.

(2) Le constructeur de la ligne de Bagdad.

pour arriver à le barrer» (1). Le 14 Janvier 1915, 20.000 hommes, prélevés sur la VIII[e] armée turque, partirent de Birsaba', sous le commandement de Djemal, assisté par un chef d'état-major allemand. Pour éviter les feux de la marine anglaise, laquelle dominait la route d'Al-'Arîch, le corps principal dut couper, à travers le désert, dans la direction d'Isma'ilia.

L'expédition arriva, sans avoir été inquiétée, dans le voisinage du Canal. Le plan consistait à simuler une attaque contre la tête de pont d'Isma'ilia, puis à se rejeter brusquement sur la gauche pour franchir le Canal. Dans la nuit du 2 au 3 Février 1915, les ennemis commencèrent le passage, lorsque le feu des batteries de la rive égyptienne jeta la panique parmi «les bataillons de nationalité arabe, lesquels reculèrent en désordre ou désertèrent en rangs serrés du côté des Anglais» (2). L'artillerie des navires de guerre *Le Requin*, le *D'Entrecasteaux* et le *Hardinge* (3) achevèrent de couler les pontons jetés sur le Canal. L'ennemi compta 200 tués, le triple de blessés, un millier de déserteurs. Si les Anglais avaient, en ce moment, traversé le Canal pour donner la chasse aux Turcs en retraite, celle-ci se fût probablement changée en déroute.

Seconde attaque. Profitant de cette inaction et pour se consoler de leur échec, les Turcs occupèrent les oasis de la Péninsule, que leurs adversaires avaient évacuées sans combat et érigèrent cette région désertique en *sandjak du Sinaï*. L'achèvement des voies ferrées palestiniennes (v. p. 221) vint leur rendre l'espoir d'une prochaine revanche. Leurs alliés germains organisèrent, à l'intérieur du Sinaï, la ligne Al-'A-

---

(1) Von Kressonstein, *op. cit.*, 16.

(2) V. Kressenstein, *op. cit.*

(3) Les deux premiers, de la marine française. Cf. G. Wyman Bury, *Pan-Islam*, Londres, 1919, 34 etc.

rîch-Ibni-Nakhl; des puits furent creusés, des réservoirs construits. Une conduite d'eau, longue de 30 kilomètres, s'enfonça dans le désert, à partir de Qosaima. Au printemps de 1916, on décida de reprendre la tentative manquée. Cette fois l'objectif poursuivi était plus modeste; « non plus de passer en Egypte, mais d'occuper, en face d'Al-Qantara, une forte position et d'y tenir le Canal sous le feu d'une puissante artillerie » (Kressenstein).

Le nouveau corps expéditionnaire, fort de 16.000 hommes, comprenait une escadrille d'avions, de l'artillerie lourde et deux batteries autrichiennes d'artillerie de montagne. Il était sous le commandement du colonel Kress von Kressenstein (1). La désorganisation des services ottomans fit perdre un temps précieux. La marche en avant ne commença qu'au milieu de Juillet. Les Anglais avaient utilisé le répit pour transporter la défense du Canal sur la rive asiatique. Le 2 Août, l'infanterie turque fut obligée de se rendre à Rommâni. Le 9 Août, les Turcs évacuèrent les postes qu'ils occupaient encore dans le Sinaï. Ainsi échoua la seconde attaque contre le Canal. Poursuivant leur avantage, les Anglais avancèrent le long de la mer; appuyés sur une ligne ferrée à voie normale et une canalisation d'eau du Nil. Le 21 Décembre, eut lieu la prise d'Al-'Arîch, le 9 Janvier 1917, celle de Rafaḥ. La lutte se poursuivra ensuite devant le front de Gaza-Birsaba' où les Turcs tiendront le coup jusqu'à l'automne de cette année.

Résistance et insoummission en Syrie. Le colonel Von Kressenstein reconnaît « qu'on avait sous-évalué la haîne

---

(1) Dont j'utilise les notes publiées dans *Zwischen Kaukasus* etc. ensuite dans *Wissenchaftliche Verœffentlich. des deutsch-türkischen Denkmalschutz-Kommandos*, 1er fascic. p. 19 etc. Je renvoie de préférence au premier de ces travaux. Le second ne s'occupe que des opérations militaires dans la presqu'île du Sinaï.

invétérée, séculaire entre Turcs et Arabes ». Pendant les campagnes du Sinaï, les soldats arabes désertèrent par centaines. A l'intérieur de la Syrie, des milliers d'insoumis, de déserteurs occupaient les retraites de l'Antiliban, d'où ils venaient piller, parfois même incendier les gares de la voie ferrée (1). Une des premières précautions des Turcs avait été d'occuper militairement le Liban, en même temps qu'ils supprimaient son autonomie administrative. Complètement désarmés, terrorisés, bientôt décimés par la famine et le typhus (2), les Libanais durent se résigner à attendre des temps meilleurs. A l'exception du Liban, toutes les régions montagneuses de la Syrie échappaient à la domination des Turcs.

Dès le début de la guerre, les Druses du Ḥaurân, les Noṣairis du pays de Lattaquié s'étaient barricadés dans leurs montagnes et en interdirent l'accès aux troupes ottomanes. Les premiers menacèrent la voie ferrée du Ḥidjâz, laquelle assurait les communications entre le centre militaire de Damas, l'Arabie et le front palestinien. Ils tenaient sous leur dépendance les céréales du Ḥaurân. Ces réserves, que les Turcs refusaient de payer en or, ils iront, après la chute de 'Aqaba, les vendre aux Anglais (3) ; ce qui ne les empêchera pas de traiter avec les autorités de Damas. « Meilleur diplomate que stratège » (4). Djemal ne réussit pas à briser cette résistance et dut se résigner à composer avec les Druses. Il obtint encore moins de succès chez les Noṣairis. Deux bataillons, envoyés pour appliquer le système des réquisitions et saisir la récolte, durent battre en retraite, avec une perte de

(1) H. von Kiesling. *Rund um den Libanon*, 8-9. Comp. L. Von Sanders, *op. cit.*, 307.

(2) Voir p. 219.

(3) L. Von Sanders, *op. cit.*. 296, 331.

(4) V. Kressenstein.

200 tués ou blessés. L'échec de sa politique de répression déconseilla à Djemal de demander compte aux Noṣairis de cet insuccès. Son attention se trouva d'ailleurs distraite par les graves événements qui se déroulèrent au Midi de la Syrie, dans l'été de 1916.

Hosain et Faisal. Créature des Jeunes-Turcs, promu par eux au Grand-Chérifat de la Mecque, Ḥosain ibn 'Alî s'était montré jusqu'à cette date leur partisan. Quelques années auparavant, il les avait aidés à étouffer la révolte du 'Asîr. Son ambition pensa trouver dans la guerre mondiale l'occasion de ressaisir son indépendance et l'autorité politique jadis exercée par les 'Alides. Dès 1915, il entamait à la fois des négociations avec les Anglais d'Egypte et envoyait son fils, l'émir Faiṣal, à Médine d'abord, ensuite à Damas, sonder les Ottomans. Il leur réclama des armes et des munitions pour équiper des régiments bédouins, qui iraient combattre les Anglais dans la presqu'île du Sinaï. Econduit par Djemal-pacha, qui songea même à le faire arrêter (1), Faiṣal conservera l'habitude des tractations en partie double (2). Elle causera sa perte en 1920 et l'acculera à la débâcle de Khân Maisaloûn.

Révolution en Arabie. Les Anglais se montrèrent plus confiants. Gagné par leurs promesses, par leurs subsides, le Grand-Chérif Ḥosain ibn 'Alî se déclara contre les Turcs. Le 10 Juin 1916, il réussit par surprise à leur enlever la Mecque, où leur artillerie canonna la Ka'ba. Une semaine plus tard, suivit la reddition du port de Djedda. Inutilement attaquée par les bandes du Grand-Chérif, elle succomba, après cinq jours d'un vif bombardement par les croiseurs anglais (3). La ville de Ṭâif se rendit à Ḥosain, au mois de Septembre.

---

(1) Cf. A. Musil, *Zur Zeitgeschichte von Arabien*. 28-29, Vienne, 1918.
(2) Voir plus bas le paragraphe : *Faiṣal et les Turcs*.
(3) Cf. Bury, *op. cit.*, 77 etc.

Le 6 Novembre suivant, il se proclama *roi des Arabes*. Les Alliés ne lui reconnurent que le titre de *roi du Ḥidjâz*. Ḥosain n'en prétendra pas moins à la souveraineté sur la Syrie et sur les anciennes provinces *arabophones* de l'Empire ottoman. C'était ces régions qu'il visait, le jour où il s'arrogea le titre tendancieux de roi des Arabes. Consciente ou non, la diplomatie anglaise, dont les promesses imprudentes avaient déclanché la révolution au Ḥidjâz, commit la faute de ne pas dissiper un malentendu, en ne réservant pas énergiquement les droits de la France et l'avenir de la Syrie qu'elle laissa englober sous l'insidieuse dénomination de pays « arabes ».

Opérations militaires en Arabie. Au moment, où le roi Ḥosain levait le masque à la Mecque (v. p. 226), Faiṣal profita de son séjour à Médine pour y provoquer, sans succès d'ailleurs, un soulèvement. Il n'eut que le temps de s'enfuir pour aller prendre le commandement des troupes *chérifiennes*. Les Alliés mirent, sans compter, leurs finances, ensuite leurs officiers et gradés musulmans, enfin leur marine (1) à la disposition du roi Ḥosain. Malgré cet appui, la diversion militaire des Chérifiens ne donna pas les résultats escomptés. Comme au temps du Prophète (2), les Bédouins se montrèrent de médiocres soldats, âpres au pillage, reculant devant le danger.

Coupés de leurs communications, menacés par l'artillerie de la marine anglaise, les Turcs durent évacuer, l'un après l'autre, les petits ports de la côte érythréenne : Râbigh, Yanboʿ, Wadjh. Faiṣal ne se risqua pas pourtant à attaquer l'oasis de Médine, évacuée par les civils et transformée en camp retranché. Il ne réussit pas à interrompre d'une façon

---

(1) Comp. p. 226.

(2) Voir vol. I, 36-37. Comp. Von Kressenstein, *op. cit.* p. 15 ; Bury, *op. cit.*, 132.

durable la circulation, moins encore à enlever les stations, les faibles postes turcs établis sur la voie ferrée, qui reliait Médine à la Syrie. En Octobre, puis en Novembre 1916, Faiṣal se laissa battre à Bîr Abbâs et à Bîr Hiṣâni, au Sud-Ouest de cette ville (1).

Au Midi de la Palestine. Pendant l'année 1917, tout l'intérêt des opérations allait se concentrer sur la ligne de Gaza — Birsaba' (2), méthodiquement organisée par les Allemands. Le 27 Mars, les Anglais réussirent d'abord à pénétrer dans Gaza. L'intervention de l'artillerie austro-allemande et l'arrivée de renforts turcs les forcèrent à regagner leurs positions de départ, en laissant sur le terrain près de 4.000 morts et des centaines de prisonniers. L'attaque du 19 Avril se termina pour eux par un échec encore plus sanglant.

L'été de 1917 se passa en préparatifs de part et d'autre. Le général Allenby avait pris la direction des forces anglaises de Palestine. En Septembre, Djemal-pacha céda le commandement à l'Allemand Von Falkenhayn. Les rangs des Turcs, insuffisamment ravitaillés, étaient décimés par la désertion et les maladies, pendant que leurs adversaires ne cessaient de recevoir de nouveaux renforts. Le 30 Octobre, l'artillerie des croiseurs français et anglais embossés devant Gaza ouvrit un feu violent contre les positions germano-turques, avoisinant la côte.

C'était le commencement de la troisième attaque. La cavalerie anglaise, tournant la position de Birsaba', y fit prisonniers les 2.000 hommes de la garnison. Par contre l'attaque dirigée contre Gaza ne progressa que lentement. L'ennemi s'y maintint jusqu'au 6 Novembre. La nuit suivante, il évacua cette place, changée en un amas de décombres.

---

(1) Cf. Musil, *op. cit.*, 32.

(2) Voir plus haut p. 224.

Prise de Jérusalem. Le 16 Novembre, eut lieu la prise de Jaffa. Ensuite les troupes d'Allenby marchèrent par Ramla et Hébron dans la direction de Jérusalem. Pendant une nuit pluvieuse, le 8 Décembre, une de leurs patrouilles surprit le poste d'Al-Qasṭal, à l'Ouest de Jérusalem. Le commandant turc de cette ville, craignant d'être cerné, ordonna l'évacuation de la faible garnison (1). Ainsi Jérusalem échappa aux horreurs d'un bombardement. Le 11 Décembre, le général Allenby, accompagné des commandants des contingents français et italien ainsi que du Haut Commissaire français, fit son entrée dans la ville libérée. Ensuite le front palestinien se stabilisa de nouveau pendant neuf mois, sur une ligne passant au Nord de Jaffa pour rejoindre le Jourdain à Jéricho. Bientôt l'achèvement du Transsinaïtique (2), l'établissement d'un bac à Al-Qanṭara, à l'Est du Canal, permirent au matériel anglo-égyptien de rouler du Caire jusqu'à Lodd—Ramla, de ravitailler les 100.000 hommes qui devaient précipiter la débâcle turque dans la plaine de Sarona.

Le contingent français. L'artillerie de la marine française, en coulant les pontons turcs, avait efficacement coopéré à la défense du Canal, ensuite à la récente prise de Gaza (3). Supportant la plus lourde charge sur le front occidental, la France n'avait pu d'abord envoyer en Palestine qu'un faible détachement, destiné à « escorter » le drapeau pour l'entrée solennelle des Alliés à Jérusalem. Graduellement ses effectifs furent augmentés sous la pression des événements. Au début de l'été 1918, il comptait 7.000 hommes, y compris une « Légion orientale », celle-ci forte de trois bataillons arméniens et d'un bataillon syrien d'environ 600 volontaires.

(1) *Zwischen Kaukasus*, 52 etc.
(2) Voir plus haut p. 224.
(3) Voir pp. 223, 228.

La Turquie aux abois. Dans la dernière quinzaine d'Août, le futur maréchal Allenby avait complété ses préparatifs, dressé son plan d'opérations. Les forces turques auxquelles il allait se heurter se voyaient réduites à des proportions squelettiques. Ainsi, à la veille de la chute de Gaza, leur « 24e division n'avait plus que 700-800 fusils par régiment. Les troupes mal nourries comptaient par mois 10.000 malades, le quart de l'effectif total, dans les lazarets ». Emus de cette situation critique, les officiers allemands avaient conseillé dès lors, mais sans succès, d'évacuer le Hidjâz, à tout le moins, de raccourcir le front palestinien, en sacrifiant la position trop excentrique de Birsaba' (1). Quand la Turquie entra en guerre, « elle avait derrière elle trois guerres perdues et une révolution... Ses caisses étaient vides, ses troupes mal vêtues et équipées d'armes démodées. Les munitions faisaient défaut ; les magasins ne renfermaient que des réserves, des provisions insignifiantes... A Damas, une division entière n'avait jamais passé à l'exercice de tir ; l'artillerie ne s'était pas habituée à manier les nouvelles bouches à feu. Avant l'attaque du Canal, le corps des pontonniers n'avait jamais manœuvré sur l'eau » (2).

En Février 1918, une division arrivée de Constantinople laissa en route la moitié de son effectif. On voit si la Turquie avait des motifs de garder la neutralité et la responsabilité de ceux qui l'ont conduite à sa perte.

Liman Von Sanders. La situation empira encore lorsque, en Mars de cette année, ce général (3) vint prendre le commandement suprême du front palestinien. Elle lui parut si critique que, lui aussi insista, sans plus de succès que ses prédécesseurs, pour qu'on sacrifiât Médine. Il trouva, à son

---

(1) Comp. p. 228.
(2) Krossenstein, *Zwischen Kaukasus*, 34, 38.
(3) Comp. plus haut p. 213.

arrivée, des régiments ne comptant que 400 et même 150 fusils. « Les officiers portaient des uniformes en haillons ; des commandants de bataillon n'avaient plus de bottes ». Au cours du dernier hiver, « 17.000 hommes avaient péri d'inanition ». Quant au nombre des déserteurs, il finit par « dépasser celui des soldats sous les armes ». Sur le front, « les magasins manquaient souvent de vivres pour le jour suivant ». « En Septembre, un bataillon débarqué à la gare de 'Afoûla (1) déserta *in corpore* ». « Huit divisions demeurèrent, pendant six mois sans interruption, en première ligne ». Seule l'artillerie était en « assez bon état », mais les bêtes de trait faisaient défaut. Par bonheur pour les Turcs, au printemps de 1918, leurs adversaires durent expédier plusieurs de leurs meilleures divisions au front occidental (2).

Les Chérifiens de Faisal. Les Turcs conservaient toujours la Transjordanie et les stations de la voie ferrée du Ḥidjâz, jusqu'à Médine que les Bédouins de Faiṣal — on l'a vu (3) — ne se risquèrent pas à attaquer. Après l'occupation de Wadjh, les Chérifiens convoyés, ravitaillés par les navires des Alliés, se glissèrent le long de la côte maritime. Le 6 Juillet 1917, sous la protection des canons anglais (4), ils s'installèrent dans le petit port de 'Aqaba. Ils attendirent pour en déboucher la réussite des opérations militaires dans la Palestine méridionale (5). L'or anglais leur avait d'avance assuré, dans le pays d'Edom, la coopération de l'importante tribu des Ḥowaiṭât. A 'Aqaba débarquèrent bientôt des volontaires syriens, anciens soldats turcs. Des mitrailleurs franco-anglais accoururent de la Philistée que les soldats

---

(1) Nœud des voies ferrées palestiniennes ; voir p. 221.
(2) L. Von Sanders, *op. cit.*, 297, 303, 307, 326, 334, 340.
(3) Cf. plus haut p. 227.
(4) Cf. Bury, p. 60 etc.
(5) Voir plus haut p. 228.

d'Allenby venaient de conquérir.

Ainsi encadrés, abondamment pourvus de munitions, Bédouins de Syrie et du Ḥidjâz allèrent camper à Wâdi Moûsâ, sur l'emplacement de l'ancienne Pétra. Faiṣal vint y distribuer les cadeaux et les armes des Alliés. Après la chute de Gaza, les Anglais expulsèrent les postes turcs, à l'Ouest de la dépression Al-ʿAraba, et occupèrent la région jusqu'à Fainân, où l'émir transféra aussitôt son camp. Pour l'initiative des opérations, il s'en déchargea invariablement sur ses auxiliaires européens, principalement le contingent français du capitaine Pisani. C'est grâce à leur intervention qu'il fut possible, à la fin de Décembre 1917, de s'emparer de la ville de Ṭafîla, au Nord de Maʿân.

Leurs prouesses. Ancien colonial, spécialisé dans les affaires d'Arabie, M. G. Wyman Bury a suivi toutes les opérations de la marine anglaise dans la Mer Rouge. Très prévenu en faveur de l'émir Faiṣal, qui lui paraît « sans contredit un prince éclairé », cet observateur indépendant et bien placé déclare que pour les « Bédouins du Ḥidjâz, il a été dit et écrit une grande quantité d'absurdités, à propos de leurs prouesses et de leur irrésistible valeur. En réalité, ils ont accompagné le contingent égyptien (1), comme le chacal, assure-t-on, suit à la piste le lion pour recueillir les débris de sa chasse... Utilisables seulement dans une guerre de guerilla, quand ils étaient commandés par des officiers britanniques (2). Leurs instincts ataviques les poussent à dépouiller les faibles comme à fuir les risques d'une lutte incertaine. Leurs propres chefs ne les connaissent que trop et voilà

---

(1) En réalité anglo-égyptien ; il était composé de volontaires fournis par les troupes anglaises d'Egypte. Voir, au chap. XX, le paragraphe : *La colonne mobile de Transjordanie.*

(2) Ou français, voir p. 231.

pourquoi ils ont toujours répugné à les mener à l'assaut de Médine » (1).

A l'Orient du Jourdain. La défense de la Transjordanie et de la voie ferrée du Ḥidjâz était confiée à la IVe armée (quartier-général à Damas). Au printemps de 1918, Allenby conçut le projet d'enlever par surprise la station de 'Ammân (2), d'où il dominerait les communications avec Médine. Le 26 Mars, la cavalerie anglaise traversa sur des pontons le Jourdain, bouscula les postes de la rive orientale et se porta par Salṭ sur 'Ammân, très faiblement défendue. Plusieurs jours de pluie, en détrempant le sol, enlisèrent l'artillerie anglaise et permirent aux renforts turcs d'accourir par voie ferrée de Damas et des environs de Ma'ân.

Le coup de surprise était manqué. Les Anglais durent repasser le Jourdain dont les Turcs renforcèrent les défenses. Un essai, tenté en Avril pour réparer cet échec, n'eut pas un meilleur succès. Mais, au Sud de 'Ammân, les attaques se multiplièrent contre les stations du chemin de fer, dont plusieurs furent prises et reprises. Malgré la présence dans leurs rangs de nombreux officiers et volontaires franco-anglais, malgré l'appui prêté par l'aviation et l'artillerie des Alliés, les Chérifiens échouèrent dans toutes leurs attaques contre Ma'ân. En Juillet, devant Djardaun, au Nord de cette localité, ils furent repoussés avec une perte de 200 tués.

Dans la Palestine cisjourdaine. A la fin de l'été 1918, les Anglais tenaient dans la plaine de Sarona (3) une ligne de 14 kilomètres de longueur. Partant d'Arsoûf sur la mer, elle passait devant Qalqilyya, occupée par les Turcs, escaladait les hauteurs de la Samarie pour rejoindre le Jourdain,

(1) Bury, *op. cit.*, 131-132.
(2) Sur la voie ferrée du Ḥidjâz.
(3) Voir plus haut p. 229.

au Nord de Jéricho. La longueur totale du front palestinien était de 70 kilomètres. Du côté turc, il était défendu par les VIII[e] et VII[e] armées, sous les ordres du général Liman Von Sanders. L'arrivée de quelques milliers de recrues mal entraînées, commandées par des « officiers sans instruction militaire » (1) avait permis de combler les principaux vides, causés par la désertion et les maladies dans les rangs turcs.

Outre un régiment allemand, venu récemment de Macédoine, la direction de l'aviation, de l'artillerie, celle des états-majors était également aux mains des Allemands. L'aviation avait été si fortement éprouvée qu'il avait fallu « renoncer aux reconnaissances aériennes ». Au mois d'Août, le futur chef des nationalistes anatoliens, Mouṣṭafâ-pacha Kamâl, avait pris le commandement de la VII[e] armée. Il ne put que constater la désorganisation, la dépression morale des troupes sous ses ordres, maudire l'aveuglement d'Enver-pacha, lequel rêvait alors de reconquérir la Mésopotamie et le Caucase.

« Les Turcs étaient las de la guerre. Il fallut livrer de véritables combats pour arrêter le mouvement de désertion. A la première grande attaque —on la sentait prochaine — les officiers allemands s'attendaient à voir les Turcs lâcher pied, si avant la fin du Bairam, la paix n'était pas conclue. Or, cette année, le dernier jour du Bairam, tombait le 18 Septembre » (2).

La veille de la victoire. Entre Arsoûf et Qalqilyya, les lignes turques étaient défendues par la VIII[e] armée dont le quartier-général était à Ṭoûlkarm. Le terrain découvert de la plaine de Sarona se prêtait à des manœuvres de grande envergure. Profitant de sa supériorité en cavalerie, en chars

---

(1) Liman Von Sanders.

(2) L. Von Sanders, *op. cit.*, 299, 335, 343.

d'assaut, en avions, Allenby résolut de provoquer en ce point vulnérable la rupture du front ennemi. La réussite de son plan découvrirait la voie ferrée de Qalqilyya à Naplouse et le centre militaire de Ṭoûlkarm. Il permettrait de tourner la VIIe armée, massée autour de Naplouse et sur les hauteurs de la Samarie. Le manque de réserves n'avait pas permis aux Turcs de préparer des positions de repli. A l'arrière de leurs lignes, s'ouvrait un vide de 200 kilomètres de profondeur, depuis Ṭoulkarm jusqu'à la région d'Alep. Vers le Nord, restait ouverte la plaine d'Esdrelon, avec la station de 'Afoûla, nœud des voies ferrées cisjourdaines (1), enfin la route de Nazareth, où Liman Von Sanders et le Grand quartier-général de toute l'armée palestinienne demeuraient à la merci d'une surprise, si le front venait à céder.

Simultanément avec ces opérations, un raid audacieux de partisans syro-arabes et de volontaires européens irait couper la voie ferrée du Ḥidjâz, au Nord de Dar'a, empêcherait l'arrivée des renforts de Damas et menacerait la retraite des Turcs en Transjordanie. Par ailleurs ces attaques détourneraient leur attention de la plaine de Sarona où allait se jouer le sort de la Syrie ; elles les entretiendraient dans l'illusion (2) que, comme au printemps passé (v. p. 233), les Anglais cherchaient à atteindre Damas, en réoccupant Salt et 'Ammân.

Le contingent mixte de Chérifiens et de soldats alliés partit de la région de Ma'ân (3), le 1er Septembre, et alla prendre position à Al-Azraq, point d'eau situé dans le désert, au Sud des montagnes du Ḥaurân et à 80 kilomètres Est de la ligne du Ḥidjâz. Dès le 16-17 Septembre, il commença son œuvre de destruction, en coupant la voie ferrée, au Nord et

---

(1) Voir plus haut p. 221.

(2) Malgré les indiscrétions de Faiṣal. Cf. p. 236.

(3) Encore au pouvoir des Turcs.

au Sud de Dar'a (1).

Faisal et les Turcs. L'année 1918 n'avait apporté que des déceptions aux Chérifiens (2). Coupé de la Syrie, le vaillant Fakhraddîn-pacha tenait toujours à Médine. Dans la région de Ma'ân, ils n'avaient enregistré que des échecs. Le plus récent, celui de Djardaun (3), dut leur être particulièrement sensible. Impressionné peut-être par ces disgrâces, l'émir Faiṣal se tourna de nouveau (4) du côté des Turcs. Qui prétendit-il jouer, ses anciens ou ses nouveaux alliés ? Nous ignorons si Allenby fut tenu au courant de la manœuvre. Voici en quels termes Liman Von Sanders nous a, d'après son carnet de commandement, révélé le secret de cette mystérieuse démarche :

« Par le général en chef de la IVe armée, Djemal-pacha (5), j'appris dans la seconde moitié d'Août que le Chérif Faiṣal se déclarait prêt à remplacer au front du Jourdain la IVe armée, si le gouvernement turc lui assurait certaines garanties pour la formation d'un Etat arabe. Au dire du Chérif Faiṣal, une grande offensive était en préparation sur la côte. Ainsi les troupes de la IVe armée pourraient venir renforcer le front entre la mer et le Jourdain. Je chargeai le général Djemal-pacha d'entrer en négociations à ce sujet avec le Chérif Faiṣal. A la même occasion, je pressai vivement Enver d'accorder les garanties désirées.

« Je n'ai reçu depuis aucune nouvelle ni réponse, soit

(1) Sur son activité, voir au chap. XX le paragr. *La colonne mobile de Transjordanie.*

(2) Voir plus haut p. 232 etc.

(3) Voir plus haut p. 233.

(4) Voir plus haut p. 226.

(5) Malgré l'homonymie, ne pas le confondre avec l'ancien généralissime en Syrie, lequel avait, à la fin de 1917, dû céder le commandement à un Allemand ; voir p. 228.

d'Enver, soit de Djemal-pacha. Je ne puis donc donner une opinion motivée sur l'importance ou sur la valeur de l'offre de Faiṣal. J'ai recueilli l'impression que, du côté turc, la proposition fut accueillie avec méfiance et considérée comme une ruse pour faire céder aux Arabes nos positions, pendant que la grande offensive anglaise se serait développée sur la côte ou du moins entre la mer et le Jourdain » (1).

---

(1) L. Von Sanders, *op. cit.*, 330-331.



Chapitre XX.

LA DÉLIVRANCE.

I. En Palestine.

La victoire de Sarona (1). « Le matin du 19 Septembre, vers les 3 heures, l'artillerie anglaise ouvrit un feu d'enfer sur tout le front ennemi, depuis la côte jusqu'aux montagnes. A l'aube, de puissantes escadrilles, volant très bas, apparurent au-dessus des quartiers-généraux ainsi que sur la station téléphonique centrale de 'Afoûla, les bombardèrent et coupèrent une partie des communications téléphoniques ». Vers 7 heures, le front turc était percé le long de la côte. Des masses de cavalerie anglaise galopaient dans la direction du Nord et de la plaine d'Esdrelon.

La division qui défendait le secteur maritime « n'attendît pas même l'attaque de l'infanterie pour se débander. Elle fut imitée par les autres divisions postées à l'aile gauche ». A midi, les Anglais, maîtres de Ṭoulkarm, menaçaient la position de Naplouse. Ce fut, dès lors, dans la VIIIe armée un

(1) Ou de Ṭoulkarm, comme on l'appelle encore. C'était le nom du quartier-général de la VIIIe armée, station de la voie ferrée communiquant avec Naplouse et 'Afoûla.

sauve-qui-peut général. Les routes étaient encombrées de fuyards que bombardaient à faible hauteur les avions. Seuls, les contingents allemands, postés entre les divisions turques, ou employés aux services de l'aviation, de la télégraphie sans fil, de la téléphonie et des chemins de fer, ensuite les régiments de la VII[e] armée opérèrent leur retraite en ordre, dans la nuit du 20 Septembre (1).

Participation du détachement français. Quoique réduit à la moitié de son effectif par les maladies, ce détachement (2) prit une part active à la victoire. Il occupait à Râfât, sur le versant maritime du plateau samaritain, un secteur particulièrement délicat de la ligne de bataille. C'était au point de pivot de la manœuvre générale, entre la partie du front qui devait s'ébranler vers le Nord pour se rabattre vers l'Est et celle qui, restant immobile, se bornerait à fixer l'ennemi. En face des Français, se trouvaient trois bataillons allemands, qui formaient le plus solide noyau de la résistance turque. Retranchés sur la hauteur, ils disposaient de nombreuses mitrailleuses. Ils s'y défendirent jusqu'au soir. A la chute du jour, le feu de l'artillerie ennemie, qui avait faibli d'abord, reprit soudain, accompagné de rafales de mitrailleuses. Elles masquaient la retraite qui eut lieu — on l'a vu — à la faveur de la nuit.

En cette journée du 19, les Français capturèrent 1.800 prisonniers et 17 canons. Le 21, leur cavalerie pénétra à Naplouse, sabre au clair. Le lendemain, ils ramassèrent à Djinîn 8.000 nouveaux prisonniers. Les légionnaires orientaux (3) avaient tenu courageusement sous le feu qu'ils subissaient pour la première fois. Le détachement, ne devant

---

(1) L. Von Sanders, *op. cit.*, 346-353.
(2) Voir plus haut p. 229.
(3) Voir la p. 229.

pas participer avec les Anglais à la poursuite de l'ennemi, ne quittera la Samarie que pour marcher vers Beyrouth. La coopération française ne fut pas moins effective en Transjordanie ; nous le verrons bientôt.

Délivrance de la Palestine. La poursuite n'avait pas traîné. D'une traite, la cavalerie anglaise franchit l'énorme distance, séparant du front de bataille la plaine d'Esdrelon. Son avance avait été si soudaine qu'elle ne laissa pas aux Turco-Allemands le temps d'occuper en force le défilé de Ladjdjoûn. Les soldats qui essayèrent de défendre l'entrée de la plaine furent dispersés ou faits prisonniers. Au matin du 20 Septembre, les cavaliers d'Allenby pénétrant dans Nazareth surprirent, au saut du lit, les officiers de l'entourage de Liman Von Sanders. Trop peu nombreux, ils ne fermèrent pas la sortie de Nazareth vers Tibériade. C'est par cette issue que s'évada le généralissime allemand. Depuis la rupture des communications téléphoniques (1), il ignore encore la déconfiture de la VIIIe armée.

Il apprit à Tibériade que la VIIe armée, en retraite par Djinîn et Baisân, se voyait menacée d'encerclement. En cette même journée, à la suite de la débâcle palestinienne, les Turcs de Ma'ân qui, depuis un an, tenaient en échec l'émir Faiṣal (2), reçurent l'ordre de regagner Damas par la voie ferrée du Ḥidjâz, avant qu'elle ne fût complètement coupée. Le 23 Septembre, la VIIe armée et les débris de la VIIIe réussirent à passer le Jourdain. Le 24, les derniers Turcs évacuèrent la Palestine, après quatre siècles de domination que leurs alliés germains comptent parmi « les plus tristes de l'histoire syrienne » (3). A cette date, ils laissaient, sur le terrain, des

(1) Voir p. 239.
(2) Voir p. 236.
(3) Voir E. Banse, cité plus haut p. 60.

milliers de morts et entre les mains des vainqueurs 45.000 prisonniers, 265 canons et un énorme butin de guerre.

La colonne mobile de Transjordanie formée, on l'a vu (1), à la fin d'Août, avait comme objectif de coopérer à la victoire de Sarona, en menaçant la retraite des Turcs au-delà du Jourdain. Le gros de la colonne se composait de 400 Palestino-syriens, sous les ordres d'un Bagdadien, le colonel Noûrî-bey, chef d'état-major des troupes chérifiennes, assisté par le colonel anglais Lawrence. Les Anglais leur adjoignirent une compagnie de 65 Egyptiens et Gurkas avec quatre auto-mitrailleuses. Le détachement français, sous le commandement du capitaine Pisani (2), comprenait une batterie de 65 de montagne, un peloton de mitrailleuses, deux équipes de fusils mitrailleurs, enfin une équipe du génie ; en tout 140 hommes. Cette petite force forma, avec le détachement indo-égyptien, le centre et l'armature de la colonne chérifienne qui allait jouer un rôle de premier ordre, pendant la dernière semaine de Septembre.

Son activité commença le 16 et le 17 (3) de ce mois, quand elle fit sauter les viaducs de la voie ferrée, au Nord de Darʿa. L'opération terminée, le détachement Pisani se porta à l'Ouest sur Mozairîb. La gare est prise, le matériel incendié, des Turcs sont capturés. Un grand viaduc est ensuite dynamité sur la ligne de Darʿa à Caiffa, principale artère de communication avec la Palestine. Puis on revient vers le Sud pour achever l'œuvre de destruction. Les contingents allemands, encore nombreux dans la région de Darʿa, n'essaient pas d'entraver ces opérations.

Le 19 pourtant, la colonne fut inquiétée par un renfort d'artillerie ennemie, arrivé pendant la nuit et par l'apparition

---

(1) Comp. p. 235.
(2) Voir p. 232.
(3) Voir p. 235.

d'avions. La débandade se met parmi les Chériſiens de Noûrì-bey que les officiers européens rallient à grand peine. Le 24 Septembre seulement, ils ont connaissance de la victoire de Sarona, de l'anéantissement des Turcs de Palestine. Mais ils apprennent en même temps que les forces ennemies, qui occupent la Transjordanie au Sud de 'Ammân (1), se replient vers le Nord, en compagnie des troupes qui avaient défendu le passage du Jourdain. Ces divisions appartenaient à la IVe armée (centre à Damas). Malgré leur diminution numérique, leur effectif les rend très redoutables pour la petite colonne qui opère sur le chemin de leur retraite, sous la menace d'être attaquée dans le dos par un régiment de cavalerie, stationné à Dar'a, et par les divisions de la VIIe armée (2), qui remontaient par la voie ferrée dans la vallée du Yarmoûk.

Prise de Dar'a. Le 26, elle se trouva tout-à-coup en face de 8.000 Turcs, dont trois régiments de cavalerie, marchant en bon ordre vers Damas. Le danger d'être submergé par cette masse devenait imminent. Les sections françaises de 65 sauvèrent alors la situation. Leur feu dispersa les fantassins, les autocamions du convoi turc. Il mit le désordre dans les rangs de la cavalerie, qui esquissait un mouvement tournant. Les efforts de L. Von Sanders et des officiers supérieurs n'avaient pu relever le moral de l'ennemi. L'imperfection de son service de renseignements (3) lui fit évaluer à 15.000 hommes une colonne qui n'en a jamais compté plus de 1.000 dont à peine 600 réguliers. Il s'imagina avoir affaire à toute l'avant-garde d'Allenby dont la poursuite le talonnait, depuis la plaine de Sarona. Le 28 Septembre, après douze jours d'opérations dans la Transjordanie, la petite force ralliait, près de Dar'a, la cavalerie britannique de Palestine. Ensem-

(1) Voir plus haut p. 236.
(2) Voir p. 240.
(3) Par avions ; voir p. 234.

ble ils pénétrèrent à Dar'a et y capturèrent 2.000 prisonniers. « Contre une grosse somme d'or, les Druses du Ḥaurân s'engagèrent à ne pas inquiéter la retraite turque ; ils tinrent parole » (1).

La part des Chérifiens. Ainsi la colonne qui, par l'attaque de flanc en Transjordanie, précipita la dislocation des forces turques de Palestine et la chute de Damas, n'eut de chérifien que le nom. Dans les rangs des hommes qui la composèrent — volontaires syro-palestiniens ou anciens soldats des provinces arabes — on ne compta pas une dizaine d'authentiques Ḥidjâziens. Les rares Bédouins de l'Arabie septentrionale, qui avaient suivi jusqu'en Syrie le chérif Faiṣal, demeurèrent au pays d'Edom avec l'émir, loin de la ligne de feu. Ils ne s'aventurèrent pas même à poursuivre les Turcs en retraite, lorsqu'après la débâcle de Palestine, menacés d'être coupés de leurs communications avec Damas, ils se décidèrent à évacuer Ma'ân (2). Le raid audacieux qui aboutit à la rupture du nœud de voies ferrées à Dar'a fut, par ses chefs et ses éléments vraiment actifs, l'œuvre d'une collaboration franco-britannique.

Rien n'autorise donc à parler de sang arabe, versé pour la délivrance de la Syrie. L'inactivité, l'incapacité militaires de Faiṣal et des Bédouins n'ont fait que gêner la diplomatie anglaise, désireuse de leur fournir des droits à l'occupation d'un pays qu'elle s'était engagée à leur réserver, à défaut de titres que l'histoire (3) leur a refusés.

Inanité de leurs prétentions. C'est donc à bon droit que, le 10 Janvier 1919, les comités syriens d'Egypte, d'Amérique et d'Australie réclameront « la séparation complète de

---

(1) L. Von Sanders, p. 370.
(2) Voir p. 240.
(3) Cf. vol. I, p. 7 etc.

la question syrienne et de la question arabe, parce que la Syrie, quoique aujourd'hui de langue arabe, n'est point de race arabe » et que sur ce point ils en appelleront « à l'histoire et à la conscience des savants ». Ces protestations n'empêcheront pas l'émir Faiṣal de rappeler sans cesse « ses cinq (?) années de durs combats pour l'indépendance syrienne ». Il voulait oublier que, jusqu'en Juin 1916, il était resté dans le camp turc (1). Il en arrivera même à menacer de « son glaive » les Alliés victorieux.

« Dans ces derniers temps, assure l'Anglais Bury (2), le Hidjâz a été trop mis en vedette. L'opinion mal informée ou induite en erreur lui a attribué, dans les affaires d'Arabie et de Syrie, une part supérieure au rôle qu'il a joué, pouvait jouer ou qu'il eût été désirable de lui voir jouer. Ce jeune royaume aura trop à travailler à sa propre régénération pour lui permettre d'assumer de nouvelles responsabilités... d'assurer enfin la sécurité et le bien-être d'une population plus civilisée, dans un pays surtout où il existe de grandes communautés non-musulmanes ». Si nous concédons à M. Bury que l'émir Faiṣal peut être « un esprit éclairé », nous ajouterons avec lui « qu'une hirondelle ne fait pas le printemps » (3). Son lamentable échec à Damas en fournira la preuve.

II. En Syrie.

La lutte pour Damas. Après la perte de la Palestine, L. Von Sanders voulut fermer aux Alliés l'entrée de la Syrie, prévenir la chute de Damas. Il essaya de réorganiser les débris de ses troupes sur une nouvelle ligne de défense qu'il ap-

---

(1) Voir à la p. 226.
(2) *Pan-Islam*, p. 131.
(3) *Ibid.* 131.

pela « le front de Tibériade ». Elle contournait, depuis Samakh, à la pointe Sud-Est du lac de Tibériade, la rive occidentale du lac pour aboutir au lac de Ḥoûla. « J'eus alors la preuve, écrit le généralissime allemand (1), combien peu à Constantinople on se rendait compte de la situation. Je fus télégraphiquement invité à fixer un prix pour une course de sacs qui devait avoir lieu le 8 Octobre dans la Capitale ». Entre le 21 et le 23 Septembre, la cavalerie anglaise ramassa des milliers de prisonniers. « Les soldats couraient se rendre en troupe, dès que retentissait un coup de feu ou qu'apparaissait un avion » (2). Le 24 Septembre, la prise de Samakh entraîna l'évacuation de Tibériade.

C'est alors qu'on décida la formation du « front de Rayâq », destiné à barrer la plaine de la Bqâʿ. Il commençait à ʿAin Ṣaufar (Liban), passait par Qabbeliâs, Chtaura, Taʿnâil, ʿAindjarr, pour aboutir à Zabdâni (Antiliban). Mouṣṭafâ Kamâl-pacha (3) en prit le commandement.

L'évacuation de Damas, où la station de Qadam, terminus de la ligne du Ḥidjâz, était en flammes, avait commencé, le 30 Octobre.Rien ne s'opposait plus à son occupation par les Alliés. Les Anglais résolurent de la retarder, pour laisser à l'émir Faiṣal — demeuré à l'abri dans la région de Maʿân (4) jusqu'à la date du 28 Septembre — le temps de franchir la Transjordanie, où aucun ennemi ne lui disputait plus le passage. Quant aux troupes turques, évacuées sur Rayâq, elles ne songeaient qu'à se dérober à de nouveaux combats et à poursuivre leur retraite vers le Nord. En traversant Damas, dans la nuit du 30-31 Octobre, le régiment allemand 146 et les autres contingents allemands durent essuyer

---

(1) *Op. cit.*, 364.
(2) L. Von Sanders.
(3) Voir plus haut pp. 234.
(4) Voir pp. 232, 236.

les coups de feu de la population hostile et prirent la direction de Ḥomṣ.

Sur le front de Raiâq, parmi les soldats arabes, des compagnies entières désertaient, parfois « avec leurs officiers ». Il fut abandonné, le 2 Octobre, après qu'on eût dynamité les installations de la gare et livré aux flammes les provisions et les munitions des dépôts qui ne purent être emportées. La veille, les Alliés étaient entrés à Damas (1).

Les Chérifiens à Beyrouth. Ce même jour, 1 Octobre, les Turcs évacuèrent les villes de la côte libanaise. Le lendemain, les partisans chérifiens de Damas télégraphièrent à la municipalité de Beyrouth de hisser le pavillon du Ḥidjâz. On voulait mettre l'Europe en présence du fait accompli. Le 7 Octobre, le contre-amiral Varney, commandant la station navale française du Levant, entrait en rade de Beyrouth aux acclamations de joie des habitants. Ṣaidâ fut occupée, le même jour. Le 8 Octobre, arrivèrent le commandant du détachement français de Palestine (2) ainsi que l'état-major du 21[e] corps d'armée britannique. Le Chérifien Choukri Ayyoûbî, ancien colonel turc, les y avait précédés. Accouru au grand galop de Damas, à la tête de quelques cavaliers, il s'était installé au sérail. Les autorités militaires anglo-françaises lui intimèrent l'ordre de regagner Damas. Le colonel de Piépape est nommé gouverneur de Beyrouth et entreprend aussitôt la réorganisation et la pacification du pays libanais (v. p.251).

Dans l'Est de la Syrie. Rien n'eût été plus aisé de gagner de vitesse, dans leur retraite vers le Nord et de prendre entre deux feux les débris de l'armée turque. La route de Damas à Ḥomṣ demeurait ouverte, à la cavalerie, aux autos

---

(1) L. Von Sanders, 380 etc.

(2) Colonel de Piépape.

blindées de l'armée britannique. A partir du 30 Septembre, la poursuite s'arrêta brusquement. On voulut, semble-t-il, laisser le champ libre aux Chérifiens, leur céder les honneurs d'une conquête que l'adversaire se trouvait hors d'état de leur disputer sérieusement. C'est le 9 Octobre seulement que les Anglais parurent à Zaḥlé et le 11, à Balbek. A cette date, le nombre des prisonniers atteignait déjà 75.000. C'est à peine si, avec les contingents fournis par la IIe armée, celle d'Alep (1), les Turcs pourront encore mettre en ligne 15.000 fusils.

Les Syriens contre les Turcs. Voyant la partie irrémédiablement perdue, L. Von Sanders et Mouṣṭafâ Kamâl ne songent plus qu'à se rapprocher de l'Anatolie. « Partout au Sud d'Alep, atteste le généralissime allemand (2), l'opinion publique se montrait hostile aux Turcs ». C'est avec un sentiment de soulagement que les populations syriennes les voient partir et à leur suite les fonctionnaires turcs. Les soldats et officiers syriens n'ont pas attendu cette date pour regagner leurs foyers (3). Tout le pays, a témoigné Liman Von Sanders (4), réclamait l'intervention de l'Europe, qui seule pouvait lui assurer l'ordre et la légalité. Il demandait spontanément *le mandat*, avant même de connaître les formules wilsonniennes. Ces dispositions ne dataient pas d'hier. Ibn Djobair les a signalées chez les musulmans syriens, au temps des Croisades. Au 16e siècle, cinquante ans à peine après la conquête turque, leurs descendants musulmans aspiraient, eux aussi à vivre « sous la tutelle juste et humanitaire d'un

(1) Chargée de défendre la vallée de l'Euphrate contre l'avance des Anglais de Mésopotamie.

(2) *Op. cit.*, 391.

(3) Voir plus haut, p. 246.

(4) *Op. cit.*, 297. Le texte a été cité plus haut p. 220.

gouvernement chrétien » (1).

A la date du 12 Octobre, les marins français débarquèrent à Tripoli. Le 17, des vaisseaux alliés bombardèrent les ouvrages militaires d'Alexandrette que les Turcs ne rendront qu'après l'armistice. Dès le 5 Octobre, le gouvernement ottoman s'était associé à la démarche de l'Allemagne pour ouvrir les négociations de paix. Le 14 suivant, il demanda pour son propre compte une suspension d'armes. Rien ne semblait s'opposer à la conclusion d'un armistice. Mais Londres ne manifesta aucun empressement à négocier. On réservait à Faiṣal le temps de brandir « l'épée » que, pendant deux ans, il avait laissé au fourreau et à ses Bédouins l'occasion de remporter un succès militaire qui pût justifier leur mainmise sur les plus riches régions de la Syrie.

Bataille d'Alep. La réalisation de ce plan supposait l'existence d'une armée arabe. La colonne mobile de Transjordanie (2), qui avait très improprement porté le nom de chérifienne, se trouvait réduite à quelques centaines de volontaires par le départ de son élément le plus actif, le détachement Pisani.

Le 14 Octobre, les Turcs évacuent Ḥomṣ et, trois jours après, Ḥamâ pour se concentrer autour d'Alep et y attendre la conclusion de l'armistice. La Turquie était aux pieds des Alliés. Faiṣal et ses conseillers anglais jugèrent le moment venu de triompher sans péril d'une poignée d'hommes, épuisés par quatre années de privations et de durs combats. A Damas, les Chérifiens réussissent à enrôler quelques centaines de déserteurs de l'armée turque. On achète, à prix d'or, la coopération des Bédouins du désert de Syrie qu'allèche l'espoir de piller les riches bazars d'Alep. Les Anglais leur

(1) Voir vol. I, 251 ; vol. II, 63.
(2) Voir p. 241.

assurent l'appui de leur artillerie de campagne.

Le 25 Octobre, « s'engagèrent, au Sud d'Alep, une série de combats sérieux, les premiers, depuis la débâcle de Palestine, qui aient dépassé les proportions d'escarmouches d'arrière-garde. Les Turcs firent bonne contenance ». Les Bédouins réussirent à pénétrer dans Alep, mais ne purent s'y maintenir, malgré l'aide prêtée par des citadins, partisans des Chérifiens. Les Turcs préférèrent pourtant évacuer la ville et allèrent s'établir au Nord-Est d'Alep. C'est dans cette position que, les jours suivants, ils repoussèrent tous les assauts des Chérifiens et que « vint les surprendre, le 31 Octobre, la nouvelle de la conclusion d'un armistice ». Le généralissime allemand leur rend l'hommage d'avoir « en ces derniers combats tenu haut l'honneur militaire » (1).

Les Turcs évacuent la Syrie. La veille, il avait résigné à Mousṭafâ Kamâl le commandement suprême. L'évacuation des troupes turques de Syrie eut lieu pendant la première semaine de Novembre.

En Arabie, Médine tenait toujours ; sa résistance prolongée jusqu'en Janvier 1919 montre l'impuissance militaire des Ḥidjâziens, abandonnés à eux-mêmes. C'est également à l'armistice que les Chérifiens devront la possession d'Alep. On voit, en quelle mesure, leur valeur a contribué à la délivrance de la Syrie.

La fin d'un mirage. En achevant son historique de la campagne syro-palestinienne, Liman Von Sanders (2) souligne la mégalomanie de la Jeune-Turquie, prétendant, non seulement tenir tête aux Alliés, mais réaliser son rêve pantouranien. Il avoue aussi les candides illusions entre-

(1) L. Von Sanders, 396-398.

(2) *Op. cit.*, 407-408.

tenues en Allemagne sur « la coopération économique et militaire » qu'elle attendait de son alliée ottomane. Ces illusions rappellent à l'ancien généralissime « les contes des *Mille et Une Nuits* et les mirages du désert arabe » (1). Illusions et mirages ; l'humiliant armistice signé à Sedan par les Allemands, le 11 Novembre suivant, achèvera de les dissiper.

(1) L. Von Sanders, *loc. cit.*



Chapitre XXI.

LA RÉORGANISATION DE LA SYRIE ET DU LIBAN.

I. Luttes et tatonnements.

Le ravitaillement. Beyrouth regorgeait d'affamés, de malades et d'orphelins libanais ; ceux-ci erraient par bandes à travers la ville. Chaque matin, on relevait des cadavres couchés en travers des rues. L'évacuation des Turcs n'avait fait que compliquer cette triste situation. Avant leur départ, ils avaient, comme à Rayâq (1), vidé les dépôts, les magasins, brûlé ce qu'ils n'avaient pu emporter. Ce qui restait de vivres servit, comme aux plus tragiques heures de la guerre, à alimenter les spéculations de cyniques accapareurs. Les deux dernières récoltes avaient laissé des réserves. Les Druses du Ḥaurân n'avaient pas hésité à en vendre une partie aux troupes anglaises, guerroyant en Palestine. Après l'armistice, ils prétendirent ne les céder qu'à prix d'or, comme ils avaient monnayé leur neutralité, pendant les dernières semaines des hostilités (2).

---

(1) Voir pp. 220, 246.
(2) Voir p. 243.

Ses complications. D'âpres convoitises avaient survécu à la conclusion de la paix. Les profiteurs de guerre ne montrèrent aucune envie de renoncer à leurs honteuses spéculations. Ces dispositions n'étaient pas de nature à faciliter la tâche du ravitaillement (1). La rupture de la voie ferrée, la destruction du matériel roulant rendaient précaires les communications avec Damas, la Bqâ' et les régions frumentaires de l'intérieur, où les paysans ne se montrèrent pas plus accommodants que les Druses. L'activité, le dévouement des Français réussiront à triompher de ces complications. Ils assurèrent bientôt le ravitaillement de Beyrouth et du Liban, y arrêtèrent les ravages des maladies épidémiques. Des asiles s'ouvrirent pour les orphelins. Ils rétablirent la sécurité dans la Montagne où, parmi les affamés, les rançonnés (2), les victimes de la veille, couvaient de dangereuses rancunes.

Premières stipulations relatives à la Syrie. Au cours de la Guerre, les Alliés s'étaient, à plusieurs reprises, concertés pour régler le sort de la Syrie. Nous n'avons pas à refaire l'historique de ces négociations. Il fut d'abord stipulé que la Palestine, *région œcuménique*, devait être internationalisée. Mais quand les attaques contre le Canal de Suez (3) eurent révélé l'importance stratégique de ce pays, les Anglais décidèrent d'en faire le glacis de l'Egypte. Ils commencèrent par y réclamer les ports de Caiffa et d'Acre et enfin la Palestine tout entière où ils s'engagèrent à établir pour les Juifs « un foyer national ». Le Grand-Chérif de la Mecque éleva, on l'a vu (4), ses prétentions sur toute la Syrie.

---

(1) Demeuré à la charge des Français. Les Anglais assumaient l'occupation militaire. Ce dualisme devint une source de nouvelles complications. Coloniaux et officiers anglais ne montrèrent pas toute la souplesse désirable pour les aplanir.

(2) Forcés de vendre leurs propriétés à des prix dérisoires.

(3) Voir pp. 222-224.

(4) Voir plus haut pp. 195, 227.

Pour obtenir sa coopération militaire, s'assurer l'ascendant de son nom sur le monde islamique, concours dont on avait singulièrement exagéré la valeur (1), on s'accorda sur des formules ambigües. Il fut question, sous réserve expresse des droits acquis par la France, d'organiser dans la Syrie orientale un gouvernement administré par un chef arabe. Ce gouvernement pourrait être rattaché ou non à « une Confédération d'Etats arabes ». Mais, à aucun moment, il ne fut stipulé de soumettre une portion de la Syrie à une suzeraineté chérifienne.

Hypothèque chérifienne. Il semble bien que cette dernière solution était envisagée, patronnée même par les plénipotentiaires anglais. Londres ne prit pas la peine de décourager les visées ambitieuses du roi Hosain, de repousser explicitement ses prétentions exorbitantes, l'hypothèque compromettante qu'il voulait prendre sur la Syrie intégrale.

On a vu comment, après la victoire de Sarona, les Chérifiens s'autorisèrent de ce compromis pour s'installer en Syrie. L'émir Faiṣal était, de la région de Ma'ân, accouru à Damas, 48 heures après que le dernier coup de fusil eût été tiré (2). Voilà la situation mal définie devant laquelle la France se trouva placée, au mois d'Octobre 1918, en occupant la Syrie maritime. Les accords conclus entre Alliés l'autorisaient « à y établir une administration directe ou indirecte, après entente avec l'Etat ou la Confédération d'Etats arabes », prévus par ces accords. Par ailleurs — ce qui montre suffisamment l'imprécision, l'incohérence même de ces stipulations — en vertu de leur texte, la France se voyait invitée à sanctionner le fait établi, l'installation de Faiṣal dans

(1) Comp. pp. 231-233.

(2) Voir plus haut p. 245. On retarda pour l'attendre l'occupation de la capitale.

la Syrie orientale. Quant à la zone côtière soumise à son administration directe, le même texte semblait l'engager à y reconnaître l'immixtion de l'autorité chérifienne.

Le mandat. Ces accords, dont la France ne cessa de proclamer « le caractère absolument transitoire », étaient sujets à révision, depuis la chute du régime tsariste en Russie et l'intervention militaire des Etats-Unis. Il devenait impossible de les concilier avec l'impérialisme du roi Hosain. En Décembre 1918, le Président Wilson déposa un projet de « Société des Nations ». Il portait à l'article 19 :

« Certaines communautés qui appartenaient autrefois à l'empire ottoman ont atteint un tel degré de développement que leur existence comme nations indépendantes peut être reconnue provisoirement, à la condition que les conseils et l'aide d'une Puissance mandataire guident leur administration jusqu'au moment où elles seront capables de se conduire seules. Les vœux de ces communautés doivent être pris en première considération pour le choix de la puissance mandataire ».

Commission américaine. Dans la Syrie libérée du joug turc, l'histoire désignait d'avance, les vœux des populations réclamaient la France, leur protectrice séculaire. « Toutes les sympathies de la Syrie; toutes ses préférences vont vers la France dont elle sait la langue, dont elle a appris, depuis des siècles, à apprécier le dévouement et le désintéressement » (1). Pour se conformer à l'article 19, la Conférence de la Paix décida qu'une Commission interalliée consulterait sur place les habitants sur le choix de la Puissance chargée d'assumer le mandat sur la Syrie. Au lieu d'une commission internationale (2), ce fut une délégation exclusivement américaine,

---

(1) Comité syrien central de Paris (23 Mai 1917).

(2) L'abstention de l'Angleterre entraîna celle de la France. L'Italie s'était entendue directement avec Faisal, auprès duquel elle se trouvait représentée diplomatiquement.

qui vint enquêter en Syrie, pendant l'été de 1919.

Les Américains eurent assez de courage et de candeur pour venir, à eux seuls, sonder l'opinion publique dans un pays où, depuis les 'Abbâsides, toutes ses manifestations avaient été violemment étouffées. Partout où les populations eurent la liberté de s'exprimer — à savoir hors des districts chérifiens — la majorité se prononça en faveur de la France contre l'union avec le Ḥidjâz, laquelle « soumettrait une province riche et civilisée à un royaume pauvre, inorganisé et peuplé de tribus nomades ». Devant la Commission américaine, les Syriens s'exprimèrent, sur le compte des Bédouins du Ḥidjâz avec la même vivacité que jadis les Syro-arabes, au premier siècle de l'hégire (1).

Protestations des Syriens. Musulmans et chrétiens protestèrent contre l'amputation de leur patrie, la cession de la Palestine au profit de l'Angleterre (2), et avec non moins d'entente et d'énergie contre « la constitution en Palestine d'un Etat juif indépendant, ressuscitant la vieille chimère sioniste. Cette solution offrait l'inconvénient de porter atteinte à l'unité de la Syrie, de soumettre la Palestine au joug d'une minorité étrangère » (3).

Ce danger ne paraît pas chimérique. Malgré la promesse officielle (v. p. 197) de limiter l'immigration juive, le plus récent rapport de Sir Herbert Samuel avoue que, dans une période de huit mois (Sept. 1920-Mai 1921), dix mille Sionistes se sont établis en Palestine. Pour atténuer l'effet de cet aveu, l'auteur assure que le total de 700.000 habitants, pour la Palestine contemporaine, demeure « très inférieur à celui de la population de la seule Galilée aux temps du Christ ». Le Haut Commissaire britannique doit faire allusion aux

---

(1) Comp. vol. I, 109.
(2) Comp. p. 252.
(3) Comité central syrien de Paris.

effarantes statistiques, transmises par l'historien Josèphe dont il résulterait que la Galilée aurait été beaucoup plus peuplée que la Belgique et le Delta égyptien. Données chimériques sur lesquelles tablent tous les partisans du sionisme et d'une colonisation intensive en Palestine.

II. L'AVENTURE DE FAISAL.

La politique de l'émir Faisal. Au début d'Octobre 1918, Faiṣal s'était, sur les traces des troupes alliées, introduit dans Damas. Aucune action d'éclat n'avait recommandé à l'attention des Syriens cet émir bédouin, lequel récemment avait tenté de troquer avec la Turquie (1) la liberté de leur patrie contre des avantages accordés au Ḥidjâz.

A cette date, la situation diplomatique de Faiṣal était celle d'un petit chef de partisans, commandant à un millier de Bédouins, auxquels il fallait ajouter le contingent syro-palestinien de Noûrî-bey (2), au maximum 1.500 hommes. Il avait joué, pendant la guerre, un rôle si effacé que personne en Syrie jusque-là n'avait songé à réclamer pour lui un mandat quelconque. Profitant de l'embarras des Alliés, occupés à discuter avec l'Allemagne récalcitrante, il se hâta d'organiser un simulacre de gouvernement, de constituer un ministère ; il voulait placer l'Europe et la Syrie devant le fait accompli, prendre, en attendant, des gages, s'assurer par l'intrigue, à la faveur de la paix, des titres qu'il n'avait pu gagner sur les champs de bataille.

Sa diplomatie. De Damas il courut à Paris, chargé par le roi Ḥosain de soutenir devant la Conférence les revendica-

(1) Pour ces négociations mystérieuses, voir plus haut p. 236.
(2) Voir p. 241.

tions du Ḥidjâz. Il s'y comporta en réalité, en qualité de mandataire officiel de la Syrie. Payant d'audace, il affirma que ce pays entendait régler lui-même ses rapports avec les Alliés. C'était virtuellement dessaisir la Conférence de toute intervention en Orient. Faiṣal, dont les Anglais ont vanté « l'esprit ouvert » (1), eut toutefois l'adresse d'admettre l'existence d'un régime spécial pour la Palestine ; il concédait à la France d'intervenir dans le règlement de l'autonomie libanaise. Incidemment il évalua à 100.000 hommes la participation militaire de l'Arabie dans la guerre mondiale.

Au mois de Mai 1919, Faiṣal regagna la Syrie, précédant de quelques jours la Commission d'enquête américaine (2). Il reparut en triomphateur ; il assura avoir « communiqué au monde civilisé occidental » les revendications de la Syrie. Ses partisans avaient préparé le terrain en son absence. Désormais il ne sera plus question des Puissances. Prochainement un congrès syrien général déciderait en pleine indépendance du sort du pays.

Son succès à Damas. Très habilement Faiṣal avait exploité les hésitations, les divisions des Puissances ainsi que les impatiences du nationalisme syrien, énervé par les lenteurs de la diplomatie européenne, dont il ne pouvait soupçonner la tâche écrasante. Pour mieux y réussir, Faiṣal n'avait pas hésité à lâcher la cause du Ḥidjâz, impopulaire même parmi les musulmans syriens ; ils répugnent à se laisser gouverner par des nomades et ont retenu assez d'histoire pour se rappeler ce qu'a coûté à leurs ancêtres le seul voisinage des Bédouins (3).

(1) Voir plus haut p. 232.
(2) Voir p. 255.
(3) Comp. vol. I, 6, 7. La Syrie est prospère quand le pouvoir est assez fort pour la protéger contre les Bédouins.

Après s'être, à force d'audace, imposé en Europe comme le mandataire de la Syrie, Faisal se présente à Damas comme accrédité par les Puissances pour résoudre le problème syrien, comme possédant, lui seul, le secret de créer une Syrie grande et glorieuse. Plus que jamais, il agit en maître. Il nomme et révoque les fonctionnaires, lève des taxes et procède, par voie de recrutement, à la constitution d'une armée. Le Conseil administratif du Liban, les comités syriens d'Egypte et de l'étranger (1) protestent contre ces intrigues chérifiennes. La France ne s'en trouvera pas moins en face de l'émir Faisal et d'un foyer d'agitation dont le centre était à Damas.

Le général Gouraud et Faisal. Au mois de Novembre 1919, la France nomma le général Gouraud Haut-Commissaire en Syrie. « En envoyant au Levant, écrivait M. Clémenceau, Président du Conseil, un des plus grands soldats de la Victoire, le gouvernement français a voulu montrer aux Syriens l'intérêt tout spécial qu'il leur porte. Nul n'est plus qualifié que lui pour assurer aux populations ce qu'elles doivent attendre de l'occupation : l'ordre, l'administration et la justice. Là où ce serait nécessaire, il offrira son concours aux autorités arabes pour le maintien de l'ordre ». Faisal avait donc réussi, ces lignes le prouvent, à faire admettre pour la Syrie l'existence d'une prétendue nationalité et d'un gouvernement arabes.

L'émir, de retour d'un nouveau voyage en Europe, ne tiendra aucun compte de l'engagement pris par lui de collaborer franchement avec le loyal soldat qu'était Gouraud. Le retrait des troupes britanniques d'occupation allait le mettre en présence des forces françaises qui commençaient à débarquer à Beyrouth. Il avait jugé habile de s'appuyer sur les

(1) Les seuls qui puissent élever une protestation indépendante.

agitateurs du panarabisme le plus exalté, Iraqains, Palestiniens et autres. Débordé par les extrémistes du parti, il poussera désormais aux mesures violentes. Il visera à décourager les Français, à les déconsidérer devant l'Europe et devant les Syriens, en multipliant les incidents, les conflits, en entretenant méthodiquement le désordre, en soudoyant des raids pillards et incendiaires dans la zone, protégée par les soldats français. D'instinct il adopte la tactique des Khourchid et des pachas turcs, à la veille de 1860 (1) : affoler les populations syriennes, décontenancer, lasser la diplomatie des Alliés pour les amener à lui abandonner les destinées de la Syrie.

Faisal, roi de Syrie. Sans attendre la décision des Puissances, la dévolution, toujours en suspens, des anciennes provinces turques, Faiṣal continue à agir en souverain. Il augmente ses troupes, encaisse des impôts, conteste aux agents de la Dette Publique le droit de lever les dîmes Il couronne cette politique provocatrice, en réunissant à Damas, le 7 Mars 1920, un soi-disant Congrès général syrien dont les membres l'élisent roi de Syrie. De leur proclamation nous extrayons les lignes suivantes :

« Nous avons déclaré à l'unanimité l'indépendance de notre pays, la Syrie, dans ses limites naturelles, y compris la Palestine... Nous avons choisi S. A. R. l'émir Faiṣal, fils de S. M. le roi Ḥosain — qui a continuellement combattu pour le pays (2) de sorte que la Nation voit en lui son grand homme — comme roi constitutionnel de la Syrie, sous le nom de S. M. Faiṣal Ier. Nous avons proclamé la fin des gouvernements militaires d'occupation, lesquels seront remplacés par un gouvernement représentatif, responsable devant ce Congrès, en attendant la convocation du Parlement ».

---

(1) Voir plus haut pp. 177-179.
(2) Comp. pp. 231-233.

Ses provocations. Dès le mois de Janvier 1920, Faiṣal avait fermé la voie ferrée Rayâq-Alep aux transports militaires français à destination de la Cilicie (1). Il se mit en relations avec les chefs de bandes noṣairis, bédouins, métoualis, enfin avec les nationalistes turcs d'Anatolie. Dans la montagne des Noṣairis, dans le Mardj'oyoûn, au pied de l'Hermon, dans le Nord de la Galilée, il fit massacrer par ses partisans et ses irréguliers des populations paisibles, vivant sous la protection de la France. Dans la région de Tyr, des villages furent pillés et incendiés. Le 25 Avril 1920, la Conférence de San-Remo avait définitivement confié à la France le mandat sur la Syrie. Cette mission comportait l'obligation de défendre ses habitants contre toute agression étrangère. Quelle signification pouvait donc avoir l'établissement de la conscription par le gouvernement de Damas ? Contre qui augmentait-on incessamment les effectifs de l'armée chérifienne, où étaient incorporés de force des musulmans, sujets français ? A ces griefs ajoutez les attaques contre les postes et les détachements français, la rupture des relations économiques et financières avec la zone française, l'interdiction d'exporter les céréales vers le littoral, laquelle compliquait l'œuvre laborieuse du ravitaillement, dont l'âpreté, l'égoïsme des paysans ne facilitaient pas la besogne (2).

L'ultimatum de Gouraud. Sommé de venir s'expliquer devant les Alliés, Faiṣal prétendit ne pouvoir acquiescer, avant d'avoir obtenu la reconnaissance officielle de sa royauté sur la Syrie. Le général Gouraud patienta, négocia plus de six mois. Au commencement de Juillet 1920, il adressa à l'émir un ultimatum dont voici les principales conditions : « reconnaissance du mandat français sur la Syrie ; liberté d'utili-

---

(1) Occupée par la France.
(2) Voir plus haut pp. 251, 252.

ser la voie ferrée Rayâq-Alep ; occupation d'Alep et des gares entre Alep et Rayâq ; abolition immédiate du recrutement forcé ; retour de l'armée chérifienne à ses effectifs du 1er Décembre 1919 ; libre circulation de la nouvelle monnaie syrienne (1); châtiment des attentats commis contre des soldats français ».

Faiṣal essaya de se dérober, de gagner du temps. Le général Gouraud consentit à proroger de 48 heures la date extrême du délai fixé par l'ultimatum. Entretemps un détachement de 400 réguliers chérifiens, soutenu par deux canons et des mitrailleuses, attaquait un des avant-postes français, à Tell Kalakh, sur la route de Tripoli à Ḥomṣ. Le 23 Juillet, la colonne Goubeau dispersa à Moslimyya, près d'Alep, une bande d'irréguliers et occupa cette ville. Ḥomṣ et Ḥamâ n'offrirent aucune résistance à l'entrée des troupes françaises. Restait Damas, la capitale du royaume faiṣalien.

Khân Maisaloûn ; chute de Faisal. Le 22 Juillet au soir, les troupes françaises, sous les ordres du général Goybet, campaient à 'Ain Djodaida sur la route de Damas, à l'entrée de l'Antiliban. Elles y attendirent deux jours pleins la réponse de Faiṣal, lequel avait obtenu un nouveau délai. L'émir ayant refusé de souscrire aux conditions de l'ultimatum, la division Goybet reprit, le 24 au matin, sa marche sur Damas.

Au delà de 'Ain Djodaida, la route s'engage dans une gorge étroite, dominée par des rochers à pic. Une dizaine de kilomètres en amont, au débouché de ce défilé vers Khân Maisaloûn — l'unique point d'eau depuis 'Ain Djodaida — se trouvaient retranchés dans une position très forte, plusieurs milliers de réguliers chérifiens. Leur nombre, grossi de milliers d'irréguliers, de volontaires et de Bédouins, a été évalué

(1) Les billets émis par « La Banque de Syrie ».

à 20.000 hommes. Ils étaient commandés par le ministre de la guerre de Faiṣal, le colonel 'Azmi-bey, ancien officier turc. Commencée le matin du 24, la lutte se prolongea ardente jusque vers midi. Quand les Français eurent enlevé la crête qui commande la sortie de la gorge, la victoire, secondée par l'intervention des avions et des chars d'assaut, fut assurée. Les Chérifiens lâchèrent pied, abandonnant 15 canons, 40 mitrailleuses et des centaines de tués. 'Azmi-bey était tombé courageusement, frappé d'un éclat d'obus à son poste de commandement.

Le lendemain 25 Juillet, le général Goybet, à la tête de ses troupes, fit son entrée solennelle à Damas. L'émir Faiṣal et ses principaux conseillers étaient en fuite et abandonnèrent, peu de jours après, la terre de Syrie. Telle fut la fin de l'aventure chérifienne en ce pays.

III. Les Etats syriens.

Indépendance de la Syrie. Quinze jours après cette victoire, le 10 Août 1920, le traité de Sèvres voulut régler le sort de la Turquie. Il stipulait (1) que la Syrie était détachée de l'empire des sultans. Elle formerait « provisoirement un Etat indépendant, à condition que l'aide et les conseils d'un mandataire guident son administration jusqu'au moment où elle sera capable de se conduire seule ». Précédemment le Congrès de San-Remo (2) avait décidé que ce mandat serait confié au gouvernement français. La France se voyait désormais les mains libres pour travailler à la réorganisation de la Syrie. Restait à fixer les clauses du mandat. Elles devaient

(1) Section VII, article 94. Les Nationalistes d'Angora ont refusé de ratifier le traité.

(2) Voir p. 260.

être « formulées par les principales Puissances alliées et soumises au Conseil de la Société des Nations pour approbation » (1).

Le Grand-Liban. Le 1 Septembre 1920, à Beyrouth, en présence des consuls et des délégués des Puissances, des patriarches, des évêques chrétiens, des chefs de toutes les confessions, devant une foule délirante de plusieurs milliers de personnes, le général Gouraud, entouré de son état-major, proclama officiellement la constitution du Grand-Liban, avec Beyrouth pour capitale. Le nouvel Etat comprend les ports de Tripoli, de Ṣaidâ et de Tyr, s'étend du Nahr al-Kabîr (2) aux confins de la Palestine et est limité à l'Est par les sommets de l'Antiliban. Du discours prononcé par le général Gouraud, à cette occasion, nous détachons ces phrases, lesquelles résument éloquemment les titres historiques du nouvel Etat :

« Au pied de ces montagnes majestueuses qui ont fait la force de votre pays, en demeurant le rempart inexpugnable de sa foi et de sa liberté ;

« Au bord de la mer légendaire, qui vit les trirèmes de la Phénicie, de la Grèce et de Rome, qui porta vos pères à l'esprit subtil, habiles au négoce et à l'éloquence, et qui, par un heureux retour, vous apporte la consécration d'une grande et vieille amitié, et le bienfait de la paix française ;

« Par devant tous ces témoins de vos espoirs, de vos luttes et de votre victoire, c'est en partageant votre joie et votre fierté que je proclame solennellement le Grand-Liban et qu'au nom du Gouvernement de la République française, je le salue dans sa grandeur et dans sa force....

« Il y a cinq semaines, les petits soldats de France, les

---

(1) Traité de Sèvres, article 96.

(2) Entre le Liban et la montagne des Noṣairis.

frères de ceux que vous avez admirés, enviés peut-être pendant quatre ans, donnaient l'essor à tous vos espoirs, en faisant s'évanouir, en une matinée de combat (1), la puissance néfaste qui prétendait vous asservir.

« Les soldats français sont les parrains de votre Indépendance. Et vous n'oublierez pas que le sang généreux de France a coulé pour elle comme pour tant d'autres.

« C'est pourquoi vous avez choisi son drapeau, qui est celui de la liberté, pour symbole de la vôtre, en y ajoutant votre cèdre national.

« Et en saluant les deux drapeaux frères, je crie avec vous : Vive le Grand-Liban ! Vive la France ! ».

Les pages précédentes se sont proposé de mettre en lumière les origines et les vicissitudes historiques du Grand-Liban. L'acte solennel du 1er Septembre reconstituait officiellement l'œuvre ébauchée par les Banoû-Boḥtor, reprise par Fakhraddîn, par les émirs libanais, les Ma'n et les Chihâb, en dernier lieu par la France, après la chute de Bachîr II. La Providence réservait à la protectrice traditionnelle du Liban de compléter la tâche inachevée de 1860, de réunir en corps de nation les *membra disjecta*, les éléments séparés du peuple libanais.

Les Etats syriens. Outre le Grand-Liban, comprenant quatre sandjaks, la Syrie fut divisée en trois autres Etats autonomes : Damas, Alep et le Territoire des 'Alawites (2). Les deux premiers conservent leurs capitales historiques, les cités homonymes. Le troisième est délimité par la Méditerranée et par les trois Etats syriens. Sa capitale est le port de Lattaquié. Il englobe le pays ou montagne des Noṣairis, qu'on

---

(1) A Khân Maisaloûn, voir p. 261.

(2) '*Alawî*, عَلَوِيّ , *nisba* ou relatif du nom propre 'Alî. Pour les relations entre 'Alî et les Noṣairis, voir vol. I, 184 etc.

appelle maintenant officiellement ʿAlawites. Le nouveau nom prête à la confusion avec le qualificatif, adopté par les *ʿAlides*, les *Chérifs*, descendants de ʿAlî. Il a été choisi pour répondre aux désirs des principaux intéressés, à savoir les Noṣairis. Mais les historiens regretteront la disparition de la traditionnelle appellation de Noṣairis, popularisée par tous les écrivains, orientaux et occidentaux, qui se sont occupés des mystérieuses sectes syriennes, parmi lesquelles le syncrétisme noṣairi offre incontestablement le caractère le plus original (1).

La Confédération syrienne et le Grand-Liban. Dans un discours, prononcé à Damas le 20 Juin 1921, le général Gouraud a esquissé à grands traits l'organisation des Etats syriens. Cette organisation — fédérative, excepté pour le Liban — « ne sera pas nécessairement partout la même ; elle peut se développer d'une manière légèrement différente à Damas, à Alep et à Lattaquié, selon les progrès plus ou moins rapides du pays. Je ne nomme pas ici, dit l'orateur, parmi les Etats de la Confédération, le Liban que ses traditions particulières doivent faire évoluer à part ».

Cette réserve semblait indiquée. Le développement économique et intellectuel, atteint par Beyrouth, « cerveau de la Syrie » (2), et par les populations, composant le Grand-Liban, l'expérience déjà longue, faite par les Libanais, de l'autonomie administrative, ne permettaient pas de les placer sur le même pied que les ʿAlawites (3) dont l'éducation politique est à peine commencée et chez lesquels la Puissance mandataire ne trouve pas les mêmes garanties contre un retour à l'ancienne anarchie.

Les Etats syriens seront chacun « dotés d'une institution

(1) Cf. vol. I, 184-185.
(2) Voir plus haut pp. 192, 200.
(3) L'immense majorité des Noṣairis est complètement illettrée.

représentative, d'un Conseil dont les attributions comme la base doivent aller en s'élargissant ». Ils nommeront des délégués, lesquels formeront un Conseil fédéral. Ce Conseil sera « appelé à siéger alternativement, pour tenir la balance égale entre le Sud et le Nord, à Damas et à Alep. Le président du Conseil fédéral sera élu par le Conseil pour un an, et choisi alternativement parmi les représentants d'Alep et ceux de Damas. Le Conseil fédéral désignera lui-même, à son choix, les hommes parmi lesquels il souhaite voir nommer les directeurs généraux des services communs qui seront à créer ».

« La Turquie, mal conseillée par l'Allemagne », a mis la France dans la nécessité d'intervenir en Syrie. Cette Puissance « y a accepté la tâche d'aider et de guider de ses conseils la jeune nation indépendante qui doit désormais s'y développer ».

« Elle n'y faillira pas », a conclu le général Gouraud.

Physionomie du Statut syrien. Au début de cette esquisse historique (1), nous avons montré comment le peuple syrien, en dépit de son unité territoriale, au sein de ses frontières si nettement dessinées, n'a cessé d'être tiraillé entre le provincialisme et la tendance vers l'unité ethnique. Le particularisme l'a généralement emporté.

La conquête arabe, en lui apportant le bénéfice d'une langue commune, semblait devoir résoudre cette antinomie. Par ailleurs, le gouvernement des califes, après la chute des Omayyades, étala bientôt son impuissance à réaliser la fusion des races. Rançonnés, traités en suspects, les indigènes de Syrie se réfugièrent dans les montagnes (2). Le régime anarchique des races touraniennes, Seldjoûcides, Mamloûks, Ottomans, ne fit qu'accentuer les progrès du régionalisme,

---

(1) Voir vol. I, p. 1 etc.
(2) Cf. vol. I, 82, 131 etc.

non seulement au Liban, mais dans la région des Nosairis et de Naplouse, dans les vallées de l'Antiliban et chez les Druses du Haurân. Après avoir, avec l'aide de la France, résisté à tous les assauts de ses ennemis, le Liban autonome éprouve le très légitime désir d'évoluer dans le cadre national que ses traditions historiques lui ont créé.

Cette constatation permettra de comprendre toute la souplesse du régime institué par le mandat français ; essai loyal pour donner satisfaction aux aspirations fédéralistes ou particularistes des populations. Aux communautés syriennes, très inégales dans le développement et la préparation aux risques du système représentatif, il garantit un milieu où toutes pourront évoluer, sans se heurter violemment, sous la sauvegarde et la haute surveillance d'un mandat modérateur.

L'autonomie des quatre Etats syriens se trouve placée à la base même de cette organisation. Chaque Etat doit être doté de Conseils délibératifs, appelés à discuter librement les affaires d'intérêt public et en particulier le budjet. Ces Conseils seront recrutés par voie d'élection.

Au dessus des Etats, on envisage pour la *Syrie proprement dite*, c'est-à-dire pour Damas, Alep et la région des 'Alawites, une fédération syrienne. Cette fédération comporte un Conseil fédéral, nommé par le gouvernement des Etats, ainsi que certains services communs. Le régime fédéral est destiné à évoluer ; il multipliera les services communs ou maintiendra le séparatisme actuel, selon que les Conseils des Etats le jugeront plus conforme à leurs intérêts et aux vœux des habitants.

Quel que soit le sens dans lequel se développera le régime fédéral en Syrie, pleine liberté est laissée au Liban dont les aspirations actuelles et les traditions historiques ne lui permettent pas d'envisager son entrée dans la fédération.

Rien ne l'empêchera cependant de conclure des accords avec ses voisins, placés sous le mandat français. Ces accords

seront négociés et conclus sous les auspices du Haut-Commissariat, seul organe commun existant entre le Liban et les trois autres Etats. Le Conseil libanais pourra, s'il le juge à propos, voter des fonds prélevés sur le budjet du Grand-Liban, pour l'exécution de travaux à poursuivre en commun avec les gouvernements syriens.

Par cette collaboration, le Liban, tout en continuant à vivre de sa vie propre, se maintiendra en contact avec les Etats autonomes et pourra contribuer à la prospérité de la commune patrie.



TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME

CHAPITRE XII.

PÉRIODE DES MAMLOUKS (1291-1516).

CHAPITRE XIII.

LES OTTOMANS ; XVIe ET XVIIe SIÈCLES (1516-1697).

Chapitre XIV.

Le Liban et l'avènement des Chihab (1697-1770).

Chapitre XV.

L'hégémonie d'Acre et le Liban (1750-1804).

CHAPITRE XVI.

LA SYRIE ET LE LIBAN AU XIXe SIÈCLE.

CHAPITRE XX.

LA DÉLIVRANCE.

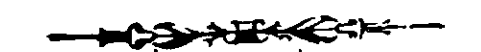
CHAPITRE XXI.

LA RÉORGANISATION DE LA SYRIE ET DU LIBAN.



ERRATA.

P. 8, ligne 8 dans le titre, lire *XV*e au lieu de *XIII*e siècle.
P. 26, ligne 2, lire *viable* au lieu de *vitable*.
P. 101, ligne 10, lire *mois* au lieu de *années*.
P. 168, ligne 10, lire 84 au lieu de 87.
P. 202, *Synchronismes*, 1ère ligne, lire 1804 au lieu de 1805.
P. 211, troisième avant-dernière ligne, lire *vizirat* au lieu de *viziriat*.
P. 225, ligne 24, après *stratège*, remplacer le point par une virgule.




GEORGETOWN UNIVERSITY LIBRARY

